BEST-SELLER DU *NEW-YORK TIMES*

L'OPÉRATEUR

LE TÉMOIGNAGE EXCEPTIONNEL DU NAVY SEAL
AUX 400 MISSIONS DE COMBAT QUI A ÉLIMINÉ BEN LADEN

ROBERT O'NEILL

« Robert O'Neill est entré dans l'histoire en tirant les trois coups de feu qui ont tué ben Laden, mais si vous pensez que cette opération était extrême, attendez de lire celles qui l'ont précédée. »
MARCUS LUTTRELL, AUTEUR DES LIVRES *LE SURVIVANT* ET *RETOUR AU COMBAT*

ROBERT O'NEILL

L'OPÉRATEUR

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Franck Mirmont

11 passage Saint-Pierre Amelot
75011 Paris
www.nimrod.fr

À la mémoire des victimes du 11-Septembre et de leurs familles, qui n’ont jamais cherché à être impliqués dans une guerre, mais qui l’ont été et qui le sont encore. C’est pour vous que je me suis battu.

Note au lecteur : certains passages de ce texte ont été noircis afin de répondre aux exigences du comité Règles de sécurité et Prépublications du ministère de la Défense.

Note de l'auteur

Les quarante dernières années m'ont apporté de très belles choses, notamment le soutien de deux parents merveilleux et le bonheur d'avoir eu des filles si particulières. Mais c'est en tant que membre du SEAL Team [redacted] que j'ai découvert à quel point une amitié pouvait être profonde. Au sein des *squadrons* [redacted], j'ai constaté un niveau de confiance qui, je crois, dépasse de très loin tout ce qui peut se rencontrer dans la vie civile. Quand vous vous retrouvez par une nuit d'encre à l'autre bout du monde et que vous vous apprêtez à donner l'assaut à un bâtiment truffé de terroristes armés d'AK-47, vous pouvez compter sur vos frères SEAL – et sur eux seuls.

Je me suis longtemps interrogé sur l'intérêt d'écrire au sujet de mes 400 missions opérationnelles en tant que SEAL. Je ne voulais pas d'un livre qui ne parle que de moi. Si n'y avait eu que cela à raconter, je n'en voyais pas l'intérêt. Mais évoquer l'incroyable ténacité de mes frères SEAL ? Décrire ce que représente le fait d'opérer au sein d'une équipe fonctionnant comme un seul organisme, dont les membres ont été forgés pour ne faire plus qu'un à la suite de milliers d'heures d'entraînement ? Expliquer la raison pour laquelle, lorsque l'un de nous réussit, nous réussissons tous ensemble ?

Ce sont ces questions-là qui me tenaient éveillé la nuit.

Quand des SEAL mettent leur vie en jeu au service du pays, cela se produit à certains moments dans la plus grande confidentialité et, à d'autres, sous la lumière des projecteurs médiatiques. Dans ce dernier cas, les médias se trompent souvent. Ce n'est pas un SEAL qui rend un otage à sa famille. Ce n'est pas un SEAL qui libère une ville de ses oppresseurs. Ce n'est pas un SEAL qui porte assistance à un homme derrière les lignes ennemies. Ce n'est pas un SEAL qui tue le salopard que tout le monde traque.

Quand les coups de feu retentissent, c'est comme si nous les tirions tous ensemble. C'est cette vérité que j'ai voulu partager avec les lecteurs en écrivant ce récit.

Il y en a bien sûr qui estiment que les SEAL devraient rester dans l'ombre, mais, en ce qui me concerne, ce sont des livres traitant de cette unité militaire qui m'ont conduit, alors que j'étais encore un jeune écervelé, à vouloir passer les épreuves BUD/S. L'humble espoir que je nourris, c'est que *L'Opérateur* renforcera la détermination des quelques jeunes hommes – *et* femmes (car cela finira par arriver) – à fournir les efforts nécessaires pour gagner leur trident de SEAL. Et j'espère également que, après avoir lu ce récit, vous rendrez hommage au travail des SEAL à travers le monde – des hommes qui, encore aujourd'hui, risquent tout pour la sécurité de notre pays.

En racontant cette histoire, je me suis appuyé sur ma mémoire pour rapporter les paroles de courage, de frustration, mais aussi d'humour irrévérencieux que j'ai pu entendre au fil de plusieurs centaines de missions. J'ai fait de mon mieux pour restituer les dialogues et les événements avec la plus grande précision, et toutes les erreurs éventuelles sont bien sûr de mon fait. Pour des raisons de sécurité et de respect de la vie privée, les noms suivants qui apparaissent dans le récit sont des pseudonymes : Kris, Nicole, Cole Sterling, Jonny Savio, Tracy Longmire, Matthew Parris, Mack, Eric Roth, Cruz, Leo, Ralph, Decker, Adam, Harp et Karen.

Principales dates

10 avril 1976 : Naissance de Robert « Rob » O'Neill à Butte, dans le Montana.

Automne 1988 : Rob tue son premier cerf lors d'une partie de chasse avec son père.

Été 1995 : Rob s'engage dans l'US Navy.

Décembre 1996 : Rob réussit le stage BUD/S, le stage de sélection le plus difficile de toutes les unités militaires.

Été 1998 : Premier déploiement de Rob au sein du SEAL Team 2.

Mars 2004 : Rob intègre le [redacted] du SEAL Team [redacted].

Juin 2005 : Rob participe aux recherches pour retrouver « le Survivant »[1] Marcus Luttrell.

Janvier 2006 : Rob tue un ennemi pour la première fois en Irak.

Été 2008 : Rob est décoré d'une première *Silver Star* pour sa conduite en Afghanistan.

Avril 2009 : Rob fait partie de l'équipe chargée de secourir le capitaine Richard Phillips, otage de pirates somaliens.

Mai 2011 : Rob tue le terroriste le plus recherché de toute la planète, Oussama ben Laden.

Août 2012 : Après avoir participé à 400 missions de combat pour lesquelles il a été décoré à 52 reprises, Rob quitte le service actif.

---

1. Voir *Le Survivant*, le récit de Marcus Luttrell (Éditions Nimrod).

Chapitre 1

Je dois ma carrière de Navy SEAL à une fille. Je ne suis pas le premier auquel cela arrive, et j'imagine que je ne serai pas le dernier non plus.

Elle était plus jeune que moi. C'était une petite brune avec un visage de mannequin, des mouvements gracieux et – essentiel à mes yeux – un sens de l'humour très développé. La première fois que j'essayai de l'embrasser, je fermai les yeux trop tôt et l'entendis dire :

« Heu… qu'est-ce que tu fais ?

– Je vais t'embrasser.

– Certainement pas avant de m'avoir demandé de sortir avec toi, tu rêves !

– Alors, est-ce que tu voudrais sortir avec moi demain soir ?

– Viens me chercher à 19 heures », répliqua-t-elle, puis elle m'embrassa bien mieux que je ne le méritais et rentra chez elle.

Le lendemain soir, je la retrouvai à 19 heures précises. Grand prince, je l'invitai dans un fast-food Taco Bell. Elle y commanda une grande assiette de Nachos Bellgrande et trois Tacos Supreme bien fondants.

Une fille splendide, un visage parfait et un appétit de bûcheron. Je ne connaissais rien à la vie, mais j'étais très amoureux.

Lorsque, un peu plus tard, je quittai le lycée de Butte, dans le Montana – ce même établissement qu'avaient fréquenté mon père et mon grand-père – et que je m'inscrivis à l'université locale Montana Tech, cette fille était encore au lycée. Le truc, c'est que ça ne se fait pas de sortir avec une lycéenne quand vous êtes étudiant. Aussi je pris mes distances, sans toutefois parvenir à l'effacer de mes pensées. Elle se comportait comme toutes les lycéennes, sortant avec des garçons ou allant à des soirées, et elle avait bien raison d'en profiter. Mais j'aurais voulu avoir le beurre et l'argent

du beurre : moi m'éclatant à l'université et elle patientant sagement en attendant d'avoir son bac.

Je bouillonnai intérieurement pendant des semaines, puis je craquai quand j'appris qu'elle avait passé une journée entière avec un gars du lycée. Après avoir bu quelques verres, je fis irruption chez elle pour savoir de quoi il retournait exactement – et ne tardai pas à me ridiculiser.

Son père, un Italien costaud aux cheveux bruns, à la moustache épaisse et à la mâchoire carrée, était connu dans toute la ville pour être un dur. Il gérait une société de déménagement. Il est certain qu'il n'aurait eu aucun mal à me déménager de chez lui. Mais il eut pitié de moi. Au lieu de m'assommer, ce qui aurait été amplement justifié, il se contenta de me raccompagner gentiment, mais fermement, vers la porte.

Sa gentillesse provoqua en moi une sorte d'expérience extracorporelle. Quand il eut relâché sa poigne de fer et libéré mon coude pour me renvoyer, titubant, dans la nuit, j'eus l'impression de me voir comme à distance de moi-même. Une vision qui n'avait rien de très agréable. Je réalisai à cet instant que si je me conduisais de cette manière maintenant, les choses ne pourraient que s'aggraver par la suite. Je finirais comme l'un de ces gars qui restent toute leur vie à Butte et passent leurs soirées à regretter le bon vieux temps.

J'en pris soudain conscience. Il fallait que je m'en aille.

Pour le peu que j'en savais compte tenu de mon expérience limitée, le seul moyen de quitter Butte consistait à s'engager dans l'armée. Je n'avais encore jamais envisagé une telle possibilité, mais elle m'apparut alors comme une évidence. Le futur, ou le destin, ou quoi que ce soit d'autre, se mit en marche cette nuit-là.

*

De nos jours, je suppose qu'on pourrait appliquer à mon enfance l'expression « en roue libre ». Le samedi matin, le petit déjeuner à peine avalé, je quittais la maison pour n'y revenir qu'après l'allumage des réverbères. Plusieurs bandes de gamins jouaient dans le quartier. Nous montions des embuscades les uns contre les autres avec des armes en plastique, et nous imitions les guerriers ninja en sautant des toits et en faisant un tas d'autres choses stupides qui auraient valu une fessée à mes enfants si je les avais vus faire la même chose au même âge. Nous allâmes

tous voir *Rambo* au centre commercial. C'était plutôt cool. Tout le monde voulait ressembler à ce type qui dégommait les méchants à coups de mitrailleuse légère M60. Mais à mes yeux ce n'était là que pur fantasme, tout aussi imaginaire que les jeux vidéo de plus en plus élaborés qui rivalisaient pour capter notre attention. Je n'avais jamais éprouvé beaucoup d'intérêt pour la chose militaire. Je ne comptais pas m'engager et je n'y pensais donc pas. Je voulais juste jouer, enfiler un treillis camouflé et faire semblant de tirer au fusil comme tous mes copains.

Au premier abord, Butte ne semble pas représenter un endroit idyllique dans lequel grandir. C'est une ville minière qui vécut ses meilleures années au début du XX^{e} siècle, quand chaque balle de fusil tirée de l'autre côté de l'Atlantique était en cuivre, une grande partie de ce minerai étant extraite des mines de Butte. La population de la ville atteignit un pic de 100 000 habitants en 1920 et, à l'époque de ma naissance, elle avait diminué des deux tiers. Les quartiers résidentiels étaient truffés de puits de mines et toute la ville avait été construite sur un plateau à côté de la plus grande des mines, Berkeley Pit, une immense fosse à ciel ouvert de près d'un kilomètre et demi de diamètre pour 500 mètres de profondeur. Entre le moment où cette fosse avait été inaugurée en 1955 et sa fermeture le « jour de la Terre » en 1982, plus d'un milliard de tonnes de minerai et de rebuts avait été extrait de ses profondeurs. Quand les pompes cessèrent de fonctionner, les nappes phréatiques commencèrent lentement à affleurer, jusqu'à venir dégorger de l'acide et des résidus de métaux lourds par les blessures béantes pratiquées dans la croûte terrestre. L'eau qui remplit la fosse était suffisamment toxique pour tuer les oies sauvages qui avaient la mauvaise idée de venir s'y poser. Berkeley Pit finit par être officiellement considéré comme le site le plus toxique de tout le pays.

Mais ce sont d'autres caractéristiques de Butte qui retenaient mon attention, notamment les anneaux métalliques qui pendaient à 3 mètres au-dessus du sol dans le gymnase, ainsi que les cerfs, wapitis et autres antilopes pronghorn qui vivaient dans les montagnes Rocheuses – lesquelles s'élevaient, tel un tsunami figé dans la glace, de l'autre côté de la ville.

Mon père, un fils de mineur, était agent de change et ma mère professeure de mathématiques (j'ai été trois fois son élève – en cinquième et en quatrième, puis une fois encore au lycée). Mes parents avaient divorcé quand j'avais 6 ou 7 ans. À mes yeux, avoir deux parents séparés était presque naturel. Je ne me rappelle pas les avoir jamais vus vivre ensemble.

Mon père n'était jamais très loin et toujours disponible en cas de besoin, mais le programme habituel consistait à aller chez lui un week-end sur deux en moyenne. Cela ne nous posait pas de problème, à mes frères et sœurs ou à moi ; tous nos amis habitaient à côté de la maison de ma mère et nous aimions profiter de nos week-ends chez elle pour jouer dehors : donner des coups de pied dans des boîtes de conserve, jouer à la guerre ou aux ninjas et grimper sur les toits pour mieux sauter après. Nous jouions toujours ensemble, sauf pour l'escalade des toits et les « sauts de la mort », auxquels ma sœur aînée, Kris, refusait de participer. En revanche, j'arrivais souvent à convaincre ma sœur Kelley, de trois ans ma cadette, de nous accompagner. Elle voulait toujours faire partie de notre bande ! Nous partions avec elle sur les toits et nous sautions ensemble. Aujourd'hui, je sermonnerais sérieusement mon fils s'il faisait de même, mais, enfant, je n'avais aucune idée des risques que cela comportait. C'était juste amusant. Kelley resta ainsi ma meilleure amie pendant de nombreuses années ; je l'avais même convaincue de signer un pacte selon lequel elle s'engageait à être ma partenaire lors des parties de football à deux contre deux sur la pelouse de l'église locale. Elle faisait un formidable défenseur et ce fut d'ailleurs une véritable athlète durant toutes ses années d'université.

Mon frère aîné, Tom, demeura quant à lui un parfait imbécile jusqu'à son entrée à l'université. Là, tout à coup, il se transforma en un type épatant. À moins que ce ne soit moi qui ait cessé de l'ennuyer. Allez savoir… En tout cas, ce fut comme si un coup de baguette magique l'avait transformé en la personne la plus drôle que j'aie jamais connue, qui plus est membre de l'équipe de cross-country du Montana. Il apprit la guitare tout seul et son premier groupe s'appelait The Fake ID's[1] – c'est dire à quel point ils étaient jeunes ! Il joue toujours de la guitare aujourd'hui et anime même sa propre émission matinale sur une radio locale.

Ma sœur aînée, Kris, était celle qui avait le plus la tête sur les épaules, même si ma mère était d'un avis différent. Peut-être étaient-elles trop semblables, ce qui parfois faisait des étincelles. Kris se montra toujours tolérante à mon égard ; il était facile de discuter avec elle et je n'ai jamais autant ri qu'en sa compagnie. Elle était perfectionniste, ramenait toujours des bonnes notes à la maison et savait se montrer douce – du moins quand elle ne me bottait pas les fesses, ce qu'elle fit jusqu'à mon entrée à l'université, voire un peu plus tard.

Mon père et ma mère entretinrent des relations cordiales tout au long de mon enfance. S'ils s'affrontèrent sur tel ou tel sujet, ils n'en laissèrent jamais rien paraître, ni devant mes frères et sœurs, ni devant moi. Cette séparation leur fut même bénéfique. Ma mère enseignait au collège qui se trouvait à côté du lycée, de sorte qu'elle pouvait nous conduire à l'école et nous ramener à la maison. Elle adorait son rôle de mère, mais elle aimait aussi faire des virées le week-end avec deux amies aussi folles que drôles et séduisantes, Lynn et Sue. Je les revois, assises à la table de la cuisine, sirotant des daiquiris en évoquant ce qu'elles avaient fait le samedi soir précédent. Ces discussions n'étaient guère destinées à mes jeunes oreilles. Un jour, je me trouvais dans la pièce voisine, et il me fallut ramper à quatre pattes pour pouvoir sortir discrètement de la maison car je ne supportais plus d'entendre leur conversation. Ma première mission.

Nous aimions traîner avec notre père quand nous nous retrouvions chez lui durant ces week-ends alternés. C'était un vrai célibataire, mais nous n'en avions pas vraiment conscience. Nous aurions dû nous en douter cependant car notre premier arrêt le vendredi soir se faisait toujours à… l'épicerie du coin. Nous avions besoin de nourriture car son réfrigérateur et ses placards étaient désespérément vides. Il prenait quasiment tous ses repas dehors. Nous arpentions donc les allées de l'épicerie et prenions tout ce qu'il nous fallait pour le week-end, sans lésiner sur la junk-food et sans oublier les ingrédients nécessaires au « fameux petit déjeuner » de notre père. Ses œufs brouillés étaient, et sont toujours, incroyables : du fromage, de la mayonnaise, du beurre, du basilic et je ne sais quel autre condiment secret. Un jour, nous oubliâmes d'acheter du lait et il modifia sa recette en y ajoutant de l'Amaretto Coffee-mate, une poudre à verser dans le café qui donne un parfum d'amande. Je ne vous le conseille pas ! Ces week-ends se finissaient toujours chez Grand-Père Tom et Grand-Mère Audrey. Cette dernière cuisinait comme un chef tout ce dont vous pouviez rêver. C'est chez elle que je découvris le péché mignon de mon père : une montagne de purée avec son lac de jus de viande !

Au début de mon adolescence, mon père et moi commençâmes à nouer une relation père-fils inhabituelle – comme si nous étions plutôt les meilleurs amis du monde. Tout commença quand ma mère déménagea de la « colline » – le quartier où vivaient tous mes camarades – pour aller s'installer en centre-ville, non loin de Berkeley Pit, où je ne connaissais personne. J'étais donc en quête d'une idée pour remplacer les délires de

ninja auxquels je m'adonnais avec mes copains quand je tombai sur une vidéo du joueur de basket Michael Jordan intitulée *Come Fly With Me*. Je fus aussitôt fasciné. Cette vidéo s'ouvre sur des images de Michael Jordan seul dans un gymnase, marquant des paniers. Sa voix off annonce : « Je ne peux pas arrêter de m'entraîner. J'ai le sentiment de *devoir* m'améliorer jour après jour. » Et puis, bien sûr, suivent des images d'Air Jordan semblant défier la pesanteur et traversant les rangs de ses adversaires comme s'ils n'opposaient pas plus de résistance qu'un courant d'air.

Je fus non seulement impressionné, mais inspiré par ce clip. Je n'étais pas le gamin le plus costaud, ni celui qui avait la plus belle allure, pas plus que je n'étais le plus intelligent ou le meilleur en sport, mais quelque chose en moi s'éveilla face à cette volonté obsessionnelle de toujours mieux faire. Quand j'y repense, je me dis que cette volonté m'a toujours habité. Ma matière favorite était la littérature anglaise, et mon roman préféré était *Le Vieil Homme et la Mer*, d'Hemingway. J'aimais la manière dont Santiago, le vieux pêcheur, se laisse entraîner dans un combat mental titanesque contre l'énorme poisson. Il se fait lacérer les mains par le fil de sa ligne, il a si faim qu'il se nourrit de morceaux d'appâts crus, il lui est impossible de dormir et ses muscles se tétanisent dans sa petite barque minable, mais il préférerait mourir plutôt qu'abandonner. C'était un comportement qui me parlait.

Je n'étais pas près de pêcher un marlin géant à Butte, dans le Montana, mais je *pouvais* essayer de ressembler à Mike Jordan. Il y avait une école à côté de notre nouvelle maison, l'école élémentaire Greeley, dotée d'un panier de basket en extérieur. Je demandai donc à ma mère de m'acheter un ballon de basket, et elle accepta. Je pris l'habitude d'aller m'entraîner tous les jours, seul, durant plusieurs heures, juste pour voir combien de paniers j'étais capable de marquer d'affilée, perfectionnant mon jump shot aussi bien que mon dribble à gauche ou à droite. Mon père, alors âgé d'une quarantaine d'années, avait joué au basket à l'université du Montana. Il était plutôt bon. Découvrant ce que je faisais, il me proposa un jour : « Hé, tu veux jouer contre moi ? »

Nous commençâmes alors à jouer dans un club sportif du centre-ville. Je continuais à m'entraîner seul sur le terrain de sport de l'école élémentaire, puis il venait me chercher et nous partions ensemble au club sportif. Je passai ainsi jusqu'à quatre heures par jour, sept jours sur sept, un ballon de basket dans les mains. Quand j'eus intégré l'équipe de mon collège, je

m'entraînais avec mes camarades durant la saison sportive puis, à la fin de celle-ci, je continuais avec mon père et mes leçons privées. Mon père me récupérait après la classe et m'accompagnait jusqu'au gymnase. Nous pouvions ainsi jouer deux ou trois heures d'affilée, à dribbler, à pratiquer le tir en course, à disputer un match à un contre un ou à improviser des tournois tumultueux. Il tâchait de m'enseigner tout ce qu'il avait appris, ses feintes et toutes les petites astuces qu'il maîtrisait et qui permettaient de vaincre un adversaire.

Quand nous étions épuisés, mon père me disait alors : « Nous ne pourrons pas partir tant que l'un de nous deux n'aura pas marqué vingt paniers de suite. » Il me faisait alors les passes – et cela m'énervait s'il m'obligeait à bouger le pied ne serait-ce que d'un centimètre de la ligne des trois points – et je lançais le ballon jusqu'à rater un panier. C'était ensuite à son tour d'essayer.

La première fois, il fallut une bonne vingtaine de minutes avant que l'un de nous deux réussisse à marquer vingt paniers de suite. Nous allâmes fêter cela en sortant manger un steak. Le lendemain, mon père annonça : « Nous pourrons partir dès que l'un de nous aura marqué vingt paniers de suite, mais pour le steak, il faudra marquer vingt-cinq paniers. » Quand l'un de nous eut marqué ces vingt-cinq paniers, nous passâmes à trente paniers, puis à trente-cinq, à quarante… Nous en arrivâmes finalement au point où il fallait marquer soixante-dix paniers de suite pour avoir droit au dîner, ce que nous parvenions à faire presque à chaque fois. Je crois me souvenir que le record de mon père était de quatre-vingt-dix paniers de suite. Le mien était de cent cinq. Nous pratiquâmes vraiment beaucoup le lancer !

Quand j'eus 12 ans, mon père divorça de sa seconde épouse, et mon oncle Jack, son frère, lui proposa d'aller à la chasse le week-end pour l'aider à oublier ses déconvenues conjugales. Il n'y eut jamais le moindre doute sur le fait que je l'accompagnerais. Nous partîmes donc tous ensemble dans la montagne à bord du Nissan de mon oncle. Au départ, nous n'avions pas la moindre idée de ce que nous devions faire exactement. Nous savions seulement que dans de vastes vallées là-haut couraient des animaux magnifiques – les antilopes pronghorn sont sans doute les animaux les plus rapides de toute l'Amérique du Nord. Des chasseurs les traquaient dans leurs 4x4 et des coups de feu retentissaient dans toutes les directions. Si je devais aujourd'hui appréhender cette scène du point de vue d'un chef de tir du Naval Special Warfare Development Group, je serais obligé de

reconnaître que tout cela frisait l'insanité, côté sécurité. Mais ça n'en était pas moins excitant, et nous finîmes même par nous débrouiller plutôt bien, n'hésitant pas à grimper à pied dans des endroits inaccessibles aux véhicules afin de gagner l'endroit où nous savions que les animaux se trouveraient à la fin de la nuit. Nous nous installions sous le vent et les laissions approcher pour les prendre par surprise. Les animaux s'attendent à être pourchassés, pas à tomber dans une embuscade.

Le premier animal que je tuai fut un gros cerf hémione. Je me rappelle avoir roulé sur ces terribles pistes plongées dans l'obscurité jusqu'au bout de la vallée, puis avoir gravi à pied les pentes escarpées alors que le soleil commençait à se lever. Une heure plus tard, nous avions atteint le sommet, qui ouvrait de l'autre côté sur une cuvette couleur paille. C'était là que nous espérions tomber sur des cerfs, mais il n'y en avait aucun. Nous restâmes sur place un moment et la déception de n'avoir vu aucun gibier finit par s'estomper. Nous étions à la fin de l'automne, il faisait froid mais pas glacial, quelques étendues de neige brillaient çà et là, et je me dis : *Ce n'est vraiment pas si mal d'être assis comme ça en haut de la montagne au lever du jour, juste moi et mon père, comme si ce paysage magnifique avait attendu notre arrivée*.

La faim finit par nous tenailler. Alors que nous avions entamé le chemin du retour pour aller déjeuner, une biche et un cerf surgirent soudain de la lisière des arbres pour déboucher dans une clairière à une centaine de mètres sur notre droite. Ils se figèrent quand ils nous entendirent. Mon père se tenait devant moi, pile dans ma ligne de mire. Il se jeta au sol et me lança : « Vas-y, tire ! » J'eus la chance de ne pas avoir le temps de réfléchir. Je savais qu'il me fallait tirer sur-le-champ avant que le cerf ne disparaisse. L'adrénaline fit jouer mes réflexes. Debout, j'épaulai mon .300 Winchester Magnum, saisis l'image du cerf dans ma lunette et pressai la détente. Mon père m'avait conseillé de viser la poitrine, juste derrière l'épaule. Il s'agissait de toucher les poumons afin d'entraîner une mort rapide. Je visai trop haut, mais bénéficiai de la chance du débutant. La balle traversa la colonne vertébrale. La bête s'effondra sur place. Nous nous approchâmes avec précaution car ces gros cerfs font parfois le mort et nous n'avions pas envie qu'il se relève pour nous piétiner. Je tendis le pied et lui donnai un petit coup. Sa hanche tressauta, mais le reste du corps ne bougea pas. J'avançai d'un pas encore vers sa ramure et relevai le canon de mon fusil –

le même genre de fusil que celui que je serais amené à utiliser en tant que sniper SEAL – en direction de son œil grand ouvert. Il était vraiment mort.

Tout cela me sembla un peu irréel. Le cerf ressemblait exactement à ce qu'il était quelques minutes plus tôt quand il était encore vivant, avec sa robe magnifique et sa noble ramure, mais il était mort, et c'est moi qui l'avais tué. Je sentis le remords me gagner. C'était un superbe animal dont j'avais entraîné la mort. Mais j'éprouvais aussi une certaine fierté. Nous étions dans le Montana. Les cerfs étaient destinés à être tués. Tout le monde chassait. Je faisais désormais partie du club.

Au cours des saisons de chasse qui suivirent, le remords initial que j'avais pu éprouver disparut. Il n'avait pas fallu longtemps pour que cela tourne à la compétition tous les lundis au collège. « Untel et Untel ont tué un cerf… » Mais le véritable trophée, c'était le wapiti mâle. Tout le monde semblait toujours connaître un oncle mythique ou le père de quelqu'un qui avait abattu un wapiti mâle à six andouillers. (Nous comptons différemment ici dans l'Ouest – nous comptons les andouillers d'un seul bois, pas des deux. Un wapiti « à six andouillers » possède ainsi un total de 12 andouillers). C'est un animal immense, rapide et insaisissable. Il peut atteindre 1,50 mètre à l'épaule et peser jusqu'à 400 kg. Aucun d'entre nous n'avait jamais été suffisamment habile pour abattre un wapiti mâle. Certains chasseurs n'en avaient même jamais vu.

Lorsque j'eus la chance d'en voir un et de le tuer – je n'avais pas encore 18 ans –, je n'éprouvai plus que de la fierté.

*

À l'automne 1994, l'année de mes 18 ans, mon père me présenta un Navy SEAL. Il s'appelait Jim. Il m'impressionna aussitôt. Il n'était pas aussi baraqué que ce que j'imaginais – une idée reçue que tout le monde partage concernant les SEAL – mais il paraissait évidemment en pleine forme physique. Il avait une coupe de cheveux impeccable et une allure martiale. Cependant, ce qui me frappa, ce fut l'assurance qui émanait de lui. La seconde chose que je remarquai, c'est qu'il mettait toujours sa ceinture de sécurité. C'était un dur à cuire de Navy SEAL qui n'avait peur de rien, mais qui plaçait la sécurité au-dessus de tout. Il n'était encore jamais venu dans le Montana, mais il se disait sans doute : *Des fusils, des montagnes… Ça ne doit pas être bien compliqué !* Il s'attela à la tâche à la manière SEAL : il se fit déposer quelque part dans la montagne puis resta dans les

bois pendant trois jours. Il arpenta le secteur dans tous les sens, mais sans jamais voir un seul cerf. En entendant parler de sa déconvenue, j'allai le retrouver. « Ce n'est pas comme cela qu'il faut s'y prendre. Je connais un bon endroit. »

Nous avions un peu moins de 1,6 kilomètre à parcourir, mais il faisait encore nuit noire et ça grimpait sec. Normalement, je faisais le parcours sans me presser, en prenant le temps de marquer quelques pauses pour reprendre mon souffle. À l'approche du sommet, chaque inspiration me donnait l'impression d'avoir les poumons en feu, mais je songeai : *Ce mec est un SEAL. Je ne veux pas passer pour une lopette. Il faut que je continue à avancer, pas de pause.*

Il me colla aux talons durant toute la montée.

Arrivés au sommet, nous tombâmes directement sur les cerfs, une quarantaine d'individus, précisément là où j'avais dit qu'ils seraient. Nous n'en tuâmes aucun, mais en redescendant, Jim me dit : « À en juger par la façon dont tu as gravi ce sommet en pleine nuit, tu devrais peut-être envisager de devenir SEAL. »

Je fus flatté, mais sans du tout le prendre au sérieux.

En tout cas, jusqu'au jour où le père de mon ex-petite amie me reconduisit dans la nuit d'une poigne ferme.

*

Durant l'été qui suivit la fin de ma scolarité au lycée, je passai douze heures par jour, quatre jours par semaine, à manier la pelle et à lancer des pelletées de débris rocheux sur une immense bande transporteuse au fond d'une mine de cuivre – l'obscurité presque totale de cette mine n'étant trouée que par les deux petits rais de lumière provenant de mon casque. Je m'étais dit que ce serait un bon moyen pour me muscler le haut du corps, et j'avais eu raison. Mais je n'avais pas pris en considération le fait qu'il me faudrait inhaler des tonnes de poussière de roche et flipper en pensant aux ouvriers qui, en occupant ce même poste, avaient été happés par la bande transporteuse pour se retrouver transformés en bouillie humaine. Par comparaison, le petit boulot de livreur de pizzas que j'effectuais la nuit me faisait comme des vacances.

Je songeai un moment à quitter la ville pour aller à l'université, bien que quitter la ville signifie alors partir pour l'université du Montana à Missoula,

à près de deux heures de route. Mais je n'en avais pas vraiment envie. À moins que ce ne soit une question de courage. Quand vous êtes un gamin originaire d'une petite ville paumée au fin fond du Montana, le fait de vous aventurer dans le monde extérieur peut vous sembler aussi dangereux que se faire happer par une bande transporteuse. L'université locale Montana Tech m'apparut comme une option bien plus sûre. J'avais également de plus grandes chances de pouvoir y intégrer l'équipe de basket. J'avais plutôt bien joué dans mon équipe au lycée, mais ma taille de 1,85 mètre ne suffisait pas pour faire la différence au sein d'une équipe universitaire. J'avais donc décidé de me surpasser aux entraînements et de me défoncer pour montrer ce que je valais, histoire de me faire une place. Cela fonctionna. Je passai une année formidable et me retrouvai en super-forme. Du moins sur le plan physique. Parce que sur le plan mental, il y avait toujours cette fille.

Aujourd'hui, je sais qu'il n'y avait pas que ça. Je venais d'achever ma première année de basket universitaire et je commençais à me lasser. Non pas du sport, mais du cycle entraînement, entraînement, cours, entraînement. Pour autant, je n'aurais sans doute jamais mis les pieds sur le « broyeur[2] » sans cette histoire de fille. Je n'arrivais pas à la chasser de mes pensées et je savais qu'elle vivait toujours en ville – j'aurais pu la croiser n'importe où. Je savais que je n'avais aucune envie de me retrouver tous le soirs au Maloney's, assis sur un tabouret devant le comptoir, à boire pour oublier. J'imaginais déjà l'impasse dans laquelle je me retrouverais. Il était temps que je fasse quelque chose.

Mon premier réflexe fut de penser à Ben et Jim, deux amis un peu plus âgés que je connaissais depuis toujours. Ils s'étaient engagés dans les Marines et avaient fait leurs classes ensemble quand j'étais encore au lycée. Chaque fois qu'ils revenaient en ville pour une permission, ils semblaient irradier de confiance en eux à la manière d'une supernova. Ils étaient chaussés de bottes brillantes à force d'avoir été brossées et leurs uniformes étaient si bien repassés que les plis du tissu auraient pu trancher un morceau de fromage. Je me rappelle avoir pensé : *Ces deux-là pourraient flanquer une dérouillée à n'importe qui en ville*.

Je voulais leur ressembler.

L'idée d'avoir à combattre ne me venait même pas à l'esprit, encore moins la possibilité de me faire tuer. En année de troisième au collège, j'avais vu des bacheliers qui s'étaient engagés dans l'armée et qui étaient

revenus dire au revoir à leurs professeurs avant de s'envoler pour participer à l'opération *Tempête du désert*. Du haut de mes 14 ans, j'avais imaginé qu'il s'agirait d'un conflit comme la guerre du Vietnam, avec de très lourdes pertes, et qu'ils allaient tous se faire tuer. Puis j'avais suivi cette guerre sur CNN… un jeu d'enfant. En plus, alors que je soupesais toujours l'idée de m'engager à mon tour, je me fis la réflexion que nous n'étions même pas en guerre et qu'aucun conflit ne se profilait à l'horizon. J'imaginais plutôt que ce serait chouette de porter l'uniforme et de chanter en marchant au pas.

Et puis, mon engagement ne durerait pas plus de quelques années… et je serais vite de retour au Maloney's, riche de quelques bonnes histoires militaires avec lesquelles je pourrais épater les habitués du bar.

Aussi, un jour d'avril 1995, je décidai de me rendre au bureau de recrutement local des Marines. Mais le recruteur n'y était pas. Je me souvins alors d'une plaisanterie que m'avaient confiée les camarades Marines : « Le corps des Marines est en quelque sorte un rayon de l'US Navy. Son rayon hommes. » C'est la raison pour laquelle je décidai de passer au bureau de recrutement voisin de l'US Navy. Si quelqu'un savait où pouvait se trouver le recruteur des Marines, c'était bien le recruteur de l'US Navy.

Celui-ci ne se distinguait nullement sur le plan physique, mais il était vraiment très malin. Si j'avais eu quelques années de plus, j'aurais tout de suite compris pourquoi : il portait un treillis kaki et arborait des ancres de marine sur son col. Il avait le grade de maître. Quoi que chacun puisse prétendre, ce sont les maîtres qui permettent à l'US Navy de se maintenir à flot. Ils remplissent leurs missions avec intelligence, loyauté et expérience. Mais ils peuvent aussi se comporter en véritables salopards. Ce maître-là avait un quota de recrues à atteindre, ce qui n'avait rien d'évident dans une petite ville telle que Butte. Surtout quand votre bureau de recrutement jouxtait celui du corps des Marines.

Il m'examina d'un air sceptique, puis me demanda : « Pourquoi voulez-vous devenir Marine ?

– Parce que les Marines forment les meilleurs snipers au monde. Je veux devenir sniper parce que j'ai passé mon enfance à chasser », répondis-je.

Il se contenta de hocher la tête avant de reprendre :

« Pas besoin d'aller voir plus loin. Nous avons des snipers dans l'US Navy. Tout ce qu'il vous faut faire, c'est devenir Navy SEAL. »

Je ne savais même pas nager, mais je me dis quelque chose du genre : *Hé, je suis peut-être un peu naïf, mais ce mec est un recruteur professionnel. Pourquoi me mentirait-il ?*

Et il ne me mentait pas. Enfin, pas vraiment. Mais un peu par omission, quand même. Un gamin d'une ville paumée comme la mienne avait autant de chances de devenir SEAL que ce recruteur en avait d'être promu amiral. Mais compte tenu de mon ignorance crasse, je pris soin d'apposer une belle signature au-dessus des pointillés concluant le formulaire d'engagement. Il s'agissait d'un engagement différé : il s'écoulerait encore six mois avant que je ne parte faire mes classes.

Ce qui n'était pas une mauvaise chose. J'arrivais à ne pas couler dans l'eau, mais je ne savais pas pour autant nager. Et je n'avais jamais essayé de faire la moindre traction. Une brochure qui m'avait été fournie avec le reste de la paperasserie de mon engagement stipulait que se qualifier pour simplement pouvoir tenter sa chance aux sélections des Navy SEAL exigeait de faire un minimum de huit tractions. Et il fallait les effectuer après avoir nagé 450 mètres, effectué 42 pompes et 50 relevés abdominaux. Avant de participer à l'épreuve de course à pied.

Je décidai donc de plaquer mon boulot à la mine et d'oublier les pelletées de cailloux pour me consacrer à plein temps à un entraînement physique permettant d'atteindre les prérequis des épreuves de sélection pour les SEAL.

Cela faisait plusieurs mois déjà que je maniais ma pelle et je m'étais bien charpenté. Ça ne pouvait pas être plus dur que ça ? Fort de cette ferveur positive, je m'élançai vers un parc proche de la maison maternelle dans lequel se trouvait une vieille barre de traction rouillée. Je voulais savoir combien de tractions je pouvais enchaîner au-delà du minimum de huit exigé. Je sautai sans effort et agrippai la barre avec confiance, puis je tirai sur mes bras et comptai. *Un !*

La pesanteur se chargea aussitôt de me faire déplier les bras. Il me fallut rassembler toutes mes forces pour rester accroché à la barre. Mon cerveau ne cessait d'envoyer des injonctions à mes biceps, leur intimant l'ordre de se contracter et de me hisser vers le haut, mais mes biceps se contentaient de lui répondre : « Va te faire foutre. »

Les mots se formèrent si clairement dans mon esprit que je dus les prononcer à haute voix : « Oh, bon Dieu, c'est vraiment dur. Il faut que je m'entraîne à faire des tractions ! »

Mais je n'avais pas encore perdu toute raison d'être optimiste. *Pas encore*. Je me rendis ensuite à la piscine universitaire – heureusement, j'avais gardé ma carte d'étudiant. J'avais imaginé que je pourrais commencer par un rapide 1 000 mètres, soit 40 longueurs de bassin. À la fin de la deuxième longueur, mes bras commencèrent à me tirailler et j'eus l'impression que des crampes n'allaient pas tarder à apparaître dans mes jambes. J'eus à peine assez de forces pour me hisser hors de l'eau.

OK, j'avais l'air pathétique. Mais je ne m'avouai pas vaincu. Je continuai à m'entraîner quotidiennement pour m'améliorer. Un jour, à la piscine, j'eus la chance de tomber sur un ancien camarade du lycée qui s'entraînait en vue de faire partie de l'équipe de natation de l'université de Notre Dame. Quand il me vit me débattre dans l'eau, il me lança :

« Hé, qu'est-ce que tu fous là ?

– Je viens de m'engager dans l'US Navy, répondis-je. Je vais me présenter aux sélections SEAL. Tu sais qu'ils nagent près de 2 kilomètres chaque jour ? »

Il me dévisagea et secoua la tête. « Putain, mec, t'as pas la moindre idée de ce dans quoi tu t'es embarqué. Il y a tout simplement 1 000 % de chances pour que tu n'y arrives jamais. Vas-y, retourne dans l'eau. »

Il m'enseigna quelques techniques de natation basiques et je fis de mon mieux pour les maîtriser. Quant à mon beau-père, il fixa une barre de traction dans la cave de la maison de ma mère. J'y descendais en me programmant les albums *Use Your Illusion* I et II de Guns N'Roses. Je poussais le volume à fond, puis j'enchaînais traction sur traction.

Je ne réalisais pas encore à quel point le titre de ce double album était approprié, mais je me nourrissais largement de mon illusion concernant mes capacités à devenir SEAL pour me motiver. Je commençais aussi à comprendre quelque chose d'important : si vous voulez devenir meilleur en tractions, il faut tout simplement faire plus de tractions. C'est tout. Et c'est ce que je fis.

Un élément cependant jouait en ma faveur : le fait d'avoir toujours été bon en course à pied. Je m'étais concocté un petit circuit qui descendait la rue passant devant chez ma mère, continuait devant la maison de mon

meilleur ami et celle de mon cousin, jusqu'à un feu de signalisation se trouvant à précisément 1,6 kilomètre de distance. Je faisais toujours en sorte de l'accomplir en moins de six minutes. Je m'accordais une petite pause de trente secondes au feu, puis je prenais le chemin du retour.

Tous les matins, sept jours sur sept, je me levais pour aller nager deux heures à la piscine, puis je revenais à la maison, je me posais pour prendre mon petit déjeuner, et j'enchaînais ensuite avec des tractions et de la course à pied. Pendant six mois, cela constitua mon seul et unique programme de la journée. La nuit, je continuais à livrer mes pizzas.

Ce que je faisais m'éclatait. Et je me renforçais peu à peu sur le plan musculaire.

*

Le dimanche 28 janvier 1996, je rejoignis le centre de recrutement militaire de Butte pour entamer officiellement mon engagement. Mais il y avait un problème.

Cela faisait un moment que j'avais signé mon engagement, et j'avais quasiment oublié que, dans le flot des questionnaires initiaux, j'avais choisi de déclarer à l'US Navy que j'avais déjà goûté à la marijuana. Il est vrai que je n'avais fumé qu'à quelques reprises, et, pour être honnête, je n'avais pas spécialement aimé cela, mais on me donna l'impression d'être un pauvre pécheur devant expier ses fautes. Si l'homme que je suis devenu aujourd'hui pouvait donner un conseil au gamin que j'étais il y a dix-neuf ans, ce serait : « Détends-toi, bonhomme. Ça fait un an que tu n'as plus rien fumé. Ne leur dis rien et ça épargnera de la paperasserie à tout le monde. Contente-toi de pisser dans le gobelet, de signer ces foutus formulaires, et en route pour l'aventure. »

Mais faute d'avoir reçu ce conseil, je me retrouvai à devoir tenir une longue et pénible conversation avec un homme se présentant comme un « capitaine de frégate », auquel il fallut que je fasse la promesse de m'arracher mon propre foie et de le manger cru plutôt que de fumer ne serait-ce qu'une seule fois encore cette herbe du diable. Je reste cependant persuadé qu'il avait des choses bien plus importantes à faire que sermonner un jeune lascar de 18 ans – comme par exemple prendre du bon temps et se rouler son propre joint. Quoi qu'il en soit, nous survécûmes tous deux à cette journée et je fus autorisé à intégrer l'US Navy.

J’ai toujours en ma possession une photo où l’on me voit faire le serment de défendre notre nation contre tous ses ennemis, qu’ils soient de l’extérieur ou de l’intérieur. Je portais alors un T-shirt rouge, un vêtement très classe pour une cérémonie officielle…

Pour une raison que j’ignore, la Navy m’avait réservé une chambre d’hôtel à proximité du centre de recrutement. Ils devaient me conduire à l’aéroport le lendemain. Peut-être avaient-ils envie de me garder sous leur surveillance, de peur que je ne me défile ? C’était la première fois que je mettais les pieds dans une chambre d’hôtel réservée pour moi seul. Je me retrouvai dans cette petite chambre sinistre, mon sac de couchage étalé sur le lit, pensant : *Pourquoi devrais-je passer ma dernière nuit en ville ici alors que je pourrais tout à fait dormir chez ma mère ?*

Aussi je passai cette nuit-là à regarder en famille et avec mon meilleur ami le Super Bowl XXX qui vit les Pittsburgh Steelers perdre contre les Dallas Cowboys. Le lendemain matin, tous mes proches vinrent me dire au revoir à l’aéroport Bert Mooney de Butte. Je fus soulagé de découvrir qu’une autre recrue partageait le même vol, un camarade du nom de Tracy Longmire. Il avait fait partie de l’équipe de football de l’université où j’avais joué dans l’équipe de basket, et c’était l’un de ces durs à cuire servant aussi bien comme attaquant que comme défenseur. Il en avait d’ailleurs le physique : carré, le regard mauvais, avec un crâne chauve et des yeux perçants. Mais il était loin d’être aussi méchant qu’il en avait l’air. Dès que je le vis, il me fit l’effet d’une présence calme et rassurante. Bien qu’il fût mon aîné de deux ans seulement, il m’apparaissait tel un vieux sage, humble, généreux et de bon conseil, alors qu’il aurait pu abuser de ma naïveté et m’en mettre plein les yeux. Il semblait avoir déjà tout fait et traîné ses basques partout, et j’étais vraiment heureux de l’avoir à mes côtés. Alors que nous nous éloignions pour rejoindre notre avion, je jetai un dernier coup d’œil à mes proches. Aucun ne prononça la moindre parole ; ils se contentaient de me regarder partir. Enfin, mon frère Tom tendit le cou et je l’entendis crier : « Bonne chance, Rob ! » Je n’oublierai jamais ces mots. Il pensait en réalité : *Bonne chance à toi qui quittes ce trou perdu et apprends à te débrouiller seul*.

Aucun d’entre nous n’aurait pu imaginer, rêver ou même halluciner au point de penser que, quinze ans plus tard, je me retrouverais confronté au fou furieux le plus recherché de toute la planète, au deuxième étage d’un bâtiment ultrasecret situé dans un pays dont je n’avais jamais entendu parler

à l'époque – et que tout cela remplirait les rues de Washington et de New York de gens venus manifester leur joie.

Bonne chance, Rob, tu en auras besoin. Bonne chance.

---

1. Les Fausses Pièces d'identité. L'âge légal pour boire de l'alcool au Montana étant de 21 ans, les jeunes adultes tentent d'enfreindre la loi en se procurant de fausses pièces d'identité.

2. Place bitumée servant aux rassemblements et aux exercices physiques des candidats au stage BUD/S.

Chapitre 2

Tracy et moi débarquâmes de l'avion à Chicago pour grimper à bord d'un bus rempli de futurs marins, tous s'étant engagés pour devenir SEAL… tous sauf Tracy, qui, lui, avait rejoint l'armée pour devenir pompier. Il aurait pourtant fait le meilleur candidat SEAL de tous ceux qui se trouvaient dans ce fichu bus.

Quoi qu'il en soit, à les en croire, 99 % des jeunes recrues comptaient rejoindre les Navy SEAL. Ces gars avaient lu tous les livres concernant l'unité ; ils pensaient savoir tout ce qu'il y avait à savoir sur elle et rien n'aurait pu leur faire fermer leur clapet. La plupart d'entre eux pouvaient même soulever un haltère de 100 kg dans chaque main en développé-couché. En tout cas, c'est ce qu'ils prétendaient. Comme il n'y avait aucune salle de musculation à l'horizon, il était difficile de leur demander de prouver leurs dires. J'en entendis même plus d'un affirmer avec une absolue certitude qu'il n'aurait aucune difficulté à survivre au processus de sélection des Navy SEAL, connu pour être impitoyable. Mais le pire, c'est que je gobais tout. Je pensais m'être préparé avec mon programme d'entraînement physique sur mesure, mais je me retrouvais maintenant avec ces gars des grandes villes qui en savaient bien plus long que moi et semblaient bien mieux entraînés.

Je commençai à m'interroger : *À quoi bon ? Je suis juste un gamin de Butte, dans le Montana. Je suis loin d'être aussi bon et aussi bien entraîné que tous ces citadins de Denver, Seattle ou je ne sais où…*

À cet âge-là, il faut avoir quelque chose de spécial en soi pour comprendre que toute cette frime est 100 % bidon. Il est facile de suivre les autres moutons du troupeau avant de finir par se coucher, puis abandonner. Se coucher et mourir. Mourir de honte, rien de plus.

Il se trouve que c'est exactement le genre d'attitude que les recruteurs SEAL observent à la loupe. Ils cherchent les candidats qui savent affronter l'adversité, qui comprennent les raisons pour lesquelles leurs camarades abandonnent, mais qui gardent cependant leur faculté de dire non : *Non. Je vaux mieux que ça. Pas question de faire le mouton. Rien ne me fait peur, le stress est une chose que je choisis d'assumer. Je continue à avancer pour voir ce qui m'attend.*

Il me fallut cependant un moment pour le comprendre. Les gars dans ce bus étaient en réalité morts de trouille, tout comme moi. Tracy, lui, était nerveux – un genre de nervosité assez étrange – mais il n'avait pas peur.

Arrivés au centre d'accueil de la base navale de Great Lakes, dans l'Illinois, nous descendîmes du bus sous les hurlements de Maîtres Instructeurs – les instructeurs militaires qui nous feraient faire nos classes. Ils étaient plutôt efficaces, ne perdant jamais la moindre occasion de nous faire comprendre que nous n'étions que des vermisseaux puants, mais, pour être honnête, j'avais regardé si souvent *Full Metal Jacket* et d'autres films militaires qu'ils ne m'impressionnèrent jamais vraiment. Ne vous méprenez pas : je les respectais et ils se comportaient en professionnels dévoués… C'est juste qu'ils n'avaient pas la carrure de Gunny Highway[1], Gunny Foley[2] ou Gunny Hartman[3].

Et pourtant… Je me trouvais dans un bus rempli d'inconnus qui se faisaient hurler dessus par des salopards coiffés d'un bachi. Je ne pouvais m'empêcher de penser : *Mais pourquoi j'ai pris cette décision stupide ? J'y crois pas*.

Pour un petit Blanc de la campagne comme moi, le camp faisait penser au bar interlope que l'on découvre dans *Star Wars*. Tout le monde (sauf moi, bien sûr) parlait bizarrement. Il y avait les ploucs du Sud, avec leur manière comique de prononcer le mot « gourde », et une multitude d'accents, représentatifs de la Virginie-Occidentale, de la Caroline du Sud, du Texas… Nous avions même quelques gars des Philippines, dont un qui ne parlait pas un seul mot d'anglais. Quand ils se retrouvaient entre eux, ils parlaient tagalog ou philippin. Ils auraient tout aussi bien pu parler wookiee[4] pour ce que j'en savais. Les deux gars originaires de Brooklyn étaient presque aussi difficiles à comprendre. Nous avions aussi pas mal de Blacks venant de différentes régions du pays. Celui qui venait du Mississippi était sans doute le type le plus cool de tout le régiment, doté

d'un calme à toute épreuve – un vrai James Bond du Sud. Nous avions aussi quelques gaillards issus de quartiers défavorisés qui s'étaient engagés pour échapper à leur quotidien. En tout cas, nous avions tous une même pensée en commun : *Que diable suis-je venu foutre dans cette galère ?*

Les films m'avaient fait croire que ces classes consisteraient en une interminable succession de pompes effectuées dans la boue et de déplacements au pas de course, sauf quand nous ramperions sous des barbelés. Mais les classes de l'US Navy n'avaient rien à voir avec cela. Nous passâmes des journées entières en salle de cours à apprendre les règles et usages en vigueur dans la marine, ainsi qu'à nous faire hurler dessus, à nettoyer et à plier – des tenues, des draps, des drapeaux, tout ce qui était susceptible d'être plié. Les marins vivant à l'étroit dans leurs quartiers, il nous fallait apprendre à ranger nos affaires dans un espace restreint. C'est incroyable, la quantité de pliages que nous pûmes faire. Aujourd'hui encore, je plie toujours mes serviettes de la même manière.

Il y eut cependant une semaine agréable durant laquelle nous apprîmes à combattre les incendies et à distinguer les différentes sortes de feux. C'était vraiment un truc de marin embarqué, mais j'adorai cela. J'ai toujours été un grand fana des traditions de la marine. J'appelle toujours les gens « matelot ». J'aime ce mot. Je pense qu'un jour j'ouvrirai un bar que je baptiserai « Au Matelot ». Je demanderai aux videurs de finir chacune de leurs phrases par ce mot. Je les imagine déjà flanquer un ivrogne à la porte : « Et ne remets plus les pieds au Matelot… matelot ! »

En dehors de cette semaine-là, nous passâmes donc essentiellement notre temps à plier, et quand nous n'apprenions pas à plier, nous apprenions à marcher au pas. Il s'avère qu'il faut des semaines pour apprendre à marcher au pas. Marcher au pas était d'ailleurs notre seul exercice. Ils ne nous laissaient pas la possibilité de faire du sport. J'avais ainsi passé six mois à m'entraîner pour être en grande forme afin d'affronter les épreuves de présélection pour les SEAL, et voilà que je me retrouvais à manger de la nourriture de mauvaise qualité et à ne pas me bouger le cul, sinon pour plier des montagnes de linge. « On ne va pas tarder à prendre du poids », confiais-je à tous ceux qui voulaient bien m'écouter. « On va perdre tous nos muscles. On ne court même pas. On ne fout rien. Et tout ce qu'on bouffe baigne dans la sauce. »

Je désespérais de pouvoir passer les épreuves de présélection pour les SEAL avant de me transformer en gros balourd de 130 kg. Ces épreuves se

déroulaient le mardi et le jeudi. Je signai pour la première date possible. Grossière erreur. Cette date était le lendemain du jour de la vaccination obligatoire. La Navy est célèbre pour sa propension à vous administrer des tonnes de vaccins. Le lendemain des injections, je me réveillai malade comme un chien, avec des contusions sur tout le corps, la langue ayant doublé de volume. Je me forçai à sortir de ma banette pour découvrir que j'avais à peine assez de forces pour tenir sur mes jambes. Je doutais fort de pouvoir faire ne serait-ce qu'une seule traction, sans parler des huit nécessaires pour valider l'épreuve.

Le simple fait de me brosser les dents fut un calvaire. Les épreuves me semblèrent impossibles à affronter : nager 20 longueurs (450 mètres), se reposer dix minutes ; effectuer 42 pompes, se reposer deux minutes ; achever 50 relevés abdominaux ; réussir ces huit redoutables tractions, se reposer dix minutes ; enfin, courir 2 400 mètres en moins de onze minutes et demie chaussé de bottes de combat.

Je me traînai jusqu'à la piscine olympique couverte où quelques gradins surplombaient le bassin. Un imposant drapeau SEAL était suspendu à un mur. L'insigne SEAL se compose d'un aigle (symbole de notre capacité à combattre depuis les airs) perché sur une ancre (symbole de notre héritage marin) qui tient dans une serre le trident acéré de Neptune (symbole de notre capacité à foutre des branlées en mer) et, dans l'autre, un pistolet à silex (pour rappeler aux gens que nous pouvons également leur mettre une branlée sur la terre ferme). C'est un aigle combattant.

Je m'avançai d'un pas hésitant vers les gradins et m'assis tout en haut face à la piscine. Un SEAL ne tarda pas à venir voir les nouveaux candidats. Il portait un maillot de bain bleu frappé du logo « SEAL Team 3 » et rien d'autre. Et s'il y avait bien une chose plus stupéfiante encore que ma décision stupide de m'engager dans la Navy, c'était la tablette de chocolat que ce SEAL affichait en guise d'abdominaux. Il marcha le long des gradins, regarda chacun de nous droit dans les yeux, s'éloigna majestueusement vers le plongeoir le plus haut, y grimpa avec une aisance étonnante, exécuta un plongeon qui lui aurait valu l'admiration de Greg Louganis[5] à bien des égards, puis fendit l'eau comme une lame de poignard. Il regagna le bord du bassin après quelques puissants mouvements de crawl qui ne lui demandèrent aucun effort, se hissa sur le rebord et repartit vers les vestiaires sans nous accorder le moindre regard, comme s'il savait qu'aucun de nous ne méritait qu'on s'y attarde à nouveau.

Je promenai mon regard sur les 500 crânes rasés court des autres candidats assis sur les gradins devant moi. Ils se tournèrent comme une seule tête quand un second SEAL arriva sur le côté de la piscine pour annoncer les règles de l'épreuve. Je me sentis soudain ridicule. Chacun des 500 apprentis héros était persuadé de pouvoir devenir SEAL, comme tous les autres gars qui s'engageaient un jour ou l'autre dans la Navy. En quoi pouvais-je être différent ?

La seule chose intelligente que j'avais faite en signant mon engagement – et encore, uniquement parce que mon ami des Marines avait insisté pour que je le fasse – avait été de demander au recruteur d'écrire noir sur blanc que j'aurais trois possibilités de passer les épreuves de présélection pour les SEAL. Un vrai coup de chance.

Je réussis à me débrouiller pour passer l'épreuve de natation, mais dès que j'entamai les pompes – qui doivent être effectuées à la perfection, sinon elles ne comptent pas –, je sus que je ne serais jamais capable d'effectuer le minimum requis de 42. Comme je m'y attendais, ce fut un désastre. Éliminé.

Sauf que… J'avais l'assurance *écrite* de pouvoir repasser les épreuves à deux reprises encore.

Le poison qu'ils m'avaient injecté dans les veines le lundi précédent finit par se dissiper, et le jeudi suivant je me sentais un tout autre homme quand je revins m'asseoir sur ces gradins. J'avais le sentiment d'être redevenu celui qui s'était préparé pendant six mois pour ce moment précis. En réalité, il s'avéra que j'avais été l'un des rares à se préparer. Ce serait mon premier aperçu d'une vérité qui ne cesserait de m'être rabâchée au cours des années suivantes : la préparation est essentielle.

L'épreuve de natation de 450 mètres se déroula à la manière d'une épreuve éliminatoire. Sur les 500 candidats en lice, nous ne fûmes que dix à être retenus.

Nous disposâmes ensuite d'un délai de dix minutes pour nous remettre en treillis et enchaîner avec les pompes. Deux autres candidats furent alors éliminés, mais tous les survivants réussirent l'épreuve suivante des relevés abdominaux. La dernière épreuve de ces présélections – chacun des exercices étant baptisé « évolution » pour je ne sais quelle raison – consistait en une épreuve de demi-fond de 2 400 mètres, à courir en un temps maximum de onze minutes et trente secondes. Là, nous perdîmes encore quatre candidats.

Les 500 hommes qui avaient été convaincus d'avoir ce qu'il fallait dans le ventre pour devenir des SEAL n'étaient désormais plus que quatre. Et encore, il s'agissait *uniquement* des épreuves qui devaient permettre de tenter, et sans doute de rater, le stage de qualification BUD/S de vingt-huit semaines – le Basic Underwater Demolition/SEAL[6], auprès duquel ces épreuves de présélection semblaient aussi difficiles que siroter des piñas coladas en se balançant mollement sur un hamac ombragé.

Mais je n'en étais pas moins sur un petit nuage. J'avais désormais la certitude de faire le stage BUD/S. Cette seule pensée suffit à me mettre dans tous mes états : j'irais bien à Coronado – la base navale qui partage une île dans la baie de San Diego avec ce que les brochures touristiques qualifient de « ville balnéaire pittoresque et cossue ». Donc, des plages, des poulettes, des pintes – et, *enfin,* le treillis kaki des candidats SEAL.

* * *

APRÈS AVOIR SIGNÉ MON ENGAGEMENT, j'avais visionné toutes sortes de films de SEAL et lu tous les livres sur lesquels j'avais pu mettre la main. J'avais finalement appris que « SEAL » ne faisait pas référence au mammifère marin[7], mais qu'il s'agissait d'un acronyme pour *Sea, Air, Land*[8]. Il semblait cependant évident qu'on avait voulu faire référence à cet animal fuselé et rapide car on avait éprouvé le besoin de garder la deuxième lettre de *Sea,* le E. Le nom de l'unité aurait dû être SAL, mais ça n'aurait pas été aussi cool, pas vrai ?

Les équipes SEAL, ou SEAL Teams, ont pour origine les plongeurs de la Navy qui furent entraînés au cours de la Seconde Guerre mondiale à la reconnaissance des plages et à la démolition sous-marine. La marine les employait pour étudier les sites de débarquement et pour détruire les obstacles susceptibles d'empêcher l'arrivée d'une force d'invasion. Au cours de la guerre de Corée, ces équipes UDT (Underwater Demolition Teams, équipes de démolition sous-marine) se révélèrent si discrètes et si efficaces que leur rôle fut renforcé pour prendre en compte les opérations terrestres destinées à détruire les tunnels et les ponts ferroviaires. À en croire la célèbre explication de l'un de ces officiers UDT, le lieutenant de vaisseau Ted Fielding, si ce nouvel éventail de missions leur échut, c'est que « nous étions prêts à faire ce que personne d'autre ne pouvait faire, et surtout ce que personne d'autre ne voulait faire ».

C’est pour cette raison qu’en 1961, consciente de la nature changeante de la guerre, la Navy décida de transformer les équipes UDT en unités spécialisées dans la guérilla et la contre-guérilla, sans pour autant limiter leur action à l’élément liquide ou aux plages. C’est à ce moment-là que naquit l’acronyme SEAL : *Sea, Air, Land*. Les deux premiers SEAL Teams furent constitués en 1962. Le Team 1 fut stationné à Coronado et le Team 2 à Virginia Beach. Depuis ce jour-là, les SEAL ont joué un rôle particulièrement spectaculaire dans toutes les guerres et les opérations militaires menées par les États-Unis.

« Il faut connaître son histoire, messieurs ! » est une expression que nous utilisons souvent : il faut savoir d’où l’on vient. Je me souviens avoir assisté à une réunion de SEAL à Virginia Beach il y a quelques années et avoir croisé un plongeur coiffé d’une casquette de vétéran de la Seconde Guerre mondiale. Il avait l’air d’être en plutôt bonne forme pour un homme de 90 ans et quelques. Pour faire mon malin, je lui demandai : « Alors, quand avez-vous fait votre Semaine d’enfer[9] ?

– Le 6 juin 1944 », me répondit-il.

Pensant que j’étais vraiment très malin, je répliquai : « Mais il n’y avait pas de stage BUD/S en 1944 !

– C’était sur Omaha Beach, mon garçon. Tu ferais mieux de connaître tes racines. »

Maintenant que j’avais réussi les épreuves de présélection, ces racines allaient devenir les miennes.

EN TOUT CAS, ELLES ALLAIENT LE DEVENIR si je ne me plantais pas en continuant de passer et repasser les épreuves de présélection. La première fois que je les avais passées, j’avais remarqué qu’il y avait des téléphones accessibles à côté de la piscine. Comme tous les examinateurs n’avaient d’yeux que pour les candidats en phase d’épreuve, il était assez facile de s’esquiver discrètement en attendant son tour et de passer un coup de fil à la maison – une opportunité assez rare en période de classes. Je voulais aussi rester dans la meilleure forme possible afin d’être prêt pour Coronado, et ce n’étaient pas mes exercices de pliage ou de marche au pas qui allaient me le permettre. Ainsi, repasser les épreuves de présélection me semblait être la meilleure façon de m’entretenir.

Je me rendais donc à la piscine tous les mardis et tous les jeudis, repassais les épreuves, faisais mes gammes et téléphonais chez moi. C'était un plan parfait, sauf qu'il ne fallait surtout pas foirer, connaître une baisse de régime ou échouer à l'une des « évolutions », car cela aurait suffi pour dire adieu à Coronado.

J'ai dû passer ces épreuves de présélection une bonne dizaine de fois, et heureusement mes performances n'ont jamais cessé de s'améliorer.

L'un de mes plus proches amis au cours de ces classes fut Matthew Parris. Je le rencontrai dès le premier jour dans les baraquements où nous étions logés par compagnies de 70 jeunes recrues. Matthew et moi fûmes désignés pour faire partie de la même compagnie. Je le pris aussitôt en exemple car il semblait déjà tout savoir de la chose militaire. Il était si motivé qu'il avait déjà la devise du badge de sergent instructeur « *This we'll defend*[10] » tatouée sur la poitrine. Ce qui n'avait rien d'étonnant, puisqu'il était réellement un ancien sergent instructeur de l'armée de terre ayant décidé de tout reprendre à zéro dans la Navy parce que… vous l'aviez deviné, il voulait devenir SEAL lui aussi. À l'issue de son temps d'engagement dans l'armée de terre, il s'était rendu dans un bureau de recrutement de la Navy tout de noir vêtu, chaussé de bottes de combat parfaitement cirées, bandana sur le front, et il avait annoncé au recruteur : « Faites de moi un SEAL. »

Le recruteur l'avait dévisagé en plissant les yeux et en lui décochant un regard glacé. « Certainement pas avec cette dégaine », avait-il rétorqué.

Matthew aimait rouler des mécaniques, c'est vrai, mais il aimait par-dessus tout l'humour, y compris quand cet humour s'exerçait à ses dépens.

Il avait échoué aux épreuves de présélection du stage BUD/S la première fois qu'il les avait passées, le jour où moi j'avais réussi. J'étais revenu les repasser la semaine suivante afin de m'entraîner, et cette fois nous les avions réussies tous les deux. En dépit de toutes les grandes gueules que nous avions dans notre compagnie, nous ne fûmes en réalité qu'une demi-douzaine à passer ces épreuves, et il n'y eut que nous deux pour les réussir. Nous avions aussitôt fêté la réussite de Matthew et étions devenus de très bons amis, au point de continuer à faire de la musculation après l'extinction des feux et le départ des instructeurs. Nous faisions des tractions dans la chambre, des abdominaux sur le sol, des pompes en nous servant de deux

lavabos voisins. Il nous arriva même de voir si nous pouvions réussir à faire jusqu'à mille pompes dans une même journée.

Quand les classes touchèrent à leur fin, nous réfléchîmes ensemble et décidâmes de nous porter volontaires pour l'Aircrew Survival Equipmentman School[11] de Millington, dans le Tennessee, dans le cadre de notre affectation initiale. Cela pourrait sembler difficile à imaginer compte tenu de son nom, mais cette école enseignait en réalité la préparation des parachutes, ce qui comprenait la couture. Un diplômé de cette école gagnait le droit de se faire appeler « Stitch Bitch[12] » par ses camarades marins. Nous ne nous étions pas engagés dans la Navy, Matthew et moi, pour devenir des reines de la couture. Nous nous étions engagés pour devenir des SEAL ! Mais nous avions choisi cette affectation parce que c'était la plus courte. Elle nous permettrait de rejoindre Coronado au plus vite, et peu importait le surnom dont nous hériterions au passage.

Il se trouve que cette école était en réalité plutôt cool. Je disposais d'une nouvelle banette (une couchette, pour les non-matelots), d'un placard plus vaste et d'une piscine proche que Matthew et moi fréquentions au quotidien.

Et j'appris effectivement à coudre. Un sergent-chef des Marines afro-américain, une véritable montagne humaine, me servit de professeur. C'était un mec vraiment balèze, au point qu'il me vint à l'esprit que ce devait être l'homme le plus costaud de toute la planète. Cette école représentait ma première incursion dans l'univers des Marines américains et cet homme aurait dû se retrouver sur leurs affiches de recrutement. Il portait une veste de treillis dont les manches étaient parfaitement roulées au milieu de ses deux énormes biceps. À ce jour, je n'arrive toujours pas à comprendre comment elles pouvaient réussir à venir s'enrouler autour. Quant au bas de son pantalon de treillis, il était harmonieusement rentré dans des bottes étincelantes. « Un mec qui bouffe des barbelés et chie du napalm » est une expression qui aurait pu le décrire. Ses trapèzes étaient si gigantesques qu'il donnait l'impression de ne pas avoir de cou – et je suis aussi persuadé qu'il n'avait peur de rien. Un jour, Matthew l'appela « chef » par inadvertance, ce qui aurait été acceptable dans l'armée de terre, mais pas chez les Marines. On dit *sergent*-chef. « Oh, putain, tu vas te faire tuer ! », murmura l'un de nos camarades des Marines en entendant cela. Matthew était effectivement terrifié quand le sergent-chef se planta devant lui, la mâchoire

serrée, les narines palpitantes, pour le toiser. Il ne prononça pas un seul mot. Il n'en avait pas besoin. Cet homme était un fauve !

Mais je n'oublierai jamais la manière dont il m'apprit à coudre à la machine.

Lors de notre premier week-end de permission, Matthew et moi prîmes la route de Memphis, où nous partageâmes une chambre d'hôtel avec la ferme intention de profiter de Beale Street, la rue de la Soif locale. Je me rappelle m'être réveillé sur un banc au milieu de quelques restaurants, complètement ivre. Nous avions enquillé les tournées et Matthew était assis à côté de moi, la tête entre les mains. Deux serveurs en pleine pause cigarette se marraient en nous regardant.

J'entendis l'un des deux dire à l'autre : « … et ils restent *avachis* comme ça… »

Matthew prit cela comme un signal pour régurgiter un peu, contenir son envie de vomir pendant quelques secondes, puis tout lâcher sur ses chaussures.

Serveur n° 2 : « Oh, bien visé ! »

Nous nettoyâmes les chaussures de Matthew, reprîmes la route de Millington et achevâmes notre formation à l'école en moins de trois semaines. Je proposai alors à Matthew de rentrer en avion avec moi à Butte pour profiter d'une permission, avant de partir ensemble à Coronado. Lors de ce vol retour vers la maison, je fis une expérience formidable. Pour la première fois, quelqu'un rendit hommage à mon statut de militaire ! Un gentleman, sans doute un vétéran, remarqua que Matthew et moi étions tous deux dans la Navy. Il nous offrit à chacun deux bières. Je trouvai cela très cool de sa part, et ce pour deux raisons : 1) On avait reconnu ma qualité de matelot (alors que je n'avais encore rien fait) ; 2) une bière coûte 7 dollars dans un avion.

À Butte, Matthew fit connaissance avec ma famille et quelques-uns de mes amis tout en réussissant à garder les pieds au sec. Ce fut un réel plaisir que d'être loin de la Navy pendant une semaine. Je n'avais pas réalisé à quel point ma petite ville m'avait manqué. Mes amis m'avaient manqué. Ma sœur et le basket m'avaient manqué. Le Club 13, un bar où vous n'aviez pas besoin de présenter une pièce d'identité pour boire un verre, m'avait manqué. Ainsi que le « Repaire des Animaux », une grande maison verte que mon frère et ses copains louaient pour y faire des fêtes sans fin. Et

le bar du coin, le Chaparral, où nous aimions de temps en temps faire un karaoké. Sans oublier les énormes sandwiches au porc du Freeway, les côtelettes de John's Pork Chops, la tourte galloise nappée de sauce qui constituait la spécialité de Joe's Pasty Shop, ou encore l'omelette fourre-tout qui était servie chez M&M, un vieux bar-restaurant de mineurs qui n'avait jamais fermé ses portes un seul jour depuis plus de cent ans – pure vérité. J'étais à peine sorti de l'enfance, et il me fut difficile de repartir. Je n'avais aucune véritable idée de ce dans quoi je m'étais embarqué et la simple idée du stage BUD/S me terrifiait. Mais Matthew et moi n'en montâmes pas moins dans ma voiture et prîmes la route. En quittant la ville, nous fîmes un dernier arrêt à l'appartement de ma sœur Kris. Je souhaitais lui dire au revoir, ainsi qu'à mon neveu Kolton. Âgé de 2 ans, il ne comprenait pas très bien ce qui se passait. Je me rappelle l'avoir soulevé, serré dans mes bras et embrassé avec des larmes dans les yeux. J'étais loin de me douter que les adieux les plus déchirants étaient encore à venir. Mais je ne pourrais plus soulever Kolton, maintenant. Il est bien plus costaud que moi.

LES ADIEUX TERMINÉS, nous mîmes le cap vers le sud par la I-15 qui traverse Salt Lake City. Nous fîmes étape à Las Vegas, à l'hôtel Circus Circus, mais je ne pus pas vraiment m'amuser : je n'avais que 20 ans[13]. Certes, j'avais réussi à me faire servir de l'alcool auparavant, mais seulement à bord d'avions ou à Butte. En cas de nécessité, je montrais d'un geste rapide la pièce d'identité de mon frère Tom, que je possédais toujours, mais elle n'était plus valide et nous ne nous ressemblions pas du tout. J'évitai donc d'avoir recours à ce piètre stratagème dans un endroit tel que le Circus Circus. Je ne voulais pas me réveiller avec une tête de cheval dans mon lit[14].

Nous avalâmes un petit déjeuner rapide et reprîmes la route à l'aube. Quand Matthew conduisait, je reprenais la lecture de *Rogue Warrior*, de Richard Marcinko. Marcinko était le SEAL qui avait reçu pour mission en 1979 de créer une force d'élite capable de mener des opérations spéciales, une force destinée à répondre aux menaces terroristes et à servir d'outil de frappe chirurgicale quand les menaces ne provenaient pas d'un gouvernement étranger mais de petits groupes de terroristes mobiles, capables de se mêler facilement à la population. Le manque de capacités

opérationnelles des États-Unis s'était cruellement fait jour plus tôt cette même année avec la crise iranienne des otages, au cours de laquelle plus de 60 Américains avaient été retenus prisonniers pendant 444 jours à Téhéran par des fidèles de la Révolution islamique, attendant pendant tout ce temps d'être libérés selon le bon vouloir du leader iranien. Une tentative pour envoyer des commandos américains libérer les otages s'était soldée par un désastre. La mission avait été mal conçue, mal préparée et mal exécutée, et elle avait dû être avortée en raison des défaillances mécaniques des hélicoptères avant même que les commandos soient arrivés sur leur objectif. Au cours de leur repli, l'un des hélicoptères toujours opérationnels avait percuté un avion de transport de troupes rempli de carburant, entraînant une énorme explosion qui avait causé la mort de huit soldats.

Marcinko, qui avait gagné un placard de barrettes pour son courage et ses actions au Vietnam, conçut alors une force de frappe d'élite qui serait l'équivalent d'un SEAL Team dopé aux stéroïdes : une force cohésive, extrêmement mobile, superbement équipée et préparée avec l'obsession du détail. Ce serait également une unité hautement confidentielle. À l'époque, il n'y avait que deux SEAL Teams, le Team 1 et le Team 2, aussi Marcinko et d'autres planificateurs s'accordèrent sur le nom de Team [redacted] pour leurrer les Soviétiques et les amener à se demander où pouvaient bien être basés les Teams 3, 4 et 5.

Marcinko s'attela à la tâche, quitte à faire un peu d'excès de zèle. Afin d'être la plus efficace possible, cette nouvelle force devait selon lui faire fi de toutes les règles et de tous les usages dont la Navy était si friande. Le SEAL Team [redacted] serait une fraternité d'arme dont tous les membres, les « opérateurs », seraient égaux, pareillement impliqués et informés, dotés d'une même voix au chapitre dans la conception et l'exécution des missions et d'une latitude maximale en termes de conduite et de comportement. Sur le terrain, cela donna naissance à un groupe de soldats ayant plutôt l'apparence des guerriers aux visages peints en bleu du film *Braveheart* que l'idée que l'on pouvait se faire d'un matelot ordinaire de la Navy. Je lus une formidable anecdote dans le *New York Times* qui exprimait très bien cette idée : un officier du Team [redacted] cornaquait un amiral au cours d'un exercice de libération d'otages sur un bateau de croisière. Après plusieurs heures d'exercice, il entraîna l'amiral jusqu'à l'un des bars où les opérateurs s'étaient rassemblés. L'officier supérieur raconta au *New York Times* : « Quand j'ai ouvert la porte, j'ai aussitôt pensé à *Pirates des Caraïbes*. »

Là, l'atmosphère évoquait plutôt une émeute qu'un débriefing en bonne et due forme. L'ambiance bagarreuse, les cheveux longs, les barbes hirsutes, les boucles d'oreille et les tenues vestimentaires en violation de toutes les règles d'habillement militaires ébranlèrent l'amiral aussi sûrement que l'aurait fait le souffle d'une grenade offensive. Il ne cessait de répéter : « Ces hommes sont vraiment dans la Navy ? »

Après avoir quitté le service actif en 1989, Marcinko se reconvertit comme consultant. L'année suivante, il fut inculpé pour fraude aux marchés publics, condamné et envoyé en prison pour quinze mois. Il affirma toujours que cette condamnation avait été un coup monté, une revanche fomentée par des experts en sécurité du gouvernement qu'il avait mis dans l'embarras en raison de ses propres activités [redacted]. Il n'en eut pas moins le dernier mot : il vendit des tonnes d'exemplaires de ses livres et récolta un bon paquet d'argent en animant des conférences sur le thème de la motivation.

Je ne saurais donner un avis sur les véritables raisons qui envoyèrent Marcinko en prison – je n'y étais pas – mais je pense qu'il avait agi en accord avec son cœur et ses idées. À la fin de chaque journée, seuls comptaient pour lui sa mission et ses hommes.

MATTHEW ET MOI ARRIVÂMES FINALEMENT à Coronado au crépuscule et gagnâmes directement le front de mer. Nous prîmes une chambre dans un hôtel miteux – en tout cas, le plus miteux que nous pûmes dénicher dans cette station balnéaire huppée – et résolûmes d'attendre le lendemain pour nous présenter au stage BUD/S. Comme nous étions logés près de la plage, nous prîmes nos masques de plongée pour faire une première trempette dans le Pacifique. Cela faisait près d'une heure que nous profitions de la mer lorsque nous vîmes, au loin sur l'horizon, un groupe de bateaux pneumatiques lestés de Cyalume[15] verts sur les côtés. Il devait y avoir sept embarcations environ. Leurs passagers pagayaient en direction du nord et ils donnaient l'impression de vouloir faire le tour de la presqu'île. Nous étions un jeudi, à la tombée de la nuit.

Ces bateaux pneumatiques étaient chargés de candidats du stage BUD/S, promotion 207. Il y avait quatre promotions chaque année, chacune recevant un nouveau numéro depuis la toute première, qui s'était déroulée près d'un demi-siècle plus tôt. Cette 207e promotion à achever son

entraînement accomplissait la dernière « évolution » de la dernière nuit de sa Semaine d'enfer. Surnommée « Autour du monde », celle-ci consiste à effectuer le tour complet de la presqu'île à bord d'un bateau pneumatique. Ces candidats n'avaient pas dormi une seule minute depuis le dimanche précédent et ils en auraient bientôt fini avec le stage BUD/S. Matthew et moi les observâmes admiratifs. *Putain de merde. Ils sont bien là, cette fois ce n'est pas du cinéma.*

Le lendemain, nous allâmes nous présenter au stage BUD/S. Promotion 208.

---

1. Rôle interprété par Clint Eastwood dans *Le Maître de guerre.*
2. Rôle interprété par Louis Gossett Jr. dans *Officier et Gentleman.*
3. Rôle interprété par Ronald Lee Ermey dans *Full Metal Jacket*.
4. Créatures humanoïdes de l'univers de *Star Wars,* dont le plus célèbre représentant est Chewbacca.
5. Quadruple champion olympique de tremplin à 3 mètres et de haut vol.
6. Démolition sous-marine élémentaire/SEAL.
7. En anglais, *seal* signifie « phoque ».
8. Mer, Air, Terre.
9. La « Semaine d'enfer » consiste en une semaine d'épreuves incessantes qui concluent le stage BUD/S et voient un très grand nombre de candidats abandonner.
10. « Cela, nous le défendrons ».
11. École des équipements de survie pour équipages aériens.
12. Allusion à l'expression *« Stitch 'n Bitch »* (celles qui cousent et qui jacassent) pouvant être traduite dans ce contexte par « les salopes de la couture ».
13. Aux États-Unis, l'âge légal pour acheter de l'alcool ou en consommer dans un débit de boissons est de 21 ans.
14. Allusion à une scène du film *Le Parrain*.
15. Bâtons chimioluminescents.

Chapitre 3

Si Matthew et moi étions prêts pour le stage BUD/S, ou nous *sentions* prêts, le stage BUD/S, lui, n'était pas prêt pour nous. La promotion 205 n'avait pas encore tout à fait achevé son programme et nous fûmes donc invités à aller nous installer dans les baraquements de l'autre côté de la base navale qui abritaient tous ceux qui avaient abandonné lors du stage BUD/S ou qui en avaient été renvoyés. Ils appelaient cela la « Division X ». Un beau lot de parias. Leur rêve s'était écroulé. Désormais, au lieu de porter le treillis kaki des candidats SEAL, ces hommes étaient habillés de salopettes et chaussés de brodequins, avec pour mission quotidienne de ramasser les déchets et de passer la serpillière. Ils vivaient dans l'incertitude, ignorants de ce que pourrait être leur prochaine affectation. La plupart d'entre eux finiraient par être embarqués sur un navire où ils passeraient les quatre prochaines années de leur vie à ramasser encore plus de déchets et à briquer le pont. C'était une sombre perspective, que leur attitude reflétait. Mais cela ne les empêchait nullement d'avoir une grande gueule.

Il suffisait de les côtoyer pendant quelques minutes pour apprendre que leur échec était dû à tout le monde sauf à eux : l'entraînement était conçu pour vous faire échouer, les cadres instructeurs n'étaient que des sociopathes haineux, et d'ailleurs, s'ils avaient bien un conseil à nous donner, c'était d'abandonner tout de suite plutôt que de souffrir entre les mains des instructeurs et de nous ridiculiser. Je me rappelle les groupes de jeunots de 18 ans qui s'attroupaient autour de ces misérables et buvaient chacune de leurs paroles. En dépit de leur incapacité à avoir relevé le défi que représentait la première phase de la sélection, ils se posaient en experts, expliquant en détail tout ce qu'il y avait à savoir, depuis la conduite à adopter lors des rassemblements jusqu'aux endroits à fréquenter le week-end. Les jeunots prenaient tout cela pour parole d'évangile. Devoir

fréquenter ces gars-là se révéla déprimant et je suis persuadé que plus d'un bon candidat finit par abandonner après avoir été contaminé par le négativisme de la Division X. Ils avaient même fait sérigraphier des T-shirts dans une tentative d'ironie à l'égard du stage BUD/S. À la place de l'aigle, de l'ancre, du pistolet à silex et du trident qui composent l'insigne SEAL, les T-shirts arboraient une dinde, une cloche[1] et une serpillière. Une légende indiquait : « Division X – BUD/S. La seule journée facile, c'est tous les jours[2]. *Ya-Hoo*[3] » Au moins avaient-ils le sens de l'humour.

Heureusement pour Matthew et moi, nous fûmes réaffectés au bout de quelques jours dans un baraquement BUD/S, le baraquement 602, situé en plein cœur des installations du stage. Depuis les airs, la presqu'île de Coronado ressemble à un spermatozoïde géant – une longue queue incurvée rattachée à une tête en forme de goutte d'eau. La base SEAL est comme un gros tiret qui aurait été posé à l'endroit où la queue rejoint la tête, en direction de la baie de San Diego. Le baraquement 602 se trouvait au milieu de ce tiret, coincé entre le SEAL Team 1 d'un côté et les SEAL Teams 3 et 5 de l'autre.

Nous avions changé de piaule, mais nous étions toujours dans l'incertitude. L'entraînement SEAL se déroule en trois phases. La première, celle qui connaît le plus grand nombre d'abandons ou de rétrogradations pour blessure physique, consiste en un entraînement physique de quelques semaines qui s'achève par la célèbre Semaine d'enfer. La Phase Deux se concentre sur le milieu aquatique tandis que la Phase Trois enseigne la guerre terrestre et l'usage des explosifs.

Avant que l'entraînement ne débute réellement, tous les nouveaux candidats sont regroupés au sein d'un module d'attente baptisé PTRR (Physical Training Rehabilitation and Remediation[4]). C'est aussi là que se retrouvent les candidats qui ont été rétrogradés d'une des trois phases. Ils ont ainsi la possibilité de se remettre de leur blessure ou de maintenir leur condition physique en attendant d'intégrer une prochaine promotion quand elle arrivera à l'étape de formation durant laquelle ils ont été mis sur la touche. De nombreuses raisons expliquent que l'on puisse être rétrogradé d'une promotion à une autre : une blessure, un trop grand nombre d'échecs à une épreuve particulière, un manque de performances général. Il s'agit là d'un moyen de conserver les bons éléments potentiels en attendant qu'ils guérissent de leur blessure (remise en condition) ou qu'ils s'améliorent dans

l'épreuve qui leur pose des problèmes (rattrapage). Un candidat peut être rétrogradé un nombre illimité de fois – tout dépend de l'appréciation des instructeurs.

Les petits nouveaux comme nous qui n'avaient pas encore été affectés à une promotion – ou « intégrés » – disposaient ainsi de plusieurs semaines d'entraînement préliminaire destinées à les préparer physiquement et mentalement au rythme éprouvant de la Phase Une. Cette entrée en matière permettait également aux instructeurs de repérer les candidats qui, à leurs yeux, ne méritaient pas de se retrouver en phase de sélection SEAL et de leur prêter une attention toute particulière afin de s'assurer qu'ils n'iraient pas plus loin dans le processus.

Je me rappelle encore la première fois où j'ai vu un instructeur BUD/S se déchaîner sur un candidat. J'avais déjà entendu des sergents instructeurs s'époumoner pendant les classes et avoir pensé que ça n'avait rien de drôle, mais là, c'était d'un niveau bien supérieur. En l'occurrence, l'un des premiers-maîtres instructeurs, tous des Dieux à mes yeux, avait entendu un candidat déblatérer au sujet du stage BUD/S. Le mec en question avait ouvert sa grande gueule pour dire qu'il n'y avait vraiment pas de quoi s'inquiéter au sujet de tout ce que l'on pouvait entendre sur le stage BUD/S, que lui-même n'éprouvait pas la moindre inquiétude. Il avait déjà fait ses classes dans l'armée de terre, et il avait même été sergent instructeur. Il savait à quoi s'attendre et il avait déjà traversé les pires épreuves que l'institution militaire était susceptible d'inventer.

Malheureusement, cette grande gueule n'était autre que Matthew. Il se rendit rapidement compte que son expérience militaire passée ne valait pas tripette ici. L'instructeur, qui arborait une moustache noire parfaitement taillée – à la mode des années 1890, style privilégié par les plongeurs de l'UDT, les ancêtres des SEAL – colla son visage contre celui de Matthew et lui tomba dessus d'une manière qui nous tétanisa tous. Je ne me souviens pas précisément des termes qui furent employés, mais il suffit de s'imaginer l'instructeur sous la forme d'un grizzli de 450 kg face à un Matthew qui aurait tout juste balancé un coup de pied dans le museau de son petit. Je n'oublierai jamais la manière dont Matthew répétait sans discontinuer : « Oui, maître, oui, maître, non, maître ». Il y avait de quoi mouiller son pantalon. Ça ne m'étonnerait d'ailleurs pas que Matthew se soit réellement pissé dessus à ce moment-là.

Nous découvrîmes rapidement que ces coups de douze constituaient plus la règle que l'exception. Les instructeurs se comportaient en vrais salopards jour après jour. Je compris très vite que la *pire* chose à faire était de se chercher une excuse. Cela pourrait sembler évident, mais il y avait pourtant là de vrais abrutis qui avaient toujours besoin de se justifier. Ils se faisaient mettre plus bas que terre, mais n'apprenaient jamais à en tirer les conséquences. Heureusement pour moi, j'apprenais vite. Aussi longtemps que je reconnaîtrais avoir toujours tort et que j'accepterais que les instructeurs aient toujours raison, les choses resteraient supportables. Chaque fois qu'un instructeur me demandait la raison pour laquelle j'avais fait quelque chose qui lui avait visiblement déplu, je répondais : « Parce que je suis un imbécile ! » L'idée était de désamorcer la situation, d'encaisser le coup et de continuer à vivre.

Quand nous ne nous faisions pas humilier par les instructeurs, nous maintenions notre condition physique en courant ou en passant des heures dans la piscine. Ils attendaient que nous en soyons au premier jour de la première semaine de la Phase Une pour nous sortir le grand jeu. Mais nous ne le savions pas encore. Les cadres instructeurs du stage BUD/S aiment bien faire des surprises.

À l'issue du cycle d'entraînement PTRR, il suffisait de passer avec succès les épreuves de présélection que nous avions déjà validées durant nos classes : 450 mètres à la nage, sans palmes, en nage indienne ou en brasse coulée, en moins de douze minutes et demie ; huit tractions, en dépliant entièrement les bras après chacune d'elles ; 42 pompes effectuées à la perfection ; 50 relevés abdominaux, eux aussi effectués à la perfection ; et 2 400 mètres à courir en moins de onze minutes et demie avec des bottes de combat aux pieds. Vous pourriez croire que nous étions désormais tous préparés à cela, mais certains gars échouèrent. Parmi eux, Matthew.

Ce n'était pas bon signe. Je me rappelle avoir été là tandis qu'il se débattait pour faire ses tractions. Celles-ci sont loin d'être évidentes quand elles doivent être faites dans les règles de l'art, c'est-à-dire en dépliant les bras entièrement et en se laissant pendre à la barre de traction avant de recommencer à tirer dessus – sans compter que certains épuisent leurs forces dans l'épreuve de natation. Pourtant, Matthew avait réussi à en faire jusqu'à six pendant les classes, et cela aurait dû être une formalité pour lui après ces quelques semaines passées ici. La pression à l'idée d'être le point de mire est intense, mais elle ajoute en général une petite dose d'adrénaline

bénéfique qui permet d'accroître ses performances. Tout cela pour dire que Matthew avait commencé à douter de ses capacités de réussite, et rien n'est plus nocif lors d'un stage BUD/S.

Matthew et les autres gars qui avaient échoué durent passer devant un « comité d'examen ». Celui-ci convoquait tous ceux qui avaient accumulé des résultats médiocres et qui, pour la plupart, finiraient à la Division X, où leur mission future consisterait à nettoyer les chiottes.

Le comité se tenait dans une salle de conférence située à proximité du « broyeur », cette surface bitumée où nous effectuions justement des exercices ce jour-là. Situé juste sous les fenêtres des bureaux des officiers, le « broyeur » avait été conçu pour que le moindre relâchement, le moindre laisser-aller d'un candidat soit aussitôt repéré – et puni en conséquence. Je ne pus pourtant m'empêcher d'être distrait par ce qui pouvait se passer du côté de ce comité, jetant de temps en temps un coup d'œil nerveux vers la porte du bureau, m'attendant à en voir sortir un Matthew complètement défait et abattu. Ce n'est pourtant pas ce qui se produisit. Il ressortit du bâtiment au pas de course et alla rejoindre la formation sur le « broyeur ».

J'appris plus tard qu'au moment où Matthew s'était présenté à son tour devant le comité, l'officier chargé de trancher sur son cas lui avait juste dit : « Vous entendez vos camarades qui s'entraînent dehors ? » Matthew avait répondu : « Oui, lieutenant ! », et l'officier lui avait lancé : « Alors, courez rejoindre votre promotion. »

C'était un vendredi. La journée s'acheva par une sorte de cérémonie de passage au cours de laquelle chacun échangea sa casquette de matelot de la Navy contre le lourd casque spécial BUD/S que nous porterions durant toute notre formation, du moins aussi longtemps que nous lui survivrions. Nous passâmes le week-end à nous reposer et à préparer nos casques en les repeignant et en inscrivant notre nom dessus. Chaque phase de la formation impliquait que le casque soit peint d'une nouvelle couleur. Vert pour la Phase Une, puis bleu pour la Phase Deux, et enfin rouge. Chaque fois que nous passerions une nouvelle couche de peinture sur l'ancienne, nous saurions que nous avions franchi une étape. J'avais déjà franchi la première : j'allais devoir peindre mon casque en vert. La semaine allait être formidable.

En tout cas, c'est ce que je pensais. J'imaginais que la Phase Une serait plus difficile que la session de PTRR, bien sûr, mais j'étais loin d'imaginer qu'elle pourrait être *beaucoup* plus difficile. Erreur.

LE LUNDI MATIN, BIEN AVANT L'AUBE, nous nous rassemblâmes devant le bâtiment 602 pour l'appel. Chaque promotion se trouvait sous la responsabilité d'un officier, le « pistard », candidat au stage BUD/S comme nous autres. Notre pistard était le lieutenant de vaisseau Mike qui, en plus d'être confronté aux mêmes tourments que les autres candidats – les officiers ne disposent d'aucun privilège lors des sélections, d'autant que certains instructeurs les ont à l'œil – avait à assumer la responsabilité de 200 jeunes hommes à peine sortis de l'adolescence et quasiment tous dépourvus de la moindre expérience militaire. Pauvre lieutenant Mike : la manière dont nous nous présentâmes pour ce rassemblement dut vraiment le déprimer. Certains arrivèrent en retard, d'autres ne vinrent pas et d'autres encore se trompèrent d'équipage. Il fut impossible de procéder à l'appel. Nous pûmes tous voir la frustration se peindre sur son visage. Nous n'allions pas seulement nous faire défoncer lors de cette première journée d'entraînement physique, nous allions tout d'abord nous faire incendier pour avoir été incapables de procéder à un appel en bonne et due forme. Si nous n'arrivions pas à rétablir la situation tous ensemble, nous nous en prendrions plein la gueule. Et le lieutenant Mike se ferait incendier. Après avoir vu la situation difficile dans laquelle se retrouvait les officiers-candidats, je me rappelle avoir parlé un peu plus tard avec un enseigne de vaisseau dont le père était amiral. Je lui avais dit : « Eh bien, ça ne doit pas être facile d'être officier, parce que non seulement vous avez peur du stage BUD/S, mais en plus vous êtes responsables de tous les autres candidats. » Il m'avait répondu : « Peur du stage BUD/S ? Pourquoi aurais-je peur ? Ça ne sert à rien d'avoir peur. Il ne faut pas y penser. » J'avais songé : *Whaou ! Voilà la bonne attitude à adopter.* Ce fut comme une révélation pour moi, la première fois que j'entrevis qu'il fallait dépasser sa propre peur, car la peur se nourrit d'elle-même. Bien sûr, il allait falloir encore du temps pour que cette révélation prenne tout son sens. Entre-temps, il me faudrait aller jusqu'au bout du stage BUD/S.

Nous finîmes par faire l'appel de promotion, par former nos équipages de sept candidats, et par rejoindre le « broyeur » en formation. Malgré notre rassemblement pour le moins chaotique, nous arrivâmes un peu en avance – le jour n'était pas encore levé et il faisait encore nuit noire – mais les instructeurs étaient déjà prêts à nous recevoir. Sur le sol bitumé du « broyeur » sont peintes des petites paires de palmes et chaque candidat doit se placer sur l'un de ces dessins avant que les exercices physiques ne

débutent. Nous n'eûmes cependant pas le loisir de gagner nos emplacements car nous fûmes aussitôt balayés par des torrents d'eau glacée. Les instructeurs étaient partout à la fois, nous visant de leurs lances à incendie qui déversaient sur nous des flots d'eau gelée alors même que nous étions censés procéder à un nouvel appel. Il était impossible d'y échapper. Ils faisaient en sorte, quoi qu'il puisse se passer, que l'appel n'aboutisse jamais. Puis ils nous ordonnèrent d'aller plonger dans l'océan. Nous partîmes tous au pas de course pour couvrir les 400 mètres qui nous séparaient de la plage afin de nous jeter dans l'eau. La Californie du Sud est certes ensoleillée et plantée de palmiers, mais au mois de juin, la température de l'eau du Pacifique n'y dépasse pas les 15 ou 16 degrés. Je me souviens avoir pensé : *Je viens du Montana, il est impossible qu'ils m'apprennent ce que c'est que d'avoir froid*. Il fallait vraiment que je m'habitue à ne plus me faire d'illusions…

Nous retournâmes sur le broyeur trempés jusqu'aux os, frissonnants de tous nos membres, et nous prîmes place sur les palmes dessinées sur le bitume. Les instructeurs essaimèrent alors dans nos rangs et, à la manière d'un gang de rue prêt à tout saccager sur son passage, ils se mirent à la recherche des maillons faibles de notre troupeau, à savoir ceux qui ne s'étaient pas immergés complètement. Ils trouvèrent bien sûr quelques malheureux dont les treillis avaient quelques centimètres carrés de tissu encore sec et les escortèrent à nouveau vers la plage pour un « traitement de faveur » : encore 400 mètres au pas de course et un nouveau plongeon dans l'eau, avec obligation cette fois-ci d'immerger entièrement la tête. Dégoulinants et frigorifiés, ils reçurent encore l'ordre de faire les « sablés », c'est-à-dire de se rouler dans le sable jusqu'à ce que le moindre centimètre carré de leur corps soit recouvert de ces débris de roche volcanique et de coquillages dont est fait le sable des plages californiennes. Ainsi transformés en papier de verre humain, il leur fut d'autant plus douloureux d'effectuer la « course de l'ours » – à quatre pattes – et les sprints courts que les instructeurs leur ordonnèrent d'effectuer sur les dunes.

Pour autant les choses n'étaient pas plus faciles pour nous, qui étions restés sur le broyeur. Un instructeur qui semblait être sous amphétamines nous fit enchaîner plusieurs centaines de pompes de toutes sortes – pompes traditionnelles, pompes diamant, pompes coulées – suivies de toute une variété aussi épuisante de relevés abdominaux. Le SEAL que j'avais vu à la piscine ? Je savais désormais d'où venait sa tablette de chocolat.

Pendant que nous transpirions et haletions, des instructeurs continuaient à rôder autour de nous sans jamais cesser de hurler. Chaque fois qu'un gars ne faisait pas une pompe à la perfection, ils se jetaient sur lui tels des loups affamés. Ils se penchaient au-dessus de lui à trois ou quatre et lui beuglaient en plein visage. Une véritable humiliation. Je vis même quelques-uns des plus jeunes se mettre à pleurer tant ils étaient effrayés. Après quelques minutes passées à se faire traiter de pauvre merde, le maillon faible se voyait ordonner d'aller faire un tour dans la cuve – un bateau pneumatique rempli d'eau glacée. Une barrière placée au-dessus de l'eau, au centre du bateau, obligeait le stagiaire puni à s'immerger tête la première, avant que tout le corps ne suive. Inutile de préciser que c'était pénible.

Et nous n'avions même pas encore pris notre petit déjeuner.

Les brimades se poursuivirent ainsi pendant une heure. Le choc fut saisissant. Ces brimades n'allèrent pas jusqu'à ce que les instructeurs nous frappent en plein visage, mais ils auraient tout aussi bien pu le faire. Lorsque cette séance de sport s'acheva, un instructeur gueula : « Direction l'océan, après vous allez bouffer, et vous revenez ici à 7h15 ! » Après un dernier plongeon dans l'océan, il nous fallut donc parcourir les 1 600 mètres qui nous séparaient du mess au pas de course, jouer des coudes avec les 200 autres candidats pour tenter de nous nourrir, puis refaire les 1 600 mètres en sens inverse afin d'être prêts pour le petit footing matinal de 10 kilomètres qu'il nous faudrait effectuer en un peu plus d'une heure.

En espérant que vous avez apprécié cette *première* heure du *premier* jour !

Nous entamâmes notre migration vers le réfectoire couverts de sable et trempés, mais au « pas de course spécial BUD/S ». Il s'agissait de la vitesse minimale à laquelle nous avions le droit de nous déplacer dans l'enceinte du camp. Malheur à celui qui aurait été vu en train de marcher ! J'étais pour ma part sous le choc, complètement ébranlé, et stupéfait de voir que le soleil commençait tout juste à se lever au-dessus de San Diego. Continuer à ce rythme jusqu'à ce que le soleil se couche me semblait absolument impossible.

Mais tout en m'inquiétant à l'idée du destin funeste qui m'attendait, je ne pouvais m'empêcher d'être excité. Je n'avais aucune certitude de réussir la sélection – pour être honnête, ça me semblait même improbable –, mais je me répétais que cela n'était pas important. Le simple fait d'essayer était déjà l'aboutissement d'un rêve.

Je savais aussi que je n'abandonnerais jamais. J'en étais même certain. Tous ceux que je connaissais dans ma région m'avaient affirmé que je n'avais aucune chance d'y arriver. *C'est impossible ; c'est trop difficile et tu n'es pas assez costaud, tu es trop mince, trop lent et trop faible*. *Ces mecs ne vont faire qu'une bouchée de toi*. Seul mon père croyait vraiment en moi. Même ma mère, mes frères et mes sœurs pensaient que je n'y arriverais pas. Leur démontrer qu'ils se trompaient me servirait de moteur. Il y avait cela, mais il y avait aussi un truc à la fois ingénieux et diabolique qu'on avait inventé pour le stage BUD/S. Quand vous décidiez d'abandonner, vous deviez aller déposer votre casque sur la ligne des « capitulards » – ce casque qui était marqué de votre numéro de promotion et de votre nom. Or, il était hors de question que j'aille déposer un casque portant le nom de mon père sur la ligne des capitulards. Il était le seul à croire en moi.

MAIS MÊME SI JE N'ABANDONNAIS PAS, la possibilité d'un échec ou d'une blessure n'en constituait pas moins une menace permanente. Il y avait encore si longtemps à tenir, vingt-six semaines, alors même que 80 % des gars autour de moi n'iraient pas jusqu'au bout. De toute ma vie je n'avais jamais autant désiré ne *pas* être l'un de ces gars.

Après toutes ces années, le souvenir que je garde des repas que nous prîmes cette première journée me semble bien flou, à l'image d'ailleurs de tous les repas de ce stage. Il s'agissait plus d'un geste automatique, comme pour un bombardier qui se ravitaille en plein vol. Impossible de me souvenir du goût que pouvait bien avoir cette nourriture, mais je me souviens d'une chose : elle était fournie en abondance.

J'ai visionné de nombreux films sur l'entraînement des SEAL, et beaucoup comportent de stupides fantasmes. La scène la plus ridicule se trouve dans un film nommé *À armes égales* dans lequel des stagiaires SEAL doivent manger des déchets de poubelles, ou sont privés de repas. La réalité serait plutôt à l'exact opposé. Dans mon cas, c'étaient portions à volonté, avec un large choix : un énorme buffet de salades, des hors-d'œuvre variés, quatre plats de résistance différents, du café, des sodas… il y avait là tout ce que nous voulions. Les instructeurs n'avaient pas envie d'avoir des abandons par manque de calories. Le problème consistait donc plutôt à trouver le bon équilibre. Oui, nous crevions de faim quand nous allions déjeuner après avoir fait trois « évolutions », mais si nous nous gavions avant d'aller courir un petit 10 kilomètres de conditionnement, le

résultat était prévisible. Il n'y avait donc nul besoin d'en rajouter dans la difficulté en ayant à vomir pendant le footing. Je me rappelle avoir vu des gars qui préféraient pisser dans leur treillis tout en continuant de courir. Bien sûr, vous ne pouviez pas demander la permission d'aller aux toilettes, et vous vous faisiez incendier si vous sortiez votre calibre pour pisser, mais rien n'interdisait de se soulager dans son treillis. Personne ne voulait pour autant avoir à pisser et vomir en même temps, tout en courant. Ç'eût été mauvais pour le moral.

Le reste de cette première journée de la première semaine se perd dans un brouillard fait d'un mélange d'épuisement et de choc émotionnel. Je suis sûr que nous revînmes sur le broyeur au « pas de course spécial BUD/S » et que nous entamâmes aussitôt une nouvelle évolution prends-ça-dans-ta-gueule. Et je suis sûr qu'il y en eut une autre ensuite, puis encore une autre, et que nous repartîmes au « pas de course spécial BUD/S » vers le réfectoire afin d'y avaler des mini-sandwiches. Cette première semaine était conçue pour nous faire peur et nous faire prendre conscience de ce qui se profilait pour les vingt-six semaines à venir. La seule chose dont je me souvienne avec clarté, c'est d'avoir rencontré le mentor de notre promotion la veille au soir. Je ne sais pas si cela faisait partie de la description de son poste, mais cet homme fit en sorte de nous servir d'ange gardien, en puisant dans toute ses facultés pour que nous redressions la tête et que nous ayons les plus grandes chances de survivre au stage BUD/S. On l'appelait « Instructeur A. » et, dès le premier regard, il m'évoqua le Navy SEAL modèle. Le corps musclé et la mâchoire volontaire, il était vêtu d'un T-shirt bleu d'instructeur UDT/SEAL qui semblait avoir été directement peint sur son torse. Un T-shirt taille « extra-médium », avait-il précisé.

Nous étions tous assis derrière nos pupitres, dans un silence de mort, comme si nous étions encore au lycée. La plupart d'entre nous étaient nerveux. Il fit lentement le tour de la pièce, nous dévisageant les uns après les autres. Puis il balaya la salle du regard. Un silence pesant s'installa, fait de peur et d'anticipation mêlées.

Enfin, il ouvrit la bouche et parla d'une voix grave et expressive, qui me fit penser à celle d'un acteur engagé pour faire la voix off d'un documentaire historique.

« En pleine forme aujourd'hui, messieurs ! », annonça-t-il avant de marquer une pause pour s'assurer que nous avions tous mordu à l'appât. Puis : « Pas vous, moi ! »

Personne ne rit. Nous avions bien trop peur pour oser rire.

Il enchaîna : « Ne faites pas attention à mon physique parfait, je ne suis pas là pour vous intimider. Je suis là pour vous motiver ! »

Une fois de plus, nous ne savions pas très bien sur quel pied danser. Nous étions sensibles à son humour, mais nous ne nous y étions vraiment pas préparés. Tous les autres instructeurs étaient les pires salopards de la planète.

Après avoir encore pris le temps de promener son regard sur la promotion sans même esquisser un début de sourire, l'Instructeur A. annonça : « Je sais ce que vous pensez. J'ai l'air un peu fatigué. C'est normal. Je suis resté debout toute la nuit parce qu'il a fallu que je sorte ma femme de prison. Elle a été arrêtée hier pour vol à l'étalage. »

Qu'est-ce qu'il raconte ?

Il poursuivit : « Nous quittions le centre commercial ensemble… Elle avait le bras passé autour de ma taille… et les vigiles ont pensé qu'elle essayait de voler une planche d'anatomie ! »

Voilà le genre d'homme que c'était, un homme d'autant plus impressionnant en raison du contraste qu'il représentait par rapport à l'expérience BUD/S. Il croyait fermement à une chose dans laquelle j'en arriverais moi-même à croire tout au long de ma carrière. Un moral positif est la clé de tout. Il n'y a rien de mal à préserver la bonne humeur des gens. Cela dit, l'environnement dans lequel nous nous évoluions s'y prêtait peu : les instructeurs avaient plutôt pour mission de nous faire abandonner – pour la simple et bonne raison que ceux qui refusaient d'abandonner envers et contre tous étaient justement les seuls à être capables d'accomplir ce que les SEAL doivent accomplir.

J'imagine que l'Instructeur A. était persuadé, en sa qualité de mentor, qu'il y avait suffisamment d'agressivité dans l'air comme ça. Et je serais prêt à parier que plusieurs candidats ne seraient pas allés jusqu'au bout de la sélection sans ce petit coup de pouce de l'Instructeur A. Il ne mentait pas quand il disait être là pour nous motiver.

« Je ne vous demanderai jamais de faire une chose impossible », disait-il. « Mais je vous ferai faire une chose très difficile. Puis une autre chose très difficile, et encore une chose très difficile, et ce sera comme ça jour après jour, huit mois durant. Ça pourrait sembler très long, d'enchaîner huit mois comme ça à partir de maintenant, mais ce n'est pas en pensant de cette

manière que vous pourrez viser le long terme. Levez-vous le matin, faites votre lit, brossez-vous les dents – des petites victoires –, attaquez la séance de sport de 5 heures du matin, terminez-la, puis profitez du petit déjeuner. Après le petit déjeuner, essayez de tenir jusqu'au déjeuner, et après cela jusqu'au dîner. Une fois le dîner achevé, retournez dans votre chambre et profitez de ce lit que vous avez fait avant d'avoir à tout recommencer le lendemain. Si vous voulez tenir au cours des huit mois qui viennent, il n'y a qu'une seule chose à ne pas faire : quoi qu'il arrive, n'abandonnez jamais – et tout ira bien. »

Ce sont ces paroles qui m'aidèrent à ne pas craquer à plusieurs reprises au cours de la Phase Une, surtout lorsqu'il me fallut affronter le parcours d'obstacles du stage BUD/S, l'un de ceux comptant le plus d'épreuves en hauteur, l'un des plus effrayants au monde, nécessitant à la fois de l'endurance, de la force musculaire au niveau du torse et de la témérité, ainsi que des sphincters d'acier. L'instructeur N, une force de la nature, nous fit la démonstration de ce parcours. Il était l'exemple parfait de ce que devait être un instructeur : fin, rapide, fort et surexcité. Il se contenta de franchir sans effort chaque obstacle, une seule fois, puis ce fut à notre tour.

Si vous avez déjà regardé l'émission *American Ninja Warrior*[5] à la télévision, vous devriez avoir une idée du parcours – en faisant abstraction des matelas de protection et des couleurs vives. Il comptait de nombreuses épreuves de grimper, de saut, d'équilibre et de franchissement de poutres. L'un des obstacles les plus impressionnants était un filet de 15 mètres de haut tendu entre deux poteaux télégraphiques. Vous deviez grimper d'un côté, basculer de l'autre et redescendre. La première fois que je parvins au sommet, j'eus l'impression que le vent allait me faire tomber et il me fallut rassembler toute ma volonté pour passer une jambe par-dessus le filet. Ça ne m'empêchera pas de devenir un expert de cet obstacle quelque temps plus tard, comme d'ailleurs tous les stagiaires BUD/S, au point qu'il me suffira de basculer mon buste d'un coup avant de lancer les deux jambes en même temps par-dessus le filet, puis de redescendre en utilisant seulement mes mains et mes bras.

Atteindre ce niveau d'expertise me prendra cependant *quelques mois*.

Mais le plus effrayant de tous les obstacles était sans aucun doute « le fil de la vie ». La première fois que je vis l'Instructeur N. en faire la démonstration, mon cerveau ne put s'empêcher de penser *Oh, non !* Il s'agit d'un obstacle de quatre étages de haut. Je le sais parce que c'est exactement

ce dont il s'agit : une tour en bois de quatre étages dépourvue de murs, constituée uniquement de planchers et de poutrelles d'étaiement aux angles. La tâche est simple : il suffit de s'arracher du sol sablonneux pour gagner le premier étage. Puis de gagner le deuxième étage, le troisième, et enfin le quatrième. Il y a différentes manières de grimper, mais la plus facile consiste à se tenir au bord du plancher, tourné vers le vide, de tendre les bras vers l'étage supérieur afin d'agripper le plancher qui vous surplombe. Puis, toujours tourné vers le vide, vous lancez vos deux jambes vers le haut dans une sorte de saut périlleux inversé. Si vous faites le mouvement correctement, vous vous retrouvez à plat ventre sur le palier supérieur, la tête dépassant un peu dans le vide. Il suffit ensuite de recommencer jusqu'au sommet. Cela fait, vous arrivez devant une corde épaisse reliée à un poteau installé au quatrième étage. Cette corde repart en direction du sol suivant un angle de 45 degrés et sur une longueur d'environ 45 mètres. L'épreuve qui attend alors le stagiaire consiste à emprunter cette corde pour redescendre en sachant pertinemment qu'il n'y a rien pour l'empêcher de tomber, sinon la surface dure du sol qui se trouve bien plus bas.

Les premières fois, nous nous assîmes au bord du quatrième étage, attrapâmes la corde, enroulâmes nos jambes autour et commençâmes à descendre par petits glissements. Nous apprîmes cependant rapidement – je veux dire en quelques semaines – qu'il y avait une bien meilleure méthode. Il suffisait de s'allonger sur la corde en s'appuyant sur son torse, la tête vers le bas, de plier un genou et d'enrouler le pied de cette jambe autour de la corde pour une meilleure stabilité, de laisser pendre l'autre jambe pour faire balancier, de garder le corps bien centré sur la corde, puis de tirer dessus, une main après l'autre, en ne bougeant que les bras.

La maîtrise de cette technique arriva trop tard pour Matthew. Je ne vis pas ce qui se passa, mais je l'entendis. C'était la première fois que nous passions cet obstacle du « fil de la vie ». Il se trouvait à quelques places derrière moi quand, quelque part sur la corde, il lâcha et chuta la tête la première dans une vaine tentative d'imiter un missile air-sol. Le bruit fut traumatisant : un cri de surprise, puis un violent choc sourd. Je me trouvais quelques mètres devant lui et je ne pus donc que jeter un coup d'œil rapide en arrière, sans savoir qu'il s'agissait de Matthew. Je ne vis pas grand-chose si ce n'est un groupe d'instructeurs et une équipe médicale qui s'approchaient à grandes enjambées. *Quelqu'un vient de prendre cher*, pensai-je.

Il dut avoir le réflexe de tourner la tête à la dernière seconde car il s'explosa salement l'épaule, mais ne se rompit pas le cou. Quoi qu'il en soit, ses rêves de devenir SEAL se brisèrent au sol avec lui. Il fut écarté de l'entraînement pour raisons médicales. Je ne le revis qu'à quelques reprises au cours de mes dix-sept années de carrière suivantes. La formation de « salopes de la couture » que nous avions suivie après les classes se révéla cependant payante pour lui. Il devint gréeur de parachutes au sein du Naval Special Warfare – le premier gréeur de l'équipe de parachutisme de la Navy – et plutôt doué en parachutisme lui aussi. Il fut même le premier gréeur à intégrer l'équipe de saut officielle de la Navy, les « Leap Frogs ». J'étais fier de lui.

C'est un mauvais concours de circonstances qui fit que Matthew, plutôt que moi, chuta ce jour-là. Le vent qui s'était levé, le bout qui avait oscillé au mauvais moment… La chance dont je bénéficiai ainsi me donna l'opportunité de continuer à m'améliorer. J'en vins même à apprécier ce parcours d'obstacles. Je pouvais l'achever en moins de six minutes, ce qui n'était vraiment pas mal, mais ce qui était encore trente bonnes secondes en dessous du record détenu par un SEAL nommé Neil Roberts. Ce n'était alors que le nom d'un inconnu pour moi, mais il finirait par jouer un rôle important dans ma vie future.

BIEN ÉVIDEMMENT, LE STAGE BUD/S n'offre aucun futur, si ce n'est la prochaine évolution, les prochaines dérouillées. Comme la fois où ils vous jettent dans l'eau de la piscine pour vous noyer.

Je ne plaisante pas. C'est là une chose qui entraîne l'abandon de nombreux gars. Ils appellent cela la « résistance à la noyade », une compétence que nous développâmes pour ainsi dire au quotidien au cours des premières semaines du stage. Par « développer cette compétence » j'entends « apprendre à ne pas mourir ». Ils nous liaient les mains derrière le dos et les pieds ensemble avant de nous jeter dans l'eau. Nous expirions pour descendre au fond du bassin, puis nous donnions un coup de jambes pour remonter à la surface et reprendre une goulée d'air avant d'expirer à nouveau en redescendant au fond. Ils appelaient cela « faire le bouchon ». Vous deviez le faire pendant dix minutes d'affilée, puis vous deviez ensuite flotter pendant cinq minutes sans jamais toucher le fond. Vous seriez surpris de constater à quel point il est difficile de se maintenir à flot avec les pieds et les poings liés. Ensuite, il fallait nager – et par « nager » je veux dire « se

tortiller comme un ver de terre » – d'un bord à l'autre de la piscine sans jamais toucher le fond, puis faire encore cinq minutes de « bouchon ». Enfin, le grand final consistait à aller saisir avec les dents un masque de plongée qu'ils avaient lancé au fond de la piscine et refaire surface en le leur montrant. Cela fait quand même pas mal de temps passé ligoté, la tête sous l'eau, d'autant plus que le temps s'écoule vraiment très lentement quand vous êtes persuadé que vous allez vous noyer d'une seconde à l'autre.

Mais plus encore que la « résistance à la noyade », ce qui demeure gravé dans ma mémoire, c'est le 6 400 mètres chronométré. Au départ, le temps à ne pas dépasser était de trente-deux minutes. Il tomberait à vingt-huit minutes d'ici à la fin du stage. Je ne sais pourquoi, je m'étais toujours senti à l'aise dans les épreuves de course à pied. En tout cas, cela ne me posait aucun problème quand j'avais 20 ans et que je pesais 80 kg. Quand je me musclai au point d'atteindre les 100 kg, la course à pied ne me parut plus aussi séduisante – mais au moins je pouvais transporter mes camarades sur le dos si nécessaire. Quoi qu'il en soit, je courais toujours en tête lors de ces épreuves chronométrées. Je ne me retrouvais jamais dans le « groupe des clampins », ceux qui n'arrivaient pas à tenir le rythme. Ces derniers faisaient toujours preuve d'une attention particulière de la part des instructeurs, à la fois pendant et après les courses. Ils avaient alors droit à toute la panoplie – sprints courts et marches de l'ours dans les dunes – et ils se faisaient défoncer en permanence. Je ne les enviais guère, mais je n'éprouvais pas non plus de compassion particulière à leur égard. Courir n'a rien de très technique. Il suffit de se donner à fond… et de respirer.

Bref, un jour, avant que nous ne prenions le départ pour ces 6 400 mètres chronométrés, j'annonçai à la promotion : « Vous savez, je crois que je vais finir en tête aujourd'hui. »

Mon ami Dave, qui était souvent l'élément moteur de la promotion, me répondit : « O'Neill, si tu gagnes cette course, je te paye tout ce que tu veux ce week-end. »

Les instructeurs arrivèrent à bord de leurs véhicules et nous attendîmes sagement en ligne qu'un camion reparte pour s'éloigner sur une distance de 3 200 mètres avant de stopper. Il marquerait le point de demi-tour. Il s'agissait de courir jusqu'à lui et de hurler notre nom avant de repartir en sens inverse. Impossible de tricher ! Au signal, nous nous élançâmes. Je détalai aussi vite que possible, imaginant que si je prenais suffisamment

d'avance d'ici au point de mi-parcours, personne n'essaierait de me rattraper. Je parvins au camion en onze minutes environ, avec une avance folle de cinq minutes sur mon rythme habituel.

En effectuant mon demi-tour, je posai les yeux sur le reste de la promotion pour la première fois depuis le début de la course. Deux des stagiaires les plus rapides, Mark et Jimmy, se trouvaient en tête du reste du groupe. Le camion se trouvait déjà à 200 mètres derrière moi quand je croisai leur trajectoire en sens inverse, et c'est alors que je réalisai : « Bon Dieu, je peux vraiment gagner cette course ! » Je courus encore une minute ou deux avant de croiser le gros de la promotion trottant vers le camion. Je me rappelle encore Dave, en tête de cette meute, hurlant : « Ouais, vas-y, O'Neill, fonce ! » Il me dirait plus tard avoir adoré la vision de ce mec en T-shirt blanc au visage écarlate courant comme un dératé pour croiser la promotion et débouler vers la ligne d'arrivée.

J'achevai l'épreuve en un peu plus de vingt-quatre minutes, ce qui n'est vraiment pas mal compte tenu du fait que j'étais en pantalon de treillis et bottes de combat et qu'il fallait courir sur du sable. Je pense aussi avoir été aidé par le fait que j'avais grandi dans le Montana, à 1 500 mètres au-dessus du niveau de la mer, et que mon corps n'était pas encore complètement accoutumé à la richesse de l'oxygène californien. Je remporterais la plupart des courses des mois suivants, jusqu'à ce que quelques autres stagiaires commencent à me dépasser à leur tour. Pour vous donner une idée de la vitesse à laquelle nous étions parvenus, sachez que nous participâmes à un 5 kilomètres à l'issue du stage BUD/S. Cette course fut la première que nous effectuâmes en huit mois sur une piste en dur et avec des baskets aux pieds, puisque jusque-là nous n'avions fait que courir sur du sable avec des bottes de combat. J'achevai cette course en quinze minutes et quinze secondes. C'est un temps qui s'approche du record de Californie ! Et pourtant, je ne terminai qu'en troisième position.

Parfois, je regrette mes 20 ans…

Petite parenthèse amusante : pour cette course que j'ai gagnée, je m'étais préparé en fumant une cigarette. Fumer est idiot et personne ne devrait le faire, encore moins avant de participer à une course de 6 400 mètres, mais c'était pour moi un moyen de relâcher la pression pendant le stage BUD/S – d'autant qu'il n'était pas vraiment possible de boire un coup le soir pour se détendre. Il se trouve que nous avions alors des militaires de Singapour en détachement chez nous pour observer nos méthodes d'entraînement : Tan,

Oh, Shory et Tan – c'étaient leurs vrais prénoms, je vous le promets. Ils allaient en permanence se planquer derrière l'infirmerie pour griller une clope et, ce jour-là, j'avais décidé d'aller leur en taper une avant le départ de la course. La plupart des gars de la promotion m'avaient vu faire, ce qui me valut la réputation « d'aimer me planquer derrière l'infirmerie pour fumer avec les Singapouriens ». Ce n'était pas faux, mais je m'en fichais un peu. Le stage BUD/S était un véritable enfer et nous faisions tout ce qu'il fallait pour y survivre.

* * *

L'humour représentait l'un des moyens les plus efficaces pour évacuer le stress. Et je pris d'ailleurs conscience relativement tôt dans ma carrière du fait que les SEAL ont le sens de l'humour. Je découvris l'intérêt stratégique de l'humour lors de l'un des moments les plus drôles de tout l'entraînement – drôle pour les instructeurs, mais terrifiant pour les stagiaires. Les inspections de chambrées.

Ces inspections de chambrées sont légendaires au sein du stage BUD/S. Elles sont menées tous les lundis et sont très pénibles à vivre. Les premières semaines de formation, de nombreux stagiaires passent tout le week-end dans leur baraquement afin de se consacrer au nettoyage de leur chambrée. Ils passent la serpillière du sol au plafond, puis la repassent encore. Ils briquent ensuite tout à la main, repassent la serpillière et briquent encore. Ils ne réalisent pas qu'il est impossible de sortir indemne d'une inspection de chambrée, quels que soient les moyens mis en œuvre. Personne n'échappe à une inspection de chambrée dès la première visite.

Le meilleur conseil que je pourrais donner à toute personne désireuse de devenir SEAL est le suivant : profitez de vos trois premiers week-ends de permission, sortez en ville et éclatez-vous. Bien sûr, nettoyez le sol de votre chambrée, faites votre lit au carré et rangez votre casier dans les règles de l'art, mais allez aussi boire un coup le samedi soir, reposez-vous le dimanche et profitez de ce temps de repos. Ne gâchez pas vos premiers week-ends de permission à rester cloîtré dans votre chambre dans l'espoir d'accomplir une mission perdue d'avance. Il y a des filles à San Diego, bon Dieu ! Allez à leur rencontre. De toute façon, vous vous ferez casser pendant l'inspection de chambrée.

Petit conseil aux officiers stagiaires : vous ne survivrez à *aucune* inspection de chambrée tout au long de votre stage BUD/S. Sortez donc

vous aérer, comparez la taille de vos bagues d'officier entre vous, étudiez le dictionnaire ou complétez votre collection de timbres. Faites ce que font les officiers habituellement, mais ne vous voilez pas la face : vous n'avez *aucune* chance d'échapper à des sanctions dans le cadre d'une inspection de chambrée.

Mes coturnes, Matt, John et Mark, préféraient rester dans la chambrée tout le week-end afin de la rendre étincelante. J'avais pour ma part décidé que j'emploierais mieux mon temps en allant voir un film dans un centre commercial voisin et en mangeant des cochonneries. J'adorais partir au volant de mon pick-up et tourner à droite en direction du restaurant Carl's Jr., situé dans la ville voisine d'Imperial Beach. J'y commandais d'énormes hamburgers nappés de sauce barbecue et de rondelles d'oignon. S'il y a une chose de bien pendant le stage BUD/S, c'est que vous pouvez vous goinfrer comme bon vous semble – de toute manière, vous allez perdre du poids.

Mes coturnes n'en étaient pas moins agacés quand je réapparaissais le dimanche sans avoir rien fait pour la chambrée. Je leur répétais que c'était une perte de temps, mais ils ne me croyaient pas. Nous continuions alors à nettoyer pendant le reste de la journée, puis nous allions nous coucher. Le lendemain matin, nous avions notre séance de sport à 5 heures, comme d'habitude, puis nous partions au pas de course pour le réfectoire. L'inspection étant programmée pour 7h30, nous avions le temps de retourner dans nos baraquements pour revêtir « l'uniforme d'inspection ». Il se composait d'une paire de bottes si étincelantes qu'il fallait porter des lunettes de soleil pour les regarder, ainsi que d'un treillis kaki si bien repassé et amidonné qu'on pouvait presque le casser en deux.

À 7h30 précises, nous nous mettions au garde-à-vous devant notre casier grand ouvert, notre gilet de sauvetage UDT (que nous n'avions encore jamais utilisé) posé sur notre lit.

Dans un monde parfait, les instructeurs entreraient alors dans la chambrée tandis que nous annoncerions : « Chambrée prête pour l'inspection ! » et ils prendraient le temps d'admirer leur reflet sur notre sol immaculé, de voir qu'il n'y avait pas le moindre grain de poussière sur n'importe quelle surface horizontale de la pièce et que nos lits étaient faits au carré sans un seul faux pli. Ils inspecteraient ensuite nos casiers, verraient que tout y était organisé par ordre alphabétique avec toutes nos tenues parfaitement rangées. Il leur resterait ensuite à vérifier nos gilets de sauvetage, à vérifier les cartouches de gaz et le déclencheur à valve, et à

constater qu'ils étaient vierges de toute trace de corrosion. Ils nous diraient alors que nous étions des élèves modèles au sein de la meilleure promotion BUD/S qu'ils avaient jamais vue de toute leur carrière et que nous pouvions nous préparer pour la prochaine évolution.

Mais dans la réalité ce n'était pas vraiment comme cela que les choses se passaient.

Notre chambrée se trouvait à l'étage supérieur, le troisième, à côté de la cage d'escalier. Les instructeurs commençaient par le premier étage, de telle sorte que nous pouvions entendre la pagaille se déchaîner en bas. Ils allaient de chambrée en chambrée en saccageant tout sur leur passage. J'entendais des stagiaires recevoir l'ordre d'aller plonger dans l'océan, j'en entendais d'autres enchaîner des « séries de huit[6] » et, surtout, j'entendais le mal à l'état pur personnifié par de nombreux, très nombreux instructeurs. Je pense même qu'ils appelaient en renfort les instructeurs des autres phases de la formation afin de partager avec eux ce moment de franche rigolade. Oui, car les SEAL s'ennuient parfois.

Voici comment notre première inspection de chambrée se déroula. Neuf instructeurs déboulèrent comme un seul homme à la manière d'un ouragan. Notre chef de chambrée, Matt, essaya d'annoncer : « Chambrée prête pour l'inspection ! », mais il ne réussit à prononcer que « Chamb… »

Tout ce que nous entendîmes en retour, ce fut « PLAQUAGE AU SOL ! »

Avant même que l'inspection eut vraiment commencé, nous enchaînions déjà les pompes. Les instructeurs se succédèrent dans la pièce. L'un d'eux apporta un récipient rempli de sable dont il jeta de pleines poignées en direction du plafond avant de se mettre à nous hurler dessus d'un ton incrédule : « Bon Dieu, comment avez-vous réussi à mettre du *sable* sur le plafond ? ! » Bien sûr, ce qui monte doit forcément redescendre… et une couche de sable recouvrit aussitôt notre sol immaculé. Cela nous valut de faire de nouvelles pompes. Du sable était aussi retombé sur nos lits, ce qui nous valut encore une fois de faire des pompes. Ils renversèrent ensuite de l'eau de mer sur nos gilets de sauvetage et nous reprochèrent de ne pas en avoir pris soin. Nous fûmes punis pour la rouille que cela pourrait entraîner *plus tard* sur les pièces métalliques. Enfin, ils nous marchèrent sur les pieds et s'étonnèrent que nos bottes soient aussi mal cirées. Nous reçûmes aussitôt l'ordre d'aller plonger dans l'océan vêtus de nos tenues

d'inspection. Il était peu probable que nos bottes puissent un jour retrouver leur lustre.

Quand je repense à cette époque, je me rappelle ces inspections de chambrées comme l'une des évolutions que je préférais. Même si les instructeurs me faisaient peur, je trouvais que cela les rendait plus humains. Je me rendais bien compte qu'il s'agissait d'une comédie. J'imagine qu'ils devaient franchement rigoler, de retour dans leurs bureaux. Ils s'amusaient à foutre un bordel pas possible, peut-être même à se lancer des défis entre eux. Cela ne m'étonnerait pas qu'ils aient pris l'habitude de faire des paris sur le premier d'entre eux qui réussirait à faire pleurer un stagiaire. Mais la peur que les stagiaires éprouvaient n'en était pas moins réelle. N'importe lequel d'entre eux pouvait être exclu de la formation s'il foirait – en tout cas, c'est ce dont ils étaient persuadés, et cela leur paraissait suffisant pour prendre au sérieux la rage des instructeurs.

Cependant, ce sens de l'humour que j'avais perçu chez les instructeurs finit par me donner une idée. Nous avions essayé d'être parfaits les trois premières semaines et cela ne nous avait valu qu'une facture excessive au pressing. Nous ne pourrions jamais faire mieux, encore moins atteindre la perfection. Mais il y avait un moyen de passer au travers – du moins le pensais-je. Inutile d'essayer d'impressionner les instructeurs ; il fallait juste les distraire.

Le week-end suivant, au lieu de perdre notre temps à tout nettoyer, nous allâmes faire quelques courses. Nous prîmes deux caddies que nous remplîmes de boîtes de tabac à chiquer Copenhagen pour l'un et de barres nutritives et de cookies pour l'autre. Nous décorâmes nos casiers de photos de nos copines (et aussi de filles dont nous rêvions) et sortîmes la mini-chaîne stéréo. Tout cela constituait évidemment une hérésie, mais qu'est-ce que ça pouvait changer ? Qu'est-ce qu'ils pourraient bien faire ? Nous battre à mort ?

Nous couvrîmes toutes les « surfaces horizontales » de confiseries. Nous disposâmes en évidence nos revues porno et nos magazines d'armes à feu, ouverts aux pages les plus intéressantes.

Enfin, nous poussâmes le volume des chansons de Tupac Shakur[7] à fond et attendîmes que la tempête vienne s'abattre sur nous. Elle n'allait plus tarder. Nous entendions les instructeurs progresser dans le bâtiment, les stagiaires se faire démolir, les hurlements retentir à l'extérieur. Bon Dieu, ce

n'était peut-être pas une si bonne idée… Nous pouvions tout à fait être exclus pour insubordination. Mais il était trop tard désormais.

La meute d'instructeurs arriva. Le premier s'arrêta net en entendant la musique. Le deuxième se figea derrière lui. Aucune parole ne fut prononcée. L'instructeur de tête nous dévisagea tous les quatre à tour de rôle. « Mais bon Dieu, qu'est-ce qui vous est passé par la tête ? »

Nous étions morts de trouille. Puis il poursuivit : « N'empêche que le volume est un peu faiblard pour TUPAC ! » Il avança vers la mini-chaîne et tourna le bouton du volume au maximum. Il marcha ensuite vers Mark, qui mesurait 1,65 mètre, et le toisa des pieds à la tête. C'était habituellement à ce stade qu'ils commençaient à nous en mettre plein la gueule. Tandis que Tupac gueulait en fond sonore, il fixa Mark droit dans les yeux, mais au lieu de hurler : « Plaquage au sol ! », il aboya : « Danse ! »

Mark se lança aussitôt dans une danse endiablée. Il bougeait à la manière d'un robot, se déhanchant et se lâchant complètement. Nous autres, ses trois coturnes, toujours au garde-à-vous, le regardions sans réaliser ce qui était en train de se produire, mais bien trop effrayés pour oser rire. Je commençai à me dire : *Putain, ça marche !*

Les autres instructeurs entrèrent à leur tour et semblèrent se métamorphoser. Ils s'esclaffèrent en voyant Mark se tortiller, nous regardèrent, puis virent tous les « appâts » que nous avions placés dans la chambrée. Nous avions agi en flagrante violation de toutes les règles, mais ils s'en moquaient. Ils se pavanèrent dans la pièce, se servant des canettes de Gatorade ou de soda, dévorant des confiseries ou des barres énergétiques, admirant les photos d'armes ou de filles dans nos magazines et remplissant leurs poches de boîtes de tabac à chiquer. Un instructeur, faisant courir sa main sur le rebord de la haute fenêtre, en fit tomber une barre chocolatée. Il ne put s'empêcher de s'exclamer : « Mais vous vous foutez vraiment de ma gueule ! »…

Finalement, nous dûmes danser tous les quatre. Quand ils eurent assez rigolé et qu'il leur fallut reprendre leur souffle, ils annoncèrent : « Bravo. Vous avez passé l'inspection. »

Après leur départ, nous nous retrouvâmes hors d'haleine et le cœur battant, mais nous avions réussi ! Nous commençâmes à nous taper dans les mains et à ôter nos uniformes d'inspection pour revêtir nos tenues d'entraînement, mais la manière dont les choses s'étaient déroulées me fit prendre conscience de quelque chose : il ne fallait pas avoir peur de sortir

des sentiers battus. Le plan parfait n'existe pas. Et une chose n'est impossible que tant que personne n'a essayé. Nous avions pensé différemment, nous avions tenté le coup, et nous avions réussi. Mission accomplie.

Cette allégresse dura environ une demi-heure. Pendant tout ce temps, nous entendîmes les autres camarades continuer à s'en prendre plein la gueule. Puis nous partîmes pour l'évolution suivante et l'entraînement BUD/S reprit ses droits. Cette petite victoire fut une bouffée d'oxygène, mais le pire était encore à venir.

CORONADO EST UNE BASE NAVALE. Les *seals* (les phoques) sont des animaux marins. Et les deux premières lettres de l'acronyme SEAL font référence à la mer *(sea)*. Sans oublier que les SEAL viennent des plongeurs de la Navy.

Tout ce temps que nous avions passé sur la terre ferme (parfois complètement trempés à faire des galipettes sur du sable sec), à courir, à faire des séances de sport, à franchir des parcours d'obstacles et à nettoyer nos chambrées pourrait donner le sentiment d'une Phase Une excessivement centrée sur le milieu terrestre. Au cours des premiers jours du stage BUD/S, nous avions passé un temps interminable dans la piscine. Mais même si j'avais bien amélioré mes techniques de natation, je redoutais toujours le milieu aquatique et je craignais qu'il ne pénalise mes chances d'arriver jusqu'à la fin de la sélection pour une simple et douloureuse raison : les coups de soleil.

J'ai la peau très blanche. Blanche comme un linge. À tel point qu'à force d'entendre les instructeurs se moquer de mon teint pâle, je me mis à leur répondre : « Je sors d'une affectation de huit mois à bord d'un sous-marin. »

Mais pour moi, ce déficit en mélanine était à considérer aussi sérieusement qu'un cancer. La piscine se trouvait en extérieur et le soleil de San Diego n'a rien d'un mythe. Il fallait que je me lève une demi-heure avant tout le monde pour m'enduire de crème solaire. Et malgré cette précaution, il fallait encore que j'en applique sur ma peau à intervalles réguliers au cours des interminables heures que nous passions dans le bassin. Nous commencions par trente minutes de longueurs pour nous échauffer, puis nous passions à l'entraînement et à la restitution des exercices – surtout au cours des premières semaines. Les instructeurs

essayaient encore de décourager les prétendants et inventaient toutes sortes d'épreuves destinées à effrayer les stagiaires.

Ainsi, l'un des exercices avait pour nom « la ruche ». Les instructeurs obligeaient tous les stagiaires de la promotion à gagner le centre de la piscine et à se coller les uns contre les autres, aussi près que possible. Imaginez près de 170 gars – l'effectif avait déjà baissé depuis les 200 candidats originels – tous rassemblés dans la partie la plus profonde d'une piscine olympique. Peau à peau, au point de ne plus pouvoir nager. Des gars commencèrent à couler sous la pression des autres corps, et ceux qui se trouvaient au-dessus des autres ne pouvaient s'empêcher de se maintenir à la surface en poussant de leurs mains ou de leurs pieds ceux qui avaient le malheur d'être en dessous. Certains commencèrent vraiment à paniquer. Je réalisai rapidement que le meilleur moyen de s'en sortir, si vous deviez vous retrouver poussé vers le fond, consistait à rester calme, à retenir votre respiration et à nager vers le fond plutôt qu'à batailler avec ceux du dessus. Vous pouviez alors observer ce qui se passait, identifier la limite extérieure de « la ruche » et revenir vers la surface au bon endroit. C'était relativement simple, mais l'eau peut facilement effrayer les gens – surtout s'ils imaginent qu'ils peuvent se noyer.

La chose est rare, mais il arrive que des stagiaires BUD/S ou des SEAL se noient au cours d'un entraînement en piscine, en dépit de la surveillance constante d'une équipe médicale. La peur peut parfois être la réaction appropriée, la réaction rationnelle. Mais une grande part de l'entraînement SEAL consiste justement à ne pas laisser la peur interférer avec l'accomplissement de la mission. Dans cet exemple, la mission consistait à poursuivre le stage BUD/S, mais plusieurs d'entre nous furent incapables d'accomplir cette opération « ruche ». J'en vis plusieurs nager pour s'éloigner de la ruche, se hisser hors de la piscine et abandonner séance tenante.

Je survécus à la ruche, mais une autre évolution en piscine fut à deux doigts de me faire échouer. Il s'agissait d'une compétition à deux nageurs sur une simple longueur, mais il y avait un hic : si vous remportiez la course, vous sortiez de la piscine et pouviez vous asseoir. Le cas contraire, vous repartiez nager. Nous étions alors encore 150 stagiaires dans la promotion et il n'était pas difficile d'imaginer que cette maudite épreuve durerait une éternité. Il y avait encore un autre facteur à prendre en compte : de nombreux stagiaires BUD/S avaient fait partie d'une équipe de natation

ou de water-polo à l'université. Ou, en tout cas, ils avaient pratiqué la natation au lycée. Pour ma part, je venais tout juste d'apprendre à nager. Je me doutais bien que j'allais devoir faire de très, très nombreuses longueurs.

Histoire de compliquer encore un peu plus les choses, les instructeurs décidèrent de s'amuser un peu avec moi. Ils me dirent qu'ils « se faisaient du souci au sujet de la sensibilité de ma peau ». Et ils me conseillèrent de garder mon T-shirt blanc durant cette évolution pour me protéger des brûlures du soleil. Bien évidemment, ils se contrefichaient des éventuels coups de soleil qui pourraient me frapper – ils devaient plutôt s'ennuyer et la malchance avait voulu qu'ils jettent leur dévolu sur moi. Je perdis donc plusieurs courses que j'aurais de toute manière vraisemblablement perdues, mais j'avais en plus ce T-shirt qui gonflait dans l'eau à la manière d'un parachute.

Après une dizaine de courses, sachant que je ne pourrais pas en disputer 150 – perspective qui semblait se profiler à l'horizon compte tenu de la vitesse à laquelle je nageais avec mon T-shirt –, je demandai respectueusement à un instructeur si je pouvais retirer ce T-shirt afin d'équilibrer mes chances. L'instructeur auquel je m'adressai et qui me semblait être le plus susceptible de me faire cette faveur était une montagne de muscles du nom de Joe Hawes. C'était un Noir gigantesque, avec un physique d'athlète et un crâne chauve, qui avait joué le rôle d'un commando dans le film *Rock* avec Nicolas Cage et Sean Connery. Il arborait un air terrible, mais presque « sympathique » comparé à ses collègues instructeurs du stage BUD/S. C'était aussi le premier SEAL afro-américain que je rencontrais. Aussi, après avoir décidé que je n'avais pas le choix, j'allai le voir : « Instructeur Hawes, puis-je avoir l'autorisation de retirer ce T-shirt afin de pouvoir nager pour gagner ? Ça me ralentit vraiment… »

Il me dévisagea pendant quelques secondes et j'eus l'impression de voir son cerveau s'emballer à la manière d'une roue de loterie. Je compris aussitôt que le simple fait d'avoir posé la question avait été un pari irréfléchi. Il promena longuement ses yeux sur sa propre peau noire, puis me regarda à nouveau d'un air qui parvint à exprimer le poids de toute une vie passée à évoluer dans un monde raciste. Il marqua une pause, puis recommença son manège.

Enfin, il parla : « Je vais te dire une chose. Tu peux enlever ton T-shirt, mais il faut que je t'avertisse. Autrefois, j'ai été à ta place. Et j'ai enlevé

mon T-shirt. Je ne me le suis jamais pardonné. »

Les SEAL sont vraiment des rigolos.

Je remportai la course suivante et sortis enfin de la piscine.

J'évoque cette petite anecdote parce que ce fut un moment rare au sein du stage BUD/S. La finalité du stage BUD/S ne consiste pas à gagner, mais à s'en prendre plein la gueule, encore et encore, à être capable de se relever, de se décarcasser, puis de s'en prendre encore plein la gueule. Vous ne pouviez jamais savoir ce qui allait vous tomber dessus, et si vous commenciez à trop cogiter à ce sujet, votre appréhension ne faisait que rendre les choses pires encore. En fait, je dirais même que la peur de ce qui vous attendait au prochain tournant était presque inévitablement fatale. Il était impossible de survivre à ce schéma de pensée. Le stage BUD/S était si terrible, si difficile, que vous ne deviez pas avoir d'autre préoccupation que franchir l'obstacle immédiat qui vous attendait sans vous projeter plus loin. Si vous ne vouliez pas devenir SEAL *plus que tout au monde*, vous pouviez laisser tomber. *Plus que tout au monde*. J'ai vu des gars qui n'avaient pas fait la sélection SEAL dès qu'ils en avaient eu l'opportunité et qui avaient préféré faire un temps d'affectation à bord d'un navire. Ils avaient ensuite rencontré une fille, s'étaient mariés et avaient eu des enfants. Puis, enfin, ils avaient tenté la sélection. Trop tard. Si un candidat a d'autres priorités que celle d'achever le stage BUD/S, alors il peut laisser tomber.

Plus jeune, quand je sautais du haut des toits et faisais tout ce que les enfants font au point que leurs mères se tordent les mains d'inquiétude et les supplient de faire attention, je disais : « Maman, arrête de t'inquiéter. Je suis ici pour faire quelque chose de spécial. Ça ne sert vraiment à rien de s'inquiéter. »

Je ne sais pas d'où pouvait me venir ce sentiment et je ne pense pas l'avoir exprimé de manière sérieuse à l'époque, mais, en y repensant, je crois que j'éprouvais une vague notion de destin. Cela avait peut-être commencé quand je m'étais mis à faire des concours de lancer avec mon père. Au départ, 20 lancers d'affilée m'avaient paru impossibles à réaliser, mais j'avais pourtant réussi. Tout cela était lié à la confiance que mon père avait placée en moi. J'avais continué à me fixer des objectifs de plus en plus difficiles à atteindre, et j'étais parvenu jusqu'au stage BUD/S. Survivre à cette formation SEAL était devenu mon nouvel objectif, le plus difficile de tous à réaliser. J'imagine que cette épreuve représentait le défi ultime, celle qui déterminerait si j'étais destiné à quelque chose de spécial. Si j'échouais,

je ne ferais pas que prouver à mon père que je n'avais pas mérité la confiance qu'il avait placée en moi, je saurais également, et une bonne fois pour toutes, que je n'avais finalement rien de spécial.

Je me rappelle avoir pensé à un moment, au cours de ces quatre premières semaines de la Phase Une : *Je connais mes origines, même si je ne m'en souviens plus vraiment. Je sais que je viens de quelque part, même si tout cela est un peu flou. Ce qui me fait chier, c'est que je n'ai aucun futur. Je suis juste là. Je suis en formation SEAL et ça ne s'arrêtera jamais. Je vais continuer à avoir froid et à être trempé pour le restant de mes jours. En tout cas, jusqu'à ce qu'il se mette à faire si chaud que cela en deviendra insupportable. Je serai alors trempé et mort de chaud… Jusqu'à ce qu'il fasse à nouveau froid…*

C'est à cela que ressemble une journée d'un stage BUD/S. Vous vous réveillez : BUD/S. Vous subissez les pires tortures. Vous allez dormir et, la nuit, vous rêvez probablement du stage BUD/S. Vous vous réveillez : BUD/S. Et puis il y a tous les petits veinards qui doivent se lever une demi-heure plus tôt pour s'enduire de crème solaire. Et vous subissez encore les pires tortures. Voilà à quoi ressemble la vie. Ça ne s'arrête jamais, vous ne vous rappelez même plus quand ça a commencé. Ce n'est qu'une éternité de souffrance. Et deux semaines ne s'étaient même pas écoulées !

Je sais que ça fait penser à l'enfer, pourtant la vraie Semaine d'enfer était encore loin d'avoir commencé.

---

1. N'importe quel candidat du stage BUD/S peut abandonner à n'importe quel moment : il lui suffit d'aller sonner une cloche pour annoncer officiellement sa décision.

2. Allusion à la devise non officielle des Navy SEAL : *« The only easy day was yesterday »* (La seule journée facile était celle d'hier).

3. Allusion au « *Hooyah* » des candidats au stage BUD/S, qui est la seule expression que peuvent utiliser les candidats pour saluer un instructeur ou accuser réception d'un ordre.

4. Entraînement physique, remise en condition et rattrapage.

5. Émission télévisée mettant en scène des candidats s'affrontant autour d'un parcours d'obstacles (adaptée en France par TF1, sous le titre *Ninja Warrior*).

6. Technique de pompe nécessitant l'enchaînement de huit mouvements différents.

7. Rappeur connu pour sa musique engagée et ses déboires judiciaires, mort assassiné.

Chapitre 4

Le cinquième dimanche de la Phase Une, ils nous installèrent dans des tentes sur la plage. Je partageais la mienne avec mon nouveau binôme, un « rétrogradé » qui avait interrompu sa formation une première fois et qui tentait sa chance pour la deuxième fois, peut-être même pour la troisième, avec ma promotion. Depuis que la promotion 208 avait débuté son module PTRR, ce mec n'avait pas cessé d'ouvrir sa grande gueule, débitant tout ce qui pouvait le faire mousser – et qui consistait principalement à se montrer négatif et à se plaindre du programme d'entraînement : à l'en croire, le stage BUD/S était nul à chier. Il n'était pas incompétent pour autant, et il se débrouillait même plutôt bien sur le plan physique, ce qui fait que les stagiaires avaient tendance à l'écouter.

J'avais eu jusque-là le même binôme depuis le début, un gars formidable prénommé Monte, mais pour je ne sais quelle raison, alors que la Semaine d'enfer n'allait plus tarder, je m'étais vu affecter ce nouveau type. Peut-être s'agissait-il d'un nouveau handicap diabolique que les instructeurs avaient imaginé pour moi, un peu comme ce T-shirt qui m'avait gêné pour la compétition de natation ? Que pouvais-je y faire ? Nous étions là tous les deux, monsieur Je-Sais-Tout et moi, assis sur nos lits de camp sous la tente. Nous entendions les murmures étouffés des conversations qui se tenaient à voix basse dans les tentes tout autour de nous. Personne ne dormait. Nous savions tous que la Semaine d'enfer allait démarrer d'un moment à l'autre, mais nous n'étions pas certains de ce que cela signifiait. Soudain, mon nouveau binôme, ce type qui avait toujours l'air si sûr de lui, avec son air de macho, me souffla : « Putain, O'Neill, mec, j'ai vraiment peur. »

Je crus tout d'abord qu'il plaisantait.

« Ah-ah, tu déconnes, pas vrai ?, demandai-je.

– Non, mec, j'ai peur, vraiment peur. Je ne veux pas le faire. »

J'étais abasourdi, mais je tentai de le rassurer. « Tout va bien se passer, lui dis-je. On est tous dans le même bain. »

Il persista. « Non, mec, je ne peux vraiment pas le faire. »

À ce moment précis, des explosions retentirent. Des instructeurs surgirent dans nos tentes en hurlant et en défouraillant avec leurs fusils d'assaut chargés à blanc. Bienvenue à la Semaine d'enfer, la version hollywoodienne de la formation SEAL, ce spectacle que nous avions tous vu à la télévision et qu'il était si cool de vivre en personne. Nous y étions !

Les explosions se succédaient sans interruption, assourdissantes et à couper le souffle, comme si nous nous trouvions au centre du bouquet final d'un feu d'artifice. Des ondes de choc m'ébranlèrent le corps. Les instructeurs étaient partout, nous ordonnant d'aller ici ou là ; des stagiaires couraient en tous sens, rendus fous par des instructeurs qui leur beuglaient des ordres contradictoires – plonger dans l'océan avant de faire le sablé, courir vers le broyeur pour faire des pompes et se faire arroser à la lance à incendie… Nous étions tous paniqués à l'idée de perdre de vue notre binôme. Perdre son équipier était la pire chose que puisse faire un SEAL ! Alors, bien évidemment, les instructeurs ordonnaient aux binômes de partir dans des directions opposées, puis ils leur tombaient dessus pour ne pas être restés ensemble.

Ce chaos était conçu pour voir comment les gars pouvaient résister à la pression de *ne pas comprendre* ce qui était en train de se dérouler alors même qu'ils pensaient qu'ils *auraient dû comprendre*. Ce rythme se poursuivit pendant quelques heures qui semblèrent durer des journées entières. Les malheureux officiers stagiaires en charge de faire l'appel n'avaient aucune chance d'y parvenir tant les gars couraient éperdument à la recherche de leurs équipiers. Au cœur de cette confusion, des gars se faisaient incendier par des instructeurs qui braillaient leur indignation : *« Si vous n'êtes même pas capable de retrouver votre équipier dans un putain d'exercice, je me demande comment vous ferez dans un team ! »* Certains stagiaires se laissèrent convaincre. Ils abandonnèrent aussitôt. À mes yeux, c'était stupide. Nous n'avions encore rien fait de difficile ! Mon binôme n'était pas de cet avis. Dix minutes plus tard, il abandonnait.

Il y aura des moments, plus tard – des heures, des jours – où j'aurai du mal à ne pas envier son choix.

Après cette longue mise en condition, quand nous réussîmes finalement à rassembler nos équipages, nous reçûmes l'ordre de récupérer nos canots

pneumatiques et de partir pagayer à travers la zone de ressac en direction du nord, sur près de 1 600 mètres, jusqu'au rivage sur lequel se dressait l'hôtel del Coronado, l'un des bâtiments les plus huppés de toute la région. Une magnifique bande de sable d'une centaine de mètres séparait les balcons de l'hôtel des gros rochers sur lesquels venaient se briser les rouleaux. C'était un endroit merveilleux pour les touristes : l'odeur des embruns, le souffle de la brise marine, le grondement des rouleaux venant se fracasser sur des roches déchiquetées et coupantes comme des lames de rasoir… L'expérience était légèrement différente quand vous la viviez en tant que stagiaire BUD/S.

Les sens chamboulés par la confusion générale, les muscles déjà fatigués, je ne pouvais établir le moindre lien entre notre flotte de canots pneumatiques dont les équipages pagayaient en direction de l'hôtel del Coronado et cette formation quasi identique de SEAL à bord de canots pneumatiques que Matthew et moi avions vue de l'autre côté, depuis le rivage, quand nous étions arrivés le premier jour à Coronado. J'aurais eu du mal à reconnaître le jeune homme que j'avais été sur cette plage moins d'un mois auparavant. Ces quelques semaines avaient dressé une frontière infranchissable entre ce que j'avais été et ce que j'étais en train de devenir.

Il aurait été intéressant de prendre le temps d'y réfléchir, mais mes préoccupations étaient plus immédiates. Déjà les rochers approchaient. Les gars de notre promotion avaient avalé toute la littérature sur les SEAL et entendu des histoires terribles de la part des stagiaires précédents sur cette évolution en particulier. Notre objectif consistait à « surfer » sur la vague et à utiliser l'élan pour que le canot soit amené jusqu'aux rochers. Là, notre chef d'équipage s'élancerait hors du canot et trouverait quelque part où poser le pied avant de s'éloigner un peu de l'embarcation. Quelqu'un lui lancerait alors l'amarre. Il s'en saisirait et tenterait de stabiliser le canot pendant que le reste de l'équipage débarquerait à son tour sur les rochers, en essayant de garder l'équilibre et en tenant le flanc du canot. À partir de là, le reste de l'exercice serait simple : sortir le canot de l'eau, le hisser sur les rochers et le transporter sur la bande de sable. À priori facile. Le problème venait de ce que les rouleaux ne cessaient jamais de déferler. Ils venaient frapper l'arrière du canot, s'engouffraient à l'intérieur et nous submergeaient.

Nous avions été prévenus : « S'il y a une chose à ne *jamais* faire, c'est se retrouver entre le canot et les rochers. Il est déjà arrivé que des gars se

fassent coincer jusqu'à avoir le dos brisé quand des rouleaux se sont abattus sur eux. »

Tandis que le bruit de la houle venant frapper les rochers s'était mué en un rugissement ininterrompu, nous sortîmes nos pagaies de l'eau afin de demeurer en position stable puis, au signal de l'instructeur, nous les plongeâmes dans l'eau et amenâmes le canot en position d'accostage au moment où un rouleau commençait à se former.

La Californie du Sud connaissait alors des courants d'une grande amplitude. Des gars tombèrent à l'eau un peu partout autour de nous et des canots menacèrent de venir s'échouer latéralement contre les rochers, ce qui aurait été catastrophique. Notre chef d'équipage parvint à sauter, mais il glissa avant de retrouver son équilibre comme par miracle et de réussir à attraper le bout qui lui avait été lancé – juste à temps pour empêcher le canot de repartir avec le reflux. Il tira avec force et nous pûmes tous débarquer. Les rouleaux continuaient à nous frapper, à nous fouetter et à nous tremper tandis que nous essayions de garder le rythme. *« Attention, prêts ? Levez !… Attention, prêts ? Levez ! »*

Au bout de nombreuses minutes et avec de multiples contusions, nous parvînmes enfin à transborder le canot par-dessus les rochers jusqu'à la bande de sable. Nous esquissâmes un sourire collectif en dépit de notre fatigue, savourant le simple fait d'avoir survécu. C'est alors qu'un instructeur apparut et nous lança : « Bon boulot, équipage deux ! Maintenant, vous pouvez recommencer ! »

L'exercice se poursuivit encore plusieurs heures. Une demi-douzaine d'autres candidats abandonnèrent avant la fin.

Mais rien ne s'achevait vraiment au cours d'une Semaine d'enfer. Tout continuait toujours, encore et encore. Nous avions toujours les trucs habituels du stage BUD/S à faire – des tractions, des pompes, des plongeons dans l'océan, des roulades dans les dunes –, à cette différence près que c'était la Semaine d'enfer et que, *partout* où nous allions, nous devions nous y rendre en transportant notre canot pneumatique. Sur nos têtes. En courant. Toujours.

Si ces canots étaient classés « *petits* bateaux pneumatiques » dans le vocable militaire, ils n'en pesaient pas moins 150 kg. Ce qui représenterait une nouvelle forme de torture au cours des jours suivants. Les équipages devaient en effet porter leur canot jusqu'au réfectoire, qui se trouvait à 1 600 mètres de distance. Pensez-y : les stagiaires devaient parcourir 10

kilomètres par jour simplement pour se nourrir. Et même 13 kilomètres pendant la Semaine d'enfer, car il y avait alors quatre repas. Cela représentait en soi une distance honorable, même sans avoir à transporter un canot sur la tête. Et là, il s'agissait juste de courir pour ne pas crever de faim. Les équipages devaient ensuite amener le canot partout où ils se rendaient, y compris sur le parcours d'obstacles, où il fallait lui faire passer tous les obstacles. Enfin pas tous, puisque les canots étaient dispensés du filet de 15 mètres de haut et du « fil de la vie » – des gars auraient sans doute trouvé la mort au cours d'un tel exercice.

Les chocs et les rebonds permanents du canot sur le crâne pesaient atrocement sur la nuque et le dos, au point que cela ne m'étonnerait pas qu'une majorité de SEAL souffrent de douleurs dorsales dès la soixantaine. Le caoutchouc frottait tellement la peau du crâne que plusieurs gars présentaient une tonsure dès le jeudi. Ce canot devint notre pire ennemi, mais il devait aussi être notre meilleur ami, non ? Sinon, pourquoi l'emmènerions-nous partout ?

À n'importe quel moment, qu'il fasse jour ou qu'il fasse nuit, la possibilité existait que nous entendions un instructeur hurler les mots que nous redoutions presque le plus – *« Au canot ! »* – suivis des mots que nous redoutions vraiment le plus : *« Prêts ? Levez ! »* Et c'est là que nous procédions, en tant qu'équipage, aux gestes consistant à soulever maladroitement le lourd canot pour le poser sur nos têtes. Cette simple corvée devint douloureuse au bout de quelques jours, mais ce n'était encore rien comparé à ce qui, nous le savions, ne tarderait pas à nous tomber dessus.

« À bout de bras, levez ! »

À cet ordre, nous soulevions le canot au-dessus de nos têtes, aussi haut que nos bras nous le permettaient. Puis nous restions en position, les muscles tétanisés. Les instructeurs nous faisaient tenir la position jusqu'à ce que l'un d'entre nous craque et que les autres doivent supporter en plus sa part du poids. Les gars cédaient les uns après les autres, jusqu'à ce que le canot retombe sur les derniers crânes restants ou, pire encore, que nous le laissions chuter. L'échec était inévitable, mais les instructeurs agissaient à chaque fois comme si nous étions le premier équipage de toute l'histoire des stages BUD/S à se comporter aussi lamentablement. Ils nous hurlaient alors dessus, donnaient des coups de pieds dans le sable pour nous en recouvrir, puis nous ordonnaient de faire quelques centaines de pompes en

s'emparant de nos pagaies pour nous jeter des pelletées de sable sur le dos et sur la nuque. Ils nous ordonnaient ensuite de revenir autour du canot.

« Préparez à soulever ! »

Le truc, c'est que cette fois un instructeur se tenait debout dans le canot.

« Bande de branleurs, vous n'avez pas intérêt à me faire tomber ! », beuglait-il. *« Levez ! »*

Nous soulevions à nouveau le canot, luttant contre l'épuisement accumulé à la suite des branlées incessantes que nous n'avions cessé de subir. Nous réussissions à maintenir l'instructeur en l'air pendant un certain temps, impossible à décompter, mais nos bras finissaient inexorablement par céder et nous le laissions alors chuter. L'instructeur, incrédule à l'idée que nous ayons cherché à le blesser, nous tombait dessus tel un chien enragé. Et cela se poursuivait encore pendant un certain temps.

Je commençais à comprendre que les instructeurs tâchaient de voir comment nous nous comportions en tant qu'équipage. Si des gars commençaient à s'accuser les uns les autres de ne pas assumer « leur part du portage », tout l'équipage se désintégrait. Je vis des gars qui avaient tendance à rejeter la faute sur les autres faire exploser la cohésion d'un équipage durant la Semaine d'enfer, et je verrais plus tard cette même propension ruiner des carrières. C'est la raison pour laquelle la formation était ainsi conçue. Les galonnés du Navy SEAL ne voulaient pas d'un candidat qui avait tendance à faire porter la faute sur les autres au sein d'un team. L'objectif consistait donc à identifier ceux qui, quoi qu'il arrive, continuaient à travailler ensemble et, plus important encore, ne laissaient *jamais* tomber.

La Semaine d'enfer se déroulait au rythme d'une course effrénée. Nous pouvions nous trouver au sommet d'une dune, en colonnes, quand les instructeurs nous désignaient soudain un point à l'horizon en nous hurlant de courir jusqu'à lui et de revenir, trois fois de suite – le canot sur la tête.

Les équipages étaient constitués en fonction de la taille des stagiaires. Cela pourrait sembler arbitraire, mais c'était en réalité hautement pratique. Avec des équipiers de taille similaire, le poids du canot était réparti de manière homogène sur les têtes et restait plus ou moins horizontal pendant que nous le transportions jusqu'en enfer et retour.

Mais pour certains stagiaires ça n'en faisait pas moins chier de figurer parmi les gars de plus petite taille. Nous appelions l'équipage le moins

grand « l'équipage des Schtroumpfs » – un surnom immuable au fil des promotions – et je dois avouer que je n'ai jamais entendu aucune histoire plaisante au sujet d'un équipage de Schtroumpfs. Je n'ai entendu que des récits de tourments, de souffrance et d'humiliation.

Comme on peut s'en douter, ce sont les plus grands qui courent le plus vite, et généralement les équipages I, II et III – numérotés de la plus grande à la plus petite taille – se concurrençaient pour remporter les courses terrestres. Je me trouvais moi-même dans l'équipage II et nous nous opposions presque toujours aux équipages I et III. Quant aux Schtroumpfs, ils se faisaient toujours laminer. Que ce soit dans l'eau ou sur terre, ils finissaient bons derniers et se faisaient donc à chaque fois remarquer défavorablement par les instructeurs. Certains des instructeurs étaient eux-mêmes de petite taille, autrement dit avaient eux aussi été des Schtroumpfs. Mais cela importait peu : ils ne relâchaient pas pour autant la pression et en profitaient peut-être même pour se soulager de toute la frustration qu'ils avaient éprouvée au cours de leur propre stage BUD/S des années plus tôt. Si jamais vous rencontrez un SEAL de petite taille, sachez qu'il y a de fortes chances pour qu'il soit aussi dur qu'un bec de pivert puisqu'il aura vécu une vie de Schtroumpf précédemment.

Quand nous ne faisions pas la course sur terre ou dans les vagues, nous étions bons pour la « marche de l'éléphant », où nous devions commencer par nous aligner selon la taille des équipages – l'équipage I en tête et l'équipage des Schtroumpfs fermant la marche –, chaque canot touchant le suivant tout au long de la colonne. Ces marches s'effectuaient au petit trot, les instructeurs tout autour de nous hurlant à travers leurs mégaphones, ce qui provoquait un affreux larsen car ils collaient leur bouche sur le micro. C'était déjà insupportable en soi, mais il fallait aussi compter avec le mode sirène, une fonction dont disposaient tous les mégaphones de cette Semaine d'enfer.

Matraqués par les hurlements, le larsen et les sirènes, nous recevions l'ordre de garder les canots sur une seule file, « bite à cul », et de partir faire une balade en Californie. Cela pourrait sembler assez facile, mais en réalité c'était terrible, comme d'ailleurs tout le programme de la Semaine d'enfer. Les canots semblaient excessivement lourds après plusieurs jours à ce rythme et les équipiers ne cessaient de s'en prendre les uns aux autres pour que chacun assume sa part de portage. Et, bien entendu, les Schtroumpfs

étaient incapables de tenir le rythme. Ils se faisaient souvent distancer, ce qui leur valait de se faire crucifier par les instructeurs.

Les canots devinrent si lourds au fil des jours que nous fûmes bientôt convaincus que les instructeurs les remplissaient de sable tandis que nous prenions nos repas au réfectoire – au point que nous organisâmes même des tours de garde pour garder l'œil dessus pendant que nous mangions. Cela n'aurait sans doute rien changé si nous les avions pris sur le fait, mais de toute manière ils ne faisaient rien de tel. Nous étions juste de plus en plus fatigués.

Nous commençâmes également à souffrir de périostite tibiale[1]. À force d'être exagérément sollicités, les ligaments se situant entre le tibia et le genou semblaient s'être transformés en lames de rasoir glissant sous la peau. Mes genoux devinrent si douloureux que j'en vins à me demander si j'allais pouvoir continuer. Je savais que je n'abandonnerais pas, mais la douleur était si aiguë à chaque pas que je craignais de m'évanouir. Avant que cela ne se produise, je découvris qu'il était possible de réduire la douleur en étirant à fond les muscles ischio-jambiers. Je commençai à pratiquer ce mouvement au quotidien et la douleur finit par disparaître. Mais de nombreux stagiaires furent incapables de la supporter, et même de courir, et ils abandonnèrent à leur tour.

Lorsqu'un stagiaire abandonne durant la Semaine d'enfer, il est aussitôt retiré de l'évolution en cours, quelle qu'elle soit, et raccompagné jusqu'aux baraquements, où il peut retrouver figure humaine. Le lendemain matin, tous les capitulards du jour sont conduits devant une grosse cloche installée juste devant le bureau de la Phase Une, avec pour obligation de la sonner trois fois avant d'aller déposer leur casque dans une ligne baptisée, au cas où la signification aurait échappé à quelqu'un, la « ligne des capitulards ». Cette cloche sonnait tous les matins, encore et encore, comme si le stage se vidait de sa substance. Pour abandonner, il suffisait ainsi de sonner cette cloche dont le carillon semblait nous poursuivre partout où nous allions.

LES GENS NE SE TROMPENT PAS forcément quand ils affirment que le fait de réussir la Semaine d'enfer tient plus au mental qu'au physique, mais c'est parce que le mental s'adresse à vous pour vous aider à supporter la douleur physique constante. Tout n'est que souffrance, une extrême souffrance. À certains moments, courant sur la plage, le canot sur la tête, les genoux si

atrocement douloureux que j'étais furieux contre mes articulations, je leur hurlais intérieurement : « Pourquoi vous me faites ça maintenant ? ! Je ne vais pas abandonner à cause de douleurs aux genoux ! » Je m'étais cassé le petit orteil dans la piscine le vendredi précédant la Semaine d'enfer, ce qui pourrait sembler insignifiant, mais la Semaine d'enfer était une véritable saloperie, même quand vous étiez opérationnel à 100 %. Et c'est là que le mental intervient. Vous pouvez convaincre votre corps de faire n'importe quoi. Les choses ne sont impossibles à faire que tant que personne ne les a faites. Attache ton petit orteil à l'orteil voisin, fais des étirements de dos et de jambes pour soulager tes genoux, serre les dents et avance.

Juste avant que la Semaine d'enfer ne commence, l'Instructeur A. m'avait pris à part pour me confier : « Tu vas partir à la guerre pour la première fois et l'ennemi n'est pas forcément celui que tu crois. L'ennemi, ce sont tes doutes, c'est ta peur, et ce sont tous ceux que tu connais qui disent que tu n'en es pas capable. Baisse la tête et continue d'avancer quoi qu'il arrive, n'abandonne jamais et tout se passera bien. »

Ce discours m'avait touché de plein fouet. J'avais repensé à la mine dans laquelle j'avais travaillé à Butte. Je m'étais revu en train de déjeuner avec un ami et un autre type. Mon ami m'avait montré du doigt et avait lancé : « Ouais, ce mec va rejoindre la Navy dans quelques mois. Il va être Navy SEAL. » L'autre m'avait regardé et avait déclaré : « Oh, tu ne seras jamais Navy SEAL. Tu n'y arriveras jamais. » En entendant l'Instructeur A. débiter son petit discours, ce qu'il y avait d'obstiné en moi s'était réveillé et je m'étais accroché à cette ténacité aussi fermement que je pouvais empoigner le canot sur mon crâne, avançant d'un pas à la fois, faisant tout ce que l'on me demandait de faire partout où on me disait de le faire, malgré l'eau glacée, le sable, la sueur et l'affreuse odeur que je dégageais.

Oh, au fait, on ne dort pas non plus. Au cours des cinq jours que dure la Semaine d'enfer, depuis le démarrage le dimanche soir jusqu'à l'évolution finale le vendredi après-midi, vous pouvez vous estimer heureux si vous arrivez à grappiller vingt minutes de sieste par jour, n'importe où, à moitié évanoui sur la plage ou à genoux dans les rouleaux, la tête dodelinant jusqu'à ce qu'un instructeur vous réveille en hurlant. Nous étions épuisés en permanence, le corps toujours douloureux, toujours glacés jusqu'aux os.

Une fois par jour, les instructeurs nous faisaient déshabiller pour nous faire subir ce qu'ils appelaient la Décontamination. Ce n'était rien de plus qu'une lance à incendie projetant de l'eau glacée, mais elle avait le mérite

de nous débarrasser du sable que nous avions partout sur nous. Ça n'avait rien d'anodin compte tenu du fait que nous en avions bouffé pendant vingt-quatre heures et qu'il s'était incrusté dans chaque repli de notre corps et chaque pore de notre peau. Nous pouvions ensuite nous savonner, enfiler un nouveau tri-short – un long short en lycra – et passer chez le médecin pour un petit bilan de santé. En effet, toutes vos irritations cutanées vous font souffrir et toutes vos écorchures saignent, et peut-être aussi que votre température corporelle ne s'est pas remise de votre exposition permanente au froid. Les médecins ne veulent pas prendre le risque de perdre des candidats à cause d'une hypothermie, d'une fracture ou d'une infection bactérienne due à une plaie mal soignée, mais en dehors de cela ils ne sont pas trop regardants.

À l'issue du bilan de santé, on nous remettait une bonne noix de vaseline que nous devions utiliser pour calmer nos irritations. Le moindre centimètre carré de notre peau était râpé. La dose de vaseline qu'on nous donnait ne pouvait en aucun cas tout recouvrir, mais cela n'avait pas d'importance. Il n'y avait qu'un seul endroit où nous comptions l'utiliser. Car il se passe quelque chose de terrible pour un homme quand il porte de lourds vêtements de coton trempés d'eau salée et qu'il bouge en permanence. La combinaison vêtements trempés-sel-sable frotte la peau de manière continue. La chair finit par être à vif. Les choses empirent ensuite, encore et encore. Puis, au bout de quelques jours, vous commencez à saigner. Il faut une sacrée résistance mentale pour supporter une telle douleur dans le cul, au sens littéral, en plus de TOUT le reste.

Inutile de dire que les bijoux de famille étaient eux aussi à vif. Et cela faisait vraiment plus mal que tout. Les Couilles de l'enfer avaient donc elles aussi droit à leur quota de vaseline.

Après la séquence vaseline, on nous remettait une tenue propre, des bottes propres et des chaussettes propres.

Je me souviens avoir eu un jour les mains si gelées, si ankylosées, alors que j'enfilais mes bottes, qu'il me fut impossible de les lacer. Je jetai un coup d'œil au gars debout à côté de moi, toujours en tri-short. Il était lui aussi gelé et abattu, dégoûté de la vie. Je lus sa plaque d'identification autour de son cou et lui dis : « Hé, Sterling, tu ne pourrais pas me pisser sur les mains ? » C'était un moyen sûr de les réchauffer. Il baissa les yeux vers moi et, au bout d'un instant, répondit : « Ouais, je veux bien, mec, si ça te fait bander. »

Je paniquai : « Non, ce n'est pas ce que je voulais dire ! »

Je ne lui avais jamais adressé la parole avant qu'il me pisse sur les mains. Il compte aujourd'hui parmi mes meilleurs amis. Il était aussi découragé que nous tous, mais il avait jugé qu'une touche d'humour pourrait éclairer notre journée.

Ravi d'avoir fait ta connaissance !

Le fait de se retrouver dans un treillis propre constituait un énorme soulagement – pour au moins trente secondes. Le premier instructeur à vous voir sortir de l'infirmerie – qu'il soit de service ou non – vous ordonnait aussitôt de courir plonger dans l'océan et de faire une belle roulade dans le sable. La séquence « sablé » était de retour. Et la Semaine d'enfer repartait à fond de train.

Nous enchaînions les exercices sans interruption, jusqu'à ce que le soleil commence à décliner. C'était le seul moment pendant lequel nous pouvions poser nos canots et nous tenir à côté. Nous restions là, trempés, sentant la brise fraîchir de plus en plus tandis que le soleil s'enfonçait dans l'océan à l'horizon. Nous faisions cette pause tous les soirs, et c'était l'unique moment au cours duquel les instructeurs ne cherchaient pas à faire régner le chaos. Ils voulaient un moment de calme, sans compassion, pour que chacun d'entre nous puisse cogiter. Tandis que le vent du soir se levait, jusqu'à infiltrer nos vêtements trempés et nous transpercer jusqu'aux os, un instructeur, un seul, prenait la parole : « Dites au revoir au soleil, messieurs. La nuit va encore être *très* longue, *très* froide, et *très* humide. Il vous suffit d'abandonner si vous voulez cesser de souffrir et d'avoir froid. »

Ils illustraient leur proposition en nous faisant miroiter des vêtements secs, de la nourriture chaude et du café si nous abandonnions. C'était aussi simple que cela. Et les instructeurs voulaient que nous acceptions. Ils n'étaient *jamais* déçus. La cloche se mettait toujours à sonner avant la fin du jour. De notre côté, c'était reparti pour une nuit.

La deuxième nuit, les survivants firent la marche de l'éléphant jusqu'à la « jetée métallique ». Quand nous arrivâmes, les instructeurs nous donnèrent l'ordre de laisser nos canots et de sauter dans l'eau glacée pour effectuer des « exercices de sauvetage » : il nous fallut retirer nos treillis, faire des nœuds avec certaines parties du tissu, puis souffler dedans pour les gonfler. Il s'agissait d'un vieux procédé de la Navy valable dans le cas d'un « homme à la mer », mais nous le faisions uniquement pour attraper froid.

Après quelques minutes de cet exercice, nous reçûmes l'ordre de lancer nos tenues sur la jetée et de continuer à barboter dans l'eau en slip.

Et c'est là que notre esprit se mit à nous jouer des tours. Certains se persuadèrent qu'ils avaient froid juste parce qu'ils avaient retiré leur treillis, alors que cela ne changeait rien puisque nous étions dans l'eau de toute façon. Mais la réalité n'avait plus d'importance. Seules les illusions demeuraient. Et certains sortirent de l'eau et abandonnèrent parce qu'ils avaient tout simplement cessé de croire en leurs capacités.

Nous restâmes ainsi trente ou quarante minutes, à tremper dans l'eau et à regarder les capitulards s'en aller. Puis nous reçûmes l'ordre de sortir, mais les instructeurs n'avaient pas pour autant fini de rigoler avec nous. Une fois sortis, nous dûmes nous allonger, jambes et dos nus, sur la jetée métallique. Et là, pour le coup, ce fut vraiment plus froid encore. Vous pouviez entendre les corps trembler de froid contre la surface métallique. Mais, au cas où cela n'aurait pas été assez froid, les instructeurs se mirent à nous arroser à la lance à incendie. D'autres gars abandonnèrent. Ils nous dirent ensuite de nous retourner sur le ventre. Encore d'autres abandons. Nous restâmes ainsi un bon moment, puis ce fut à nouveau l'heure de retourner barboter dans l'eau. Et ensuite celle de retourner se coucher sur la jetée pour goûter encore une fois à la morsure glaciale du métal et de la lance à incendie.

Je rencontre désormais de nombreux adolescents qui me disent : « Je veux devenir SEAL. » Je leur demande : « Et que comptes-tu faire pour te préparer ? » L'une des réponses les plus courantes est : « Je prends des douches froides », car tous ont entendu parler de l'évolution de la « jetée métallique ». Mais je leur réponds : « C'est très bien, mais je vais te dire un truc. Tu peux arrêter tout de suite. Ne le fais plus. » Ils me demandent toujours pourquoi. « Je vais t'expliquer : si je te disais que je vais te balancer un grand coup de pied dans les couilles dans un mois, et que tu veuilles t'y préparer, il faudrait que ton meilleur ami te balance chaque jour pendant un mois un coup de pied dans les couilles. Sauf que ça te fera quand même un mal de chien quand je te balancerai le mien… Il est impossible de s'habituer. Profite plutôt de toutes les bonnes douches chaudes que tu pourras prendre d'ici à ce que ça t'arrive. »

La « jetée métallique » m'enseigna ainsi quelque chose. Ce fut un épisode véritablement infernal, et la majorité des abandons de la promotion 208 datent de ce moment-là.

J'AVAIS PASSE UN ACCORD avec un de mes amis prénommé John : si l'un de nous deux se sentait sur le point d'abandonner, il devait d'abord en parler à l'autre afin de pouvoir en être dissuadé. Quand ils nous firent enfin quitter la jetée, je ne vis John nulle part. La Semaine d'enfer se poursuivit normalement jusqu'au petit déjeuner, lorsque nous dûmes courir avec les canots jusqu'au réfectoire. C'est là que mange tout le personnel de la base, et nous nous asseyons donc à côté des autres matelots, à cette différence près que nous portons nos treillis kaki d'entraînement tandis qu'ils portent la tenue réglementaire ou un bleu de travail. Alors que je faisais la queue, je vis soudain John en face de moi, en bleu de travail et T-shirt bleu clair. Je lui demandai : « Mais bon Dieu, qu'est-ce que t'as foutu ? »

Il me répondit : « Je n'en pouvais plus.

– Mais pourquoi tu n'es pas venu me voir ?

– Parce que tu m'aurais dissuadé d'abandonner. »

Il fut ensuite affecté sur un navire.

Nous étions alors mercredi matin. Et voilà l'ironie de la chose : le mercredi est considéré comme charnière dans la Semaine d'enfer. Si vous survivez jusqu'à voir le soleil se lever le mercredi matin, vous pourrez tenir jusqu'à la fin. Sans doute. Les instructeurs réalisent que si vous avez tenu le coup pendant soixante heures ininterrompues de brutalité physique quasiment sans dormir, vous avez probablement ce qu'il faut pour devenir SEAL. Et ils savent, quel que soit l'homme concerné, que c'est à partir de ce stade que les hallucinations commencent. C'est une conséquence inévitable et leur attitude s'en ressent. À partir du mercredi matin, plutôt que de chercher à faire abandonner les candidats, ils essaient plutôt de les encourager à persévérer. Je ne crois pas que nous ayons fait quoi que ce soit de très difficile après le mercredi. Bien sûr, après être resté éveillé durant les trois jours précédents et avoir parcouru des centaines de kilomètres avec notre canot sur la tête, le simple fait de tenir debout était vraiment très difficile. Mais les instructeurs levèrent le pied. En tout cas, je *crois* qu'ils le firent. En fait, j'arrive à peine à m'en souvenir.

Le jeudi soir, le dernier soir, nous fîmes une dernière évolution baptisée « Autour du monde ». Les équipages font la course dans leur canot autour de la presqu'île de Coronado, en partant des baraquements BUD/S et en revenant au même endroit. Ce tour du monde exige de passer toute la nuit à pagayer sans jamais s'arrêter. Aussi, nous pagayâmes et discutâmes. Ce fut même un moment étrangement paisible sans toutes les vociférations des

instructeurs dans leurs mégaphones et cet affreux larsen. Au cours de notre navigation, alors que nous venions de dépasser la base de l'aéronavale au nord de la presqu'île, je criai à mes équipiers : « Hé, les gars, il y a un porte-avions là-bas ?

– Non, répondirent-ils d'une voix lasse.

– Alors tant mieux, parce que je trouvais bizarre de voir un dragon sur le pont du porte-avions. Je crois que je suis en plein délire. »

À mi-parcours, nous fîmes escale sur une plage afin de recevoir des rations de combat (les « rations de minuit ») et nous nous assîmes sur le sable pour les manger. Les instructeurs étaient là, et ils donnaient l'impression d'en avoir fini, eux aussi. Ils ne nous criaient plus vraiment dessus et se contentaient plutôt de râler. Nos rations englouties, nous retournâmes à nos pagaies et naviguâmes à travers la baie en direction d'Imperial Beach. Il y avait là un passage qui permettait de traverser l'autoroute de cet isthme. C'était plutôt drôle. Des groupes de six gars, tous morts de fatigue, transportant leur canot tout en essayant d'éviter le flot de la circulation. Il nous suffit ensuite, une fois sur l'autre rive côté Pacifique, de grimper à nouveau dans nos canots et de pagayer jusqu'à revenir à la base de départ. Le soleil se levait et nous avions la certitude d'en avoir fini. Est-il nécessaire de préciser que nous avions tort ? Un amiral était censé être là pour annoncer la fin de la Semaine d'enfer, mais, bien sûr, il était en retard. Les instructeurs durent donc se montrer créatifs.

La bonne nouvelle, c'est que nous fûmes autorisés à laisser ces maudits canots derrière nous. La moins bonne, c'est qu'ils nous firent courir droit vers ce que nous appelions la « fosse à boue ». C'est probablement là que le diable invite ses maîtresses. Cette fosse ne fait pas plus de 80 m^2 au cœur d'une zone clôturée, mais il s'agit sans doute de la plus répugnante et de la plus pestilentielle de toutes les fosses d'épuration des États-Unis. Il est déjà arrivé que des candidats soient rétrogradés pour raisons médicales à la suite d'une fasciite nécrosante, une infection de la peau due à des bactéries « mangeuses de chair ». *Vraiment ? Je me demande où ils ont pu choper ça ? !* C'était vraiment un endroit écœurant. Au début, ils nous firent entrer dedans jusqu'à ce qu'on barbote dans la boue jusqu'au cou. Puis ils nous ordonnèrent ensuite d'y plonger la tête. Mais bon Dieu, *sérieusement* ? Il y avait une arrivée d'égout là-dessous ! Je ne sais pas trop si cette arrivée alimentait la fosse ou la régulait, mais l'odeur était insupportable. Nous jouâmes ensuite au jeu de la corde. Deux cordes sont tendues au-dessus de

la fosse, l'une en hauteur, l'autre plus bas. Les candidats doivent y progresser, les pieds sur la corde inférieure, les mains agrippées à la corde supérieure, et essayer de traverser la fosse tandis que les instructeurs secouent les extrémités. Personne n'a jamais réussi à traverser, et personne n'y arrivera jamais. C'est juste que les instructeurs trouvent amusant de voir les stagiaires tomber dans la merde. Hé, pourquoi pas ? Ils sont bien passés par là, eux aussi.

L'amiral apparut finalement vers midi. Il s'avança vers nous entouré de son équipe et ce fut à nos yeux comme la Seconde Venue du Christ sur terre. Nous allions tous être sauvés. La Semaine d'enfer était finie.

Il fit son discours ampoulé et annonça la fin officielle des hostilités. Puis il nous fit aligner, couverts de saleté, et serra la main à chacun d'entre nous.

Je n'oublierai jamais ce qu'il m'a dit : « Bravo, O'Neill, vous avez survécu à la Semaine d'enfer. Maintenant, nettoyez cette merde que vous avez sur le visage. »

Quel trou du cul.

Nous fûmes ensuite ramenés à l'infirmerie, où nous reçûmes notre dernière douche glacée. À partir de là, on nous remit des slips propres ainsi que deux seaux d'eau dans lesquels plonger nos pieds. L'eau était tiède. Incroyable ! J'eus l'impression que mes pieds allaient fondre dedans.

Enfin, nous héritâmes d'un short propre UDT et d'un premier T-shirt marron. Tous ceux qui doivent encore réussir la Semaine d'enfer portent un T-shirt blanc, même sous leur treillis. Le T-shirt marron est le premier symbole indiquant que vous êtes en passe de devenir un SEAL. J'étais si épuisé par le manque de sommeil de ces cinq derniers jours et demi que je n'avais plus aucune idée précise de qui j'étais ou de ce que je faisais. Il se trouve que mon père était resté en contact avec son ami SEAL, cet homme que j'avais accompagné dans une partie de chasse en pleine montagne quelques siècles plus tôt. Il était revenu à Coronado. Il avait demandé à mon père :

« Alors, comment se débrouille Rob ?

– Je n'en sais rien, je n'ai aucune nouvelle, avait répondu mon père.

– Tant mieux. Nous sommes mercredi. Si tu n'as pas eu de ses nouvelles, ça veut dire qu'il est toujours dans la course. » Il avait ajouté que cela signifiait que j'irais sans doute jusqu'à la fin.

Mon père avait alors demandé à ma mère si elle voulait me faire une surprise en faisant le voyage jusqu'en Californie. Ils voulaient vraiment me voir tous les deux car la simple idée que je subisse une formation SEAL les rendait malades. Bien sûr, nous ignorions qu'il y aurait des sujets d'inquiétude bien plus importants au cours des années suivantes.

Coup de chance, mes parents tombèrent sur mon instructeur préféré, l'Instructeur A., quand ils débarquèrent à la base. Il leur dit qu'il pouvait les faire entrer en douce dans l'infirmerie afin qu'ils puissent me voir.

Tandis que j'attendais mon tour en slip pour être examiné par un médecin, je vis l'instructeur A. s'approcher. « Hé, Rob, dit-il, lève les bras et tourne-toi vers moi. Je vais faire une photo de tes inflammations. » Il avait un de ces petits appareils photo jetables et j'ai toujours ce cliché en ma possession. Mes irritations cutanées étaient vraiment impressionnantes. Mais il avait pris cette photo dans le seul but de me distraire pendant que mes parents arrivaient. Je dus capter quelque chose car je tournai la tête et les vis. Ils me regardaient tous les deux avec des larmes dans les yeux. Les larmes de mon père étaient probablement des larmes de fierté, et celles de ma mère des larmes d'inquiétude face au corps enflammé, contusionné et martyrisé de son fils.

Pour ma part, je trouvai cette hallucination plutôt plaisante.

Mon père précisa : « Tu n'hallucines pas, Rob, nous sommes vraiment là.

– Bien sûr, bien sûr », répondis-je.

Je me retournai pour aller me faire examiner et fus déclaré bon pour le service. Cette fois, au lieu de recevoir une noix de vaseline, je me vis offrir un tube entier ainsi qu'une bouteille de Gatorade de 2 litres et une énorme pizza. Prends ça et va le manger dans ta chambrée, me dit-on.

« Combien de temps avant la prochaine évolution ?, demandai-je. Je n'aurai jamais le temps de manger tout ça ! »

Le toubib me répondit : « Il n'y a plus d'évolutions. La Semaine d'enfer est terminée. »

Je ne le crus pas. L'enfer, ça ne finit jamais.

On me raccompagna jusqu'à ma chambrée, où certains de mes coturnes se trouvaient déjà. Chose incroyable, nous étions trois sur les quatre coturnes d'origine à être allés jusqu'au bout, ce qui était une statistique inverse de la promotion dans son entier. Nous dévorâmes nos pizzas et

bûmes nos boissons, prîmes des douches chaudes, nous enduisîmes de vaseline – double dose sur les Couilles de l'Enfer – et nous nous glissâmes sous nos draps. Tous les matelas avaient été disposés sur le sol – ce qui nous éviterait de tomber de la couchette supérieure et de nous briser la nuque si jamais nous piquions une crise de nerfs pendant nos premières huit heures de sommeil consécutives. *Ah, ah !* Cette hypothèse à laquelle avaient pensé les instructeurs me parut hilarante.

Puis, brouillard complet. Je me réveillai dix heures plus tard pour découvrir un message qu'une sentinelle avait laissé dans mon casier. Il m'indiquait que mes parents m'attendaient pour prendre le petit déjeuner avec moi. Ainsi, ils étaient *vraiment* là ? Dans ce cas, peut-être le dragon du porte-avions allait-il se joindre à nous…

---

1. Fatigue osseuse impliquant une inflammation du périoste. Elle se manifeste par un os douloureux sur le tiers moyen du tibia et sur sa face interne et peut évoluer en fracture de fatigue.

Chapitre 5

Après la Semaine d'enfer, les stagiaires BUD/S bénéficient de ce que l'on appelle une « Semaine balade ». C'est la seule période pendant laquelle nous sommes autorisés à marcher pour nous rendre quelque part, sans qu'il y ait ni évolutions ni épreuves programmées. Nos corps ont été si éprouvés durant la Semaine d'enfer qu'il nous faut une bonne semaine pour nous remettre sur pied. Nous aurions même besoin de plus, mais il faut se contenter de ce qu'on nous offre : neuf jours en comptant les week-ends au début et à la fin de la semaine.

Ensuite, que votre corps soit rétabli ou non, les affaires reprennent comme précédemment, à cette différence près que les journées durent encore plus longtemps. Nous faisions chaque jour nos évolutions, mais nous passions désormais nos soirées à étudier les tactiques de reconnaissance hydrographique employées par les équipes UDT durant la Seconde Guerre mondiale – il s'agit, en gros, de savoir cartographier les fonds marins afin de préparer un débarquement sur une plage.

Nous étions alors séparés les uns des autres d'environ 25 mètres, perpendiculaires à la plage, et nous nagions en groupe afin de mesurer la profondeur de l'eau en utilisant des « lignes de sonde » très basiques ou de simples plombs à l'extrémité d'un fil de pêche. Faire usage de cette technologie du XVIII^{e} siècle était assez fastidieux, et très certainement inutile au XXI^{e} siècle, où il suffit de quelques ondes émises par le sonar latéral d'un sous-marin pour faire le travail en une poignée de secondes. Aucun d'entre nous ne mettrait jamais en œuvre cet apprentissage.

Pas grave. Ça ne les empêchait pas de nous tenir éveillés jusque tard dans la nuit à nous faire annoncer les chiffres de nos reconnaissances et à nous faire dessiner de jolies cartes des fonds marins que personne ne lisait

jamais. Il ne fait aucun doute que nous passâmes deux semaines sur ce sujet pour la simple raison que les instructeurs savaient que ça nous barbait. Après tout, ils étaient passés par là, eux aussi. Pourquoi pas nous ?

Tout en prenant un malin plaisir à nous torturer les méninges, les instructeurs continuaient à torturer nos corps. Notre première évolution du lundi après la « Semaine balade » était une épreuve de natation chronométrée dans l'océan. Après l'épreuve que représente la Semaine d'enfer, un homme présente généralement une certaine phobie du milieu marin. C'est toujours mon cas, et ne plus jamais avoir à me baigner dans la mer me laisse complètement indifférent. J'imagine que vous n'auriez jamais imaginé lire cela sous la plume d'un SEAL. Plus tard, quand je vivais encore à Virginia Beach, des amis m'avaient un jour demandé si je voulais « aller à la plage ce week-end ». Je leur avais répondu que j'aimais autant passer le week-end dans le Nebraska. Personne n'a jamais été attaqué par des requins en ayant le cul posé sur un tabouret de comptoir ou en chantant dans un karaoké.

Nous étions donc tous un peu inquiets quand il fallut s'aligner au bord de l'eau, prêts pour l'inspection. Mon instructeur préféré, l'Instructeur A., marcha devant nous. Il semblait se promener, un vague sourire au coin des lèvres. Il pouvait prendre le temps de marcher lentement, puisque nous n'étions plus que 33 sur les 200 stagiaires initiaux. Notre inquiétude était palpable quand il nous lança d'une voix douce : « Première fois dans l'océan depuis la Semaine d'enfer, n'est-ce pas, messieurs ? Un peu flippant, non ? »

Il me fallut quelques semaines pour apprécier l'humour contenu dans cette remarque.

Il n'y a vraiment qu'une seule autre chose dont je me rappelle précisément au cours de ces deux dernières semaines de la Phase Une. Nous étions en train de nous faire briefer sur du matériel de reconnaissance quand l'instructeur annonça à la classe : « Bien, messieurs, il va falloir faire attention à ce que je vais dire, parce que vous serez responsable de ce matériel au sein de votre escouade. Et la plupart d'entre vous seront affectés en escouade puisque vous avez réussi la Semaine d'enfer. »

C'était la première fois que j'entendais quelqu'un évoquer notre futur possible en tant que SEAL sans accompagner son discours de l'expression « dans l'éventualité peu probable où… » Quel bonheur !

Nous étions désormais prêts à apprendre la plongée. Je sais que de nombreux plongeurs se souviennent avec émotion de leur première leçon. Je suis sûr qu'ils étaient impatients de recommencer, et désireux de plonger aussi souvent que possible. Eh bien, mesdames et messieurs, laissez-moi vous rappeler qu'il s'agit dans mon cas de l'US Navy : je peux vous garantir qu'elle est capable de transformer en cauchemar n'importe quelle expérience ludique. Surtout durant la formation SEAL.

Bien entendu, nous avions toujours droit à la séance de sport de 5 heures du matin sur le broyeur, ainsi qu'aux quelques kilomètres de course aller et retour pour déjeuner au réfectoire. Ensuite, trempés de sueur, nous allions entraîner nos cerveaux en salle de cours et apprendre les lois de la physique ou de la médecine appliquées à la plongée. Il est essentiel de comprendre des règles telles que la loi de Boyle ou les règles de pression partielle de l'oxygène et de l'azote, et leurs conséquences sur le corps humain. Une fois que vous avez compris que le volume et la pression sont inversement proportionnels, et qu'une grande inspiration faite à une profondeur de 10 mètres doublera de volume à la surface – au point de faire exploser vos poumons comme un ballon trop gonflé –, vous avez tendance à prêter l'oreille quand on vous explique qu'il faut expirer profondément en remontant à la surface. L'oxygène contenu dans votre cerveau tend lui aussi à se dilater, au point de former des bulles et d'entraîner une embolie gazeuse. Tout cela implique que vous pouvez mourir. C'est plutôt bon à savoir.

Nous apprîmes également à remplir nos bouteilles d'oxygène. C'était assez simple : il fallait savoir lire les manomètres et comprendre quel petit tube de cuivre allait où et la manière de l'alimenter ou de le fermer afin d'égaliser la pression. Au cours de la Phase Deux, il fut assez courant d'entendre un stagiaire crier « Écoulement d'air ! », aussitôt suivi d'un sifflement bruyant. Vous saviez alors qu'il venait d'ouvrir un détendeur ou un manomètre. Si le stagiaire continuait de foirer et se révélait incapable de fermer la bouteille, le sifflement se poursuivait. Les instructeurs connaissaient bien sûr parfaitement ce son et ils se jetaient sur le malheureux comme des vautours sur un cadavre – lequel n'avait plus qu'à se mettre en position et effectuer 40 pompes. C'était le tarif minimal pour n'importe quelle erreur. Lors de la Phase Trois, il passerait à 50 pompes minimum.

Nous préparâmes également les épreuves écrites que nous aurions à passer avant d'être qualifiés pour les exercices aquatiques. Ces épreuves sont tristement célèbres, elles représentent un véritable obstacle surprise qui peut amener des gars ayant pensé qu'ils s'en étaient sortis à se faire rétrograder dans la promotion suivante. Tous ceux qui ont survécu à la Semaine d'enfer n'auront jamais à la revivre – ce serait vraiment trop cruel, même aux yeux des instructeurs SEAL. Mais tous ceux qui échouent à ces épreuves écrites se voient rétrogradés dans le module PTRR en attendant que la prochaine promotion BUD/S en arrive au point du programme où ils ont échoué, et ils peuvent alors reprendre la formation. Si les SEAL sont au top sur le plan physique, ils doivent aussi être intelligents. Si vous êtes incapable d'étudier, de réussir des épreuves écrites ou de comprendre des règles physiologiques, vous finirez sans doute par être éliminé.

Nous avions tous conscience d'avoir fait le plus dur du stage BUD/S, mais cela ne voulait pas dire pour autant que les instructeurs nous aimaient ou qu'ils nous devaient quoi que ce soit. Tout ce que nous avions réussi à faire, c'était parvenir à la fin de la Phase Une. Eux avaient réussi cela plusieurs années auparavant, puis ils avaient été affectés dans des teams et déployés sur le terrain. Nous n'étions même pas encore des « bleus » à leurs yeux. Ils nous en faisaient toujours baver et adoraient ça. Et ils étaient toujours des instructeurs BUD/S, ils savaient donc se montrer créatifs. L'un des pires coups de douze que je reçus lors du stage BUD/S fut aussi le plus pénible : nous avions fait quelque chose de stupide et l'instructeur nous avait rassemblés sur le broyeur de la Phase Deux. Nous étions alignés en décalé sur le ciment face à lui. Il s'assit sur l'estrade avec son mégaphone et lança d'une voix posée : « Sur le dos. »

Cela signifie que nous devions nous coucher sur le dos aussi vite que possible, les pieds vers lui. Puis, « Debout. » Nous bondîmes pour nous remettre debout face à lui.

« Sur le ventre. » Nous nous couchâmes à nouveau, mais cette fois-ci sur le ventre, le visage vers l'instructeur.

« Debout. Sur le ventre. Debout. Sur le dos. Sur le ventre. Sur le dos. Debout. Sur le dos. Sur le ventre. Debout. »

Les ordres étaient donnés d'une voix calme et se succédaient à des intervalles de trois secondes environ. Nous continuâmes comme cela pendant une éternité. Au tout début, je fus agacé. Puis je fus énervé. Enfin, des rigoles de sueur commencèrent à couler de mon crâne, de mon menton,

de mes mains. Une flaque de sueur se forma sous moi. Je commençai ensuite à saigner à force de faire la crêpe sur le ciment. Tout cela se poursuivit pendant deux heures avant de cesser aussi brutalement que ça avait commencé. L'instructeur nous regarda comme s'il ne s'était rien passé de spécial, le regard complètement inexpressif, puis il annonça de la même voix blanche : « Au réfectoire. »

Deux heures à faire le poisson échoué sur le rivage. Puis 1 600 mètres au pas de course pour aller déjeuner. Et encore 1 600 mètres au pas de course pour revenir, tout en essayant de réviser la table de correspondance entre pression et profondeur. La routine.

EN FAIT, LA PLUPART D'ENTRE NOUS réussîmes les épreuves écrites, ce qui nous qualifia pour un autre célèbre épisode du stage BUD/S : la « Semaine piscine ».

Nous pensions que les choses seraient plutôt cool, avec un nom pareil – mais, bien que nous ayons réussi les épreuves écrites, c'était uniquement parce que nous étions d'une ignorance crasse. La semaine débuta avec un déplacement de près de 2 kilomètres au pas de course jusqu'à la piscine du BUD/S. Rien de bien méchant, si ce n'est que nous portions sur le dos un bloc bi-bouteilles de 12 litres chacune, soit près de 30 kg.

Ce bloc dispose d'un double flexible, chaque tuyau passant par-dessus une épaule jusqu'à la pièce d'équipement appelée détendeur – lequel dispose d'un embout buccal en caoutchouc qui s'adapte à la bouche du plongeur. Le tuyau droit permet d'inspirer et celui de gauche d'expirer. Il s'agit d'une méthode archaïque qui n'est plus utilisée que pour jouer avec les nerfs des stagiaires. Il est en effet facile de faire un nœud avec ce double flexible pendant que le stagiaire effectue une plongée. Oui, vous avez bien lu. Je vous expliquerai plus tard.

Pour commencer, nous fûmes conduits jusqu'à la partie la moins profonde de la piscine et alignés sur deux colonnes, face à face. Le visage couvert de notre masque, nous mordîmes l'embout du détendeur avec le robinet d'air ouvert. Puis nous nous assîmes au fond de la piscine afin de faire une première expérience de respiration sous-marine. Ce que nous ne savions pas, c'est que l'on nous avait refilé les pires tuyaux et les pires détendeurs. Les tuyaux d'expiration de la plupart des équipements fuyaient. Quand nous expirions, de l'eau s'infiltrait et venait entraver l'inspiration suivante, ce qui nous donnait un sentiment de noyade. La plupart d'entre

nous étant de véritables puceaux en matière de plongée, nous ignorions que les choses auraient dû se passer autrement. Mais, en proie à la peur et à la claustrophobie, nous avions l'impression de nous noyer à chaque instant.

Rien de tout cela n'était le fruit du hasard. Les instructeurs voulaient voir comment nous réagissions face à la panique. Bien sûr, ils nous gueulaient dessus, se moquaient de nous et nous traitaient de tous les noms dans le simple but de rajouter un peu de pression. Si un gars se relevait pour reprendre son souffle, il était aussitôt considéré comme ayant été victime d'une embolie, accusé d'avoir enfreint les règles de sécurité et menacé d'être renvoyé dans la marine. D'un point de vue technique, il était certes possible d'être victime d'une embolie pulmonaire à faible profondeur, mais c'était une éventualité très peu probable. Les instructeurs se contentaient de jouer avec nos nerfs.

Je ne me relevai pas, mais je me souviens encore avoir eu l'affreuse sensation de me noyer pendant une bonne vingtaine de minutes. Je réussis à me débrouiller pour expirer en dehors du détendeur tout en recrachant un peu d'eau infiltrée et en avalant le reste. Les autres y parvinrent aussi. Pendant tout ce temps-là, je ne pus m'empêcher de penser : « Bon Dieu, il y a vraiment des gens qui font ça pour le plaisir ? »

En réalité, on n'avait pas fini de rigoler, et aucun amateur de rigolade ne restera insensible à ce qui nous attendait à la fin de cette semaine – la « compétition en piscine ». Le prétexte de cette épreuve était qu'un plongeur devait savoir réagir face à un rouleau plus violent que les autres dans une mer agitée. Pour ma part, j'aurais tendance à dire que c'était un tissu d'âneries : si vous êtes assez bête pour essayer de respirer à la bouteille en crevant la surface au beau milieu des rouleaux, c'est que vous méritez votre bulle d'air dans le cerveau. Vous passerez le bonjour à Darwin de ma part !

Cela ne vous surprendra sans doute pas d'apprendre que cette épreuve d'aptitude n'était qu'une excuse supplémentaire de la part des instructeurs pour casser certains stagiaires tout en terrorisant les autres.

Certaines procédures et techniques nous furent enseignées dans le cadre de notre préparation : en cas de problème avec l'équipement respiratoire, il faut d'abord se contorsionner pour vérifier que l'arrivée d'air est ouverte. Si le problème ne vient pas de là, il faut alors retirer les bouteilles afin de les inspecter. Pour cela, procéder par étapes : la ceinture de lest doit être retirée en premier et posée derrière les jambes, le stagiaire étant agenouillé au fond

de la piscine. Il convient ensuite de défaire les sangles du harnais de plongée, celle de poitrine d'abord, puis la sangle abdominale. Les bouteilles peuvent alors être basculées par-dessus la tête afin de voir si des nœuds n'obturent pas l'arrivée d'air des flexibles. S'il y a des nœuds, il faut les défaire, inspirer un grand coup dans l'embout, retenir à nouveau sa respiration en réinstallant les bouteilles sur son dos, refermer la sangle abdominale, puis la sangle de poitrine, remettre sa ceinture de lest et reprendre la plongée.

Si l'on ne parvient pas à défaire un nœud, on doit poser ses bouteilles sur le fond de la piscine, tourner la tête vers son instructeur et lui adresser le signe du pouce levé pour lui indiquer son souhait de faire surface. Dès qu'il accorde cette autorisation, il faut poser les lèvres sur le sol de la piscine, « l'embrasser », puis entamer une remontée contrôlée en expirant continuellement. Le baiser au fond de la piscine permet de s'assurer que le stagiaire effectuera bien une remontée d'au moins 2,75 mètres – et qu'il aura donc le temps d'expirer suffisamment pour éviter tout problème pulmonaire. Cela dit, je suis certain que les instructeurs prennent surtout plaisir à nous voir bécoter la surface de ciment.

Quand le stagiaire crève la surface, il doit *aussitôt* crier *« I FEEL FINE*[1] *! »* Il y a une raison importante à cela : si la remontée se passe mal et que le stagiaire souffre d'une embolie, il éprouvera alors des difficultés à prononcer les « F » – qui sonneront plutôt comme des « M ». En tout cas, c'est ce que prétendent les instructeurs. Quoi qu'il en soit, le fait de ne pas prononcer ces mots sitôt remonté à la surface constitue une faute entraînant l'échec à l'épreuve.

L'épreuve, qui se déroulait un vendredi, nécessitait que nous parcourions une largeur de piscine, aller et retour, dans la partie la plus profonde. Nous passâmes par ordre alphabétique, six stagiaires à la fois. Les autres devaient attendre sur le côté de la piscine, à bonne distance et le dos tourné afin de ne pas voir ce qui pouvait se passer. Je me souviens être resté assis avec mes bouteilles sur le dos, révisant par la pensée toutes les procédures à suivre. Au bout d'une vingtaine de minutes, j'entendis un premier *« I FEEL FINE ! »*, suivi de « Untel et Untel… ÉCHEC, sortez de la piscine ! »

Puis à nouveau *« I FEEL FINE ! »*, et encore « Échec, sortez de ma piscine. »

Cela continua tandis que nous approchions de la lettre « O ». Enfin, j'entendis : « O'Neill, ramène-toi. »

Je demandai l'autorisation d'entrer dans la piscine, laquelle me fut accordée. Je commençai à effectuer ma largeur aller-retour sous l'eau, impatient d'en finir et de passer à autre chose. Mais je n'avais pas nagé depuis une minute que je me faisais attaquer. Mon masque fut arraché et mes palmes furent violemment retirées. Mon arrivée d'air fut soudain fermée. J'imagine que c'est ce qui pourrait se produire dans une zone de forts rouleaux… J'attendis que cette « simulation » s'achève en retenant mon souffle. Puis je passai un bras derrière ma nuque et rouvris calmement l'arrivée d'air. Pas de problème. Je pouvais à peine voir sans mon masque, mais je pouvais toujours respirer, donc je poursuivis ma progression en rampant sur le fond plutôt qu'en nageant. La plupart des plongeurs agiraient ainsi dans l'océan, non ?

Environ une minute plus tard, nouvelle attaque. Le détendeur fut arraché de ma bouche et je sentis qu'un instructeur faisait un nœud avec mes flexibles. J'attendis calmement une trentaine de secondes en retenant ma respiration. Quand l'instructeur fut reparti, je passai à nouveau le bras derrière ma nuque pour rouvrir l'alimentation en air. Cela amena les flexibles à se remplir et à retrouver une certaine flottabilité : ils se soulevèrent au-dessus de ma tête et je pus constater les dégâts. Le flexible de gauche avait un nœud qui me parut impossible à dénouer. Celui de droite avait également été noué, mais apparemment moins serré, car la pression soudaine dans le tuyau quand j'avais rouvert l'alimentation avait suffi à le dénouer. Il m'approvisionnait désormais en air et je pouvais donc respirer, mais en avalant un peu d'eau à chaque goulée. Heureusement, je m'étais habitué à cette sensation de noyade tout au long de la semaine et je pouvais tout à fait survivre les quinze prochaines minutes tout en continuant d'avaler un peu d'eau à chaque nouvelle inspiration. J'espérais juste qu'aucun stagiaire BUD/S ne ferait ce que les petits garçons font parfois dans les piscines…

Jusque-là, tout allait bien et je ne me sentais nullement gagné par la panique. Je poursuivis mes allers-retours sous l'eau pendant une quinzaine de minutes en me faisant attaquer de manière régulière à un moment ou à un autre. J'héritai de quatre autres nœuds, mais je parvins à chaque fois à m'en débarrasser en suivant les procédures. Certains se dénouèrent d'eux-

mêmes quand je rouvris mon arrivée d'air, d'autres non, nécessitant alors que je retire mes bouteilles pour les défaire à la main.

La cinquième fois, l'instructeur me tomba dessus à coups de poings et de pieds. Nous avions entendu dire par les gars qui avaient passé cette épreuve avant nous que les instructeurs vous faisaient un nœud impossible à défaire quand ils souhaitaient votre échec. Ils appelaient cela le « super-nœud », et j'avais justement le sentiment que c'était ce que l'instructeur était en train de faire à mes flexibles. Quand il eut fini, je passai à nouveau le bras derrière la nuque pour rouvrir l'arrivée d'air. Rien. J'enchaînai aussitôt les procédures – déposer la ceinture de lest, défaire la sangle de poitrine, défaire la sangle abdominale, retirer les bouteilles, les inspecter – et tentai à nouveau d'inspirer une bouffée d'air, mais toujours rien. Je tentai alors de dénouer le nœud, mais sans y parvenir. Après avoir retenu mon souffle pendant une minute tout en m'acharnant sur le nœud, je jugeai que j'avais mon compte. Je me tournai vers l'instructeur pour lui faire signe que j'allais remonter. Il me donna son accord. J'embrassai le fond de la piscine, relevai la tête vers le haut et commençai à expirer. Je continuai ainsi jusqu'à la surface, inspirai une grande bouffée d'air californien, puis hurlai : *« I FEEL FINE ! »*

J'entendis alors dans mon dos l'instructeur qui s'était occupé de moi hurler à l'instructeur chef : « O'Neill. ÉCHEC. Il n'a pas suivi les procédures. »

Pardon ?

« O'Neill, tu dégages de cette putain de piscine ! »

Je sortis du bassin et récupérai l'équipement que j'avais perdu sous l'eau auprès du plongeur qui avait été chargé de le récupérer. J'allai me rasseoir, furieux, et écoutai la litanie des échecs se succéder pendant une bonne heure. Puis, ce fut à mon tour de recommencer, avec la même sanction : Échec.

Je pense que les instructeurs avaient décidé de nous en faire particulièrement baver parce que nous étions vendredi – ils savaient que nous nous prendrions la tête tout le week-end au sujet de cette épreuve. Si un stagiaire se comportait parfaitement bien, ils lui accordaient à contrecœur d'avoir réussi l'épreuve, mais la moindre hésitation, le plus petit geste malencontreux étaient synonymes d'échec. À la fin de cette journée, seule la moitié des stagiaires avait réussi l'épreuve.

Je savais que j'aurais encore droit à deux tentatives le lundi suivant. En cas d'échecs répétés, je serais rétrogradé dans le module PTRR jusqu'à ce que la promotion suivante entame la Phase Deux. Et si j'échouais à nouveau au sein de cette autre promotion, la 209, je serais viré et je ne deviendrais jamais SEAL.

À partir du moment où j'entendis ce terrible mot, *échec*, résonner dans toute la piscine, une phrase commença à tourner en boucle dans mon crâne : je *dois* réussir. Je ne pouvais pas me permettre d'être rétrogradé. Je *devais* réussir le stage BUD/S dès ma première tentative.

Ça allait être un putain de mauvais week-end.

ON NOUS LAISSA l'accès à l'équipement et aux salles de cours pendant le week-end et nous en fîmes un usage maximal. Je m'entraînai non-stop tout le samedi, jusqu'au coucher du soleil. Après cela, je me rendis dans la chambrée d'un ami afin de visionner le film *Heat*. Il venait de sortir en DVD et tout le monde voulait le voir. Je le regardai jusqu'à la fin, mais quand le générique de fin apparut à l'écran, je me rendis compte que je n'avais absolument pas suivi l'histoire du film. J'avais passé les deux heures à cogiter au sujet de l'épreuve de piscine. Longtemps après le stage BUD/S, j'eus l'occasion de le visionner à nouveau. Bon Dieu, c'était un sacré bon film. C'était la première fois que Hollywood incluait des « changements de chargeur » dans les scènes de combat. Enfin des fusillades réalistes à l'écran !

Bref, le week-end fut pénible, surtout le dimanche soir. De toute manière, les dimanches soir sont toujours affreux pendant le stage BUD/S. Mais cette fois, la pénibilité habituelle était encore exacerbée par ce petit message qui passait et repassait dans ma tête : *Dois… réussir… Ne dois pas… me faire… rétrograder*. J'avais l'impression d'être un X-Man se faisant botter le cul par Magneto.

Le lundi fut une superbe journée pour tous ceux qui avaient réussi l'épreuve vendredi. Ils se virent attribuer des « détendeurs simple tuyau » – le modèle contemporain utilisé pour les loisirs – et ils s'entraînèrent à plonger de manière classique dans le grand bassin de la piscine et peut-être même y trouvèrent-ils du… *plaisir* – en tout cas, c'est ce qu'une jalousie dévorante me fit imaginer tandis que j'étais assis, le dos tourné, à attendre que mon nom soit appelé. J'attendis encore, le temps que certains

réussissent, que d'autres échouent, puis ce fut à mon tour d'être convoqué. Je m'avançai et demandai l'autorisation d'entrer dans l'eau.

J'avais hérité d'un instructeur connu pour être un vrai salopard. Je n'étais pas particulièrement enthousiaste. Nous répétâmes les mêmes séquences : il me tomba dessus, m'arracha mon masque et ferma mon arrivée d'air. Je réussis à rouvrir l'arrivée d'air et poursuivis ma progression. Il m'entraîna à nouveau vers le fond et noua mes flexibles. Nous continuâmes ainsi pendant une bonne trentaine de minutes, déterminé que j'étais à ne pas remonter tant que je ne serais pas au bord de la noyade. Je parvins à défaire huit nœuds successifs, puis je me retrouvai confronté à un nouveau nœud impossible à défaire. Je m'échinai dessus pendant une bonne minute et jugeai finalement que je n'allais plus pouvoir tenir. J'adressai le signe du pouce levé à l'instructeur, qui m'accorda l'autorisation de refaire surface. J'embrassai le sol, expirai lentement pendant la remontée et annonçai à la surface : *« I FEEL FINE ! »*

L'instructeur ne prononça pas un mot. Il me tapa sur l'épaule et je me retournai. Il me regarda droit dans les yeux pendant de très longues secondes, sans rien laisser paraître. Il ne souriait pas, ne fronçait pas les sourcils. Il me fixait d'un regard impassible.

« Je devrais te sanctionner pour m'avoir fait rester si longtemps sous l'eau. Tu as dénoué trois de mes super-nœuds », finit-il par dire avant de relever la tête et d'annoncer : « O'Neill. C'est réussi. »

Voir d'autres gars échouer deux fois de suite ce jour-là fut une déchirure. Trois d'entre eux faisaient partie de mon équipage. L'échec qui me secoua le plus fut celui de Dave. Il avait été le porte-parole et le chef spirituel de toute la promotion depuis le premier jour. Il avait été stagiaire plusieurs mois avant que la promotion 208 ne commence sa formation, mais il s'était blessé avant la Semaine d'enfer et avait donc été rétrogradé au sein de notre promotion. Il savait donc à l'avance ce qui nous attendait, mais pour autant ça n'avait pas fait de lui une grande gueule. Disons que c'était peut-être une grande gueule, mais une grande gueule sympa. C'était un véritable équipier et quelqu'un qui savait nous motiver. Il connaissait tous les instructeurs par leurs noms et s'était assuré que nous les connaissions également quand nous interpellions l'un d'entre eux ou le saluions d'un *« Hooyah ».* Il m'avait énormément soutenu sur le plan moral pendant la Semaine d'enfer et je lui devais en grande partie d'y avoir survécu. Je suis sûr que d'autres gars avaient le même sentiment à son égard.

Ce lundi-là, il échoua donc pour la quatrième fois consécutive à l'épreuve de la piscine. Je me souviens l'avoir vu partir vêtu de son short et de son T-shirt marron avec son bloc de bouteilles attaché dans le dos. Assis à l'autre bout de la piscine, nous le regardâmes s'éloigner. Il se retourna alors et lança : « Bonne chance, promotion 208 ! » La vraie classe. Comme on pouvait s'y attendre, il acheva finalement sa formation au sein de la promotion 209 pour être ensuite affecté au sein d'un team sur la côte Ouest.

LES STAGIAIRES DE LA PROMOTION 208, en nombre toujours plus réduit, entamèrent ensuite la véritable formation plongeur. Au début, nous nous contentâmes de nager sur plusieurs centaines de mètres en suivant un cap défini avant de faire surface pour voir si nous étions vraiment où nous pensions nous trouver, et ainsi corriger d'éventuelles erreurs ou fixer un nouveau cap pour revenir vers la plage. Mais les plongées ne tardèrent pas à devenir plus difficiles. Nous fîmes alors des circuits comportant plusieurs caps successifs afin d'essayer d'atteindre différents « objectifs » en comptant nos coups de palmes pour estimer la bonne distance. Ce fut assez gratifiant d'apprendre enfin de véritables techniques SEAL !

Encore mieux, nous commençâmes à plonger sous les coques d'immenses navires de guerre pour apprendre à assembler et à placer des mines magnétiques capables de les envoyer par le fond. Glisser silencieusement sous des coques de taille monstrueuse, ou le long d'arbres d'hélice, d'hélices ou de gouvernails qui semblaient avoir été forgés pour une race de géants, procurait un sentiment d'irréalité, presque magique. Je prêtais également beaucoup d'attention aux énormes lignes de soudure des coques. Il était en effet tout à fait possible que nos boussoles s'affolent compte tenu du champ magnétique généré par l'incroyable masse de métal sous laquelle nous plongions, auquel cas il valait mieux pouvoir repérer ces lignes de soudure et les suivre sous l'eau. Personne n'avait envie de se noyer en nageant en rond sous une bande de matafs embarqués.

Plonger plusieurs fois par jour aurait constitué un exercice physique suffisant pour la plupart des gens, mais pas pour nous. Cet entraînement se déroulait bien sûr en parallèle de nos séances de sport qui, elles, ne cessaient jamais. Un soir, les instructeurs nous gardèrent ainsi jusqu'à minuit, sans donner l'impression qu'ils allaient bientôt arrêter de nous en faire baver. Nous étions tous épuisés et avions hâte d'aller nous coucher car nous allions devoir nous lever quatre heures plus tard. Personne n'osait

râler, mais nos bourreaux semblèrent percevoir un mécontentement silencieux de notre part. L'un des instructeurs dit alors : « Vous voyez le panier de basket, là-bas ? Si l'un d'entre vous arrive à marquer à 7 mètres, nous arrêtons la séance et nous vous laissons aller vous coucher. »

Je m'entendis annoncer : « Je peux le faire. »

Cela faisait un bout de temps que je n'avais pas pratiqué de lancers avec mon père ou seul, sans compter qu'il était tard, que j'étais fatigué, et que le regard de mes camarades ainsi que l'enjeu de ce panier faisaient peser une pression bien plus grande sur mes épaules que n'aurait pu le faire la foule surexcitée d'un stade, mais bon…

« Alors ramène-toi, la vedette. On va voir ce que tu as dans les bras. »

Pendant que je m'avançais jusqu'à la ligne des 7 mètres, quelqu'un dans les rangs lança : « Il a joué à l'université ! »

Quel connard… L'instructeur afficha un sourire. « D'accord, O'Neill, fit-il. Tu peux tirer à 7 mètres, mais tu le feras à genoux. »

Je sentis tous les regards rivés sur moi tandis que je m'agenouillais. Et je lançai le ballon depuis cette position. Qu'aurais-je pu faire d'autre ?

Ce fut un tir parfait, qui atteint le filet sans même toucher le cerceau.

En dépit de ce coup de chance, notre répit n'en fut pas moins trop court et bien insuffisant. Rien ne pouvait plus nous sauver de l'étape la plus redoutée de cette Phase Deux : l'épreuve de natation sur 5,5 milles nautiques (ce qui équivaut à 10 kilomètres pour les gens normaux).

Nous passâmes la nôtre un vendredi. Ce devait être la seule évolution de la journée et nous aurions tout le week-end pour récupérer. Dieu merci ! Mais, comme je l'ai déjà évoqué, les instructeurs de la Phase Deux ne nous appréciaient pas particulièrement. En nous briefant avant le démarrage de l'épreuve, l'instructeur chef annonça : « Messieurs, les courants marins ont changé aujourd'hui, donc au lieu de nager vers le sud en direction d'Imperial Beach, vous allez grimper dans des bus qui vous conduiront jusqu'à Imperial Beach, puis vous reviendrez à la nage. »

C'était un gros mensonge car, bien évidemment, les courants n'allaient *jamais* dans ce sens. Il voulait juste que nous galérions en nageant à contre-courant sur 10 kilomètres. Tandis que j'imaginais différentes manières de le tuer, il poursuivit son briefing : « Vous ferez les 10 kilomètres à la nage… Je serai pour ma part dans l'un des canots de sécurité, avec mes sandwiches, ma barquette de poulet KFC et mes canettes de Coca, pour faire mon pique-

nique des 10 kilomètres ! Mais ne vous en faites pas, je vous balancerai mes os de poulet tout au long du parcours. Ça fera d'excellents appâts ! »

J'esquissai un sourire. C'était peut-être un salopard, mais il faut reconnaître que c'était drôle.

« Et si vous pensez qu'il n'y a pas de grands requins blancs dans l'eau, c'est que vous vous mentez à vous-mêmes. »

Mon sourire se figea.

Nous enfilâmes nos vestes de plongée et grimpâmes dans le bus. Il fallut pas mal de temps pour rallier le point de départ dans un foutu bus roulant à 80 kilomètres/heure, et il allait falloir faire tout le chemin inverse *à la nage*. À contre-courant !

Une fois arrivés, nous nous alignâmes sur deux colonnes, face à face avec notre équipier. On m'avait réaffecté mon équipier de Phase Une, Monte, un gars qui se marrait en permanence – et c'est encore le cas aujourd'hui. Mais, ce jour-là, Monte ne se marrait pas du tout. J'étais face à lui et face à l'océan. Je l'observais en songeant : *Bon Dieu, je n'ai jamais vu un gars avec un air aussi misérable*. Je suis sûr qu'il pensait la même chose de moi. En plus, je détestais la natation. Deux milles nautiques m'auraient amplement suffi. Et il fallait que nous en fassions cinq et demi !

Nous entrâmes dans l'eau sur l'ordre de l'Instructeur Pique-Nique, puis commençâmes à nager en direction de Coronado. Ai-je précisé qu'il s'agissait de l'océan ? Cela nous sembla évident dès que nous fûmes confrontés au courant. Ça allait être une putain de longue journée. Tout ce dont je me rappelle, c'est d'avoir battu des jambes, mouliné des bras, glissé dans l'eau, respiré, battu des jambes, mouliné des bras, glissé dans l'eau… La côte étant concave, nous choisîmes de tracer en ligne droite pour raccourcir la distance. Toutes les équipes adoptèrent cette stratégie et se dispersèrent dans l'eau par binômes, au point que très rapidement il n'y eut plus assez de canots de sécurité pour nous tenir tous à l'œil. À un moment, nous fîmes une pause pour souffler quelques instants. Et Monte – un surfeur californien – me dit : « Putain, on s'est éloignés d'au moins 5 kilomètres de la plage ! »

Je me retournai pour jeter un coup d'œil. Il ne mentait pas. Il n'y avait d'ailleurs aucun bateau dans les parages, ni le moindre binôme de nageurs à l'horizon. Nous étions affamés et nous avions soif, mais nous n'avions rien à nous mettre sous la dent. « Ça fait vraiment chier. On continue. »

Et nous continuâmes. De toute manière, nous n'avions guère le choix. Au bout de cinq heures et demie, atteignant enfin la zone des rouleaux, nous commençâmes à nager parallèlement à la plage. Monte et moi avions interverti nos places environ 2 kilomètres plus tôt et c'était à mon tour de nager côté rivage et de nous guider. Nous nous trouvions à la hauteur du parcours d'obstacles, de sorte que nous savions qu'il ne nous restait plus que quelques centaines de mètres à parcourir. Je pouvais cependant déjà voir qu'il se passait quelque chose d'inhabituel sur la plage. Un officier en uniforme kaki hurlait à tue-tête dans notre direction. Quelques instructeurs braillaient également dans leurs mégaphones pour nous faire sortir de l'eau. « C'est quoi, ce bazar ? »

L'officier en question n'était autre que le maître principal, le conseiller du commandant. Un homme de son rang n'aurait pas dû se trouver là, encore moins avoir à hurler comme un membre d'équipage. Quelque chose était arrivé. Nous songeâmes qu'il devait s'agir d'une urgence médicale et nous nous hâtâmes de rejoindre la plage. Je me rappelle encore cette sensation de bonheur éprouvée quand mes pieds touchèrent enfin le fond sablonneux ! Enfin ! Deux binômes seulement avaient achevé le parcours. Nous étions le deuxième, avec 200 mètres de retard sur le premier, mais je m'en contrefichais. C'était fini, nous étions sortis de l'eau et le week-end allait commencer.

Nous apprîmes un peu plus tard que le maître principal avait découvert que les instructeurs nous avaient délibérément fait nager à contre-courant. Il savait que cela nous amènerait aux frontières de la résistance du corps humain face à l'hypothermie. Sans compter que nous nous étions tellement éparpillés sur l'océan qu'il aurait été impossible de secourir celui d'entre nous qui se serait retrouvé en situation de noyade. Les instructeurs avaient imaginé une combine pour le moins hasardeuse, et je suis certain qu'elle leur valut une volée de bois vert de la part du maître principal. Je dois avouer que nous éprouvâmes une certaine satisfaction à cette idée.

Tout le week-end, je fus d'excellente humeur. À présent que la nage de 10 kilomètres était derrière nous, plus rien ne pouvait m'empêcher de devenir un SEAL.

Mes camarades plus jeunes et moi descendîmes passer le week-end à Tijuana, et nous ne fîmes pas les choses à moitié. Nous revînmes sur base plus pauvres que nous n'étions partis et la tête encore embrumée par les vapeurs d'alcool, prêts à passer une journée tranquille en salle de cours.

Nous nous assîmes derrière nos bureaux le lundi matin, gloussant à propos de notre camarade Jimmy, qui s'était mis minable et qu'il avait fallu aider à passer la frontière pieds nus – il avait perdu ses tongs. D'origine asiatique, il a la peau mate, et nous avions passé de longues minutes à expliquer aux gardes-frontières que c'était un marin de la Navy et non un immigré clandestin.

C'est alors qu'un de nos instructeurs déboula dans la classe. Il avait visiblement assisté au savon que leur avait passé le patron le vendredi précédent au sujet de l'épreuve de natation. Il annonça tout de go : « Les cours sont annulés aujourd'hui ! »

Quoi ?

« Comme tout le monde n'a pas achevé l'épreuve de natation de 10 kilomètres vendredi, poursuivit-il, nous allons la refaire aujourd'hui ! »

Oh, *putain !*

Ça ne pouvait pas être vrai.

Mais ça l'était. Et ce n'était pas tout.

« Cette fois-ci, messieurs, nous ne sommes pas certains du sens du courant, enchaîna-t-il. Vous allez donc nager vers Imperial Beach jusqu'à mi-parcours, puis vous ferez demi-tour. »

Quel salaud ! Là encore, ils savaient pertinemment dans quel sens allait le courant. Ils auraient pu nous laisser nager dans le sens du courant et l'affaire aurait été pliée en quelques heures. Mais les choses n'allaient bien sûr pas se passer comme cela et il était temps d'enfiler une fois de plus nos vestes de plongée.

Et, une fois de plus, je me retrouvai face à l'océan avec Monte pour binôme – comme prisonnier d'une boucle temporelle. Je me rappelle encore son air abattu. Sa capuche de néoprène était assez serrée, ce qui lui donnait un air poupin. Soudain, tandis que je l'observais, je me sentis nerveux. Il avait scotché une barre chocolatée géante sur sa ceinture de plongée, à côté d'un grand poignard, là où aurait dû se trouver une fusée de détresse. J'étais mort de rire, mais en même temps je ne pus m'empêcher de m'inquiéter : « Mec, si les instructeurs voient ça, on est tous les deux baisés.

– Ne t'en fais pas. Si tu ne dis rien, je la partagerai avec toi », me rassura Monte.

C'était de la folie ! Après tout ce que nous avions enduré, allais-je vraiment risquer de me faire virer du stage BUD/S pour 2 000 calories de

cacahuètes grillées, caramélisées et enrobées de chocolat ?

Je ne sais pas pourquoi, mais oui, j'allais le faire.

Heureusement pour nous, les instructeurs étaient encore si tendus à l'idée de s'être fait remonter les bretelles qu'ils ne remarquèrent rien. L'épreuve fut une torture, l'eau était glacée, et tout cela nous fit à nouveau vraiment chier. Sauf ma portion de barre chocolatée à mi-parcours. Un pur délice.

Aujourd'hui encore, je pense que nous faire passer cette épreuve de 10 kilomètres une seconde fois fut la pire saloperie que l'on me fit jamais, si l'on excepte les terroristes qui me tirèrent dessus ou essayèrent de me faire exploser. Ce fut une vraie vacherie. Mais nous accomplîmes cette épreuve une seconde fois, et cette fois-ci, tout le monde l'acheva. Je pensais alors qu'il s'agissait de la dernière épreuve vraiment difficile, mais il faut croire que je continuais à me bercer d'illusions.

---

1. « Je vais bien ! »

Chapitre 6

L'île de San Clemente évoque une apostrophe de 30 kilomètres de long ; elle représente pour l'essentiel la ligne de crête émergée d'une montagne sous-marine s'élevant à 600 mètres au-dessus du Pacifique, à plus de 120 kilomètres à l'ouest et légèrement au nord de San Diego. L'île, propriété de l'US Navy, est officiellement inhabitée. Elle compte pour seule installation le bâtiment du Naval Special Warfare. C'est là que la formation SEAL atteint son apogée. L'île offrirait un lieu de randonnée formidable pour des campeurs s'il n'y avait en permanence ces explosions dans les environs. Ses eaux, les plus pures que j'aie jamais vues, sont d'un bleu-vert si chatoyant qu'il fait penser à une aigue-marine taillée et polie. La visibilité porte jusqu'à 7 mètres de profondeur, même de nuit. Homards et poissons y vivent en abondance. Tout le littoral constitue une zone de reproduction pour les grands requins blancs, célèbres pour leur propension à confondre des êtres humains en tenue de plongée avec des otaries, leur plat préféré. Il n'était pas inhabituel de voir une demi-otarie de 200 kg s'échouer sur la plage où nous nous entraînions.

Pourtant, les attaques de requins restent rares et aucun SEAL n'a encore été mordu par l'un d'entre eux. Les entraînements se poursuivaient donc, même quand des ailerons étaient repérés. Le seul conseil que donnait notre manuel d'instruction était : « Agir avec prudence. » Mais il existe une autre sorte de prédateur géant sur cette île : l'instructeur SEAL. Ce petit morceau de terre étant assez éloigné du centre de commandement de Coronado, les instructeurs avaient les coudées franches. Ils avaient même un slogan pour les quarante derniers jours de formation : *« Personne ne vous entend crier. »* Il n'y avait aucun jour de repos et les instructeurs n'avaient rien d'autre à faire que de tourmenter leurs stagiaires.

Nous pensions tous que la Phase Trois de la formation serait amusante car nous pourrions enfin y manipuler certains joujoux de la Navy. Cette phase de la formation couvrait les manœuvres terrestres et les tactiques insurrectionnelles, le tir et la démolition. Et, en effet, une partie du programme était amusante. Avant de débarquer sur l'île, nous avions fait un petit détour par le champ de tir de la Navy de San Diego, ainsi qu'un petit voyage de quelques jours sous la tente, à Mount Laguna, afin de nous initier à la course d'orientation. Ces deux expériences avaient été d'autant plus motivantes et distrayantes que nous étions sur un petit nuage, quasiment convaincus de tous devenir SEAL.

Mais, arrivés sur l'île de San Clemente, nous déchantâmes rapidement.

Nous débarquâmes sur l'île en début de soirée et nous nous répartîmes en équipages. Chaque équipage disposait d'une chambrée avec des lits de camp. Après avoir déposé nos affaires, nous fûmes rassemblés en salle de cours pour une leçon qui, expliquèrent les instructeurs, allait nous permettre de nous familiariser avec les requins avant de partir nager avec eux, en pleine nuit.

Nous visionnâmes environ deux heures de compilation des meilleures séquences de *Shark Week*[1] et nous reçûmes ensuite l'ordre d'enfiler nos vestes de plongée afin d'aller faire trempette dans la baie. Habituellement, les binômes de nageurs cherchent à distancer les autres pour gagner la course. Cette fois, ce fut différent : nous nageâmes tous les uns contre les autres, en formation groupée. J'imagine que le poids du nombre nous faisait nous sentir en sécurité. Mais, à la réflexion, je me demande si ce n'était pas contre-productif, tant nous ressemblions à d'appétissants poissons tentant maladroitement de nager en banc. Ce fut un réel soulagement quand nous ressortîmes de l'eau.

La fois suivante, nous allâmes nager chargés de musettes remplies d'explosif C-4. Même les grands requins blancs se doutèrent qu'il valait mieux ne pas nous chercher ce jour-là. Nous nous entraînâmes aux techniques de démolition d'obstacles sous-marins pratiquées durant la Seconde Guerre mondiale, quand les plongeurs retenaient leur souffle, plongeaient sans bouteilles et fixaient autant d'explosif que possible sur l'obstacle avant de devoir remonter à la surface pour respirer. Deux autres binômes prenaient ensuite le relais en emmenant avec eux un dévidoir de cordeau détonant. Nous nous entraînions à utiliser ces cordeaux pour voir combien de temps ils mettaient à se consumer, calculions alors le délai

souhaité, puis en coupions la quantité nécessaire. Une fois les branchements effectués, nous amorcions la mèche et plongions à terre pour observer le spectacle. Regarder pour la première fois plusieurs centaines de kilos de C-4 détoner sous l'eau est jouissif. L'eau ne se comprimant pas, elle est projetée dans les air sur plusieurs dizaines de mètres de hauteur. Vous voyez d'abord la gerbe d'écume, puis vous entendez l'explosion.

Nous fîmes exploser un paquet de trucs sous l'eau pendant quelques semaines, puis nous passâmes à l'armement et aux tactiques propres aux petites unités. J'ai conscience que cela pourrait sembler excitant, mais rappelez-vous que nous nous trouvions à des dizaines de kilomètres de toute humanité, et à la merci d'instructeurs SEAL inhumains. Nous comprîmes tout de suite que leur règne de terreur durerait quarante jours et quarante nuits. Il était inimaginable que nous puissions hériter ne serait-ce que d'un seul jour de repos.

Faute de distraction sur place, les instructeurs s'ennuyaient. Et quand ils s'ennuyaient, ils se défoulaient sur nous. Tous les jours, nous devions faire des pompes avec tout notre équipement sur le dos, puis courir sur la pente d'une montagne rebaptisée « la colline du Plongeur » – et ce, uniquement pour aller petit-déjeuner. Après tout ce que nous avions déjà subi, ces séances de sport nous semblèrent pourtant plus ennuyeuses que douloureuses. Même nos footings de 22 kilomètres s'apparentaient plus à une balade touristique sur l'île qu'à une torture.

Le problème venait de ce que les instructeurs n'étaient jamais à court de prétextes pour nous faire courir sur les 200 mètres qui nous séparaient de la plage afin de plonger dans l'océan et de faire le sablé. Et vous aviez beau être dans la meilleure forme possible, le froid et la fatigue finissaient toujours par l'emporter – ce qui vous faisait alors foirer, et ce qui vous valait de vous faire massacrer. Il suffisait même d'être à côté de quelqu'un qui avait foiré pour se faire massacrer avec lui. C'est la raison pour laquelle mon expérience sur cette île fut si cauchemardesque.

Une fois de plus, mon vieil équipier Monte et moi fûmes séparés et affectés de manière aléatoire à d'autres équipages. Et, une fois de plus, je tirai le gros lot en héritant d'un nouveau binôme que j'appellerai Parker. Après avoir survécu à la Semaine d'enfer, à l'épreuve de la piscine et à celle des deux fois 10 kilomètres de nage comme nous tous – ce qui aurait dû théoriquement prouver qu'il était indestructible –, Parker commença, pour je ne sais quelle raison, à craquer sur l'île.

Je l'avais eu comme camarade de chambrée depuis que nous avions déménagé au bâtiment 618 lors de la Phase Deux et je devais réemménager avec lui lorsque nous quitterions l'île pour recevoir nos brevets. Nous avions parfaitement bien cohabité. C'était un type drôle, et le plus grand fan de Jimmy Buffett[2] que j'avais jamais rencontré. Ses performances n'avaient jamais été mises en doute. Il était dans une forme parfaite et avait traversé toutes les épreuves sans problème particulier – si ce n'est qu'il avait une petite amie à San Diego. Le fait de la voir pendant ses week-ends de permission l'avait sans doute aidé à tenir le coup. Mais quand nous nous étions retrouvés prisonniers de l'île, il avait commencé à perdre de sa superbe. Il était à la traîne dans les séances de sport. Il se fit même incendier pour avoir essayé de faire demi-tour un peu trop tôt lors d'une course matinale sur la « colline du Plongeur » – heureusement pour lui, il ne s'était fait recadrer que par des stagiaires. Quoi qu'il en soit, il sous-performait nettement durant cette Phase Trois et nous commencions à nous inquiéter à son sujet.

Un jour, il oublia de replacer le ressort de culasse dans son arme – une pièce essentielle à son bon fonctionnement. Sur le champ de tir, un instructeur lui demanda s'il avait bien procédé à l'inspection de son arme et au « test de fonctionnalité ». Parker mentit et répondit que oui. Ne pas procéder à ce test constituait une faute impardonnable. Et mentir à ce sujet pouvait vous valoir un renvoi immédiat du stage. C'était aussi un comportement d'une stupidité aberrante. Bien entendu, l'instructeur essaya de procéder au test. Faute de ressort, la culasse ne put fonctionner.

J'imagine que Parker était si épuisé et à bout qu'il cherchait, inconsciemment, à se faire virer. Mais les instructeurs l'appréciaient, et ils hésitaient aussi à se séparer de quelqu'un qui était allé si loin dans la formation. Au lieu de lui tomber dessus à bras raccourcis, ils le punirent en lui ordonnant d'aller plonger dans l'océan et de faire ensuite le sablé une fois par heure au cours des vingt-quatre prochaines heures.

Pour moi, le problème venait de ce que nous avions beau être sur une île, *aucun* homme n'était jamais une île chez les SEAL[3]. Nous sommes toujours collés à notre équipier, même quand les choses tournent au vinaigre. J'apprécie le travail en équipe, mais se faire punir pour l'incompétence ou la paresse d'un autre, encore et encore, finit par lasser. Chaque fois que Parker déconnait, les instructeurs annonçaient : « Ça me

ferait chier d'être toi, O'Neill. » Et bien sûr que ça me faisait chier. L'île était suffisamment hostile en soi pour ne pas être en plus frigorifié, trempé, couvert de sable et privé de sommeil en permanence. Je m'en prenais plein la gueule à cause de lui et cela commençait vraiment à me peser.

Quelque chose d'étrange se produisit alors. Un groupe du SEAL Team 3 vint sur l'île dans le cadre d'un entraînement à la démolition sous-marine. Les gars furent logés dans un meilleur bâtiment que le nôtre, un bâtiment bien plus agréable situé à quelques centaines de mètres seulement du bâtiment BUD/S. Conçu à l'opposé de nos baraquements banals dépourvus d'espaces communs, il ressemblait plutôt à un hôtel tout confort. Il disposait de téléviseurs à écran géant, d'une grande cuisine et même d'un bar. Il était également pourvu de barbecues en extérieur et de salles de musculation. Le Team 3 avait également à sa disposition des congélateurs qui devaient être fermés à l'aide de rubans adhésifs tant ils débordaient de homards.

Mais ils s'entraînaient dans la même baie que nous. Au cours de l'un de leurs exercices, leur charge explosive sous-marine ne détona pas. Ils n'avaient pas respecté la règle numéro 1 : « Deux égale un, un égale zéro. » Ils n'avaient pas pensé à installer un deuxième déclencheur par mesure de sécurité. Et comme il y avait désormais une charge explosive non neutralisée dans l'eau sans possibilité de la faire détoner, ils devaient attendre un minimum de quarante-huit heures avant d'envoyer un gars fixer un nouveau déclencheur. Cerise sur le gâteau, cette charge explosive d'une taille conséquente avait été placée en face de la seule plage accessible de l'île – la majeure partie du littoral n'était que falaises escarpées – et il n'y avait nulle part ailleurs où effectuer l'entraînement. Ce fut une formidable nouvelle pour la promotion 208, car cela signifiait que *personne* n'allait pouvoir plonger pendant quelques jours. Quel bonheur ! Mais Parker foira à nouveau.

Cette fois-ci, il ne nettoya pas suffisamment bien son arme et laissa des résidus de poudre dans le canon. L'instructeur commença par annoncer : « Va plonger dans l'océan et fais le sablé toutes les heures pendant les… » quand tout à coup il fut frappé par un éclair de lucidité : « Oh, bon Dieu. Tu ne *peux pas* plonger dans l'océan… »

J'en avais tellement ma claque des foirades de ce mec que je proposai : « Laissez-moi le doucher toutes les heures au tuyau d'incendie. »

L'instructeur éclata de rire et donna son accord. De la même façon que pour l'inspection de chambrée, j'avais imaginé quelque chose d'inattendu et

de distrayant qui m'avait valu un blanc-seing de l'instructeur. Certes, ce n'était pas très loyal de ma part de suggérer une telle alternative, mais ce mec me fatiguait vraiment. Les autres stagiaires en avaient marre, eux aussi, et ils apprécièrent ma touche de créativité. Seul bémol : je dus me réveiller toutes les heures pour pouvoir lui faire prendre sa douche.

Je ne pense pas que Parker m'en tint rigueur. Il semblait plutôt évident qu'il n'était pas lui-même et les instructeurs ne voulaient pas encore s'en débarrasser. Il lui fallait simplement être renvoyé à Coronado et rétrogradé afin de se remettre les idées au clair, ce qui advint. Il reçut son Trident avec la promotion 209.

Pendant quarante jours d'affilée, nous ne cessâmes de griller des cartouches, de faire exploser des trucs, de nager et d'apprendre. Ce fut la première fois en huit mois que nos corps purent se rétablir un peu, de sorte que les exercices nous permirent de nous fortifier au lieu de nous laminer. Nous ne pouvions manger que ce qu'on nous servait au réfectoire, donc ni sucreries ni alcool. Je me rappelle m'être regardé dans un miroir avant de prendre une douche et m'être demandé par quel miracle mon petit ventre s'était transformé en tablette de chocolat.

Quelques semaines avant que notre séjour sur l'île ne touche à sa fin, des « formulaires de vœux » nous furent distribués. Nous reçûmes pour instruction d'y inscrire nos nom, grade et promotion BUD/S ainsi que nos trois premiers choix d'affectation. Pour moi, et pour les autres, le choix se résumait surtout à savoir si je voulais être affecté dans un SEAL Team au numéro pair sur la côte Est, ou rester à Coronado au sein d'un SEAL Team au numéro impair. Je fis le choix de la côte Est. Le Team 2 était le plus ancien des teams, celui qui avait l'histoire la plus riche. C'était le Team 2 qui avait été déployé durant la guerre en Bosnie. Il est vrai que ce conflit venait de s'achever, mais j'imaginais que cette région du monde m'offrirait encore l'opportunité de mettre en pratique mon entraînement au combat.

En vérité, il s'agissait plus d'un choix fait au hasard. Personne parmi nous ne savait réellement ce qu'accomplissaient les SEAL Teams, mais nous savions tout de même qu'ils avaient pas mal d'actions clandestines à leur menu.

En tout cas, il y avait une chose dont nous étions certains : NE JAMAIS MENTIONNER « SDV » SUR UN FORMULAIRE DE VŒUX.

SDV signifie SEAL Delivery Vehicle[4]. Il s'agit d'un mini-sous-marin qui peut transporter un SEAL Team sur une longue distance et l'amener à proximité d'un objectif sans être détecté. Les plongeurs peuvent alors émerger sous les navires ennemis, s'infiltrer sur une plage ou remonter des fleuves tenus par l'ennemi afin de mener ensuite une action clandestine en pleine ville. Tout cela a l'air plutôt cool et intéressant sur le papier, mais il faut savoir une chose : il ne s'agit pas de sous-marins étanches. Ils sont remplis d'eau froide et se manœuvrent dans l'obscurité la plus complète. C'est un peu comme prendre place dans un cercueil rempli d'eau.

Or, j'en avais assez d'avoir froid et d'être trempé. En plus, comme vous vous entraîniez en permanence à plonger si vous faisiez partie d'un Team SDV, il ne vous restait plus une minute de libre pour tous les autres trucs marrants à faire : dérive sous voile, tir, explosifs, etc.

Personne ne trépignait donc à l'idée d'intégrer un Team SDV, mais la Navy n'en avait pas moins besoin de remplir ses quotas. Il vous suffisait donc de chuchoter le terme « SDV » pour vous retrouver embrigadé dans cette voie pour une très longue période.

Quand vint le moment d'apprendre nos affectations, nous allâmes nous asseoir en salle de cours pour écouter un instructeur égrener la liste des noms : Untel, SEAL Team 1. Untel, SEAL Team 8. Un tel, SDV 2. Vous pouviez entendre un murmure collectif chaque fois que les trois lettres redoutées étaient prononcées. Il y eut environ huit personnes affectées aux SDV avant d'en arriver à mon nom. L'instructeur était tellement habitué qu'il commença : « O'Neill, SD… Oh, pardon, SEAL Team 2. »

Dans le court laps de temps qu'il me fallut pour intégrer cela, je dus prononcer « Oh, putain ! » à neuf reprises au moins, suivis d'un « *Ouais !!* ». Ce serait donc le SEAL Team 2. Mon premier choix. Mon véritable équipier, Monte, et moi allâmes dehors nous faire prendre en photo ensemble ce jour-là. J'ai toujours ce cliché : je pointe deux doigts pour le SEAL Team 2, il ne pointe qu'un majeur. Devinez où il avait été affecté ?

Le vol retour vers Coronado s'effectua dans la béatitude la plus totale ; nous étions vendredi, nous avions deux jours de permission devant nous et le lundi suivant serait le premier jour de notre dernière semaine de stage BUD/S. C'est à ce moment-là que je pris réellement conscience de la chose : j'allais réussir la formation et devenir Navy SEAL.

Le vendredi suivant, ma famille fit le déplacement pour assister à la cérémonie de remise de brevet. Les 33 survivants des 200 candidats initiaux de la promotion 208 étaient assis ensemble, vêtus de leur uniforme bleu, attendant que la cérémonie commence, quand l'Instructeur A. entra. La plupart d'entre nous ne l'avaient pas revu depuis plusieurs mois, puisqu'il était instructeur de la Phase Une. À cette époque-là, chaque vendredi avant notre permission du week-end, il venait nous retrouver dans la salle de cours où nous avions fait connaissance pour la première fois et, de sa belle voix, il annonçait les noms, par ordre alphabétique, des stagiaires qui avaient réussi toutes les évolutions de la semaine et leur demandait de se lever. Il annonçait ensuite que ces hommes debout étaient les « modèles du stage BUD/S ».

Et aujourd'hui, de cette même voix, il nous demanda à tous de nous lever et annonça : « Quand je lirai votre nom, vous vous assiérez. »

Il commença à lire une liste de noms par ordre alphabétique, qui ne nous évoquèrent rien pour la plupart d'entre eux, et la liste fut longue. Il égrena environ 170 noms avant d'en avoir fini. Nous étions encore tous debout.

Il nous laissa intégrer tout cela dans un silence de plomb, puis reprit la parole : « C'étaient les capitulards. Les hommes qui sont restés debout sont les modèles du stage BUD/S, promotion 208. Toutes mes félicitations. »

Ce fut un moment vraiment émouvant, et je ne l'oublierai jamais.

PERSONNE NE PEUT PRÉDIRE QUI RÉUSSIRA la formation BUD/S. La hiérarchie essaie, pourtant : elle fait appel à des psychologues et augmente le nombre de candidats initiaux dans l'espoir qu'un plus grand nombre restera debout à la fin. Ils ajustent le processus afin d'offrir une égalité des chances aux minorités, mais ce qui se passe, c'est que les instructeurs font subir aux stagiaires ce qu'ils ont eux-mêmes subi, et qu'il y a toujours 80 % d'échec. Nous avons plus de SEAL blancs parce qu'il y a tout simplement plus de Blancs qui se portent candidats. Quatre-vingts pour cent des candidats blancs échouent, 80 % des Philippins échouent, 80 % des Noirs échouent. Et ce qu'il y a d'ironique là-dedans, c'est que la Navy *ne veut pas* d'un taux d'attrition de 80 %. Elle n'a pas assez de SEAL. Nous sommes toujours en sous-effectif.

Dès le début des classes, les instructeurs séparent les engagés qui veulent devenir SEAL des autres. Ils les logent ensemble, les nourrissent mieux,

leur font faire des exercices destinés à les préparer au stage BUD/S. Ces jeunes recrues prometteuses se fortifient, mangent à leur faim et sont conditionnées sur le plan psychologique. Puis elles sont envoyées en formation SEAL et 80 % échouent tout de même. Quoi que puissent tenter les stratèges de la Navy, rien n'y fait. Vous pourriez penser qu'un nageur olympique y arriverait. Vous pourriez penser qu'un joueur de football professionnel y arriverait. Mais cela ne change rien – 80 % d'entre eux échouent aussi.

À la lumière de mon expérience, la seule catégorie de personnes à réellement sous-performer lors du stage BUD/S appartient à un même segment démographique, celui des grandes gueules. Ce sont en général les premiers à aller sonner la cloche.

Quant à ceux qui réussiront, il n'y a qu'une seule chose que je puisse affirmer : êtes-vous le genre de personne à pouvoir convaincre votre propre corps qu'il pourra faire tout ce que vous exigerez de lui ? Le genre de personne capable de se fracasser contre un mur et de dire ensuite « Quel mur ? »… Cette force mentale n'est l'apanage d'aucune ethnie ni d'aucune couleur de peau. Elle n'est pas fonction de votre taille, de votre musculature ou de votre QI. Au final, ce qui compte, c'est votre ténacité, et soit vous êtes né avec, soit vous n'y arriverez jamais.

À L'ISSUE DE LA REMISE DES BREVETS, je partis faire la fête avec ma famille à la manière BUD/S en mettant le cap sur Tijuana. Mes proches n'en revinrent pas de voir le prix dérisoire des lunettes de soleil Oakley au Mexique. Je dus malheureusement leur expliquer qu'il s'agissait de contrefaçons. De toute manière, ils ne me crurent pas.

Nous retournâmes à Butte pour les vacances de Noël. Je ne saurais vous dire combien j'étais gonflé à bloc. Je venais d'achever la formation BUD/S, j'avais reçu mon ordre d'affectation pour le SEAL Team 2 et j'avais un détour programmé pour l'école des troupes aéroportées, à Fort Benning, en Georgie.

En m'y présentant, début janvier, je ne savais pas trop à quoi m'attendre. Les autres stagiaires seraient de mon âge, mais à quoi pouvaient-ils bien ressembler ? Était-ce de gros durs baraqués de l'armée de terre ? J'étais curieux à leur égard, mais il s'avéra qu'ils l'étaient encore plus au mien. Ils voulurent tout savoir de la formation SEAL et me demandèrent si les reportages ou les films étaient fidèles à la réalité. Naturellement, je leur

répondis que c'était tout à fait le cas. *Ce que vous voyez au cinoche, c'est comme nous !*

Ce n'est qu'en revoyant mes frères de la promotion 208 que je réalisai à quel point ils m'avaient manqué, ne serait-ce qu'après deux semaines de séparation. Nous avions achevé ensemble la plus difficile des formations militaires au monde et nous avions forgé le genre de lien que l'on ne connaît généralement qu'après avoir traversé une guerre ensemble. Peut-être avions-nous aussi développé une légère pointe d'arrogance.

Nous savions que, si nous n'obtenions pas notre brevet de parachutiste, nos teams nous taperaient sur les doigts et nous enverraient illico le repasser. Les gars des autres unités n'avaient pas cette chance ; s'ils échouaient, ils étaient virés. Nous étions un peu la version militaire des membres de la mafia. Nous étions aussi au meilleur de notre forme physique, prétentieux comme des coqs et plutôt beaux gosses.

Lors de cette formation parachutiste, avant de prendre son repas au réfectoire, le stagiaire devait effectuer cinq tractions sur la barre située à l'extérieur du réfectoire. Nos gars pouvaient enchaîner jusqu'à 30 tractions avant qu'un instructeur de saut – ils étaient surnommés les « casquettes noires » car ils portaient tous ces casquettes de baseball noires brodées d'un brevet parachutiste en fil d'argent – ne se pointe pour nous intimer l'ordre d'arrêter notre démonstration. Je me souviens de l'un d'eux qui, hilare, avait beuglé : « Vous croyez peut-être que je ne sais pas qui vous êtes ? Des Navy SEAL… Des foutus *Terminator* ! »

Un autre instructeur avait préféré nous prendre à part pour nous dire : « Je sais ce que vous avez accompli. On accueille régulièrement des gars comme vous. Mais j'ai mon boulot à faire et cette école est importante pour vos frères et sœurs de l'armée de terre, de la Navy et de l'armée de l'air. Alors comportez-vous en professionnels et n'en faites pas trop baver aux casquettes noires. » Sur ce, il sourit et hurla : « Plaquage au sol ! »

Nous nous mîmes en position de pomper, avec pour obligation d'effectuer dix pompes en les comptant à voix haute. Mais rappelez-vous : pendant la Phase Trois du stage BUD/S, chaque fois que nous entendions « Plaquage au sol », nous devions en faire une cinquantaine. Nous avions ainsi pris l'habitude d'en faire plusieurs milliers par jour.

Le SEAL le plus ancien donna la cadence et nous « comptâmes ».

« En bas… UN ! »

« En bas… UN ! »

« En bas… UN ! »

« En bas… UN ! »

Nous comptâmes une trentaine de fois jusqu'à un, jusqu'au point où la casquette noire se lassa et hurla : « Debout ! »

Nous obéîmes. « Connards. Retournez dans votre salle de cours ! »

Ils nous traitèrent bien, et nous les traitâmes bien… la majeure partie du temps. Je me rappelle m'être confié à une casquette noire au sujet de mon premier saut : « C'est vraiment le truc le plus cool que j'aie jamais fait. »

Il dut être amusé par mon enthousiasme bon enfant, même si je suis certain qu'il en avait déjà été témoin une bonne centaine de fois. La porte de saut m'avait paru minuscule et le décor énorme : comme un gigantesque écran de cinéma rempli d'un côté par le ciel et de l'autre par des arbres. Le saut en lui-même fut comme une bousculade suivie d'un *« Oh putain merde ! »* puis d'un calme absolu… et d'un atterrissage plutôt brutal. Il me fallut trois semaines pour apprendre à me réceptionner. Mais cela ne me posait pas de problème. Plus cela me prendrait de temps, plus je pourrais enchaîner les sauts.

Quoi qu'il en soit, aucun d'entre nous ne rencontra de difficultés particulières et nous fûmes tous brevetés. J'éprouvai une véritable fierté quand je reçus mon insigne de poitrine – un insigne métallique avec épingle représentant deux ailes incurvées se déployant de chaque côté des suspentes d'un parachute. Sauter d'un avion vous changeait la vie, mais je voulais le grand jeu pour cette remise d'insigne : « les ailes de sang ».

J'en avais entendu parler par des instructeurs, par des SEAL et par des parachutistes du 82e Airborne. Ils évoquaient tous un certain rite de passage… « De mon temps… » Cette tradition avait été officiellement interdite, mais je savais qu'elle avait toujours cours chez les puristes. Vous devriez pouvoir deviner en quoi elle consistait.

Je me rendis dans le bureau de ma casquette noire préférée et frappai à la porte. Il y avait trois autres casquettes noires avec lui. Je lui tendis mon insigne après avoir ouvert le fermoir de l'épingle. Il me demanda : « Qu'est-ce que tu veux ? »

Je répondis : « Je ne les mérite pas encore. Je sais comment vous procédez au 82e Airborne.

– Les brimades sont interdites, O'Neill.

– Épinglez-moi. »

Nous nous jaugeâmes du regard pendant quelques secondes. Il finit par acquiescer et par s'approcher. De la main gauche, il plaça l'insigne sur ma poitrine, côté gauche, puis d'un coup sec m'enfonça l'épingle dans la peau. Il me serra ensuite la main. Je fixai les trois autres instructeurs et lançai : « Alors ? »…

Ils s'approchèrent et, l'un après l'autre, m'enfoncèrent un peu plus l'épingle dans la poitrine avant de sourire et de me serrer la main. J'étais désormais parachutiste.

Il était temps de partir à Virginia Beach. J'allais enfin pouvoir me présenter au légendaire SEAL Team 2.

---

1. Émission consacrée aux requins, diffusée sur la chaîne Discovery Channel depuis 1998.
2. Chanteur américain de country music.
3. « Aucun homme n'est une île » (poème de John Donne, 1624).
4. Propulseur sous-marin SEAL.

Chapitre 7

Pour ma première soirée à Virginia Beach, je me rendis avec quatre de mes camarades de la promotion 208 au Peabody's, un fameux club accessible aux « 18 ans et plus ». J'aimais bien la musique qu'ils passaient à l'intérieur, mais j'avais envie d'un peu d'air frais. Je pris ma bière pour aller la siroter dehors – il n'y avait pas de terrasse.

J'avais 20 ans et j'étais habitué à procéder de la sorte à Butte, dans le Montana. Mais il se trouve que vous n'avez pas le droit de boire une bière sur le trottoir, dans le monde réel. À peine en avais-je avalé une gorgée qu'une main se refermait sur mon bras. C'était un policier, qui voulait m'entraîner vers sa voiture.

Je me mis à réfléchir. *Alors… non seulement j'ai consommé de l'alcool sur la voie publique, ce qui est interdit, mais en plus je n'ai même pas l'âge légal*.

L'horreur de la situation me sauta aux yeux aussi sûrement qu'une grenade dégoupillée. Si vous étiez arrêté pour consommation d'alcool sur la voie publique lors de votre premier jour d'affectation au sein d'un team SEAL, il y avait de fortes chances pour que vous vous fassiez virer. Tous ces mois passés dans la sueur, le sang, le sable et l'eau salée anéantis en quelques secondes… Je risquais de tout gâcher uniquement parce que j'avais un an de moins que l'âge légal de 21 ans.

Je me rappelai alors la pièce d'identité de mon frère Tom, un permis de conduire périmé que je gardais dans mon portefeuille. Je le lui avais subtilisé quand j'étais en dernière année de lycée et l'avais conservé depuis que j'avais quitté Butte. Le permis n'était plus valide, et le visage sombre de mon frère sur la photo ne ressemblait pas du tout au mien. *De toute façon, qu'est-ce que j'ai à perdre ?,* me dis-je en sortant le permis de mon portefeuille. Je le tendis au policier et détournai le regard pendant qu'il y

jetait un coup d'œil. J'attendis ensuite qu'il me tombe dessus, mais il se contenta de griffonner quelques mots sur son calepin et me rendit le permis. « La prochaine fois, restez à l'intérieur du bar », dit-il seulement.

Quelques semaines plus tard, je reçus un coup de fil de Butte. C'était mon frère Tom, qui se demandait pourquoi diable il venait de recevoir une contravention pour consommation d'alcool sur la voie publique à Virginia Beach.

« Tu te rends compte, je n'ai jamais mis les pieds à Virginia Beach ! », se plaignait-il.

LE SEAL TEAM 2 AVAIT SES QUARTIERS au sein des huit kilomètres carrés d'une base navale située dans une petite crique de l'Atlantique nommée Little Creek Cove. Le team y occupait un bâtiment d'un étage équipé d'une salle de musculation, d'un vestiaire et de quelques bureaux en rez-de-chaussée. Ce que nous appelions les « popotes », qui consistaient essentiellement en des club-houses pour les escouades de seize membres, se trouvaient à l'étage.

Je me présentai un vendredi, sachant que la journée allait être courte, mais que j'allais avoir le temps de prendre mes marques d'ici au lundi. Avec Christian, un camarade de la promotion 208, j'emménageai dans un baraquement de la Navy car nous ne disposions d'aucune allocation logement et nous n'avions pas encore les moyens de louer quoi que ce soit compte tenu de notre maigre solde. Nous prenions même nos repas au réfectoire, ce qui n'était pas mon premier choix, mais nécessité fait loi.

Lorsque j'arrivai pour ce premier jour, il me restait encore trois mois de formation tactique complémentaire et un examen oral de deux heures à passer avant de pouvoir être considéré comme un membre du team à part entière. La confiance dont je débordais à l'issue du stage BUD/S ou du stage parachutiste ? Envolée. Je n'avais aucune idée de la manière dont je devais me comporter ni de ce que j'allais pouvoir dire à tous ces gars.

Et, comme par hasard, le premier SEAL que je croisai n'était autre que le pire salopard de tous les salopards d'instructeurs de ma formation BUD/S à Coronado : l'instructeur Woodie. Même son nom était de mauvais augure[1]. C'était un homme au torse de boxeur, un véritable phénomène de foire, qui semblait irradier des ondes intimidantes. C'était aussi un trou du cul légendaire au sein du stage BUD/S. La punition classique consistant à faire

courir les gars du parcours d'obstacles à l'océan, en passant par les dunes, afin qu'ils plongent dans l'eau et fassent ensuite le sablé sur la plage était loin d'être suffisante à ses yeux. Il nous faisait ramper sur le ventre comme des serpents, du sable vers l'eau, puis en sens inverse sur quelques centaines de mètres, puis de nouveau vers l'eau, encore et encore, jusqu'à ce que certains se relèvent et abandonnent. On ne comptait plus le nombre de jeunes prétendants SEAL enthousiastes qu'il avait réussi à chasser du stage de cette manière, changeant ainsi leur vie, et tout cela parce que c'était un vrai connard.

En tout cas, c'est ce que je pensais à cette époque. Un jour, alors qu'il nous gueulait dessus comme d'habitude, il avait cependant pris le temps de s'expliquer. Il ne voulait garder que des gars capables d'endurer les pires crasses, des gars qui n'abandonneraient jamais et qui feraient tout pour réussir, car ces mêmes gars qui achèveraient la formation finiraient éventuellement par servir à ses côtés dans un pays en guerre.

Quand j'arrivai et que je le vis là, je me crus revenu à Coronado, en pleine Semaine d'enfer. Comme un imbécile, je me raidis : « *Hooyah*, instructeur Woodie ! »

Il se retourna et lâcha : « Qu'est-ce que c'est que ces conneries, mec ? T'es dans un SEAL Team maintenant, il n'y a plus de *Hooyah*, il n'y a plus d'instructeur. Je suis Woodie. »

Je réussis à balbutier « OK, c'est cool, Woodie », mais il me fallut un bon bout de temps pour arriver à l'appeler ainsi. Il s'avéra être l'un des types les plus sympathiques, les plus altruistes et les plus généreux que je connaisse. Véritable mentor doté d'un grand sens de l'humour, il était toujours prêt à expliquer aux nouveaux arrivants les tactiques et le fonctionnement d'un team.

Il régnait une égalité et un respect mutuel rafraîchissants parmi les membres des SEAL Teams – y compris entre les engagés et les officiers. Nous appelions les officiers par leur prénom et ne passions pas notre temps à les saluer. Ils étaient bien sûr passés par l'université – il fallait être diplômé pour devenir officier –, mais ils savaient que nous étions passés par quelque chose de bien plus difficile que quatre années d'études universitaires : le stage BUD/S. Quand il était question de missions réelles, les officiers agissaient comme planificateurs – et comme responsables – et les engagés concevaient et exécutaient les tactiques sur le terrain. Nous discutions énormément. Il y avait même un programme pour les engagés

souhaitant devenir officiers, mais je n'éprouvai jamais le besoin de m'y inscrire, même si les officiers touchaient une bien meilleure solde. Ma place me convenait parfaitement.

Après l'instructeur Woodie – désolé, je voulais dire *« Après Woodie »* –, la deuxième personne que je rencontrai était un gars nommé Neil Roberts. Il avait les cheveux roux comme moi et un nom qui faisait écho au mien à l'envers. Cependant je ne tirai aucune conclusion hâtive de ces similarités triviales. Il m'apparut plutôt comme l'exemple même du SEAL idéal. Il détenait toujours le record du meilleur temps pour le parcours d'obstacles du stage BUD/S, et il finissait toujours en tête lors des entraînements au sein du team. Il représentait un modèle dont je pouvais m'inspirer : extrêmement précis dans tous les domaines, depuis son éblouissante forme physique jusqu'à la propreté immaculée de sa cage[2]. Il accomplissait tout ce qu'il faisait avec efficacité et détermination. Il examina mon équipement et m'expliqua où devait aller quoi et ce dont je n'avais pas besoin. Un homme aussi sérieux que généreux.

Ce premier jour, il m'invita à déjeuner dans un restaurant Arby's situé en face de la base et il me traita comme un égal. Aussi bien les sandwiches à la poitrine de bœuf et aux oignons que son respect furent des marques de considération inattendues à mon égard. Je me rappelle avoir songé : *Ces gars sont vraiment étonnants*.

À la veille de devenir SEAL à mon tour – le nom officiel plutôt cool étant « opérateur des forces spéciales de la Navy » –, j'étais encore bien naïf. Je partageais les mêmes idées que la plupart des gens n'ayant jamais travaillé au sein d'un SEAL Team, à savoir que les SEAL étaient toujours occupés à mener une opération secrète ou une autre. J'imaginais que tous les opérateurs qui se trouvaient dans ce bâtiment et qui portaient un Trident – l'insigne doré rassemblant l'aigle, le pistolet et le trident – avaient déjà tué plusieurs hommes chacun, et pour certains avec un poignard. En 1997, c'était une vision très éloignée de la réalité.

Aucun SEAL n'avait vraiment connu le feu de l'action depuis l'invasion du Panama, quand des hommes du SEAL Team 4 s'étaient retrouvés impliqués dans une fusillade sur l'aéroport de Paitilla, alors qu'ils devaient s'emparer de l'avion dans lequel le dictateur déchu Manuel Noriega avait prévu de s'échapper. En raison des règles d'engagement stipulant qu'ils devaient ordonner aux gardes de Noriega de déposer les armes avant d'ouvrir le feu, ils avaient évidemment dû annoncer leur présence. Les

Panaméens avaient répondu en ouvrant le feu depuis un hangar, faisant quatre morts et sept blessés au sein de l'escouade de quinze SEAL. Les Panaméens avaient appelé des renforts pour étoffer leur résistance, mais ils n'avaient pas résisté longtemps face aux SEAL survivants.

Cela datait de huit ans, de 1989 – l'année où le mur de Berlin était tombé, et au seuil d'une pax americana bien trop brève. Ensuite, quelques gars du SEAL Team [redacted] s'étaient retrouvés mêlés à des combats en Somalie durant l'épisode de la « Chute du Faucon noir », puis, en dehors de quelques participations secondaires à la première guerre du Golfe, il ne s'était pas passé grand-chose. Bien que le rassemblement de l'aube se déroule sous un panonceau indiquant « Êtes-vous prêt à partir en guerre aujourd'hui ? Vous devriez l'être ! », les SEAL n'avaient pas tiré un seul coup de feu sous l'effet de la colère depuis des années. Pour autant, aucun de nous n'était prêt à l'admettre devant des civils, même devant ses plus proches amis non-SEAL. Nous avions recours à l'artifice habituel : « Désolé, pas le droit d'en parler… », laissant ainsi flotter l'illusion de missions secrètes impossibles à partager. Nous résumions cette mascarade par la formule « Vivre ses mensonges[3] ».

Une phrase circule parmi les unités combattantes : « Entraîne-toi comme si tu combattais ». Nous prîmes l'habitude de nous en moquer car nous savions ce qu'il en était en réalité. La phrase devint : « Entraîne-toi comme si tu t'entraînais », parce que nous ne voyions pas ce qui pourrait arriver d'autre.

Quoi qu'il en soit, en débarquant au SEAL Team 2, je m'adressais avec respect à tous ceux qui portaient un Trident, ce qui était la moindre des choses. Ces gars ne s'étaient peut-être jamais fait tirer dessus, mais ils étaient tous partis en opérations extérieures avec la volonté de se battre. Ils n'en avaient tout simplement pas encore eu l'occasion.

Au cours des premiers mois au sein du SEAL Team 2, tous les autres bleus et moi demeurâmes un peu dans le flou. Nous ne pouvions pas devenir de vrais SEAL tant que nous n'avions pas suivi une formation tactique complémentaire de treize semaines, mais cette formation ne se déroulait qu'à quelques périodes dans l'année et il fallait donc attendre que l'une d'elles démarre. Dans l'intervalle, nous nous entraînions au quotidien avec le team au complet. C'était loin d'être aussi douloureux que durant le stage BUD/S. Nous étions reposés et en pleine forme, et les footings de 6 kilomètres s'achevaient parfois par une bonne tournée de bière et un voyage

retour en bus – et en fanfare – jusqu'à Little Creek. Les SEAL ont vraiment le sens de l'humour et dans ce domaine je faisais encore mes gammes. J'avais vraiment besoin d'apprendre.

Mais les mardis étaient redoutables. Chaque mardi, en effet, nous devions nager 3,2 kilomètres dans l'océan, quelles que soient les conditions météo. Il pouvait bien neiger et l'eau être recouverte de glace, il fallait tout de même nager. Nous haïssions tant cet exercice que cela devint un jeu de voir quelles excuses certains étaient prêts à inventer pour y échapper. Nous voyions cela comme une sorte d'ingénieux concours d'esquive. Si vous aviez besoin d'aller chez le dentiste, par exemple, la date du mardi s'imposait. Il en allait de même avec n'importe quel autre rendez-vous médical. Cela me faisait toujours rire, quand j'entrais dans la popote du team le mardi matin, de voir plusieurs gars en treillis plutôt qu'en tenue de sport.

« Qu'est-ce que vous foutez, les gars ?

– On a rendez-vous chez le dentiste ! »

Ceux qui n'avaient pas de rendez-vous chez le médecin devaient alors se rendre à leur cage et enfiler leur veste de plongée. Cela laissait une fenêtre d'opportunité pour tenter de s'échapper. Certains se contentaient de marcher jusqu'au vestiaire et de poursuivre jusqu'à la porte de derrière, qu'ils poussaient, avant de sauter par-dessus la clôture du parking. D'autres se cachaient dans leur cage ; un homme eut même l'idée de découper trois sacs d'équipement et de les coudre ensemble, bout à bout. Il put ainsi se glisser à l'intérieur, où personne ne pensa jamais à le chercher car cela ressemblait tout simplement à trois sacs d'équipement alignés sur une étagère, tous bien trop petits pour qu'un être humain puisse s'y glisser.

Si vous ne parveniez pas à disparaître ainsi, il vous restait encore une chance. Car nous devions ensuite prendre un bus pour rejoindre un spot près du pont-tunnel de Chesapeake Bay. Tandis que le bus embarquait ses passagers, des gars prétendaient avoir urgemment besoin d'aller aux toilettes, puis restaient assis sur la lunette jusqu'à ce que le bus démarre. Ils n'hésitaient pas ensuite à courir après le bus en veste de plongée, hurlants et gesticulants, faisant le maximum pour paraître furieux à l'idée de rater la séance de natation. Hilarant.

Les chefs d'escouade ne trouvaient pas cela aussi drôle que nous. Ces transgressions pouvaient nous valoir la suppression de nos week-ends de

permission ou quelques mauvaises évaluations. Mais bon, en même temps, il faut bien entretenir les traditions.

Je me souviens avoir découvert une autre de ces étranges traditions dans les premiers jours de mon arrivée. Une fois tout le team rassemblé, on demanda au bleu que j'étais de s'avancer d'un pas « afin de me présenter un peu ». Avant même que j'aie pu décliner mon grade, tous les membres du team se mirent à hurler : « Ta gueule ! » Les opérateurs les plus anciens ajoutèrent quelques remarques personnelles du genre « Mange ta merde ! » ou « Va te faire foutre ! » Les gars s'esclaffèrent de bon cœur, et, quand les gloussements cessèrent, l'un d'eux m'encouragea : « Non, sérieusement, parle-nous de toi. »

Et rebelote.

Il s'agissait d'un bizutage plutôt sympathique. Ils appelaient les nouveaux arrivants « la viande fraîche », ou tout simplement « la viande », et nous n'avions d'autre choix que de le prendre avec le sourire et de faire avec. Après quelques mois, une place se libéra au sein de la formation tactique de treize semaines. Il était temps. Cette formation comprenait un programme plus élaboré que celui que nous avions suivi à Coronado ou sur l'île. Nous nous entraînâmes ainsi aux techniques des nageurs de combat à Porto Rico, ainsi qu'à la guerre terrestre – armements et tactiques – au fort A. P. Hill, en Virginie. Mais même après cela, je n'en demeurais pas moins à l'épreuve. Le commandement nous gardait à l'œil aussi bien en matière d'interactions sociales avec le reste du team qu'en matière de performances physiques – y compris pour les 3,2 kilomètres de natation. Ce qui veut dire que je ne pris pas le risque de me cacher dans des sacs d'équipement ou de me planquer dans les chiottes. Quand le commandement pense que vous êtes enfin prêt, vous êtes convoqué pour un examen oral de deux heures administré par les engagés SEAL les plus anciens. Il s'agit d'une épreuve fastidieuse qui nécessite plusieurs mois de révision. Ils peuvent vous demander n'importe quoi, et même plusieurs choses en même temps, comme par exemple remonter une mitrailleuse tout en répondant à une question sur les avantages comparés du détonateur électrique et du détonateur manuel.

Mon oral fut un quasi-désastre en raison de ma propension à vouloir jouer au plus malin. Ce matin-là, j'étais en train d'enfiler ma tenue de sport dans le vestiaire pour l'entraînement physique avec un gars que je n'avais jamais vu auparavant. C'était un roux lui aussi, d'une dizaine d'années plus

vieux que moi. Il me dit s'appeler Mark et me demanda s'il pouvait m'emprunter un tapis de sol pour la séance de sport. Je lui en prêtai un.

Je ne le revis pas avant d'arriver sur le parcours d'obstacles. Nous avions avec nous un gars prénommé Art, un de ceux qui se classent toujours dans le top 1 % – une véritable force de la nature. Il nageait vite, courait vite, tirait bien, bref, le super-SEAL avec toutes les options. Comme j'essayais toujours de démontrer ma valeur à ce groupe d'élite, je filai dans le sillage d'Art quand il s'élança pour faire le parcours. Je me démenai pour le rattraper, en vain. Lorsque nous en arrivâmes à l'obstacle qui oblige à sauter du milieu d'un pneu à un autre, je commençai à en ignorer quelques-uns afin de grappiller de précieuses secondes. Alors que je plongeais dans un tunnel, j'entendis une voix gueuler : « Hé, t'as pas le droit de pas faire tous les pneus ! » Je me retournai pour voir qui était ce connard… C'était Mark, un bleu comme moi.

Nous devions enchaîner trois fois le circuit du parcours d'obstacles et, à l'issue du deuxième tour, Art et moi étions en tête, mais j'étais toujours derrière lui, et je recommençai donc à ignorer quelques pneus. Mark, qui se trouvait un demi-parcours derrière moi, et qui arrivait donc en sens inverse, me vit à nouveau et hurla :

« Je t'ai dit que t'avais pas le droit d'éviter des pneus !

– Si t'étais plus rapide, gueulai-je en retour, t'aurais vu que j'ai aussi évité les espaliers, connard ! »

Je finis mon triple circuit en deuxième position et oubliai Mark aussitôt. J'étais bien trop nerveux à l'idée de passer le grand oral qui m'attendait. Enfin, le moment arriva. Je me présentai dans la salle d'examen et découvris les jurés qui étaient assis devant moi. Au centre de ce jury se trouvait le mec roux, le dénommé Mark. Sauf que ce n'était pas un bleu comme moi mais le nouveau maître principal, le nouveau patron[4], en somme. Je me tins coi en essayant de ne pas gémir à haute voix. « Tiens, on dirait le mec qui triche sur le parcours d'obstacles pour essayer d'avoir son Trident, non ? », furent ses premières paroles. « Tu as besoin de tricher pour gagner, O'Neill ? »

« Seulement quand je tâche de battre Art ! », répondis-je en essayant d'être drôle. Ça ne le fit pas rire.

Mark m'en fit baver pendant l'oral à cause de cela, mais je reçus néanmoins mon Trident ce jour-là. J'étais désormais un opérateur des forces

spéciales de la Navy, un putain de Navy SEAL !

---

1. *Woodie*, dérivé de *wood* (bois), pourrait se traduire par « Bois-massif ».
2. La cage est l'espace grillagé attribué à chaque SEAL et dans lequel il range ses équipements.
3. Détournement de l'expression *« Living the dream »* (Vivre ses rêves).
4. Dans la marine, le maître principal peut être appelé « cipal » ou « patron ».

Chapitre 8

Cela faisait maintenant deux ans que je m'étais engagé dans la Navy, et je n'avais encore jamais posé le pied sur un navire. Cette petite faille dans mon CV de marin allait être comblée en beauté lors de mon premier déploiement. Nous prîmes la route pour rejoindre Camp Lejeune, une base de Marines, où nous embarquâmes à bord de l'USS *Austin*, l'un des trois navires constituant le Groupe d'intervention amphibie d'alerte. L'*Austin* était un transport de troupes classique des années 1960, un bâtiment de 175 mètres de long pouvant accueillir un millier d'hommes. Nous mîmes le cap sur Rota, en Espagne, et restâmes en mer quatorze jours. Jusque-là, je ne m'étais jamais éloigné de la côte plus de quelques heures.

Nous n'avions pas embarqué dans le cadre d'une crise mondiale ; nous n'étions qu'un rouage de la puissance militaire américaine déployée partout dans le monde, à chaque minute de chaque jour de chaque année. C'était là la dimension « alerte » du Groupe d'intervention amphibie d'alerte.

C'était ma première expérience aux côtés des Marines. J'en fus impressionné. J'étais alors fraîchement breveté de la formation sniper SEAL, que j'avais effectuée dans l'Indiana, à Camp Atterbury, où j'avais appris à tirer en tenant compte de la force du vent et de la distance ; à viser une cible en mouvement ; à calculer une distance de tir après avoir effectué de rapides calculs géométriques en faisant usage des points et des traits – les *mil dots* – du réticule de ma lunette ; à servir de *spotter* pour un autre tireur en observant la trajectoire de sa balle dans les airs, ou encore à me camoufler et à progresser furtivement afin de pouvoir me rapprocher le plus possible de ma cible sans être repéré. Je m'étais plutôt bien débrouillé, en réussissant à me classer dans le top 20 % des tireurs de précision.

Mais j'étais loin de valoir les snipers des Marines. La formation sniper mise en place par le Naval Special Warfare avait été conçue par un Marine,

le sergent Carlos Hathcock, sans doute l'un des snipers les plus célèbres de l'histoire, avec 93 ennemis officiellement abattus durant la guerre du Vietnam, et sans doute trois fois plus qui ne furent pas officiellement confirmés. Un jour, il avait effectué un tir longue distance et tué son ennemi d'une balle dans l'œil après que celle-ci avait traversé sa lunette télescopique. Il avait perfectionné l'art de la traque et du camouflage. À en croire un hommage funèbre que j'avais lu – Hathcock était décédé en 1999 –, il avait un jour rampé sur près d'un kilomètre en terrain découvert, en progressant centimètre par centimètre à travers les buissons, jusqu'à parvenir à environ 6 mètres de son ennemi. Il avait rampé pendant trois jours et trois nuits, mais il avait neutralisé sa cible, un général vietnamien. Les snipers des Marines embarqués sur le navire maîtrisaient toutes les techniques qu'il avait développées et se comportaient en dignes successeurs. Nous passions beaucoup de temps à parler de l'usage des réticules, à étudier des cartes de portée et à évoquer tout ce qui pouvait faire battre le cœur d'un sniper. Nous montions ensuite dans un hélicoptère et allions nous entraîner en tirant sur des fûts balancés dans l'océan et flottant sur l'eau. Des activités de cohésion pour snipers…

Quant à la routine du navire – les nuits passées dans des banettes exiguës superposées sur trois niveaux, le roulis permanent –, je m'y fis rapidement. J'y pris même goût. Je fus heureux aussi de constater que de nombreux marins avaient un boulot bien plus difficile que celui des SEAL. Ils se tuaient à la tâche pour faire avancer ces navires et travaillaient de longues heures sans forcément obtenir beaucoup de reconnaissance. La puissance navale et la capacité à intervenir au plus près d'une zone de guerre sont pourtant des éléments essentiels à la stabilité mondiale. Et cela n'est rendu possible que grâce à ces innombrables matelots qui s'échinent dans l'ombre sans en être vraiment remerciés.

Ainsi, un machiniste peut passer une bonne partie de sa journée dans une pièce obscure surchauffée et encombrée de machines, avant d'avoir à prendre un tour de garde de quatre heures. Cela me fit penser à quelque chose que j'avais remarqué durant le stage BUD/S. La plupart de ceux qui avaient abandonné les premiers étaient des gars qui n'avaient jamais embarqué sur un navire. À l'inverse, ceux qui avaient connu cette expérience avaient été parmi les derniers à baisser les bras car ils savaient vers quoi il leur faudrait ensuite retourner. Cette compréhension m'aida plus tard dans ma carrière quand je fis encore deux autres déploiements à bord

d'un navire. J'expliquai alors à chaque fois aux « bleus » : « Écoutez, j'ai eu tendance à être un peu arrogant quand j'étais plus jeune, mais n'emmerdez pas les marins de ce navire. Ils triment bien plus que vous. »

Ils trimaient en effet bien plus que nous, surtout quand nous étions en mer. En tant que SEAL, nous n'avions en effet aucun rôle à bord. Certains soulignent même que lorsque nous sommes à bord d'un navire, l'acronyme SEAL ne signifie plus *SEa, Air*, *Land* (Mer, Air, Terre), mais *Sleep, EAt*, *Lift* (Dormir, manger, soulever des haltères). Le navire disposait d'une petite salle de musculation et de quelques tapis de course. Le roulis apportait une dimension intéressante au tapis de course – il était possible de courir à plat, puis en côte, puis de nouveau à plat… Nous faisions pas mal de musculation, nous jouions aux cartes ou à des jeux de société. Nous n'avions pas encore de jeux vidéo et les connexions Internet étaient balbutiantes, donc les mails étaient rares. La claustrophobie n'était jamais loin, mais le bon côté des choses, c'est que cela nous permit de vraiment bien nous connaître.

Et, bien sûr, nous faisions preuve de suffisamment de créativité pour trouver le moyen de pratiquer nos 3,2 kilomètres à la nage, car comment aurions-nous pu justifier notre « Désolé, pas le droit de parler de nos missions » sans entretenir nos techniques de natation ? Nous faisions descendre notre canot au milieu de l'océan – pas le genre de petit canot que nous avions appris à vénérer durant la Semaine d'enfer, mais un semi-rigide d'un peu plus de 9 mètres de long – et nous mettions le moteur en route pour nous éloigner d'environ 3,2 kilomètres. Et là, à l'exception de l'équipage du canot, nous sautions tous à l'eau pour revenir à la nage. C'était mortel. Imaginez-vous l'eau la plus pure qui soit, autour de vous, à perte de vue. La première fois, avant de me jeter à l'eau, je demandai à l'un des membres d'équipage de me passer une cigarette car je voulais être le premier homme dans l'histoire du monde à griller une clope en nageant au beau milieu de l'Atlantique. Ce que je fis.

Après cette petite croisière en mer, comme aucune guerre ne se profilait à l'horizon, nous poursuivîmes notre excursion en visitant le littoral européen, l'Espagne, l'Italie et la Grèce. Pour le gamin de Butte que j'étais, ce fut une révélation. J'étais fasciné de voir toutes ces petites différences d'un pays à l'autre. C'était avant la création de l'euro, chaque pays avait sa propre devise. Certains avaient tellement dévalué la leur qu'ils devaient sans doute faire tourner leurs planches à billets jour et nuit. J'adorais par

exemple me présenter devant un distributeur automatique pour y retirer en une seule fois 9 millions de livres turques.

Notre seule mission consista à participer à des exercices programmés par différents alliés de l'OTAN – ce qui ne veut pas dire que c'était dénué de risques. Notre entraînement comportait toujours une dose de danger – et les choses allaient devenir de plus en plus dangereuses au fil des ans. Au cours de l'un de ces exercices, avec un autre sniper, je montai dans un hélicoptère Huey – genre guerre du Vietnam – pour balancer des fûts dans l'océan avant de leur tirer dessus depuis notre plate-forme volante. Nous voulions voir à quelle vitesse nous pouvions les cribler de trous et les faire couler.

Le pilote, ce jour-là, était un capitaine des Marines vraiment très cool avec lequel nous avions l'habitude de voler. Ces vieux hélicoptères Huey étaient équipés de fenêtres coulissantes comme celles d'un bus de ramassage scolaire – il suffisait d'abaisser un loquet et de faire coulisser la fenêtre. Le pilote pouvait ainsi manœuvrer son appareil tout en fumant cigarette sur cigarette, et jeter ses mégots par la fenêtre, pendant que nous vidions nos chargeurs en direction des fûts. Ça faisait très péquenot, mais c'était marrant.

Ce jour-là, tandis que le pilote fumait et que nous défouraillions, nous entendîmes soudain un énorme *boum*. Je me tournai instinctivement vers l'origine du bruit et levai les yeux pour voir de la tôle déchirée là où il aurait dû y avoir un bloc moteur. Je fis le calcul dans ma tête, ce qui ne me prit guère de temps : l'hélicoptère n'avait qu'un seul bloc moteur. Je ramenai les yeux vers le chef de bord assis dans la carlingue avec nous : il était en train de se sangler. Je regardai ensuite l'autre sniper : il regardait par l'ouverture de la porte latérale comme s'il envisageait de sauter dans l'eau. Il fallait prendre une décision : *à quel moment vaut-il mieux sauter ?* Valait-il mieux prendre le risque de rester dans un hélicoptère sur le point d'exploser ou faire une chute interminable avant de se fracasser à la surface de l'eau ? Volant à plus de 150 mètres d'altitude, il n'y avait guère de chances de survivre à l'impact d'un tel saut.

Quand le pilote entendit l'explosion, il porta d'abord sa cigarette à sa bouche, tira une longue bouffée, balança son mégot par la fenêtre d'une pichenette, puis lâcha : « Et merde. » Ce n'est qu'après qu'il tâcha de ramener son ventilo estropié vers le navire, qui semblait bien trop loin. Arc-bouté contre ses leviers de commande, il semblait piloter par la seule force de sa volonté. Le navire approchait à grande vitesse, mais nous perdions de

l'altitude à une vitesse encore plus grande. Le ventilo se crasha sur l'arrière du navire, avec tout juste assez d'altitude pour râper le pont plutôt que de s'écraser contre la coque avant de tomber dans l'océan.

Nous giclâmes tous de l'appareil, indemnes. L'hélicoptère fut immobilisé quelque temps pour réparations, mais ils réussirent à le remettre en état. Les mécanos sont vraiment incroyables !

La semaine suivante, nous nous retrouvions sur une base navale italienne à effectuer des entraînements à bord d'un vieil H-53, ces gros hélicoptères graisseux équipés d'un énorme rotor. Mais, notre navire ayant largué les amarres sans nous, il nous fallait le rattraper en faisant le trajet à bord de l'hélicoptère. Nous n'en étions pas vraiment ravis. Le film *Il faut sauver le soldat Ryan* venait de sortir et nous serions bien restés sur base pour le regarder. Notre mauvais esprit devait être puissant car le ventilo perdit un moteur au décollage et le pilote dut aussitôt effectuer un poser d'urgence sur la terre ferme. Le crash se produisit si rapidement que personne n'eut le temps de songer à sauter ni même de tirer une dernière bouffée sur sa cigarette. Il y eut juste un autre énorme *boum* et une chute brutale. Le pilote parvint à amortir le choc en se mettant en « autorotation » – je ne suis pas certain de ce que cela signifie, mais ça n'empêche que ce pilote-là aussi était plutôt cool. La bonne nouvelle, c'est que nous nous en sortîmes encore une fois sans une égratignure et que nous fûmes de retour sur base juste à temps pour voir *Il faut sauver le soldat Ryan.*

Puis, enfin, on nous confia une mission dans le monde réel. Nous étions en train de planifier un important exercice en Albanie quand nous reçûmes des renseignements selon lesquels Al-Qaida planifiait l'attaque de représentants du gouvernement sur place. Je me souviens même que quelqu'un mentionna le nom d'Oussama ben Laden. Nous nous envolâmes pour l'ambassade des États-Unis à Tirana, la capitale, afin de renforcer la sécurité des lieux. Avec mon ami Mike Johnson, je patrouillais dans les abords de l'ambassade. Nous étions en civil, comme dans les films, et je trouvais l'idée plutôt cool, jusqu'à ce qu'une voiture passe devant le portail de l'ambassade et l'arrose d'une rafale d'arme automatique. Ce n'étaient que quelques jeunes, plus bruyants qu'autre chose, et cela fit à peine accélérer mon rythme cardiaque, mais ça n'en représenta pas moins ma première fusillade.

Nous nous élançâmes aussitôt à la poursuite de la voiture, mais elle disparut rapidement.

Je n'avais pas hésité une seule seconde et encore moins réfléchi aux dangers éventuels. Cela faisait si longtemps que nous nous entraînions dans cet objectif. Certes, je savais que plusieurs gars avaient été blessés en Bosnie ou au Kosovo, mais chacun de nous rêvait d'être de ceux qui avaient connu le baroud, le vrai, car cela vous mettait tout de suite à part. Je voulais être cette sorte d'homme ; je voulais être le meilleur possible.

Mais je ne vis pas de véritable action, en tout cas pas au cours de ce déploiement. Quand les choses se concrétisèrent enfin – le président albanais devait rencontrer des amiraux américains –, ils nous firent repartir en hélicoptère à Tirana. Là, nous dénichâmes une position sur un toit afin d'y établir une position de sniper, avec un spotter à portée de main. Je préparai même une table de distance de tir afin de savoir comment ouvrir le feu en fonction de différents objectifs repérés à l'avance. Au final, tout ce travail de préparation ne servit à rien et je m'en tirai avec les coups de soleil habituels. Ce fut plus ou moins le dernier non-événement notable de ce déploiement. Quand nous fûmes de retour à Virginia Beach, nous ne pensions plus qu'à une chose : nous précipiter dans un restaurant Taco Bell.

DÉBUT 2000, J'EFFECTUAI MON PREMIER déploiement au Moyen-Orient à bord d'un porte-avions. Cette mission ferait les titres des journaux dans le monde entier. Voici le compte rendu qu'en fit le *Baltimore Sun* :

> Par une nuit calme, ce mois-ci, un hélicoptère Seahawk de la Navy a survolé à pleine vitesse les eaux sombres du golfe d'Oman avant de se mettre en vol stationnaire au-dessus d'un pétrolier naviguant sous pavillon russe, le *Volganeft*, qui venait de mouiller au large des Émirats arabes unis. Soudain, dix SEAL – des commandos vêtus de noir et armés de M16 ou de mitrailleuses légères – sont descendus en rappel sur le pont avant de rassembler l'équipage. Il se sont ensuite dirigés vers la passerelle de navigation, où ils ont trouvé de nombreux documents attestant d'une cargaison de près de 4 tonnes de pétrole dans les soutes – l'équivalent de 29 200 barils – prétendument chargées en Iran. Une observation par satellite indiquait cependant que le pétrolier venait d'Irak, et toutes les données de navigation du navire avaient été effacées sur la mémoire de l'ordinateur de bord. Les commandos interrogèrent les membres d'équipage, qui tous donnèrent des réponses différentes quant à leur itinéraire et leur escale en Iran. À des fins d'enquête, des échantillons de pétrole furent saisis à bord du *Volganeft* ce 2 février et furent envoyés aux États-Unis pour y être analysés en laboratoire. Quelques jours plus tard, le secrétaire d'État à la Défense, William S. Cohen, annonça les résultats de cette analyse : le pétrole avait bien pour origine les puits de pétrole irakiens, en violation flagrante des sanctions imposées par une résolution des Nations unies.

J'étais l'un de ces SEAL vêtus de noir. À ma connaissance, il s'agissait du premier assaut héliporté sur un navire. Je m'étais entraîné dans ce but, mais je n'avais jamais entendu dire qu'un tel assaut avait déjà été mené

dans la réalité. Mon boulot en qualité de sniper consista à demeurer à bord de l'hélicoptère en stationnaire et à couvrir mes camarades descendus sur le pont. Bien sûr, il s'agissait d'un navire marchand, non d'un navire de guerre. Je ne savais pas trop s'il me faudrait descendre quelqu'un, mais en tout cas j'étais prêt à le faire. Ce fut également l'une de mes premières expériences en matière d'interrogatoire. Tout ce que nous eûmes à faire consista à convaincre les membres d'équipage de parler et, comme le rapporte l'article du journal, ils avaient tous une histoire différente à raconter.

Nous prîmes le commandement du navire et le dirigeâmes sur Oman, où nous le remîmes aux autorités locales avec son équipage. Cette opération était supposée rester notre petit secret, mais, pour je ne sais quelle raison, elle fit les titres des journaux.

L'année suivante, nous nous déployâmes au Kosovo à partir d'une base avancée située en Allemagne. Bien que le conflit fût achevé depuis 1999, il y avait toujours besoin d'une force de maintien de la paix sur place. Nous alternions ainsi entre une escouade et une autre depuis l'Allemagne jusqu'à Camp Bondsteel, au Kosovo, afin d'y conduire des missions de reconnaissance et de surveillance. Nous nous cachions dans les montagnes et observions les habitants pour nous assurer qu'il n'y avait jamais aucun acte d'agression. Nous apprîmes deux choses : non seulement les opérations clandestines de reconnaissance et de surveillance sont presque toujours compromises par l'arrivée impromptue de locaux, mais en plus ça fait vraiment chier d'avoir à traverser des champs de mines. Et les bouchons d'oreilles n'y changent rien.

À LA FIN DE L'ÉTÉ, nous rentrâmes du Kosovo. Quelques jours plus tard, j'étais assis dans notre popote, sur la base allemande, avec une demi-douzaine de mes camarades. Nous ne nous attendions à rien d'autre qu'à plusieurs semaines routinières : rassemblement du matin, séance de sport, un petit entraînement, puis déjà 16 heures et la fin de la journée. Nous retournerions alors dans nos baraquements, qui avaient fait l'objet d'une véritable remise en état depuis l'année précédente. Nous y ferions un coup de balai puis filerions au pub irlandais.

J'étais là, hésitant sur la bière à choisir tout en tapant un mail à une fille que j'avais rencontrée en Lituanie afin de planifier sa visite prochaine aux États-Unis, sans accorder la moindre attention à CNN et à son bulletin

d'informations financières diffusé sur un téléviseur fixé dans un coin de la pièce. À 14h45 heure allemande, l'émission de CNN interrompit brutalement un écran publicitaire pour afficher le logo « Dernière minute » et presque aussitôt apparut l'image stupéfiante de l'une des tours du World Trade Center vomissant de la fumée noire à partir d'une énorme brèche faite à mi-hauteur. Je cessai de taper mon mail et fixai l'image en pensant : « Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? » Un témoin interviewé bafouillait nerveusement tandis que de la fumée continuait à s'échapper de la première tour. Soudain, un avion apparut dans la partie droite de l'écran, traversa un ciel d'azur, et alla s'encastrer droit dans la seconde tour. Une énorme boule de feu se forma derrière l'épais panache de fumée noire de la première tour. Le journaliste, qui n'avait rien remarqué, poursuivit son interview comme s'il ne s'était rien passé. Mais nous, nous avions vu. Nous l'avions vu en direct, mais nous pouvions à peine en croire nos yeux.

Tout le monde réagit de la même manière. « Tu as vu ça ? Tu as vu l'autre avion ? »

Il ne s'écoula pas plus de trente secondes avant que l'un d'entre nous ne lance : « C'est Oussama ben Laden. C'est Al-Qaida. Nous sommes attaqués. »

Je songeai aussitôt : *Putain, nos vies viennent de prendre un tournant décisif. On va se retrouver en plein dedans*.

Comme tous les autres, je restai scotché devant la télévision jusqu'à la fin de la journée. Nous ne savions pas encore quelle réponse le monde allait apporter. Nous ne savions même pas si nous allions recevoir un appel du genre : « Préparez votre barda et tenez-vous prêts à partir sur-le-champ ». Rien de tel ne se produisit. Il fallait d'abord qu'un plan soit établi. Notre déploiement s'acheva bientôt et nous rentrâmes au pays. Ce fut assez étrange que de découvrir ces drapeaux déployés partout et sentir tout le monde sur les nerfs. Chacun d'entre nous semblait désormais transformé.

JE N'AVAIS JAMAIS VRAIMENT ENVISAGÉ de faire une longue carrière au sein des SEAL, mais les choses avaient désormais changé. Nous allions partir en guerre. En fait, le SEAL Team [redacted] s'envola presque immédiatement pour l'Afghanistan. Ils ne tardèrent pas à s'attaquer au régime taliban – ce même régime qui avait abrité Al-Qaida pendant que ce mouvement entraînait ses soldats kamikazes et fomentait ses attaques contre l'Amérique. Je souhaitai dès lors rejoindre le SEAL Team [redacted] sur la ligne de front de cette guerre

d'un nouveau genre. Je remplis un dossier de candidature, mais il me fallait d'abord achever un dernier déploiement au sein du Team 4.

C'était une période excitante. Nous nous étions entraînés pendant des années, et les compétences que nous avions eu tant de mal à maîtriser correspondaient désormais à ce dont notre pays avait besoin. Nous ne pouvions nous empêcher de penser à ces connards aux cheveux longs et aux longues barbes que nous avions vus dans les vidéos de propagande des combattants talibans, ces moudjahidins coiffés de leurs toques en forme de muffin et armés de leurs Kalachnikov qui avaient obligé les Russes à retourner avec armes et bagages à Moscou. Et nous pensions bien sûr à nos propres camarades qui se trouvaient déjà dans ces montagnes pour leur en foutre plein la gueule.

Après un nouveau déploiement en Allemagne, nous revînmes au pays à la fin de l'automne afin de nous entraîner à Virginia Beach et, le 4 mars 2002, nous nous préparâmes pour un autre déploiement en Méditerranée. Je me trouvais dans la salle de pliage de Little Creek, préparant des parachutes, quand quelqu'un arriva et me lança : « Hé, tu connaissais Neil Roberts ? » Neil était la deuxième personne que j'avais croisée en me présentant au SEAL Team 2 quatre ans plus tôt, un homme qui m'avait impressionné par sa forme physique et sa générosité. Aussitôt, le temps employé dans la question me mit mal à l'aise.

« Pourquoi ?, demandai-je. Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

– Ils nous ont dit qu'il avait été tué au combat. »

Nous ne connaissions pas encore l'histoire dans le détail, mais des rumeurs commençaient à circuler sur la manière dont il avait chuté d'un hélicoptère pris pour cible par des roquettes tirées depuis une montagne du nom de Takur Ghar. Certains affirmaient que l'hélicoptère avait dû piquer en urgence pour s'éloigner de la montagne, laissant Neil Roberts seul face à une nuée d'ennemis.

L'opération Anaconda était la plus importante bataille en Afghanistan depuis la tentative de neutralisation, trois mois plus tôt, de Ben Laden, qui s'était réfugié avec sa garde armée dans les grottes des montagnes de Tora Bora.

En ce mois de mars, Al-Qaida et les insurgés talibans avaient regroupé leurs forces dans la vallée de Shahi Kot, à l'est de l'Afghanistan. Nos services de renseignement avaient estimé que 150 à 200 combattants

ennemis bivouaquaient là pour passer l'hiver. Ce fut la première erreur d'une opération bancale du début à la fin. Il s'avéra en effet qu'il y avait en réalité entre 500 et 1 000 combattants ennemis et que ceux-ci s'attendaient à être attaqués[1].

Le 4 mars, Neil et ses camarades SEAL reçurent pour mission d'établir un poste d'observation sur un sommet du Takur Ghar culminant à 3 000 mètres et offrant un panorama sur toute la vallée. Les procédures habituelles auraient voulu qu'ils soient héliportés dans une zone bien mieux protégée et qu'ils rejoignent le sommet à pied, mais l'hélicoptère qui devait les convoyer avait eu un problème de moteur. Il leur fallut attendre un appareil de remplacement. Et comme ils devaient se mettre en place avant le lever du soleil, ils n'avaient plus guère le temps d'escalader la montagne. Au final, ils décidèrent donc de se faire déposer directement sur le sommet, une initiative bien plus dangereuse.

Un survol effectué peu avant par un AC-130 Gunship avait révélé que le sommet était vierge de toute présence ennemie. Mais cet AC-130 dut bientôt s'éloigner pour aller apporter son soutien à d'autres troupes engagées et le sommet cessa donc d'être surveillé. Lorsque l'hélicoptère transportant Roberts et ses camarades arriva peu avant 3 heures du matin, l'équipage repéra des traces de pas sur le sommet enneigé, et aussitôt un canon antiaérien ouvrit le feu. Une grêle d'acier tirée par des mitrailleuses, des armes automatiques et des lance-roquettes frappa l'hélicoptère, entraînant une avarie moteur et une panne du système de commandes de vol. Le pilote tenta de ranimer le circuit hydraulique de l'hélicoptère devenu incontrôlable. Roberts, qui s'était préparé à débarquer par la tranche arrière, glissa sans doute sur une traînée de graisse et commença à être aspiré par le vide. L'un de ses camarades, le voyant basculer vers la tranche arrière, tenta de le retenir, mais les 90 kg de Roberts ajoutés aux 40 kg de son sac à dos et aux 12 kg de son arme lui rendirent la tâche impossible. Il laissa échapper son camarade. Le pilote tenta d'amorcer un demi-tour pour venir le récupérer, mais, son appareil étant devenu incontrôlable, il lui fallut exécuter un poser d'urgence au bas de la montagne, et il alla se crasher à plus de 6 kilomètres du sommet, dans la vallée.

Le fait que Roberts ait survécu à sa chute et qu'il ait continué à se battre est suggéré par les images d'un drone montrant un combattant isolé résistant à une armée d'ennemis quatre-vingt-dix minutes après la chute, jusqu'à ce que celui-ci soit abattu et que son corps soit traîné plus loin –

quelques secondes seulement avant que ses camarades ne reviennent à bord d'un second hélicoptère pour tenter de le secourir.

Les renforts héliportés se posèrent sous le même barrage de tir que celui qui avait touché le premier hélicoptère. Ils furent immédiatement cloués au sol et comptèrent aussitôt des blessés dans leurs rangs. De nouveaux renforts, aidés par un soutien aérien, durent ensuite mener un furieux combat pendant dix-sept heures avant de pouvoir prendre le contrôle de ce sommet, en laissant derrière eux de très nombreux cadavres ennemis, mais au prix de six autres Américains tués et quatre blessés. Un casque que l'on suppose avoir appartenu à Roberts fut retrouvé percé d'une seule balle à l'arrière. Je doute que l'on connaisse un jour tous les détails de ce qui s'est passé, mais l'arme que transportait Roberts fut également retrouvée – il s'agissait d'une SAW, une mitrailleuse légère[2]. Nous l'exposâmes plus tard au-dessus de mon bureau pour nous rappeler son sacrifice. Le canon était coudé à angle droit – il avait chuté si abruptement que cela avait tordu l'acier. L'arme avait été rendue inutilisable au moment où il en avait eu le plus besoin et il avait donc continué à se battre avec ce qu'il avait sous la main, c'est-à-dire quelques grenades et son pistolet. Quand il fut à court de munitions, je n'ai aucun doute sur le fait qu'il ait continué à se battre à l'arme blanche jusqu'à ce que la mort le frappe.

Avant de partir pour cette mission, Neil avait écrit une lettre à son épouse, qui ne devait l'ouvrir que s'il ne revenait pas. Il y disait : « J'ai peut-être sacrifié ma liberté individuelle et plein d'autres choses, mais j'ai reçu autant que j'ai donné. Le temps que j'ai passé au sein des teams a été très particulier. J'y ai été frigorifié, trempé, fatigué, éreinté, effrayé, affamé et énervé, mais je me suis éclaté. »

Ce jour-là, quand j'appris que Neil était mort, la guerre prit aussitôt une tout autre dimension à mes yeux.

---

1. Voir *La Mission, les hommes et moi*, de Pete Blaber (Éditions Nimrod).

2. *Squad Automatic Weapon,* une arme connue en Europe sous le nom de FN Minimi (pour « mini-mitrailleuse »).

Chapitre 9

Pour tenter ma chance auprès du SEAL Team [redacted], je devais remplir un formulaire baptisé « Requête spéciale ». La Navy a coutume de vous faire remplir un formulaire pour tout et n'importe quoi, qu'il s'agisse de partir en permission, de loger hors de l'enceinte de la base ou même d'aller se faire tatouer. En ce qui concerne cette dernière obligation, j'ai bien peur d'avoir omis de le faire à plusieurs reprises.

Quoi qu'il en soit, vous devez soumettre cette Requête spéciale à votre maître, qui, s'il approuve la demande, la transmet le long de la chaîne de commandement à son chef d'escouade, lequel la fait suivre au maître principal. Chacun d'eux doit être d'accord sur le fait que le demandeur dispose d'une bonne probabilité d'intégrer le team en question. Si le maître principal décide que votre dossier ne pose pas de problème, alors l'officier commandant le validera à son tour et tout roulera pour vous – pas au point d'intégrer directement le team, non, mais suffisamment pour intégrer le processus de sélection.

Les SEAL Teams conventionnels sont composés de guerriers résistants et performants. Mais ils n'ont pas une grande expérience et ils ne se sont pas encore prouvé à eux-mêmes qu'ils étaient les meilleurs parmi les meilleurs, ceux dont on a besoin pour les missions les plus sensibles, les plus secrètes et aux enjeux les plus importants. Le processus de sélection et d'entraînement spécifique pour le SEAL Team [redacted] s'étend sur près d'une année. Il y a tout d'abord une sélection initiale qui doit déterminer si vous serez admis pour la phase de sélection plus intensive, laquelle déterminera à son tour si vous serez apte à participer au programme de formation/sélection de huit mois au terme duquel vous aurez une chance sur deux d'être accepté.

Bref, un jeu d'enfant.

Le Team [redacted] organise chaque année plusieurs périodes de sélection. Les candidats doivent alors réussir une version amplement renforcée des épreuves physiques que les SEAL conventionnels ont l'habitude d'effectuer. Les distances sont plus longues, les temps à réaliser plus courts et les séries à effectuer pour chaque exercice – tractions, pompes ou autres – augmentées. C'est une épreuve plutôt sérieuse. Si vous franchissez cette première étape, vous vous présentez ensuite devant un jury composé d'officiers supérieurs et d'engagés qui vous cuisine pendant une bonne heure sur vos médailles, vos tactiques, votre expérience, vos patrons, votre vie personnelle, vos finances ou votre consommation d'alcool – et, comme il s'agit des SEAL, la réponse « Je ne bois pas beaucoup » peut s'avérer aussi pénalisante que « Je bois beaucoup ». En gros, ils veulent se sentir à l'aise avec vous avant de vous inviter à subir trois semaines de sélection supplémentaires.

Passant devant mon jury à la fin du printemps 2003, je me sentis aussitôt intimidé. Tous les hommes assis devant moi avaient l'expérience du combat – du *vrai* combat. Et ils avaient perdu des hommes, des frères. Ils étaient plus sérieux que les SEAL de ma base, plus professionnels, plus âgés aussi. Ils ne tournaient jamais autour du pot et allaient droit au but. Pourquoi êtes-vous là ? Qu'avez-vous à offrir ? Vous ne passez pas un oral pour devenir Navy SEAL, vous essayez de devenir opérateur au sein du SEAL Team [redacted]. En êtes-vous capable ? Il y avait parmi eux le maître chargé de tout ce qui était administratif, qui examinait mon dossier à la loupe, afin de vérifier que toutes les barrettes de décorations que je portais étaient en ordre et que rien ne manquait. Il voulait s'assurer que je n'en portais aucune que je n'aurais pas méritée.

Je fus invité à participer au stage de sélection qui débuterait en mars 2004. J'avais un an à attendre, durant lequel je participerais aux entraînements et aux déploiements de mon team SEAL conventionnel. Nous partîmes ainsi naviguer en Méditerranée avec l'espoir d'être projetés en Irak pour y combattre, mais rien de tel ne se produisit.

Mes conditions de vie en Virginie s'étaient alors largement améliorées. Je partageais la location d'un superbe appartement en bord de plage avec deux collègues de mon team, et nous en mettions plein la vue aux filles tout en vivant le rêve SEAL. Les choses prirent une tout autre tournure quand je reçus un coup de fil de ma sœur Kelley, qui vivait toujours à Butte, et qui venait de mettre un terme à une relation compliquée et voulait absolument

quitter la ville. Ce que je pouvais comprendre. Je lui dis : « Tu sais ce qu'il te reste à faire : viens me rejoindre à Virginia Beach. »

Je m'envolai pour le Montana, réparai sa voiture – une petite Nissan bleue toute déglinguée – et nous fîmes le trajet ensemble jusqu'à Virginia Beach. Avant que nous ne quittions la ville, je découvris qu'elle n'avait pas un sou sur elle. Ou presque. Elle avait en tout et pour tout… un dollar. « Ça ne me dérange pas de tout payer, et tu ne toucheras pas à ton dollar, mais à une condition : que nous écoutions Elvis Presley pendant tout le trajet. »

Et c'est ce que nous fîmes. Nous prîmes du bon temps pendant toute la route, sans nous presser. Nous mîmes six jours pour faire les trente-quatre heures de conduite. Au cours de cette semaine passée sur la route, Kelley prit le volant pendant quatre heures afin que je puisse me reposer un peu. Et, au cours de ces seules quatre heures, elle réussit l'exploit de choper une contravention pour excès de vitesse dans l'Iowa et d'envoyer la voiture dans un fossé à West Virginia – un fossé profond. Un paysan du coin surgit alors de nulle part avec une dépanneuse pour proposer : « P't'êt ben qu'vous avez b'soin d'moi pour sortir vot'caisse de c'fossé ? » Kelley, choquée et mortifiée, répondit aussitôt : « Non, non, laissez, je vais me débrouiller toute seule… Mais oui, bien sûr qu'on a besoin de vous ! »

Quand nous arrivâmes enfin à Virginia Beach, je lui dégotai un emploi dans un bar sportif du nom de Hometown Heroes. Je connaissais le propriétaire et fis les présentations. Je vous promets que je ne pistonnais pas ma sœur dans le seul but d'obtenir des informations de première main sur la jolie petite blonde prénommée Nicole qui travaillait elle aussi dans cet établissement comme serveuse, mais je n'en demandai pas moins à Kelley de lui glisser quelques mots en ma faveur. Nicole ne voulut cependant rien savoir de moi. Une maligne ! En plus d'être drôle, pétillante et indépendante d'esprit. Au début, elle ignorait même ce qu'était un SEAL et ne pouvait donc absolument pas savoir que je n'étais pas du genre à abandonner. Elle finit par céder, sans doute plus pour me faire taire que pour autre chose. Elle ne savait pas non plus que j'étais sur le point de remplir un formulaire de « Requête spéciale ».

Nous nous mariâmes un an et demi plus tard et achetâmes une maison. Je commençais à voir se dessiner les contours d'une nouvelle vie, une vie comportant plus de responsabilités.

Le processus de sélection commença alors, avec de nouveaux tests physiques, encore plus difficiles que les tests préliminaires déjà passés,

mais, comme tous les candidats étaient déjà des SEAL expérimentés, l'accent était mis sur l'évaluation psychologique – ils devaient être certains que les candidats pourraient opérer au mieux de leurs compétences dans les conditions les plus difficiles qui soient, comme par exemple s'ils tombaient d'un hélicoptère au sommet d'une montagne tenue par des ennemis puissamment armés. Et cela n'a rien d'une plaisanterie.

Je franchis cette étape et enchaînai avec la suivante. Les trois ou quatre premières semaines furent consacrées à l'entraînement à la chute opérationnelle. Cela changea par la suite – cet entraînement ne fut plus le premier, mais le deuxième – car la chute opérationnelle coûte cher, alors même que plusieurs candidats étaient éliminés lors de l'entraînement suivant – le combat rapproché. Pour ma part, je fus heureux de commencer par le saut. J'étais déjà sur un petit nuage.

Nous profitâmes des largesses du budget du SEAL Team [redacted] : au lieu de sauter du haut de vieux C-130 datant de la guerre de Corée comme nous le faisions au SEAL Team 2, nous nous envolâmes pour l'Arizona afin de rejoindre une installation dernier cri du côté de Tucson.

NOUS COMMENCIONS CHAQUE JOUR À L'AUBE par un footing de 20 kilomètres, puis nous passions le reste de la journée à faire de la chute libre. Nous débutâmes par ce que l'on appelle les sauts HALO *(high altitude, low opening*[1]*)*, qui impliquent une très longue chute libre et une ouverture de la voile à une altitude juste assez grande pour que le chuteur ne se fracasse pas au sol. Une variante un peu plus vicieuse est le saut HAHO *(high altitude, high opening*[2]*)*, qui nécessite d'ouvrir la voile dès que l'on a quitté l'avion. Nous étions une vingtaine à gicler ainsi de l'appareil, à la suite l'un de l'autre, à ouvrir nos voiles et à essayer de nous mettre en formation – imaginez vingt hommes sous voile, chacun d'eux à 3 mètres derrière un gars et 3 mètres devant un autre. C'est ce que l'on appelle un « empilement ». Les parachutes que nous utilisions n'étaient pas les voiles traditionnelles en forme de demi-boule de glace mais des voiles rectangulaires, quasiment de la forme d'une aile d'avion. Nous pouvions guider la voile, la diriger. Lors de sauts opérationnels à très haute altitude, il était possible de se déplacer horizontalement en formation à une vitesse de 30 à 80 km/heure (selon le vent) et de se poser une vingtaine de kilomètres

plus loin, à un endroit précis que nous n'avions jamais vu nulle part ailleurs que sur une carte.

Une formation de SEAL volants est un truc très cool, mais aussi très dangereux. L'empilement nécessite une prudence extrême et une observance stricte des règles de base. Ainsi, chaque fois que nous effectuions un saut opérationnel à très grande hauteur, nous partions toujours vers la droite en quittant l'avion. C'était une règle gravée dans le marbre. Nous devions tous chuter dans la même direction. Si deux chuteurs – chacun lesté d'une cinquantaine de kilos d'équipement – se percutaient en suivant la même trajectoire, le choc serait terrifiant, mais pas mortel. En revanche, s'ils se percutaient en suivant deux trajectoires opposées, ce serait la catastrophe. Ils se rentreraient dedans à près de 30 km/heure chacun – ce qui équivaudrait à foncer dans un mur à 60 km/heure. La force de l'impact tuerait les deux chuteurs, l'un coupant peut-être l'autre en deux. Mais même si les chuteurs ne se percutaient pas, ils pouvaient s'emmêler les suspentes. Ce n'était pas l'idéal non plus. Ils se transformeraient alors en torche de soie et se précipiteraient vers la terre en songeant à la fois combien cela peut être douloureux d'avoir le bras cisaillé par des cordes de nylon et combien ça fait chier de n'avoir plus que quarante-cinq secondes à vivre avant de s'écraser sur une montagne.

Quelles que puissent être les précautions prises, c'est tout simplement dangereux. Plus tard au cours de ma carrière, nous perdrons ainsi deux hommes au cours d'un seul mois d'entraînement à la chute opérationnelle. Nous connaissions tous les risques. Il n'empêche qu'au bout d'un moment vous cessez d'avoir peur, et vous remplacez ce sentiment par la conscience permanente que tout peut partir en sucette à n'importe quel moment. Vous voulez accepter l'idée de votre propre mort ? Alors allez sauter d'un avion pour vous mettre en formation d'empilement sans la moindre lumière par une nuit sans lune, et faites-le de manière répétée. Le côté positif : ça nourrit son homme ! Après avoir passé toute une journée et toute une nuit à chuter ainsi, l'un de nous finissait inévitablement par lancer : « Il faut vraiment qu'on mange un bon steak ce soir, parce que ça pourrait très bien être notre dernière nuit sur Terre. »

Lors de l'un de ces sauts opérationnels, je testai un nouveau modèle de RSE[3] haute performance qui avait été conçu pour chuter plus rapidement dans les airs. Et, en effet, je chutai si rapidement que mon visage se retrouva prisonnier des suspentes sans que je puisse actionner la poignée

d'extraction. Je fus happé dans une spirale mortelle pendant un temps interminable. J'en arrivai au point où je me dis : *Si tu veux revoir ta famille, tu dois absolument te sortir de là. Tu dois agir*.

À ce jour, je ne saurais dire comment je réussis à me dépêtrer, mais je pus enfin déclencher mon extracteur et regarder ma magnifique voile se gonfler à plein volume. Je jetai un coup d'œil à mon altimètre et vis que je me trouvais à 1 375 mètres d'altitude. Si je n'avais pas ouvert mon RSE à 3 000 mètres, et si j'avais attendu d'atteindre les 1 700 mètres habituels, j'aurais percuté le sol avant même de m'être libéré de mes suspentes.

Après m'être posé, j'allai à la rencontre d'un de mes amis. Il s'exclama : « On dirait que tu viens de voir un fantôme. Qu'est-ce qui s'est passé là-haut ? » Je le lui expliquai. Je me rappelle avoir dit : « Bon Dieu, il faut vraiment corriger ça, sinon quelqu'un va se tuer. Il faudrait améliorer le système. Ça fonctionne vraiment mal. »

Mais personne ne s'en occupa, ce qui reviendrait me hanter plus tard d'une manière particulièrement cruelle.

Je survécus cependant ce jour-là, comme je survécus à tout le reste de l'entraînement, comme si de rien n'était – à l'exception de quelques kilos de plus dus à tous ces steaks avalés…

LA PHASE SUIVANTE DE L'ENTRAÎNEMENT, la plus célèbre et la plus difficile, concernait le combat rapproché. Elle nous préparait à un type de combat en milieu clos particulièrement dangereux – entrer dans des bâtiments occupés par des ennemis armés et très hostiles, avec une intervention souvent rendue plus complexe par la présence de civils ou d'otages. L'objectif pouvait se présenter sous la forme d'une maison, d'un hôtel ou d'un navire – autant de situations dans lesquelles vous deviez pénétrer des défenses ou des obstacles extérieurs et opérer dans des espaces exigus, chacun d'eux pouvant être un piège mortel.

Nous répétâmes les gestes – à la manière d'une chorégraphie violente et rapide – des centaines, des milliers de fois.

Les instructeurs observaient chacun de nos mouvements. À la fin de la journée, ils annonçaient nos notes individuelles et s'attardaient sur chaque manque de vigilance et chaque violation des règles de sécurité. À la fin de la semaine, ils nous mettaient devant nos responsabilités : « À vous de faire une liste maintenant : les noms des cinq meilleurs en haut d'une feuille et

ceux des cinq moins bons en bas de la feuille, allez ! » Je n'avais jamais aucune difficulté à lister les cinq meilleurs noms parce qu'il me suffisait de regarder autour de moi pour me dire : « Ce mec est un as, celui-là aussi, et encore celui-là… », mais quand il fallait marquer les noms des cinq moins bons, je me retrouvais bloqué. « Putain, ils sont tous bons ! » J'inscrivais donc mon nom en bas de la feuille, puis j'en ajoutais quatre autres, faute de pouvoir faire autrement. Nous procédions tous ainsi.

Tout cela vous travaillait l'esprit de telle sorte que vous pouviez passer une excellente journée, persuadé que rien de mal ne pouvait arriver, puis, en une fraction de seconde, vous foiriez quelque chose et ils vous confisquaient votre arme pour vous faire recommencer l'exercice, mais cette fois avec un balai entre les mains, dans le seul but de vous faire prendre conscience que vous étiez un connard. Vous saviez alors que votre prochaine erreur vous vaudrait d'être viré – car des candidats se faisaient virer en permanence.

Un matin, après quelques heures de kick-boxing, je discutai avec un gars de ce que nous pourrions faire à Memphis le soir même. Nous étions un vendredi. Il ne nous restait que quelques heures de combat rapproché avant d'en avoir fini pour la semaine, laquelle s'était très bien passée. Lors de notre dernière simulation, mon binôme et moi investîmes une quatrième pièce après être entrés par une porte d'angle. Nous dégageâmes pour aller nous coller sur le mur de droite. Deux autres gars prirent position contre le mur opposé. En face de moi, trois cabines de toilettes aux portes fermées. Facile : il me suffisait d'avancer vers une porte, de l'ouvrir en me tenant en retrait, et l'un de mes collègues en position contre le mur opposé ouvrirait le feu s'il y avait la moindre menace. Il faudrait ensuite recommencer avec la porte suivante. Et recommencer encore. Du gâteau. Le seul problème, c'est que, lorsque j'ouvris la première porte, mon binôme derrière moi tira trois coups de feu successifs à quelques centimètres de mon crâne. Les balles sifflèrent contre mon visage pour aller cribler la cabine. *Trois fois*. J'inspirai un grand coup, soufflai, le regardai droit dans les yeux, puis regardai les deux autres gars contre le mur d'en face. Ils étaient abasourdis, bouche bée. Ils n'arrivaient pas à croire que mon binôme ait pu ouvrir le feu. En avançant vers la porte suivante, je pointai le doigt en direction d'un gars de l'autre binôme : « C'est *toi* qui tires, cette fois-ci ! »

« Halte au feu !! », hurla un instructeur. Je tournai les yeux vers lui. Il me fixait depuis son poste d'observation installé en hauteur dans la

charpente. « Désolé de ne pas avoir sifflé l'arrêt, O'Neill. Quand je l'ai vu tirer, j'en ai avalé mon sifflet. » Il me désigna ensuite du doigt, ainsi que les deux gars de l'autre binôme. « Vous trois, vous dégagez de là ! » Il désigna ensuite mon binôme : « Toi !! Tu enlèves ton chargeur et tu restes là. »

Le gars prit l'avion pour repartir l'après-midi même. Je ne le revis plus jamais.

Leur stratégie est plutôt bien rodée. Ils voulaient savoir si vous étiez le genre de type à commettre une erreur sous la pression et à en tenir compte, ou si vous alliez vous appesantir dessus au point d'en commettre une autre, plus grave. Ou si votre ego qui en avait pris un coup et le doute qui vous assaillait allaient mettre en péril tout le team.

Nous avions besoin de personnes capables de prendre des décisions de vie ou de mort en un clin d'œil et de continuer à avancer quoi qu'il arrive. La recette est simple : les instructeurs cherchent à recréer le stress du combat et à le mettre en œuvre dans un entraînement réaliste. Comme il ne s'agit pas d'un *véritable* combat, juste d'un entraînement, cela permet à chacun de prendre conscience que ce stress n'existe que dans son esprit, qu'il se l'impose à lui-même. En fin de compte, les galonnés tâchent de repérer ceux qui seront capables d'intégrer que le stress, quel qu'il soit, n'est qu'une vue de l'esprit. Même lorsque des bombes vous tombent sur la gueule et que des gens cherchent à vous tuer. Ce n'est pas votre angoisse qui vous sauvera la vie. Une telle réaction pourrait même entraîner votre mort. Êtes-vous capable de vous débarrasser d'un tel poids, ou allez-vous le laisser vous pourrir la journée ?

Dans le combat rapproché en particulier, il est essentiel de comprendre la manière dont agissent vos camarades, l'objectif que vise le team, ce qui semble être la chose la plus sensée à faire. Communiquer, mais sans paroles, est la clé de la réussite. C'est un mécanisme extrêmement compliqué qui peut vous valoir d'être viré si vous échouez. Aucun gant n'est pris avec ceux qui ne réfléchissent pas assez vite ou qui flanchent sous la pression.

A L'ISSUE DE CET ENTRAÎNEMENT, il me sembla qu'il nous serait désormais impossible d'être meilleurs ou plus rapides. Je n'allais pas tarder à découvrir que je me trompais, une fois de plus.

Une autre phase de la formation/sélection se déroula dans l'État de Washington, à l'École de survie et d'évasion. Le gros morceau consistait en un jeu de rôle. Le scénario : on nous informa qu'une des escouades allait sauter dans un pays hostile et qu'il nous faudrait rejoindre la zone de poser, faire jonction avec ses membres et les exfiltrer. Nous avions des cartes d'une ville fictive, un dossier d'objectif concernant les aspects logistiques et communication, ainsi que des informations sur les agences gouvernementales locales. Mais, alors que nous étions en train de rejoindre la zone d'opération à bord de nos véhicules, nous fûmes interceptés par toute une armada de voitures de police, sirènes hurlantes. Des agents vêtus d'uniformes inconnus nous éjectèrent de nos véhicules sous la menace de leurs armes pour nous pousser sans ménagement dans leurs fourgons. Ces gars jouaient vraiment bien leur rôle – ils agitaient leurs armes dangereusement près de nos visages et nous hurlaient dessus avec un fort accent étranger, échangeant même entre eux dans une langue incompréhensible.

Ils nous emmenèrent, nous séparèrent et commencèrent à nous interroger de manière plutôt agressive. Il s'agissait d'une formation où les instructeurs étaient autorisés à porter la main sur nous, et ils ne se privèrent pas de me flanquer quelques baffes, de me bousculer un peu, de me mettre des menottes et de me faire enfiler une tenue de prisonnier avant de m'enfermer dans une cellule. Ce n'était pas la cellule habituelle des prisons américaines, mais une cellule de la taille d'un casier de vestiaire, à peine assez grande pour s'y asseoir si l'on ramenait ses genoux contre sa poitrine. Ils ne me laissèrent qu'une boîte de café vide pour mes besoins physiologiques. Je dirais qu'ils nous laissèrent moisir là deux jours et demi, mais la notion du temps est la première chose que vous perdez, dans ce genre de circonstance.

Ils me sortaient régulièrement de ma cellule pour de nouveaux interrogatoires. J'avais parfois droit au salopard de service qui me collait quelques bonnes beignes avant de me renvoyer dans ma cellule. À d'autres moments, j'avais droit à un gars plutôt sympathique, au point que j'eus l'impression de nouer des liens avec lui. J'en vins à penser : *Bon Dieu, tout cela est réel*. Ce n'est que plus tard que je compris qu'ils nous apprenaient en réalité le jeu du gentil et du méchant flic.

Mais, que ce soit avec l'un ou avec l'autre, je reprenais à chaque fois la direction de ma cellule. Il était impossible de trouver le sommeil car ils diffusaient en permanence des hurlements d'enfants, encore et encore, ainsi

qu'une chanson étrangère ridicule que j'entendis si souvent que je finis par avoir l'impression que les paroles étaient en anglais. Je ne pouvais voir personne, mais je commençai à reconnaître mes camarades au son de leur toux. Je réalisai ainsi que mes amis étaient bien là eux aussi et nous commençâmes à communiquer entre nous, comme de véritables prisonniers de guerre. Nos premiers essais prirent la forme de petits coups portés contre les barreaux, puis ils se prolongèrent par des chuchotements ou des toussotements. Cela énervait les gardes, incapables d'en déterminer la provenance. À un moment, j'entendis même un gars hurler *« Noonan !! »,* comme dans le film *Golf en folie*[4]. Entendre le rire de mes frères d'armes me remonta le moral.

Nous devions rester debout en permanence dans nos cellules, mais nous entendions parfois des gars glisser le long du mur et s'affaisser, les genoux repliés. Nous entendions alors le garde hurler, et aussitôt quelqu'un ouvrait la porte de *votre* cellule et *vous* balançait un seau d'eau glacée en pleine figure. Vous ne pouviez vous empêcher de penser – ou de vous exclamer :

« Mais putain, pourquoi ?

– Ton pote dans la cellule d'à côté s'est assis, alors on te punit. »

Et bien sûr, peu après, j'entendais le gars de *l'autre* côté de ma cellule s'affaisser à son tour et – *blam !* – la porte de ma cellule s'ouvrait à nouveau pour une nouvelle douche glacée. J'étais bien évidemment épuisé à force d'être obligé de rester debout, privé de sommeil et glacé. Ce manège se poursuivit encore pendant plusieurs heures jusqu'à ce que j'en vienne à penser : *Putain, ça fait vraiment chier*, et que je m'affaisse à mon tour dans ma cellule. Un garde ouvrit aussitôt la porte :

« Pas le droit de s'asseoir ! Désigne un camarade !

– Rien à foutre, tu peux arroser des deux côtés. »

Comme je l'ai dit, je n'avais pas tardé à perdre toute notion du temps et j'eus l'impression d'avoir passé une éternité dans ma cellule quand ils m'en firent sortir à nouveau. Je m'attendais à un nouveau passage à tabac, au lieu de quoi ils abandonnèrent leur jeu de rôle et me firent faire le tour du propriétaire. J'avais encore les idées confuses, mais ils me montrèrent un drapeau américain et me lurent même les dix premiers amendements de la Constitution américaine ou je ne sais quel autre pensum patriotique. Quand je commençai à reprendre mes esprits, ils me firent asseoir pour visionner une compilation de mes interrogatoires, qui avaient été filmés, en les

commentant point par point – ce que nous devions dire ou ne pas dire, comment il fallait construire notre légende pour ne pas avoir à nous contredire si nous devions mentir, etc. C'était plutôt intéressant, mais je ne pense pas que ces conseils puissent véritablement s'appliquer. En cas de capture, nous savions bien que, dans le meilleur des cas, si les salopards étaient sympas avec nous, nous nous ferions plutôt décapiter.

À MI-PARCOURS DE LA FORMATION/SÉLECTION de huit mois, nous partîmes nous entraîner assez loin en mer sur un bâtiment de la Navy, avec la possibilité de faire exploser tout ce que nous voulions ou de tirer à balles réelles. Ce navire était plutôt limité en termes de confort. En fait, il n'y avait même pas de banettes, nous nous contentions de dérouler nos tapis de sol dans n'importe quel réduit que nous pouvions trouver et de dormir dans nos sacs de couchage. Il n'y avait pas non plus de réseau de téléphonie mobile, ce qui n'était pas l'idéal dans mon cas puisque ma femme était sur le point d'accoucher. Un matin, alors que je venais de me réveiller et que j'étais en train de me préparer pour l'entraînement, le maître principal responsable de la formation vint me voir. « Hé, O'Neill, tu fais tes valises. »

Incrédule, je m'exclamai : « Mais, bon sang, on n'a même pas commencé l'entraînement aujourd'hui et je suis viré ? Qu'est-ce que j'ai fait ? »

Il répondit : « Oh, non, non, non. Ce n'est pas ça. Tes potes du SEAL Team 2 viennent d'appeler. Ta femme est à Portsmouth, elle va accoucher. Il y a un bateau qui vient te chercher. »

Ma première pensée fut : *Oh, mon Dieu, merci, je ne suis pas viré !*

Et la deuxième : *Putain ! Je vais être père !*

Le bateau qu'ils mirent à ma disposition était sacrément rapide et nous établîmes sans doute une sorte de record de navigation compte tenu du peu de temps qu'il nous fallut pour rejoindre la côte. Je sautai dans ma voiture et violai toutes les limitations de vitesse pour rejoindre l'hôpital de Portsmouth. J'arrivai cinq minutes avant la naissance de ma fille.

Heureusement, l'escouade fut de retour en ville pendant une semaine ou deux après la naissance, ce qui me permit d'être présent quand ma femme et ma fille sortirent de l'hôpital et revinrent à la maison. Mais il fallait toujours que je sois sur base à 5 heures du matin pour les séances de sport et que je continue à m'entraîner jusqu'à 19 heures sans faire la moindre pause.

Avec un nouveau-né à la maison, j'avais droit à environ une heure de sommeil par nuit avant d'avoir à m'entraîner ensuite toute la journée. Une sorte de retour à la Semaine d'enfer…

Nicole ne savait pas vraiment à quoi s'attendre quand elle m'avait épousé, mais elle se montra très compréhensive. Sa famille vivait dans la région et nous disposions d'un formidable soutien grâce au réseau des femmes de SEAL. Elles se soutenaient mutuellement. À cette époque-là, il y avait très peu de morts en opération et Nicole ne s'inquiétait pas encore de cet aspect de mon travail. En tant que jeune mère, elle était surtout concentrée sur cette nouvelle expérience immersive qu'elle était en train de vivre.

J'achevai avec succès la formation en décembre 2004. Il ne restait alors que 35 gars sur la soixantaine de candidats initiaux. Pour ceux d'entre nous qui avaient été retenus, les affectations en escouades se déroulèrent à la manière des sélections en équipes de la Ligue nationale de football américain : chaque escouade du SEAL Team [redacted] choisissait un homme à tour de rôle. L'escouade qui avait choisi la première l'année précédente choisirait en dernier cette fois-ci. Chaque escouade avait également envoyé quelques hommes pour superviser l'entraînement, ce qui leur avait permis de repérer les candidats qui semblaient les plus prometteurs. Ils se basaient également sur le classement officiel tenu par les instructeurs, ainsi que sur ces difficiles évaluations qu'il nous avait fallu faire concernant nos camarades.

Nous avions tous en tête une escouade favorite. Soit parce que nous y comptions quelques amis, soit parce que nous étions sensibles à sa réputation – chacune d'elles en effet avait ses caractéristiques. Mon choix se portait plutôt sur une escouade réputée pour aimer boire des coups, fumer des clopes et être au top de l'endurance. Un autre de mes critères était sa capacité à veiller sur ses hommes en disant aux officiers supérieurs ou aux autres gratte-papier d'aller se faire foutre quand c'était nécessaire.

L'escouade que je souhaitais intégrer était du genre à s'entraîner non-stop jusqu'au déjeuner et à en vouloir toujours plus – une bande de professionnels durs à la tâche et endurcis par le combat.

Elle était célèbre pour ses exploits durant l'opération Anaconda et sur le sommet où Neil Roberts avait été tué. Les snipers de l'escouade étaient revenus sur ce sommet pour en découdre en combat rapproché avec un ennemi déterminé. Ils avaient abattu les combattants étrangers chargés de

prendre en embuscade les renforts américains, puis avaient aidé à infiltrer des hommes sur les lieux afin de planifier les frappes aériennes qui avaient ensuite permis d'arracher la victoire finale.

Si vous étiez pressé de voir de l'action, cette escouade était celle sur laquelle il fallait parier.

C'est vrai, j'étais un jeune père, avec une jeune épouse. Mais à quoi auraient servi toutes ces années de travail et d'entraînement, si ce n'est à venger la mort de Neil Roberts et celle de tous ces Américains ordinaires qui étaient partis au boulot un matin et s'étaient retrouvés face au dilemme suivant : brûler vif ou sauter par la fenêtre pour aller s'écraser une centaine d'étages plus bas dans la rue ? Je ne saurais vous dire combien de fois ces images de petites silhouettes humaines chutant désespérément dans le vide depuis le sommet d'une tour en flammes m'ont rongé l'esprit. J'étais enfin en mesure de faire quelque chose.

Je fis jouer mon réseau, je demandai à des amis de dire quelques mots en ma faveur. Tous les membres d'une escouade participaient au processus de recrutement de ses nouveaux membres – encore une spécificité du SEAL Team [redacted]. Mais nous ne saurions jamais dans quel ordre de préférence nous avions été choisis, ni quels membres de l'escouade s'étaient prononcés ou non en faveur de notre recrutement. Les affectations nous furent simplement communiquées un jour, comme sorties du Choixpeau de Poudlard.

Parcourant la liste, je vis mon nom accolé à celui de l'escouade qui avait mes préférences. En y repensant aujourd'hui, j'en ai encore la chair de poule.

Je me rappelle qu'en entrant dans la popote de l'escouade pour la première fois je restai béat d'admiration. Ce n'était pas tant de voir les trophées d'opération accrochés aux murs ; c'était surtout lié aux hommes, aux « opérateurs ». Je constatai qu'ils semblaient assez heureux de nous accueillir. L'intégration de nouveaux membres représente toujours un moment particulier. Cela signifie que les bleus vont pouvoir s'occuper de vider les poubelles et de passer le balai. Cela signifie également que les bleus de l'année précédente vont être promus et qu'ils n'auront plus à porter les échelles d'assaut et/ou la masse et/ou le pied-de-biche lors des patrouilles. Et devinez à qui reviendra cet honneur ?

Nous commençâmes par nous asseoir avec l'encadrement. Nous fîmes ainsi la connaissance du maître principal, Leo, de nos deux chefs de groupe,

Ralph et Cole, et de notre premier maître, Decker. Ils nous exposèrent dans les grandes lignes ce à quoi nous devions nous attendre et la manière dont nous devions nous comporter, mais ils nous expliquèrent aussi qu'il n'était pas question pour eux de ralentir le rythme sous prétexte que nous sortions tout juste de notre formation/sélection. Ils s'attendaient à ce que nous opérions au même niveau que les plus expérimentés. Nous pûmes ensuite poser quelques questions. La première d'entre elles fut : « Quelles sont les règles en matière de coupe et de rasage ? »

Tous les SEAL de Virginia Beach devaient arborer une coupe de cheveux réglementaire tant qu'ils étaient stationnés au pays. Leo caressa sa barbe et, toujours aussi détaché, lâcha : « Vous faites pas chier avec ça. »

Il n'y avait pas à se tromper, nous étions bien arrivés.

LES PREMIERS JOURS, on nous affecta nos cages, là où nous allions ranger tout notre équipement, et nous transportâmes nos armes dans la section de l'armurerie réservée à l'escouade. Les cages du vestiaire abritaient une activité intense, entre drôlerie et dégoût, mais toujours intéressante. L'escouade était connue pour ses farces et certains, parmi ses membres les plus expérimentés, étaient de véritables maîtres en la matière. Ils faisaient preuve d'une créativité extraordinaire et d'une mauvaise foi encore plus étonnante. Je ne sais pas si cela venait de leur entraînement, mais ils pouvaient tout nier avec une facilité déconcertante. Si quelqu'un leur lançait : « C'est toi qui piques des biscuits ? », ils répondaient : « Non, je n'ai rien piqué. » Et si vous leur disiez : « Mais tu as la main dans la boîte de biscuits ! », ils répondaient alors : « Ce n'est pas ma main ! »

La farce la plus populaire était celle de la boule puante. Les gars mettaient généralement un tapis de sol dans leur cage et, pour éviter qu'il ne glisse, en scotchaient les bords au sol. Parfois, quand quelqu'un prenait une douche, un félon venait s'infiltrer dans sa cage et défaire un peu de ruban adhésif pour glisser une boule puante sous le tapis – le genre de boule puante en forme de bille, qui éclate dès que vous posez le pied dessus et répand aussitôt dans l'air une odeur si répugnante que vous avez soudain l'impression de vous retrouver dans les chiottes de l'enfer. Quand le gars revenait, la serviette autour des hanches, après avoir pris sa douche, il finissait bien sûr par écraser la boule puante et le tour était joué. Tout le monde évacuait précipitamment le vestiaire, sauf la victime, qui, par

décence, était bien obligée d'enfiler quelques vêtements tout en inhalant les effluves pestilentiels avant de pouvoir prendre la fuite à son tour.

Mais les boules puantes n'étaient qu'un échauffement. Certains attendaient que le week-end arrive afin d'avoir deux jours pleins pour piéger une cage. Cela laissait par exemple à un félon le temps de piquer toutes les affaires d'un collègue, de les teindre en rose et de les laisser sécher avant de les remettre à leur place.

J'ai été bizuté plus d'une fois au cours de ma carrière, tantôt de manière amusante, tantôt de manière vicieuse, mais la farce la plus cuisante produisit son effet alors qu'il n'y avait personne alentour pour en profiter. Les physiothérapeutes du QG gardaient dans la salle de soins une huile de camphre de concentration industrielle dont ils se servaient, diluée, pour soigner nos blessures musculaires ou nous soulager. L'un de mes camarades eut la bonne idée de piquer le bidon et de nous jouer un bon tour avec. Il en appliqua de larges doses sur l'entrejambe de nos shorts de sport. Je ne sais pas combien de temps mon short « traité » demeura sur l'étagère de ma cage, mais je l'enfilai un jour pour me rendre à la salle de musculation, distante de quelques centaines de mètres. Ce qu'il y a d'amusant avec cette mixture diabolique, c'est qu'elle ne produit pas d'effet tant qu'elle n'est pas humidifiée. Et je n'avais pas encore transpiré.

Nous étions un samedi matin et la salle de musculation était vide. Je décidai de faire vingt minutes d'échauffement sur un vélo elliptique. Cinq minutes plus tard, alors que je commençais à transpirer, au lieu de s'échauffer mes « bijoux » commencèrent à chauffer. Je me doutais bien que quelque chose n'allait pas, mais je pensais pouvoir tenir le coup jusqu'à la fin de ma session de sport. Je me trompais. Quelques minutes plus tard, il me sembla qu'un lutin planqué entre mes jambes dirigeait la flamme d'un chalumeau sur mes parties intimes. La sensation de brûlure était telle que je dus repartir au pas de course vers le vestiaire. À mi-parcours, l'inflammation atteignit un tel paroxysme qu'il me fallut arracher mon short et effectuer le reste du trajet jusqu'au vestiaire à la manière du personnage de dessin animé Porky Pig – en T-shirt, les fesses à l'air –, à cette différence près que j'avais les couilles en feu comme une vulgaire star du porno et que la batterie du groupe Demon Hunter se déchaînait dans mes écouteurs.

Parvenu enfin au vestiaire, je me dirigeai vers ma cage dans l'intention d'attraper un savon et une serviette et de me précipiter vers une douche pour éteindre l'incendie qui me dévorait. À peine avais-je attrapé ma

trousse de toilette qu'une grenade flashbang explosait et qu'un nuage de poussière m'enveloppait. Bon Dieu, ces gars étaient doués !

Bizuter les autres faisait partie du quotidien de l'escouade. Certaines sections du vestiaire s'y prêtaient mieux que d'autres. Ma rangée était la pire. Je m'étais vu attribuer une cage à côté des pires farceurs, des gars qui traînaient leurs guêtres depuis un bon bout de temps et qui avaient hissé la farce au rang d'un art. Cette section du vestiaire avait été baptisée « la bande de Gaza » tant les explosions s'y produisaient de manière répétée. L'un d'entre nous se lassa tant de se faire bizuter sans jamais arriver à mettre la main sur les coupables qu'il jugea nécessaire de commettre un « bizutage suicide ». Cela ne veut pas dire qu'il voulait se blesser ou se faire du mal, c'est juste que tout le monde sut qu'il était à l'origine de la chose et qu'il s'en prit ensuite pour son grade.

Ce jour-là, il avait terminé sa séance de sport et se déshabillait quand… *BOUM !* Tous ceux qui se trouvaient dans le vestiaire commencèrent à éclater de rire, à beugler et à siffler. « Bon Dieu, qu'est-ce que tu as encore fait ! » Les farceurs les plus réputés étaient bien sûr ceux qui en faisaient le plus, mais personne n'admit être responsable de l'explosion. Les rires finirent par s'éteindre, tout le monde finit de se déshabiller et gagna les douches. Sauf la victime. Qui attendit. Quand tous les « suspects » se retrouvèrent dans la pièce des douches, la victime attrapa sa propre grenade flashbang et se présenta dans les douches en annonçant : « Un cadeau pour vous, messieurs ».

Il dégoupilla sa grenade et la lança sur le sol des douches avant de s'esquiver. *BOUM !!* Une explosion dans des douches communes est beaucoup plus puissante que dans une salle plus aérée telle qu'un vestiaire. J'estimai pour ma part que c'était une vengeance honorable, mais il en paya le prix plus tard : sa cage se retrouva bientôt encombrée de tous les résidus de papier de l'escouade qui avaient été passés à la déchiqueteuse… avec, planquées dessous, quelques autres grenades flashbang.

J'étais vraiment très heureux de faire partie de ce groupe. Le moral y était bien meilleur que tout ce que j'avais pu connaître ailleurs. Malgré quelques prises de bec de temps à autre, tout le monde s'entendait à merveille. L'esprit de camaraderie était incroyable. Les plus anciens prenaient vraiment soin des petits nouveaux et tout le monde travaillait d'arrache-pied ensemble.

Lors de mon premier entraînement de combat rapproché en milieu clos, je me rappelle que j'étais placé en milieu de colonne quand la charge explosive placée contre la porte détona. En un clin d'œil, toute l'escouade disparut. Les autres candidats récemment intégrés et moi-même – qui pensions être experts en la matière – dûmes accélérer pour ne pas perdre le rythme. Ces gars étaient non seulement plus rapides que tout ce que j'avais pu imaginer, mais ils opéraient en plus dans des conditions de sécurité absolues. Le raid s'acheva avant même que j'aie pu m'en rendre compte, après s'être déroulé sans la moindre anicroche – en tout cas à mes yeux. Les officiers de sécurité chipotèrent bien çà et là sur quelques points de détail, mais c'était vraiment pour le principe. Ces gars étaient stupéfiants. Une fois de plus, il allait falloir se mettre à niveau.

Comme tous les autres nouveaux, j'avais été pendant un temps dans une sorte de période probatoire. Mais maintenant que nous risquions d'être déployés, il n'était plus question de période d'essai. Il était même temps de passer à la « Fête-du-Yard[5] » (et là, lancement du thème musical du film *Les Dents de la mer*).

Pour recevoir votre insigne d'escouade, la tradition veut que vous vidiez un « yard » de bière d'un seul trait. Ce yard se mesure dans un verre de 90 centimètres de long en forme de tube lesté d'un bulbe en verre en guise de pied. Je croyais qu'un yard pouvait contenir l'équivalent de trois bières, mais, comme d'habitude, les choses n'étaient pas aussi simples. Le bulbe en verre à la base du yard est en effet rempli de whisky, tandis que la bière est servie glacée – littéralement glacée. Si jamais vos lèvres quittent le rebord du verre, ou si vous vomissez avant d'avoir tout avalé, il ne reste plus qu'à vous souhaiter bonne chance quand il vous faudra recommencer. Il est recommandé de vider son yard en moins d'une minute – tout en portant un couvre-chef absolument ridicule, composé d'une perruque ornée de deux cornes de bison.

Nous étions si motivés que nous savions tous – nous, les nouveaux – que nous relèverions ce défi dès la première tentative, mais deux copains et moi jugeâmes malin d'aller boire un verre avant de se taper la « Fête-du-Yard », laquelle se déroulait chez un membre de l'escouade. L'idée était la suivante : si nous buvions un petit coup et entraînions un peu nos estomacs, tout irait comme sur des roulettes. Je ne suis toujours pas certain que ce fut une bonne idée, mais au moins avions-nous réfléchi hors des sentiers battus.

C’est ainsi qu’après avoir éclusé quelques bières chez AJ Gator’s nous nous rendîmes à la fête. Tous les membres de l’escouade étaient présents. Ils nous firent aligner par ordre alphabétique, ce qui m’arrangeait car cela me permettrait d’observer le comportement des premiers condamnés. Nous regardâmes le « Beer Meister » remplir le yard pendant que le pacha faisait un petit discours. Je n’aurais pas dû regarder : bon Dieu, ça faisait vraiment *beaucoup* de whisky. Au premier candidat, il fallut verser au moins dix shots de whisky avant que le breuvage ne remplisse le bulbe. Le tube fut ensuite rempli d’une Killian’s *vraiment* très froide. Le premier gars porta un toast, puis vida le tube plutôt rapidement. Une fois le tube vidé, il sembla profiter d’un « compte de huit[6] » mais s’abstint de vomir et alla serrer les mains des uns et des autres en leur donnant l’accolade. Au suivant, même résultat. Et les choses se répétèrent ainsi jusqu’à ce que mon tour arrive. Je ne voulais évidemment pas être le premier à échouer. Il y avait d’ailleurs cette histoire qui circulait au sujet de mon ami Lance, qui avait vécu l’échec le plus spectaculaire de toute l’histoire de la « Fête-du-Yard ». Lance s’était retrouvé dans la promotion BUD/S qui suivait la mienne, mais il avait fait la formation/sélection un an avant moi. Pour je ne sais quelle raison, Lance avait dîné d’un énorme plat de spaghettis juste avant sa « Fête-du-Yard », ce qui n’était vraiment pas une bonne idée. Comme on pouvait s’y attendre, alors qu’il avait vidé près des trois quarts du tube, il s’était mis à vomir et le bulbe s’était rempli à nouveau – mais pas seulement de whisky et de bière.

En effet, la première règle de la « Fête-du-Yard » consiste à ne *jamais* décoller ses lèvres du bord du récipient une fois que vous avez commencé à boire – et ce, quoi qu’il arrive. Lance étant un SEAL, il refusa d’abandonner. Il ravala son épouvantable mélange, parvint à nouveau aux trois quarts du tube, et la même chose se reproduisit. Le bulbe se remplit derechef. La scène était si affreuse que tout le monde se mit à avoir mal au cœur.

Cet épisode entra dans les annales de notre histoire sous le titre « La Fête-du-Dégueulis ».

Tout en essayant de bannir de mes pensées toute vision horrifique, j’enfilai le chapeau « buffle » et attendis que l’on me serve mon yard. Quand ce fut fait, je portai un toast à La Tribu et le tube à mes lèvres. Il avait l’odeur et le goût d’une énorme chope de Jack Daniel’s dans laquelle on aurait versé de la bière. Normalement, pour ne pas sentir une mauvaise

odeur, on respire par la bouche, mais ce n'était pas possible cette fois-ci. Il n'y avait donc rien d'autre à faire que boire cul sec.

Quand vous devez boire un yard, il est très important de garder à l'esprit qu'il vous restera le bulbe à écluser. Celui-ci se remplira lentement d'air au fur et à mesure que vous relèverez le tube pour le vider. La difficulté, c'est qu'une fois que l'air aura bien rempli le bulbe, celui-ci se videra à la vitesse grand V pour expédier le breuvage directement dans votre gosier. Ai-je précisé que vous n'aviez bien sûr pas le droit de laisser échapper la moindre goutte ? Si cela vous arrive, vous êtes disqualifié et il ne vous reste plus qu'à faire mieux à la tentative suivante… Il est donc impératif pour le buveur de lever le tube, mais également de le faire tourner sur lui-même en même temps afin d'éviter tout problème.

J'appliquai ainsi cette technique pendant un peu plus d'une minute et parvins à vider mon yard. Ce fut costaud à boire, mais ça valait le coup. Je me souviens vaguement avoir serré quelques paluches et donné quelques accolades (sans doute en titubant), mais au moins faisais-je désormais partie de la Tribu.

Nous quittâmes le jardin pour rentrer dans le salon, où nous nous adossâmes contre un mur pendant que le pacha de l'escouade prononçait quelques mots – dont je doute que quiconque se souvienne aujourd'hui. Il nous remit ensuite notre patch d'unité, que je ne quittai pas des yeux pendant quelques minutes, tant je me sentis submergé par cet honneur. Ce fut l'un des plus beaux jours de ma vie. J'étais entouré de mes meilleurs amis ; nous venions d'achever neuf années d'un entraînement parmi les plus difficiles qui soient, et nous faisions officiellement partie du team.

Et nous allions partir en guerre.

---

1. Haute altitude, ouverture basse.

2. Haute altitude, ouverture haute.

3. Ralentisseur-Stabilisateur-Extracteur : un ralentisseur est un petit parachute qui permet au chuteur de stabiliser sa vitesse de chute libre, ainsi que son axe transversal et longitudinal, jusqu'à l'altitude d'ouverture de sa voile principale.

4. Considéré aux États-Unis comme l'un des films sportifs les plus drôles de tous les temps, *Golf en folie* met en scène l'acteur Michael O'Keefe dans le rôle de Danny Noonan, un jeune caddie. Avec le temps, « Noonan » est devenu un terme hurlé par quelqu'un pour distraire l'attention d'un adversaire.

5. Le yard est une unité de mesure anglo-saxonne équivalant à 91 centimètres.

6. Décompte de protection durant lequel l’arbitre accorde un temps au boxeur pour récupérer d’un coup sévère ou d’une série de coups.

Chapitre 10

Avant même que ma fille ait fêté son premier anniversaire, je la quittai en pensant qu'il était possible que je ne la revoie jamais et, si cela devait se produire, que ce serait sans doute pour elle comme si je n'avais jamais existé.

Je ne veux pas faire pleurer dans les chaumières, mais c'est le genre de pensée qui vous traverse l'esprit quand vous partez au combat pour la première fois.

Nous étions alors au mois d'avril 2005 et nous avions pour destination l'Afghanistan. Le SEAL Team [redacted] n'avait pas encore été envoyé en Irak, pas plus qu'il n'avait eu le droit de se joindre au combat contre les talibans en Afghanistan, même si cela semble difficile à croire. Ils nous envoyaient traquer les « cibles de grande valeur » d'Al-Qaida. Certains d'entre nous, qui avaient déjà été déployés en Afghanistan au sein d'autres teams, nous expliquèrent que certaines régions de l'Afghanistan donnaient l'impression « de voyager dans le temps et de se retrouver au X^{e} siècle. Il faut le voir pour le croire. »

Nous n'allions pas manquer de le voir.

Lorsque Nicole me déposa sur base le jour du départ, certains de mes camarades se trouvaient déjà à l'entrée. Nous nous regardâmes les uns les autres embrasser nos proches, puis nous rentrâmes. Des gars étaient installés à la popote éclusant une bière en attendant que les bus arrivent pour nous récupérer. La plus grosse partie de notre équipement avait déjà été transférée dans d'énormes conteneurs métalliques partis pour l'autre bout du monde quelques semaines plus tôt. Nous n'emportions avec nous qu'un sac à dos North Face avec un sac de couchage, un tapis de sol, des affaires de rechange, un ordinateur et quelques affaires personnelles.

Nous finîmes nos bières puis embarquâmes dans un bus pour effectuer le court trajet qui nous séparait du C-17 qui attendait sur le tarmac. Un C-17 n'est guère plus qu'une énorme soute volante avec une rangée de sièges de chaque côté de la carlingue et près d'une demi-douzaine de nos gros conteneurs métalliques solidement arrimés (en tout cas, nous l'espérions) au centre.

Après le décollage, les choses virèrent au jeu habituel consistant à savoir lesquels d'entre nous seraient les plus rapides à dérouler leur tapis de sol. L'idée est de s'accaparer le meilleur espace disponible (généralement au sommet des conteneurs, en sachant que les chibanis[1] disposent d'une sorte de droit d'aînesse) afin de pouvoir dormir jusqu'en Allemagne. De toute manière, aucun endroit n'est vraiment confortable. Toute la carlingue est froide et bruyante à souhait. Nous portions tous des bouchons d'oreille, sauf ceux qui préféraient se coller des écouteurs et pousser le volume au maximum. De temps en temps, dans les zones de turbulences, nous nous attachions avec une grosse sangle d'arrimage. Et nous prenions un somnifère Ambien. Les SEAL adorent l'Ambien – une aide très efficace dès lors qu'il s'agit de dormir dans n'importe quel environnement, y compris sur un sol dur, froid et rocailleux alors même que vous savez que l'ennemi va vous tomber dessus au petit matin.

Sur la base aérienne de Ramstein, nous fîmes une escale assez longue pour prendre un petit déjeuner pendant le ravitaillement en carburant, puis nous repartîmes. Après cela, un nouveau petit voyage au pays des rêves, puis *bam !*, nous nous retrouvâmes en Afghanistan.

Le trajet avait été plutôt reposant, avec quasiment quinze heures de sommeil ininterrompu avant l'atterrissage sur la base aérienne de Bagram. Nous arrivâmes au beau milieu de la nuit, parfaitement éveillés après notre sieste de Belle au bois dormant. Nous débarquâmes nos conteneurs, prîmes nos affaires et gagnâmes nos différentes affectations.

J'avais été désigné pour rejoindre une planque à Jalalabad en compagnie de deux autres SEAL, un Nedex[2] et un transmetteur. Nous chargeâmes notre équipement dans un C-130, un quadrimoteur, et décollâmes à destination de la base aérienne de Jalalabad qui, à l'époque, était plutôt rustique et pas très sécurisée. Les gars du team que nous devions remplacer se trouvaient déjà sur la piste. Ils embarquèrent quand nous débarquâmes. Force est de reconnaître que le tuilage fut plutôt bref, à moins que vous ne

considériez comme essentielle la tape dans les mains échangée sur la rampe de débarquement dans le vacarme des turbopropulseurs qui n'avaient pas cessé de tourner.

Ils nous avaient même laissé leurs pick-up Toyota Hilux sur le tarmac, clé sur le contact et moteurs allumés. Nous entassâmes nos affaires sur les plateaux arrière et prîmes la direction de la ville. On nous avait assigné un interprète surnommé Larry, un Afghan qui se battait depuis quelques années déjà aux côtés des forces pro-gouvernementales. Les interprètes que nous embauchions étaient toujours des locaux. Au début, nous leur laissions la liberté de porter une arme car ils avaient grandi en combattant, mais cela changea au cours des années suivantes – nous leur fîmes beaucoup moins confiance. Ils restaient dans notre sillage et nous faisions appel à eux quand nous avions besoin de leurs services. Larry fut ma première expérience en termes de collaboration avec un autochtone. Comme nous n'avions pas vraiment reçu de consignes, je ne sus pas très bien quoi penser de lui au départ – c'était le premier Afghan que je rencontrais. Il était plus petit que moi et de corpulence moyenne, avec des traits sombres et des yeux noirs, imberbe. Comme il s'agissait également de mon premier déploiement et que je ne savais pas encore à qui accorder ma confiance, je me montrai plutôt froid et abrupt avec lui. Je n'étais même pas loin de penser qu'il me faudrait peut-être un jour lui brûler la cervelle.

Dès ce premier trajet en véhicule, et chaque fois que je prendrais la route en Afghanistan, je garderais une arme de poing à portée de main, dans mon gilet ou sous ma cuisse. J'installai également un fusil d'assaut contre la portière dans l'éventualité où il me faudrait l'ouvrir et m'éjecter du véhicule – le fusil tomberait alors avec moi. Aucun intérêt de le laisser dans le véhicule.

Ce fut assez étrange que de se retrouver au cœur de Jalalabad, une importante ville afghane – une ville dans laquelle Oussama ben Laden avait vécu. Nous étions en plein été, l'air sec et poussiéreux charriait une odeur de détritus et de fumée. Les rues constellées de nids-de-poule étaient bordées de tristes bâtiments sans étage, des « bazars » situés de part et d'autre sur la majeure partie de notre trajet, et elles étaient rehaussées à intervalles réguliers de ralentisseurs. Après avoir fait l'expérience de plusieurs de ces nids-de-poule et ralentisseurs, nous jugeâmes préférable de les aborder en continuant à rouler à pleine vitesse et de les franchir sans ralentir. Au bout d'une dizaine de minutes, nous bifurquâmes dans une

ruelle et stoppâmes devant le portail d'une grande cour dans laquelle s'élevait la façade plutôt banale d'un immeuble d'un étage qui me fit penser à un vieux motel anonyme.

Mon chef d'équipe, Adam, nous accueillit dans la planque. Adam était un spécialiste de l'effraction. Les portes ou les obstacles qu'il lui aurait été impossible de forcer ou de faire exploser n'avaient pas encore été inventés. C'était l'un des meilleurs opérateurs du SEAL Team [redacted] et il avait reçu la Silver Star pour le rôle qu'il avait joué dans l'opération Anaconda trois ans plus tôt. Avant même que le SEAL Team qui avait compté Neil Roberts dans ses rangs ait tenté de s'infiltrer sur le Takur Ghar, Adam avait affronté la neige pendant plusieurs jours avec quelques autres snipers et s'était mis en position pour abattre des combattants étrangers d'Al-Qaida alors que ces derniers s'apprêtaient à descendre les premiers hélicoptères américains pénétrant dans la vallée. Les terroristes disposaient de mitrailleuses lourdes antiaériennes parfaitement positionnées. Mais Adam et ses camarades avaient pris de meilleures dispositions encore. Adam était une véritable légende et j'étais enthousiaste à l'idée d'être avec lui pour mon premier déploiement avec le team [redacted].

Il nous fit faire le tour du propriétaire et nous laissa choisir nos chambres. La planque était un ancien hôtel dont la cour était entourée d'un mur d'enceinte. Avec des gardes armés. Je me retrouvai à partager une chambre avec le Nedex, Harp, car nous avions suivi la formation/sélection ensemble et avions appris à bien nous connaître. C'est l'un des gars les plus drôles que je connaisse dans sa catégorie, quelqu'un de vraiment très cool. La première fois que je l'avais rencontré, je lui avais demandé :

« Tu es d'où ?

– Du Texas, avait-il répondu. Et toi ?

– Du Montana.

– Le Montana… ? C'est dans quel coin du Texas, ça ? »

Adam nous briefa sur notre mission, nous confirmant ce que j'avais déjà entendu dire au sujet de la traque des têtes pensantes d'Al-Qaida. Nous attendîmes ensuite que le soleil se lève afin qu'il puisse nous faire découvrir le quartier où nous nous trouvions. Notre ruelle avait un surnom – la ruelle Chocolat. Elle se trouvait à quelques pas de l'artère principale. Des familles afghanes vivaient de chaque côté de notre planque. Une maison proche abritait des agents de la CIA chargés d'exploiter leurs sources et de nous

fournir des objectifs à traiter. C'était également dans cette maison que se trouvaient la cuisine et le cuistot. À cette époque, nous avions bien plus de repas que de cibles sur lesquelles travailler. Près de trois ans et demi après le déploiement des forces américaines, la plupart des combattants d'Al-Qaida avaient été tués ou avaient fui l'Afghanistan pour se regrouper ailleurs.

Comme nous n'avions pas reçu le moindre feu vert pour neutraliser des talibans, nous n'étions pas près d'effectuer des raids nocturnes contre eux, autrement dit il fallait apprendre à vivre comme des gens ordinaires, en restant éveillés durant la journée. Nous nous levions donc le matin, faisions de la musculation, lisions des bulletins de renseignement et attendions les repas. Quand nous ne mangions pas ou ne soulevions pas de poids, nous traînions dans ce que nous appelions le « salon familial » du bâtiment principal, qui n'était autre que l'ancien hall d'accueil de l'hôtel, et nous regardions la télévision sur l'écran plat géant que nous avions commandé à Bagram. Cet écran était bien trop grand pour l'espace dont nous disposions, mais il nous fournissait un prétexte pour passer du bon temps et visionner de vieux DVD. Nous regardâmes plusieurs fois tous les épisodes de la série *The Shield*, et nous avions tous envie de ressembler au personnage principal de la série, Vic Mackey, l'inspecteur de police aux méthodes expéditives.

Une bonne partie du temps passée dans ces planques était consacrée à leur aménagement afin d'en faire des lieux plus agréables à vivre. Nous disposions d'un budget prévu à cet effet. Nous fîmes même appel à des ouvriers locaux pour qu'ils nous construisent une petite piscine. Et quand je dis « petite », je veux dire de la taille d'une baignoire, profonde de 1,20 mètre. Nous avions des tapis de course, mais nous commandâmes des haltères et un vélo elliptique. Les Bérets Verts[3] disposaient d'une véritable salle de musculation et nous leur rendions visite. Nous avions aussi quelques tatamis qui nous permettaient de nous entraîner au jiu-jitsu.

Cela peut paraître étrange mais, à nos yeux, Jalalabad offrait le visage d'une ville paisible. Nous pouvions circuler en moto dans les environs. Nous traînions dans les bazars et allions chercher nos repas chez des vendeurs de kebabs ou de falafels.

Nous ne faisions pas abstraction de notre mission pour autant. Nous étions en permanence à la recherche de sources, de personnes avec lesquelles nous pourrions rester en contact tandis qu'elles traverseraient la frontière avec le Pakistan et nous informeraient de ce qui s'y passait. En

même temps que nous menions des entretiens avec d'anciens moudjahidins, nous tentions de recruter des locaux susceptibles de servir de gardes, d'électriciens ou d'interprètes. Nous disposions d'une grande cour arrière dans laquelle mener ces entretiens de recrutement. Des files d'attente pouvaient ainsi se former dans la ruelle Chocolat – des dizaines d'Afghans nourrissant l'espoir de travailler pour les Américains. La présence américaine à l'époque n'était pas très importante et nous n'avions donc pas le sentiment d'« occuper » le pays. Aucun d'entre nous n'était en uniforme. Ainsi, il n'y avait pas que la manière dont nous combattions qui n'avait rien de conventionnel et nous nous réjouissions de ne pas avoir à suivre les règles vestimentaires en cours chez les autres militaires américains déployés. J'imagine que nous devions cette liberté au fondateur des SEAL, Dick Marcinko, qui avait su mieux que quiconque transgresser les règles. Mais cette tenue plus anonyme jouait cependant un rôle. Elle nous aidait à passer plus inaperçus et elle était moins intimidante aux yeux des gens quand nous devions traverser la ville à pied ou en véhicule. Chaque fois que nous passions dans notre ruelle, les gamins venaient vers nous en criant « Chocolat, chocolat ! », et nous leur en distribuions – d'où le surnom donné à la ruelle. Ces gamins nous aimaient bien et c'était réciproque. Leurs parents s'en rendaient compte et nous faisaient confiance.

Afin de nous fondre encore plus dans la population, nous embauchâmes des chauffeurs pour nous transporter dans leurs tricycles motorisés baptisés *tuk-tuk*. Revêtant une tenue locale, nous partions le long de la rivière, allions jeter un coup d'œil au barrage proche ou visiter les bazars. Aujourd'hui, si un Américain se promenait dans cette ville, il courrait le risque de se faire égorger.

Mais en ce temps-là, les choses n'allaient pas si mal, même s'il y avait bien sûr quelques salopards dans les parages. Nous développions de nouvelles technologies pour les pister – de nombreuses techniques de renseignement électronique dont je ne peux toujours pas parler à ce jour – et nous faisions venir des experts capables de mettre toute cette magie en œuvre. Ils interceptaient les échanges d'une personne discutant avec des contacts au Pakistan afin de coordonner des attaques contre des Américains et, quand nous avions la certitude d'avoir localisé l'adresse exacte de celui qui avait passé l'appel, nous allions taper. Comme nous n'étions que trois avec Adam dans cette planque, nous faisions venir de Bagram six hommes en renfort, puis nous partions en opération.

Ma première mission marqua une étape importante sur ma courbe d'apprentissage. J'allai voir Harp, mon Nedex, et lui demandai : « Eh, mec, qu'en est-il des gars avec des gilets explosifs ici ? Et qu'en est-il de la menace IED ? » Il me rassura en me disant que les choses n'allaient pas si mal, mais à force de visionner des films et de regarder les informations à la télé, j'avais tendance à voir des kamikazes partout. Nous partîmes en véhicule vers notre maison cible avec l'intention de frapper quelques heures après le coucher du soleil. Comme il n'y a pas grand-chose à faire en Afghanistan, les gens se couchent tôt. Ils ne savent pas toujours quelle heure il est ou quel âge ils ont, mais ils savent qu'il est temps d'aller se coucher quand le soleil disparaît à l'horizon. Nous empruntâmes donc la ruelle Chocolat, franchîmes le rond-point décoré d'un globe terrestre en son centre, bifurquâmes à droite sur l'artère principale, dépassâmes quelques pâtés de maisons, tournâmes à gauche et stoppâmes. L'opération se déroulait dans notre quartier ! Adam nous guida à pied le long de quelques bâtiments supplémentaires, puis il nous désigna la maison. J'installai une charge explosive sur le portail. Je me sentais un peu nerveux, mais lorsque la charge explosa et que nous nous ébranlâmes, tout devint d'une clarté absolue. Je me rappelle avoir observé mon boss, le chef d'équipe, et avoir été stupéfait par la fluidité de ses mouvements – avançant sans la moindre inquiétude apparente, l'œil aux aguets, faisant ce qu'il avait à faire avec un calme étonnant. Je ne pus m'empêcher de penser : *Comment-peut on être aussi cool ?*

Quand la porte d'entrée de la maison explosa à son tour, nous nous engouffrâmes à l'intérieur comme pour n'importe quel entraînement au combat rapproché en milieu clos. Des gens dormaient. Je fus surpris qu'ils puissent continuer à dormir malgré le vacarme, ou même qu'ils puissent faire semblant de dormir. Je serais à maintes reprises témoin d'un tel comportement, mais c'était alors une première pour moi. Les enfants étaient endormis, les femmes également. Les cibles ne logent jamais seules dans une maison. S'il y a trois adultes mâles, il y a neuf épouses et une vingtaine d'enfants. Tout est question de ratio. Nous investîmes chaque pièce l'une après l'autre, récupérâmes tous les hommes adultes et les interrogeâmes à travers notre interprète. Dans la culture afghane, les femmes vivent dans un tel état de soumission par rapport aux hommes qu'elles se contentent d'aller s'asseoir dans un coin avec leurs enfants. Il n'était pas rare d'entendre quelques pleurs pour commencer, mais cela se calmait dès que nous

distribuions des cyalumes[4] ou des bonbons. À l'époque, nos interprètes étaient encore des miliciens afghans et ils portaient donc eux aussi une arme. Ils entraient derrière nous, interrogeaient les suspects et nous désignaient les salopards. Ce jour-là, le type que nous recherchions était un homme replet originaire d'Arabie Saoudite. D'ailleurs, quand vous croisiez un Arabe en Afghanistan, il était rare qu'il soit là pour de bonnes raisons. Une fois identifié, je m'occupai de le menotter avec le plus grand sérieux, mais je ne pus m'empêcher de sourire à la vue du vieux T-shirt qui moulait sa bedaine. On pouvait y lire en anglais – et j'imagine que le mec n'avait aucune idée de ce que cela pouvait signifier : *It's not a beer belly, it's a fuel tank for a sex machine*[5]. Drôle de terroriste.

Nous l'emmenâmes jusqu'à l'aéroport pour le faire grimper dans un avion à destination de Bagram. Là, il serait interrogé par des experts de différentes agences gouvernementales ou services de renseignement militaire qui allaient tenter de découvrir les véritables raisons de sa présence à Jalalabad et, avec un peu de chance, obtenir des renseignements permettant d'accéder à d'autres objectifs. Dans ce cas précis, il s'agissait vraisemblablement d'un acteur de second plan qui serait expulsé en toute discrétion. (Je ne le savais pas encore, mais il fallait vraiment être un méchant de premier plan pour avoir droit à la simulation de noyade, et plus encore pour être envoyé à Guantanamo.)

C'était ma première opération, mais je commençais à comprendre l'attitude qu'il fallait adopter : vous n'aviez pas besoin de transpirer à grosses gouttes. Il vous suffisait d'agir comme vous l'aviez déjà fait un million de fois à l'entraînement et tout se passerait bien.

Nous menâmes par la suite une demi-douzaine de missions similaires sans tirer un seul coup de feu et sans nous faire tirer dessus.

Une fois, cela faillit arriver, mais ça me permit d'apprendre une chose importante. Nous progressions en pleine nuit en direction d'une maison et en utilisant nos optiques de vision nocturne quand je vis des hommes en armes arriver vers nous. Je braquai mon fusil sur eux. Ils apparaissaient dans mes optiques comme s'ils étaient baignés de lumière, mais une lumière totalement invisible à l'œil nu. Les visées infrarouges de nos armes pointaient sur leur torse et ils ne s'en rendaient même pas compte. Nous étions sur le point d'ouvrir le feu quand Adam annonça : « Attendez ! Je peux débrouiller l'affaire. Je ne crois pas que ce soit des salopards. »

Il était suffisamment futé pour savoir que posséder une arme en Afghanistan ne faisait pas de vous un méchant pour autant. Les armes à feu y étaient l'équivalent d'un téléphone portable. Tout le monde en avait une.

Nous gardâmes nos armes braquées sur ces inconnus tout en engageant la conversation avec les quelques mots de pachtoune que nous maîtrisions, et il s'avéra que ces hommes étaient des policiers afghans.

La situation aurait tourné au drame si nous les avions tués, ce que nous aurions pu faire sans problème. Mais, grâce à la présence d'esprit de mon chef d'équipe – *Je m'en occupe* –, cinq vies furent épargnées cette nuit-là. Je n'oublierai jamais le détachement dont il fit preuve en cette occasion et, là encore, j'eus la furieuse envie de lui ressembler.

VERS LE MOIS DE JUIN 2005, les choses commencèrent à se calmer à Jalalabad. Des travaux de construction avaient commencé du côté de l'aéroport afin d'y établir un centre de commandement. Ils y installèrent des tentes et firent venir des gars du SEAL Team 10 et du SEAL Delivery Vehicle Team 1. Nous étions tous excités. Nous avions entendu des rumeurs selon lesquelles des snipers allaient être envoyés du côté de la vallée de Korengal, au cœur de ces hautes montagnes proches de la frontière pakistanaise. Elle avait été surnommée « la vallée de la Mort » et comptait probablement parmi les endroits les plus dangereux au monde. Ces montagnes reculées et couvertes de forêts recelaient un mélange toxique de combattants d'Al-Qaida, de talibans et de chefs de guerre alliés aux uns ou aux autres. Le SEAL Team 10 voulait neutraliser l'une des plus importantes menaces dans la région, un dénommé Ahmad Shah. Celui-ci avait combattu les talibans et Al-Qaida en 2001, mais depuis il avait retourné sa veste et jouait désormais un rôle essentiel dans le recrutement de combattants étrangers venant grossir les rangs d'Al-Qaida.

Nos chefs d'équipe, tant à Jalalabad qu'à Assadâbâd, avaient discuté par mail et par téléphone avec le pacha du SEAL Team 10, un dénommé Erik Kristensen, quant à la manière de neutraliser Ahmad Shah. Kristensen avait la fonction de commandant d'une *task unit*, il pouvait donc proposer des missions au responsable du champ de bataille – un officier placé encore plus haut dans la chaîne de commandement. Mes patrons, qui avaient un rang équivalent à celui de Kristensen, n'étaient pas très optimistes à l'idée de mener cette opération. Ils lui dirent : « Là-bas, nous n'envoyons même

pas nos snipers du SEAL Team [redacted]. Nous pensons que les types sont armés de missiles sol-air. »

Le déclenchement de l'opération fit l'objet de nombreux débats, mais Kristensen était un commandant agressif. Nous avons d'ailleurs besoin de personnalités de ce genre, d'hommes toujours prêts à engager l'ennemi. C'est un métier risqué, bien évidemment, mais c'est souvent ainsi que se gagnent les guerres.

Des snipers finirent donc par être infiltrés dans la vallée afin d'observer la situation. Bizarrement, ce furent des membres du SEAL Delivery Vehicle Team 1, des gars de cette unité sous-marine dont personne ne voulait vraiment faire partie. Quatre de leurs snipers avaient hérité de cette difficile mission – Michael Murphy, Danny Dietz, Matthew Axelson et Marcus Luttrell.

Le Team 10 atterrit sur la base aérienne de Jalalabad afin d'être prêt à s'infiltrer à son tour dans la vallée et à neutraliser Shah dès que l'équipe de snipers envoyée en reconnaissance l'aurait localisé. Nous nous rendîmes sur la base aérienne afin de les accueillir et de les charrier un peu. Il y avait parmi eux des gars que j'avais connus pendant l'entraînement ou lors d'une affectation précédente, comme Jeff Taylor, Dan Healy ou Jeff Lucas, et j'avais suivi la même formation sniper que mon ami Mike B. Healy en 1998. Ce dernier était un montagnard originaire de la Nouvelle-Angleterre qui ne buvait que de la bière Samuel Adams. La barbe broussailleuse qu'il s'était laissé pousser lui donnait un air encore plus rustique, mais en même temps plus aimable, ce qui pourrait sembler paradoxal. Nous discutâmes du plaisir qu'il y avait à boire une bonne bière – il n'y en avait pas de Samuel Adams sur place – et du plaisir que nous éprouvions à l'idée de rentrer bientôt au pays. Quant à Jeff Taylor, je ne l'avais pas revu depuis un anniversaire que nous avions fêté à Virginia Beach dans la maison de ma belle-mère quelques mois plus tôt, mais nous reprîmes la discussion là où nous l'avions laissée : en parlant de chute libre et de base-jump. Ce mec était un expert en sports extrêmes qui n'avait jamais peur de rien, et nos épouses étaient très proches. Nous les saluâmes, avant de repartir en voiture vers notre planque.

En vérité, nous crevions de jalousie. Ils allaient bientôt connaître l'action tandis que nous nous contentions de transporter des Arabes obèses jusqu'à l'aéroport. Nous cassâmes les oreilles de notre pacha, qui était basé ailleurs,

afin de bien lui faire comprendre que nous comptions bien nous aussi prendre part à ce raid quand le moment viendrait.

« Certainement pas », répondit-il. Je ne veux voir personne du SEAL Team [redacted] dans ces hélicoptères. » Le message était clair : le SEAL Team [redacted] ne devait pas être impliqué. Il se doutait que les choses risquaient fort de dégénérer. Il avait eu connaissance de divers renseignements, mais le SEAL Team 10 n'avait rien voulu entendre.

Et, au moment même où nous en discutions dans notre tente, sur la base aérienne de Jalalabad, les quatre snipers SEAL se retrouvaient engagés dans un combat pour leur survie. Des locaux les avaient repérés dans la vallée et en avaient informé les talibans. Une cinquantaine de combattants avaient gagné les hauteurs pour lancer une attaque dévastatrice sur trois fronts en même temps. Les quatre SEAL, tous blessés dès les premières minutes du combat, parvinrent à échapper à une défaite rapide ou à la capture en effectuant des bonds de 6 à 9 mètres pour dévaler les pentes rocheuses sur lesquelles ils manœuvraient. Ils réussirent à se mettre à couvert, mais leur nouvelle position au fond d'un ravin ne leur permettait pas de passer un appel de détresse. Dietz, leur transmetteur, chercha à gagner une nouvelle position, mais une balle lui traversa la main, sectionnant le pouce, dès qu'il se retrouva à découvert. Murphy comprit alors que leur dernière chance de survie résidait dans l'utilisation du téléphone satellite iridium, et il s'élança à son tour hors du ravin pour passer un appel. Le compte rendu officiel de la Navy indique :

> En quittant son abri rocheux, il s'exposa consciemment à des tirs ennemis de plus en plus fournis… Alors même qu'il se faisait tirer dessus, Murphy établit le contact avec la force de réaction rapide des opérations spéciales de la base aérienne de Bagram. Il transmit d'une voix calme les coordonnées de son unité et les effectifs de l'ennemi en demandant qu'un soutien immédiat soit apporté à ses hommes. Au cours de cet échange, il reçut une balle dans le dos, ce qui lui fit lâcher le téléphone. Il le récupéra, poursuivit son appel et continua à tirer sur l'ennemi qui se rapprochait. Grièvement blessé, le lieutenant de vaisseau retourna se mettre à l'abri à côté de ses hommes pour poursuivre le combat.

Nous nous prélassions dans notre minuscule piscine derrière la planque quand un commandant des Rangers – le commandant militaire de toute la zone – vint nous annoncer : « Eh, vos gars viennent de se faire défoncer la gueule. »

Il nous raconta que quelque chose était arrivé dans la vallée de Korengal et que des hélicoptères Chinook MH-47 venaient de décoller pour une mission de sauvetage. Nous sautâmes sur nos motos pour rejoindre la base

aérienne. En arrivant sur place, nous apprîmes que l'un des hélicoptères avait été abattu.

Selon un compte rendu de la Navy, un Chinook transportant huit SEAL avait décollé, escorté par plusieurs hélicoptères d'attaque censés, ainsi que le détaille le compte rendu, « neutraliser l'ennemi et permettre à l'hélicoptère de transport de se poser dans un environnement sécurisé ».

Cependant, sachant que chaque minute écoulée réduisait l'espérance de vie de leurs camarades, les hommes embarqués dans le Chinook avaient décidé d'agir sans attendre le soutien des hélicoptères d'attaque, plus lourds et plus lents. Le rapport officiel indique : « Ils connaissaient les risques que comportait le survol d'une zone tenue par l'ennemi, en plein jour, sans l'appui d'hélicoptères d'attaque et sans le couvert de la nuit… Mais, sachant que leurs camarades étaient encerclés, blessés, et qu'ils se faisaient tirer dessus, la force d'intervention prit la décision de pénétrer dans l'espace du champ de bataille pour se poser sur un terrain particulièrement dangereux. »

Avant même que cela ait pu se produire, l'hélicoptère, qui avait embarqué seize hommes au total – dont ceux avec lesquels j'avais discuté sur le tarmac, Jeff Taylor, Dan Healy, Jeff Lucas et leur patron, Erik Kristensen –, fut détruit en plein ciel.

L'autre gars avec lequel nous avions discuté sous la tente, Mike B., survécut. Deux hélicoptères de transport avaient décollé avec des opérateurs du SEAL Team 10 à leur bord. L'un des deux – l'hélicoptère de tête, celui qui fut abattu – avait pour indicatif *Turbine 33*. L'autre avait pour indicatif *Turbine 34*. Avant qu'ils ne décollent, Dan Healy, qui aurait dû embarquer dans *Turbine 34*, avait attrapé Mike B., qui devait embarquer dans *Turbine 33*, et lui avait demandé de bien vouloir échanger avec lui. Dan était membre du SEAL Team SDV 1 tandis que Mike appartenait au SEAL Team 10. « Ce sont mes hommes qui sont au sol », lui avait dit Dan. Il voulait donc se trouver à bord du premier hélicoptère afin d'être parmi les premiers à venir au secours de ses hommes.

Ils ne pouvaient deviner que cette décision déterminerait la mort de l'un plutôt que de l'autre dans les minutes suivantes.

Quand l'hélicoptère de transport qui avait échappé aux tirs revint de la zone des combats, nous l'attendions sur la base aérienne de Jalalabad. Les pilotes étaient si secoués qu'ils se posèrent cependant sur la mauvaise base aérienne, à l'autre bout de la ville. Les gars qui étaient à bord durent

retraverser toute la ville pour revenir sur la bonne base. Je les vis arriver les uns après les autres : Greg Czar, puis Luke Newbold, puis Mike, et à chaque fois je me dis : *Le monde se portera mieux puisque vous en faites toujours partie*.

« Que s'est-il passé ?, demandai-je.

– Ils ont tiré des missiles », répondit l'un d'eux.

Le rapport officiel indique que *Turbine 33* a été abattu par un tir de roquette, mais les gars présents dans le deuxième hélicoptère nous expliquèrent qu'ils avaient vu deux missiles fuser de la vallée et virer vers l'hélicoptère. Des roquettes ne changent pas de cap ! Des missiles à tête chercheuse, oui. Le premier missile frappa *Turbine 33*. La suite ne se déroula pas comme dans le film[6], où l'hélicoptère encaisse la frappe avant d'aller s'écraser contre la montagne. Les gars nous dirent qu'il s'était désintégré dans l'explosion. En revanche, le second missile manqua *Turbine 34*. S'il s'agissait réellement de missiles sol-air, alors un ange gardien devait veiller sur cet autre hélicoptère car ce genre de missile est conçu pour abattre des avions.

Sans espoir de secours immédiat et cloués dans leur ravin par le feu ennemi, les quatre SEAL finirent par se retrouver à court de munitions. Ils avaient résisté pendant près de deux heures et réussi à tuer plus d'une douzaine d'assaillants. Mais leurs armes finirent par se taire les unes après les autres. Murphy, Axelson et Dietz furent tués. Luttrell réussit miraculeusement à survivre à l'explosion d'une roquette qui l'avait précipité par-dessus une crête et laissé inconscient.

Revenons-en au rapport officiel :

> Après avoir repris ses esprits un peu plus tard, et bien que grièvement blessé, Luttrell parvint à s'éloigner en rampant lentement sur la pente d'une falaise. Déshydraté, blessé par balle à une jambe, avec des éclats de shrapnel dans les deux jambes et trois vertèbres fracturées, la situation de Luttrell semblait désespérée. Parcourant plus de 10 kilomètres malgré ses blessures, il réussit à échapper à l'ennemi pendant presque toute une journée. Des locaux lui apportèrent alors de l'aide et le transportèrent jusqu'à un village proche…

Bien sûr, nous ignorions tout cela. Nous savions seulement qu'il fallait se rendre au plus vite sur les lieux, mais il n'était plus question d'y être héliporté. Désormais, de nombreux hélicoptères – des Apache, des Chinook et d'autres encore – convergeaient vers la base, mais personne n'allait prendre le risque de survoler la vallée en raison des menaces que faisaient peser les missiles sol-air. Il fallait donc envisager une infiltration terrestre,

même si c'était probablement encore plus dangereux qu'une infiltration par la voie des airs.

Ce ne fut pas une décision prise au niveau du commandement. Nous envoyâmes des gars faire la tournée des popotes afin de rassembler une sorte de coalition d'opérateurs des forces spéciales : « Eh, on a besoin de volontaires. Voilà ce qui se passe. Un hélicoptère a été abattu et quatre snipers sont portés disparus. »

Tous les Rangers auxquels nous nous adressâmes, tous sans exception, sautèrent de leurs lits et nous répondirent plus ou moins la même chose : « Normalement il nous faut dix minutes pour nous préparer, mais on sera là dans cinq minutes. »

En un claquement de doigts, nous avions réuni des Rangers de l'armée de terre, des aviateurs de l'armée de l'air, des Nedex de la Navy, des Navy SEAL et des Bérets Verts. Nous savions que d'autres personnes planchaient sur des opérations de sauvetage alternatives et qu'à un moment ou à un autre – personne ne savait quand – une nouvelle opération de sauvetage serait enclenchée par la voie des airs, mais nous n'allions pas rester le cul assis par terre en attendant que cela se produise. C'était un peu comme si un incendie s'était déclaré et que nous étions ceux qui jetaient les seaux d'eau. Nous rassemblâmes tous les véhicules que nous pûmes dénicher – Humvee, Toyota Hilux, etc. – et nous embarquâmes. Nous quittâmes Jalalabad pour rouler plein nord sur la route longeant la rivière Korengal, jusqu'à un point dont nous savions qu'il débouchait sur la vallée de Korengal de l'autre côté de la montagne. Nous roulâmes aussi loin que nous le pûmes et fîmes jonction avec les SEAL d'Assadâbâd. Ils avaient pris des mules, que nous chargeâmes de vivres et d'eau ainsi que du matériel que nous avions apporté avec nous. Puis nous nous ébranlâmes. Notre trajet commença à 600 mètres d'altitude et nous dûmes grimper jusqu'à 3 000 mètres en moins d'une journée, par une température de près de 40 degrés.

Ces montagnes n'avaient rien à voir avec celles du Montana. Ce n'était que poussière et rochers, avec très peu de végétation et des pentes plus raides que l'enfer. L'adaptation cinématographique du livre *Le Survivant* les a présentées sous un jour bien plus avenant. Cela ne ressemblait pas du tout à cela.

Nous suâmes sang et eau en gravissant un ancien sentier de chèvres pareil à un escalier incroyablement raide conçu par un fou, sinuant en permanence mais nous amenant toujours plus haut, plus haut, plus haut.

Cette escalade, ajoutée à la température infernale, eut bientôt raison de plusieurs hommes. Assez rapidement, l'un des infirmiers commença à se délester de ses affaires car il n'arrivait plus à les porter. Derrière, ça râlait : « Putain ! On va tout de même pas porter ça en plus ! » Certains commencèrent même à jeter des munitions pour alléger leur charge. Au fil de la journée, les choses empirèrent, au point que certaines mules refusèrent tout bonnement d'avancer. Quand nous leur donnâmes des petits coups de bâton pour les motiver, elles se retournèrent et bondirent pour s'en aller. Elles n'avaient vraiment plus envie de nous accompagner.

Chacun se trouvait dans un tel état de déshydratation que j'étais persuadé que nous n'allions pas tarder à perdre des hommes. À plusieurs reprises, nous nous arrêtâmes à l'ombre d'un buisson ou d'un rocher, quelque chose où l'on pouvait suspendre une poche à perfusion, et je commençai à transfuser les gars afin de leur éviter un coup de chaleur. Je n'avais pas la qualification infirmier, mais j'avais appris à procéder ainsi au cours de mes entraînements. Leurs veines étaient si contractées sous l'effet de la déshydratation que je ne parvenais pas à y enfoncer l'aiguille. Quand j'y parvenais enfin et que je pressais la poche, leur corps semblait littéralement aspirer ce sérum de vie. Je dus faire sept ou huit perfusions, mais ce ne fut pas suffisant et il nous fallut renvoyer certains hommes pour raisons sanitaires. Seules les petites pilules blanches que l'un d'entre nous distribua nous aidèrent à tenir.

Après une dizaine d'heures d'ascension, nous nous arrêtâmes pour faire une pause. J'étais assis à côté de deux ou trois autres SEAL quand soudain une pensée me traversa l'esprit. Je demandai : « Et, au fait, est-ce que l'un d'entre vous a appelé chez lui avant de partir ? »

Ils répondirent :

« Non, pourquoi ? Qu'est-ce que tu veux dire ? »

– Putain, merde, fis-je. Toutes nos épouses à Virginia Beach vont apprendre que des SEAL de Virginia Beach ont été tués, et elles n'auront aucune nouvelle de nous ! »

Je n'avais pas tort de m'inquiéter. Au pays, Nicole se trouvait alors dans la maison de notre amie Karen. Laquelle était désormais veuve. Son mari, Jeff, était l'un des SEAL qui avaient trouvé la mort à bord de *Turbine 33*.

Des hommes en uniforme sombre étaient venus en informer Karen et, bien sûr, Nicole était horrifiée. Karen et Jeff n'étaient mariés que depuis

quelques mois. Nicole ne pouvait pas faire grand-chose pour la consoler – si vous voulez savoir ce qu'« inconsolable » veut dire, mettez-vous à sa place. Nicole ne voulait pas rentrer chez nous, de peur que ces mêmes hommes en uniforme ne l'attendent sur le pas de sa porte quand elle arriverait. Elle resta avec Karen aussi longtemps qu'elle le put. Ma fille, qui n'avait pas encore un an, était avec elle, mais il fallut bien rentrer.

Nicole fit le trajet vers la maison le plus lentement possible, l'angoisse la torturant à chaque tour de roue. Lorsque notre maison lui apparut, elle ne vit personne sur le pas de la porte – aucun officier de la Navy ne l'attendait pour lui annoncer une terrible nouvelle. Elle laissa échapper un soupir de soulagement teinté de culpabilité – elle avait été épargnée tandis que Karen ne l'avait pas été. Elle sortit de la voiture et marcha jusqu'à la porte, notre fille dans les bras. Alors qu'elle sautillait pour la faire remonter sur sa hanche, un biberon tomba de son sac rempli d'affaires de bébé. Elle ne s'en aperçut pas. Elle rentra dans la maison et referma la porte derrière elle, puis tourna le verrou. Elle avait échappé aux mauvaises nouvelles jusque-là et espérait maintenant qu'une serrure pourrait continuer à l'en préserver.

Pourtant, elle ne parvenait pas à se sentir en sécurité. Elle commença à faire les cent pas dans la maison, persuadée que quelqu'un allait bientôt venir toquer à la porte.

Il se trouve que notre voisin Ron avait vu le biberon glisser du sac et tomber. Il décida d'être un bon voisin et de sortir de chez lui pour donner un coup de main. Le problème, c'est que Ron travaillait avec moi. Il était en uniforme.

Il ramassa le biberon et marcha jusqu'à la porte. Il appuya sur la sonnette. Nicole jeta un coup d'œil par la fenêtre et aperçut un homme en tenue sombre. Il n'y avait plus d'échappatoire. Elle décida de caler le bébé dans un coin de la pièce : notre fille ne savait pas encore s'asseoir toute seule et Nicole avait anticipé ce qui pourrait se passer : elle ne voulait pas laisser tomber le bébé quand elle s'évanouirait.

Elle se dirigea vers la porte. Elle m'expliqua plus tard que ce furent les sept pas les plus difficiles de toute son existence. Elle… Mais je vais plutôt laisser mon voisin Ron finir cette histoire :

« La porte s'est ouverte et j'ai dit : "Tu as laissé tomber ça". Elle m'a giflé et m'a claqué la porte au nez. »

Voilà donc ce qui se passait chez moi tandis que je gravissais cette montagne, effectuant moi aussi certains des pas les plus difficiles de toute ma vie.

Lorsque nous parvînmes enfin au sommet, nous apprîmes que le commandement avait finalement décidé qu'il était désormais possible d'héliporter des gars depuis Bagram afin de sécuriser le lieu du crash et de commencer à rechercher les corps des disparus. Je ne sus jamais la raison pour laquelle ils avaient changé d'avis. Nous savions alors qu'Axelson était porté disparu, présumé mort, mais le sort des autres était toujours incertain. Nous décidâmes de faire demi-tour et de redescendre afin de mettre sur pied un plan de recherche.

La nuit était tombée et nous commençâmes notre redescente dans l'obscurité. Au cours de ce trajet retour, nous repérâmes un petit feu de camp éclairant faiblement l'entrée d'une grotte. Nos optiques de vision nocturne nous permirent de distinguer plusieurs hommes autour. Des talibans, évidemment. Peut-être même ceux qui avaient abattu *Turbine 33*. Nous contactâmes Bagram pour demander une frappe aérienne, mais personne n'autorisa le moindre soutien aérien. On nous répondit : « Nous ne pouvons pas affirmer qu'il y a des femmes et des enfants dans ces grottes, mais nous ne pouvons pas non plus affirmer le contraire. »

Cependant nous n'avions pas grimpé à 3 000 mètres d'altitude par une température caniculaire pour que des imbéciles confortablement assis dans leurs bureaux jugent de la situation sur le terrain à notre place. En insistant, nous parvînmes à les convaincre de faire quelque chose. Des A-10 furent autorisés à frapper. C'était la première fois que je voyais des A-10 Warthog – des avions d'attaque au sol, de véritables armureries volantes – s'en prendre à des cibles humaines. Impressionnant. Ils arrivèrent en rase-mottes en fendant le ciel et ouvrirent le feu, juste au-dessus de nos têtes, avec leurs canons Gatling de près de 2 tonnes équipés de sept tubes rotatifs de calibre 30 mm. Les obus fusèrent à une vitesse supersonique : nous les entendîmes frapper avant même d'avoir entendu le départ des coups. La séquence de tir semblait se produire à l'envers, une pure folie. Nous avions l'impression qu'un immense dragon volait au-dessus de nous en rugissant et en crachant des torrents de feu. A-10 Warthog, 7 points ; talibans, 0.

De retour au pied de la montagne, nous récupérâmes nos véhicules et partîmes pour Assadâbâd afin d'y organiser les recherches des snipers portés disparus. Cela faisait deux jours que nous n'avions pas fermé l'œil.

Les villageois qui avaient porté secours à Luttrell avaient agi dans le respect des lois tribales et ancestrales du *pachtounwali*, qui consiste notamment à protéger l'étranger qui vient chez vous. Ainsi, lorsque les talibans se présentèrent au village pour exiger que Luttrell leur soit remis, les villageois refusèrent de se soumettre, tout en sachant qu'ils risquaient la mort pour cela.

Paradoxalement, l'un des villageois qui protégeaient Luttrell expliqua plus tard que ces lois tribales qui l'avaient poussé à agir étaient les mêmes que celles qui avaient amené le mollah Omar, le chef taliban, à risquer une invasion de l'Afghanistan par les Américains plutôt que de leur livrer Oussama ben Laden.

Pendant qu'il se cachait dans le village, Luttrell rédigea un billet dans lequel il précisait son nom, son numéro de sécurité sociale ainsi que quelques autres informations destinées à prouver l'authenticité du document. Nous savions alors qu'il était le seul survivant de son équipe. Un vieil homme du village glissa ce billet sous sa tunique et traversa les territoires contrôlés par les talibans afin de l'apporter à la base militaire de la Coalition la plus proche. Les Marines qui le reçurent sur cette base se hâtèrent de nous apporter le billet, ainsi que l'homme qui l'avait amené.

L'octogénaire était en tout point semblable aux hommes qui vivaient dans ces vallées depuis dix mille ans : le *qamis* – vêtement long traditionnel – de couleur blanche, le teint mat, la peau sillonnée de rides, une immense barbe que les hommes de son clan pouvaient teindre au henné, des sandales et une petite toque blanche. Il n'avait pas souligné le contour de ses yeux au khôl, ce qui nous incitait à penser qu'il n'était pas taliban. Il semblait avoir 200 ans.

Le vieil homme nous indiqua le nom de son village, mais nous avions besoin de savoir précisément dans quelle maison se trouvait Luttrell afin de pouvoir l'exfiltrer. Quand nous lui montrâmes une carte détaillée de son village, il se contenta d'écarquiller les yeux et d'afficher un regard vide. Sa famille vivait dans ce village depuis cinq mille ans, mais il lui était impossible de le reconnaître sur une carte, puisqu'il n'avait jamais vu de carte ! Ce n'était pour lui qu'une abstraction. Il avait besoin de voir les lieux en vrai. Nous le fîmes asseoir devant un ordinateur et affichâmes à l'écran des photos satellite de son village. Nous aurions tout aussi bien pu lui montrer un hologramme du Prophète. Il ne pouvait pas croire ce qu'il voyait pourtant de ses propres yeux. Il était si stupéfait par la technologie

qu'il lui fut tout d'abord impossible de se repérer. Puis il finit par reprendre ses esprits et par nous indiquer la maison. Ou du moins une maison. Il n'y avait plus qu'à espérer que ce soit la bonne.

La meilleure manière de procéder eût été de lancer un assaut héliporté et de descendre des hélicoptères le long d'une corde lisse, mais nous avions joué de malchance ces derniers temps en matière d'hélicoptères. Nous proposâmes plutôt : « Eh, on part en bagnole là-bas avec le vieux bonhomme, et il nous conduit jusqu'à la baraque de Luttrell. On le récupère et on repart. »

Un plan simple, mais nous fûmes incapables de le vendre au commandement.

Nous ne pouvions nous empêcher de trépigner : « Vous vous foutez de nous ? On a là-bas un Américain qui risque de devenir un otage. Il faut vraiment qu'on aille le chercher ! »

Le commandement commença alors à prétendre que le billet était un faux car les barres des T du nom de famille Luttrell n'avaient pas été tracées et cela laissait supposer qu'il s'agissait d'un piège.

Vraiment ? Et le fait que le numéro de sécurité sociale soit le bon ?

La réponse apportée à notre plan n'en demeura pas moins « non ». En temps normal, nous aurions obéi, mais les choses en allaient différemment cette fois-ci : nous avions un Américain, un sniper, un SEAL, blessé, en territoire ennemi, et nous *devions* aller le chercher. Le commandant des Rangers qui avait autorité sur notre poste avancé trancha finalement : « On va le chercher, quoi qu'il arrive. »

Je crois que ce commandant se fit interdire du théâtre afghan pour avoir pris une telle décision, mais pas le jour même. Nous embarquâmes le vieil homme dans l'un de nos véhicules et prîmes la direction de son village.

Ce fut probablement le pire trajet de ma vie. Les routes n'étaient qu'une succession de bosses énormes et de profonds nids-de-poule et nous savions que les talibans occupaient les collines environnantes. Quand nous parvînmes quelque part sur une colline dont l'autre versant donnait sur le village, nous continuâmes à pied. Le soleil était alors haut dans le ciel, nous en étions à notre troisième jour sans sommeil, et la chaleur était insupportable. Nous rattrapâmes des Marines qui étaient partis avant nous. Nous avancions plus vite qu'eux car ils étaient tous équipés de gilets pare-éclats et de lourds casques. Nous, nous n'avions que nos T-shirts et

quelques chargeurs. Je me rappelle avoir pensé : « Bon Dieu, ils sont résistants, ces Marines ! »

Mais le vieil homme était plus résistant encore. Il semblait survoler le relief. Il avait passé toute sa vie à arpenter ces montagnes. Elles faisaient partie intégrante de son être. Certes, il ne portait pas d'arme et n'avait pas été privé de sommeil pendant plusieurs jours, mais il n'en était pas moins impressionnant.

Le terrain sur lequel nous progressions était presque aussi pentu que la montagne que nous avions gravie plus tôt – nous étions en permanence obligés de monter et descendre, monter et descendre… Lorsque nous parvînmes à la dernière colline – il ne restait plus qu'à monter une pente et en descendre une autre –, l'un de mes hommes se laissa tomber à terre.

« Putain, j'en peux vraiment plus, dit-il. Il faut que je m'arrête. »

Escalader une telle pente sous un soleil de plomb n'a rien d'une partie de plaisir. Je pouvais le comprendre, mais nous ne devions pas oublier que Marcus Luttrell nous attendait sur l'autre versant…

« Très bien, lui dis-je. On expliquera donc à madame Luttrell, la mère de Marcus, que nous étions à deux doigts de le récupérer mais que cela n'a pas été possible parce que tu étais trop fatigué.

– Tu sais quoi ? Tu as raison », admit-il.

Et il se releva. Je lui lançai alors : « Hé, rends-moi un service, s'il te plaît. Est-ce que tu pourras me faire la même remarque d'ici quelques minutes, parce que moi non plus je ne vais pas pouvoir continuer longtemps. »

Mais nous continuâmes cependant et parvînmes au sommet de cette dernière colline. Entre-temps, notre commandement avait finalement pris la décision d'envoyer un hélicoptère récupérer Luttrell, mais les galonnés voulaient tout de même que nous poursuivions – plan B – dans l'éventualité où l'hélicoptère se trouverait pris sous le feu ennemi et obligé de repartir sans Luttrell. Alors que nous commencions à descendre la colline, nous apprîmes que l'hélicoptère avait finalement accompli sa mission, récupéré Luttrell, et foutu le camp de là en l'emportant avec lui. Luttrell était désormais sain et sauf. Super. Quant à nous, il nous fallait maintenant ressortir de la vallée.

Je tournai la tête vers un pote et lâchai :

« C'est pour ça que l'entraînement SEAL est si dur.

– Que veux-tu dire ?

– T'imagines ? Si on voulait abandonner maintenant, où voudrais-tu qu'on aille ? »

En rejoignant nos véhicules, il me sembla avoir souffert d'hallucinations sur le chemin retour, car j'avais eu l'impression de croiser quelques enfants afghans sur les pentes. Il faisait d'ailleurs si chaud que j'avais donné une de mes bouteilles d'eau à une petite fille. Je l'avais regardée, stupéfait, vider le contenu sur le sol poussiéreux dans le seul but de pouvoir jouer avec cette bouteille en plastique qui la fascinait.

Cela ne pouvait pas être réel, si ? En fait si, ça l'était. L'Afghanistan était comme un voyage dans le temps, et nous comme des somnambules circulant en plein XIV^e^ siècle.

Nous fîmes le trajet retour sur la même route épouvantablement accidentée, puis nous dormîmes vingt-cinq heures d'affilée.

---

1. Les « anciens », les plus expérimentés.
2. Expert en « neutralisation, enlèvement, destruction d'explosifs ».
3. Forces spéciales de l'armée de terre américaine.
4. Bâton lumineux.
5. « Ce ventre n'est pas dû à un excès de bière, c'est un réservoir de carburant pour une bête de sexe. »
6. *Du sang et des larmes*, adapté du récit *Le Survivant*, de Marcus Luttrell (Éditions Nimrod).

Chapitre 11

Fin 2005, nous étions à Virginia Beach quand on nous informa que les gars des forces spéciales de l'armée de terre en avaient sérieusement bavé dans l'ouest de l'Irak. Cela faisait déjà un an que cette région était un véritable enfer. Ils avaient perdu l'équivalent d'une section – 25 à 35 hommes. Ils avaient eu à déplorer plusieurs morts et de nombreux blessés à l'issue d'intenses combats rapprochés ou en raison de kamikazes.

L'Irak n'avait encore jamais été à notre menu – je ne crois pas qu'une escouade entière y avait été déployée à cette époque. Mais nous commençâmes à entendre dire : « Cette fois, je crois qu'on va être projetés en Irak. »

Nous avions connu quelques moments difficiles en Afghanistan, mais l'Irak, c'était différent. Nous avions tous entendu parler de ces IED qui faisaient exploser des soldats un peu partout ainsi que des attentats suicide. Et nous avions vu les images à la télévision. Alors même que nous avions conscience du danger que cela pouvait représenter, nous ne pouvions cependant réprimer un sentiment d'excitation à l'idée de partir, un peu comme si nous allions enfin passer en ligue des champions. Nous allions être sur l'affiche.

En janvier 2006, nous nous envolâmes pour la base aérienne d'Al-Asad, située dans l'ouest de l'Irak, à un peu plus d'une centaine de kilomètres de la frontière syrienne. Cette base consistait en une grande étendue de désert plate comme la main sur laquelle avaient poussé des rangées de bâtiments préfabriqués – comme autant de grosses boîtes rectangulaires. Nous y retrouvâmes une importante communauté des opérations spéciales et comprîmes rapidement que le taux de perte élevé parmi ces hommes s'expliquait par des raisons tactiques.

L'Amérique n'avait pas connu de combats intenses depuis la guerre du Vietnam et les tactiques employées à cette époque déterminaient toujours la manière dont de nombreuses unités militaires opéraient aujourd'hui. En Irak, nos soldats investissaient les maisons sans se poser de question, prêts à engager le combat chaque fois qu'il le fallait. Ce n'était pas la meilleure option. Pire, les gars d'Al-Qaida avaient pris le temps d'étudier nos tactiques. Ils n'hésitaient donc pas à laisser la porte d'une habitation ouverte et, dès qu'ils entendaient le bruit d'un rotor d'hélicoptère, quelques terroristes équipés de fusils d'assaut se mettaient en position pour descendre les cinq ou six premiers soldats qui franchiraient la porte.

Cela n'avait aucun sens, mais je commençais à comprendre combien il est difficile de résister au pouvoir de l'habitude : « On a toujours fait comme ça. » Pour ma part, j'ai toujours estimé qu'il n'y avait pas pire manière de diriger un team qu'en lui demandant de répondre par une solution ancienne à un problème actuel. Quoi qu'il en soit, nous ne tardâmes pas à nous interroger : « Mais putain, pourquoi doit-on se précipiter dans ces baraques ? Prenons le temps de réfléchir. Faisons évoluer nos tactiques. »

Notre idée n'était pas très compliquée. Il s'agissait de se faire déposer à bonne distance du bâtiment cible afin que les résidents ne puissent pas entendre les rotors d'hélicoptère, puis de progresser vers l'objectif et de l'infiltrer dans le plus grand silence ou en faisant exploser les portes.

Nous prîmes nos quartiers dans un bâtiment désaffecté de la base – un bâtiment qui avait été transformé en une sorte de club privé par les mecs des opérations spéciales de l'armée de terre : de grands plateaux nus, mais vraiment beaucoup d'espace. Chaque team y disposait de sa propre pièce. Comme nous l'avions fait en Afghanistan, nous nous attelâmes à la décoration de ce sanctuaire masculin en y installant de grands écrans TV et des appareils de musculation. Nous reliâmes les Xbox des différentes pièces afin que ceux qui étaient joueurs puissent disputer des parties de Halo en réseau. Il pouvait ainsi y avoir jusqu'à seize gars plantés devant leur écran et utilisant leurs manettes pour se trucider entre eux. Ceux qui n'aimaient pas les jeux vidéo pouvaient visionner les derniers épisodes de *The Shield*, faire de la musculation ou jouer au cornhole, un jeu dans lequel vous devez lancer des petits sachets remplis de haricots secs dans les trous d'une planche percée.

À la différence de mon premier déploiement en Afghanistan, nous faisions désormais partie des équipes d'assaut et notre journée de travail débutait dès que le soleil se couchait. Nous nous levions, nous nous faisions briefer sur les derniers renseignements et les objectifs potentiels en buvant un café, puis nous allions prendre notre repas. Il était toujours amusant de se rendre en véhicule jusqu'au réfectoire de l'armée de terre et d'y voir l'étonnant contraste entre les biffins dans leur tenue réglementaire et notre petit groupe d'hommes barbus, vêtus de jeans et de T-shirts. La nourriture était bonne, le moral excellent et nous n'arrêtions pas de plaisanter. Nous étions convaincus de la justesse de notre mission, heureux de faire un travail que très peu d'hommes au monde auraient été capables de faire aussi bien que nous. Et nous éprouvions une confiance et un amour absolus envers chaque camarade du team. Quand nous nous appelions « frère », ce n'étaient pas des paroles en l'air.

Il y avait deux nouveaux gars dans notre team, avec lesquels je finirais par nouer des liens très forts. J'avais en réalité déjà rencontré l'un des deux, Jonny, au foyer du soldat de la base aéronavale de Fallon[1], dans le Nevada, au sud de Reno. À cette époque, je faisais encore partie du SEAL Team 2 et je m'entraînais avec Scott Neil, un autre ami qui ferait une carrière de vingt années au sein des SEAL, au cours desquelles il survivrait à un nombre incroyable de missions opérationnelles, et qui se retirerait ensuite du service actif pour aller trouver la mort au guidon de sa moto, à quelques centaines de mètres de chez lui. Quoi qu'il en soit, je buvais une bière au foyer avec Scott quand un gamin était arrivé et nous avait annoncé : « Je viens de finir la Semaine d'enfer ! »

Scott et moi n'avions pu nous empêcher d'éclater de rire. Ce Jonny avait vraiment choisi les mauvaises personnes pour débiter ses mensonges. S'il avait réellement achevé la Semaine d'enfer, il se trouverait alors à Coronado, et certainement pas à Fallon ! « Tu racontes vraiment que des conneries, mec », lui avais-je répondu. Scott avait enchaîné en proposant que Jonny soit mis à l'amende et nous paie une tournée de bières pour se faire pardonner ses fanfaronnades.

Pourtant, Jonny n'avait pas menti. Il avait la qualification de sauveteur-plongeur – un boulot impressionnant consistant à sauter d'un hélicoptère au milieu d'une mer déchaînée dans les situations les plus difficiles – et il avait suivi son entraînement avec son équipage à Fallon. Après avoir achevé la Semaine d'enfer, il avait décidé de mettre à profit ses quelques jours de

permission pour revenir saluer les copains de son ancien escadron. Ainsi, quand nous avions compris que Jonny n'était pas un mythomane, Scott et moi lui avions payé une bière. Nous avions passé un très bon moment.

Il s'appelait Jonny Savio et avait la silhouette caractéristique des gamins du New Jersey d'ascendance italienne. Son accent de la côte est s'était estompé, mais il prononçait toujours *« mozzarella »* à la manière sicilienne. Il était plutôt beau gosse, les cheveux noirs, avec une implantation parfaite et un faible espace entre deux sourcils agressifs. Il s'habillait avec élégance et portait des chaussures chics, ce qui semblait toujours plaire aux femmes. Il était célibataire, mais, à la différence de nombreux gars dans son cas, il prenait soin de lui et savait mettre de l'argent de côté. Quoi qu'il puisse faire, il le faisait toujours de manière carrée. Son équipement, sa maison ou encore sa voiture étaient toujours d'une propreté parfaite. Il faisait un excellent sommelier, un cuisinier parfait et un ami idéal. Si j'étais en déplacement et que Nicole se retrouvait confrontée à un problème, il me suffisait de l'appeler pour qu'il s'en occupe. Et si ma sœur se sentait seule, il n'hésitait pas à l'emmener au cinéma.

Ce n'était peut-être pas un super-athlète, et il n'avait jamais été l'un de ces phénomènes du top 1 % capables de courir le mile en moins de cinq minutes, mais il était bien au-dessus de tout le monde en ce qui concernait les aspects tactiques et il maîtrisait ce sujet sur le bout des doigts.

Jonny avait intégré le SEAL Team 2 environ sept mois après notre première rencontre et nous étions devenus bons amis. Il avait participé au processus de sélection/formation du SEAL Team [redacted] un an après moi et avait fini major de sa promotion. Cette année-là, mon escouade ayant eu la primeur en matière de nouvelles recrues, nous avions jeté notre dévolu sur lui.

J'étais heureux de l'avoir à mes côtés pour ma première projection en Irak.

En revanche, je ne débordais pas du même enthousiasme en ce qui concernait l'autre gars – Andy était pourtant un type formidable. Anglais, il avait été détaché du Special Boat Service. C'était un autre premier de la classe dans son domaine, un opérateur incroyable, mais il avait la réputation parmi ses camarades britanniques d'attirer la tempête. Partout où il allait, il se retrouvait mêlé à d'impressionnants combats.

Il avait participé à l'invasion de l'Irak en 2003. Son escouade, forte de 66 hommes, avait reçu pour mission de parcourir près de 1 000 kilomètres à

bord de Land Rover à faible blindage jusqu'au bord du Tigre afin d'y accepter la reddition de la 5e division irakienne, forte d'un millier d'hommes. J'ai conscience que l'on pourrait penser qu'il s'agit d'une faute de frappe, mais les renseignements militaires de la Coalition avaient estimé que cette 5e division était démoralisée et qu'elle attendait tout bonnement de pouvoir se rendre à quelqu'un.

Quand Andy et ses camarades arrivèrent sur leur objectif, la 5e division, au lieu de les accueillir avec des drapeaux blancs, avait déclenché un véritable barrage de feu avec tout ce qu'elle avait sous la main : artillerie, armes automatiques et même mitrailleuses lourdes anti-aériennes. Toute cette histoire de reddition n'avait été qu'une ruse de guerre, à laquelle malheureusement avait cru le renseignement militaire. Andy et ses hommes avaient été attirés dans un piège. Confrontés à un ennemi bien plus nombreux et bien plus puissant, ils n'eurent d'autre option que de se replier. Leur plan avait capoté, mais leurs véhicules aussi. Huit de leurs onze Land Rover restèrent piégées dans le sable noir et mou de la région. Les hommes fixèrent sur chacun des véhicules rendus inutilisables des charges explosives avec un délai de mise à feu de quatre-vingt-dix secondes, puis ils embarquèrent tous à bord des trois derniers véhicules en état de rouler avant que les charges n'explosent, créant ainsi une diversion.

L'un de ces hommes expliqua plus tard, dans le *Sunday Times* : « La puissance de feu adverse était dévastatrice, continue et véritablement impressionnante. Voir les gars autour de moi échapper aux balles et aux traçantes qui sifflaient me fit penser au film *Matrix*. »

Les forces de la Coalition en fuite s'accrochèrent tant bien que mal à leurs Land Rover surchargées, en vidant leurs fusils d'assaut et leurs lance-grenades pour faire bonne figure en attendant d'être tués, mais ils réussirent finalement à rejoindre le lit asséché d'un oued où des Chinook les attendaient pour les exfiltrer.

Ainsi, tout cela n'avait pas vraiment été la faute d'Andy. C'étaient plutôt de mauvais renseignements qui avaient failli entraîner leur mort. J'espérais sincèrement que nous avions fait quelques progrès dans ce domaine depuis le début de ce conflit.

Nous avions des gens qui travaillaient en continu – une permanence de jour, une permanence de nuit – dans une salle débordant d'écrans géants afin d'essayer de comprendre qui faisait quoi. Ils pouvaient par exemple

repérer une habitation suspecte, envoyer un drone au-dessus et la mettre sous surveillance pendant plusieurs jours, voire plusieurs semaines. Toute l'activité autour de cette habitation était alors scrupuleusement consignée : un camion est arrivé à telle heure, tant de personnes en ont débarqué, elles sont restées tant de jours, ont passé les appels suivants, ont discuté de cela…

Il s'agissait d'un incroyable travail de collecte de renseignements qui ne nous concernait pas vraiment, en tout cas jusqu'à ce qu'ils identifient un acteur important de l'insurrection soutenue par Al-Qaida et qu'ils le localisent précisément.

Lors de nos briefings, les gars du renseignement nous disaient alors : voici une maison dans laquelle nous pensons qu'un salopard se trouve. Voici sa photo. Voici la liste de ses proches ainsi que celle des pseudos qu'il utilise. Voici ce qu'il est sans doute en train de faire, et voici le détail de son réseau, qui pourrait peut-être nous permettre de remonter jusqu'à l'objectif n° 1, Abou Moussab Al-Zarqaoui.

Zarqaoui était un Jordanien de 40 ans qui avait fait allégeance à Oussama ben Laden et qui commandait en Irak une faction insurrectionnelle particulièrement violente, spécialisée dans la décapitation des otages et les attentats suicide, contribuant ainsi à transformer le conflit irakien en une guerre civile entre sa secte islamiste de sunnites et les chiites – lesquels avaient souffert de l'oppression sous le régime désormais effondré de Saddam Hussein. Quelques mois avant notre arrivée, Zarqaoui avait par exemple planifié des attentats simultanés dans trois hôtels jordaniens fréquentés par des diplomates occidentaux, pour un bilan macabre de 60 morts et 115 blessés. Par la suite, quand Ben Laden avait disparu des radars, Zarqaoui était devenu l'homme dont la prime offerte en cas de capture – 25 millions de dollars, mort ou vif – était la plus importante.

Au cours de ce déploiement, nous eûmes pour mission de pénétrer les échelons de l'organisation pyramidale mise en place par Zarqaoui afin de pouvoir remonter jusqu'à lui. (Ces investigations conduiraient jusqu'à une planque située dans un petit village isolé, à 50 kilomètres au nord de Bagdad, où, le 7 juin 2006 – six mois après notre arrivée –, deux bombes guidées de 220 kg chacune viendraient mettre un terme définitif à ses agissements.)

À l'issue de ces briefings au saut du lit, alors que le soleil se couchait, les gars du renseignement concluaient généralement en lançant : « Voilà ce que nous pensons. Voilà quelles sont les probabilités. Voulez-vous prendre en compte cet objectif ? »

La réponse que nous apportions était quasiment invariable : « Oui. »

Et il était ensuite temps de sortir le grand jeu. Chacun d'entre nous vérifiait son équipement, les piles étaient remplacées par des neuves et tout était nettoyé – en tout cas, les armes et les optiques de vision nocturne. Nos tenues, quant à elles, restaient sales. Quelques gars – en fait, la grande majorité des gars – ne lavaient que rarement leurs tenues de camouflage. Par superstition. Elles leur avaient permis de se sortir de situations difficiles, alors pourquoi prendre le risque de changer quoi que ce soit ? En conséquence, nous sentions vraiment la charogne.

Pendant que nous nous préparions, notre encadrement se concertait avec les pilotes afin de mettre au point un plan, puis nous nous retrouvions tous ensemble pour un nouveau briefing de vingt minutes au cours duquel nous passions au crible tous les détails de l'opération, jusqu'à savoir quel chien d'assaut nous emmènerions avec nous. Enfin, nous nous équipions et sortions de notre baraquement pour rejoindre la zone de poser hélicoptères qui se trouvait à moins de 50 mètres de notre porte. Puis nous décollions.

Nos premières missions n'étaient pas très différentes de celles que nous avions menées en Afghanistan en donnant l'assaut à des habitations. Nous continuions de nous perfectionner dans la manière d'interroger les suspects puisque nous n'avions jamais réellement eu de formation en la matière. D'ailleurs, la première fois qu'il nous avait fallu conduire un interrogatoire, nous avions rassemblé les suspects dans la cuisine de la maison que nous venions d'investir. Nous avions chopé un gars de 22 ans que nous avions allongé au sol et nous nous étions retrouvés à quatre autour de lui, à lui gueuler dessus en anglais tandis qu'il nous répondait en braillant en arabe. Nous n'avions pas d'interprète, et l'un de nos chiens avait commencé à s'énerver, grognant et aboyant comme un fou en direction du suspect. En fait, il était si excité qu'il finit même par mordre notre chef d'équipe à la jambe. Celui-ci arrêta de gueuler sur le gars au sol, se retourna et s'en prit au maître chien, qui éloigna son animal. Pendant tout ce temps-là, le pauvre gamin ne cessait de nous fixer avec des yeux ronds comme des billes, du genre : « Oh, mon Dieu, ces types sont complètement cinglés ! Ils se font

mordre par leurs propres chiens ! » Bien évidemment, nous n'avions obtenu aucune information de sa part.

En même temps que nous acquérions de l'expérience, nous affinions nos techniques d'assaut. Les vieilles méthodes mettaient l'accent sur la vitesse d'exécution : entrer rapidement dans la maison cible, en prendre le contrôle tout aussi rapidement. Agir de la sorte signifiait renoncer aux optiques de vision nocturne – en tout cas, ne pas les utiliser – et avoir plutôt recours à des torches tactiques à haute intensité de lumière blanche fixées à l'extrémité de nos canons afin de pouvoir tout distinguer clairement et progresser plus rapidement. Le problème, c'est que les gars d'en face pouvaient eux aussi voir cette lumière. Nous commençâmes à nous dire : *Putain, on ferait tout aussi bien de garder nos optiques de vision nocturne. Nous utiliserions alors nos torches infrarouges et personne d'autre que nous ne pourrait rien voir. Nous serions peut-être plus lents, mais nous progresserions de manière plus méthodique et, plus important encore, nous serions invisibles*.

Cela nous procurerait un énorme avantage.

Imaginez que vous puissiez allumer une lampe torche dans une pièce sombre. Imaginez maintenant que personne d'autre que vous ne puisse voir cette lumière. C'est ce qui se passe quand vous utilisez des optiques de vision nocturne. Si vous braquez votre torche infrarouge sur un plafond, vous pouvez même illuminer toute une pièce – vos camarades peuvent voir l'espace éclairé, mais les salopards ne voient rien du tout.

Partant en opération chaque nuit, nous découvrîmes peu à peu qu'il n'existait pas de meilleur entraînement qu'une véritable guerre. Cela n'avait rien d'aussi effrayant que ce que les journaux télévisés pouvaient laisser croire, et il n'y avait pas de cinglés équipés de gilets explosifs à chaque coin de rue. Nous ne devenions pas blasés, nous devenions tout simplement plus réalistes et nous commencions à perfectionner nos tactiques. Les seuls gars véritablement exposés étaient nos snipers, notamment l'un d'entre eux, prénommé Greg. C'était la première fois que je travaillais avec lui, mais ce ne serait pas la dernière. Il me sauva la vie plus tard à de nombreuses reprises et il en abrégea de nombreuses autres plus que quiconque à ma connaissance. Je ne suis pas certain de la manière dont vous « officialisez » le fait d'avoir neutralisé un ennemi car aucune des personnes avec lesquelles je travaillais ne le fit jamais, mais Greg avait plusieurs centaines

de tirs létaux « non officiels » à son palmarès, même si personne ne l'entendit jamais s'en vanter.

Quand vous intégrez le SEAL Team [redacted], vous vous spécialisez. Vous pouvez être sniper ou intégrer l'équipe d'assaut. La plupart d'entre nous étions qualifiés pour l'un et l'autre. « Sniper » nécessite une certaine qualification. Si vous suivez la formation adéquate avec succès, vous êtes breveté sniper. Il en va de même pour la qualification effraction. Si vous suivez la formation adéquate avec succès, alors vous pouvez obtenir cette qualification. Et de même en ce qui concerne les qualifications transmetteur, moniteur para, responsable d'un pas de tir, etc. On peut comparer ces qualifications aux badges scouts – une compétence que le SEAL acquiert, mais dont il n'a pas forcément besoin à chaque mission. La plupart des hommes de l'équipe d'assaut avaient la qualification sniper, mais ils n'en opéraient pas moins au sein de la colonne d'assaut : ils trouvaient le moyen de pénétrer une habitation pour l'investir. Les snipers – dont beaucoup étaient parallèlement qualifiés comme responsables effraction ou moniteurs parachutistes – allaient plutôt se positionner sur un point haut afin de protéger la progression de la colonne d'assaut. Paradoxalement, quand je m'étais engagé dans la Navy, j'avais l'ambition de devenir sniper, mais j'avais découvert que je préférais avoir une place au sein de la colonne d'assaut. Quand j'expliquais cela aux gens, ils me demandaient toujours pourquoi, et je répondais alors, en ne plaisantant qu'à moitié : « Eh bien, les snipers tuent beaucoup plus d'ennemis, mais nous, dans la colonne d'assaut, nous tuons des ennemis bien plus *célèbres*. »

Cependant, nous n'avions encore tué personne de particulièrement célèbre, tandis que Greg, lui, avait déjà un sacré palmarès à son actif. Pendant qu'il tirait, nous peaufinions nos tactiques. Mais, une nuit, la situation changea du tout au tout.

DES RENSEIGNEMENTS NOUS APPRIRENT que trois compounds situés dans un même quartier regorgeaient de terroristes. Il s'agissait d'une excellente opportunité pour mettre à l'épreuve nos nouvelles idées. Ce devait être une énorme opération interalliée. Au cours du briefing, nous expliquâmes : « On va y aller en douceur. On se posera à 5 kilomètres de l'objectif, tous ensemble, on progressera à pied pour qu'ils ne nous entendent pas arriver et on pourra ainsi s'infiltrer en silence dans les compounds. » Tout le monde acquiesça.

Nous fûmes héliportés au cœur de la nuit jusqu'à notre point de dépose au milieu de nulle part, puis nous entamâmes notre progression. Au début, nous marchâmes dans le sable, en plein désert. Puis, à mesure que nous nous rapprochions, nous commençâmes à entendre des chiens aboyer. Cela ne nous inquiéta pas outre mesure, car les chiens aboyaient à chaque fois que nous tapions un objectif, sans que cela ait jamais trahi notre présence. Je suis d'ailleurs convaincu que les chiens aboient en permanence partout au Moyen-Orient. En nous rapprochant encore, le sol sous nos pieds se transforma en une terre marécageuse plantée d'arbres et même de quelques vignes. À 500 mètres de distance, nous pûmes enfin distinguer la silhouette de notre compound. C'était là notre base de départ, la dernière opportunité pour nous préparer à l'assaut. Je levai les mains vers mon visage et changeai à tâtons les piles de mes optiques de vision nocturne afin d'être sûr et certain qu'elles ne me lâcheraient pas au beau milieu d'une fusillade. Piles neuves, OK. J'étais bon pour le service.

Batabatabata ! Soudain, des hélicoptères nous survolèrent sans prévenir. C'étaient ces putains de forces spéciales de l'armée de terre qui se ramenaient dans leurs hélicoptères légers Little Bird ! Ils avaient refusé de faire la fin du trajet à pied. Ils voulaient se poser pile sur l'objectif. Les Britanniques firent pire encore puisqu'ils arrivèrent en Chinook, un hélicoptère lourd plus bruyant qu'un tracteur.

Nos gars se répandirent en imprécations. Désormais, tous les habitants à la ronde et leurs cousins savaient que nous étions là. Nous n'avions vraiment plus intérêt à lambiner. Les snipers et les gars qui portaient les échelles d'assaut se précipitèrent vers le toit le plus proche afin de se mettre en position haute. Dès qu'ils furent là-haut, j'entendis des tirs. Tout le monde accéléra la cadence. Nous courûmes vers notre objectif – chaque unité avait un compound à frapper – dans l'obscurité et en silence, toujours déterminés à appliquer notre nouvelle tactique.

Mon team parvint à l'entrée principale du « bâtiment 1 », l'objectif qui nous avait été assigné. En raison des fusillades qui avaient déjà éclaté alentour, nous décidâmes de placer une charge explosive sur la porte d'entrée pour ne pas perdre une seconde. Notre responsable effraction s'attela à la tâche, recula se mettre à l'abri et fit aussitôt exploser la porte. *Boum !* Nous entrâmes à l'intérieur sans avoir échangé une seule parole et débouchâmes dans un long couloir que l'explosion avait voilé d'un brouillard de poussière blanche. Andy, Jonny, deux autres gars et moi

avançâmes en formation de combat rapproché, mais plus méthodiquement que d'habitude car on ne peut pas courir avec des optiques de vision nocturne. Je me trouvais en quatrième position dans la colonne d'assaut. Les torches infrarouges au bout de nos canons éclairaient tout l'espace autour de nous. Un gars avec un AK-47 braqué droit sur nous surgit alors dans l'encadrement d'une porte, à la manière d'un monstre dans une maison hantée de fête foraine. Nous le regardions et lui nous regardait, à cette différence près que lui ne pouvait pas nous voir – comme si nous étions des fantômes. Avant que nous ayons pu tirer, il recula et disparut. Andy et un autre gars, un grand costaud, avancèrent aussitôt vers la porte et dans la seconde qui suivit le fusil du grand costaud lâcha sa rafale distinctive, *brraaaatt*…, pulvérisant l'homme. Nous étions tous sous le choc. Ce grand gars costaud n'avait encore jamais tué personne auparavant et voilà qu'il venait de faire éclater le crâne d'un ennemi !

Je finirais par apprendre que la combinaison adrénaline, mémoire musculaire et concentration surhumaine ne laisse aucune place à la peur au cours d'une fusillade. Cela ne veut pas dire que je refoulais la peur, mais tout simplement que je n'avais plus le moindre neurone disponible pour l'accueillir. En revanche, au retour de mission, quand la pression retombait, je pouvais être traversé par une pensée du genre : *Bon Dieu, j'ai bien failli y passer, ce soir*. Je sentais alors ce serrement dans la poitrine et cet éclair de peur qui noue l'estomac. Mais, au moment dont je vous parle, la seule émotion qui m'habitait était la… curiosité.

Nous savions qu'Andy avait été impliqué dans plus de fusillades que Jesse James lui-même, aussi nous lui demandâmes d'aller jeter un coup d'œil au corps quand nous entrâmes à notre tour dans la pièce : « Andy, va inspecter le mec ! » Andy marcha jusqu'au corps et braqua sa torche infrarouge dessus. L'homme avait le crâne ouvert comme un melon qui serait tombé sur du béton.

Andy se contenta d'annoncer : « Oh, il est vraiment cuit, les mecs. »

OK. Nous étions donc officiellement en plein combat. Nous achevâmes de sécuriser la maison, puis nous entendîmes les snipers se déchaîner dehors. Jonny et moi quittâmes le bâtiment et repérâmes un sniper, un gars que nous surnommions Dirty, qui nous observait depuis un toit. C'était rassurant. Il avait pour mission de couvrir notre progression. Jonny se trouvait juste devant moi, dans une petite allée séparant deux bâtiments. Nous devions tourner au coin et nous nous attendions à trouver des

combattants ennemis de l'autre côté. Jonny s'ébranla. Voyant l'angle qu'il adoptait pour avancer, je sus qu'il me fallait rester de l'autre côté de l'allée afin de pouvoir l'appuyer tandis qu'il m'appuierait lui-même, nos lignes de visée venant alors se croiser au centre devant nous. Nous n'échangeâmes aucune parole, aucun signe de la main – le résultat de plusieurs années d'entraînement.

Nous avions répété ce genre de chorégraphie des centaines de fois, et cela avait toujours fonctionné – en tout cas, sur des cibles en carton.

Nous avancions désormais de concert. Soudain, deux salopards apparurent avec des armes et – *braaapp* – nous les liquidâmes tous les deux. Instantanément et simultanément. Les deux hommes s'affaissèrent comme des poupées de chiffon. Jonny et moi venions chacun de tuer un homme pour la première fois, au même instant.

« Putain, Jonny, lâchai-je, je viens de flinguer ce mec. » Je pointai mon rai de lumière invisible vers le corps. Cela n'avait rien à voir avec ce qui se passe dans les films. Les mecs que vous butez ne se retrouvent pas projetés à travers des fenêtres, pas plus qu'ils ne décollent dans les airs. Ils ne font que s'effondrer dans une position grotesque. Ma lumière infrarouge m'en apportait la preuve sous la forme d'un terroriste vautré par terre, un AK-47 près de la tête.

Je fixais toujours le corps quand Jonny m'annonça : « Moi aussi, je viens de flinguer mon premier mec.

– On fait quoi maintenant ?

– Ben, j'imagine qu'on ferait mieux d'envisager un repli tactique », dit-il.

Il y avait visiblement plusieurs salopards dans le bâtiment devant nous et nous devions nous replier pour nous renforcer avant de repartir à l'assaut. Un repli tactique consistait à se replier par petits bonds en se couvrant successivement. Nous allâmes chercher d'autres gars du team, puis repartîmes à l'assaut pour sécuriser le bâtiment. À l'intérieur, nous tombâmes sur un gars qui souffrait d'une sale blessure à la jambe. Il avait réussi à se débarrasser de son arme avant que nous n'arrivions et il apparut donc comme un civil désarmé, même s'il ne faisait guère de doute qu'il s'agissait bel et bien d'un salopard. Nous posâmes un garrot sur sa jambe et le préparâmes afin qu'il puisse être évacué vers l'un de nos hélicoptères,

puis transféré dans un hôpital. Je ne sais pas pourquoi, j'ai du mal à imaginer qu'Al-Qaida puisse faire la même chose pour nous.

Quand nous ressortîmes, ça tirait dans tous les coins. J'entendais les balles siffler au-dessus de nos têtes. Je me dis tout d'abord : *Putain, qu'est-ce qu'ils tirent mal !* Je comprendrais plus tard que la plupart de nos ennemis pensaient qu'Allah guidait la trajectoire de leurs balles. Dans ce cas, pourquoi prendre la peine de viser ? Leur foi est sans doute l'une des raisons pour lesquelles je suis toujours en un seul morceau aujourd'hui.

Mais même une rafale mal ajustée peut être dangereuse, a fortiori quand elles sont nombreuses. Nos snipers dirigeaient désormais leurs tirs vers une mosquée proche dans laquelle les moudjahidins s'étaient retranchés pour un baroud d'honneur. Je vis une silhouette courir vers la porte d'entrée de cette mosquée et tirai au moment même où l'homme entrait, mais je ne pus savoir si je l'avais touché. Nous n'avions aucune idée de l'arsenal dont ils pouvaient disposer dans cette mosquée et nous n'avions guère envie de le découvrir par nous-mêmes. Nous songeâmes alors aux Rangers qui nous avaient accompagnés.

Les Rangers nous servaient généralement de cordon de sécurité. Ils avaient pour responsabilité de défendre le périmètre au sein duquel nous neutralisions nos cibles de grande valeur. Mais lorsqu'il n'était plus nécessaire de faire dans la précision et qu'il valait mieux taper un grand coup, il n'était jamais inutile de faire appel à ces hommes qui savaient mieux que personne distribuer des taloches. L'un d'eux faisait près de 2 mètres et transportait avec lui un Carl Gustav, un canon sans recul portatif semblable à un bazooka. Il était accompagné d'un autre Ranger qui ne mesurait guère plus de 1,65 mètre. Le travail de ce dernier consistait à porter le sac à dos contenant les roquettes de calibre 84 mm tirées par le Carl Gustav. Je crois même que ce pauvre gars n'était pas armé. Chaque fois que son binôme géant faisait un pas, il devait en faire deux, en trimballant ses putains de roquettes qui pesaient une tonne. Qui oserait prétendre après cela que les biffins n'ont pas le sens de l'humour ?

Alors oui, les salopards s'étaient retranchés dans une mosquée, mais cela ne les empêchait pas de nous tirer dessus. Nous en étions alors au début du conflit et les règles d'engagement étaient encore relativement souples. Si on se faisait allumer, on avait le droit de riposter. Permission d'ouvrir le feu. « Faites aboyer le Gustav ! »

Le Ranger géant chargea son putain de tube et tira une roquette droit dans la mosquée. Nous lui demandâmes de recommencer. Une nouvelle roquette fut chargée dans le tube et – *whoommph* – elle alla à son tour rencontrer nos hôtes. Quelques secondes plus tard, la mosquée se retrouva plongée dans un silence glacial, un panache de fumée noire sortant par la porte. Nous nous apprêtions à donner l'assaut quand le mini-Ranger demanda : « On peut tirer une autre roquette ? » Une roquette de moins à porter ? *Bien sûr, fais-toi plaisir*. Et une troisième roquette fut tirée.

Quand nous entrâmes enfin dans la mosquée, ce fut comme si Jason Voorhees, le personnage principal du film *Vendredi 13,* nous y avait devancés. Des corps déchiquetés étaient affalés partout. Ce n'était pas beau à voir. Mais ce qui me hanta le plus, ce n'est pas tant la vision de ce carnage qu'un bruit évoquant un robinet d'où s'échappe un filet d'eau. Il s'agissait en fait d'un jet de sang jaillissant d'un bras sectionné.

De retour sur base, nous fîmes notre débriefing. Je racontai la manière dont Jonny et moi avions progressé dans l'allée en nous appuyant mutuellement pendant que le sniper Dirty nous couvrait depuis le toit, mais le patron nous demanda : « D'accord, mais qu'est-ce qui s'est passé à la mosquée ? »

Je répondis : « Eh bien, on l'a nettoyée avec l'aide des Rangers. Je vais leur laisser faire le compte rendu. »

La plupart des Rangers étaient des gamins qui, en général, n'avaient jamais droit à la parole dans les débriefings. Et voilà que je poussais maintenant l'un d'eux sur le devant de la scène. Il se déplia en se levant, et continua jusqu'à déployer entièrement sa carcasse de 2 mètres.

« En fait, on a donné l'assaut, dit-il. L'homme de tête dans la colonne d'assaut, c'était Carl Gustav. »

Ce fut mon premier véritable accrochage et nous en tirâmes plusieurs leçons : approchez l'objectif à pied plutôt qu'en hélicoptère, sinon vous ne manquerez pas de réveiller le nid de guêpes. Restez dans l'obscurité quand vous entrez, n'allumez pas de torche tactique à haute intensité de lumière blanche, cela pourrait vous valoir d'être tué.

Mais la chose la plus étonnante que j'appris fut sans doute combien tout cela pouvait être excitant. Je m'étais entraîné pendant une éternité pour savoir comment me comporter au feu, et maintenant que nous étions en plein dedans, les choses ne me semblaient plus aussi terribles que j'avais pu

le croire. J'avais été capable de garder les idées claires et de prendre des décisions qui m'avaient permis de conserver l'avantage. Mes camarades et moi étions presque surqualifiés pour affronter de tels connards. Nous étions vraiment bons dans notre domaine.

Et j'avais tué mon premier ennemi. Cela n'avait pas grand-chose à voir avec le fait de gagner son premier dollar, mais il n'y en avait pas moins quelques similitudes. J'avais toujours envié les gars qui avaient déjà tué en opération et qui s'en vantaient. Désormais je faisais partie du club. Je n'éprouvais cependant aucun remords. Vraiment aucun. Ces mecs m'auraient égorgé sans la moindre hésitation. Ils vouaient leur existence à la destruction de la culture occidentale et de tout ce qu'elle pouvait représenter. Ils appartenaient à une organisation dont les plus grandes réjouissances survenaient quand ils faisaient exploser un hôtel de tourisme et tuaient des hommes, des femmes et des enfants qui ne faisaient rien de plus grave que choisir entre un plat chaud et une assiette froide au restaurant de l'hôtel. Ils avaient le culte de la mort.

Alors, bienvenue au paradis, messieurs.

---

1. Principal site d'entraînement au combat air-air et air-sol de l'US Navy.

Chapitre 12

En 2006, j'avais une maison à crédit, une femme et deux enfants. Au cours des six années suivantes, j'allais passer en moyenne 325 jours par an loin de chez moi à m'entraîner ou à combattre. C'était une vie à laquelle étaient habituées les épouses des membres du SEAL Team [redacted], et elles savaient très bien se soutenir entre elles. Mais c'était aussi une existence que ma femme pourrait résumer un jour d'une simple phrase : « Il n'était jamais là. »

Je ne voudrais pas que l'on pense qu'elle ne savait pas apprécier les quarante jours où j'étais présent – vingt jours de permission et vingt jours avec des horaires de bureau, douze heures par jour, mais retour à la maison à 17 heures – ou qu'elle ne se satisfaisait pas de ma solde annuelle d'environ 75 000 dollars, ou encore de l'allocation logement qui nous aidait à rembourser notre crédit. Et je ne voudrais pas non plus que l'on pense qu'elle ne me soutenait pas dans le travail que je faisais, mais dont je ne pouvais pas lui parler. Je voudrais juste souligner les énormes sacrifices consentis par ma femme et mes enfants, ainsi que par les familles de tous mes camarades du SEAL. En 2006, pour la majorité des Américains, les guerres qui se déroulaient en Irak et en Afghanistan n'existaient plus que brièvement dans les journaux télévisés, mais elles signifiaient toujours pour nos familles l'absence insupportable d'un mari ou d'un père, avec la menace sous-jacente que cette absence puisse s'éterniser à jamais.

En ce qui me concerne, et bien plus longtemps que moi ou quiconque aurait pu l'imaginer, la bande son de cette guerre, c'est un mélange de vrombissements d'hélicoptères, de rafales d'armes automatiques et du chuchotement dans mon oreillette d'un sniper me prévenant que des moudjahidins m'attendent dans la pièce suivante pour me faire sauter la cervelle.

C’est d’ailleurs ce que l’un d’eux réussit presque à faire en cet automne 2006, en Afghanistan.

Nous opérions alors dans le secteur de Camp Chapman, près de Khost, dans l’ouest du pays – là où, trois ans plus tard, un homme travaillant comme agent double et censé collaborer avec nous tuerait sept *contractors* et agents de la CIA dans un attentat à la voiture piégée. Après les briefings qui nous indiquaient les objectifs à taper, nous embarquions en général dans des Humvee à bord desquels des Rangers de l’armée de terre prenaient place également, le Carl Gustav à portée de main au cas où la précision ne suffirait plus.

Une nuit, notre objectif était un compound assez vaste – rien d’inhabituel dans le paysage afghan, mais un lieu plutôt difficile à concevoir pour un Américain, quelque chose entre la grille de mots croisés et le village Ewok : un dédale de bâtiments répartis de manière anarchique et enclos derrière un mur d’enceinte, le tout évoquant donc une grille de mots croisés sur des photos aériennes. Au centre du compound se dressait une habitation d’un étage dépourvue de fenêtre. Des allées se croisaient en tous sens à l’intérieur du compound, à la manière d’un labyrinthe. Je compris aussitôt que ce lieu allait être un véritable cauchemar à sécuriser.

L’un de mes collègues sur cette mission n’était autre que mon ami Lance, toujours célèbre pour sa Fête-du-Yard version trash. Les mésaventures de Lance ne s’étaient d’ailleurs pas arrêtées là. C’était un type incroyable. Nous le surnommions « le Cobra » parce qu’il était toujours tendu comme un arc, prêt à frapper. Il jouissait aussi d’une qualité que nous avions baptisée « le facteur Lance », à savoir une tendance à se retrouver dans des situations où il était à deux doigts de se faire trouer la peau, mais dont il parvenait pourtant à se tirer sans une égratignure. Ces incidents où il frôlait la mort devinrent si courants que nous en arrivâmes presque à les guetter. Régulièrement, quelqu’un s’exclamait : « Mais bon Dieu, Lance, qu’est-ce qui s’est *encore* passé ? »

En Irak, en 2005, lors d’un assaut nocturne contre une maison remplie de terroristes, Lance était tombé dans une piscine. L’Irak était bien le dernier endroit où un SEAL aurait dû s’inquiéter des dangers d’une piscine, mais la situation n’en était pas moins délicate. L’équipement qu’il portait était si lourd qu’il avait aussitôt commencé à couler. Il m’expliqua par la suite qu’il avait retenu son souffle avant d’essayer de refaire surface – les vieux réflexes de l’entraînement –, mais qu’il avait alors vu une ligne électrique

sous tension, crachant des étincelles, qui pendait à quelques centimètres seulement de l'eau. Tandis qu'il se demandait s'il allait mourir noyé ou électrocuté, sa vision s'obscurcit comme s'il entrait dans un tunnel. Juste avant de sombrer dans l'inconscience, il leva les yeux et découvrit, au bout du tunnel, son binôme qui le regardait d'un air mi-perplexe, mi-horrifié, avec un regard qui semblait dire : « *Mais putain, Lance, qu'est-ce que tu fous dans une piscine ? ! »*

Lance me confia que le pire moment de cette expérience fut celui où il se dit que la dernière chose qu'il verrait dans sa vie ce serait son camarade baissant les yeux vers lui et le montrant du doigt, au bord du fou-rire, en répétant : « Oh… mon… Dieu ! »

Lance ne se rappelait plus comment il s'en était sorti, mais il avait réussi, sans la moindre séquelle, évidemment.

Tout le monde adorait Lance, moi inclus. Il était méticuleux en tout : une cage parfaitement rangée, des uniformes immaculés, des tactiques parfaites… mais la poisse.

Une autre fois, alors que nous faisions de la chute libre dans l'Arizona, Lance servait comme chef largueur – et donc maître des procédures. Il avait la responsabilité de s'occuper d'un parachute-frein pour le saut d'un tandem. L'un des deux hommes était instructeur de saut en tandem – il s'agissait du super-sniper Greg –, tandis que l'autre allait effectuer son premier saut comme passager tandem. Deux hommes accrochés l'un à l'autre chutent bien plus rapidement qu'un homme seul. Le tandem utilise donc un petit parachute ralentisseur-stabilisateur pour freiner sa descente avant d'ouvrir la voile principale, lui permettant ainsi de rester dans la formation des chuteurs. Lance devait donc tenir le petit parachute pendant que le tandem sautait, le lâcher, puis sauter à son tour.

Mais Lance sauta trop tôt et s'emmêla dans la corde du ralentisseur-stabilisateur, qui n'était pas encore entièrement déployé. Si Greg déployait maintenant sa voile principale, celle-ci viendrait s'enrouler à son tour autour de Lance et les trois hommes se précipiteraient ensemble vers une mort certaine. Tandis que l'aiguille de son altimètre s'emballait, Lance se démena pour se libérer du parachute-frein. Il y parvint au dernier moment et se distancia suffisamment du tandem pour que Greg puisse enfin ouvrir sa voile principale, permettant ainsi de sauver la vie de l'un des plus grands snipers de toute l'histoire de l'Amérique.

Quand ils se furent posés en toute sécurité, l'homme qui avait sauté pour la première fois de sa vie en tandem commença à danser sur place et à se féliciter de cette expérience, jusqu'à ce qu'il remarque les visages livides de Greg et de Lance près de lui. Pendant tout le temps qu'avait duré la chute libre, il n'avait pas réalisé une seule seconde qu'il avait failli y passer.

Ainsi, avec Lance à mes côtés pour donner l'assaut à ce compound labyrinthique, j'aurais dû m'attendre à frôler la mort. Nous avions sécurisé la moitié d'une des habitations quand soudain plusieurs hommes ouvrirent le feu. En direction de Lance, bien sûr. Nous n'étions désormais plus seulement dans un labyrinthe, mais également au beau milieu d'une fusillade. Il nous fallut un moment pour réussir à neutraliser les deux hommes qui nous tiraient dessus, mais il restait encore une pièce à sécuriser. Elle se trouvait à l'extrémité d'un long couloir, à angle droit sur le côté. Il n'y avait pas de porte, juste une entrée en partie obstruée par une barrière. Nous ne pouvions pas voir ce qui se trouvait à l'intérieur, mais il y avait fort à parier que quelques autres salopards s'y cachaient.

Nous enjambâmes les cadavres des gars que nous avions abattus et reprîmes notre progression. Des camarades se détachèrent de la colonne d'assaut pour aller investir un autre couloir et je me retrouvai en tête de colonne. C'était à moi qu'il revenait de franchir la barrière et de pénétrer dans la pièce en premier.

Les angles morts occupaient mes pensées tandis que je me préparais à entrer. Je pouvais déjà me rendre compte que le coin en face de moi était vide. Je devais désormais découper du regard l'espace restant, de gauche à droite, et balayer le plus possible l'intérieur de la pièce depuis le couloir. Dans ce genre de situation, on ne peut jamais balayer du regard plus de 170 degrés des 180 degrés d'une pièce. Les dix derniers degrés, la dernière tranche entre l'entrée et le mur le plus éloigné, demeurent à tout jamais dans un angle mort. Pas cool. Mais on ne peut rien y faire. Il faut bien, à un moment ou à un autre, s'élancer à l'intérieur et s'exposer. Et l'ennemi en est conscient.

Certains salopards savaient parfaitement se plaquer dans cet angle mort et attendre que vous fassiez le premier pas. Cette éventualité donnait vraiment à réfléchir, d'autant plus que plein de gars étaient morts de cette manière.

Lorsque je sentis la main de mon camarade me presser l'épaule, j'avançai et j'entendis presque aussitôt *pffft-pffft-pffft* – trois coups de feu

tirés d'un fusil équipé d'un silencieux. Puis, avec un bruit glaçant, un homme se détacha du mur et s'écroula au sol sans lâcher son AK-47. Il était chauve, torse nu, vêtu d'un simple pantalon de toile blanc et venait tout juste d'être tué. Ce fut un moment irréel. Mon cerveau tenta de donner un sens à la scène, puis je finis par comprendre. Cet homme mort vêtu d'un bas de pyjama avait été réveillé par la fusillade. Il avait sauté de son lit et était venu se cacher dans une ouverture précédemment creusée dans le mur – à l'endroit précis de l'angle mort. Ce n'était pas un hasard. Comme je l'ai déjà dit, ces gars étudiaient de près nos tactiques. Il avait l'intention de descendre le premier homme qui pénétrerait dans la pièce, en l'occurrence moi. Par réflexe, je jetai un coup d'œil par une fenêtre en direction du toit de la structure centrale du compound, haute d'un étage. Je vis Greg. Bien sûr ! Debout, le fusil en bandoulière sur l'épaule, il me fixait tel un dieu de la Guerre. Nous le surnommions Hoff, un diminutif inspiré de l'acteur David Hasselhoff, car il avait le même genre de physique avantageux. Il pressa le bouton de son micro émetteur et je l'entendis annoncer calmement dans mon oreillette : « Ouais, c'est bon pour toi, Rob. »

C'est alors que l'évidence me frappa. Non pas le fait qu'il venait de me sauver la vie, car il me l'avait déjà sauvée à de multiples reprises. Non, ce qui m'impressionna le plus, c'est qu'à une distance de 30 mètres, dans l'obscurité, il avait été capable de savoir qui j'étais à la manière dont je me déplaçais et à l'équipement que je portais. Je me dis : *Whaou, on se connaît vraiment sur le bout des doigts, entre nous. On peut vraiment compter les uns sur les autres.*

Il ne s'agit cependant pas de prétendre que les SEAL se comportent toujours de manière idéale sous le feu ennemi. J'ai déjà évoqué la manière dont nous devions progresser de manière rapide et efficace, mais il arrive que certains d'entre nous commencent à traîner. Il nous fallut ainsi nous séparer d'un opérateur qui avait commencé à faire preuve de très légères hésitations. Or, nous avions besoin d'hommes qui, le moment venu, pouvaient s'impliquer sans la *moindre* hésitation. Nous étions en guerre.

Mais ce genre de situation pouvait cependant se produire au fil de quelques missions. Quelqu'un disait par exemple : « Tiens, j'ai remarqué Untel, il a quasiment disparu. » Nous abordions ensuite le sujet lors de l'une de nos réunions périodiques d'évaluation des performances – rien de très formel, juste une réunion entre nous pour parler de tout et de rien à cœur

ouvert. Quelqu'un demandait alors à l'intéressé : « Eh, quelque chose te tracasse, en ce moment ? »

Chaque décision était généralement prise de manière collective. Les gars pouvaient retourner dans une unité SEAL conventionnelle, ou devenir instructeurs sur la côte est ou ouest. Certains même quittaient le service actif une bonne fois pour toutes.

Il n'y avait alors ni amertume ni colère. Les gars savaient que l'heure était venue. Nous eûmes ainsi un chef d'équipe qui donnait l'impression d'éviter les cibles chaque fois qu'elles apparaissaient. Nous ne savions pas trop s'il avait peur ou si c'était autre chose. Nous le court-circuitâmes et allâmes en parler directement au pacha : « Nous voulons juste que vous en soyez informé. »

Le pacha convoqua l'homme en question, qui ne nia pas. « Ouais, je suppose que je suis arrivé au terme de ma carrière et que je ne suis plus fait pour tout cela », confirma-t-il avant d'accepter de laisser sa place à un nouveau chef d'équipe. Ce genre de situation restait cependant exceptionnel. La majorité des gars souhaitaient plutôt rester parmi nous et continuer d'en découdre.

L'UN DE CES GARS QUI VOULAIENT en découdre s'appelait Nate. C'était un excellent SEAL, l'un des plus agressifs avec lesquels j'avais travaillé. Il avait déjà plusieurs déploiements à son actif, mais en cet automne 2006 à Khost, il n'avait encore tué personne. De même que nous nous étions moqués d'Andy le Britannique en raison de sa propension à attirer la tempête, nous aimions taquiner Nate sur son habileté à opérer sans jamais avoir à tirer un seul coup de feu. Il n'y avait aucune raison particulière à cela, sinon les circonstances, mais cela commençait à le démanger. Nate voulait intégrer le club.

Une nuit, cet automne-là – c'était la nuit de Halloween –, Nate, Lance et moi donnions l'assaut à une maison. Comme nous étions à court de personnel, nous avions décidé de faire une entorse à nos tactiques classiques en effectuant le raid avec seulement trois opérateurs. Ce n'était pas l'idéal, mais ce n'était pas rare non plus. Nate se trouvait en tête de colonne. Lorsqu'il pénétra dans le bâtiment, l'une des cibles se jeta sur lui et ils se retrouvèrent à combattre à mains nues. Cela réveilla deux autres types. Mes optiques de vision nocturne me permirent de les voir rouler sur le côté pour se saisir de leurs AK-47. Je ne sais pas ce qui me passa par la

tête, mais avant qu'ils aient pu relever leurs armes, je lançai la célèbre formule d'Halloween « Des friandises ou des bêtises, fils de putes ! », avant de les allumer tous les deux. Ce fut la seule réplique cinématographique de toute ma carrière. Nate, qui avait immobilisé son adversaire par une clé au cou, me lança :

« Putain, Rob, t'exagères !

– Quoi ?, répondis-je.

– C'est toujours toi qui flingues les mecs, se plaignit-il. Et moi, que dalle. C'est quoi, ce bordel ?

– Ben, j'sais pas. T'as qu'à jeter ton bonhomme au milieu de la pièce et le flinguer ! »

Le terroriste écarquilla les yeux. Il me fixa et implora : « Non, non, chef, mauvaise idée. »

Je le fixai à mon tour : « On t'a causé, connard ? »

Évidemment, je jouais avec ses nerfs – nous n'allions pas le liquider de cette manière, mais plutôt l'interroger : « Eh, nous savons qu'un camion s'est garé là à telle heure car nous avons mis la maison sous surveillance. À qui appartient ce camion ? »

Le gars n'était pas idiot. Il nous désigna l'un des deux hommes que j'avais tués.

« C'est son camion !

– Bonne réponse », concédai-je.

Nous lui enfilâmes une cagoule et l'accompagnâmes hors du bâtiment pour l'exfiltration. Lance marchait en tête, mais, alors qu'il traversait la cour, un chien pouilleux fusa vers lui sans même prendre la peine d'aboyer. Un chien super-rapide. Nous entendîmes alors dans nos oreillettes : « Oh, bon Dieu, Lance ! », puis *pffft-pffft*. C'était encore Greg. Il avait assisté à toute la scène et, une fois de plus, avait pris les choses en main, évitant ainsi à Lance de se faire mordre et, avec la chance qui le caractérisait, probablement d'attraper la rage. Mais putain, qui diable à part Lance part en guerre et se fait attaquer par un animal de compagnie ?

UN AN PLUS TARD, nous étions ensemble en Irak. Nate n'avait toujours tué personne. Nous nous trouvions en opérations dans le centre de l'Irak et les moudjahidins dormaient désormais dans les palmeraies, sous les arbres, car ils savaient que leurs maisons sûres n'avaient plus rien de très sûr. C'était

l'une des raisons pour lesquelles nos chiens se révélaient toujours très utiles : s'il y avait des salopards quelque part dehors, ils étaient capables de repérer leur trace en un instant.

Sur cette mission particulière, nous opérions avec Toby, le chien, et son maître Jimmy. Comme tous les maîtres-chiens, Jimmy avait reçu un entraînement spécifique et il n'avait cessé de travailler avec Toby pour améliorer ses performances et leur compréhension mutuelle. C'était un boulot permanent – les chiens ont toujours besoin que l'on s'occupe d'eux. Certains gars adoraient cela, d'autres moins. Et quand il n'y avait pas assez de maîtres-chiens, certains bleus se voyaient commis d'office à cette fonction. Nous voulions être accompagnés de chiens chaque fois que cela était possible, et des chiens nous suivaient donc sur près de 90 % de nos opérations. Ces chiens obéissaient à *tous* les opérateurs en situation de combat, pas seulement à leur maître, mais il fallait alors être capable de capter leur attention, soit en ayant recours à un viseur laser, soit en demandant au maître-chien de venir avec son animal. Les chiens obéissaient toujours à leur maître en premier lieu, aux autres opérateurs ensuite. Ils faisaient preuve d'une efficacité incroyable quand il s'agissait de s'en prendre aux hommes en âge de combattre et savaient ne pas attaquer les enfants – même si cela pouvait parfois se produire. Nous avions toujours un interprète pour informer les habitants d'une maison de ce qui allait se passer : « Tout le monde dehors ! Nous allons lâcher le chien ! » Cela faisait l'affaire la plupart du temps : les non-combattants sortaient. Mais il arrivait parfois que des femmes évacuent une maison sur le point d'être sécurisée par un chien en y laissant leurs bébés. Difficile à croire, mais pourtant vrai. Si nos chiens mordaient des femmes, nous les pansions et dédommagions la famille avec un peu d'argent.

Cette nuit-là, Jimmy donna ses instructions à Toby, et celui-ci – un berger malinois racé et coriace – ouvrit la marche tandis que nous suivions dans son sillage. Tout à coup, il s'élança vers la droite. Nous l'avions surnommé « le missile à fourrure » en raison de la manière dont il mettait la gomme pour se précipiter vers une cible. Il disparut dans les palmiers et chopa aussitôt le bras d'un homme entre ses crocs. L'homme en question se mit à hurler en essayant de se relever et de pointer le canon de son AK-47 en direction de ce prédateur, mais Toby écumait de rage, bondissant sur ses pattes arrière, la gueule irrévocablement refermée sur le bras de l'homme. Tous les deux, homme et chien, se retrouvèrent pris au piège d'une danse

endiablée, grognements sauvages et hurlements mêlés, puis l'homme appuya sur la détente. Des balles fusèrent dans tous les sens. Nate avait apporté un SR25, un fusil de précision semi-automatique de calibre 7,62, bien plus bruyant que les armes dont nous disposions habituellement, d'autant qu'il n'était pas équipé de silencieux. Au moment même où il nous sembla que Toby allait se prendre une balle d'AK-47, Nate fit feu. *Boum !* Le crâne de l'homme explosa. Il s'affaissa au sol et Toby, indemne, cessa d'aboyer. Un lourd silence nous enveloppa pendant un moment, puis Nate annonça finalement d'une voix calme : « Il était temps. » Il avait enfin tué son premier homme.

Il y aurait de nombreux autres déploiements à venir. À cette époque, nous ne cessions d'apprendre et de nous adapter à nos ennemis d'Al-Qaida, des ennemis déterminés et expérimentés. Ils avaient eux-mêmes appris à réagir, et nous avions appris à réagir à leurs réactions. Nous ne cessions d'évoluer, devenant sans doute l'unité la plus létale et la plus furtive de toute l'histoire contemporaine. Nous n'allions pas tarder à atteindre notre apogée.

Chapitre 13

Cela faisait toujours un peu bizarre de rentrer chez soi après avoir fait la guerre et de reprendre la routine de l'entraînement. C'est ce que je me retrouvais à faire en ce printemps 2007, passant une journée misérable à plier des voiles de parachute en tandem. Ces parachutes en tandem sont gigantesques et nécessitent de faire rentrer une voile de 40 mètres carrés dans un sac de la taille d'un ordinateur. Et comme il s'agissait d'un entraînement SEAL, la chose était rendue encore plus amusante par l'obligation que nous avions de plier les voiles, les déplier, les replier et enfin sauter avec. Puis les plier encore, les déplier encore, les replier encore et sauter encore avec. Ça faisait tout simplement chier et j'en étais presque arrivé au terme de cette corvée, faisant glisser la voile dans le sac, quand la drisse provisoire de fermeture m'échappa des mains et que toute la voile jaillit du sac. Il fallait tout reprendre à zéro. Encore une fois. Ma vie n'aurait pas pu être plus pénible.

C'est à ce moment-là que je reçus un texto de Nicole qui disait : « Rappelle-moi. » Je l'appelai et lui demandai :

« Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Je suis enceinte », répondit-elle.

OK, peut-être que la vie ne pouvait pas être plus pénible, mais elle pouvait devenir bien plus stressante, bien plus dispendieuse, et vous prendre complètement au dépourvu avec l'annonce d'un nouveau bébé. Tout cela se révélerait plus tard être l'un des événements les plus extraordinairement onéreux et générateurs de stress de mon existence, mais il me fallait tout d'abord retourner au combat.

L'été 2007 marqua un tournant dans la guerre en Irak : jusqu'à cette date, la situation avait été figée sans qu'il y ait de stratégie claire du côté américain. Le général David Petraeus, commandant des forces américaines

en Irak, changerait bientôt la donne en planifiant « l'Éveil d'Anbar ». Les musulmans sunnites, très puissants dans la province d'Anbar, dans l'ouest de l'Irak, s'étaient jusque-là montrés hostiles à l'idée de participer à l'unification du pays aux côtés du gouvernement soutenu par les Américains et dirigé par leurs rivaux chiites. La majorité d'entre eux s'étaient alliés aux combattants d'Al-Qaida, qui étaient sunnites.

On mit au crédit de Petraeus d'avoir initié un changement de cap au sein des sunnites et de les avoir convaincus de tourner le dos à leurs coreligionnaires d'Al-Qaida. En réalité, c'était vrai *en partie* seulement. Les sunnites nous apportaient désormais leur aide, mais ce n'était nullement en raison de leur amour de l'humanité ou de leurs convictions toutes neuves dans les idéaux de liberté universelle. Ce revirement avait été *en partie* motivé par le célèbre *surge* américain – un renfort de 35 000 hommes déployés dans le pays depuis le début de l'année. Un nombre suffisant de combattants d'Al-Qaida ayant été tués depuis, les sunnites – dont beaucoup méprisaient et craignaient Al-Qaida – décidèrent qu'il était désormais temps de leur tenir tête. Nous avions tué plus de combattants d'Al-Qaida au cours de ces quelques mois qu'à n'importe quelle autre période de l'histoire des SEAL et, au vu des lourdes pertes que nous avions infligées aux terroristes, les sunnites « s'éveillèrent ». Nous avions aidé à gagner la guerre, pour autant que ce type de guerre puisse être gagné.

Au mois de mai 2007, nos effectifs continuaient à gonfler. De plus en plus de SEAL étaient dans les tuyaux, ne serait-ce que parce qu'on avait augmenté le nombre de candidats initiaux se présentant au stage BUD/S. On avait également déplacé la Semaine d'enfer de la cinquième semaine de formation à la troisième, en espérant que les candidats seraient moins fatigués et qu'il y aurait donc un plus fort taux de réussite. Mais ça ne changea rien au fait que la Semaine d'enfer était une vraie torture, ce qui était d'ailleurs le but du jeu, et je crois que cela ne change rien au fait que 80 % des candidats continuent à échouer. Cependant un plus grand nombre d'entrants au stage BUD/S signifiait forcément un plus grand nombre de sortants à l'issue du stage, et donc un plus grand nombre de SEAL conventionnels susceptibles un jour d'intégrer l'élite. Et en augmentant nos propres effectifs, pensions-nous, peut-être aurions-nous la possibilité de passer plus de temps chez nous… Mais cela ne se produisit pas. Il y eut tout simplement plus de gars déployés sur le terrain. Cela signifia également que certains d'entre eux furent envoyés sur le front leur entraînement à peine

achevé. Et, bien qu'il n'y eût plus le temps nécessaire pour leur faire subir la longue période habituelle de sélection/formation pour rejoindre nos rangs, certains de ces « petits nouveaux » allaient compter parmi les meilleurs guerriers que l'Amérique eut jamais produits.

Quand je repense à cette période particulière passée en Irak, je la perçois comme « le déploiement qui n'eut jamais lieu », car la majeure partie de notre escouade avait été envoyée dans le sud de l'Afghanistan tandis qu'une toute petite équipe de SEAL avait été projetée en Irak, plus ou moins sous le radar. C'est mon pacha immédiat qui en avait fait la demande. C'était un malin. Il savait que nous voulions tuer un maximum de salopards, et que nous pourrions agir à notre guise, sans trop cogiter, si nous n'étions qu'une petite unité déployée loin de tous les galonnés basés en Afghanistan. Le pacha de l'escouade s'appelait Rich, et, bien qu'il ne fût que capitaine de corvette, ce serait le SEAL le plus haut gradé de tout l'Irak. Ce fut l'un des meilleurs chefs de ma carrière. Sa devise, que je lui ai piquée, était : « Personne n'a jamais travaillé pour moi. On travaille *avec* moi. »

Notre déploiement débuta dans l'ouest de l'Irak, dans la province d'Anbar, sur la base aérienne d'Al-Asad, celle-là même où j'avais déjà été déployé en 2005. Nous nous mîmes rapidement au boulot et réussîmes à traquer, puis à capturer ou à tuer plusieurs cibles d'Al-Qaida dans les environs immédiats avant d'avoir ensuite à opérer plus à l'est en nous envolant vers Ramadi ou Falloujah pour nos raids nocturnes. Ces vols étant chronophages, peu efficaces et inconfortables, nous décidâmes finalement de plier bagages pour aller nous installer plus à l'est.

En moins de deux cycles nocturnes – l'équivalent de deux journées de travail pour nous –, notre petite unité réussit à empaqueter dans des flight cases Conex tout son matériel, y compris les affaires personnelles, les armes, les explosifs, les ordinateurs et tout ce dont nous avions besoin pour faire la guerre, et nous fîmes tout partir par hélicoptère. Quarante-huit heures plus tard, nous étions à nouveau opérationnels.

Nous nous installâmes dans une ancienne résidence située au bord du Tigre. Nos conditions de vie n'y étaient pas aussi confortables qu'à Al-Asad, où nous avions aménagé l'espace à notre convenance et où nous maîtrisions la routine des opérations sur le bout des doigts. Des Rangers nous avaient précédés dans ce lieu pendant quelque temps. Ils avaient des goûts plus spartiates que nous, et ces nouveaux quartiers nous semblèrent un peu primitifs comparés aux piaules que nous nous étions installées à Al-

Asad – avec leurs écrans TV géants, leurs Xbox en réseau, leurs réfrigérateurs et même un coin café. Mais nous imaginions que nous ne tarderions pas à partir encore plus à l'est – vers Bagdad, où se déroulaient les combats les plus sérieux.

En réalité, nous ne manquâmes jamais de cibles. Nous partions en opération quasiment toutes les nuits à l'issue du briefing quotidien du JOC (Joint Operations Center) qui se tenait dans une demeure voisine. Le JOC n'était distant que d'une centaine de mètres, mais il semblait bien plus éloigné en raison des températures qui flirtaient en permanence avec les 50 degrés, même après le coucher du soleil. Nous n'osions jamais boire de café chaud, à moins de nous trouver dans une pièce climatisée, et nous savions alors profiter de chaque particule de cet air rafraîchi – nous savions que les choses seraient bien différentes là où nous irions par la suite.

Nous avions récemment appris une bonne leçon à nos dépens : Al-Qaida connaissait certaines de nos techniques d'effraction. Comme je l'ai déjà mentionné, le responsable effraction est celui qui permet à la colonne d'assaut de pénétrer dans le bâtiment cible, quelles que soient les conditions sur place. Il brisera une fenêtre, découpera un pan de mur à la tronçonneuse, forcera une serrure, fera tout ce qui s'avérera nécessaire. Cependant, la méthode d'effraction la plus habituelle consiste bien sûr à faire exploser la porte d'entrée. Si l'équipe d'assaut estime qu'il faut entrer par la porte principale, le responsable effraction sera le premier à approcher la porte. Cela se produit souvent quand le timing ou le terrain oblige une équipe à se poser à proximité immédiate de la cible, voire sur la cible elle-même. Cependant, Al-Qaida n'était pas sans le savoir. Nos ennemis attendaient alors quelques secondes après avoir entendu le rotor des hélicoptères, puis ils déclenchaient un feu meurtrier à travers la porte, entraînant la mort du responsable effraction et celle des gars qui étaient avec lui. Contrairement à la vision hollywoodienne des choses, les balles traversent facilement les portes. Plusieurs hommes valeureux avaient ainsi été tués au moment où ils plaçaient des charges explosives sur une porte.

Il était donc temps de mettre en place une procédure un peu plus sûre.

Lors d'un briefing, nous reçûmes pour mission de frapper simultanément trois habitations distinctes mais adjacentes, avec trois ou quatre équipes d'assaut opérant de manière concertée. Il s'agissait d'un objectif d'opportunité : le gars que nous voulions choper se trouvait sur les lieux à ce moment-là, mais quelques heures plus tard il n'y serait sans doute plus.

Si nous agissions rapidement, nous avions la possibilité de faire tomber toute une cellule terroriste. Et la meilleure manière de procéder rapidement consistait à être héliportés sur l'objectif, même si ce n'était pas pour me rassurer. Ces maisons de la banlieue de Falloujah grouillaient de combattants d'Al-Qaida. Il ne faisait aucun doute qu'ils entendraient les rotors de nos hélicoptères et qu'ils se prépareraient à nous accueillir derrière la porte d'entrée. Il me fallait trouver un moyen de minimiser mon temps d'exposition derrière la porte. Je confectionnai donc une bande explosive de 2 mètres avec du plastic C-6, que je pouvais enrouler sur elle-même – un peu comme une bande de chewing-gum Roll-Up, mais en moins appétissant. La face à appliquer contre la porte étant recouverte d'une substance très adhésive, la bande explosive se collerait sans aucun problème à la porte une fois déroulée. La manipulation pourrait être effectuée en un instant. Il était encore possible de gagner quelques précieuses secondes en fixant à l'avance le détonateur à l'explosif – un truc à ne surtout pas essayer chez soi. Trimballer sur soi une charge ainsi prête à l'emploi n'était pas sans danger, mais se faire tirer dessus à travers une porte était encore plus dangereux : il fallait prendre le risque.

Il ne restait plus ensuite qu'à relier le détonateur à 6 mètres de tube à choc[1] – une sorte de cordon détonant que l'on déroule à partir d'un dévidoir semblable à un moulinet de pêche. Alors que nous achevions de nous équiper, je fourrai mon matériel dans deux sacoches de munitions pour M60 que j'accrochai à ma hanche droite.

Quelques heures après le coucher du soleil, nous décollâmes à bord de trois Black Hawk. Les autres opérateurs étaient Cole, Delicious et Mack – inutile de préciser que nous avions tous des pseudos. Le mien était d'ailleurs NSRO, qui se prononçait « Nizzro » et servait d'acronyme pour « Navy Seal Robert O'Neill ». Mon patron adorait gueuler : « Quoi de neuf, mon Nizzro ? ! » Mack était un ancien joueur de rugby universitaire et un vrai dur à cuire auquel il manquait une dent de devant. Le visage mangé par une barbe noire broussailleuse, les cheveux tombant sur les épaules, il avait la dégaine d'un clochard baraqué, mais c'était un type supérieurement intelligent et un tacticien hors pair. Delicious était quant à lui le plus beau gosse de toute l'escouade et un putain de phénomène physique. Un corps parfait, la peau mate et des dents d'une blancheur éclatante. J'avais la certitude qu'il soulevait des Buick plutôt que des haltères et qu'il s'amusait à escalader des gratte-ciel durant ses loisirs.

Quant à Cole, c'était le SEAL le plus agressif avec lequel j'avais jamais travaillé. « Intrépide » est un mot que l'on utilise à toutes les sauces, mais qui le décrit parfaitement. Lui aussi était un brillant tacticien et un amoureux de l'effort physique. Et c'était un beau gosse également. Vous commencez à voir le topo ? Grands, beaux, ténébreux, Delicious et Cole méritaient d'apparaître sur des affiches de recrutement. Quant à Mack, il aurait d'abord fallu qu'il fasse remplacer sa dent manquante.

Notre chef d'équipe, Cruz, était le parfait pince-sans-rire. D'origine polonaise, il était d'une corpulence impressionnante, avec des bras longs et épais comme des bûches, les traits sombres et une grande barbe noire. Lui et les membres de sa famille parlaient couramment le polonais, et ses frères étaient aussi costauds que lui. Deux d'entre eux intégrèrent d'ailleurs le SEAL Team [redacted] et j'eus la chance de travailler avec chacun d'entre eux. Ils comptent parmi les hommes les plus professionnels et les plus loyaux que je rencontrai jamais. Ils avaient tous hérité du même pseudo, « Cruz », qui était en réalité un diminutif de leur nom de famille. Pour ma part, j'avais rencontré pour la première fois le Cruz en question au sein du SEAL Team 2. Il avait tout de suite été déployé à Sarajevo ainsi qu'au Kosovo, où il s'était aussitôt fait remarquer pour ses talents d'opérateur. Il avait suivi la sélection/formation pour le SEAL Team [redacted] à la première occasion et avait rapidement été promu à la fonction de chef d'équipe, en charge de l'équipe D – la mienne. C'était un homme qui savait réfléchir, un leader né, mais aussi un athlète quasiment impossible à battre à la course – à pied ou à la nage – et l'un des hommes les plus forts que j'aie jamais vus. En dépit de sa taille et de sa force, il faisait valoir ses arguments en basant ses affirmations sur la logique plutôt qu'en cherchant à intimider, et il prenait toujours le temps d'écouter les arguments contraires. Il était cependant rare qu'il se trompe.

Cruz était également réputé pour sa capacité à nous faire rembourser par le gouvernement chaque centime de ce que nous dépensions en « notes de frais ». Chaque homme devait s'occuper de se faire rembourser ses dépenses, mais aucun d'entre nous ne connaissait réellement les règles. Cruz, lui, maîtrisait le système à la perfection, depuis les indemnités kilométriques pour se rendre du domicile à l'aéroport jusqu'aux indemnités d'habillement. Une fois, il prit le temps de détailler toutes ces subtilités aux gars de l'escouade. Le sujet était particulièrement complexe et nous étions un public plutôt difficile. En outre, nous venions de rentrer d'un

déploiement et tout le monde s'en contrefichait. J'attendis que Cruz finisse son exposé, puis je lançai : « Ah, une dernière chose, les gars, avant que ne vous rentriez chez vous et que vous n'alliez embrasser vos enfants pour la première fois depuis des mois : si vous passez devant une cabine téléphonique, n'oubliez pas de jeter un coup d'œil dans le monnayeur. Si vous trouvez une pièce, vous pourrez la garder ! »

Tout le monde éclata de rire, Cruz le premier, puis nous rentrâmes chez nous.

Bref, je me trouvais ainsi avec Cole, Delicious et Mack dans le Black Hawk qui nous transportait dans la banlieue de Falloujah afin d'aller taper trois maisons voisines et je ne cessais de réviser dans ma tête la manière dont nous allions opérer afin de m'assurer qu'il n'y avait aucune faille. Je n'avais pas particulièrement peur. Je me sentais plutôt concentré et d'humeur sérieuse. Et je n'avais certainement pas envie de foirer quoi que ce soit devant la porte qu'il nous faudrait franchir. J'écoutais aussi les conversations échangées à la radio, des compléments d'information sur la cible ou sur les occupants de ces habitations. Mais RAS, personne n'avait quitté les bâtiments. Tout semblait calme sur place et quelques dormeurs étaient allés s'allonger sur le toit-terrasse. Il s'agissait là d'un sujet de préoccupation, mais ça n'avait rien d'alarmant. Compte tenu de la chaleur étouffante qui régnait, les gens dormaient souvent sur les toits. Cela étant, il pouvait également s'agir de snipers, et il était possible aussi qu'ils aient mis en place une mitrailleuse à bande sur le toit.

J'entendis dans mon oreillette le pilote annoncer : « Deux minutes ! » Je laissai alors pendre mes jambes par la porte coulissante droite de l'appareil et commençai à observer ce qui se passait sur ma gauche – la direction dans laquelle nous volions. Je scrutai les toits et les champs afin de voir si nous avions réveillé quelqu'un. Pas encore. Le pilote conserva une altitude d'une centaine de pieds[2] alors que nous foncions toujours vers l'objectif. « Une minute ! » C'est là que le cœur commence à battre plus fort. Peu de choses s'avèrent plus excitantes que le fait d'être héliporté directement sur un objectif dont il va falloir s'emparer. Ernest Hemingway a écrit : « Aucune chasse ne vaut la chasse à l'homme, et ceux qui ont longtemps chassé des hommes armés, qui ont aimé ça, ne trouvent plus jamais saveur à autre chose. » Je n'étais pas l'un de ces damnés incapables de trouver saveur à autre chose par la suite, mais je comprenais parfaitement le sens de sa formule. Même s'il est extrêmement dangereux de chercher à neutraliser

des salopards, cela procure une putain de montée d'adrénaline. Et il était désormais temps de passer aux choses sérieuses.

Lors de mes premières expériences au combat, je m'étais senti étrangement détaché, un peu comme si j'avais vu les événements se dérouler en tant que spectateur. Du genre : « Oh, voilà donc le son que fait une balle quand elle passe à quelques centimètres de vos oreilles », ou encore « Ah, oui, ça fait des dégâts, une balle tirée en plein front ». Je ne sais pas trop pourquoi je n'éprouvais alors aucun sentiment de peur – la peur viendrait plus tard. Mais le fait est qu'au début de ma carrière opérationnelle, j'attendais avec impatience le moment où nous nous retrouverions enfin au milieu d'une fusillade. Avant de partir en Irak pour ce déploiement, j'aurais pu dire qu'environ 70 % des missions que nous avions conduites avaient été des déconvenues – l'ennemi offrant peu de résistance ou les cibles n'ayant pas une grande importance.

Cependant, chaque fois qu'une fusillade éclatait, vous saviez que vous aviez déniché un véritable ennemi et que vous n'alliez pas perdre votre temps cette nuit-là. J'ai une compilation vidéo de quelques-uns des combats auxquels nous avons été mêlés et l'on peut m'y entendre m'exclamer : « Ouais, putain ! », comme pour signifier : *OK, c'est parti !*

« Trente secondes ! »

Je distinguais désormais notre objectif et pouvais visualiser l'itinéraire que j'allais emprunter pour arriver jusqu'à la porte d'entrée du « bâtiment 1-1 », notre objectif principal. J'avais épaulé mon fusil, abaissé mes optiques de vision nocturne et allumé ma torche infrarouge. J'illuminais déjà la porte d'entrée, prêt à ouvrir le feu dans l'éventualité où une tête et une arme apparaîtraient dans l'embrasure. Mais RAS. Nous nous posâmes et je courus aussitôt en direction de la porte d'entrée, suivi par mes trois anges gardiens – Cole, Delicious et Mack. Delicious et Mack se tiendraient en retrait et couvriraient les angles de l'habitation, tandis que Cole me collerait aux basques et braquerait son arme sur l'embrasure, au cas où la porte s'ouvrirait pendant que je disposerais la charge. Nous arrivâmes à la porte, une porte classique, en bois épais, avec une poignée sur la gauche – ce qui signifiait que les charnières se trouvaient à l'intérieur côté droit. Il me fallait donc placer ma charge côté charnières. Avec les 2 mètres de bande explosive C-6 que j'avais sous la main, il ne faisait guère de doute que la porte n'offrirait que peu de résistance. Je fis en sorte de me tenir le plus à droite possible tandis que je disposais la charge, sentant derrière moi

la présence rassurante de Cole, avec son arme braquée au-dessus de moi. Si des salopards jugeaient bon de tirer à travers la porte au cours des trois secondes qu'il me faudrait pour dérouler ma bande explosive et adhésive, leurs balles me frôleraient peut-être de quelques centimètres. *Peut-être*. J'avais cherché à maximiser mes chances, mais il ne s'agissait malheureusement pas d'une science exacte. Ma préparation achevée, je m'élançai pour m'éloigner de la porte en dévidant le tube à choc et en entraînant Cole dans mon sillage. Nous courûmes sur 7 ou 8 mètres avant que je ne fasse détoner la charge. *BOUM !*

Non seulement une charge de ce type est très puissante, mais elle fait un boucan du diable en détonant, même si vous vous trouvez à une distance de sécurité raisonnable – elle est si bruyante que de nombreux opérateurs souffrent de lésions cérébrales traumatiques cumulées plus tard au cours de leur existence. C'est une charge qui détruit absolument tout ce qui se trouve devant elle, et celle-ci ne fit pas exception.

Les gars qui étaient arrivés à bord des autres hélicoptères n'avaient même pas encore fait exploser leur charge, j'en conclus que mon système avait plutôt bien fonctionné. Il y avait désormais une ouverture béante en lieu et place de la porte qui se trouvait là. Nous nous engouffrâmes dans la maison. J'étais placé en deuxième position dans la colonne d'assaut, juste derrière Delicious. Ce qui avait tenu lieu de porte débouchait sur un petit salon et une autre pièce à gauche et une cage d'escalier à droite. En face de nous, une porte ouverte laissait deviner une cuisine. Delicious se déporta sur la droite tandis que je pris à gauche. Je sécurisai tout d'abord mon angle du salon et, tandis que je balayais avec mon arme de la gauche vers la droite, je repérai un corps avachi au sol à côté d'un AK-47. Mon regard suivit la large traînée de sang qui, du corps, remontait le long du mur jusqu'à une grosse éclaboussure rouge vers le plafond. L'insurgé se tenait visiblement debout derrière la porte, prêt à me tirer dessus, quand ma bande explosive lui avait explosé en pleine figure.

Alors que j'examinais de plus près le cadavre, un frisson glacé me parcourut l'échine. Ce n'était pas un insurgé, mais une insurgée. C'était une femme qui avait attendu derrière la porte afin de pouvoir me liquider d'une rafale de son AK-47. C'était un combattant ennemi, certes, mais c'était aussi une femme. Je me rappelle avoir pensé : *J'espère que Dieu me pardonnera*.

Plus tard, j'y repenserais souvent et je ne me sentirais jamais à l'aise avec ce qui s'était produit, mais sur le coup je n'avais pas le temps de me complaire dans la culpabilité. Delicious avait sécurisé sa partie du salon et revenait déjà vers moi. Laissant le cadavre de la femme derrière nous, nous avançâmes ensemble vers la cuisine. Celle-ci était vide, mais il y avait encore une autre porte au fond, conduisant vers une chambre. Comme la porte ouvrait dans un angle de la chambre, je pus la balayer fraction par fraction depuis l'extérieur. Alors que j'avais inspecté près de 50 % de la pièce, ma lumière infrarouge éclaira un autre insurgé pointant son arme vers l'embrasure et attendant que nous entrions pour rafaler. Trois petits enfants se trouvaient derrière lui. Malheureusement pour cet homme, je pouvais le voir, lui non. *Pop ! Pop !* Je lui tirai deux balles en pleine tête et il s'affaissa. Je continuai à balayer la pièce jusqu'à tomber sur l'angle mort qu'il m'était impossible de visualiser, puis nous entrâmes.

Les trois enfants étaient indemnes, mais terrifiés, évidemment. Il s'agissait de la dernière pièce du rez-de-chaussée, et le reste de l'équipe avait achevé de sécuriser le premier étage. La maison était désormais sûre, deux insurgés avaient été tués au combat et trois enfants avaient été épargnés. Nous pouvions encore entendre des coups de feu retentir à proximité. Les deux autres équipes n'en avaient pas encore fini.

Tandis que mes hommes fouillaient la maison à la recherche d'armes, d'explosifs et de renseignements, je conduisis les trois enfants dans la cuisine et fis venir mon interprète. Ce fut un moment difficile. Les enfants nous fixaient, immobiles ; ils avaient l'âge de mes gosses ou de ceux de mes camarades. Ça faisait vraiment chier que des enfants puissent se retrouver impliqués dans ce genre de situation, et malheureusement il y a toujours des enfants dans ces maisons. *Toujours*. Les enfants nous indiquèrent que la plupart des gens alentour étaient des proches, mais qu'il y avait aussi des étrangers dans le village. Nous nous trouvions dans la maison de leur père, cet homme que j'avais tué dans la chambre. Ils dormaient tous là quand les hélicoptères les avaient réveillés. Le père avait alors envoyé son épouse, leur mère, se poster avec un AK-47 devant la porte afin de mourir en martyre et, si possible, de tuer l'un d'entre nous en même temps. Ces enfants étaient désormais orphelins.

Ils ne se doutaient pas que leur père était mort – ils n'avaient entendu que deux détonations étouffées, ce qui, pour leurs oreilles innocentes, ne signifiait pas forcément que des coups de feu avaient été tirés. Ils ne

savaient pas non plus que leur mère avait été soufflée par l'explosion de la porte. Mais moi, je le savais. Je leur demandai où se trouvait leur famille la plus proche. Ils me répondirent que leur tante vivait de l'autre côté du champ derrière la maison. Je leur demandai d'enfiler leurs chaussures. Je passai mon fusil en bandoulière pour ne pas les effrayer, puis les accompagnai sur une trentaine de mètres en direction de la maison de leur tante. Et là, au beau milieu d'une fusillade, je me retrouvai à sonner à la porte d'une maison inconnue.

C'est probablement la chose la plus irréfléchie que je fis jamais. Mais c'était terrible de savoir que j'avais tué les parents de ces enfants – pour ainsi dire sous leurs yeux. Je voulais avoir la certitude que quelqu'un pourrait s'occuper d'eux et qu'ils ne seraient jamais plus aussi terrifiés qu'à cet instant. Ils n'avaient rien à voir avec tout cela et, après tout, c'est nous qui étions les « gentils ». La capacité d'épargner la vie des non-combattants était l'une des compétences les plus importantes qu'un SEAL Team avait à offrir. Quand un renseignement permet d'identifier une planque terroriste, le commandement peut toujours planifier une frappe aérienne et tout faire exploser. Mais, comme je l'ai souligné plus tôt, le nombre de combattants dans une planque est toujours augmenté d'un nombre conséquent d'épouses, d'enfants, de cousins, et les dommages collatéraux générés par une frappe aérienne peuvent alors atteindre vingt contre un. Si vous larguez une bombe sur une maison, vous prenez le risque de tuer vingt innocents pour chaque terroriste éliminé. A contrario, nous agissons avec une précision suffisante pour supprimer la cible sans avoir à tuer des innocents. C'était la raison pour laquelle on nous laissait une certaine latitude – en tout cas, à cette époque. Nous avions prouvé que nous pouvions opérer de manière à répondre aux besoins spécifiques du commandement.

Je plaçai les enfants devant la porte et reculai dans l'obscurité. Une femme apparut et parla pendant quelques secondes avant de les faire entrer. Ils franchirent le seuil et, cela je ne l'oublierai jamais, se retournèrent et me firent un petit signe de la main.

Quand je revins sur l'objectif initial, la fusillade se poursuivait tout autour de nous. Mon équipe avait trouvé des AK-47, des grenades et des explosifs artisanaux dans la maison. Nous étions au cœur du territoire d'Al-Qaida et notre récolte témoignait du statut des personnes qui vivaient là. Nous repartîmes en formation pour gagner l'objectif secondaire. Le chef d'équipe sur place, Street, nous accueillit à l'entrée principale et nous briefa

sur ce qui s'était passé. Ils avaient sécurisé le bâtiment, tué deux ennemis et capturé deux autres, qui étaient en train d'être interrogés par le Tactical Questioning Team. Les autres membres de l'équipe étaient occupés à fouiller tous les coins et recoins dans lesquels les combattants d'Al-Qaida aimaient planquer leurs armes ou leurs documents.

Mais Street fut soudain interrompu en plein brief. *Bap ! Bap !* Nous entendîmes les détonations caractéristiques d'une arme automatique. À deux pièces de distance, une partie de l'équipe de fouille avait découvert un homme en âge de combattre dans une niche creusée dans un mur. Il était armé et avait essayé – sans succès – de tirer sur les hommes qui avaient commencé à déplacer la fausse cloison derrière laquelle il s'était tapi. Ce premier « *bap !* » fut la dernière chose qu'il entendit de sa vie.

Nous embarquâmes tous les hommes et laissâmes derrière nous les femmes et les enfants. Nous recommandâmes aux femmes de ne pas quitter leur maison avant le lever du jour. Nous leur expliquâmes qu'un avion resterait en surveillance et que nous ne voulions surtout pas qu'elles puissent être confondues avec des renforts ennemis. Les choses pourraient alors mal se passer.

Au final, nous tuâmes sept combattants d'Al-Qaida cette nuit-là et fîmes neuf prisonniers. Cette soirée n'avait pourtant rien eu d'inhabituel. À l'époque, nous nous retrouvions impliqués dans des fusillades quasiment toutes les nuits, et quand nous ne liquidions que cinq combattants ennemis lors d'un raid, nous estimions que la nuit avait été calme.

Nous cantonnâmes dans notre humble demeure de Ramadi pendant une dizaine de jours. Comme nous ne cessions de peaufiner nos tactiques et nos techniques, nous devînmes si efficaces dans l'art de s'infiltrer sur un objectif en silence que nous commençâmes à jouer au *counting coup* des guerriers indiens.

Pour faire la preuve de leur courage et de leur habileté, les guerriers indiens étaient capables de ramper silencieusement jusqu'à leur ennemi endormi afin de le toucher avec la main, voire de lui dérober des affaires qu'il portait sur lui sans le réveiller. Nous commençâmes donc à agir de même. Nous nous approchions d'une maison remplie de salopards, puis nous entrions dans le plus grand silence, sans faire usage d'explosifs, préférant ouvrir une fenêtre sans bruit, crocheter une serrure, ou faire preuve de n'importe quelle autre ruse permettant d'entrer sans générer le moindre bruit. Lorsque nous trouvions un ennemi, nous venions nous placer

au-dessus de lui et retirions lentement la couverture sous laquelle il dormait. Nous faisions ensuite glisser un doigt le long de son torse pour nous assurer qu'il ne portait pas de gilet explosif. Certains d'entre eux en enfilaient un avant d'aller se coucher. Si le salopard en était équipé, nous le tuions sur-le-champ avant qu'il ait le temps d'actionner la mise à feu. S'il n'avait pas de gilet, venait alors le moment de le tirer de son sommeil. Et c'est là que les choses devenaient amusantes. Je posais mon index sur ses lèvres et chuchotais doucement : *« Chuut, chuut, chuut, chuut… »* Il était toujours intéressant de voir la manière dont réagissaient ces « redoutables ennemis de l'Amérique », ces guerriers d'Allah. Ils se transformaient tous, sans aucune exception, en véritables trouillards et se mettaient à pleurer comme des écoliers qui auraient souillé leur pantalon dans une cour de récréation. D'ailleurs, souvent, ils souillaient effectivement leur pantalon. Mais qui aurait pu le leur reprocher ? Ils avaient été réveillés pour se retrouver dans leur pire cauchemar. Face à la justice américaine.

Au cours de telles incursions, nous laissions nos interprètes à l'extérieur jusqu'à ce que les maisons soient entièrement sécurisées ; il aurait été bien trop dangereux de les emmener avec nous. Je me souviens avoir évoqué ce sujet avec des analystes et des agents du renseignement. Ils m'avaient demandé comment nous parvenions à communiquer avec nos prisonniers.

« Vous ne parlez pas l'arabe, m'avaient-ils dit.

– Ouais, avais-je répondu, mais tout le monde parle le langage des armes. »

UNE FOIS ENCORE, À MESURE QUE NOUS TAPIONS une cible après l'autre, les effectifs d'Al-Qaida diminuaient sérieusement dans la région. Notre pacha, Rich, nous demanda si nous voulions quitter Ramadi, où les choses commençaient à se calmer, pour gagner Bagdad, où nous serions alors mis à la disposition du commandant des forces spéciales terre. Le commandant de l'armée de terre était d'un grade équivalent à celui de Rich, mais comme il s'agissait de sa zone d'opération, il garderait la main. La plupart des officiers SEAL auraient décliné une telle proposition. Il ne faisait d'ailleurs aucun doute que par le passé certains d'entre eux avaient refusé de travailler sous le commandement d'une autre unité. Croyez-le ou non, les SEAL peuvent parfois se montrer un poil arrogants.

Si, je vous assure.

Rich n'avait cependant nul besoin de faire montre d'arrogance car il débordait de confiance. Il avait le sentiment de pouvoir travailler *avec* n'importe qui. Rich percevait ce qu'une telle collaboration était susceptible d'apporter à ses hommes et, plus important encore, ce qu'elle pouvait apporter à la mission. Aussi, quand la question lui fut posée, il ne cilla pas. Il estima même que nous avions de la chance d'être invités à pénétrer dans l'antre de la bête. Le courant commençait à s'inverser, et nous allions y apporter notre contribution.

Notre petite task force fit donc à nouveau ses bagages et s'envola pour l'aéroport international de Bagdad. La vue qui s'offrit à nous à la descente de nos hélicoptères était particulièrement impressionnante compte tenu de l'incroyable masse de matériel qui s'étalait sous nos yeux. Nous étions habitués à combattre dans des avant-postes isolés, et là, nous nous retrouvions soudain projetés au cœur de la toute-puissance américaine. Quantité d'avions de transport lourds, d'avions de chasse et de bombardiers stationnaient sur le tarmac. Des chars Abrams montaient la garde le long des murs d'enceinte. J'étais heureux que nous disposions d'un tel matériel, et pas les salopards que nous combattions.

Il y avait également de nombreux véhicules de transport d'infanterie, des Stryker, qui servaient principalement à conduire des biffins ou des Rangers au cœur des combats. Il y avait aussi des Pandur, des transports de troupes encore plus légers, plus petits et plus manœuvrables. Les forces spéciales de l'armée de terre adoraient avoir recours à ce genre de véhicules pour effectuer leurs missions en ville, mais j'étais plus réservé. À cette époque, de très nombreux Américains servant en Irak avaient été tués ou mutilés par l'explosion d'IED et je n'avais aucune envie de connaître le même sort. Je me sentais plus à l'aise à bord d'un hélicoptère ou à pied, mais nos homologues prétendaient que c'était là la meilleure manière de faire les choses. Nous ne tarderions pas à constater qu'ils avaient raison.

En attendant de le découvrir, nous fûmes plutôt rassurés par la présence de tous ces hélicoptères : des Chinook, des Black Hawk, des Kiowa, et plusieurs Little Bird. Les Little Bird étaient les appareils les plus agréables car ils étaient petits, rapides, manœuvrables et, mieux, équipés de bancs *à l'extérieur* du fuselage. Les opérateurs effectuaient leur vol en dehors du cockpit, à côté du pilote, attachés par une sangle. Quelle que soit la mission – un coup pour rien ou une fusillade façon western –, un opérateur appréciait toujours une promenade à flanc de Little Bird. Chaque fois que

j'embarquais sur l'un d'eux, je me disais à moi-même : *Ouais, les filles adorent ça*.

Nous récupérâmes notre matériel et une escorte nous conduisit à notre nouveau cantonnement. Il se trouvait à l'intérieur d'une immense structure, du type entrepôt, qui avait été divisée en plusieurs sections pour créer autant de couloirs et de zones de vie. Les gars des forces spéciales de l'armée de terre y cantonnaient déjà depuis un moment et ils s'étaient plutôt bien débrouillés. Leur instinct en ce qui concernait l'aménagement intérieur était aussi développé que le nôtre – en fait, ces gars nous ressemblaient pas mal, tant dans leur manière de combattre que dans leur manière de se détendre. Ils disposaient de chambres individuelles, de salles équipées de sièges en gradins et d'écrans plats, d'un espace restauration et d'une popote. En plus, ils étaient vraiment très cool. Nous étions peut-être des opérateurs du SEAL Team [redacted], mais je me surpris plusieurs fois à penser, *Wow, c'est des putains de forces spéciales de l'armée de terre !*

Une fois de plus, il nous fallut tout réaménager à partir de rien. Nous avions de l'espace, certes, et nos chambres disposaient de six lits sur un plateau ouvert, mais c'était à peu près tout. Pas de bureaux, pas de canapés et pas de TV. Nous n'avions même pas de draps ni d'oreillers. Il fallait faire quelque chose.

Pour cela, nous avions à l'esprit un plan en deux phases : 1) trouver la personne idoine ayant du matériel en abondance, 2) le réquisitionner. Cela pouvait parfois nécessiter de baratiner quelqu'un ou de faire copain-copain. Si vous trouviez des types de l'échelon arrière qui quittaient rarement la base, voire ne la quittaient *jamais*, il était possible qu'ils acceptent de dépanner des opérateurs afin de se sentir membres de cette fraternité. Bien sûr, ce n'était pas toujours très productif. Certains parmi eux étaient depuis si longtemps sur base et au contact d'opérateurs cool qu'ils en étaient devenus blasés. Et c'étaient donc les affaires de ceux-là que nous allions voler.

Ne les plaignez pas. Quelqu'un de plus drôle que moi a même inventé un surnom pour ces soldats : les Fobbits. Il s'agit en réalité du mariage de deux termes, FOB et Hobbits. Il est facile de comprendre ce que cela signifie. FOB est l'acronyme de Forward Operating Base (Base d'opérations avancée), tandis que les Hobbits appartiennent à une espèce imaginaire célèbre pour son indolence et sa propension à accumuler des biens permettant d'accéder au confort matériel. Mélangez les deux et vous

obtiendrez des Fobbits. Les Fobbits sont connus pour leur capacité à fréquenter les PX[3] et à y acheter les meilleurs produits avant même que les hommes ou les femmes déployés sur le front puissent acheter quoi que ce soit. Je parle là de tabac, de café, de jeux vidéo, de biscuits, de matériel électronique ou de magazines. Les Fobbits ne font pas de sport, mais ils consomment quantité d'aliments à fort pouvoir calorique et ne boivent que des sodas ou des boissons énergisantes. Comme ils n'ont pas à combattre de véritables ennemis, ils consacrent tous leurs efforts à être les premiers au réfectoire ou à utiliser toute l'eau chaude des douches. Ensuite, ils prennent le temps d'appeler chez eux et racontent alors dans quel « merdier » ils se trouvent. Ils adorent employer des expressions telles que « sur le terrain » ou « putain de guerre ».

Des mythos, ces Fobbits. Ne pleurez pas sur leur sort sous prétexte qu'on leur pique leurs affaires.

Et quand nous n'arrivions à rien avec les Fobbits, nous allions voir les mecs du génie. Pour la majeure partie de mes déploiements, cela impliqua d'aller à la rencontre des Seabees, le génie militaire de l'US Navy. C'étaient des mecs impressionnants, de ceux qui travaillaient le plus dur au sein de toute l'armée américaine. Ils faisaient tout pour que les choses fonctionnent, même s'ils n'avaient pas le matériel adéquat sous la main. Et ils le faisaient hors de la base, sur le terrain, tout en se battant contre l'ennemi eux aussi. En plus, ils savaient comment vous fournir en bière – mais pas en zone de guerre, bien sûr, cela aurait été illégal. Je dis ça, je dis rien…

Dans notre cas, les Seabees ne disposaient que d'un effectif restreint et d'un minimum de matériel bien qu'ils soient débordés par le travail qu'ils avaient à accomplir, mais ils nous autorisèrent à piocher dans leur stock d'objets de récupération. Celui-ci contenait notamment des planches prédécoupées de différentes tailles, de vieux meubles de bureau et toutes sortes d'autres équipements susceptibles d'être utiles.

Nous récupérâmes donc tout ce qu'il nous fut possible de récupérer dans ce dépôt et commençâmes à nous bricoler un espace à vivre. N'ayant aucun talent de menuisier moi-même, je fis ce que je pus pour aider en mettant la main sur le meilleur matériel disponible et en l'emmenant à l'atelier de découpe sur mesure. En réalité, avoir des talents de menuisier n'avait pas grande importance. Il suffisait d'être débrouillard et de savoir baratiner les gens. Celui qui maîtrisait le mieux cette tactique, c'était Cole. Il était l'un des six occupants de notre chambre et il avait réussi à nous convaincre que

nous ne devions vraiment pas nous inquiéter. Aussi longtemps que nous lui apporterions des planches et quelques outils, il s'occuperait de nous.

Cole n'avait qu'une seule vitesse : à fond la gomme. Je lui aurais confié ma vie, et d'ailleurs c'est ce que je faisais. En fait, je le laissais même me pisser dessus quand j'avais les mains gelées – Cole était le camarade du stage BUD/S auquel j'avais demandé cette faveur quelques lointaines années plus tôt durant la Semaine d'enfer. C'était un SEAL intrépide et agressif, mais aussi un homme doté d'un humour excentrique. Il se présentait toujours avec onze minutes de retard en toutes circonstances. Lors de son premier entraînement avec notre escouade, dans laquelle il venait d'être affecté, alors que nous roulions à travers la ville pour rejoindre la zone d'exercice avec seulement cinq minutes d'avance sur l'horaire, il me lança soudain : « Oh, putain, regarde ! Un magasin Boot Barn[4], arrêtons-nous et allons acheter des bottes. » Je le fusillai du regard et répondis : « Tu te fous vraiment de ma gueule ? On est presque en retard et tu voudrais… Hors de question. À la rigueur, on peut s'arrêter pour acheter du tabac à chiquer, mais certainement pas pour choisir des bottes ! »

À partir de ce jour-là, je tentai de convaincre tout le monde de le surnommer Boots, mais personne n'accrocha vraiment. Chaque fois qu'il se pointait avec onze minutes de retard et que le pacha lui demandait d'où il venait, je répondais : « Il achetait des bottes », mais les gars n'adhéraient pas plus. Ça m'énervait vraiment que personne ne se rende compte que Boots était un surnom idéal pour lui.

En tout cas, jusqu'à ce déploiement. Alors que nous nous trouvions en opération du côté de Ramadi et que j'avais pris position sur un toit au milieu d'une fusillade, je l'avais vu s'élancer vers une maison seul, ce qu'il n'aurait pas du faire. Une monstrueuse fusillade avait alors éclaté. D'après ce que j'avais pu entendre, il s'était retrouvé confronté à trois ennemis, et donc en infériorité numérique. J'avais braqué mon réticule sur l'entrée mais, quand la fusillade avait cessé, il était ressorti seul. Je lui avais lancé :

« Mais bon Dieu, qu'est-ce qui s'est passé là-dedans ?

– Oh, rien de spécial, il fallait juste que j'aille leur livrer des bottes. »

Il avait alors gagné son surnom, une bonne fois pour toutes.

Boots arrivait peut-être en retard, mais il ne pouvait être pris en défaut sur son éthique au travail. Il œuvra jour et nuit et nous bricola des meubles hilarants. Il assembla notamment un bureau auprès duquel le joueur de

basket Shaquille O'Neal aurait ressemblé à un écolier sous-alimenté, et il lui adjoignit une chaise qu'on aurait cru volée à Verne Troyer[5]. Un opérateur pouvait tout à fait poser son ordinateur portable sur le bureau et s'asseoir sur la chaise. Mais même s'il arrivait à poser ses mains sur l'ordinateur une fois son cul calé sur la chaise – et la plupart d'entre nous en étaient incapables –, cela n'avait aucune importance puisqu'il était de toute manière impossible de voir l'écran de l'ordinateur.

Nous en fîmes la remarque à Boots, qui décida d'y remédier. Un jour, je revins dans la chambre et y découvris une étrange bidouille – une vieille chaise pivotante et bancale accouplée au châssis d'une tondeuse à gazon. Afin que le tabouret soit suffisamment haut pour que son occupant ait accès au bureau, il avait rajouté une charpente de bois faite de quatre poutres clouées ensemble qui devait servir de plate-forme et sur laquelle l'assemblage châssis de tondeuse/chaise pivotante semblait bien instable.

J'avançai vers le meuble pour l'examiner de plus près et m'inquiétai auprès de Boots du fait que l'ensemble ne soit peut-être pas très sûr. Afin de confirmer mes dires, j'essayai de déséquilibrer la chaise en tirant dessus, mais celle-ci resta fermement en place. C'était une chaise ridicule et énorme, qu'il avait eu du mal à faire passer par la porte de la chambre et qui sentait encore la décharge où elle avait été récupérée, mais au moins pouvions-nous désormais voir ce qu'il y avait sur le bureau une fois assis sur cette drôle de chaise.

Nous vécûmes ainsi pendant un moment, avec stoïcisme – nous nous habituâmes à ne plus avoir de Xbox et nous n'avions de toute manière plus le temps de regarder des films. En revanche, il y avait une très belle salle de sport abondamment équipée de tout ce que nous aimions : matériel de CrossFit, sacs de frappe, tapis de gymnastique, haltères, multiples appareils de cardio-training et énormément d'espace pour faire des étirements ou pour utiliser des *foam rollers*[6]. Il y avait également une superbe machine à café dans le Centre des opérations tactiques – avec au choix café crème, espresso ou cappuccino – et un formidable réfectoire. Le reste, nous pouvions nous en passer. Nous étions là pour chasser.

---

1. Un détonateur en tube à choc est une fusée-détonateur non électrique ou un initiateur ayant la forme d'un tube en plastique creux de faible diamètre employé pour transporter un signal initiateur à

une charge explosive en transmettant une onde à percussion le long du tube.

2. Trente mètres.

3. Magasin situé sur base et réservé aux militaires.

4. Franchise spécialisée dans les bottes, vêtements et chapeaux de cow-boy.

5. Acteur américain mesurant 81 centimètres, célèbre pour son rôle de Mini-Moi dans les deuxième et troisième films de la série *Austin Powers*.

6. Tube en mousse utilisé dans la pratique des Pilates, pour étirer ses muscles, renforcer sa ceinture abdominale et s'auto-masser.

Chapitre 14

Quand les gens pensent aux SEAL et aux forces spéciales de l'armée de terre, ils imaginent probablement qu'une farouche rivalité les oppose. Eh bien, ils n'ont pas tort. Je l'ai dit, de nombreux officiers SEAL auraient rechigné à l'idée de rendre compte à l'un de ces officiers des forces spéciales terre. Pourtant, dès le départ, nous fûmes heureux de travailler avec eux et de bénéficier de leur expertise dans la manière dont ils menaient leurs attaques les plus dangereuses (et les plus amusantes), et dans ce qu'ils faisaient au quotidien pour anéantir l'ennemi.

Au cours de l'une de ces aventures, ils tapèrent un convoi de salopards qui comprenait une quantité de véhicules trop importante pour qu'ils puissent tous les prendre en compte. Deux des voitures parvinrent à s'esquiver. Heureusement, nous disposions de plusieurs atouts dans le ciel et l'armée de l'air put suivre les fuyards jusqu'à leur planque. Après que les deux véhicules se furent garés, cinq insurgés en descendirent pour pénétrer dans une maison accolée à deux autres.

De retour à l'aéroport de Bagdad, nous gagnâmes le centre des opérations afin de continuer à surveiller les maisons sur des écrans vidéo tandis que les galonnés décidaient de la conduite à tenir. Ils envisageaient différentes possibilités : devions-nous envoyer une équipe d'assaut ? Compte tenu du fait que les gars des forces spéciales terre avaient liquidé tous les autres insurgés du convoi, il pouvait sembler utile d'interroger l'un de ces fuyards afin d'en apprendre plus sur leur cellule clandestine. Ou devions-nous plutôt choisir l'option « cinétique », qui consistait à balancer quelques bombes sur la maison ? Cela réglerait le problème une bonne fois pour toutes, mais nous n'obtiendrions alors aucun renseignement supplémentaire.

Tandis que la conversation se poursuivait, quelqu'un suggéra une troisième option : « envoyer la TF Bleue », à savoir nous – la Task Force Bleue, comme « Bleu Marine ». L'idée fut débattue pendant un moment, jusqu'à ce qu'un officier du Special Air Service (SAS) annonce finalement : « Ouais, envoyez la TF Bleue. Ça reviendra au même que l'option cinétique, sauf qu'ils pourront en ramener au moins un vivant et que vous pourrez l'interroger. » Il ne plaisantait qu'à moitié, mais le commandant saisit la balle au bond : « Eh, les gars, vous avez flingué tout le monde jusqu'à maintenant. Cette fois-ci, essayez au moins de nous en ramener un en bon état afin qu'on puisse lui poser des questions. »

Les analystes renseignement du Joint Operations Center (JOC) gardèrent la cible sous surveillance tandis que nous nous attelions à la planification de la mission. La maison était calme : lumières éteintes, aucun signe d'activité. Nous lançâmes alors : « Vous savez quoi ? Le déploiement commence à se faire long. On va oublier l'approche silencieuse à pied. On va y aller en hélicoptère et se faire déposer juste devant. On sécurise l'endroit en dix minutes et on se barre aussitôt après. Comme ça, on pourra profiter du reste de la nuit pour se reposer et profiter de notre drôle de mobilier. »

Nous choisîmes une zone de poser à une centaine de mètres de la porte d'entrée. C'était un choix dangereux car nous savions que les salopards étaient armés et sur la défensive, mais nous pensions que nous arriverions à les neutraliser même s'ils effectuaient une sortie pour nous rafaler. C'était un plan présomptueux, débordant de confiance. Quand les choses se déroulent sans problème pendant une longue période, vous cessez d'envisager tout ce qui pourrait mal tourner. C'est la raison pour laquelle un enchaînement de succès peut conduire à la mort.

Nous décollâmes à bord de trois Black Hawk et mîmes le cap droit sur la maison cible. Nous ne volions que depuis quelques instants lorsque le pilote annonça : « Dix minutes ! »

Les portes latérales furent ouvertes. Je me trouvais sur le flanc gauche de l'appareil en queue de formation, indicatif *Dash 3*, les jambes pendant dans le vide. C'était le moment que je préférais, avec l'adrénaline affluant dans mes veines et le vent me fouettant le visage. Je procédai une nouvelle fois à ma check-list : optiques de vision nocturne, armement… regarder droit devant pour distinguer des mouvements éventuels.

« Deux minutes !… Une minute ! »

« Trente secondes ! » Nous avions désormais la maison cible dans notre ligne de mire. Bien évidemment, les salopards nous avaient entendus arriver et nous pouvions les voir courir dehors. Ils ouvrirent le feu et nous ripostâmes depuis les airs. Nous nous retrouvâmes ainsi en pleine fusillade avant même d'avoir touché le sol !

Les hélicoptères se posèrent en même temps et tous les gars giclèrent aussitôt. En raison de la couverture que nous offrait la nuit et de nos capacités de vision nocturne, nous fûmes en mesure d'éliminer rapidement trois assaillants. Les deux derniers se séparèrent et coururent en direction des deux maisons adjacentes.

Une petite équipe inspecta les cadavres pendant que l'équipe Écho se dirigeait vers la maison de droite et que mes hommes, l'équipe Delta, avançaient vers la maison de gauche : chacune d'elles abritait un homme. Mon équipe se mit en position de couvrir les entrées et les fenêtres, puis nous initiâmes une « désescalade » de la situation : au lieu d'entrer en force, prêts à tout flinguer, nous gardâmes nos positions à l'extérieur et « prîmes contact » avec le terroriste.

Comme dans un reportage sur les flics, nous hurlâmes les quelques phrases que nous connaissions en arabe : « Nous savons que tu es là. Sors de la maison et personne ne sera blessé ! » Aucune réponse.

Il était temps de lâcher la meute. Au sens propre. Nous avions amené le chien Toby avec nous, lequel était un vrai fils de pute. « Si tu ne sors pas de la maison, nous enverrons le chien et il te bouffera ! Tu ferais mieux de sortir ! » Encore une fois, aucune réponse.

Nous donnâmes le signal à Toby. Il s'élança à l'intérieur de la maison, sans autre arme que sa mâchoire, avec pour seule protection un gilet de combat qui n'avait rien d'un gilet pare-balles, mais qui était simplement équipé d'une poignée sur le dos afin que son maître puisse le retenir si nécessaire. Il fila dans les pièces plongées dans le noir en se guidant grâce à son odorat. Quelques secondes plus tard, il se mit à aboyer furieusement. Nous avions élaboré un système de communication plutôt complexe avec ces chiens parfaitement entraînés. Si le chien aboyait, cela laissait supposer qu'il avait trouvé quelque chose. Et si le chien aboyait et que nous entendions un adulte hurler de douleur, nous *savions* qu'il avait trouvé quelque chose. Bon, à bien y réfléchir, ce système de communication n'était peut-être pas aussi complexe que cela.

Des chiens nous accompagnaient sur quasiment toutes nos missions. Ils étaient incroyablement courageux et ajoutaient une dimension essentielle à nos capacités. Ils pénétraient dans une maison à la queue de la colonne d'assaut avec leur maître et avançaient en tête quand nous avions besoin d'eux. Si la situation devenait difficile – des insurgés barricadés, quelqu'un qui ne voulait pas sortir, une incertitude, un mauvais pressentiment –, nous lâchions le chien. Ces chiens étaient parfois équipés d'une caméra, parfois non, mais quand c'était le cas nous pouvions voir les images diffusées en temps réel. Nous utilisions également les chiens pour alpaguer les fuyards. Ces morveux se faisaient alors rattraper par les chiens et se retrouvaient plaqués au sol, ou ils parvenaient à trouver une cachette, mais dans ce cas les chiens ne tardaient pas à retrouver leur trace et à les déchiqueter. Nos chiens n'hésitaient jamais à se lancer à l'attaque d'hommes puissamment armés et cela terrifiait l'ennemi. Celui-ci considérait les chiens comme de pitoyables charognards, la plus méprisable des espèces animales, et nos chiens, ces créatures féroces et magnifiques, devaient leur apparaître comme une espèce à part. Ils tentaient de les abattre chaque fois qu'ils en avaient l'occasion.

Nous perdîmes un certain nombre de chiens au combat, et nous les pleurâmes comme nous pleurions la mort de nos camarades. Une grande sculpture métallique en forme de trident, coulée dans l'acier du World Trade Center, se dresse devant le QG du SEAL Team [redacted] en Virginie avec, à côté, un mur noir sur lequel ont été gravés les noms de nos hommes morts au combat. Si vous vous tenez dos à ce mur et que vous regardez un peu plus loin devant vous, sur la droite, vous verrez un mur plus petit sur lequel ont été gravés les noms des chiens morts au combat. C'est la place qu'ils occupaient quand ils progressaient avec nous : devant, et sur la droite.

Quand nous n'étions pas en opération, les chiens restaient avec nous où que nous soyons cantonnés, un peu comme des animaux de compagnie – à une différence près. Vous pouviez vous amuser avec eux quand ils ne portaient pas leur équipement, ou les faire jouer avec leur balle – ils préféraient largement cela aux friandises. Ils s'asseyaient et regardaient la télévision en notre compagnie, mais il ne fallait jamais perdre de vue le fait qu'il s'agissait de chiens de guerre. S'ils venaient s'asseoir sur le canapé avec vous, il fallait les en chasser : le fait qu'ils s'asseyent à côté de vous et vous posent une patte sur la cuisse ne signifiait pas *Je t'aime*, mais *Je te domine*. Il fallait faire attention. Si vous les laissiez se sentir en position de

domination, il était possible qu'ils passent à l'attaque. Certains d'entre eux étaient meilleurs que d'autres. Certains étaient amicaux, mais d'autres étaient de véritables têtes de nœud – en fait, il n'y en avait qu'un comme ça, mais c'était un vrai psychopathe.

Toby, lui, était un chien formidable. Ses aboiements nous ayant donné la certitude qu'il avait déniché quelque chose, nous entrâmes à notre tour et sécurisâmes le reste de la maison avant de nous diriger vers la dernière pièce, celle d'où provenaient les aboiements. Il s'agissait d'une salle de bains avec, en son centre, sous une pomme de douche, un petit bac à douche creusé dans le sol à la manière d'une baignoire. Toby aboyait en direction de ce bassin, qu'il grattait violemment avec ses griffes. Trouvant cela plutôt étrange, nous le fîmes reculer tandis que deux de mes hommes, Boots et Mack, se plaçaient de chaque côté de la mini-baignoire en pointant leurs armes dessus. Tout en se tenant le plus loin possible et dans la position la plus basse possible, ils saisirent chacun une extrémité du bac à douche et commencèrent à le soulever. Des détonations éclatèrent aussitôt et des balles vinrent fuser à quelques centimètres de leurs visages. Ils laissèrent retomber le bac, comme s'il s'était subitement transformé en une vipère maléfique, et reculèrent vivement en ripostant.

Ils tirèrent environ six coups chacun. Le bac, qui ne contiendrait plus jamais d'eau, cessa de résister. À l'issue du silence particulier qui succède à chaque fois au vacarme d'une fusillade de ce genre, l'un des gars s'exclama : « Putain de merde ! On vient de se faire tirer dessus par une baignoire ! »

Il nous fallut une seconde pour reprendre nos esprits, chacun songeant à la manière dont nous venions de frôler une mort inutile. Puis, tandis que l'un de nous braquait son arme sur l'ouverture, nous achevâmes de soulever le bac avec précaution. Nous découvrîmes dessous une cavité creusée dans la terre où gisait le cadavre de l'insurgé. Près de lui se trouvaient un AK-47 et un bon paquet de grenades. Il avait creusé cet abri dans l'intention de mourir en martyr, et c'est ce qui s'était produit. Heureusement, il n'avait emmené aucun d'entre nous avec lui. Parfois, il vaut mieux avoir de la chance plutôt que d'être efficace.

Nous savions que l'hélicoptère n'aurait pas dû nous déposer juste à côté de ces maisons, mais nous l'avions fait quand même. Il fallait espérer que nous nous rappellerions la prochaine fois cette leçon qui avait failli s'écrire en lettres de sang : trop de confiance en soi tue.

Les gars de l'autre maison purent s'emparer du dernier insurgé sans avoir à tirer un seul coup de feu. Ils auraient tout à fait pu flinguer le salopard, car il était armé, mais ils avaient su faire preuve de retenue. Après tout, les galonnés nous l'avaient demandé gentiment.

Nous ramassâmes les armes et les documents qui traînaient sur place, puis nous ramenâmes notre prisonnier à l'aéroport de Bagdad. Et voilà, c'était déjà l'heure du petit déjeuner.

LA PRINCIPALE DIFFÉRENCE ENTRE RAMADI et cette nouvelle base d'opérations, c'était la mobilité. Nous en avions à revendre.

Nous pouvions utiliser des Little Bird chaque fois que nous le voulions, ou encore piocher dans la flotte des véhicules blindés, y compris les Pandur. Ces blindés légers étaient manœuvrables, petits, rapides et assez peu bruyants. Nous pouvions embarquer un groupe d'assaut avec un sniper et un interprète dans chacun d'eux et nous rendre tranquillement dans n'importe quel quartier de Bagdad. Bien que je n'aie jamais été séduit à l'idée de rouler dans Bagdad, les gars des forces spéciales terre avaient fait la démonstration qu'il n'y avait rien de mieux pour aller traquer des salopards dans certains des quartiers les plus embouteillés de la ville. D'un autre côté, les Pandur s'étaient également révélés être de véritables cercueils lorsqu'ils roulaient sur un IED. En termes tactiques, il convenait de se demander : « Le jeu en vaut-il la chandelle ? » C'était parfois le cas, et il fallait alors tenter le sort.

Au cours de l'une de ces missions, nous avions en ligne de mire un terroriste dont nous pensions qu'il constituait une cible de grande valeur. Il n'était pas si haut placé dans l'organigramme, mais ça valait vraiment le coup de le choper s'il apparaissait sur notre radar. Et c'est justement ce qui venait de se produire. Nous étions alors au beau milieu de la journée – la nuit pour nous – et il nous fallut nous réveiller et sauter au bas de nos lits pour aller nous équiper. Nous embarquâmes dans les Pandur et sortîmes de la base par le portail principal pour prendre la direction de la maison cible. Quatre Stryker remplis de Rangers de l'armée de terre nous accompagnaient, au cas où.

Nous connaissions la localisation de la maison et nous y fûmes bientôt. Nous encerclâmes le bâtiment et le sécurisâmes prudemment avant de rassembler tous les hommes que nous y avions trouvés pour les interroger. L'homme que nous recherchions ne se trouvait pas parmi eux. Nous

abandonnâmes tout ce beau monde au milieu de l'interrogatoire et repartîmes à la recherche de la cible qui nous avait filé entre les doigts.

La nouvelle maison dans laquelle nous pensions qu'il s'était réfugié se trouvant à quelques pâtés de maisons de là, nous décidâmes de nous y rendre à pied. Les Pandur et les Stryker ne mettraient que quelques minutes à nous rejoindre. Nous divisâmes notre groupe d'assaut en deux colonnes, chacune d'elles progressant d'un côté de la rue de manière à couvrir les hommes d'en face. Patrouiller dans Bagdad pouvait s'avérer dangereux en 2007, surtout en plein jour, quand le soleil était au zénith.

Nous progressâmes rapidement dans la rue et arrivâmes à l'angle de la maison. Nous l'encerclâmes et demandâmes à l'interprète de faire usage d'un mégaphone pour gueuler nos instructions. Il indiqua aux résidents que nous étions des soldats de la Coalition et que tout le monde devait sortir de la maison. Tous s'exécutèrent, surtout des femmes et des enfants, mais également deux hommes en âge de combattre. Nous les séparâmes et commençâmes à interroger les hommes tandis que le reste de l'équipe d'assaut entrait dans la maison pour la sécuriser. C'était un moment très tendu, comme d'habitude, car les salopards ne sortaient pas toujours de leur repaire, même si nous le leur demandions poliment. Certains préféraient se battre et mourir.

La fouille de la maison n'aboutit à rien, mais alors que nous nous y trouvions encore, la cible de grande valeur refit surface. Cette fois, l'homme était censé se trouver à trois pâtés de maisons de distance. Il était assez troublant de voir comment cet homme parvenait toujours à garder un coup d'avance sur nous. Les gars commencèrent à prendre cela pour un affront personnel et ça ne fit que renforcer leur détermination à le neutraliser. Nous rembarquâmes dans les Pandur et fonçâmes en direction d'un nouveau bâtiment. Mais la cible disparut à nouveau alors que nous étions toujours en route ! L'homme réapparut quelques minutes plus tard à cinq autres pâtés de maisons de là. Et, cette fois, il resta sur place sans disparaître ailleurs. *Allons le choper !*

Nous rembarquâmes une fois de plus dans les Pandur et roulâmes à tombeau ouvert. Tous les opérateurs étaient sur les dents. Nous approchions de seconde en seconde sans que le bonhomme bouge de là où il était. Après avoir dépassé un nouveau carrefour, et alors que nous n'étions plus qu'à deux pâtés de maisons, nous fûmes enfin en vue du nouvel objectif. Nous y

étions presque. Mais nous vîmes alors apparaître un pont entre l'objectif et nous.

« À tous les véhicules, stop ! Stop ! Stop !, lança à la radio notre pacha Rich. Demi-tour, on rentre sur base. »

Les gars qui se trouvaient avec moi dans le blindé léger pétèrent les plombs. Ils s'étaient cassé le cul toute la journée par une chaleur de 50 degrés à pourchasser dans un quartier très dangereux un mec qu'ils auraient bien voulu tuer ou capturer et ils ne manquèrent pas de faire savoir ce qu'ils avaient sur le cœur.

« Mais putain, pourquoi on fait demi-tour ?, s'énerva Boots. Il est juste là !!! Faut aller le choper !

– Je sais qu'il est juste de l'autre côté du pont, mon pote, répondis-je. Mais le pont est peut-être piégé. C'est la bonne décision.

– J'en ai rien à foutre de savoir si le pont est piégé. Faut y aller ! »

De toute manière, peu importait ce que les uns ou les autres pouvaient dire dans l'habitacle de notre Pandur. L'ordre avait été donné et nous fîmes demi-tour. Nous retournâmes vers l'aéroport de Bagdad en maugréant. La plupart des hommes auraient aimé mener la mission à son terme, pont ou pas pont, mais ils se laissaient déborder par l'émotion du moment. Il se pouvait tout à fait que cette cible de grande valeur n'ait été qu'un appât pour nous attirer vers un pont piégé. Les gars finiraient par l'admettre, mais cela nécessiterait encore un peu de temps. Ils avaient tout d'abord besoin de laisser retomber la pression.

Une semaine plus tard, j'abordai le sujet avec trois de mes hommes. Nous avions mené plusieurs missions depuis la poursuite de cette cible de grande valeur et je souhaitais leur faire comprendre quelque chose. Je leur demandai : « Est-ce qu'il y en a un parmi vous qui se rappelle le nom de la cible de grande valeur qui s'était réfugiée de l'autre côté du pont ? »

Ils répondirent tous par la négative. Je leur posai ensuite une seconde question : « Et sinon, vous vous rappelez le prénom de vos enfants ? »

Ils virent où je voulais en venir.

J'avais voulu souligner le fait qu'il ne fallait jamais se laisser obséder par une cible. Vous avez toujours besoin d'un moment de réflexion, ne serait-ce qu'une seconde, pour vous assurer que vos émotions ne vont pas influer sur la décision cruciale que vous avez à prendre. Cela ne concerne

pas que les SEAL, c'est également valable dans la vie de tous les jours : il faut savoir accepter une perte et ne pas s'entêter.

Nous ne sûmes jamais si le pont avait été piégé ou non, mais il est fort probable qu'il l'ait été, compte tenu du comportement de la cible. En revanche, ce que nous savions, c'est qu'aucun d'entre nous n'avait été blessé. Sur un plan plus général, le fait d'avoir manqué cette cible n'avait aucune importance en comparaison des points que nous avions déjà marqués. En fait, avec les forces spéciales terre, nous avions infligé de telles pertes aux terroristes sunnites qu'ils étaient allés voir ailleurs. Il était temps de faire la même chose. Nous quittâmes Bagdad pour Bakouba, à un peu moins de 200 kilomètres au nord.

LES LOGISTICIENS DE NOTRE NOUVELLE BASE étaient si efficaces que c'en était presque effrayant. Quatre tentes, chacune de la taille d'un camion de 38 tonnes, se matérialisèrent en quelques heures au milieu du désert par une chaleur de plus de 50 degrés. Ces mêmes logisticiens firent ensuite apparaître des flight cases Pelican remplis de câbles électriques, d'écrans, de claviers et d'antennes, puis se remirent au travail. Il ne fallut pas longtemps pour que nous disposions d'un centre des opérations en état de fonctionnement offrant un accès Internet, sécurisé ou non, ainsi que des téléphones et d'autres moyens de communication dont nous aurions besoin pour traquer les terroristes. C'était un peu comme un livre pop-up – un truc vraiment impressionnant, à cette réserve près que nous n'avions qu'une seule cabine de toilettes pour nous tous.

En réalité, ils avaient également fait l'impasse sur quelques autres éléments de confort. Nous n'avions que des lits de camp, des sacs de couchage et des ponchos. Nous utilisâmes les ponchos en guise de cloison de séparation en les suspendant en l'air, nous poussâmes l'air conditionné à fond – ce que je recommande pour n'importe quelle excursion sous tente – et cela fonctionna parfaitement, Dieu merci. C'étaient les Seabees qui nous avaient apporté ces énormes systèmes de climatisation et qui les avaient installés. Notre vie devenait un véritable enfer chaque fois qu'ils tombaient en panne – un cauchemar, car il était alors impossible de trouver le sommeil. Ah oui, dernier détail, nous avions toujours eu accès à des douches, mais là, ce n'était pas le cas. Il fallut tenir un mois sans jamais prendre de douche. Seul l'air conditionné nous apportait un peu de réconfort.

Comme il était impossible de monter des étagères dans une tente, nous tendîmes des paracordes 550 en travers afin d'y suspendre nos affaires. Les toiles de tente étaient foncées à l'extérieur et blanches à l'intérieur. Je ne sais pas si ce choix de couleurs était dicté par une quelconque raison scientifique, mais cela nous faisait royalement chier. Nous travaillions la nuit et faisions de notre mieux pour dormir en journée, mais le soleil de l'été irakien rayonnait avec une intensité incroyable. Heureusement, nous avions généralement la chance de pouvoir nous procurer des somnifères Ambien ; le corps médical se montrait plutôt compatissant à notre égard.

Pendant que nous nous installions, les gars du renseignement commencèrent à rassembler des informations sur différentes cibles. La première d'entre elles était la plus excitante : il s'agissait d'un groupe d'artificiers fabriquant des IED sur une presqu'île. Nous adorions taper des artificiers car les IED qu'ils confectionnaient étaient responsables de la grande majorité des pertes américaines dans cette guerre. Quand nous les butions, nous savions que cela sauverait des vies d'Américains ou de soldats de la Coalition.

Ce groupe avait particulièrement bien choisi sa planque. La presqu'île sur laquelle il se trouvait était si petite qu'il était quasiment impossible de s'y rendre sans se faire repérer. En fait, aucun Américain n'y avait jamais mis les pieds. Une frappe aérienne n'était pas envisageable en raison du trop grand nombre de femmes et d'enfants qui vivaient sur place. Enfin, une opération héliportée était trop dangereuse compte tenu de la faible superficie de la presqu'île ; le risque que les appareils se fassent descendre en vol était bien trop grand. Et, pour couronner le tout, comme il n'y avait qu'une seule voie d'accès terrestre, celle-ci était bien évidemment jalonnée d'IED. Un convoi de la Coalition n'aurait pas manqué d'y sauter. Tout cela expliquait pourquoi Al-Qaida avait pu faire fonctionner cet atelier d'explosifs sans aucune interruption depuis 2003. Les artificiers s'y sentaient en sécurité. Leur vigilance devait être endormie.

Notre plan était simple : pas d'hélicoptère ni de convoi terrestre possible ? Mais putain, nous étions des SEAL, nous irions donc à la nage.

C'était parfait. L'ennemi pensait qu'il serait averti de l'arrivée des Américains en entendant approcher des hélicoptères ou des véhicules blindés. L'idée que nous puissions venir à la nage ne leur était jamais venue à l'esprit. Ils n'avaient pas pensé à creuser des douves et à les remplir de crocodiles.

Notre liste d'objectifs comprenait dix-neuf terroristes répartis dans dix maisons différentes. Nous ne savions pas vraiment combien seraient présents quand nous taperions, aussi nous rassemblâmes toutes nos forces : dix-sept SEAL, deux de nos chiens et quelques logisticiens. Nous irions tous faire trempette ensemble.

Nous embarquâmes dans nos hélicoptères et un court vol nous amena jusqu'à notre point d'infiltration. Nous marchâmes ensuite un peu sur la terre ferme avant qu'elle ne devienne marécageuse. Mais les choses n'étaient pas si terribles que cela ; beaucoup de vase et quelques trous d'eau profonds où il fallut nager. Bien sûr, je n'étais pas trop à plaindre puisque je ne portais ni échelle ni perche tactique – c'étaient toujours les petits nouveaux qui héritaient de cette corvée. Et eux, bien entendu, galéraient. Les chiens réussissaient à se débrouiller dans la vase mais, en eaux plus profondes, il fallut les soulever – leurs gilets de combat équipés d'une poignée permettaient de les porter comme des mallettes gigotantes. Nos fusils étaient rangés dans des housses tactiques étanches – elles épousaient la forme du fusil et étaient pourvues d'un gant en caoutchouc inversé qui permettait de rentrer la main dans la housse et d'appuyer sur la détente pour tirer à travers en cas de besoin.

Nous fîmes la traversée en deux heures environ avant d'aborder à nouveau la terre ferme. La presqu'île était relativement petite, de la taille de quelques terrains de football, mais elle était couverte de maisons, de cabanes et d'étroits sentiers. Au premier coup d'œil, il nous parut évident que des hélicoptères n'auraient jamais pu se poser là et qu'une descente en corde lisse à partir d'hélicoptères en stationnaire aurait fourni aux insurgés de trop nombreuses opportunités de tir. Mais nous étions maintenant arrivés à bon port. Il était 1 heure du matin, heure locale.

Nous progressâmes jusqu'aux objectifs prioritaires. Ils se dressaient l'un à côté de l'autre. Celui de droite était une maison à deux étages. Celui de gauche, celui de mon équipe d'assaut, n'avait qu'un seul étage. Le plan voulait que nous prenions position autour de ces deux bâtiments pendant que nos snipers s'installeraient en position haute afin de nous couvrir. Nous donnerions ensuite l'assaut simultanément et silencieusement aux deux bâtiments, sans laisser le temps à l'ennemi de réaliser ce qui lui tombait dessus. Ce plan fut pourtant relégué aux oubliettes lorsqu'une sentinelle postée sur le toit du bâtiment de droite nous repéra. L'homme ne savait pas trop qui nous pouvions être, mais il se doutait bien que nous n'avions rien à

faire là. Il vida son AK-47 dans notre direction alors que mes hommes et moi progressions juste sous lui, dans une étroite allée courant entre les deux bâtiments.

Il réussit à nous manquer – j'imagine qu'Allah devait être occupé ailleurs – et nous parvînmes tous à nous mettre à couvert. Aucun d'entre nous n'était en mesure de le prendre dans sa ligne de mire, mais nous gardâmes notre discipline de feu et évitâmes de tirer à tort et à travers dans sa direction. L'idée était plutôt de viser ce que vous comptiez toucher, et de toucher ce que vous visiez. Sans compter que si nous ne ripostions pas, cela pourrait peut-être semer le trouble chez l'ennemi. À l'inverse, depuis sa position sur le toit-terrasse, la sentinelle ne se privait pas de lâcher quelques rafales expéditives, à l'aveuglette, avant de reculer aussitôt de quelques pas. C'était d'ailleurs la raison pour laquelle nous avions pu nous mettre à couvert.

Greg, qui était un ange gardien pour nous, mais un ange de la mort pour Al-Qaida, fit ce qu'il savait faire de mieux – et ce qu'il faisait habituellement : il nous sauva la mise. Heureusement, quand la fusillade avait éclaté, nos snipers avaient déjà déployé leurs échelles tactiques pour gagner une position haute. Les rafales d'AK-47 les firent se mettre en place bien plus rapidement que prévu. Greg fut le premier à gagner le toit du bâtiment à deux étages sur lequel se trouvait le terroriste et il put alors l'acquérir dans sa ligne de mire. Le salopard se présentait de dos dans le réticule de Greg, mais son épouse se tenait à ses côtés. L'autre problème auquel Greg était confronté, c'est que l'endroit où il était monté se trouvait juste à côté de la porte donnant accès au toit, laquelle était éclairée par une lampe. Cette clarté n'était pas une bonne nouvelle et il fallut que Greg se glisse discrètement vers l'éclairage pour dévisser l'ampoule. Il parvint à ses fins juste à temps car, au moment même où l'obscurité l'enveloppait, la femme se retourna et se dirigea vers cette porte. Elle avança jusqu'à Greg, marqua un temps d'arrêt quasiment en face de lui, puis s'engouffra à l'intérieur de la maison. Greg, qui était équipé de ses optiques de vision nocturne, ne l'avait pas quittée une seconde du regard quand elle s'était approchée de lui. Elle, en revanche, ne s'était pas rendu compte de sa présence.

L'homme sur le toit-terrasse acheva de vider son dernier chargeur d'AK-47 en direction de l'allée puis fit volte-face pour regagner l'intérieur de la maison afin de refaire le plein de munitions. Il suivit le même chemin que la

femme, se retrouva lui aussi face à Greg en pleine obscurité, à cette différence près que Greg ne le laissa pas passer : il utilisa son Colt .45 équipé d'un silencieux pour lui loger deux balles dans le crâne.

« Toit, bâtiment 1-1, clair. » Bon Dieu, il était vraiment cool.

Les insurgés de notre bâtiment ayant très certainement entendu le ramdam à l'extérieur de leurs fenêtres, mon équipe décida de donner l'assaut immédiatement, tant que l'effet de surprise était encore possible. Quittant notre couverture, nous cavalâmes vers l'entrée principale du bâtiment de gauche, qui se trouvait juste après le coin, au bout de notre allée. Je me trouvais alors en tête de colonne et je m'arrêtai devant la porte pour voir si elle était fermée à clé ou non. Elle ne l'était pas. J'attendis moins d'une seconde avant que Mack, en numéro deux dans la colonne, ne me presse l'épaule. Nous entrâmes.

Je partis sur la gauche, lui sur la droite. Nous tombâmes aussitôt sur deux terroristes qui se tenaient debout devant nous avec leurs AK-47. L'un d'eux se trouvait sur ma gauche dans une chambre, une femme à ses côtés. Je les distinguais à travers la porte de la chambre ouverte. Le deuxième homme était en train de sortir d'une autre chambre située à droite au fond du couloir. Des enfants l'accompagnaient – raison pour laquelle nous n'avions pas voulu larguer de bombes sur la presqu'île.

Dès que je perçus la menace, je tirai deux coups de feu à gauche de la femme, touchant l'homme armé en pleine tête. J'entendis Mack procéder de la même manière au même moment avec l'autre homme. Les deux terroristes s'écroulèrent.

Nous avions maintenant quatre de nos opérateurs dans la maison et nous commençâmes à en sécuriser les différentes pièces. Je partis vers la chambre sur la gauche où je venais de tuer un salopard, avec Boots dans mon sillage. Mack progressa vers la chambre d'où l'autre homme était sorti et pénétra à l'intérieur avec Delicious. Les deux derniers opérateurs de l'équipe Delta entrèrent à leur tour et gagnèrent l'escalier qui se trouvait au fond de la pièce principale.

La chambre rapidement sécurisée, nous fouillâmes le cadavre au sol pour voir s'il portait un gilet explosif – ce n'était pas le cas. Nous escortâmes la femme en dehors de la chambre et l'accompagnâmes dans celle située au bout du couloir avec le reste des femmes et des enfants. Les deux hommes que nous avions tués se révélèrent être les seuls hommes du rez-de-chaussée en âge de combattre. L'un de nos opérateurs resta dans la chambre pour

surveiller les femmes et les enfants, tandis que nous autres, au nombre de cinq, grimpâmes l'escalier. Des coups de feu retentissaient dans les autres bâtiments. Les équipes Écho et Foxtrot neutralisaient les terroristes qu'elles rencontraient ainsi que ceux qui tentaient de s'échapper.

Nous ralentîmes le pas en nous engageant dans l'escalier. La maison étant toujours plongée dans l'obscurité, il était possible que nous détenions encore l'avantage. Et nous n'avions pas envie d'annoncer notre arrivée aux combattants susceptibles de se trouver à l'étage.

Les escaliers grimpaient en ligne droite jusqu'à mi-étage, puis il fallait ensuite tourner à gauche pour achever la montée. Je me trouvais en troisième position dans la colonne. Lorsque l'homme de tête tourna à gauche pour entamer la deuxième volée de marches, il remarqua quelque chose qui lui fit dresser les poils sur la nuque. Il y avait un grand trou creusé dans le mur, à la hauteur de son visage. Il braqua son fusil dessus et alluma sa torche tactique pour l'éclairer. Il n'y avait personne dedans, nous continuâmes donc à grimper pour aller sécuriser l'étage avant d'aller voir ce que c'était que ce trou. Il consistait en un réduit équipé d'un matelas – un formidable nid de sniper. Si cette position avait été utilisée, l'homme de tête aurait probablement reçu une rafale de 7,62 mm en pleine nuque.

Une fois le bâtiment principal sécurisé, nous rassemblâmes les femmes et les enfants et les confiâmes à un de nos deux logisticiens. Les combats dans les bâtiments qu'investissaient les équipes Écho et Foxtrot se faisaient toujours entendre, mais nos snipers avaient sécurisé le toit-terrasse et nous pouvions donc progresser dehors.

Le temps que nous arrivions au prochain objectif, le bâtiment 1-3, il ne faisait plus guère de doute que tous les terroristes étaient désormais réveillés. Nous entrâmes avec une extrême prudence afin de pouvoir balayer l'intérieur du regard depuis les portes ou les fenêtres. Ce petit délai supplémentaire se justifierait largement s'il nous évitait de nous retrouver au milieu d'une nouvelle fusillade.

Je me retrouvai à nouveau en tête de colonne et, alors que je commençais à scanner la première chambre que je pouvais voir depuis l'entrée de la maison, je repérai un homme armé qui nous attendait. Je le neutralisai de deux balles en pleine tête avant de finir de promener mon regard dans la chambre. La vision nocturne et les torches infrarouges étaient de formidables atouts. J'entrai dans la chambre et m'arrêtai près du cadavre afin de laisser assez d'espace à la colonne d'assaut pour entrer à son tour.

Les cinq gars de l'équipe Delta commencèrent alors à sécuriser le bâtiment. Dans une chambre au bout d'un couloir, ils tombèrent sur un autre insurgé, que Boots liquida aussitôt. L'équipe finit de sécuriser le rez-de-chaussée et progressa vers le premier étage. Je me retrouvai alors en queue de colonne, attendant que l'on ait besoin de moi et regardant les gars monter l'escalier. Delicious était en tête de colonne. Arrivé en haut de l'escalier, il découpa lentement du regard l'espace du palier sans encore s'y avancer. *Pop ! Pop !* Il venait de repérer un autre insurgé et l'envoya aussitôt en enfer.

Tandis que nous progressions vers un nouvel objectif, Nate se trouvait toujours au sommet du bâtiment 1-2. Il n'avait cessé de nous observer pendant que nous nous frayions un chemin dans le compound ou les bâtiments à coups de fusils et il en avait assez d'être simple spectateur. « Ras le bol de ma position haute, annonça-t-il à la radio. Je rejoins l'équipe Delta. » Il dévala l'escalier et sortit pour rejoindre notre colonne et participer à un autre assaut sur un nouveau bâtiment.

Cette fois, c'était au tour de Cruz de se retrouver en position d'homme de tête. Il avança prudemment vers l'entrée principale, qui se trouvait du côté droit du bâtiment nous faisant face. Nate se décala vers la gauche, où il lui semblait possible d'escalader le mur pour prendre en compte une grande fenêtre. Je l'accompagnai afin de le couvrir. Nate passa son fusil de sniper en bandoulière et grimpa en direction du toit, puis il dégaina son Colt .45, visa la fenêtre et tira à trois reprises. Sans qu'il m'ait été possible de le voir depuis ma position, un homme armé d'un AK-47 s'était abrité derrière une table renversée devant la porte afin de tendre une embuscade à la colonne d'assaut dès qu'elle entrerait. Nate l'avait repéré au dernier moment et lui avait logé trois balles dans le buffet. Une fois de plus, l'obscurité avait été notre alliée.

Cruz et les autres gars sécurisèrent rapidement le bâtiment, l'homme tué par Nate en ayant été le seul occupant – ce fut également le dernier terroriste que nous eûmes à liquider sur cette presqu'île.

Dans notre compte rendu d'opération, mon boss et moi passâmes en revue ce que nous avions accompli et fîmes le décompte. Avec deux chiens et dix-sept SEAL, nous avions tué les dix-neuf terroristes sans avoir blessé aucune femme ni aucun enfant, et sans déplorer le moindre blessé dans nos rangs.

Les locaux qui avaient vécu sous la coupe de cette cellule terroriste d'Al-Qaida pendant quatre ans réalisèrent le lendemain que tous leurs

oppresseurs avaient été tués. Nous eûmes tout loisir d'observer leurs réactions car nous avions mis en place une surveillance aérienne dans l'éventualité où d'autres salopards se pointeraient pour venir enterrer les morts. Mais il n'y eut pas d'autres salopards, juste une grande fête. Cette célébration prit une telle ampleur, avec des gens débordant de joie, buvant des jus de fruits et dansant dans la rue, qu'un journal de Bagdad y dépêcha un reporter. Il demanda : « Qui a fait ça ? Qui est venu la nuit dernière ? »

Des femmes lui répondirent : « Des ninjas, et ils sont venus avec des lions. »

Le lendemain, à Bagdad, cette formule faisait le titre du journal.

Chapitre 15

À l'issue de ce déploiement, retour à l'entraînement. De nouveau avec des parachutes.

Même si je n'avais encore jamais été parachuté sur un objectif dans le cadre d'une mission réelle, le fait de pouvoir infiltrer une équipe du SEAL Team [redacted] sur n'importe quel objectif après un saut haute altitude était une aptitude redoutable, qu'il fallait continuer à entretenir. C'est pourquoi, lors d'une session dans l'Arizona, nous provoquâmes le destin en tentant un dernier saut avant que les conditions météo ne se gâtent. Lance assumait la fonction de chef largueur – oui, le Lance du « facteur Lance », j'aurais donc dû me douter que quelque chose d'« intéressant » risquait de se produire. Quant à moi, je devais être le premier à sauter pour cette chute opérationnelle avec ouverture à haute altitude (HAHO). Mon rôle consistait à dégager la zone de sortie de l'avion et à conduire tous les autres chuteurs vers la cible en formation d'« empilement ».

Je ne faisais jamais de saut HAHO avec des lunettes de chute libre car elles se couvraient toujours de buée, et je préférais donc sauter le visage nu. Habituellement, ça ne posait aucun problème.

Au cours du vol, nous vîmes une tempête se former au-dessous de nous, avec de gros nuages noirs se boursouflant toujours plus, traversés d'éclairs telle une guirlande clignotante. Nous savions qu'il aurait été préférable de renoncer à ce saut, mais nous étions décidés à en accomplir un dernier. Au signal de Lance, je m'élançai – et plongeai dans une averse de grêle. Fermant les yeux, je chutai pendant six secondes tandis que des grêlons me percutaient à près de 200 km/h. Il est sans doute difficile d'appréhender la chose, mais six secondes représentent une éternité quand vous vous faites bombarder le visage par des glaçons pointus alors que vous chutez à pleine vitesse. Quand je fus en position et déclenchai l'ouverture de ma voile, je

sentis sur ma langue le goût du sang qui coulait le long de mon visage. Je n'en conduisis pas moins la formation de chuteurs jusqu'à la zone de poser.

Arrivé sur le plancher des vaches, je croisai l'un de mes boss. La première chose qu'il me dit fut : « Bon Dieu, on dirait que tu as sauté avec une ruche sur la tête en guise de casque ! »

Ce n'était pas la faute de Lance – nous avions *tous* décidé d'effectuer un dernier saut. Mais le fait que le saut se soit fait dans de mauvaises conditions alors qu'il était chef largueur était typique de sa poisse coutumière. Tandis que tout le monde se moquait de mon visage ravagé, Lance se pointa pour m'expliquer : « Je sais pourquoi tu saignes comme ça. C'est parce que tu as percuté les gouttes de pluie du côté pointu. »

Le lendemain, nous recommençâmes. Je me retrouvai à nouveau en position de premier chuteur tandis que Greg, le sniper, devait sauter en dernier. Il nous arrivait de faire sauter ainsi nos meilleurs chuteurs en dernier afin qu'ils puissent coordonner la formation en empilement. Le dernier à avoir sauté pouvait en effet observer le comportement de chacun et informer le chuteur de tête de ce qui se passait dans l'empilement. Quand tout le monde eut ouvert sa voile, nous nous mîmes en formation. Le petit aérodrome sur lequel nous devions nous poser se trouvait à une quinzaine de kilomètres. La visibilité étant bonne, je repérai l'aérodrome sitôt la formation en place, ce qui m'aida à juger de mes angles de descente sous voile. Tout se déroulait parfaitement, du moins le pensais-je, jusqu'à ce que Greg annonce sur la radio depuis sa position à l'arrière de l'empilement : « Eh, chuteur n° 12, tu as une suspente coiffante, tu dois libérer ta voile ! »

Une « suspente coiffante » signifie que le parachute s'est ouvert, mais qu'une ou plusieurs suspentes sont passées au-dessus de la voile lors de son ouverture. Il s'agissait d'une défaillance évidente et elle n'avait pas échappé à l'attention de Greg, qui se trouvait plus haut, et le chuteur concerné pouvait lui aussi s'en rendre compte. En tout cas, il *aurait dû* s'en rendre compte ! Ce chuteur se trouvait être l'un de nos PJs[1] (paras-sauveteurs) de l'armée de l'air – un véritable crack en matière de soins médicaux, qu'il s'agisse d'ibuprofène ou de chirurgie de guerre. Libérer une voile principale tant que celle-ci ne s'est pas déployée et que vous chutez à pleine vitesse n'a rien de bien difficile puisqu'il s'agit alors d'un acte réflexe, mais les choses se compliquent si celle-ci est déjà ouverte et que vous descendez plus lentement comme nous étions en train de le faire : cela laisse le temps de cogiter, ce qui n'est pas forcément une bonne chose. Et c'est en effet ce

qui se passa dans la tête du para-sauveteur : *Si je libère ma voile principale, il ne me restera plus que mon parachute de réserve, et si mon parachute de réserve ne s'ouvre pas, je suis mort*. Nul besoin d'être un grand médecin pour comprendre cela.

Nous nous trouvions alors à 13 000 pieds[2] d'altitude et la voile du para-sauveteur jouait toujours son rôle malgré la suspente coiffante. Il leva les yeux pour regarder sa voile et annonça : « Non, c'est bon, tout va bien. »

Greg lui répondit : « Ouais, c'est peut-être bon maintenant, mais on va continuer à descendre et ça ne va faire qu'empirer. Tu veux partir en vrille à 1 000 pieds d'altitude ? Tu n'auras alors pas le temps d'ouvrir ton parachute de réserve et tu t'écraseras. » Je me trouvais à l'avant de la formation, mais je tordis mes élévateurs pour me retourner et voir ce que faisait le gars. Tous ceux qui se trouvaient derrière moi en firent autant. Le gars avait les traits déformés par la réflexion. Il cogitait comme un fou. Puis, d'une voix aiguë de petit garçon qui aurait aspiré de l'hélium, il annonça : *« Oookaaaay… »*

Il tira sur la poignée de libération de la voile principale et, aussi vite que vous pouvez l'imaginer, elle se libéra d'un coup – *boum !* –, entraînant le déploiement du parachute de réserve – *boum !* –, qui se déploya parfaitement. Il parvint même à garder le bon cap et à maintenir sa position dans l'empilement. Un sans-faute. Sa voix retentit alors dans nos oreillettes : « Je suis de retour, fils de pute ! ».

Tout était rentré dans l'ordre : nous étions de nouveau en formation et nous n'avions plus que quelques kilomètres à parcourir dans le ciel. C'est alors que l'un d'entre nous annonça : « Eh, les gars, il y a un avion qui arrive sur une trajectoire ouest-est. »

Je tournai les yeux en m'attendant à découvrir un petit avion d'épandage, ce qui arrive parfois et ne pose pas trop de problèmes. Il est facile de l'éviter. Mais l'aéronef en question n'avait rien d'un petit avion. C'était un avion de ligne qui nous fonçait droit dessus, tel un requin aérien fondant sur sa proie. Il passa devant moi dans un silence assourdissant. Je sus qu'il s'agissait d'un appareil de l'US Airways non pas en lisant les inscriptions sur son fuselage, mais parce que je pus reconnaître les macarons sur les uniformes des pilotes. C'est dire à quel point nous étions proches ! Je vis également les passagers à travers les hublots.

Théoriquement, dans ce genre de situation, il est tout à fait possible de libérer sa voilure principale pour prendre ses distances avec l'avion avant d'ouvrir son parachute de réserve. Mais cette rencontre fut si soudaine qu'aucun d'entre nous n'eut le temps de réagir. Nous nous contentâmes de regarder le monstre d'acier glisser devant nos yeux. Il y eut ensuite un brouhaha sur la radio, puis la voix de l'un d'entre nous résonna : « Bon Dieu, qu'est-ce qui va se passer quand on va se retrouver dans les turbulences du sillage ? »

Et presque aussitôt, nous fûmes secoués comme si nous avions été enfermés dans le tambour d'une machine à laver, ballottés en tous sens par les turbulences de sillage et pensant tous la même chose : *On a failli se faire percuter par un putain d'avion !!* Si cet avion avait touché l'un d'entre nous, il se serait retrouvé coiffé d'une voilure d'une trentaine de mètres carrés. La soie et les sangles auraient ensuite été aspirées dans l'un de ses moteurs, ce qui aurait pu entraîner le crash de l'appareil. Le fait d'avoir échappé de justesse à une telle catastrophe nous fit perdre un peu de notre bonne humeur pour le reste de la descente.

En réalité, nous n'aurions jamais dû nous retrouver aussi près d'un gros porteur. La veille, nous avions fait circuler dans tous les aéroports de la région, les grands comme les petits, ce que nous appelions un « message au personnel navigant ». Il stipulait que, pendant un certain laps de temps, il ne devait se trouver aucun appareil dans un espace aérien délimité car il serait alors traversé par vingt bonshommes sous voile. Visiblement, quelqu'un n'en avait rien eu à cirer ou n'y avait pas prêté attention.

Nous allions devoir remonter quelques bretelles…

À LA FIN DE L'HIVER 2008, alors que nous nous apprêtions à repartir quelques semaines plus tard pour un nouveau déploiement en Afghanistan, je me retrouvai à participer en qualité d'instructeur à un nouvel entraînement à la chute opérationnelle. Lance était présent lui aussi – oui, le Lance qui avait failli se faire électrocuter dans une piscine en Irak, celui qui s'était pris les pieds dans un parachute-frein de tandem en sautant, celui qui nous avait programmé une séance de saut en pleine tempête de grêle. Lorsqu'il annonça qu'il voulait suivre la formation de chuteur la plus dangereuse, tous les instructeurs lui répondirent : « Tu sais, Lance, c'est vraiment une mauvaise idée. Avec la poisse que tu as, il va certainement t'arriver quelque chose. Tu ne devrais pas tenter cette formation. »

Ils ne plaisantaient pas. C'était une formation très dangereuse. Je la détestais. Elle était vraiment flippante.

Au milieu de l'entraînement, je fus rappelé sur base pour partir en mission en Colombie dans le cadre d'une opération de libération d'otages. Le temps que je quitte l'Arizona pour revenir à Virginia Beach, il était déjà trop tard. L'équipe d'intervention s'était déjà envolée sans moi pour Barranquilla. Deux autres gars de mon escouade se trouvant sur place, nous décidâmes de faire un peu de sport puis d'aller faire quelques sauts d'entretien à l'école de parachutisme de Suffolk, à une cinquantaine de kilomètres de Virginia Beach. Nous venions d'achever un saut et étions en train de replier nos parachutes quand mon boss, Street, qui était là avec nous, annonça : « Il faut qu'on rentre maintenant. Lance vient de se tuer. »

J'eus l'impression de recevoir une décharge électrique. Il est impossible d'oublier l'endroit où l'on se trouvait quand on a appris la mort de l'un de ses frères. Moins d'un mois plus tôt, nous avions déjà perdu Tom Valentine, un type merveilleux qui avait une femme et des enfants en bas âge, victime lui aussi d'un accident lors d'un entraînement à la chute opérationnelle. Son corps avait été retrouvé sur le green d'un terrain de golf où quelques golfeurs nantis profitaient de la sécurité et de la paix que Tom avait aidé à préserver. Ses hommes l'adoraient, comme tout le monde d'ailleurs. C'était l'un des meilleurs. Un des gars qui avaient sauté avec lui ce jour-là me raconta que Tom, dans les dernières secondes de son existence, avait annoncé un mauvais déploiement de sa voile – ce que nous appelons un « fer à cheval[3] ». Ses dernières paroles avaient été : « Je vous aime, les gars ».

Une semaine avant cela, Mike Koch et Nate Hardy avaient tous deux été tués dans la même pièce alors qu'ils investissaient un bâtiment en Irak. Deux mois auparavant, Mark Carter, l'un de ces SEAL étonnants qui avaient survécu à leur statut de Schtroumpf pendant la Semaine d'enfer du stage BUD/S, et qui avait été surnommé Badger après avoir vaincu du haut de ses 1,65 mètre un géant de 1,95 mètre lors d'un combat de lutte, avait lui aussi trouvé la mort en Irak au cours d'une autre mission. Il avait marché sur un IED alors qu'il montait la garde à l'extérieur d'une maison dans une ville très dangereuse.

Et aujourd'hui, c'était au tour de Lance. Nous apprendrions plus tard qu'il lui était arrivé la même chose que ce qui m'était arrivé un an plus tôt. À cette différence près que j'avais ouvert ma voilure à 4 000 mètres

d'altitude au lieu des 1 700 mètres habituels, ce qui m'avait donné le temps de lutter contre la force cinétique et de déclencher mon parachute de réserve. Lance, lui, n'avait ouvert sa voile principale qu'à 1 700 mètres et il ne lui avait pas été possible d'ouvrir le parachute de réserve à temps. Il avait percuté le sol à près de 200 km/h.

Devinez ce que tout le monde déclara : « Bon Dieu, il faut vraiment régler ce problème de parachute. »

Vraiment ? Il aurait déjà dû être réglé un an auparavant.

Bien avant que nous ne commencions à perdre autant d'hommes, le commandement nous avait fait remplir des formulaires « En cas de décès ». Comme les pertes jusque-là n'avaient pas été très élevées, nous avions rempli ces formulaires dans un esprit potache, comme pour conjurer le sort. Un gars avait écrit : « Si je meurs, je veux que Nitro, notre unijambiste qui a perdu sa jambe au sommet du Takur Ghar durant l'opération Anaconda, interprète *Tiny Dancer*[4] a cappella. » Tout le monde avait traité ces formulaires sur le mode de la plaisanterie, du moins jusqu'à ce que nous commencions vraiment à subir des pertes.

En complétant *son* formulaire, Lance avait indiqué vouloir être enterré dans tel cimetière en Pennsylvanie, et il avait également souhaité qu'une Camaro vienne se garer près de sa tombe avec son autoradio jouant à plein volume les titres de son groupe préféré, Iced Earth, tandis que nous l'entourerions en buvant des bières Natural Light. Sa mère jetterait une première pelletée de terre sur son cercueil, puis nous prendrions tous la relève. Après cela, stipulaient ses dernières volontés, nous nous rendrions tous dans un strip club.

Et c'est ce que nous fîmes. Nous conduisîmes une Camaro jusqu'au cimetière, nous écoutâmes Iced Earth à fond, nous bûmes des bières et racontâmes des « histoires de Lance » à sa mère. Pour être franc, ce fut plutôt sympathique. Bien sûr, c'était affreux car nous avions perdu Lance alors que tout le monde l'aimait, mais c'était aussi génial de l'imaginer heureux à l'idée que nous exaucions ses dernières volontés.

Après cela, nous nous rendîmes tous dans un strip club, mais sans demander à la mère de Lance de nous accompagner.

---

1. Para-jumper.

2. 4 000 mètres.

3. La voile ne se déploie que partiellement car une partie demeure accrochée au parachutiste (par le pied par exemple) ou à son équipement.

4. Chanson de 1971 composée et interprétée par Elton John.

Chapitre 16

Quelques jours après les obsèques de Lance, je m'envolai pour l'ancienne base militaire soviétique d'Assadâbâd, une petite ville quelconque située dans une vallée nichée au milieu de montagnes rocheuses. Il était intéressant de cantonner dans ce qui avait été une enclave soviétique en Afghanistan – un rappel du fait qu'il ne valait mieux pas subir ce qu'ils avaient subi, à savoir se faire défoncer la gueule.

Comme je me retrouvais sur une base avancée, j'avais plus de relations avec les locaux que je n'en avais eu auparavant, et pour la première fois je pus me faire une idée de la vision radicalement différente qu'ils avaient des événements. Les choses étaient loin d'être aussi simples que ce que l'on pouvait penser en regardant les informations à la télévision, confortablement installé dans son fauteuil aux États-Unis, en se disant : *Si nous leur apportons la démocratie, ils vont bien réussir à résoudre tous les problèmes qui freinent leur développement*. De nombreux Afghans, surtout dans les régions les plus reculées, loin des grandes villes, ne pensent pas comme nous. Ainsi, il n'est pas rare de croiser des gens qui croient aux dragons – littéralement. Il nous arriva d'intercepter des appels téléphoniques et d'entendre des Afghans discuter d'une chose qui avait particulièrement fâché le dragon qui crache chaque matin un diamant dans le ciel afin d'allumer le soleil. Ce coup de tonnerre ? C'est le dragon qui exprime son mécontentement. Une fois, nous entendîmes un homme affirmer que le seul moyen de tuer le dragon consistait à faire usage d'un B-52 de fabrication allemande – un modèle d'avion qui n'existe pas non plus.

Je commençai à réaliser que lorsque nous *pensions* communiquer avec ces paysans afghans, nous affirmions souvent des choses qui ne cadraient absolument pas avec leur vision du monde. Nous avions ainsi un cuisinier, prénommé Idris, qui vivait en ville et venait chaque jour sur la base pour

préparer nos repas. Je bavardais pas mal avec lui et j'en vins à le connaître plutôt bien, mais ce qu'il me dit un jour m'agaça et je lui fis le parallèle entre la lente transformation technologique de l'Afghanistan et les progrès qu'avait accomplis mon pays en seulement deux cents ans. Je mentionnai le fait que nous avions envoyé un homme sur la Lune. Sa réponse fut : « M. Rob, vous dites vraiment n'importe quoi. Il est impossible d'envoyer un homme sur la Lune. » Il écarta son pouce et son index de 2 centimètres en concluant : « La Lune n'est pas plus grande que ça ! »

À ce stade de la guerre, nous collaborions avec une équipe de soldats afghans – une élite, bien entraînée et bien rémunérée, composée d'hommes que les États-Unis avaient plus ou moins choisis individuellement.

À quelques exceptions près, les unités régulières afghanes avaient tout d'une farce, mais ces hommes-là étaient vraiment bons, même s'il y avait de quoi s'inquiéter à l'idée qu'ils puissent un jour nous en faire baver, car ils étaient avant tout loyaux envers leur famille, puis envers leur tribu, enfin envers l'argent. Aussi, quand nous partirions et que la source de billets verts se tarirait, il ne faisait guère de doute que leur baisse de revenu les inciterait à s'intéresser à la solde que seraient susceptibles de leur proposer les talibans… Disons simplement que, quel que puisse être leur employeur, ils étaient plutôt bons, bien meilleurs que les unités de l'armée régulière, et ils méritaient de tenir la boutique.

Il ne se passait alors pas grand-chose à Assadâbâd. Il était même difficile de trouver des missions. Et quand nous réussissions à en décrocher une, elle finissait par tomber à l'eau. Je faisais là mon premier déploiement en qualité de chef d'équipe. J'avais gravi les échelons jusqu'à être promu premier maître – ce qui n'était pas rien au sein de la Navy. Ce grade me donnait la possibilité d'assumer un rôle de leadership au niveau des équipes. En l'occurrence, cela m'amenait également à collaborer avec un gars sur place, Tom, qui avait tout d'un vétéran de la guerre froide, un type aussi intelligent qu'expérimenté. Il avait une parfaite compréhension du terrain : tribus, villages, vallées, il connaissait vraiment tout. Il voulait aussi régler son compte à l'ennemi. J'adorais ça.

Au final, nos analystes renseignement finirent par nous dégotter un bel objectif, qui n'était autre que Zabit Jalil, l'homme qui avait orchestré l'embuscade du « Survivant », tuant trois des quatre SEAL d'une équipe de reconnaissance, puis abattant ensuite l'hélicoptère qui avait volé à leur

secours avec à son bord huit autres SEAL, deux pilotes et six membres d'équipage.

Sa voix ne cessait de retentir sur nos écoutes de l'autre côté de la frontière, au Pakistan, à proximité du district afghan de Sirkanay. Nous savions que nos règles d'engagement rendaient les choses compliquées à la frontière : l'ennemi venait attaquer du côté afghan puis se repliait au Pakistan, où il savait que nous n'avions pas le droit de le pourchasser.

Sauf que…

Il y avait deux sigles dont nous pouvions nous servir : TIC et PID. Ils signifiaient Troops in Contact[1] et Positive IDentification[2]. Si nous nous retrouvions accrochés par une force ennemie (Troops in Contact) et que celle-ci tentait de se replier au Pakistan, nos règles d'engagement nous autorisaient à engager une poursuite de l'autre côté de la frontière, sur une distance de 10 kilomètres maximum, à condition de maintenir en permanence un contact visuel avec la force ennemie en question et de garantir qu'il s'agissait bien des mêmes combattants (Positive IDentification).

Nous décidâmes de mettre en place un appât. Nous allions partir en hélicoptère en pleine nuit, avec quelques-uns de mes hommes et un petit groupe de l'équipe anti-terroriste afghane, et nous faire déposer au pied d'une montagne afin de la gravir avant le lever du soleil. De là-haut, on jouit d'une vue plongeante sur la frontière. Avec un peu de chance, les combattants de Jalil allaient s'apercevoir de notre présence et nous attaquer – sans se douter que des Américains étaient engagés dans la bataille. Le combat commencé, nous allions demander des tirs de soutien artillerie ainsi que des frappes aériennes, puis nous lancer à leur poursuite tandis qu'ils se replieraient de l'autre côté de la frontière.

Nous rassemblâmes nos hommes et fîmes en sorte d'emporter assez d'équipement pour tenir de vingt-quatre à quarante-huit heures. Comme nous formions une petite équipe et que nous allions progresser sur un terrain difficile, nous nous répartîmes les ressources essentielles. Je porterais les piles de rechange pour notre grosse radio, Tony se chargerait de transporter la radio en question, Jesse hériterait du kit médical et un autre opérateur se coltinerait le purificateur d'eau – il n'y avait sûrement pas d'eau à purifier au sommet, mais une rivière coulait au pied de la montagne et vous ne savez jamais où vous allez vous retrouver.

En tant que chef d'équipe, je ferais office de commandant de la force terrestre, ce qui signifie que je dirigerais l'action. D'habitude, le commandant de la force terrestre est un officier, mais il n'y en avait pas sur cette mission. J'avais cependant avec moi Tom et Seth, de l'armée de terre, qui, avec leur interprète, étaient en mesure d'intercepter les communications de l'ennemi, aidant ainsi à anticiper ses mouvements et à deviner ses intentions. Nous serions également accompagnés par une quarantaine d'Afghans. Quand tout fut prêt, la moitié de l'effectif, dont mon équipe, embarqua à bord d'un CH-47 pour un vol de quinze minutes sur un cap sud-est en direction de la frontière pakistanaise. Quand nous fûmes sur zone, l'hélicoptère retourna chercher l'autre moitié des hommes.

Je commençai à m'inquiéter un peu en entendant les échanges sur le système de communication interne de l'hélicoptère, le pilote expliquant à l'équipage ce qu'il voyait et ce qu'il ne pouvait pas voir. Le CH-47 étant plus gros qu'un bus scolaire et guère plus qu'une grosse boîte métallique, le pilote ne pouvait voir ce qui se passait dans son dos. Il devait se fier à l'équipage pour avoir une idée des distances à l'arrière. Malgré son ton calme, il semblait évident que l'endroit où il avait prévu de se poser était en réalité bien plus restreint que ce qu'il avait anticipé, et planté d'arbres plus nombreux et plus grands que ce qu'il avait espéré. Compte tenu de cet espace restreint, le pilote décida que le seul moyen d'atterrir consistait à ne poser que les roues arrière. Il lui fallait donc se fier exclusivement aux membres d'équipages à l'arrière tandis qu'ils le guideraient au fur et à mesure (et nous avec) dans cette délicate manœuvre. Je les entendis ainsi annoncer sur le canal radio les distances de sécurité et les ajustements à effectuer, puis enfin « 10, 8, 5, 4, 3, 2, 1 », et je sentis soudain les deux roues arrière toucher le terrain. Je débranchai mon casque audio et sautai de la rampe dans la petite clairière. Nous instaurâmes un rapide périmètre de sécurité et l'hélicoptère redécolla aussitôt.

Quand l'appareil se fut éloigné et que les turbulences provoquées par ses rotors se furent éteintes, je conduisis mes hommes à quelques centaines de mètres de là, où nous attendîmes trois quarts d'heure que l'hélicoptère revienne. Il débarqua les soldats afghans et nous fîmes jonction avant de partir ensemble vers les positions prédéterminées sur la frontière. Ces montagnes sur lesquelles nous devions progresser étaient vraiment impressionnantes. Elles me rappelaient le parc national de Glacier, dans le Montana, ou celui de Grand Teton dans le Wyoming – avec des pentes

terriblement escarpées. Étant le plus expérimenté de tous, je marchai en tête. Mes deux autres SEAL n'avaient pas encore l'expérience du combat car c'était leur premier déploiement, et il n'était pas question que je laisse un Afghan ouvrir la marche. Il s'agissait d'une opération unique et je voulais vraiment m'assurer que nous arriverions bien où nous avions prévu d'arriver.

À mi-chemin, nous laissâmes derrière nous vingt-cinq Afghans afin qu'ils établissent une position de repli dans l'éventualité où il nous faudrait redescendre la pente en combattant. Ils avaient apporté des mortiers et étaient donc en mesure de nous soutenir par des tirs indirects. Je ne leur faisais pas vraiment confiance en termes de précision, mais je ne voulais pas non plus qu'ils nous accompagnent jusqu'au sommet – si nous donnions l'impression d'avoir un effectif trop important, cela risquait de freiner les ardeurs de l'ennemi. Nous poursuivîmes donc la grimpée avec une quinzaine d'Afghans, mon équipe de quatre Américains et l'interprète. Une fois le sommet atteint, je répartis les Afghans en deux groupes positionnés sur mes deux flancs, avec mon équipe au milieu. La distance entre chacune de ces positions latérales et la nôtre au centre était d'environ 150 mètres.

À partir de là, le plan était simple. Il s'agissait d'attendre de voir si nous serions repérés. Nous ne voulions surtout pas révéler la présence d'Américains dans notre groupe car cela aurait dissuadé l'ennemi d'attaquer, ou limité la durée de son offensive. L'ennemi savait qu'une présence américaine entraînait généralement la présence de bombardiers ou d'avions d'attaque à la puissance dévastatrice, raison pour laquelle nous avions même demandé qu'on réduise le dispositif de surveillance aérienne. Une présence aérienne est importante pour de nombreuses raisons : les appareils peuvent observer ce qui se passe dans les environs et rendre compte des mouvements ennemis ou amis ; ils représentent un multiplicateur de forces par leur capacité à larguer des bombes, tirer des missiles ou effectuer des passes canon ; ils peuvent aussi venir récupérer des forces en difficulté sur le terrain et les exfiltrer. D'un autre côté, ces appareils ont tendance à voler trop près pour des équipes comme la mienne qui tâchent de se faire discrètes et génèrent un volume sonore susceptible de donner l'alerte aux locaux. Nous n'avions donc bénéficié que d'un seul appareil dans le ciel, qui avait surveillé la progression de notre patrouille jusqu'à la frontière avant de repartir au bout d'une trentaine de minutes. Nous nous retrouvions donc absolument seuls. Nos positions de combat

avaient été établies sur les plus hauts points du sommet et nous avions étalé des tapis de sol derrière quelques rochers. Nous nous trouvions bien au-dessus de la limite supérieure des arbres, de sorte que le sommet sur lequel nous étions positionnés était entièrement nu. Si des combattants talibans traînaient dans les parages, ils ne tarderaient pas à nous voir. Il ne nous restait plus qu'à attendre.

DES LE LEVER DU SOLEIL, nous commençâmes à voir du mouvement du côté pakistanais de la frontière. Comme nous étions postés sur les hauteurs, bien au-dessus des arbres, nous disposions d'un panorama sur plusieurs kilomètres de part et d'autre de la frontière, ainsi que sur trois vallées successives. C'était vraiment une bonne position. À près de 800 mètres de là, du côté pakistanais de la frontière, nous pouvions ainsi distinguer une sorte de check-point avec six hommes en armes marchant le long d'une zone grillagée flanquée de quelques tentes. Cependant, dans cette partie du monde, ça ne voulait pas forcément dire grand-chose. Nous savions que nous nous trouvions en plein territoire taliban et au cœur des lignes de ravitaillement d'Al-Qaida, et la probabilité qu'il s'agisse d'une enclave militaire pakistanaise amie était plutôt faible. Quoi qu'il en soit, il était évident qu'ils pouvaient nous voir, du moins certains d'entre nous, et ils semblaient discuter de la conduite à tenir.

Après avoir délibéré pendant une trentaine de minutes, quatre de ces hommes armés commencèrent à avancer en direction de notre flanc droit. Cela n'avait rien de très inquiétant : nous tenions les hauteurs et ils étaient inférieurs en nombre. Nous pouvions également les garder sous surveillance tout au long des 800 mètres qu'ils auraient à parcourir. Alors qu'ils se rapprochaient, je remarquai qu'ils portaient tous des uniformes identiques. Il ne s'agissait pas de tenues militaires, plutôt de tenues de miliciens. Nous nous restâmes immobiles sur nos positions, nos armes braquées sur eux. Lorsqu'ils furent à près de 200 mètres de notre flanc droit, ils se mirent à nous interpeller dans différentes langues – à l'exception de l'anglais. J'interrogeai l'interprète qui se trouvait à mes côtés sur ce qu'ils pouvaient bien vouloir, et il me répondit qu'ils invitaient l'officier en charge à venir prendre le thé avec eux. Je demandai alors à notre officier afghan de rejoindre ces hommes en se faisant accompagner de cinq de ses soldats et de prétendre qu'il faisait partie d'une force afghane ayant pour mission de

patrouiller le secteur. Si les hommes en armes l'interrogeaient sur la présence d'Américains, il lui suffirait de répondre qu'il n'y en avait pas.

Nos six Afghans parcoururent les 200 mètres et palabrèrent pendant environ trois quarts d'heure. Ils burent le thé, puis revinrent sur nos positions. Ils m'informèrent alors que ces hommes disaient dépendre du corps des gardes-frontières : une milice composée de Pakistanais, mais financée et armée par les États-Unis afin d'aider à sécuriser la frontière afghano-pakistanaise. C'était un gaspillage d'argent et aucun de ces hommes ne méritait qu'on lui accorde la moindre confiance. Cette région du monde ne respectait aucune loi et peu importait l'argent qui pouvait être dépensé, la frontière ne pouvait être sécurisée. Le fait de procurer des armes à de tels hommes était une aberration.

Mon officier afghan me résuma la teneur de l'entretien qu'ils avaient eu en sirotant leur thé. Le chef des gardes-frontières lui avait indiqué qu'ils craignaient les talibans qui pullulaient dans la région. Il avait cependant demandé à nos Afghans de les aider si jamais ces talibans devaient se montrer et les attaquer et, de même, ses miliciens leur viendraient en aide s'ils étaient attaqués.

C'était évidemment un tissu de mensonges, et je le savais. Il était impossible que l'armée pakistanaise cantonne ainsi quelques hommes livrés à eux-mêmes. Ces miliciens qui avaient offert le thé travaillaient sans doute pour différentes entités, au nombre desquelles se trouvaient certainement les talibans. J'étais même prêt à parier que ces gars tenaient en réalité un check-point taliban et que les choses allaient devenir intéressantes. Heureusement, nous disposions toujours d'une supériorité numérique et d'un avantage stratégique en tenant les hauteurs. Je demandai à Tony de prendre contact par radio avec le centre des opérations tactiques de la base aérienne de Bagram pour leur faire savoir que tout était calme pour l'instant. J'étais heureux que nous puissions encore leur parler chaque fois que nous le désirions.

La matinée s'écoula lentement tandis que nous continuions d'observer le check-point. Vers 10 heures, deux camions gravirent les pentes de la montagne dans sa direction. Il y avait des hommes dans les cabines de ces camions ainsi qu'à l'arrière. Il était tout à fait possible qu'ils viennent simplement apporter du ravitaillement et une relève d'hommes, mais j'en doutais un peu. Les camions s'arrêtèrent au check-point, débarquèrent leurs

hommes, puis repartirent à vide. Et ils revinrent à nouveau, à trois camions cette fois, avec encore plus d'hommes. Et ils revinrent encore une fois.

La marée s'était inversée. Il y avait désormais un effectif de quelques centaines d'hommes visiblement hostiles à quelques centaines de mètres de notre position. Je commençai à soupeser les options qui s'offraient à nous : rester au sommet de la montagne avec quatre Américains et une quinzaine de soldats afghans pour engager le combat contre une force ennemie de quelques centaines de combattant talibans ou d'affiliés à Al-Qaida. Ou entamer un repli discret, rejoindre nos soldats et leurs mortiers positionnés plus bas en retrait et demander qu'un hélicoptère vienne nous exfiltrer en plein jour. Bien que cette seconde option nous oblige à abandonner les hauteurs, elle n'en avait pas moins ma faveur car tout semblait indiquer que le groupe d'hommes fraîchement arrivés était en train de se préparer et ne s'attendait pas à ce que nous partions. Si nous redescendions rapidement et demandions une extraction par hélicoptère, le bruit des rotors pourrait les inciter à faire profil bas. D'autre part, si nous arrivions à nous distancer d'au moins 1 500 mètres du check-point, nous nous retrouverions hors de portée de leurs armes en raison du relief et des limites des portées de tir. Je pris contact par radio avec nos soldats positionnés plus bas, leur résumai la situation et leur indiquai que nous n'allions pas tarder à les rejoindre.

Je vérifiai ensuite que tout le monde était bien prêt à partir et que tous les hommes avaient été briefés sur la situation, puis je conduisis la patrouille sur le chemin du retour car j'avais été en pointe à l'aller et j'étais encore celui qui connaissait le mieux l'itinéraire. Après avoir avancé à marche forcée pendant une dizaine de minutes en direction de notre point de repli, l'officier de mon détachement afghan, que je n'avais encore jamais entendu s'exprimer en anglais, commença à gueuler dans cette langue : « Des mauvais hommes, des mauvais hommes ! »

Il désignait le sommet de la montagne : là-haut, des forces ennemies étaient en train de se scinder en deux groupes. Je me rappelle avoir eu le temps de m'étonner de la vitesse à laquelle ils dévalaient les pentes quand, soudain, nous fûmes pris sous leur feu. Tout le monde chercha à se mettre à l'abri. Je me dépêchai d'aller me planquer derrière un rocher à peine assez gros pour me protéger. Des balles se mirent à siffler tout autour de nous tandis que des coups de feu éclataient de toutes parts. Nous n'avions pas eu le temps de rejoindre notre position de repli, mais nous n'en étions plus très loin. Il me fallait désormais tenter de calculer les coordonnées des tireurs

ennemis afin de pouvoir demander une frappe aérienne. Il serait ensuite temps de demander à être exfiltrés. Mais pour cela, il fallait que je puisse mettre la main sur la radio.

Je cherchai Tony du regard, mais ne pus le voir. Quand nous étions redescendus de la montagne, j'avais réparti mes SEAL dans le groupe afin qu'ils puissent garder un œil sur nos Afghans dans l'éventualité où les choses tourneraient mal. Je regrettais maintenant de ne pas avoir gardé Tony près de moi. Je pouvais le contacter via son oreillette, mais la situation était confuse et j'aurais préféré qu'il soit à côté de moi afin d'éviter toute incompréhension. Je n'avais pas envisagé que l'ennemi puisse nous frapper si rapidement et avec une telle efficacité.

En haut de la pente, je pouvais voir que les gars qui voulaient nous tuer effectuaient une manœuvre de type appui-couverture-débordement. Cinq ou six hommes se plaquaient au sol et ouvraient le feu de manière continue pour nous obliger à garder la tête baissée. Pendant qu'ils tiraient, un autre groupe d'hommes avançait sur notre flanc afin de grignoter l'espace du champ de bataille et nous encercler. Et ça fonctionnait plutôt pas mal. Dès que le groupe en progression avait couvert une distance suffisante, ses hommes se plaquaient à leur tour au sol afin de nous tirer dessus. Le groupe qui les avait appuyés juste avant pouvait alors se relever et commencer à manœuvrer à son tour. Ils disposaient également d'équipes RPG qui appliquaient la même tactique. L'une de ces équipes nous balançait des roquettes sur la gueule pendant que l'autre progressait, puis les rôles s'inversaient. C'était une manière très efficace de nous obliger à garder la tête baissée car les tirs de roquettes étaient à la fois bruyants et effrayants, et il était très difficile de deviner l'origine d'un tir. Toutes ces équipes se trouvaient à quelques centaines de mètres derrière nous, à l'est, et elles se déployaient désormais sur la montagne au nord aussi bien qu'au sud. La situation ne se présentait pas sous les meilleurs auspices.

Et cela ne fit qu'empirer. Le rugissement aigu et les explosions assourdissantes de tirs de mortiers annonça une escalade des moyens déployés par nos ennemis. La trajectoire des obus laissait penser que les servants de mortiers se trouvaient au niveau du check-point que nous avions observé le matin même. Je n'avais alors repéré aucun mortier, mais ils pouvaient tout à fait avoir été dissimulés quelque part, ou avoir été transportés dans l'un des camions que nous avions vus. Dans un cas comme dans l'autre, les obus tapaient suffisamment près de nos positions pour nous

faire flipper. L'ennemi était organisé et motivé, et j'avais la certitude qu'il pensait toujours s'en prendre à une petite unité de l'armée afghane ne disposant d'aucun soutien aérien. Autrement dit, il allait continuer jusqu'à ce que nous soyons tous morts. Il fallait vraiment que je mette la main sur Tony, mais je n'avais toujours aucune idée de l'endroit où il se trouvait.

Toujours planqué derrière mon petit rocher, je relevai la tête de quelques centimètres afin de balayer le champ de bataille du regard. Je pouvais entendre les balles siffler au-dessus de moi tandis que les explosions de roquettes retentissaient tout autour. Légèrement devant moi, l'officier afghan qui s'était exprimé pour la première fois en anglais quelques minutes plus tôt commença à ramper vers le sommet afin de tenter de trouver une position haute quand une roquette vint exploser droit dans son sac à dos et sembla le pulvériser. Sa casquette s'envola et son corps dégringola la pente en heurtant violemment les rochers. J'avais déjà vu pas mal de gens mourir avant, et cela y ressemblait pas mal. *OK, les choses deviennent vraiment sérieuses*, pensai-je. *On vient de perdre notre premier homme*. Je n'en fus que plus ébahi quand je le vis se redresser sur son séant et regarder autour de lui d'un air hébété. Il épousseta sa tenue et, pour je ne sais quelle raison, nos regards se croisèrent et s'accrochèrent pendant un moment qui me sembla durer une éternité. Puis il s'exprima pour la deuxième fois en anglais, en hurlant, le pouce levé : « OK, USA ! »

Et il repartit en courant vers le fusil qu'il avait perdu au cours de sa culbute. Je fus soulagé de voir qu'il était toujours vivant et allait pouvoir riposter aux tirs ennemis. Je me dis également que je n'avais jamais rien vu d'aussi incroyable, mais cette journée était encore loin d'être finie et elle me réserverait bien d'autres surprises.

Coincé derrière mon rocher sans pouvoir rien faire d'autre que regarder l'inimaginable se dérouler autour de moi, je savais que j'avais besoin de soutien aérien. J'avais besoin de bombes. J'avais besoin de mettre la main sur la radio. J'avais besoin de trouver Tony. Je finis par le localiser, planqué derrière quelques rochers et un bosquet d'arbres, à environ 150 mètres de moi. Il était accroupi et ripostait aux tirs ennemis, mais il ne parlait pas dans le casque-micro de sa radio – ce qui était probablement la bonne conduite à tenir, et ce pour deux raisons. Tout d'abord, il fallait qu'un plan soit conçu et il n'avait personne à côté de lui pour le lui communiquer. Ensuite, il ne s'était encore jamais retrouvé en situation de combat et il était sans doute un peu hésitant à l'idée de demander lui-même une frappe aérienne sur un

check-point situé de l'autre côté de la frontière, dans un pays avec lequel nous n'étions pas en guerre. Il fallait que je le rejoigne afin de lui dire où nous avions besoin de frappes aériennes et de le rassurer sur le fait que nos règles d'engagement nous permettaient, compte tenu de la situation, de larguer des bombes sur le Pakistan. Le seul problème – du moins, *l'un* de mes problèmes –, c'est qu'il me fallait traverser un terrain à découvert en plein jour au beau milieu d'une foule d'ennemis me balançant toutes sortes de pruneaux sur la gueule.

Le souvenir d'un de mes premiers cours de formation élémentaire SEAL à la guerre terrestre me revint en mémoire : sur le terrain, un opérateur porte trois « couches d'équipements ». La première couche est constituée de la tenue et de tout ce que contient la ceinture de combat : le kit médical, l'argent, le poignard et tout ce que peuvent renfermer les poches. La deuxième couche se compose du gilet tactique passé sur les épaules, avec les chargeurs, la réserve d'eau, les grenades et les moyens radio. La troisième est constituée du sac à dos, qui contient des réserves de nourriture, un supplément de réserve d'eau, un sac de couchage, un tapis de sol et tout ce qui peut venir en complément sans pour autant être essentiel. Le raisonnement qui sous-tend cette manière d'organiser son matériel, c'est que l'opérateur peut se débarrasser d'une ou de plusieurs couches dans un certain ordre si la situation s'avère désespérée, lui permettant ainsi de se mouvoir bien plus rapidement. La troisième couche d'équipement est celle qui sera abandonnée la première, car elle ne contient rien d'essentiel à la survie. Je n'avais jamais entendu dire que quelqu'un avait procédé ainsi, mais c'était en tout cas ce qu'affirmait le manuel d'instruction.

Les tirs ennemis se faisaient de plus en plus intenses, nous visant depuis au moins sept positions différentes, sans compter les explosions d'obus de mortiers ou de roquettes. Il était temps de se bouger. Ou d'en finir. Je me débarrassai de mon sac à dos et commençai à courir en direction de Tony. Tout en cavalant, je me rappelle avoir pensé : *Putain, je suis plus léger et plus rapide, le manuel avait raison !*

Arrivé sur la position de Tony, je me jetai sur lui et lui lançai :

« OK, tu te rappelles ce check-point ? C'est là que se trouvent les mortiers qui nous pilonnent. C'est leur poste de commandement, tu demandes une frappe aérienne avec ce que les avions ont sous les ailes. Aux pilotes de choisir. Magne-toi !

– Désolé, boss, répliqua Tony. Y a que dalle. Pas d'avion, pas de bombardier, pas d'hélicoptère.

– Quand est-ce qu'ils arrivent ?

– On dirait que personne n'en sait rien. »

Nous devions crier pour nous entendre par-dessus le bruit de la fusillade. Et pendant ce temps-là, je continuais à voir l'ennemi manœuvrer le long d'une pente escarpée vers l'est afin de nous prendre en tenaille sur nos deux flancs. D'autres combattants avançaient droit sur nous. Comme ils avaient réussi à nous clouer au sol, ils étaient plutôt libres d'aller où bon leur semblait. Nous ripostions comme nous le pouvions, mais la tête baissée, et depuis une position inférieure. Inutile de dire que nos tirs n'étaient pas d'une grande efficacité. Je ne connais pas d'impression plus désagréable au monde que celle d'avoir un ennemi qui vous tire dessus de manière très efficace alors même que vos propres balles n'ont aucune chance de le frapper. Ça ne me plaisait vraiment pas.

Alors que j'analysais la situation plutôt délicate dans laquelle nous nous trouvions, l'un de mes gars me hurla : « Eh, Rob, le soutien aérien, ce serait mieux maintenant plutôt que jamais !

– Je suis dessus ! », répondis-je.

Finalement, Tony parvint à entrer en contact avec l'une de nos bases d'opérations avancée dans la région, qui disposait de moyens d'artillerie et allait pouvoir entrer en scène. Ils refusèrent cependant de prendre pour cible le check-point situé au Pakistan et se contentèrent d'accepter de tirer leurs obus sur les positions ennemies qui nous surplombaient sur la montagne. Quelques obus vinrent ainsi frapper l'ennemi, mais se révélèrent d'une efficacité plus que limitée. Le temps que nous indiquions où nous souhaitions les voir frapper, les combattants ennemis avaient déjà eu le temps de bouger. Ces tirs d'artillerie ne furent donc rien de plus que quelques explosions hasardeuses sur le champ de bataille, comme si nous n'en avions pas déjà assez comme cela.

Les forces ennemies continuèrent à resserrer leur étau, à tel point que je pouvais désormais les entendre s'interpeller entre eux. Les combattants parlaient surtout en pachtoune, mais je me rappelle avoir également entendu de l'arabe. Ce qui voulait dire Al-Qaida. Mais putain, où donc étaient nos avions ?

UN GROUPE D'ENNEMIS SE RAPPROCHA SI PRÈS de nous que je pus dévisager l'un des types qui nous tiraient dessus. Il était équipé d'une mitrailleuse à bande et avait la peau claire, avec une grosse barbe rousse. Il me ressemblait étonnamment. C'était vraiment étrange. Il était peut-être originaire de la région – le fils illégitime d'un soldat soviétique –, mais il pouvait également s'agir d'un Tchétchène. Ceux-ci avaient déjà été repérés dans la région, surtout avant le début de la guerre, mais ils continuaient à traîner dans le coin en faisant toujours preuve de la même cruauté. Quoi qu'il en soit, ce mec me visait sans relâche tout en gueulant *« Allahou akbar ! »* (Dieu est le plus grand), sans que je puisse vraiment savoir ce qui, de ses braillements ou de ses rafales, était le plus énervant. Seuls les quelques rochers derrière lesquels j'étais tapi m'empêchaient d'être frappé par ses balles.

Mes deux gars de l'armée de terre, Seth et Tom, se trouvaient derrière moi avec leur interprète. Ils parvinrent à ramper jusqu'à moi pour me confier ce qu'ils avaient appris. Ils avaient intercepté les communications de l'ennemi que leur interprète avait traduites. Ils m'apprirent ainsi qu'un homme, qu'ils appelaient simplement « Commandant », transmettait ses ordres aux combattants sur leurs radios portatives. Tout cela m'indiquait que ces hommes étaient plutôt bien organisés et que leur boss se trouvait sur la montagne – peut-être même s'agissait-il de Zabit Jalil, celui dont je voulais la tête.

L'ennemi continuait à manœuvrer et à tirer, les impacts de RPG et de mortiers ne cessant de se rapprocher de nos positions. La situation était réellement devenue sérieuse, surtout avec ce connard à la peau claire qui ne pouvait s'empêcher de beugler en nous tirant dessus : *« Allahou akbar ! Allahou akbar ! Allahou akbar ! »* Des balles venaient frapper sans répit les rochers derrière lesquels nous étions abrités avant de ricocher autour de nous au milieu des explosions, mais le pire était encore les roquettes qui explosaient en vol : leurs déflagrations faisaient pleuvoir des fragments d'acier sur nos positions. Tous ces bruits se fondaient dans un maelström écœurant. Le temps ne s'était pas suspendu, il semblait plutôt tourner en boucle. Je ne cessais de vouloir relever la tête pour voir si mes jambes étaient toujours là, avant de me rappeler aussitôt que cela pourrait me valoir d'avoir le crâne éclaté ; je ne cessais d'ordonner à Tony de me donner des nouvelles des avions et je ne cessais d'entendre ce mec qui visiblement

avait une dent contre moi et continuait à tirer avec sa mitrailleuse à bande en gueulant que « Dieu est le plus grand ».

Cela dura une éternité ou, d'après ma montre, plus d'une heure. Une heure au beau milieu d'une fusillade, alors que vous êtes encerclé, est une *très longue* heure. L'ennemi faisait vraiment du bon boulot avec son tir de barrage qui nous obligeait à garder la tête baissée. Je ne pus même pas tirer un seul coup de feu pendant ces soixante minutes. Tony, lui, passa tout son temps à la radio à régler les tirs d'appui d'artillerie ou à tenter de coordonner des frappes aériennes depuis les bases proches. Notre troisième SEAL avait réussi à trouver une bonne position sur une petite butte sur notre droite à partir de laquelle il arrivait de temps à autre à placer quelques tirs. Certains de nos Afghans faisaient aboyer de manière sporadique leurs mitrailleuses à bande, ce qui aidait à ralentir l'avancée de l'ennemi. De mon côté, j'avais conscience que le calibre 5,56 mm de mon HK416 ne frapperait pas l'ennemi de manière très efficace et qu'il valait mieux conserver mes munitions pour l'instant. Je ne savais pas combien de temps cette fusillade allait encore durer et je n'avais que quatre chargeurs. Chacune de mes balles comptait. Je n'arrêtais pas de penser à la rapidité avec laquelle les événements s'étaient enchaînés, au tumulte et au chaos et à la possibilité que tout cela se fige pour l'éternité. Le mot le plus lourd de sens était « éternité ». *Putain, c'est pour de vrai*. Je me demandai quel serait l'effet d'une balle en plein crâne. *Est-ce que ça ferait mal ? Est-ce que je sentirais même quelque chose ? Bon Dieu, j'aimerais bien que la nuit tombe, quand fera-t-il nuit ? Fait chier, il n'est que midi. La journée va être longue. Si toutefois j'en vois le bout.*

L'ennemi essayait de nous obliger à nous replier dans une vallée au sud, sur notre droite. Je voyais que d'autres combattants ennemis étaient en train de se mettre en place au-dessus de l'extrémité sud de cette vallée afin de nous prendre en tenaille lorsque nous y serions acculés. Nous étions pour l'heure cloués sur place, j'étais quasiment couché sur Tony, et je ne cessais de me prodiguer des paroles d'encouragement. « Pas question de se replier dans cette vallée. Il te faut vraiment trouver de l'aide car c'est toi qui vas choisir la colline sur laquelle tu vas crever, pas eux. »

Tandis que je murmurais ces paroles dans mon for intérieur, deux traçantes vinrent zébrer l'espace entre le canon de mon fusil et mon oreille. Je vis leur sillage, j'entendis leur sifflement et elles me parurent semblables à deux effroyables insectes qui auraient fusé à pleine vitesse sur leur proie.

Je cessai de songer aux enjeux tactiques et me mis à penser à ma famille. Je soliloquai : *Tu ne vas pas tarder à t'en prendre une en pleine gueule, tu ferais mieux d'être prêt. Ça ne va pas tarder. Ça ne va pas tarder. Ça ne va pas tarder.*

« Rob !, gueula alors Tony. J'ai *Bones 22* en liaison radio. Il est prêt à larguer ! »

Pour être honnête, compte tenu du nombre d'indicatifs radio qui existaient, je n'avais aucune idée du genre d'appareil que pouvait être *Bones 22*, mais je m'en fichais royalement. Mon transmetteur m'avait informé qu'il était prêt à larguer, ce qui voulait dire que des bombes allaient pleuvoir, et des bombes étaient ce dont nous avions besoin.

« Dis-lui de larguer ce qu'il juge nécessaire sur le check-point.

– Je ne peux pas, Rob, les piles de ma radio viennent de lâcher !

– Putain, mais change-les !

– Impossible, c'est toi qui a les piles de rechange…

– OK, elles sont dans mon sac à dos… Oh, putain ! »

C'était le sac à dos dont j'avais cru bon de me débarrasser. Je l'avais abandonné en plein terrain découvert, derrière quelques petits rochers à peu près inefficaces en termes de couverture. Nous avions cependant besoin de ces piles, et je devais absolument aller les chercher. Mais avant, il me fallait reprendre mes esprits. Par réflexe, je plongeai la main dans ma poche et récupérai ma boîte de tabac à chiquer. Je plaçai une portion de tabac sous ma lèvre inférieure, remis la boîte dans ma poche et tendis mon fusil à Tony. Je devais être le plus rapide possible et mon arme ne représenterait qu'une charge inutile – je n'aurais de toute manière pas le temps de tirer. Je devais juste courir, ouvrir le sac à dos, récupérer les piles et revenir à toute blinde, à moins que je ne me fasse flinguer au cours de ma cavalcade.

« Je reviens tout de suite. »

Je me redressai et avalai les 150 mètres qui me séparaient de mon sac à dos avec le sentiment de m'être transformé en Forrest Gump. Je savais que mes hommes me couvriraient de leurs tirs du mieux possible bien qu'étant eux-mêmes pris sous la mitraille ennemie. Le problème, c'est que ça ne suffit pas. Les tirs ennemis s'intensifièrent dès que je fus à découvert et les hurlements de mon nouvel ami – *« Allahou akbar »* – m'accompagnèrent tout au long de ma course. Durant ce sprint qui me parut durer une éternité, j'imaginai qu'une fois arrivé près du sac à dos je pourrais trouver un

semblant de couverture, ouvrir le sac, récupérer les piles, prendre une grande inspiration et revenir au galop. Le plan me sembla idéal jusqu'à ce que j'atteigne le sac à dos. Les rochers ne procuraient quasiment aucune couverture. Mon sac à dos était frappé par des balles et je ne pus m'empêcher de penser : « Quelle merde ! »

J'ouvris le sac là où il se trouvait et plongeai les mains à l'intérieur pour récupérer les deux piles carrées. Évidemment, elles étaient tout au fond ! Je les pris, me relevai et repartis comme un dératé pour mes 150 mètres retour au milieu des balles qui continuaient de siffler à mes oreilles, des explosions qui soulevaient des gerbes de terre çà et là et, bien sûr, des imprécations de l'autre connard. Je crus ne jamais pouvoir revenir sur la position que j'avais quittée, mais je parvins je ne sais trop comment à refermer la distance, à repasser devant Seth et Tom, et à jeter les piles à Tony. « Tu te démerdes pour les déballer ! », haletai-je.

Je récupérai mon fusil tandis que Tony déchirait l'emballage plastique des piles, puis me retournai pour fouiller dans ma poche à la recherche de ma boîte de tabac à chiquer. En m'en fourrant une nouvelle portion sous la lèvre, j'entendis quelqu'un derrière moi hurler : « Eh, Rob, tu viens vraiment de t'offrir une nouvelle chique au milieu de toute cette merde ? » C'était Seth.

« Non, mon pote, répondis-je, j'ai juste rafraîchi la vieille ! »

Tony se hâta de changer les piles et réinitialisa aussitôt le contact avec *Bones 22* sur les ondes. Un drone non armé avait également fait son apparition dans le ciel et il nous apprit que l'ennemi posté sur la montagne se ravitaillait en obus de mortiers et en munitions au check-point de l'autre côté de la frontière. Le pilote de *Bones 22*, Tony et moi tombâmes d'accord sur le fait que nos règles d'engagement nous autorisaient à larguer quatre bombes GPS sur le check-point, même si cela signifiait bombarder le Pakistan. *Bones 22* allait larguer ses quatre bombes, dont trois de 900 kg chacune qui destinées à exploser dans les airs en formation de triangle juste au-dessus du check-point. La quatrième serait une bombe de 225 kg qui impacterait à la surface, au beau milieu du check-point. Ça allait faire un magnifique feu d'artifice.

Tony annonça : « Bombes larguées, impact dans deux minutes ! »

« Deux minutes ??? Mais putain, il les largue depuis une navette spatiale ??? On a besoin de ces bombes tout de suite ! »

C’est alors que je compris que *Bones 22* n’était autre qu’un bombardier B-1 volant à une altitude de près de 15 000 mètres. J’imagine qu’une telle frappe ne pouvait pas s’effectuer en un clin d’œil.

Durant l’attente, le feu ennemi fut à son comble. De même que les *« Allahou akbar ! »*… Putain, ce mec commençait vraiment à me gonfler, et il s’était encore rapproché. Mais je savais que ce serait bientôt à moi de jouer. Jusque-là je n’avais guère pu riposter puisqu’il disposait d’une arme plus puissante et d’une position plus avantageuse que moi, mais je savais quelque chose qu’il ignorait : la situation allait s’inverser. Il fallait juste garder la tête baissée et patienter. Étant plus ou moins allongé sur le dos, je pouvais lever les yeux vers la montagne dans la direction du check-point. Il ne se trouvait qu’à un kilomètre de distance et il n’allait plus tarder à partir en fumée. Quant à cette journée de merde, elle n’allait pas tarder à se transformer en une journée de rêve.

Ce ne fut tout d’abord pas très audible, mais un chuintement se fit entendre, de plus en plus fort. C’était le son que faisaient les quatre bombes fusant à vitesse terminale depuis le paradis. *ZzzzzzzzzBABOOUM !*

Une incroyable boule de feu illumina l’horizon avant que je ne ressente presque aussitôt le souffle de ces 3 tonnes d’explosifs qui venaient d’annihiler la base arrière de l’ennemi. Une vague d’euphorie me gagna. Un simple *boum* avait suffi. Les tirs cessèrent. Tous ceux qui se trouvaient à l’intérieur du check-point avaient certainement été désintégrés. Quant aux autres combattants, ils devaient être en train de réaliser qu’ils n’avaient pas attaqué une petite formation de soldats afghans et qu’il y avait des Américains parmi eux. Des Américains *très* en colère.

Ils en furent plus que décontenancés, notamment le connard qui n’avait cessé de me hurler dessus. Il cessa aussitôt de beugler et se mit à genoux pour jeter un coup d’œil par-dessus son épaule en direction de l’origine de l’explosion. Il se trouvait à environ 75 mètres de moi. Je profitai de ce moment d’inattention et, tout en prenant un malin plaisir à gueuler *« Allahou akbar, fils de pute ! »*, je lui tirai plusieurs balles dans le crâne. Il s’effondra. Je pus enfin me redresser sur un genou et observer ce qui se passait sur le champ de bataille.

Je pouvais voir la plupart des positions ennemies et remarquai que les combattants avaient tous commencé à se replier. Ils lâchaient encore quelques rafales à l’aveuglette, mais ils voulaient surtout regagner le côté pakistanais de la frontière. En tout cas, et c’était la preuve que la première

frappe avait réussi, les tirs de mortiers avaient définitivement cessé. Je n'en jugeai pas moins que nous nous trouvions toujours dans une situation dangereuse et que nous étions toujours accrochés par l'ennemi.

La plupart d'entre eux tentaient de rejoindre la vallée qui se trouvait juste devant nous, à 300 mètres environ de la position du barbu roux que je venais d'abattre. Elle semblait représenter la meilleure option pour se mettre à l'abri des frappes aériennes et tenter de rejoindre le check-point et leurs véhicules – ou ce qu'il en restait. Ceux qui s'étaient trouvés en position d'embuscade sur notre flanc sud progressaient désormais vers le nord-est dans l'intention de rejoindre, eux aussi, le check-point. La plupart d'entre eux n'avaient sans doute pas réalisé qu'ils ne trouveraient plus grand-chose sur leur base de repli.

Tout en observant ces mouvements, j'aidai Tony à calculer des coordonnées pour quatre autres frappes dans la vallée qui s'étalait devant nous. Nous les dictâmes au B-1, et *Bones 22* ne tarda pas à larguer de nouveau. Deux minutes plus tard, quatre nouvelles explosions se succédèrent d'ouest en est le long de la vallée. Sans être « dangereusement proches », les impacts le furent assez pour que nous ressentions à chaque fois leur souffle. Les quatre déflagrations illuminèrent toute la vallée et, quand la fumée se dissipa, je vis même des combattants ennemis courir, les vêtements en feu.

L'ennemi était désormais en mode panique tandis qu'il se repliait vers le sommet de la montagne pour rejoindre la frontière. Les hommes couraient à découvert, visibles par nous et par nos avions dans le ciel. Comme ils s'éloignaient de nos positions, nous commençâmes à nous fier à ce que les pilotes pouvaient observer. En ma qualité de commandant des forces terrestres, j'étais responsable de tout ce qui pourrait se produire.

On m'informa alors de l'arrivée d'un nouvel appareil. Il avait pour indicatif *Dude 12*, ce qui ne manqua pas de me réjouir. *Dude* était un F-15, et ces méchantes bêtes étaient habituellement conduites par de jeunes pilotes couillus, des mecs qui ne rechignent pas à larguer quelques bombes sur le Pakistan. On m'informa ensuite que les insurgés avaient atteint le Pakistan et ne fuyaient plus. Ils tentaient même de se regrouper pour établir de nouvelles positions, persuadés qu'ils étaient de se trouver désormais à l'abri. Ils se trompaient.

« Tony, demandai-je, informe *Dude* qu'il a l'autorisation de taper leurs positions. On a une identification positive et je considère que nous sommes

toujours accrochés. »

Tony s'exécuta et *Dude* plongea vers eux. J'aurais adoré être une petite souris dans le cockpit, à l'écoute de ce que le pilote annonçait à la radio tandis qu'il piquait vers ces troupes à découvert afin de leur larguer quelques bombes. Les insurgés se trouvaient au Pakistan, prenant sans doute le temps de souffler, sûrs et certains d'être intouchables. Mais là encore, je savais quelque chose qu'ils ignoraient et qu'ils n'allaient pas tarder à apprendre. *Dude* largua quatre bombes de 225 kg en plein dans le mille. Ceux qui ne furent pas directement carbonisés se carapatèrent à nouveau. Ils n'avaient d'autre choix que de fuir vers l'intérieur du Pakistan, aussi vite que leurs jambes le leur permettaient.

À ce moment, nous ne pouvions que nous fier aux pilotes et à leurs caméras embarquées. Il ne nous était plus possible de voir les combattants ennemis, mais nous suivions leur progression via les échanges radio. Quelques minutes plus tard, *Booum ! Booum ! Booum ! Booum !* Quatre autres bombes GPS venaient d'être larguées par *Dude* à près de 2 kilomètres de la frontière, côté Pakistan. Monstrueux ! Je me rappelle avoir songé : *Putain, mon boss ne va pas manquer de m'en parler la prochaine fois que je vais le croiser.*

Le champ de bataille sur lequel nous nous trouvions était désormais relativement sûr. Il y avait encore un paquet de munitions qui traînaient un peu partout et Dieu sait combien de roquettes non explosées, mais des hélicoptères avaient également fait leur apparition afin de venir nous exfiltrer. Ils étaient au nombre de trois – un CH-47 et deux H-60 Black Hawk. La plupart des Afghans et certains de leurs conseillers embarqueraient à bord du CH-47, le reste à bord de l'un des deux Black Hawk. Ma petite équipe d'Américains partirait dans le deuxième Black Hawk. Je quitterais le sol en dernier.

Les deux premiers hélicoptères se posèrent, embarquèrent leur monde et redécollèrent aussitôt. Le troisième ventilo, mon Black Hawk, se posa en dernier. Je fis signe à Tony et à Jesse, puis à Tom, Seth et leur interprète d'embarquer, enfin je les suivis. J'avais beaucoup voyagé à bord d'hélicoptères durant mes précédents déploiements, mais ce vol avait une saveur toute particulière. Je m'assis à même le sol de la carlingue, les jambes pendant dans le vide du côté droit. Je voulais pouvoir observer le champ de bataille tandis que nous nous envolerions sur un cap sud-nord-ouest. Le relief était dévasté et noyé dans la fumée, mais le paysage était à

couper le souffle. Le survol de ces falaises escarpées, de ces forêts et de la rivière Kounar me sembla une chose merveilleuse. Et, oui, putain, que c'était bon d'être vivant !

C'est alors qu'une pensée me frappa : j'avais vécu la fusillade la plus intense de toute ma carrière, une fusillade qui s'était prolongée pendant plus d'une heure, et je n'avais utilisé qu'un chargeur et demi – soit, en tout et pour tout, 45 balles.

QUAND LES HÉLICOPTÈRES SE POSÈRENT sur la base avancée, tout le monde vint à notre rencontre. Je tombai sur Tom, le commandant de la base, qui semblait ravi de ce qui s'était passé. Arborant un large sourire, il me demanda si un verre de Jack Daniel's me ferait plaisir. Je répondis par l'affirmative et nous entrâmes dans son baraquement.

Tandis que nous dégustions son whisky, il me dit : « Tu sais, nous ne sommes pas en guerre contre le Pakistan.

– Nous l'étions, aujourd'hui », répliquai-je.

Il me demanda alors : « Ton avis ?

– Eh bien, tout d'abord, je suis sacrément heureux d'être toujours en vie, et que mes hommes le soient aussi, même si quelques-uns de nos Afghans sont légèrement blessés. Mais c'est vraiment dommage qu'il nous ait fallu attendre une heure pour bénéficier d'un soutien aérien pendant qu'on s'en prenait plein la tronche. Cela dit, je pense que j'aurai droit à une *Silver Star*, à moins que je n'hérite d'un ticket pour Leavenworth. Qu'est-ce que tu en penses ?

– Je pense en effet que ce sera l'un ou l'autre. »

Une *Silver Star*, la troisième plus haute décoration militaire pour bravoure au combat – après la *Distinguished Service Cross* (ou *Navy Cross*) et la *Medal of Honor* – est décernée lorsque vous vous comportez au combat d'une manière susceptible d'entraîner votre mort, mais que vous parvenez contre toute attente à emporter la victoire alors que vous étiez proche de l'anéantissement. Ce n'est pas une décoration évidente à recevoir. C'était une option très peu probable, mais pas impossible non plus.

Il était beaucoup plus probable, en revanche, que j'aille faire un tour à Leavenworth – la prison militaire dans laquelle on croupissait pour avoir, par exemple, ouvert les hostilités dans un pays frontalier se prétendant allié des États-Unis.

Au final, les deux parties en présence menèrent leur propre enquête. Le Pakistan affirma que la bataille avait commencé par une attaque injustifiée contre une unité de gardes-frontières et un check-point militaire pakistanais, et que ces derniers n'avaient fait que se défendre avec l'aide d'une tribu locale, mais qu'ils avaient été submergés par la puissance aérienne américaine – ce qui avait entraîné la mort de onze soldats pakistanais.

De notre côté, nous fûmes soumis à interrogatoire par deux généraux américains. Ils nous questionnèrent tous, Tony, Jesse et moi, et nous informèrent qu'ils disposaient d'enregistrements vidéo de toute la bataille, depuis son origine – des images qu'ils n'avaient pas montrées aux Pakistanais. Ces images prouvaient que nous avions été attaqués depuis le Pakistan et que nos ennemis avaient été ravitaillés en munitions depuis ce pays. Nous avions donc bien agi en conformité avec nos règles d'engagement et l'affaire n'alla pas plus loin. Les images furent montrées plus tard aux Pakistanais et sont aujourd'hui disponibles sur Internet. Raison pour laquelle je n'allai finalement pas à Leavenworth. Les généraux optèrent plutôt pour la médaille.

Nous ne sûmes jamais quel fut le bilan de cette bataille, sinon à travers un réseau d'informateurs grassement rémunérés. Bien que le Pakistan eut reconnu la mort de onze soldats, dont les obsèques firent la une des médias locaux sur fond de protestations classiques du type « À bas l'Amérique », j'entendis parler d'une centaine de tués. Nous ne connaîtrons probablement jamais la vérité.

Je n'en continuai pas moins à m'enquérir du sort de Zabit Jalil, me demandant si nous avions finalement réussi à rendre justice. Les seules informations que je reçus m'apprirent qu'il avait été blessé dans les bombardements. Il s'était fait trouer le torse et déchiqueter une fesse.

Lorsque j'entendis cela, je ne pus m'empêcher de m'exclamer : « Ce que tu veux dire par là, c'est que j'ai réussi à lui balancer une bombe dans le cul ? »

Passer d'un stade où vous vous sentez en danger de mort à celui où vous avez pleinement conscience de vous en être sorti vivant nécessite un certain temps d'adaptation. C'est un peu comme si vous erriez dans une autre dimension. L'une des premières pensées qui me vint à l'esprit fut que je devais appeler ma famille. Ils n'avaient pas eu de mes nouvelles depuis trois jours et je savais que mon père, en particulier, m'imaginait toujours plongé dans les pires situations. Certes, cette fois-ci, il n'avait pas vraiment

tort. Je l'appelai pour lui dire que je m'étais retrouvé au milieu d'une bataille, mais que tout allait bien. Je ne lui fournirais pas plus de détails avant mon retour au pays. Quant à ma mère, même quand je fus rentré, elle ne voulut rien savoir de plus. Elle craignait que mes histoires n'ajoutent des détails à ses cauchemars.

Je fis venir ma famille pour la cérémonie de remise de ma *Silver Star* à Virginia Beach. Cela représentait à mes yeux un événement aussi fort que ma remise de brevet SEAL et je trouvais important que mes proches y participent.

Avant même que je ne m'engage dans la Navy, ma mère s'était toujours montrée inquiète à l'idée que je puisse me blesser – alors que je me comportais comme n'importe quel autre gamin du Montana. Je devais donc régulièrement lui dire : « Maman, arrête de t'inquiéter, je suis appelé à faire quelque chose de spécial. » Elle s'inquiéta encore plus quand je commençai à être déployé à l'étranger, alors même que les événements du 11-Septembre ne s'étaient pas encore produits. « Maman, arrête de t'inquiéter, je suis appelé à faire quelque chose de spécial. Détends-toi. » Arriva le 11-Septembre, et je continuai à tenter de la rassurer : « Il ne se passe pas grand-chose, ne t'inquiète pas. Je suis appelé à faire quelque chose de spécial. »

Puis vint l'heure de ma cérémonie de remise de la *Silver Star* et elle entendit lire la citation qui l'accompagnait. Elle ne put s'empêcher de paniquer en entendant les détails de l'action qui me valait cette médaille et ils lui semblèrent encore pires que tout ce qu'elle avait pu imaginer. Cette fois-ci, il était difficile de prétendre que ce n'était pas grand-chose, aussi je me contentai de la réconforter en affirmant : « Maman, je te le promets, c'est la dernière fois. Je n'aurai plus jamais de *Silver Star*. »

---

1. Accrochage avec l'ennemi.
2. Identification positive.

Chapitre 17

Le mercredi 8 avril 2009, le capitaine du porte-conteneurs *Maersk Alabama*, Richard Phillips, fut pris en otage par quatre pirates somaliens au large des côtes est-africaines. Au cours de cette épreuve, Phillips dut monter à bord d'un canot de sauvetage couvert, où il attendit d'être conduit vers son destin. Les pirates essayèrent de piloter le canot jusqu'à la Somalie, pays sans loi, afin de tenter d'y négocier une rançon auprès des États-Unis ou de revendre leur otage américain à Al-Shabaab, un groupe terroriste lié à Al-Qaida.

Tandis que Phillips se morfondait dans l'espace exigu et surchauffé du canot de sauvetage, s'attendant à trouver la mort d'une minute à l'autre, des bâtiments de guerre de l'US Navy se détournaient vers les lieux de la prise d'otage bien qu'ils ne disposent pas des personnels spécialisés nécessaires pour tenter une opération de sauvetage. Les navires bloquèrent la route des pirates et envoyèrent des hélicoptères se mettre en stationnaire au-dessus du canot contrôlé par les pirates afin de rendre sa navigation plus difficile, mais ils ne purent qu'assister, impuissants, à la tentative d'évasion du capitaine pris en otage, qui sauta dans l'océan Indien. Il fut rapidement récupéré par les pirates.

Ces derniers savaient qu'il leur était presque impossible de rejoindre la côte, mais ils avaient également conscience que la vie du capitaine leur permettait de négocier. La situation se retrouva figée lorsque le canot de sauvetage se retrouva à court de carburant. Après une difficile négociation, les pirates acceptèrent de se faire remorquer par le destroyer USS *Bainbridge*. La tension ne cessa cependant de monter au sein des deux parties en présence.

Pendant ce temps, au pays, nous étions informés de la situation en temps réel. Nous savions que la dimension politique allait jouer un rôle important

dans la résolution de cette crise. Nous commençâmes aussitôt à planifier une opération, excités à l'idée d'avoir à intervenir dans une telle configuration. Mais même si nous n'avions jamais cessé de nous entraîner pour une telle éventualité et que nous étions les plus compétents au monde pour intervenir, le Team [redacted] n'avait encore jamais opéré de libération d'otages en pleine mer. Si des SEAL avaient déjà été « tarponnés[1] » par le passé, ils n'avaient jamais eu l'opportunité d'aller jusqu'à presser la détente par la suite. Il en irait autrement cette fois-ci.

Nous commençâmes à envisager toutes les options. Il nous fallut planifier et planifier encore. Vous pourriez penser que nous avions imaginé tous les cas de figure en vingt-cinq ans de planification, mais nous n'avions jamais pensé à une prise d'otage à bord d'un canot de sauvetage fermé remorqué par un destroyer de la Navy. Ce canot doté d'un toit faisait environ 8,50 mètres de long, avec une seule porte à l'arrière et une trappe à l'avant. Comment diable allions-nous pouvoir en sortir l'otage ?

Tandis que les heures passaient sans que la situation ne se résolve, nous continuâmes à planifier dans l'attente du « feu vert ». Le jeudi soir, il devint évident que les négociations qui se tenaient à bord du *Bainbridge* ne mèneraient nulle part. Nous avions tous le sentiment que les choses allaient s'accélérer.

Le vendredi 10 avril était le jour de mon anniversaire. C'était également la fête de Pâques à l'école de ma fille de 4 ans. J'avais accepté de l'y accompagner et j'étais ravi à l'idée de passer un bon moment avec elle. Le plan consistait à ce que les enfants s'asseyent à leur table tandis que les adultes leur serviraient un brunch. Nous appréciâmes tous deux le temps que nous passâmes ensemble et j'avais bien conscience que de telles journées étaient trop rares.

J'étais en train de faire la queue devant le buffet pour récupérer des cupcackes et d'autres friandises appréciées des enfants lorsque mon pager bipa et afficha un code secret. Le moment était venu. Nous allions tenter de libérer l'otage.

Je dus appeler mon épouse. « Eh, c'est moi. Je dois partir tout de suite, il faut que tu viennes me remplacer. »

Elle était déjà au courant. Les épouses de SEAL sont bien plus malignes que nous ne le sommes nous-mêmes et elles disposent d'un meilleur cercle d'informateurs. Elle était déjà en route. Elle savait que je ne disposais que

d'une heure pour me rendre au travail. Nous décollerions ensuite à bord de deux avions de transport C-17 dont les soutes contenaient chacune deux embarcations rapides. La notion de temps était essentielle et nous le savions tous, y compris nos épouses.

Quand Nicole arriva pour prendre en charge ma fille, j'embrassai tout le monde et filai. Retour à la guerre. J'avais une vingtaine de minutes de route jusqu'à la base et cela faisait déjà une dizaine de minutes que j'attendais à l'école. J'avais donc encore quelques minutes devant moi et je comptais en faire bon usage. Il y avait une petite épicerie 7-Eleven juste à l'entrée de la base où nous étions cantonnés, aussi je songeai que je ferais bien d'y faire un saut, pour retirer de l'argent au distributeur et m'acheter une boîte de tabac à chiquer ainsi qu'une cartouche de cigarettes. Comme nous allions être parachutés au beau milieu de l'océan, je ne pouvais prévoir avec certitude où tout cela allait nous mener. Nous pourrions tout à fait nous retrouver quelque part où nous n'aurions pas spécialement envie de nous retrouver, dans un coin pas forcément très amical envers des SEAL américains. Si cela devait se produire, je pourrais toujours négocier ma liberté avec du tabac. Ou alors j'allais me retrouver je ne sais où à fêter mon anniversaire avec une liasse de billets et une réserve de tabac. Cette perspective n'était pas insupportable.

Comme toujours, mon plan ne se déroula pas comme prévu. Quand j'arrivai à la caisse pour régler mes achats, il y avait déjà devant moi un type coiffé d'un casque de chantier, un type qui n'avait visiblement pas très envie de retourner au boulot pour déterrer des canalisations d'eaux usées ou je ne sais quoi d'autre. Vous voyez sûrement le genre de type dont je veux parler. Vous êtes-vous déjà retrouvé à un feu vert avec le conducteur de la voiture devant vous qui hésite juste assez longtemps pour que le feu repasse au rouge quand c'est votre tour d'avancer ? Voilà, ce genre de type. Ou encore celui que vous croisez à la caisse d'une épicerie à la fin d'une dure journée de travail avec vos trois articles pour le dîner et qui trimballe dans son panier de courses une bonne trentaine d'articles alors qu'il se trouve dans la file réservée aux achats de « moins de dix articles » et qui, en plus, met une heure à payer en remplissant un chèque… Ce genre de type aussi.

Et c'était lui, ou son frère, qui se trouvait maintenant dans mon 7-Eleven et qui prenait son temps. Il était grand, de bonne humeur et prêt à tailler le bout de gras avec tous ceux qui croisaient son regard. Je remarquai qu'il avait acheté le quotidien *USA Today,* dont la une était consacrée au

capitaine Phillips. En bon patriote, mais très *lentement*, il posa son journal sur la caisse et s'exclama : « Bon Dieu, j'aimerais vraiment que quelqu'un fasse quelque chose à propos de ça. »

Je l'interpellai : « Eh, mon pote, paye tes conneries et comme ça on pourra s'en occuper. »

Je me dois de reconnaître qu'il sembla aussitôt piger la spécificité de ce 7-Eleven en termes de localisation et ce que cela pouvait impliquer. Il s'écarta maladroitement de la caisse après avoir récupéré sa monnaie et je m'empressai de régler mes achats. Je sortis de l'épicerie, sautai dans ma voiture et rejoignis le boulot quelques minutes plus tard. L'agitation régnait sur le parking lorsque je me garai. Je descendis de mon véhicule et rejoignis l'entrée latérale du bâtiment au pas de course.

J'avalai les escaliers qui menaient au premier étage et gagnai directement la salle de briefing. Le tableau d'appel était accroché au mur, comme lorsque nous nous entraînions, aussi j'y apposai ma signature et indiquai mon heure d'arrivée. J'étais largement dans les temps, mais il fallait néanmoins que je me dépêche. Il restait encore une foule de choses à faire et nous savions que le temps allait s'accélérer.

À l'étage inférieur, les chefs d'équipe et les opérateurs les plus expérimentés discutaient déjà tactiques et formation de saut – qui sauterait quand, qui serait avec quelle embarcation rapide dans quel avion. Nous avions déjà toutes ces données en tête, mais une ultime vérification ne nuirait à personne. Pendant que tout cela se mettait en place, les juniors des équipes d'assaut chargeaient les sacs des opérateurs dans des flight cases attribués à l'avance. Chaque membre de l'escouade disposait de quatre sacs qui avaient été préparés et étiquetés avant cette mission particulière. Nous faisions très attention à la manière dont ces sacs étaient entretenus. Chacun d'eux était conservé dans la cage de son opérateur et étiqueté selon l'environnement auquel il était destiné – saut en milieu humide, saut en milieu terrestre, désert, jungle, montagne, plongée, etc. Un inventaire sur feuille plastifiée et un feutre effaçable accompagnaient chacun de ces sacs. Il était tout à fait possible que le sac n'ait pas été utilisé depuis longtemps. Si vous vous entraîniez avec l'un des équipements que contenait le sac, et que vous le preniez avec vous, alors vous indiquiez sur la feuille plastifiée que vous l'aviez sorti du sac. Et une fois que vous aviez fini votre entraînement et que vous aviez nettoyé votre équipement, vous pouviez le

ranger à nouveau dans le sac, mais en prenant soin d'indiquer sur la feuille plastifiée que celui-ci avait été remis à sa place.

Nous devions prendre avec nous l'un des sacs que nous avions préparés pour cette mission : le « sac de saut ». Il contenait tout ce dont nous avions besoin pour sauter de l'avion et nager jusqu'à notre embarcation rapide. Le second sac était étiqueté « Opération, contre-terrorisme ». Il serait chargé dans la coque d'une des embarcations rapides et parachuté avec elle. Ce sac contenait tous les équipements nécessaires pour conduire une libération d'otages – gilet balistique, fusil, casque, optiques de vision nocturne, etc. Une fois tarponnés dans l'océan, après avoir rejoint les embarcations rapides et être montés dedans, nous pourrions ainsi nous équiper et serions prêts à passer à l'action. Le troisième sac, qui portait la mention « Base d'opérations avancée », pouvait être chargé dans l'embarcation rapide ou être transporté sur ladite base d'opérations avancée par l'équipage de l'avion si l'embarcation rapide était déjà trop chargée. Ce sac contenait assez d'affaires pour tenir quarante-huit heures dans l'éventualité où il nous faudrait passer ce temps sur une base ou sur un navire, avant ou après la mission. Il contenait un kit de douche, des sandales, des chaussettes de rechange et un uniforme. Le quatrième sac, étiqueté « Suppléments », restait sur base, dans la cage de l'opérateur. Il contenait un complément d'équipements de combat pour l'éventualité où d'autres missions apparaîtraient alors que l'équipe se trouverait déjà projetée. Auquel cas des pilotes nous l'apporteraient sur notre théâtre d'opération.

Après avoir tout chargé, nous partîmes pour l'aéroport. Nous calâmes les sacs contenant le matériel de contre-terrorisme dans les embarcations rapides et attrapâmes nos sacs de saut. Nous comptâmes les parachutes. Et les recomptâmes. Il était temps d'y aller. L'avion décolla. Nous avions respecté le délai précis de préparation pour lequel nous nous entraînions depuis de nombreuses années.

Notre long vol en direction de l'océan Indien révéla ce que l'on appelle un « vice d'entraînement » – un défaut que personne ne remarque, quel que soit le degré de réalisme d'un entraînement, mais qui s'impose de manière évidente dès qu'une mission est réelle. J'ignore qui a conçu le C-17, mais ces gens-là ne devaient pas avoir envisagé qu'autant de monde puisse se retrouver à l'intérieur pour un vol sans escale de seize heures – à moins que, doués d'un sens de l'humour très particulier, ils n'aient trouvé hilarant de n'installer qu'un seul cabinet de toilettes dans l'appareil. Comme nous

étions cinquante, il ne fallut guère de temps pour que ces toilettes ne se bouchent. Nous eûmes alors recours au système D. Les gars commencèrent à utiliser les épais sacs plastiques qui enveloppent les rations de combat avant de les jeter dans un énorme sac poubelle. Répugnant.

Quand nous n'organisions pas le recyclage des déchets humains, nous continuions à planifier la mission. Le feu vert avait été donné pour que nous sautions de jour, comme prévu, puis que nous grimpions à bord de nos embarcations rapides pour rejoindre le navire d'assaut amphibie à pont plat USS *Boxer* – un type de bâtiment qui œuvre généralement en soutien de missions héliportées ou de débarquement. Comme nous n'avions pas encore reçu l'autorisation de passer à l'action, ce navire serait notre base d'opérations avancée. Nous avions l'intention de larguer les quatre embarcations rapides et de faire sauter tous les opérateurs, pendant que les logisticiens qui nous avaient accompagnés poursuivraient leur vol jusqu'à Djibouti, où ils débarqueraient. Nous commençâmes cependant à nous dire que nous pourrions avoir besoin d'eux – des gars des transmissions comme des experts en nouvelles technologies – et qu'ils pourraient nous aider à mieux organiser les choses s'ils étaient eux aussi sur place. Nous avions assez de parachutes tandem pour les faire sauter avec nous. Cependant, cette nouvelle donne compliquait un peu les choses : des gars qui n'étaient pas censés quitter l'avion allaient le faire, avec le risque de surcharger les embarcations. Cela impliquait qu'il nous fallait faire le tri dans nos affaires et nous délester d'une partie du matériel. Les premières choses que nous laissâmes furent les équipements de confort, puisqu'ils n'étaient pas essentiels.

L'autre petite complication venait de ce que la plupart allaient effectuer là leur première chute opérationnelle, ce qui n'était pas forcément du goût de tous, surtout avec un si court préavis. Lorsque je dis à l'un de ces gars : « Changement de plan, tu sautes avec nous ! », il me répondit aussitôt :

« Non, non, moi je vais à Djibouti.

– Négatif, insistai-je, tu sautes ! On va t'accrocher à ce gars-là. » Je lui présentai Boots, qui allait être son moniteur tandem. Boots, excité par la mission, était de fort bonne humeur. Son passager l'était beaucoup moins. Il ne cessa de râler tout le temps que dura la préparation, insistant sur le fait qu'il n'avait jamais voulu sauter en parachute de sa vie, encore moins aujourd'hui. J'essayai de le motiver, de lui vanter la chaleur de l'air, la

clarté et la pureté de l'eau. Une pure activité nautique sous les tropiques ! Rien n'y fit, il continua à regimber :

« Je ne me suis pas engagé dans la Navy pour devenir un SEAL ! Je ne suis pas un SEAL et je ne sais pas sauter !

– Tu as à moitié raison, répondis-je, mais tu vas sauter quand même ! »

Une heure avant le saut, nous commençâmes à nous équiper. En tant que chef largueur, j'inspectai les équipements des sauteurs et des tandems, et un autre chef largueur vint inspecter mon propre équipement. Le moment venu, la rampe s'abaissa pour la première fois et je pus enfin découvrir ce magnifique océan Indien ainsi qu'un large rectangle gris : l'USS *Boxer*. Nous nous plaquâmes contre les parois de l'avion car il était temps de larguer les embarcations et, compte tenu de la rapidité de la procédure, il valait mieux ne pas se trouver en travers de leur chemin. Chaque avion aérolarguerait ses deux embarcations, puis trois membres d'équipage pour chacune des embarcations sauterait dans leur sillage, soit un total de six chuteurs par avion. À peine la lumière verte fut-elle allumée que les embarcations disparurent de la soute. Les six hommes d'équipage sautèrent aussitôt après.

Dans la foulée, les deux avions effectuèrent un hippodrome, un large cercle dans le ciel, afin de s'assurer que les embarcations avaient bien amerri et que les six membres d'équipage qui avaient sauté n'avaient rencontré aucun problème. Bien plus bas, à la surface de l'océan, les équipages avaient déjà commencé à débarrasser les embarcations des suspentes de parachutes auxquelles elles étaient accrochées. De notre côté, nous nous préparions à sauter à notre tour. Je me trouvais alors au bord de la rampe, le regard fixé sur l'océan. Je voyais l'USS *Boxer*, mais les quatre embarcations, elles, demeuraient invisibles. Il était pourtant essentiel que je les repère car c'était à moi de guider les chuteurs des deux avions jusqu'à elles. Si nous manquions les embarcations et que nous nous posions trop loin d'elles, il leur faudrait venir nous récupérer un par un et cela pourrait sérieusement compromettre notre planning opérationnel – sans compter que l'on risquait aussi de perdre un homme. Le stress habituel.

Toujours posté au bord de la rampe, je jetai un coup d'œil aux chuteurs alignés derrière moi. Tout le monde était gonflé à bloc. Mon regard croisa celui du passager tandem qui avait peur de sauter. Dans une ultime tentative pour le rassurer, je dressai le pouce et lui adressai un large sourire. Il se contenta de secouer la tête, l'air sombre. Puis le visage de Boots, rayonnant,

apparut derrière lui. Il dressa le pouce à son tour et laissa échapper un tonitruant « Ouais, mon pote ! » Son passager se retourna pour voir de quoi il s'agissait, mais Boots lui lança : « Eh, mec, pas la peine de me regarder ! De toute manière, je ne comprends rien à la manière dont ce truc fonctionne ! »

Les yeux du pauvre gars s'élargirent comme des soucoupes.

Au signal du chef largueur principal, je quittai la rampe et sautai dans le vide. Le temps de prononcer mentalement « mille, deux mille, trois mille, ouverture », je déclenchai l'ouverture de ma voile principale. Nous nous retrouvâmes très rapidement à 102 chuteurs dans les airs pour 96 parachutes : à n'en pas douter, six de ces parachutes étaient des tandems.

J'entraînai tout le monde dans mon sillage en scrutant la surface de l'eau à la recherche de nos quatre embarcations, mais sans voir quoi que ce soit. Je virai brusquement sur la gauche et, les uns après les autres, tous les chuteurs enquillèrent à ma suite. Je n'avais que quelques minutes pour déterminer notre zone de poser, mais j'étais incapable de voir autre chose que d'énormes requins-baleines glissant sous la surface de l'eau limpide. Magnifique spectacle, mais complètement hors sujet. Il fallait vraiment que je puisse repérer ces embarcations qui, en fait, étaient rendues invisibles par le miroitement du soleil dans l'eau. Il s'agissait d'un autre « vice d'entraînement » – habituellement, les embarcations faisaient des ronds dans l'eau afin de créer de grands sillages circulaires en forme de cible qui permettaient de guider les chuteurs. Et c'était exactement ce qu'étaient en train de faire les équipages avec leurs embarcations, mais ils restaient pourtant complètement invisibles dans les reflets du soleil sur l'océan. *Putain,* pensai-je*, je suis en train de guider une centaine de chuteurs et je n'ai aucune idée de l'endroit où je dois aller…*

Je décidai que la meilleure chose à faire était de continuer à descendre en effectuant des virages à angle droit avec l'espoir que ce qui perturbait ma vision disparaîtrait d'une manière ou d'une autre. Je conduisis ma formation dans le sens du vent, puis effectuai un virage sur la droite avec le vent de travers. Nous maintînmes ce cap pendant quelques centaines de mètres, puis virâmes à nouveau à droite à près de 500 mètres au-dessus de la surface de l'eau. Et là, soudain, les quatre embarcations apparurent sur notre gauche.

Chacun des chuteurs savait à côté de quelle embarcation il devait se poser. Je visai pour ma part la seconde embarcation et percutai la surface de l'eau juste à côté. En plein sur une grosse méduse. Heureusement, je

disposais d'une couche de vêtements suffisante pour ne pas me faire piquer. Nous grimpâmes tous à bord de nos embarcations et procédâmes à un rapide décompte. Tout le monde était arrivé à bon port et nous commençâmes aussitôt à voguer vers le *Boxer*. Mon pager m'avait bipé quelque 15 heures et 46 minutes plus tôt. Pas trop mal pour une première.

Le *Boxer* hissa nos embarcations à son bord et nous cherchâmes aussitôt un coin pour nous mettre au travail. Il n'y avait pas assez d'espace pour nous tous, aussi les bleu-bites se mirent-ils en quête d'un espace où nous pourrions étaler notre équipement et nous laver. Ils nous trouvèrent également quelques couchettes.

Le *Boxer* se trouvait alors à près de 800 kilomètres du *Bainbridge*. Il aurait été bien trop risqué d'effectuer une chute opérationnelle en pleine nuit et en pleine mer – la possibilité aurait été trop grande de ne jamais retrouver un chuteur qui se serait retrouvé séparé de la formation – et l'idée avait donc consisté à mouiller le *Boxer* bien au-delà de l'horizon, à faire sauter nos gars à proximité, puis à rejoindre le théâtre d'opération en naviguant de manière à y arriver à la tombée de la nuit. Et c'est exactement ce que nous fîmes.

Aussitôt arrivés, et comme le prévoyait le plan, nous dépêchâmes un petit groupe de tireurs sur le *Bainbridge,* à partir duquel ils pourraient se mettre en position. Mon camarade Jonny était l'un d'eux. Alors qu'il s'apprêtait à partir, il me regarda et m'annonça :

« Eh, Nizzro, tu te doutes bien comment tout ça va finir ?

– Ouais, je sais, répondis-je, on n'est pas venus jusqu'ici pour négocier. »

Tandis que les snipers positionnés sur le pont du *Bainbridge* attendraient d'avoir les preneurs d'otages dans leur ligne de mire et de recevoir l'ordre de passer à l'action, d'autres SEAL remplaceraient les membres d'équipage qui avaient eu la responsabilité de ravitailler en eau et en nourriture les pirates et le capitaine Phillips. Les matelots du *Bainbridge* avaient parfaitement rempli ce rôle jusque-là, mais ce serait désormais à nos hommes, vêtus de la même manière que ces matelots, de prendre la relève. Cela nous permettrait d'avoir sous la main des hommes capables de résoudre rapidement n'importe quelle situation et d'approcher le plus possible les pirates sans pour autant dévoiler quoi que ce soit.

Pendant tout ce temps-là, le canot de sauvetage remorqué par le destroyer n'avait cessé d'être lentement ramené plus près. Et la demi-douzaine de snipers désormais positionnés à la poupe du *Bainbridge* ne cessaient de le garder dans leur ligne de mire, attendant le moment propice pour intervenir. Les snipers sont les champions incontestés de la patience. Trois ou quatre d'entre eux observaient à travers leur lunette pendant quelques heures d'affilée, puis ils échangeaient leurs positions, soit pour faire une pause, soit pour tenir le rôle de spotter. Ils savaient qu'ils pouvaient avoir à garder ce rythme pendant plusieurs jours si nécessaire, et ils étaient prêts à le faire.

Les pirates, eux, ne l'étaient pas. Ils se faisaient de plus en plus nerveux au fil des heures. Les gars positionnés sur la dunette savaient très bien ce qui se passait à bord du canot de sauvetage car quelqu'un avait amené un interprète somalien, qui avait pu échanger en criant quelques phrases avec les pirates. Ils avaient été approvisionnés en eau et en nourriture, mais ils étaient désormais en manque de khat. Ils étaient tous accros à cette plante qu'ils aimaient mâcher, une sorte de stimulant à l'image des amphétamines. À ce manque de khat il fallait ajouter le mal de mer et un sentiment de confusion dû au fait que leur leader était depuis quelques jours déjà « retenu » pour une négociation à bord du *Bainbridge* – ce qui au final donnait des pirates véritablement à bout de nerfs. L'un d'eux semblait particulièrement agressif. Il ne cessait de hurler sur le capitaine Phillips, n'hésitant pas à lui assener quelques coups de temps à autre.

La situation était plutôt compliquée sur le plan juridique. Comme ces pirates ne faisaient partie d'aucune organisation terroriste connue et qu'il ne s'agissait pas de combattants ennemis d'un point de vue technique (nous n'étions pas en guerre contre la Somalie et nous nous trouvions dans des eaux internationales), la possibilité que nous puissions les neutraliser sans enfreindre aucune loi était pour le moins mitigée. Des juristes de Washington débattaient toujours de cette option. Cependant, il finit par ressortir que des forces armées des États-Unis avaient le droit d'agir de manière létale contre toute menace imminente susceptible de mettre en danger la vie de leurs hommes, d'alliés ou de civils de pays alliés. Ce sujet de conversation occupa également Jonny et ses camarades tandis qu'ils patientaient. Ils ne cessèrent de débattre des raisons qui justifiaient leurs tirs létaux. Les pirates avaient prouvé qu'on ne pouvait pas leur faire confiance. Ils avaient ouvert le feu sur un hélicoptère qui les avait survolés. Ils avaient

tiré en direction du navire. Ils avaient saisi et retenu en otage le capitaine Phillips quand il leur avait expliqué comment piloter le canot de sauvetage. Walt, l'officier SEAL présent sur le pont du *Bainbridge* avec les snipers, s'était vu confier la responsabilité tactique des opérations par le commandant du *Bainbridge*. C'est donc à lui que revenait l'ultime décision. Mais cela ne signifiait pas pour autant que cette décision ne serait pas remise en cause plus tard, ou qu'il ne serait pas poursuivi en justice une fois la pression médiatique retombée.

Au terme de vingt-quatre heures de veille aussi intenses qu'épuisantes, Jonny reprit une fois de plus son observation derrière la lunette de son fusil de précision. D'après ce que lui-même ou ses camarades SEAL pouvaient voir ou entendre, la situation semblait se dégrader rapidement. Les pirates faisaient à leur otage ce que des petites brutes font aux autres quand ils ont peur. La violence était montée encore d'un cran. Le pirate le plus exalté avait commencé à faire subir des simulacres d'exécution au capitaine Phillips en lui collant un pistolet au chargeur vide sur la tempe avant d'appuyer sur la détente. Dès lors il ne faisait plus guère de doute que la vie de Richard Phillips était en danger. Le problème venait de ce que les preneurs d'otages n'étaient visibles qu'à travers les petits hublots du canot de sauvetage fermé. Deux des trois pirates étaient visibles de manière régulière, mais le troisième, le plus exalté, n'arrêtait pas de sortir du champ de visée. Si nos tireurs ne touchaient pas – et ne tuaient pas – les trois pirates de manière simultanée, le survivant abattrait presque certainement le capitaine Phillips.

Tandis que les snipers positionnés de part et d'autre de Jonny gardaient leurs réticules fixés sur les deux pirates apparents, Jonny conserva le sien sur le hublot vide. Soudain, le visage du pirate le plus excité apparut dans sa visée, mais disparut presque aussitôt. Tout en gardant son réticule axé sur ce même hublot, Jonny annonça à Walt : « Eh, nous n'aurons peut-être jamais d'autre opportunité. La prochaine fois que je le verrai apparaître, il faudra que je saisisse ma chance. »

Walt répondit : « OK, tu as le feu vert. »

Quelques secondes plus tard, la tête du survolté réapparut brusquement. Jonny avait passé des milliers d'heures et grillé des millions de cartouches à s'entraîner sur ce que nous appelions des cibles *pepper poppers* – des cibles métalliques qui se relèvent de manière aléatoire et brève, et qui nécessitent de la part du tireur une réaction immédiate en même temps qu'une précision

extrême. Tout cet entraînement se traduisit par une légère pression de l'index de Jonny sur la détente de son fusil, suivie d'une détonation étouffée par un réducteur de son, un simple *pfffft*, et une balle qui fusa à près de 800 mètres par seconde pour aller se loger dans le crâne qui venait d'apparaître dans le hublot. Les deux autres snipers réagirent en tirant pour ainsi dire simultanément.

Tous les visages des pirates disparurent des hublots, mais les snipers du *Bainbridge* avaient entendu la détonation d'une arme claquer à l'intérieur du canot de sauvetage aussitôt après leurs propres départs de tir. Cela laissait craindre le pire. La première pensée qui vint à l'esprit de Jonny, ce fut qu'il avait manqué sa cible et que le capitaine Phillips avait été exécuté. Jonny s'assit sur le pont en se demandant s'il avait vraiment tout fait foirer tandis qu'un de nos autres snipers se suspendit à la corde de remorquage qui reliait la dunette au canot de sauvetage afin d'aller voir ce qu'il en était – exactement comme pour le « fil de la vie » dans le parcours d'obstacles du stage BUD/S. Tous les SEAL avaient passé cet obstacle des milliers de fois en se demandant à chaque fois : *« Mais putain, quand aura-t-on besoin d'utiliser cette technique ? ! »* Et voilà que l'*un* d'entre nous en avait réellement besoin pour *une* fois ! Et cette fois seulement ! Il découvrit le capitaine Phillips vivant. Il nous contacta par radio. « Eh, c'est tout bon. Phillips est sain et sauf. Les trois pirates sont morts. »

L'un des pirates, en s'écroulant, devait avoir pressé la détente de son arme dans un dernier réflexe. Le capitaine Phillips, qui avait été ficelé comme une dinde par les pirates – les cordes étaient si serrées que ses mains n'éprouvaient plus aucune sensation et avaient gonflé à la manière de « gants de clown », écrirait-il plus tard –, n'avait pas vu ce qui s'était passé. Il pressentait que les pirates étaient sur le point de le tuer et se préparait à mourir quand, soudain, il avait entendu *BAM ! BAM ! BAM !*, puis un silence qu'il n'avait pas connu depuis plusieurs jours. Il avait alors envisagé que les pirates, dont la nervosité n'avait cessé de croître, aient pu s'entretuer, jusqu'à ce qu'il entende une voix américaine, la voix du SEAL, lui demander : « Vous allez bien ? »

Tandis que tous ces événements se déroulaient, je me trouvais à bord du *Boxer* à élaborer un plan de secours avec mon boss. Les pirates avaient exigé d'être remorqués jusqu'en Somalie, où se trouvaient des villages alliés. Ils avaient réclamé des radios afin d'entrer en communication avec les anciens d'un village et obtenir une escorte jusqu'à leur planque. Nous

étions prêts à leur donner ce qu'ils voulaient, mais nous les aurions remorqués à quelques kilomètres au nord de l'endroit où ils comptaient débarquer. Ils auraient alors accosté en espérant retrouver les anciens du village. Et lorsqu'ils auraient posé pied à terre, mon équipe et moi les aurions attendus. Comme cela se serait fait de nuit, ils auraient été incapables de nous voir, mais nous les aurions vus grâce à nos optiques de vision nocturne et nous les aurions neutralisés.

Évidemment, il nous aurait fallu une autorisation venue de très haut pour pouvoir mettre les pieds en Somalie. Pendant que nos galonnés mettaient les choses en branle pour avoir l'autorisation de mettre ce plan à exécution, ainsi que quatre autres plans alternatifs, j'étais parti boire un café dans le carré des officiers-mariniers. Un texto avait alors fait biper mon téléphone. Le message disait :

« C'est bon, on l'a.

– Vous avez qui ?, avais-je répondu.

– À ton avis ? Il va bien. »

Joyeuses Pâques, capitaine Richard Phillips.

UNE FOIS SORTI DE L'INFIRMERIE DE BORD, la première chose que demanda le capitaine Phillips, ce fut une bière. Il était encore en état de choc. Le film qui a été consacré à cette affaire restitue assez bien la réalité de sa condition. Il était secoué, comme l'aurait été n'importe qui, mais il était très heureux d'être en vie et nous en était très reconnaissant. Il finit par être transféré sur le *Boxer*, où je me trouvais, mais j'avais déjà été briefé par mon camarade Jonny.

Lorsque nous vîmes Jonny, nous voulûmes d'abord tous le féliciter et lui taper sur l'épaule, mais il nous dit : « Écoutez, les gars, laissez-moi tranquille une bonne demi-heure », et il partit s'isoler à l'extrémité du navire.

Ce qu'il avait accompli n'était pas rien. Il sortit sa boîte de tabac à chiquer, en prit une bonne portion et se laissa absorber par la contemplation de l'océan pendant un bon moment. Lorsqu'il revint parmi nous, je lui lançai : « Tu réalises que tu viens d'accomplir le fait le plus marquant de toute l'histoire du SEAL ? » Il se contenta de me répondre : « Super. On peut rentrer chez nous maintenant ? »

Eh bien non, nous ne pouvions pas rentrer. Il faudrait encore plusieurs semaines avant que ce ne soit possible car personne ne savait que faire de nous. Encore un vice d'entraînement : nous avions mis tant d'énergie à concevoir des plans pour libérer l'otage que personne n'avait réfléchi à ce qu'il adviendrait ensuite ni même ne s'était posé la question : « Comment on les rapatrie, une fois la mission accomplie ? »

Nous finîmes par nous retrouver au Qatar, sur la base aérienne de Doha, au « camp Snoopy », où nous cantonnâmes sous tentes pendant deux semaines, sans le moindre vêtement de rechange. Des fonds furent débloqués par notre commandement pour que nous puissions faire quelques emplettes dans des boutiques arabes vendant principalement des contrefaçons de la marque Oakley. Équipés de nos fausses lunettes Oakley, de chaussures et de chapeaux que la Navy avait bien voulu nous acheter, nous tuâmes le temps en faisant de la musculation et en nous débrouillant pour piquer les rations de bière de nos camarades gonfleurs d'hélices aux visages imberbes. Durant tout ce temps-là, Jonny ne cessa de cogiter. Il nous avait déclaré avoir besoin de trente minutes pour décompresser sur le pont du *Boxer*, mais cela n'avait visiblement pas été suffisant. Il avait accompli un acte héroïque, un acte qui avait rendu le SEAL Team [redacted] célèbre dans le monde entier, simplement en pressant la détente de son arme. Il avait agi exactement comme il s'était entraîné si dur et si longtemps à le faire, et il avait agi à la perfection.

Pourtant, au lieu d'exulter, il sentait peser un grand poids sur ses épaules. Il avait aussitôt perçu que certains de ses frères d'arme, des hommes dont il avait été plus proche qu'il ne l'avait été de sa propre famille des années durant, des hommes pour lesquels il aurait risqué sa vie et auxquels il aurait confié la sienne, commençaient à le considérer avec un mélange de jalousie et de défiance.

Le boss de Jonny s'était trouvé lui aussi sur la dunette du *Bainbridge* lors de l'action, mais il n'avait pas tiré un seul coup de feu. Quand nous rentrâmes au pays, nous eûmes droit à quelques jours de repos et, le jour où nous revînmes sur base – c'était un lundi –, des rumeurs avaient déjà commencé à circuler : le boss voulait virer Jonny, se débarrasser de lui, ne plus l'avoir sous son commandement. L'atmosphère était irrespirable. Je me souviens être passé chez Jonny avec quelques autres snipers pour discuter le coup, me demandant : *Mais putain, qu'est-ce qui se passe ?* Nous n'arrivions pas à comprendre. Ça n'avait vraiment rien de logique. Jonny

avait fini en tête des sélections, il avait constitué le premier choix de notre team. J'avais été déployé avec lui en Irak. Nous avions neutralisé nos premiers ennemis ensemble. C'était l'un des meilleurs combattants en situation de combat rapproché et un formidable sniper, parmi les meilleurs. Il avait effectué cet incroyable tir létal et, tout à coup, ceux qui n'avaient pas été en situation de tirer lui en voulaient.

Je n'arrêtais pas de lui dire : « Eh, Jonny, reprends une chique », et je partageais mon tabac avec lui. Je voulais qu'il entende le son de ma voix. Je lui répétais : « Tu es un héros, ne fais pas attention à toutes ces conneries. Tu es un putain de héros. Tu as fait un truc incroyable. Ne les écoute pas. »

Au bout d'un moment, la cabale qui avait été montée contre lui finit par s'éteindre, mais elle n'en laissa pas moins des traces. Toute cette histoire me laissa songeur, mais j'étais loin de me douter qu'un jour elle reviendrait me hanter.

---

1. Un « tarpon » est un saut opérationnel en pleine mer.

Chapitre 18

Rien de tel qu'un nouveau déploiement pour se remettre les idées au clair. C'est ce à quoi nous eûmes droit moins de deux mois après le sauvetage du capitaine Phillips – une nouvelle projection en Afghanistan pour y traquer des cibles de grande valeur. Cependant, cette fois c'était différent. Notre team venait d'accomplir l'une des missions les plus médiatisées de l'histoire des SEAL et nous avions fait les titres de la presse dans le monde entier. Et, mis à part ce battage médiatique, nous avions été projetés de nombreuses fois en Irak ou en Afghanistan. Nous avions cantonné dans différents avant-postes et avions participé à toutes sortes d'opérations de A à Z. Nous étions devenus les meilleurs et nous en avions conscience. Toute notion de stress avait disparu.

Les nouveaux des autres teams nous abordaient avec une curiosité mêlée de respect – c'étaient pourtant des SEAL ayant déjà l'expérience du combat et pas mal de cadavres ennemis à leur actif. Ils venaient discuter avec nous et étaient excités à l'idée que nous les prenions au sérieux. Nous pouvions lire dans leurs pensées : *Eh, ces mecs nous écoutent*. C'étaient des types épatants qui voulaient savoir ce que nous avions dans le crâne afin de pouvoir atteindre à leur tour le niveau d'efficacité auquel ils pensaient que nous étions parvenus.

Nous étions cantonnés sur une base située en altitude – la base d'opérations avancée de Sharana, dans la province de Paktika, une région où nos efforts portaient principalement sur des opérations héliportées menées tambour battant avec interception de véhicules. Nos quartiers se trouvant au sommet d'une haute colline, nous ne souffrions pas en permanence de la chaleur et nos conditions de vie étaient plutôt bonnes. L'escouade affectée sur cette base avant la nôtre avait tout construit et nous avait laissé une formidable salle de gym équipée d'un écran plat de 70

pouces, ou peut-être même de 90 pouces – tout ce dont je me souviens, c'est qu'il était vraiment gigantesque. Nous y regardions des vidéos de musculation, et, à la fin de nos nuits de travail, nous y retournions pour quelques parties de jeux vidéo. À l'époque, le jeu Guitar Hero était à la mode et nous poussions le volume à fond sans que cela gêne quiconque. Après tout, nous étions dans une salle de gym ! Jonny et moi pouvions disputer de farouches parties de jeu de football américain Madden NFL et cette salle de gym nous permettait de donner vie à nos rêves de meilleur sélectionneur – de manière générale nous étions en concurrence sur tout, y compris sur celui qui préparerait le meilleur café avec la cafetière à piston. Ai-je précisé que nous disposions également d'une popote ? Il s'agissait surtout d'un endroit où se retrouver, parler boulot, boire quelques cafés et chiquer ensemble.

La vie était plutôt agréable. Nous partions en mission deux fois par semaine en moyenne. La plupart des véritables cibles de grande valeur s'étaient alors réfugiées au Pakistan, mais nous recevions pas mal de renseignements sur des artificiers confectionnant des IED – et, encore une fois, nous adorions les traquer en raison des pertes qu'ils faisaient subir aux forces américaines. Ils connaissaient désormais nos tactiques et savaient qu'ils étaient vulnérables la nuit. Ils disposaient donc d'une planque dans laquelle ils préparaient leurs bombes durant la journée, puis ils repartaient au Pakistan quand la nuit commençait à tomber. Nous tentions de les neutraliser au cours de leurs trajets. Ils se déplaçaient habituellement à moto et étaient capables de rouler à un train d'enfer sur leurs bécanes. Nos analystes renseignement les localisaient, puis nous grimpions dans nos ventilos et partions les chasser depuis les airs. Ce furent là certaines de mes opérations les plus amusantes car nous savions qu'elles n'avaient pas vocation à se prolonger indéfiniment, que nous n'aurions pas à revenir sur base en nous tapant je ne sais combien de kilomètres à pinces et que nous serions confrontés au challenge d'avoir à taper des cibles en mouvement depuis un hélicoptère.

Si cela pouvait être assez marrant, cela n'en restait pas moins dangereux. L'un de nos bleu-bites s'en rendit rapidement compte. Il venait tout juste d'achever sa formation/sélection et participait alors à sa première mission d'interception de véhicule. Ce jour-là, nous rattrapâmes facilement un groupe habituel de salopards à moto et commençâmes à rafaler devant leurs bécanes pour les faire stopper. Notre mitrailleuse latérale – une mitrailleuse

à six tubes dans le genre Gatling – pouvant cracher de 2 000 à 4 000 balles à la minute, ce n'était pas quelque chose que l'on pouvait ignorer. L'un des salopards décida cependant que cela ne le concernait pas ! Il sauta de sa moto et s'enfuit en cavalant comme un cinglé en direction d'un champ de hautes herbes. J'avais la quasi-certitude que nous l'avions touché – nous l'avions vu s'écrouler –, mais il était désormais dissimulé par la végétation, sans que nous puissions savoir exactement où il se trouvait. Notre hélicoptère se posa donc à proximité de l'endroit où nous l'avions vu disparaître et nous commençâmes à ratisser le champ. Je me trouvais au centre de notre ligne de ratissage, le petit nouveau à ma droite. Le plan consistait à avancer droit devant nous jusqu'à débusquer le bonhomme. Évidemment, il s'agissait d'une tactique risquée. Le gars pouvait se redresser à n'importe quel moment et commencer à nous rafaler à son tour, mais nous avions confiance en nos réflexes.

Nous avions couvert environ la moitié de la distance quand soudain – *blam !* – une détonation retentit à une vingtaine de pieds devant nous et un bras humain s'envola dans les airs au-dessus de la végétation avant d'atterrir entre moi et le nouveau. Celui-ci suivit du regard la trajectoire du bras, puis se retourna vers moi d'un air inquiet et me demanda : « Eh, Rob, t'as balancé une grenade sur le mec ? » L'un des autres gars dans la ligne de ratissage lui répondit : « Non, mec, c'était juste un kamikaze. Bienvenue à Sharana. »

Un jour, les gars du renseignement repérèrent quatre motos quittant à toute allure un atelier de fabrication d'IED. Nous décollâmes aussitôt à bord de deux hélicoptères. Dès que les salopards nous virent, ils se scindèrent en deux groupes et partirent dans des directions différentes. Le ventilo 1, dans lequel je me trouvais, se mit à la poursuite de l'un des deux groupes. Le ventilo 2 suivit le deuxième. Les gars que nous suivions abandonnèrent soudain leurs motos pour courir en direction d'une petite colline boisée où nous ne pourrions plus les voir depuis les airs. Nous nous posâmes au pied de cette colline. D'un point de vue tactique, nous n'aurions pas dû leur abandonner les hauteurs, mais il n'y avait que cette zone de poser qui soit accessible et nous permette de continuer la traque. Sitôt que nous eûmes débarqué, nous commençâmes à nous faire tirer dessus. Ils visaient plutôt bien – les balles nous sifflèrent aux oreilles.

La situation ne se présentait pas très bien. Il était rare que nous combattions ainsi en position désavantageuse. La plupart du temps, nous

disposions de soutiens dans d'autres bâtiments ou de snipers sur des toits, voire d'un cordon de sécurité assuré par des Rangers et, idéalement, d'un soutien aérien. Cette fois-ci, nous n'avions rien de tel et nous n'avions d'autre choix que d'aller au contact alors qu'ils tenaient les hauteurs. Si ces mecs y établissaient une position défensive, la nuit risquait d'être longue.

À ce moment-là, je me sentis étrangement conscient de moi-même, d'une manière que j'avais rarement connue – un peu comme si je me demandais ce que je venais foutre là. Je me sentais parfaitement calme, sans le moindre afflux d'adrénaline. Un peu comme un artisan ayant un problème simple à résoudre, du genre : « OK, il faut raboter ce chambranle pour que la porte puisse fermer. » J'avais presque envie de dire : « Passe-moi le rabot afin que nous puissions neutraliser ce mec. »

J'appelai mon boss pour lui exposer ce que j'avais en tête : « Je vais prendre deux gars avec moi et on va progresser sur le flanc. »

Il me donna son feu vert et nous abandonnâmes donc le reste de l'équipe avec le chien Cairo – l'un de nos meilleurs chiens, un animal avec lequel j'avais forgé des liens – afin qu'ils tiennent leur flanc de colline. De mon côté, je choisis Harp, le Nedex, et un autre camarade afin d'entamer un mouvement de flanquement et de prendre les gars en tenaille.

Alors que nous avions commencé à progresser sur notre flanc de colline, nous repérâmes l'un des salopards et nous ouvrîmes le feu. Il s'écroula, apparemment mort, mais ça ne voulait pas forcément dire grand-chose. Il fallait grimper jusqu'à lui pour pouvoir s'en assurer. Quand je fus à quelques mètres de son corps, je vis qu'il était couché sur ses mains. Et quand je vois quelqu'un couché sur ses mains, je ne peux m'empêcher de penser qu'il s'est probablement couché sur une grenade ou un gilet piégé et qu'il attend le bon moment – comme le mec qui s'était fait exploser dans les herbes hautes – car il sait qu'il va crever de toute manière et il se dit qu'il ferait tout aussi bien d'entraîner quelqu'un dans la mort avec lui. Je m'arrêtai net : « OK, ras le bol de toutes ces conneries » et j'appelai Harp, le Nedex : « Je vais avoir besoin que tu jettes un coup d'œil. »

Ces mecs du Nedex m'épatent au plus haut point. Ils accomplissent un travail très dangereux, mais ils aiment le faire et ils le font vraiment très bien. Il ne disposait d'aucun équipement particulier, seulement son expérience et un sang-froid à toute épreuve. Je m'éloignai d'une trentaine de mètres tandis qu'il commençait à découper le pantalon du gars avec une paire de ciseaux, du bas vers le haut, à la recherche du moindre signe

indiquant la présence d'une bombe. J'attendis patiemment pendant qu'il découpait méticuleusement et prudemment le tissu. Tout à coup, il s'exclama : « Oh, putain ! Tu devrais venir voir ça ! »

Je n'étais pas d'humeur à me faire exploser, ce jour-là.

« Non, désolé mon pote, mais ce n'est vraiment pas mon truc.

– Non, non, sérieusement, répondit-il, tu devrais venir voir. Il n'y a pas de bombe. »

Ce salopard n'avait peut-être pas de bombe, mais je découvris que ça n'en était pas moins une véritable bombe – au sens figuré. Contentons-nous de dire que s'il avait résidé aux États-Unis, il aurait pu faire fortune dans l'industrie pornographique.

Tandis que nous plaisantions au sujet de cette leçon d'anatomie pour le moins inattendue, notre radio grésilla : « On a un blessé au combat ». Notre moment de légèreté explosa comme une bulle de savon. Nous demandâmes qui était le blessé – en général, aucun nom n'était prononcé sur les ondes, et nous nous attendions donc à entendre un code. Mais ce ne fut pas le cas : « Le blessé est Cairo. »

Chaque fois qu'un chien se faisait tirer dessus, il en avait généralement fini avec le service actif. La première pensée qui me vint à l'esprit fut donc : *Oh, merde, on vient de perdre Cairo, le meilleur chien qu'on ait jamais eu*.

Nous apprîmes un peu plus tard ce qui s'était passé. Alors que nous avions entamé notre mouvement de flanquement, l'autre partie de l'équipe avait envoyé Cairo à la poursuite d'un autre salopard. Cairo, un berger malinois fin et racé au museau noir, était alors parti sur la colline tel un bolide. Il avait sauté par-dessus une clôture de bois et suivi l'odeur de sa cible jusqu'au pied d'un arbre. Mais le bonhomme s'était réfugié dans l'arbre en question, hors de portée de la mâchoire de Cairo, qui n'avait pu que bondir et aboyer sans parvenir à mordre sa proie. L'homme avait alors lâché une rafale d'AK-47, touchant le chien à la patte et lui logeant une autre balle en plein poitrail à travers son harnais tactique. Cheese, le maître-chien de Cairo, était trop loin pour voir ce qui se passait, mais il entendit les détonations et voulut rappeler son animal. Il utilisa sa télécommande pour initier une impulsion électrique sur le collier du chien, un signal qui lui ordonnait de revenir vers son maître. Le pauvre Cairo, toujours conscient mais grièvement blessé, tenta de rejoindre son maître, mais ne put sauter

par-dessus la clôture. Cheese ne pouvait bien sûr pas le savoir. En dépit de ses deux balles dans le corps et bien qu'il fût à l'agonie, Cairo réussit cependant à se traîner le long de cette clôture jusqu'à y trouver un passage, ce qui lui prit évidemment pas mal de temps. Lorsqu'il arriva enfin en vue de son maître, Cheese voulut tout d'abord le punir pour ne pas être revenu plus vite, puis il vit que le pelage de son animal était trempé de sang.

Cairo s'était pris une balle pour que cela ne nous arrive pas. Et maintenant qu'il avait repéré la planque de l'homme dans son arbre, le reste de l'équipe n'eut aucune difficulté à remonter jusqu'à celui-ci et à l'abattre sur sa branche.

Mais Cairo était dans un sale état. Nous pensions tous qu'il allait mourir, mais Cheese refusa d'abandonner tout espoir. Il sollicita l'un des autres membres du team, qui avait une qualification d'infirmier, qui soigna Cairo comme il l'aurait fait pour un SEAL blessé au combat. Celui-ci rasa les poils de l'animal à l'endroit de la blessure et appliqua une compresse sur la lésion afin de stopper l'hémorragie. Mais tout le monde savait qu'une blessure en pleine poitrine était de mauvais augure. Nous demandâmes une évacuation sanitaire. Lorsque l'hélicoptère sanitaire se posa enfin, Cheese et l'infirmier hissèrent Cairo dans la carlingue et s'envolèrent avec lui en direction de la base aérienne de Bagram, pour y attraper un avion à destination de l'Allemagne. Personne parmi nous ne se faisait beaucoup d'illusions sur la possibilité qu'il s'en sorte.

Trois jours plus tard, les nouvelles tombèrent : Cairo avait survécu. Il récupérerait bientôt toutes ses forces et ne tarderait pas à entrer dans l'histoire…

VERS LA FIN DE NOTRE DEUXIÈME MOIS de déploiement à Sharana, le matin du 30 juin 2009, nous apprîmes qu'un soldat américain avait quitté sa base. Il avait déserté. On savait qu'il s'agissait d'une désertion parce qu'avant de partir il s'était débrouillé pour renvoyer toutes ses affaires, tenues comprises, au pays. C'était un soldat de 23 ans nommé Bowe Bergdahl qui avait au sein de son unité une réputation d'excentrique, de bras-cassé.

Il était toujours porté disparu quand nous nous réveillâmes, mais il n'avait pas tardé à être capturé par les talibans. Les gars du renseignement dans notre centre d'opérations tactiques avaient intercepté une communication téléphonique entre un villageois du coin et un commandant taliban. Leur échange s'était plus ou moins résumé à cela :

Le villageois : « Eh, on a trouvé un Américain. Vous en voulez ? »

Le taliban : « Qu'est-ce que tu entends par "On a trouvé un Américain" ? »

Le villageois : « On l'a trouvé au bord de la route, en train de couler un bronze. Vous en voulez ? »

Le taliban : « Bien sûr qu'on le veut. Il ne chiera plus jamais droit. »

Nous entendîmes par la suite pas mal d'histoires confirmant que le gamin était assez déboussolé, et nous apprîmes notamment ce qu'il avait confié à un camarade avant son déploiement : « Si cette affectation est pourrie, je partirai à travers les montagnes en direction du Pakistan. » Mais nous n'en éprouvions pas moins une certaine compassion à son égard. Personne ne méritait de subir ce que les talibans allaient lui faire endurer. Je me souviens avoir pensé : *Oh, le pauvre gamin. Il faut vraiment qu'on le récupère*.

La situation militaire se figea. Tous les efforts que les forces armées avaient entrepris pour remporter cette guerre furent interrompus pour se consacrer entièrement à la recherche de ce gars. Nous savions qu'il fallait le retrouver avant que les talibans ne l'emmènent avec eux de l'autre côté de la frontière, au Pakistan.

Et pour cela, nous prîmes beaucoup de risques. Nos tactiques habituelles voulaient que nous soyons héliportés à bonne distance des habitations que nous allions taper afin que les salopards ne nous entendent pas approcher, mais dans notre hâte à remettre la main sur Bergdahl, nous n'hésitions plus à faire poser nos ventilos directement dans la cour des compounds ciblés. Nous ne savions pas grand-chose des gens que nous allions interroger – qui ils étaient, à qui allait leur allégeance –, ce qui constituait encore une infraction à nos règles de sécurité les plus élémentaires, mais nous n'avions guère le choix car le temps nous était compté – surtout celui de Bergdahl.

Au cours de l'une de ces missions, nous sautâmes d'un hélicoptère pour nous retrouver confrontés à une foule de personnes fuyant leur maison. Pour ce que j'en savais, ils pouvaient très bien être armés d'AK-47 et sur le point de nous rafaler. Je fus heureux que mes réflexes jouent à fond et qu'ils me permettent de retenir mon feu lorsqu'ils passèrent devant nous, car j'aurais très bien pu abattre une bonne dizaine d'hommes de cette foule en pensant qu'ils représentaient une menace. Mais ce n'était pas le cas. Ce n'étaient pas des sales types qui couraient pour essayer de nous échapper ou

de nous attaquer, mais des Afghans innocents qui avaient eu la peur de leur vie en nous voyant débarquer. Nous les rassurâmes et demandâmes à notre interprète de les interroger sur ce qu'ils pouvaient savoir au sujet de ce cinglé de Bergdahl.

Nous commençâmes ainsi à remonter sa piste et à nous en rapprocher de plus en plus. Les gens auxquels nous parlions nous fournissaient des renseignements utiles. Tout le monde dans ces villages ne penchait pas forcément du côté taliban. Les gens essayaient avant tout de survivre. Quoi qu'il en soit, nous en apprîmes assez pour localiser une maison appartenant aux villageois qui avaient renseigné les talibans sur le lieu où se trouvait Bergdahl. Dans la maison, nous découvrîmes une grosse liasse de roupies. Sans doute s'agissait-il de la prime qui avait été versée par les talibans en échange du tuyau. Cette somme d'argent était cachée – mal cachée – dans une des pièces de l'habitation, et semblait bien trop importante pour être honnête. Tenant la grosse liasse de billets dans les mains, j'interrogeai le chef de famille : « Comment avez-vous obtenu cet argent ? »

L'homme tremblait, terrifié à l'idée d'avoir été repéré, mais il répondit : « Oh, mon fils travaille dans le bâtiment à Dubaï et il m'envoie ses économies. »

Je ne me souviens plus du montant exact de la somme, mais c'était beaucoup plus que ce qu'un ouvrier du bâtiment à Dubaï aurait pu envoyer à sa famille. « Vraiment ? Des roupies en liasses de cette taille ? Tu mens. Alors, de deux choses l'une : soit on t'embarque avec nous pour t'interroger, soit tu me dis qui… »

Il finit par avouer la vérité et nous indiquer où chercher, mais il était déjà trop tard. Des membres du réseau Haqqani, un réseau affilié aux talibans, les pires salopards de tous les salopards, avaient réagi plus vite. Nous ne pouvions plus y faire grand-chose. Cependant, dans les premiers mois qui suivirent la désertion de Bergdahl, une autre de nos escouades, déployée à Jalalabad, joua une dernière carte. Ils avaient reçu des informations selon lesquelles Bergdahl pouvait être détenu au sud de Kaboul, à près d'une heure et demie en hélicoptère. Ils organisèrent un raid héliporté et, sitôt posés, se retrouvèrent aussitôt aux prises avec un groupe de combattants parfaitement entraînés en possession d'une mitrailleuse. Avant que le SEAL Team ait pu neutraliser tous les insurgés, mon camarade Jimmy lâcha son chien sur deux des hommes qui avaient ouvert le feu. Un orage de balles s'abattit sur le chien et l'une d'elles fracassa le fémur de Jimmy. Mon

camarade faillit se vider de son sang, mais l'un de ses collègues qualifié infirmier parvint à lui sauver la vie. Le chien, malheureusement, ne survécut pas.

Au final, il s'avéra que Bergdahl ne s'était peut-être jamais trouvé là, à moins qu'il n'ait été exfiltré juste avant.

Le réseau Haqqani garda Bergdahl prisonnier près de cinq ans, le déplaçant constamment d'un compound à un autre entre l'Afghanistan et le Pakistan pendant tout ce temps-là. Durant toute cette période, il resta enfermé dans une cage, fut régulièrement frappé avec un tuyau de cuivre et demeura sous-alimenté jusqu'à ce qu'un échange soit organisé pour sa libération – cinq talibans de premier plan détenus dans la prison américaine de Guantanamo furent remis aux mains des autorités qataries.

Ainsi le prix à payer pour la libération d'un déserteur fut-il particulièrement élevé, surtout si on y ajoute le sang versé en vain.

Chapitre 19

AU PRINTEMPS 2011, cela faisait déjà six ans que je partais régulièrement au combat. Six années au cours desquelles, au moins une fois par an, j'embrassais mes enfants en me demandant si je les verrais grandir, avant de m'en aller rejoindre mon QG dans le cadre d'une nouvelle projection sur un théâtre d'opérations extérieures.

Nous étions alors au mois d'avril et je venais de revenir d'un nouveau déploiement de cinq mois en Afghanistan, le septième avec mon escouade. Notre premier entraînement d'après déploiement avait lieu à Miami, dans le cadre d'une formation de nageur de combat. Oui, je sais, il y a pire comme lieu d'entraînement, mais je suppose que nous l'avions mérité. Ça ne fait jamais de mal de partir pour un petit voyage sympathique au retour du front. C'était l'occasion de pratiquer des exercices de plongée dans une eau limpide, de travailler sur les tactiques destinées à donner l'assaut aux « bateaux mères[1] » des pirates somaliens dans l'océan Indien, mais aussi de resserrer les liens entre les hommes au cours de soirées détendues.

J'entamais alors ma deuxième année en tant que chef de groupe d'assaut et j'étais excité à cette idée. Je disposais d'un groupe formidable, le Deux. Je travaillais avec la plupart de ses hommes depuis plusieurs années déjà. Mon camarade Paul était lui aussi chef d'un groupe d'assaut. Il n'avait pas le profil type d'un SEAL, c'est-à-dire qu'il ne ressemblait vraiment pas à ce que vous auriez pu imaginer sur le plan physique : il n'était ni particulièrement imposant, ni particulièrement musclé. Mais c'était un nageur hors pair et l'un des hommes les plus intelligents que je connaisse. Il avait un esprit particulièrement affûté qui vous amenait à cogiter, mais il pouvait aussi faire le boute-en-train lors d'une tournée des bars. Il était très fier de ses sourcils broussailleux, au point que c'en était comique, et aimait arborer une de ces barbes parfaitement taillées que les femmes adorent. Le

chef d'équipe sniper n'était autre que Jonny, mon ami proche, héros de l'opération de sauvetage du capitaine Phillips. Mack, l'ancien joueur de rugby universitaire auquel il manquait une dent de devant, était mon numéro deux. Comme cela faisait plusieurs années que nous combattions ensemble, je le connaissais incroyablement bien et j'avais une absolue confiance en lui.

Mon numéro trois s'appelait Nic Checque. Âgé de 27 ans, il était encore quasiment imberbe, mais je doute qu'il ait de toute manière voulu laisser pousser une barbe sur son visage de jeune premier. Moins d'un an plus tard, Nic montrerait quel genre de SEAL il était, en faisant partie d'une équipe d'assaut chargée de taper une planque, dans un coin montagneux à l'est de Kaboul, où des combattants talibans retenaient en otage un médecin américain travaillant pour une ONG qui formait des infirmiers afghans. Après une infiltration par hélicoptère et plus de quatre heures de marche nocturne dans un relief difficile, la colonne d'assaut fut repérée par une sentinelle à une vingtaine de mètres de l'entrée de la planque – et l'alarme fut donnée. En sa qualité d'homme de tête, Nic n'hésita pas une seconde. Il neutralisa la sentinelle et fut le premier à passer la porte de la planque en étant conscient des risques qu'il encourait. Il fut aussitôt abattu d'une balle en pleine tête. Le SEAL Ed Byers, qui se trouvait juste derrière lui, neutralisa l'homme qui avait tué Nic, puis il sauta sur un deuxième taliban qui tentait de se saisir d'une arme et l'immobilisa jusqu'à avoir la certitude qu'il ne s'agissait pas de l'otage, puis il l'exécuta avant de balancer son corps sur l'otage afin de le protéger. Il s'élança ensuite sur un troisième homme, qu'il saisit à la gorge pour le plaquer contre un mur en attendant que l'un de ses collègues SEAL puisse l'abattre. En raison de sa conduite au combat, Byers fut le premier homme du SEAL Team [redacted] à se voir décerner la *Medal of Honor*. Après que le président Barack Obama lui eut passé le ruban autour du cou, Byers déclara que cette médaille aurait dû revenir « à mon camarade, mon ami, mon frère » qui était « mort comme meurent les guerriers ». Nic se vit attribuer la *Navy Cross* à titre posthume. Aujourd'hui, Nic est toujours vivant dans mes pensées. J'ai encore son numéro de téléphone dans la mémoire de mon portable.

Notre chef d'escouade, Eric Roth, avait également été mon commandant lors de mon dernier déploiement. Seul officier de l'escouade en dehors du pacha, c'était un homme exceptionnel autant qu'un officier formidable. Il incarnait à merveille le type de commandement que j'admirais. Il savait

pertinemment qu'il n'avait rien à gagner à se comporter comme un connard et qu'il n'y avait rien de honteux à se faire aimer de ses hommes. Il était habitué aux petits gestes, comme par exemple dire « s'il te plaît » ou féliciter un jeune subalterne même s'il n'avait fait qu'accomplir une tâche secondaire. Bien que ce fût là sa première affectation à la tête de notre escouade, il avait à son actif quatre déploiements au sein d'un SEAL Team conventionnel et avait déjà eu sa part de la guerre.

Notre recrue la plus récente, un dénommé French, avait pris en charge toute la logistique de notre entraînement plongée à Miami. C'était un beau gosse blond et bronzé qui, au premier regard, avait tout l'air d'être l'archétype du surfeur frimeur, mais c'était en fait l'exact opposé. Il avait fini largement en tête de sa formation/sélection et cherchait continuellement à s'améliorer en demandant conseil aux plus anciens ou en potassant tout ce qui avait trait aux tactiques. Il s'était révélé plutôt doué pour prendre en charge la partie logistique. Il avait fait en sorte que nous soyons logés au Courtyard Marriott, près de South Beach. C'était un lieu très agréable et l'une des périodes les plus douces de l'année. Les gars pouvaient se lever le matin pour aller courir sur la plage avant d'aller plonger dans une eau cristalline. Je pris même goût aux baignades dans l'océan, quelque chose que je n'aurais jamais imaginé faire après avoir avalé autant d'eau salée durant le stage BUD/S. Et, pour une fois, même le programme de formation n'était pas trop intensif.

La raison principale de cette formation plongée, c'est que nous voulions retravailler les compétences de base des SEAL. En raison des deux guerres successives – Irak et Afghanistan – qui avaient monopolisé l'emploi du temps des SEAL, et sans compter les autres imprévus, nous avions eu tendance à négliger certaines facettes de notre spectre opérationnel au profit du combat rapproché, du tir, de la conduite évasive, des opérations héliportées ou de la chute opérationnelle. Nous devions nous sentir de nouveau à l'aise avec le milieu aquatique. Le fait que ce milieu aquatique se trouve à Miami ne nous fâchait pas outre mesure…

L'une des raisons pour lesquelles nous avions pu défendre avec une telle facilité cette formation face à notre hiérarchie tenait bien sûr aux menaces toujours plus grandes que faisaient peser les pirates somaliens sur les côtes est-africaines. Le *Maersk Alabama* n'avait pas été le premier navire marchand à se faire attaquer, ni le dernier. Et les pirates s'en prenaient désormais à des bateaux de particuliers. Par conséquent, mes hommes et

moi devions rester à la pointe sur ce type d'intervention et sur les tactiques à employer. Quel type d'échelle emporter ? Quelles armes utiliser ? Dans l'éventualité où il faudrait entrer par effraction dans une cabine ou pratiquer une ouverture dans une cloison métallique après avoir abordé un navire, de quel type d'outil fallait-il se munir ? Les équipements nécessaires pouvaient peser une tonne, il fallait pourtant nager avec. Comment faire ? Nous avions besoin de tout expérimenter et de savoir comment procéder. Il s'agissait d'un processus plutôt motivant. Pour être honnête, il était même agréable de réfléchir à la mise en œuvre de tactiques SEAL plutôt que de réfléchir aux moyens de combattre des terroristes dans des montagnes ou dans le désert.

Les premières journées furent comme un avant-goût du paradis. Nous nous levions le matin quand les premiers rayons du soleil venaient caresser l'océan. Nous partions ensuite courir sur la plage ou la promenade en bois, ou nous allions nager, à moins que nous ne fassions les deux. C'était à des années lumière de l'entraînement rigoureux que nous avions l'habitude de suivre à nos débuts. Nos supérieurs nous faisaient entièrement confiance sur la meilleure manière de rester en forme. Ils acceptaient même que nous prenions le temps de nous détendre, et Miami était un endroit idéal pour cela, comme certains d'entre nous le découvrirent : en commençant notamment le matin par déguster un bon café en terrasse, tranquillement, en profitant de la vue magnifique. Puis, après le footing matinal, une bonne douche et un petit déjeuner, nous grimpions dans nos voitures de location pour nous rendre sur le site de l'entraînement – une marina située à une vingtaine de minutes plus au nord – et la journée de travail pouvait enfin commencer.

Notre emploi du temps n'avait rien de bien compliqué – enfilage des tenues de plongée, contrôles de sécurité mutuels, briefing sur l'exercice du jour, et plongée. Après quelques heures d'exercices, nous prenions le temps de déjeuner, puis nous nous équipions à nouveau pour retourner dans l'eau. Le programme de plongée de la journée achevé, nous nettoyions l'équipement, sécurisions le site puis retournions à l'hôtel. La plupart des gars allaient alors faire un peu de musculation au Gold Gym de South Beach en attendant de voir si Anna Kournikova allait se pointer comme elle avait l'habitude de le faire. Ceux qui n'éprouvaient guère l'envie de soulever de la fonte ou qui n'éprouvaient aucun intérêt particulier pour les joueuses de tennis aussi sexy que célèbres regagnaient leur chambre et zappaient devant la télévision en attendant l'heure du dîner. Nous nous

retrouvions ensuite dans le jardin pour boire une bière. C'était une manière parfaite de retrouver le goût des choses simples après un déploiement hivernal difficile en Afghanistan. Tout le monde y trouvait son compte. Non seulement nous remplissions nos objectifs, mais nous avions aussi la chance de le faire en Floride du Sud.

Alors que nous nous préparions à partir pour le week-end, Paul et moi apprîmes que deux places s'étaient libérées pour une formation de chef largueur en chute opérationnelle à Yuma, dans l'Arizona. C'était une formidable opportunité pour nos hommes. Cela nous permettrait de disposer de deux chefs largueurs supplémentaires au sein de l'escouade, mais c'était aussi une qualification entraînant de sérieuses responsabilités, ce qui n'était pas négligeable pour les deux candidats que nous choisirions, dans le cadre du prochain tableau d'avancement. Il devenait de plus en plus difficile d'être promu au grade supérieur, et une qualification comme celle-ci ne pouvait qu'y aider. Le seul hic, c'est ce que cette qualification entraînait : embarquer dans un avion, s'envoler pour Yuma et, pire encore, être privé de week-end détente à Miami.

Je choisis Checque au sein de mon groupe et Paul choisit Cheese, qui avait été mon maître-chien sur les derniers déploiements. Paul présenta les choses mieux que je n'aurais su le faire :

« Cheese, lança-t-il, j'ai une bonne et une mauvaise nouvelle.

– C'est quoi, la mauvaise nouvelle ?, répondit Cheese.

– Tu quittes Miami, tu rates le week-end et tu t'envoles pour Yuma pour une qualification de chef largueur en chute opérationnelle. La formation commence lundi.

– OK, et la bonne nouvelle ? »

Paul attendit un moment avant de répondre : « Je n'ai pas de bonne nouvelle. »

La chose dite, Cheese et Checque firent leurs bagages et partirent à contrecœur pour l'aéroport. Tandis que de notre côté nous profitions du jardin de l'hôtel pour boire quelques cocktails, fraterniser et profiter du paysage – entre autres. Nous essayions aussi de réfléchir à la manière de devenir la meilleure équipe de contre-terrorisme maritime de toute la planète. Je me doutais bien que la semaine à venir allait être intense, et je ne me trompais pas. Mais ce ne fut pas pour les raisons que j'avais imaginées.

Le soir du 5 mars 2011, après une journée fructueuse en termes d'entraînement, arriva encore une fois le moment de prendre un verre ou deux au bar de l'hôtel ou sur la promenade du front de mer. Je quittai ma chambre en premier, le téléphone à la main pour envoyer quelques textos aux gars afin qu'ils me retrouvent en bas. Paul descendit à son tour, bientôt suivi de Mack et de Jonny. Les autres nous rejoignirent rapidement, Roth venant fermer la marche. Nous étions assis autour d'une table dans le jardin, à nous demander quelle boisson nous allions commander, quand le mobile de Roth se mit à sonner. Il s'excusa et s'absenta quelques minutes pendant que nous continuions à nous interroger sur les mérites d'une bonne tequila. Nous hésitions entre plusieurs marques, mais Roth fut de retour avant que nous ayons eu le temps de commander nos verres et dit, à Jonny, Paul et moi – les deux chefs de groupe et le chef d'équipe – qu'il avait besoin de nous voir à part.

Aucune alarme particulière ne sonna dans mon esprit. Je pensai alors qu'un de nos gars devait avoir foiré quelque chose et qu'il fallait que nous en parlions entre nous. Nous nous dirigeâmes tous les quatre vers un endroit un peu à l'écart à l'arrière de l'hôtel. Il y avait là quelques canapés où nous nous assîmes, curieux de savoir quel allait être le sujet de la discussion à venir. Roth nous indiqua que le cipal – le maître principal du *squadron* dont dépendait notre escouade – était de retour à Virginia Beach et qu'il souhaitait que nous deux, ainsi que Jonny, Paul et Mack, libérions nos chambres pour regagner la base au plus vite. Quelque chose s'était produit et il semblait que nous devions nous en entretenir en face à face avec notre commandement. Roth n'en savait pas plus. Tout cela avait désormais l'air assez mystérieux, d'autant que le maître principal et l'officier commandant le *squadron*, qui au départ devaient faire le voyage de Miami avec nous, s'étaient décommandés à la dernière minute pour se rendre à Washington. À n'en pas douter, quelque chose se tramait.

Nous rassemblâmes les hommes de l'escouade pour les informer du changement de programme : l'entraînement allait continuer, mais sans l'encadrement. Cela ne posait pas de problème majeur puisque French avait planifié l'organisation de ce voyage depuis cinq mois et qu'il s'était occupé de toute la logistique. Il avait les choses bien en main. Les autres membres de l'escouade avaient suffisamment d'expérience pour gérer l'entraînement, concevoir différents scénarios et résoudre les défis auxquels ils pourraient être confrontés. De plus, un bateau avait été loué pour la journée du

lendemain et ils étaient tous impatients de voir s'ils arriveraient à l'aborder et à le sécuriser sans accroc. Ils avaient également prévu un méga-barbecue de poissons pour fêter la fin de l'entraînement. En vérité, je ne pense pas qu'ils furent particulièrement émus à l'idée de nous voir partir.

Nous changeâmes les dates de nos cinq billets retour pour Virginia Beach et retournâmes ensuite dans nos chambres pour préparer notre départ en prenant soin de programmer un réveil matinal auprès de la réception. Je me rappelle m'être allongé dans mon lit ce soir-là, au dernier étage du Marriott, en me demandant pourquoi diable j'étais convoqué sur base au beau milieu d'un entraînement alors que je rentrais tout juste d'un déploiement. Cela n'avait pas de sens. L'une de nos compagnies se trouvait en Afghanistan et une autre était d'alerte à Virginia Beach. S'il devait y avoir une prise d'otage où que ce soit dans le monde au cours des quatre prochains mois, il reviendrait à l'une ou l'autre de ces escouades de prendre la situation en compte. Si une cible de grande valeur devait soudain apparaître en Afrique ou dans la péninsule Arabique, nous avions des éléments d'une autre compagnie prêts à coordonner des frappes aériennes à l'aide de drones de l'armée de l'air ou d'appareils de l'aéronavale. L'Irak n'était pas un problème car il n'y avait plus guère de cibles dans ce pays, et si jamais un cadre d'Al-Qaida ou du réseau Haqqani devait franchir la frontière afghane, ou même s'en approcher, et que nous l'apprenions, alors ce serait à l'escouade stationnée en Afghanistan de s'en occuper. Pourquoi donc avaient-ils besoin de nous ? Pourquoi devais-je quitter Miami à la meilleure période de l'année ?

Pouvait-il s'agir de la Libye ? Quelques semaines plus tôt, le 17 février, le pays avait vu naître de grosses manifestations de protestation contre le régime de Mouammar Kadhafi. Baptisé « Printemps arabe », ce mouvement s'était propagé jusqu'en Égypte et en Tunisie. Les forces de l'OTAN étaient à présent impliquées et avaient décrété une zone d'exclusion aérienne au-dessus du pays après qu'une guerre civile y avait éclaté. Cette zone d'exclusion aérienne avait été instaurée afin de protéger les populations civiles, mais j'en étais venu à penser qu'il pouvait s'agir d'une ruse de la chaîne de commandement, pour que nos appareils présents dans le ciel libyen puissent localiser Kadhafi afin qu'il soit neutralisé. Cela pouvait-il expliquer notre rappel ? J'avais cependant la conviction que ce serait plutôt aux forces spéciales de l'armée de terre d'intervenir dans cette partie du monde. Les biffins disposaient eux aussi d'une unité prête à intervenir en

cas de crise. À vrai dire, quel que soit l'angle sous lequel j'examinais les choses, je ne voyais vraiment pas de quoi il s'agissait.

Que pouvait-il bien se tramer ?

JE DORMIS D'UN SOMMEIL AGITÉ et me réveillai bien avant l'aube afin de pouvoir attraper mon vol pour Virginia Beach. Paul, Mack, Roth et moi avions réussi à trouver une place dans le même avion et disposions de deux voitures de location. Nous rejoignîmes l'aéroport sans problème, embarquâmes et arrivâmes bientôt à Virginia Beach.

Après avoir fait la route jusqu'à notre QG et retrouvé nos emplacements de parking habituels, nous gagnâmes notre popote. Une fois sur place, nous eûmes encore droit à quelques surprises : l'encadrement du *squadron*, au grand complet ou presque, avait été rappelé sur base – aussi bien les officiers que les officiers-mariniers –, la plupart ayant eux aussi dû rappliquer toutes affaires cessantes. Cela n'aurait pas été surprenant si nous avions été d'alerte, mais nous étions tous censés nous entraîner quelque part sur le territoire national. C'était la première fois qu'une telle chose se produisait et ça n'en était que plus perturbant. Personne ne savait trop ce qui se passait. En réalité, seuls le pacha du *squadron* et le maître principal étaient au courant, mais ils n'avaient rien confié à personne et nous ne pouvions que nous interroger à voix basse entre nous, sur un même ton perplexe.

« T'as entendu parler de quelque chose ?

– Non, rien, et toi ?

– J'en sais rien. On est en phase d'entraînement et on ne sera pas d'alerte avant quatre mois !

– Bon Dieu, on vient tout juste de rentrer de déploiement. Que peuvent-ils bien nous vouloir ?

– Vous croyez vraiment qu'ils nous ont rappelés pour un entraînement grandeur nature ?

– J'espère qu'ils ne vont pas annuler le voyage en Thaïlande ! »

Le temps s'écoulant lentement sans qu'aucune information nouvelle ne nous parvienne, nous commençâmes à nous détendre et à raconter nos conneries habituelles. Cheese nous confia une anecdote amusante au sujet de ce qui lui était arrivé avec Checque au cours de leur bref déplacement à Yuma dans le cadre de leur formation chef largueur en chute opérationnelle.

Les deux hommes étaient amis depuis longtemps et prenaient plaisir à se taquiner mutuellement. Même au combat. Bref, ils étaient partis ensemble à ce stage de qualification qui était considéré comme extrêmement technique et difficile, en tout cas pour la plupart des unités. Le SEAL Team [redacted] bénéficiait cependant d'un très bon historique en la matière. Nous comptions sur nos hommes pour finir parmi les meilleurs de chaque promotion et il était inenvisageable que l'un d'eux échoue.

Cheese et Checque s'étaient ainsi présentés sur place le lundi matin pour débuter la formation théorique. Le mardi, ainsi que le mercredi, étaient également dédiés à la formation théorique. Mais Cheese avait été rappelé sur base le mardi soir et son absence n'était bien sûr pas passée inaperçue le mercredi. Quand un instructeur avait demandé où était passé Cheese, Checque lui avait répondu avec le plus grand sérieux : « Il a abandonné. » Les autres stagiaires de la promotion étaient restés bouche bée. Et bien évidemment, Checque ne leur avait jamais dévoilé la véritable raison de son absence.

Le fait d'être tous réunis sur base et de pouvoir discuter librement et tranquillement entre nous ne faisait que renforcer l'étrangeté de la situation : nous étions de retour dans notre popote pour de mystérieuses raisons alors même que nous aurions dû être en vadrouille, à nous entraîner et à profiter d'une certaine liberté.

La popote est un lieu assez impressionnant qui se compose de trois sections distinctes. Un espace conférence énorme abrite ainsi trois gigantesques tables de réunion alignées – une pour chaque escouade. L'espace restauration, situé en face de l'entrée principale, aligne quant à lui un immense bar avec des tabourets, une armoire réfrigérée vitrée contenant les marques de bières préférées des hommes, ainsi qu'un congélateur en inox. Non seulement le bar est parfaitement achalandé, mais il est équipé de deux éviers et de trois fours à micro-ondes. L'espace détente, situé à côté du bar, est pour sa part meublé de trois grands canapés de cuir et d'une table basse. Sur le mur derrière l'un des canapés sont accrochées les photos encadrées de nos camarades ayant trouvé la mort en service, ainsi que la photo de Spike, l'un de nos chiens tués au combat en Irak. Le mur d'en face arbore un immense panneau de bois gravé du nom de chaque homme ayant servi au sein de l'unité. Le reste de ce mur est dominé par des écrans plats et de nombreux souvenirs évoquant les combats menés par l'unité.

On peut ainsi y voir accroché le fusil d'assaut de Neil Roberts, un fusil dont le canon s'était tordu quand il était tombé de son hélicoptère pour se retrouver au beau milieu de combattants d'Al-Qaida au sommet d'une colline qui serait plus tard rebaptisée de son nom. Il y avait encore, à l'intérieur d'un coffret vitré, la cagoule souillée de sang et la paire de menottes en acier qui avaient été utilisées pour l'arrestation d'un criminel de guerre en Bosnie. Un peu plus loin était affichée une photo prise lors de l'opération Wolverine, une opération au cours de laquelle nos hommes avaient tendu une embuscade à quatre véhicules contenant 19 combattants d'Al-Qaida qui, en 2002, avaient tenté de fuir la vallée de Shahi-Kot pour se réfugier au Pakistan. On trouvait même accrochée à ce mur une peinture représentant le *Maersk Alabama*, à côté de laquelle était suspendue la casquette du capitaine Richard Phillips, signée par ce dernier.

Un tapis rouge et noir de 4,50 mètres sur 3, aux armes de l'unité, décorait le sol de cet espace détente, tandis qu'une statue grandeur nature du chef indien Tecumseh – avec un pistolet-mitrailleur sur l'épaule – accueillait les visiteurs à l'entrée.

Nous continuâmes à discuter pendant une bonne heure jusqu'à ce que l'on nous demande de nous rendre dans la salle de conférence du commandement. Quand nous fûmes tous assis, le maître principal fit une petite introduction. Il nous lut une liste de noms : il s'agissait de gars qui avaient quelques problèmes personnels à régler et qui devaient rester à Virginia Beach pour les gérer. L'un d'eux avait des problèmes avec sa femme, un autre allait bientôt subir une opération chirurgicale à l'épaule, un autre encore se trouvait toujours en convalescence à la suite d'une blessure. L'un d'entre nous, Bert, était alors occupé à préparer un exercice d'entraînement urbain à Los Angeles, et même si cet exercice ne se déroulerait pas avant six mois, il estimait qu'il avait besoin de tout ce temps pour coordonner les moyens aériens et la logistique. Il demandait à être remplacé afin de pouvoir se consacrer entièrement à cette mission. Je suis sûr qu'il regretta amèrement sa décision.

On demanda aux hommes dont les noms avaient été cités de quitter la pièce afin que la réunion puisse se poursuivre. C'était la première fois qu'une telle chose se produisait. Nous ne savions toujours pas ce qui se préparait, mais c'était visiblement du lourd et notre commandement appliquait la stricte règle du « besoin d'en connaître ». Il en alla de même avec les chefs de groupe, les chefs d'équipe et les opérateurs qui n'avaient

pas été spécifiquement rappelés. L'ordre dut leur être répété plusieurs fois car ils ne pouvaient tout simplement pas en croire leurs oreilles.

Après le départ des uns et des autres, nous nous retrouvâmes à vingt-quatre. Les portes furent fermées et notre maître principal, Willy, se leva pour venir se placer face à nous.

« Ce que je vais vous annoncer ne pourra en aucun cas être évoqué en dehors de cette pièce. »

Nous avions déjà entendu cette chanson par le passé et nous savions plutôt bien respecter ce genre de consigne. Pour autant, cela ne voulait pas dire qu'il était interdit d'en parler à nos frères d'arme qui se trouvaient juste derrière la porte ? Il devint vite évident que si, cette fois, ce serait *justement* le cas.

Willy, un homme d'ordinaire plein d'assurance, se balançait maladroitement d'un pied sur l'autre devant nous. Il nous annonça qu'il y avait eu un tremblement de terre au Japon. Ouais, et alors ? Nous avions tous vu passer l'info à la télévision. Quel rapport avec nous ? Le Japon était notre allié et personne dans cette pièce n'avait la moindre idée de ce que nous pourrions avoir à faire là-bas. Je suis sûr que Willy percevait notre scepticisme.

Il continua à parler d'une façon étrangement vague et, tout en évoquant les implications possibles, se garda bien de mentionner un quelconque autre nom de pays. Il fournit peu de détails et se contenta de dire que la mission nécessiterait de parvenir jusqu'à une base isolée composée de différents bâtiments semblables à un compound afghan. L'endroit était situé dans une grande cuvette entourée de montagnes. Il nous expliqua que nous serions divisés en quatre équipes d'assaut de six et annonça les noms des équipiers et ceux de leurs chefs. Pour ma part, je serais le chef de l'équipe 4.

Il nous sembla que certains éléments de son brief étaient authentiques, mais nous aurions été bien en peine de dire lesquels. Quelle que puisse être la mission, nous avions toujours l'obsession du détail. Or, nous n'avions jamais entendu un brief aussi nébuleux. La situation était plus troublante que jamais.

Willy poursuivit en expliquant que le seul moyen de parvenir jusqu'à l'objectif, situé dans une zone particulièrement sensible, consisterait à être héliporté droit dessus, avec tous les risques que cela pouvait comporter. Il avait conscience que ce n'était pas dans nos habitudes, mais il ajouta que

lui-même et d'autres avaient passé deux semaines à planifier l'insertion et qu'aucune autre solution n'était envisageable. Les opérateurs les plus expérimentés autour de la table de réunion ne purent s'empêcher de froncer les sourcils. Ce n'est pas que nous manquions de confiance envers nos supérieurs, mais nous avions bien plus d'expérience terrain qu'eux. Nous avions du mal à nous imaginer plongés dans une opération très dangereuse sur la seule déclaration de quelques officiers ayant étudié des cartes étalées sur une table. Nous avions des questions.

Où se trouve la cible ? Quelle sera notre base de départ ? Serons-nous héliportés à partir d'un navire ou d'une base terrestre ? Combien de temps durera le vol ?

Nous ne pouvons pas encore vous le dire. Nous ne pouvons pas encore vous le dire. Vous partirez d'une base terrestre. Nous ne pouvons pas encore vous le dire.

« Dans quel type d'appareil embarquerons-nous ? », demandai-je. J'imaginais que notre objectif prendrait la forme d'un compound quelque part en Libye, auquel cas la distance à parcourir impliquerait un recours à une voilure fixe. Je savais également que le V-22 Osprey – un appareil hybride américain entre avion de transport militaire et hélicoptère – était le dernier jouet à la mode en raison de sa capacité à voler comme un avion mais à décoller et à se poser comme un hélicoptère, mais je savais aussi que ce type d'appareil avait un historique mitigé et une tendance à se crasher et à entraîner la mort de tous ceux qui se trouvaient à bord. Il n'est pas impossible que j'aie posé cette question dans le seul but de me préparer à l'éventualité d'embarquer dans un cercueil volant.

« Nous ne pouvons pas encore vous le dire », répondit Willy.

Lorsque j'abordai plus spécifiquement l'éventualité d'une infiltration par Osprey, Willy précisa : « Je peux vous assurer qu'il ne s'agira en aucun cas d'une infiltration par Osprey. Tout ce que je peux vous dire, messieurs, c'est que l'infiltration sur l'objectif, situé dans une cuvette entourée de montagnes, s'effectuera à bord d'appareils semblables à des hélicoptères. »

Semblables à des hélicoptères ? Qu'est-ce que c'était que cette connerie ?

Willy déclara qu'il était temps de faire une pause et que nous nous retrouverions dans cette même salle dans dix minutes. Et il nous rappela, encore une fois, que nous ne devions pas parler de ce qui avait été évoqué

dans cette pièce avec les membres du *squadron* qui n'avaient pas pris part à la réunion. Chacun de nous savait que cela n'irait pas sans frictions. Les gars se demanderaient pourquoi nous ne les mettions pas dans la confidence et nous trouveraient probablement arrogants pour cela.

Mark et moi nous dirigeâmes vers le coin de la popote où se trouvaient nos ordinateurs. Tandis que je traversais la pièce, mon regard s'attarda sur les autres membres du *squadron*. Ils vaquaient à leurs occupations habituelles : certains travaillaient devant leur ordinateur, d'autres faisaient des photocopies, d'autres encore mangeaient un morceau, assis autour de l'une des tables de réunion. Chacun nous ignorait superbement, telle une petite amie jalouse qui, n'ayant pas voulu sortir avec nous, se serait sentie délaissée.

Arrivé au fond de la pièce, je chuchotai à Mack :

« Putain, c'est vraiment bizarre, tout ça. »

– Ouais, répondit Mack, je ne vois vraiment pas pourquoi les galonnés veulent qu'on ferme notre gueule alors qu'on ne sait même pas de quoi il retourne. C'est plus qu'étrange. »

Et ça l'était. Les gars qui n'avaient pas été mis au courant prenaient cela comme une marque de défiance. Ils n'avaient jamais failli, ils avaient tous l'expérience du combat et ils étaient tous bardés de médailles. Inutile de préciser qu'il s'agissait également de mâles alpha qui débordaient de confiance en eux. Ils avaient non seulement du mal à accepter qu'on les ait exclus de la réunion – comme si les vingt-quatre hommes qui y avaient assisté valaient mieux qu'eux – mais, en plus, nous ne leur faisions même pas assez confiance pour en discuter avec eux. Ils avaient tiré cette conclusion du fait que nous ne leur avions rien dit.

En réalité, la sélection des hommes retenus avait des raisons stratégiques. Les galonnés voulaient garder le profil le plus bas possible afin d'éviter qu'Al-Qaida ou le Pakistan aient vent de quoi que ce soit d'inhabituel. Ils voulaient mettre en œuvre un seul *squadron*, celui qui serait la mieux préparé et qui attirerait le moins l'attention. Si un *squadron* déjà déployé devait être soudain redéployé ailleurs, les locaux travaillant sur la base ne manqueraient pas de s'en apercevoir. Si le *squadron* d'alerte à Virginia Beach devait soudain partir s'entraîner quelque part, les familles commenceraient à en parler et des rumeurs se propageraient. Comme nous revenions juste d'un déploiement, que nous étions encore chauds et que

nous nous entraînions déjà ailleurs, notre *squadron* était un choix incontestable, mais cela ne nous semblerait évident que plus tard.

Pour l'heure, ni Mack ni moi n'avions encore conscience de la gravité de la situation, notamment parce que nos supérieurs avaient choisi de dissimuler la vérité. Et n'oublions pas que la popote était à l'image d'un terrain de chasse. Nous devions en permanence montrer que nous avions le cuir endurci, quitte à en rajouter, car le moindre signe de faiblesse nous valait des railleries. Nous baptisâmes ainsi notre équipe de vingt-quatre l'Équipe Formidiable – un acronyme pour FORce MIraculeusement et DIABoliquement Efficace, ou un truc du genre, mais la blague n'eut pas vraiment le temps de prendre. Willy eut aussitôt vent de la chose et nous mit en garde : « La prochaine personne que j'entendrai faire mention de "l'Équipe Formidiable" sera aussitôt exclue de cette "Équipe Formidiable" ».

Nous regagnâmes la salle de réunion pour quelques heures de briefing supplémentaires. En dépit des informations plutôt vagues qui nous étaient communiquées sur l'objectif et les moyens d'insertion (informations volontairement floues), nous planifiâmes la mission du mieux possible. Willy esquissa le plan d'un bâtiment cible sur un grand tableau blanc et détailla la composition des quatre équipes d'assaut avec, au sommet de chaque liste, le nom du chef d'équipe. Nous avions tous l'habitude de commander un groupe d'assaut, mais, le commandement voulant n'employer que les hommes les plus expérimentés pour cette mission, il revint aux chefs de groupe de diriger les équipes d'assaut et aux chefs d'équipe de faire les petites mains – en servant comme opérateur dans la colonne, comme responsable effraction ou comme sniper.

Trois des équipes conduiraient l'assaut sur l'objectif. La mienne avait pour responsabilité d'assurer un périmètre de sécurité. J'imaginais encore que nous nous retrouverions quelque part dans le désert africain, où nous pourrions être confrontés à des insurgés en nombre. Il reviendrait donc à mon équipe de les repousser si nécessaire et, pour cela, il me fallait du lourd. Je pensais qu'il nous faudrait au moins trois mitrailleuses.

« Willy, demandai-je, de quel genre de soutien aérien disposerons-nous sur cet objectif ? Est-ce qu'on aura des DAP[2], des Apache, des AC-130 ou des chasseurs ? Y aura-t-il des bombardiers ?

– Il n'y aura pas de soutien aérien. »

De mieux en mieux…

Mais ça n'était pas vraiment plus clair pour autant. Nous avions été triés sur le volet pour cette mission et tout ce que nous avions pour la préparer se résumait à un croquis sur un tableau blanc. Willy avait dessiné un grand carré à gauche des quatre listes de noms. Sous ce carré, il avait ajouté un rectangle plus petit et, à gauche de ce bloc carré-rectangle, il avait accolé un petit triangle acutangle. Il nous confirma que nous serions bien héliportés dans de mystérieux appareils, et que mon équipe assurerait la sécurité du périmètre tandis que les trois autres donneraient l'assaut à ces étranges formes géométriques. Nous disposerions des prochains jours pour préparer notre matériel. Enfin, le commandement souhaitant déployer un maximum d'opérateurs dans un minimum d'appareils – quatre équipes pour deux hélicoptères –, nous ne bénéficierions pas de notre personnel de soutien habituel. Aucun médecin, donc. Ceux d'entre nous qui avaient une qualification infirmier allaient avoir besoin d'une petite remise à niveau. Quant aux deux officiers, ils allaient devoir se débrouiller pour porter eux-mêmes leur radio.

Quand l'un de nous posa une question concernant ce que les équipes d'assaut allaient devoir accomplir une fois insérés sur place, Willy répondit : « Elles devront donner l'assaut à un bâtiment comme elles ont l'habitude de le faire. Entrer, récupérer quelque chose, le faire sortir et repartir. » Après un petit silence, il ajouta : « Ah oui, autre chose. Nizzro, ton équipe aura un chien avec elle, alors tu feras en sorte d'avoir de la place pour Cheese et Cairo. Il y aura aussi un autre homme qui n'apparaît pas sur la liste.

– L'interprète ?, demandai-je.

– Oui, l'interprète.

– Un interprète dans quelle langue ?

– Je ne peux pas te le dire.

– Le contraire m'eût étonné. »

Willy précisa cependant : « Il parlera sans doute arabe, mais on travaille encore là-dessus. »

Mais putain, qu'est-ce que ça pouvait bien vouloir dire ? Au moins, avec Cairo, je savais à quoi m'attendre.

« OK, les gars, on se revoit dimanche matin, poursuivit Willy. On aura alors rendez-vous quelque part et vous serez briefés plus précisément. Sur

place, vous verrez du beau monde : le général Thomas, le pacha du SEAL Team [redacted]… Sans doute le secrétaire à la Défense… et le chef du CTC/PAD[3]. »

Le CTC/PAD ? Je ne sais pas si les autres gars relevèrent ce détail, mais il ne m'échappa pas. Il s'agissait du Comité de contre-terrorisme de la CIA, bureau Afghanistan/Pakistan. La Libye ? On pouvait oublier.

Nous avions rendez-vous le dimanche matin dans un bâtiment gouvernemental en Caroline du Nord, ce qui nous laissait la fin de la semaine et le samedi pour nous préparer. La majeure partie de notre temps fut consacrée à la vérification de notre matériel et au choix de ce que nous emporterions. Chacun des hommes sélectionnés pour cette mission avait plus qu'une grande expérience du combat et ses habitudes en matière de matériel. Le seul problème c'est que, ayant tous à assumer différentes fonctions, nous serions plus chargés que de coutume. Les chefs d'équipe avaient déjà tenu le rôle de responsable effraction par le passé et ils n'auraient donc aucune difficulté à s'y remettre. Il leur fallait juste rajouter quelques poches à leurs gilets de combat afin d'emporter des explosifs et des détonateurs. Ceux qui avaient la qualification infirmier avaient l'habitude de transporter un kit médical quand ils opéraient au sein d'un team conventionnel avant d'intégrer le SEAL Team [redacted], et ils avaient donc besoin de le reconstituer. Pour ma part, j'avais l'habitude de trimballer une mitrailleuse légère M60 quand j'étais affecté au SEAL Team 2 et recommencer ne me posait pas de problème particulier. La seule chose qui nous troublait vraiment, c'est que nous ne savions pas encore ce que nous étions censés faire. Tout le monde se doutait bien qu'il s'agissait de quelque chose d'important, mais jusqu'à quel point ?

Des rumeurs commencèrent à circuler sur la base. Tout le monde voulait savoir pourquoi nos galonnés planifiaient une opération secrète qui n'emploierait que la moitié d'un *squadron*. La sagacité de notre pacha récemment nommé ne tarda pas à être mise en cause. Certains hommes l'appréciaient, d'autres l'adoraient, mais nombreux étaient ceux qui détestaient travailler sous ses ordres. Il avait la réputation de vouloir tout contrôler et de s'impliquer dans des projets à peu près irréalisables. Il était capable de travailler jour et nuit pratiquement sans dormir, et il demandait la même chose aux hommes placés sous ses ordres. Il avait une fâcheuse tendance à épuiser tous ses collaborateurs et une incroyable capacité à vendre ses idées aux plus hauts étages de la chaîne de commandement. La

plupart des opérateurs présumaient que c'était encore une fois ce qui était en train de se produire.

Les gars des autres *squadrons* ne cessaient de nous approcher pour tenter de recueillir quelques informations.

« Alors, les gars, vous bossez sur quoi ?

– J'en sais rien.

– Allez, putain, tu peux bien me le dire !

– Mais je t'assure, j'en sais vraiment rien. »

Et, en effet, j'ignorais tout. Mais je commençais cependant à avoir un soupçon en raison de la dernière chose que nous avait confiée Willy, au sujet de l'implication du bureau Afghanistan/Pakistan du Comité de contre-terrorisme. En même temps, je ne pouvais pas vraiment y croire. Et pourtant… *Non, impossible*…

LE DIMANCHE MATIN, CHACUN ARRIVA vers 6 heures du matin, et nous ne tardâmes pas à repartir. Mack et moi grimpâmes dans une voiture avec Paul et Roth. Nous avions précédemment chargé nos sacs dans un fourgon, et nous avions donc tout l'espace nécessaire pour être à l'aise dans notre véhicule. Les quatre-vingt-dix minutes de trajet jusqu'en Caroline du Nord s'annonçaient agréables car j'étais en très bonne compagnie. Mack se mit au volant pour cette descente vers le sud, Paul à la place du mort, tandis que Roth et moi prenions place à l'arrière – nous échangerions nos places pour le retour. Nous fîmes un arrêt dans une petite station-service afin d'acheter quelques cafés et du tabac à chiquer, ainsi que d'infâmes sandwiches qui firent office de petit déjeuner. Nous commençâmes par parler de tout et de rien en avalant les kilomètres, et nous ne discutâmes de rien de très intéressant jusqu'à ce que nous commencions à cogiter sur ce qui pouvait bien se préparer.

Roth étant le seul officier présent dans notre voiture, il avait peut-être eu accès à quelques informations dont nous aurions été privés. Nous cherchâmes à savoir ce qu'il avait dans le crâne, mais il n'en savait pas plus que nous. Néanmoins il avait quelques idées. Il mentionna quelques photos satellite qu'il avait vues lors du dernier déploiement, que nous avions surtout passé en Afghanistan. Il y avait alors eu des rumeurs concernant un objectif qui ressemblait pas mal à celui auquel Willy n'arrêtait pas de faire référence. Je mentionnai pour ma part la bribe d'information que personne

ne semblait avoir remarquée. « Pourquoi le bureau Afghanistan/Pakistan voudrait-il nous briefer aujourd'hui si nous devions nous envoler pour la Libye ? »

Finalement, après un long silence, je me jetai à l'eau : « Je vais vous dire ce que je pense, les mecs : je crois qu'on va essayer de se faire Oussama ben Laden. »

Roth s'exclama : « C'est *exactement* ce que je pense aussi. »

La voix de Mack se fit alors entendre depuis le siège conducteur : « Putain, O'Neill… Si on flingue Oussama ben Laden, je te suce la bite ! »

C'était plutôt étrange de filer sur cette autoroute par une belle matinée de printemps, dans une si belle région, en commençant à envisager ce que nous envisagions. Qu'auraient pensé tous ces gens qui nous croisaient sur l'autoroute s'ils avaient su ce que les mecs barbus et costauds assis dans cette voiture partaient faire ?

Les quatre-vingt-dix minutes de trajet nous semblèrent durer une demi-heure. Quand nous arrivâmes devant le portail du bâtiment gouvernemental, l'une des installations secret-défense les mieux protégées du pays, nous fûmes confrontés à une situation plutôt nébuleuse. Personne n'avait communiqué nos noms au poste de sécurité, non pas en raison d'un oubli, mais parce que personne ne souhaitait qu'une liste d'opérateurs puisse être inscrite noir sur blanc sur un quelconque document. Il s'ensuivit une discussion plutôt intéressante avec les gardes. Il nous fallut pas mal de temps pour régler ce problème, mais on nous autorisa finalement à entrer.

Au premier abord, cette antenne gouvernementale n'a rien de spécial : beaucoup d'arbres et une petite piste d'atterrissage au milieu. Tous les bâtiments de plain-pied avaient été construits au moins quarante ans plus tôt. Le bâtiment dans lequel nous devions nous rendre était encore plus insignifiant : une petite structure évoquant deux grands préfabriqués accolés l'un à l'autre. À l'intérieur, dans une grande salle de conférence, huit personnes faisaient le pied de grue en attendant que le briefing débute. Je reconnus certaines d'entre elles, d'autres non. Pete, notre pacha, était en pleine discussion avec d'autres galonnés. Quelques autres conversations privées se déroulaient. La plupart des opérateurs présents, moi y compris, allèrent dans la petite cuisine attenante où des cafetières et quelques dizaines de donuts étaient à disposition – quelques dizaines au début, en tout cas.

Après cinq petites minutes passées à papoter avec les copains, nous fûmes invités à regagner la salle de conférence. Le capitaine de vaisseau Perry Van Hooser – le pacha, que nous appelions Pete –, se tint devant l'assistance, qui réunissait alors l'ensemble de la force d'assaut ainsi qu'une demi-douzaine de personnes que je n'avais jamais vues, dont quatre femmes.

Pete attendit que l'un des hommes que je ne connaissais pas ferme la porte à double battant, puis il promena longuement son regard sur l'assistance pour s'assurer que tous ceux qui étaient présents dans la pièce étaient bien habilités à y être. Même les gardes du corps des personnalités présentes devaient patienter dans la cuisine attenante le temps de la réunion. Un homme au fond de la salle s'assura qu'aucun d'entre eux ne pourrait entendre l'objet de nos discussions.

« Je voudrais vous remercier d'avoir interrompu vos entraînements et d'avoir pu venir ici aujourd'hui, commença Pete une fois qu'il eut la certitude que la pièce avait été sécurisée. Je suis conscient que vous revenez tout juste d'un long déploiement, mais nous avons différentes choses à voir ensemble. »

Il fit une pause, puis cracha le morceau : « Nous avons des informations sur OBL[4]. Ce sont les meilleurs renseignements que nous ayons en notre possession depuis Tora Bora. »

Un homme dont je me dis qu'il bossait pour la CIA se leva pendant que l'une des quatre femmes présentes faisait circuler quelques formulaires qu'il nous fallut signer. Tandis que nous apposions notre griffe dessus, l'homme, un dénommé Steve, qui se trouvait travailler pour le bureau Pakistan du contre-terrorisme, débuta son brief en compagnie de deux des femmes présentes. Ce fut la première fois que j'entendis prononcer le nom d'Abbottabad. J'aimai aussitôt sa sonorité.

Steve expliqua qu'ils s'intéressaient plus particulièrement à un homme. Celui-ci, vêtu de blanc la plupart du temps, était d'une stature plus haute que tous les autres hommes qui circulaient dans ce compound d'Abbottabad qu'il ne quittait jamais. *Vraiment jamais*. Il se contentait de se promener dans les cours ou les jardins intérieurs, jour après jour. Ils l'avaient surnommé « l'Arpenteur ». L'Arpenteur faisait ainsi les cent pas dans le jardin plusieurs heures de suite, s'arrêtant de temps à autre pour discuter avec les enfants ou avec les autres hommes qui vivaient dans le compound.

Mais il ne s'occupait jamais d'aucune tâche domestique. Quand certains des résidents jardinaient ou bêchaient la terre, il s'arrêtait parfois auprès d'eux, mais il ne leur apportait jamais la moindre aide. Les analystes renseignement étaient convaincus que l'Arpenteur n'interagissait jamais avec quiconque provenant de l'extérieur du compound.

La propriété était très grande, bien plus grande que celles du voisinage, et elle était située au bord d'une route en « T » rarement – voire jamais – utilisée. En regardant les photographies aériennes de ce compound, avec le nord vers le haut, celui-ci ressemblait vaguement à un triangle inversé dont les côtés auraient été formés de murs hauts de 3 à 5,50 mètres. La base de ce triangle s'étirait sur près de 120 mètres le long d'une route courant d'est en ouest. Le bâtiment principal, haut de deux étages, se dressait au centre du compound, à quelques mètres seulement du mur d'enceinte nord. Une porte d'entrée côté sud ouvrait sur une petite cour.

Une allée privative orientée nord-sud, d'environ 18 mètres de long et fermée par des portails à chaque extrémité, courait à l'ouest de ce bâtiment principal, mais toujours à l'intérieur de l'enceinte. Le portail nord disposait d'un interphone. Le portail sud ouvrait sur un garage et donnait accès au bâtiment situé le plus au sud, dans une sorte de compound à l'intérieur du compound. Cet autre bâtiment semblait servir de maison d'hôtes. Le garage ne pouvait accueillir qu'un seul véhicule en entier, ce qui était une aubaine pour les analystes renseignement : comme les résidents possédaient deux voitures, les analystes pouvaient toujours savoir si l'un des véhicules avait quitté le compound ou si au contraire tous les résidents se trouvaient sur place. Quand les deux véhicules étaient présents en même temps, l'un des deux dépassait dans l'allée.

À l'ouest de cette allée, un grand jardin de forme plus ou moins triangulaire comprenait deux petites constructions accolées au mur de l'allée. On pensait qu'il s'agissait de structures servant d'enclos couvert pour animaux et de lieu de stockage. C'était également là que les déchets du compound étaient incinérés. Un jardin plus grand, lui aussi ceinturé par un mur, se trouvait à l'est du bâtiment de deux étages. Un portail sur le mur d'enceinte nord-est donnait sur la route extérieure, mais il s'agissait en réalité d'un leurre, comme je le découvrirais moi-même quelques semaines plus tard. Une autre cour intérieure était située à l'est de ce jardin, elle aussi ceinte de murs, mais elle n'abritait absolument rien.

Le bâtiment à deux étages était une énigme. Il était incontestable qu'il disposait d'une entrée côté sud, face au mur d'enceinte, et il était possible qu'il y en ait une autre côté nord. Mais comme le mur nord était très proche du bâtiment, il était impossible de le savoir. L'Arpenteur n'avait jamais été vu en train de sortir du bâtiment par la porte visible, et nous ne pouvions donc que supposer qu'il existait une issue côté nord. Cela amenait également à s'interroger sur la disposition intérieure du bâtiment. Nous estimions que trois familles vivaient dans tout le compound : une dans la maison d'hôtes, et sans doute deux dans le bâtiment principal. Si l'Arpenteur ne sortait du bâtiment que par la porte nord, peut-être accédait-il à celle-ci par un escalier privatif depuis le premier ou le deuxième étage, ce qui laissait penser que ce bâtiment comportait en fait deux résidences séparées. Les analystes renseignement estimaient que l'Arpenteur vivait au deuxième étage en raison d'une bizarrerie architecturale : le balcon du deuxième étage côté sud avait été ceint d'un mur privatif d'un peu plus de 2 mètres de hauteur, de sorte qu'il était impossible de voir, depuis la rue ou les bâtiments voisins, qui se cachait derrière.

Ce besoin d'anonymat définissait tout le compound. La maison d'hôtes disposait d'un escalier extérieur côté sud-est qui conduisait à un toit-terrasse. Celui-ci était également ceint d'un mur de protection. Tandis que la majorité du mur d'enceinte extérieur atteignait 3,50 à 4 mètres de haut, cette portion de mur atteignait 5,50 mètres – c'était assez haut pour empêcher toute observation depuis l'extérieur. Le mur d'enceinte extérieur était quant à lui couronné de fil de fer barbelé.

L'Arpenteur s'efforçait de mettre le monde extérieur à distance. Il ne quittait jamais le compound, se contentant de marcher dans le jardin ou à l'intérieur du bâtiment, invisible de l'extérieur. Les autres résidents du compound contribuaient également à faire naître la suspicion. Les analystes renseignement avaient été en mesure de déterminer que les véhicules, une voiture et une camionnette, étaient utilisés pour des usages spécifiques : l'utilitaire pour les courses locales, la berline pour les déplacements nécessitant plusieurs heures de trajet.

La surveillance de la berline avait été déterminante : l'homme qui la conduisait la plupart du temps s'appelait Abu Ahmed Al-Kuwaiti, c'était un Koweïtien d'origine et un Pakistanais d'adoption qui faisait office de messager de confiance pour Ben Laden. Nos services de renseignement avaient découvert son nom et appris qu'il avait enseigné l'informatique à

l'un des pirates du 11-Septembre afin que ce dernier puisse communiquer de manière clandestine avec ses chefs terroristes. Al-Kuwaiti se trouvait également aux côtés de Ben Laden lors de la bataille de Tora Bora en décembre 2001, durant laquelle nous avions bien failli le neutraliser. Les deux hommes avaient réussi à s'échapper et étaient restés en contact étroit depuis lors.

Al-Kuwaiti se méfiait terriblement de tout ce qui était communications électroniques. Il n'allumait son téléphone portable que lorsqu'il se trouvait au minimum à une heure et demie de route du compound, et il l'éteignait sur le chemin du retour dès qu'il lui restait moins d'une heure et demie de route à parcourir.

Il faisait preuve d'une prudence extrême, mais cela n'avait pas suffi. Nos agences de renseignement avaient réussi à le pister jusqu'à Abbottabad. Et une fois qu'ils avaient commencé à étudier les mesures de sécurité particulières du compound, ils avaient eu la conviction d'avoir levé un lièvre.

Pour être honnête, le briefing dura si longtemps – six heures – que nous commençâmes tous à trépigner. En fait, même si nous avions été tentés de divulguer des informations confidentielles, nous ne l'aurions finalement pas fait car c'était affreusement ennuyeux. J'imagine que tous les opérateurs présents partageaient les mêmes pensées que moi : *Rien à foutre de savoir comment vous l'avez trouvé. Vous dites qu'il est là ? Alors, allons le choper*.

À ce sujet : ceux qui faisaient le briefing indiquèrent que nous n'étions pas l'option n° 1. L'une des options – « la conduite légitime à suivre » du point de vue des lois internationales – consistait à informer les Pakistanais que nous savions où se trouvait Ben Laden, après quoi nous conduirions une opération bilatérale pour lui régler son compte. Tous ceux qui étaient présents dans la pièce pensèrent aussitôt : *Ouais, bien sûr. Autant oublier tout de suite car dès que nous aurons partagé ce que nous savons avec les Pakistanais, il se fera la belle*.

Une autre option consistait à planifier une frappe aérienne sur le compound avec un bombardier B-1 ou un bombardier furtif. Des mecs de l'Air Force avaient calculé qu'une réussite de la frappe – la certitude absolue de tuer la cible – exigerait la bagatelle de 32 bombes de 900 kg. C'était de la folie. Une telle quantité de bombes ne manquerait pas d'infliger de terribles dégâts collatéraux dans la ville. Et, étant en outre

incapables de recueillir le moindre échantillon d'ADN, nous ne serions jamais certains du résultat de la frappe.

Une troisième option avait été baptisée « le coup de marteau » : il s'agissait d'envoyer un drone armé survoler le compound et d'attendre que l'Arpenteur fasse les cent pas dans le jardin, ce qui donnerait le signal pour tirer un missile. Mais quand bien même le missile frapperait la cible, il était déjà arrivé que des personnes voient leur maison s'écrouler sur elles et s'en sortent sans la moindre égratignure.

Enfin, ils finirent par aborder la dernière option : « On pourrait aussi vous envoyer. » L'option classique des hommes sur le terrain. La plus risquée en termes de répercussions négatives. Et, bien sûr, la plus risquée en termes de vies américaines. Nos vies.

L'amiral William McRaven, commandant en chef du Joint Special Operations Command (JSOC), évoquant pour la première fois cette mission cinq ans après le déroulement du raid, se rappela, dans le cadre d'une interview pour CNN, que, début avril 2011, il avait évoqué devant le Président et ses conseillers dans la salle de crise de la Maison Blanche un plan d'action visant à mettre en œuvre un raid héliporté sur le compound. Le président Obama lui avait demandé : « En êtes-vous capable ? »

Il avait répondu : « Monsieur le Président, je ne le saurai pas tant que je n'aurai pas eu la possibilité de réunir des opérateurs du SEAL et des pilotes d'hélicoptère du 160e [160th Special Operations Aviation Regiment] afin qu'ils simulent une telle opération. » McRaven avait alors ajouté qu'il aurait besoin de trois semaines pour en avoir la certitude.

« D'accord, vous avez trois semaines », lui avait répondu Obama.

---

1. Bateaux de taille moyenne à partir desquels les pirates somaliens lancent les embarcations rapides qui vont leur permettre de prendre le contrôle d'un navire marchand.
2. Black Hawk configuré en version MH-60 IDAP et disposant d'un armement spécifique.
3. Counter-Terrorism Committee / Pakistan-Afghanistan Department.
4. Oussama ben Laden.

Chapitre 20

Une réplique grandeur nature du compound d'Abbottabad fut construite à partir de conteneurs CONEX à l'intérieur d'un mur d'enceinte susceptible d'être démonté afin d'échapper à d'éventuelles imageries satellite. Toutes les mesures avaient été calculées au centimètre près, ou presque. Notre entraînement serait ainsi exceptionnellement réaliste. Des hélicoptères Black Hawk conventionnels furent mis à contribution, de sorte que nous pûmes nous entraîner quotidiennement à effectuer des descentes en corde lisse depuis ces ventilos en stationnaire.

Le plan privilégié ressemblait à cela : lorsque nous nous présenterions au-dessus du compound, mon hélicoptère, indicatif *Dash 2*, larguerait ses hommes afin qu'ils mettent en place un cordon de sécurité devant le portail nord. Il s'agirait en l'occurrence de moi, de deux snipers, Jonny et Robby, de Mack avec sa mitrailleuse légère, de Cheese le maître-chien avec Cairo, son chien, ainsi que d'un interprète. Cheese, Cairo et Robby prendraient position autour du mur d'enceinte pendant que l'hélicoptère repartirait se positionner au-dessus du bâtiment principal. Une équipe descendrait alors de l'hélicoptère en corde lisse pour atterrir sur le toit du bâtiment, puis sauterait sur le balcon du deuxième étage, où nous pensions que Ben Laden logeait. Jonny, Mack et moi continuerions à assurer la sécurité là où nous avions été déposés, nos regards braqués côtés ouest et est. L'autre hélicoptère, indicatif *Dash 1*, larguerait ses hommes en descente en corde lisse entre le bâtiment principal et la maison d'hôtes. Des snipers positionnés sur les deux portes latérales des hélicoptères couvriraient depuis les airs les descentes en corde lisse. Il s'agissait du moment le plus dangereux de l'opération puisque *Dash 1* pouvait être frappé à tout moment par une quelconque roquette alors qu'il se trouvait en vol stationnaire.

Bien évidemment, il n'avait pas été possible de reproduire à l'identique l'intérieur du bâtiment puisque nous n'avions aucune idée de sa configuration, mais ce n'était pas un problème insurmontable. Nous n'avions pas besoin de savoir à quoi ressemblait la disposition intérieure du bâtiment. Nous avions juste besoin d'y être projetés, de jeter un rapide coup d'œil, et de laisser nos tactiques nous guider. Anticiper un aménagement intérieur particulier ne pouvait que rendre les choses plus confuses. Il suffisait d'y aller et de réagir à ce que nous trouverions.

En ma qualité de chef de groupe pour la sécurité extérieure, je n'étais pas censé pénétrer à l'intérieur du bâtiment principal. Mais, tandis que j'observais la manière dont nos entraînements se déroulaient, quelque chose me parut bizarre. Je m'en ouvris à Willy, le maître principal. « Il s'agit tout de même de Ben Laden, et nous n'aurions que quelques opérateurs dans le bâtiment ? Il en faudrait plutôt un maximum », déclarai-je. Jonny, l'un des deux snipers chargés de la sécurité extérieure, avait lui aussi la qualification de chef d'équipe. « Il n'a certainement pas besoin que je lui dise quoi faire. Il faudrait plutôt que je fasse partie de l'équipe qui sera aérocordée sur le toit. »

Willy jugea que l'idée d'augmenter le nombre d'opérateurs à l'intérieur du compound – aiguiser encore plus le trident de Neptune – était logique. Il désigna Jonny comme responsable de la sécurité extérieure et m'intégra dans l'équipe qui serait larguée sur le toit.

Bien que nous ayons déjà donné l'assaut à des centaines de compounds comme celui-ci, nous nous entraînâmes comme nous ne l'avions jamais fait – des heures et des heures dès le lever du soleil, et d'autres heures une fois le soleil couché afin de répéter notre chorégraphie avec nos optiques de vision nocturne, et cela même si l'obscurité était notre milieu naturel depuis déjà longtemps. Pour être honnête, nous en fîmes un peu trop en matière d'entraînement. J'en vins à développer un début de tendinite au niveau des biceps à force d'enchaîner les descentes en corde lisse. C'était un peu frustrant car je savais que si l'inflammation empirait, cela m'amènerait à demander à être retiré des effectifs. Nous savions déjà *parfaitement* descendre en corde lisse et nous n'avions nul besoin de le refaire encore et encore. Je parvins à tenir le coup, mais quelques années plus tard, lorsque mon biceps se déchira alors que je faisais du bowling – *du bowling !* – je fus persuadé que c'était dû à cet excès de descente en corde lisse.

À l'issue de chacun de nos entraînements diurnes ou nocturnes, nous retournions dans nos petits baraquements miteux. Pas d'écrans plats cette fois – aucune télévision, d'ailleurs. Mais nous avions une petite salle de détente avec des tables de ping-pong, des billards et quelques jeux vidéo. Cela n'avait rien à voir avec nos déploiements habituels. Nous ne plaisantions pas comme nous avions l'habitude de le faire, et personne ne se sentait d'humeur à boire. Nous étions tous persuadés que ce compound d'Abbottabad, en particulier son bâtiment principal, avait été miné et qu'il exploserait dès que nous poserions le pied sur le toit. Je commençai à surnommer notre équipe – en ne plaisantant qu'à moitié – « la brigade des Martyrs » parce que je savais que nous n'avions aucune chance de nous en sortir si le bâtiment explosait lorsque nous serions déposés sur son toit.

Encore fallait-il que nous arrivions *jusqu'à* ce bâtiment. Il y avait de fortes probabilités pour que les défenses aériennes pakistanaises abattent nos hélicoptères avant même qu'ils aient pu se mettre en stationnaire au-dessus de l'objectif. Ou bien nous nous retrouverions encerclés par l'armée pakistanaise et nous passerions le restant de nos jours dans une prison de Peshawar, ce qui était encore pire que de se faire tuer.

Nous en discutâmes entre nous : « C'est peut-être notre dernière opération, alors on ferait mieux de se ressaisir. »

J'entamai une discussion avec celui qui allait être l'homme de pointe lors de l'assaut sur le deuxième étage du bâtiment principal – bien sûr, nous ne le savions pas encore. Nous parlâmes entre nous comme des SEAL avaient rarement l'habitude de le faire. « Une fois partis pour cette mission, on ne reverra sans doute plus jamais nos enfants et on n'embrassera plus jamais nos épouses. On ne dégustera plus jamais de steak et on ne grillera plus jamais de cigare. » Nous cherchions à comprendre pourquoi nous étions toujours volontaires pour cette mission alors même que nous savions que nous risquions tous d'y passer. Ce que nous finîmes par réaliser, c'est que nous étions prêts à agir ainsi en mémoire de la mère célibataire qui, un mardi matin, avait déposé ses enfants à l'école avant de décider, une heure plus tard, de sauter par la fenêtre de son gratte-ciel parce que cela lui avait paru moins pire que de brûler vive. Une femme dont le dernier geste de décence humaine avait consisté à tenir sa jupe baissée sur ses jambes tout au long de sa chute vers le bitume afin que personne ne puisse voir sa culotte. Voilà *pourquoi* nous étions prêts à le faire. Cette femme voulait juste faire son travail, vivre sa vie. Elle n'avait aucun désir de se battre et

aucune possibilité de se défendre. Nous allions maintenant combattre en son nom. Nous allions exploser la gueule du type qui était responsable de tout cela. Le simple fait d'en parler faisait affluer l'adrénaline dans nos veines.

Je ne pense pas que le moindre d'entre nous ait éprouvé le moindre doute. Tout le monde voulait participer. C'était *LA* mission. C'était la raison pour laquelle nous nous étions engagés. De toute manière, il fallait bien mourir un jour, alors autant mourir pour une noble cause.

Et qui sait, peut-être réussirions-nous tout de même à nous en tirer ?

Nous avions dans notre salle commune, sur une desserte mobile, une maquette du compound. Même les arbres avaient été reproduits à l'identique. Nous avions coutume de nous rassembler autour et d'envisager toutes sortes de possibilités : « OK, voici le plan, mais que faisons-nous si tel événement se produit ? Si une voiture quitte le compound ? Quel hélicoptère prend le véhicule en chasse ? » Nous étudiions ainsi toutes les éventualités, encore et encore, puis nous allions dormir, et le lendemain, à peine réveillés, nous partions simuler les scénarios envisagés la veille.

Nous tentâmes de planifier tout ce qui pourrait foirer. Bien évidemment, le risque le plus grand était que nous nous fassions abattre à peine la frontière pakistanaise franchie. Nous allions envahir un pays avec seulement deux hélicoptères ! Mais cela ne semblait pas particulièrement inquiéter les galonnés. Ils se contentaient de nous dire : « Ne vous tracassez pas pour ça. »

OK. Mais que se passerait-il si l'armée ou la police pakistanaise faisait irruption sur les lieux tandis que nous serions à l'intérieur du compound ? Nous n'avions nullement l'intention d'entrer dans une confrontation armée avec eux si nous pouvions l'éviter – nous serions chez eux. Le plan consistait alors à ce que nous leur montrions le corps de Ben Laden et qu'un diplomate de haut vol à Islamabad entame des négociations : « Nous vous avions prévenus que nous viendrions chercher Ben Laden si nous le localisions. Et c'est ce que nous avons fait. Nous n'avons blessé aucun Pakistanais au cours de cette opération, et nous voulons maintenant que vous laissiez repartir nos hommes. »

Ils se seraient sans doute contentés de nous arrêter. Cependant, alors que notre entraînement touchait à sa fin, j'appris que cette éventualité avait été exposée au président Obama lors d'une réunion à laquelle je n'avais pas participé. Il avait hoché la tête et lâché : « D'accord, c'est bon à savoir », puis il avait tourné la tête vers le chef d'état-major de l'armée de l'air et lui

avait demandé : « De quoi avez-vous besoin pour faire pleuvoir l'enfer sur le Pakistan – parce qu'il n'est pas question que mes hommes se rendent à qui que ce soit ? »

J'étais vraiment fier de lui. Nos gars sont plutôt très conservateurs sur le plan politique, mais il aurait sans doute remporté tous nos bulletins de vote ce jour-là.

A MESURE QUE LES JOURS S'ÉCOULAIENT, il devint de plus en plus évident que le Président penchait en notre faveur pour l'option finale. Il autorisa même l'utilisation d'hélicoptères supplémentaires, avec une trentaine d'autres gars du SEAL Team [redacted] et quelques Rangers qui seraient positionnés à proximité et serviraient de force de réaction rapide. Je ne pouvais pas en être certain, mais compte tenu de ce que j'entendais alors au sujet de la détermination du Président, j'imaginais que notre armée avait positionné des avions de chasse prêts à intervenir le long de la frontière afghano-pakistanaise, et sans doute des bombardiers aussi, dans l'éventualité où il nous faudrait faire usage de nos armes pour sortir du Pakistan.

Nous continuâmes à nous entraîner du dimanche au samedi soir, puis nous repartîmes tous pour Virginia Beach. Nous nous étions entraînés si dur que nous étions impatients de préparer notre équipement afin de pouvoir enfin aller boire un coup. Nous aurions la nuit du samedi soir et le dimanche pour décompresser un peu avant de nous envoler pour le Nevada.

Là-bas, il nous fallut signer un monceau de documents stipulant que nous n'aurions pas le droit de discuter de ce que nous avions vu, et que nous n'aurions pas le droit non plus de discuter de ce que nous *pourrions penser* avoir vu. Nous passâmes quelques jours sur place, dans des baraquements quelconques. La base militaire ne disposait pas de salle de musculation, mais cela ne m'empêcha pas de courir tous les jours en écoutant Pearl Jam, ce que je n'avais pas fait depuis que j'avais quitté le lycée. Pour je ne sais quelle raison, j'éprouvais un sentiment de nostalgie et je me passais en boucle *State of Love and Trust, Corduroy, Alive* ou l'album *Ten*. Le refrain de *Alive* disait : « *Oh I, oh, I'm still alive. Hey, hey, I, oh, I'm still alive. Hey I, oh, I'm still alive*[1] ».

À ce moment-là, ces paroles résonnaient profondément en moi.

Finalement, nous fûmes convoqués pour un briefing sur les mystérieux hélicoptères dans lesquels nous devions embarquer pour la mission. Débouchant à l'angle d'un bâtiment, nous les vîmes pour la première fois. Je ne pus m'empêcher d'éclater de rire.

« Qu'y a-t-il de si drôle ?, me demanda quelqu'un.

– Putain, jusqu'à présent, je pensais qu'on avait 90 % de chances de mourir. Mais je crois maintenant qu'on aura plutôt 80 % de chances de s'en tirer parce que je n'aurais jamais imaginé qu'ils nous enverraient au combat à bord de *Transformers*. »

Ces hélicoptères comptent parmi les appareils les plus cool que j'aie jamais vus, mais je n'entrerai pas dans les détails. Il me suffit de dire que nous étions tous farouchement déterminés à accomplir la mission, mais que le simple fait de les voir nous rendit d'humeur bien moins farouche mais encore plus déterminés.

Nous ne nous entraînâmes que quelques jours dans le Nevada : il s'agissait surtout de nous habituer à l'habitacle des ventilos. Les sièges avaient été enlevés afin d'alléger les appareils et nous avions ainsi plus de place dans l'habitacle comparé à ce à quoi nous étions habitués, ce qui était plutôt revigorant. Sans compter que ces hélicoptères avaient une tenue de vol remarquable. Les planificateurs de la mission nous avaient assigné les quatre meilleurs pilotes de toute l'armée pour les manœuvrer – deux par appareil. Nous fîmes plusieurs simulations d'assauts aéroportés avec eux puis, lors du dernier entraînement, nous fîmes sauter l'objectif avec tous les explosifs que nous avions pu emporter. Nous n'en avions plus besoin, de toute façon. Ce fut un formidable bouquet final, au sens propre comme au sens figuré.

Le samedi suivant, le 23 avril, nous bénéficiâmes d'une permission pour rentrer chez nous.

« Allez voir vos familles, nous dit le pacha. Nous n'avons pas encore reçu le feu vert, mais nous allons nous prépositionner en Afghanistan. Il faut que nous soyons prêts à partir dès que nous en recevrons l'ordre. »

Nous pûmes ainsi passer deux jours avec nos enfants. Dès que je fus rentré chez moi, Nicole sentit que quelque chose se tramait. Je n'avais jamais eu le droit de lui raconter grand-chose. Quand j'étais déployé à l'étranger, il fallait que je lui fasse parvenir des mails à partir d'une fausse adresse de messagerie et je n'avais même pas le droit d'aller voir les photos

des enfants qu'elle publiait sur Facebook car je n'étais pas autorisé à surfer sur Facebook, Instagram ou Twitter. Le fait que je puisse disparaître pour accomplir une mystérieuse mission n'avait donc rien de très nouveau, mais elle se douta qu'il y avait quelque chose de différent cette fois-ci. J'étais incapable d'expliquer pourquoi j'étais brusquement rentré d'un entraînement ou la raison pour laquelle j'allais repartir à l'étranger alors que d'autres teams étaient déjà déployés. Je me rendais compte que ces incongruités ne lui avaient pas échappé. C'était étrange. Nous n'avions jamais eu de discussion franche sur le fait que je pouvais tout à fait trouver la mort dans l'accomplissement de mon travail. Même si personne n'avait encore été blessé dans mon équipe, nous avions perdu beaucoup d'amis, des maris ou compagnons de ses amies. Nous savions tous deux qu'il y avait des risques, mais nous n'avions jamais réellement abordé le sujet. Et là, je savais ce qui allait se passer, mais de son côté elle n'en avait aucune idée, ce qui ne faisait que rendre les choses plus difficiles.

Je disposais d'à peine plus d'une journée pour prodiguer les gestes d'amour d'une vie entière. Évidemment, c'était peine perdue. Je ne voulais pas angoisser mes filles en étant trop grave ou en les collant trop, aussi je partis faire des courses. Mais que voulez-vous acheter à deux fillettes de 7 et 3 ans dans de telles circonstances ? Quel cadeau aurait pu dire « Désolé, ton père va bientôt mourir » ? Je ne me rappelle pas précisément ce que je leur ai acheté ; je me rappelle seulement que c'était loin d'être suffisant.

En quittant le centre commercial, je remarquai la présence d'un stand de lunettes de soleil au milieu d'une allée, et je m'en approchai sans savoir pourquoi. Je repérai une paire de lunettes Prada à 350 dollars, soit quelque 300 dollars de plus que ce que j'avais jamais envisagé de dépenser pour des lunettes de soleil. Je les contemplai tout en me disant : *Ce n'est vraiment pas raisonnable. Tu es officier-marinier dans la Navy, tu n'as pas les moyens de t'offrir ce genre de truc*. Avec mes primes de saut, de plongée, de risque et mon allocation logement, je gagnais un peu plus que ce que j'aurais touché au sein des forces conventionnelles, mais c'était loin de suffire pour des lunettes Prada. Puis je songeai : *Bon Dieu, si ça se trouve, je serai mort dans une semaine. Ou peut-être que je m'en sortirai pendant l'assaut, mais qu'il me faudra piquer une bagnole afin de rallier l'ambassade américaine à Islamabad. Parfois, ça tourne mal. Tout ce que je sais, c'est que le soleil brillera et que j'aurai besoin de lunettes de soleil*.

Je les payai avec ma carte American Express. Si jamais je ne revenais pas et si la somme n'était pas débitée, American Express s'en remettrait.

Le lendemain, ma fille aînée partit pour l'école et j'emmenai la cadette déjeuner dans un fast-food Chick-fil-A en guise de repas d'au revoir. Elle allait bientôt fêter ses 4 ans et le hasard voulut qu'elle rencontre sur place une fillette du même âge qu'elle. Bien évidemment, elles devinrent aussitôt les meilleures amies du monde. Tandis qu'elles jouaient ensemble, j'entamai une discussion avec la grand-mère de la petite fille et nous causâmes de tout et de rien. Elle n'avait bien sûr aucune idée de la personne avec laquelle elle parlait. Je me disais : *Je vais finir ce sandwich au poulet et ma portion de frites, puis il va falloir que je me sauve pour tâcher d'aller flinguer Ben Laden*. La situation avait tout d'irréel – y compris à mes propres yeux. Rien de tout cela ne me paraissait sensé. Je n'avais qu'une seule envie, celle de m'en aller au plus vite.

Je ramenai ma fille à la maison et attendis que sa sœur rentre de l'école pour lui dire au revoir. Mon départ imminent n'avait fait que renforcer tout le respect que j'éprouvais envers ma femme. Moi, je pouvais embrasser mes enfants et retenir mon émotion pendant les trente secondes qu'il me faudrait pour marcher jusqu'à ma voiture, puis je pourrais laisser couler mes larmes tout le temps du trajet jusqu'à arriver au boulot. Nicole, elle, n'avait d'autre choix que de rester aux côtés de ces deux petites têtes blondes qui puisaient leurs forces en elle, sans jamais pouvoir se laisser aller à pleurer. *Jamais*. Et elle ne le faisait pas.

Ce sentiment d'irréalité se prolongea quand je fus de retour sur base. Personne ne savait pour quelle raison nous allions être déployés, y compris les officiers les plus gradés, qui essayaient de manière pathétique de s'impliquer même s'ils n'avaient aucune idée de ce que cela pouvait signifier. Ils savaient juste que quelque chose d'important était en cours et voulaient en être. Ceux qui géraient l'opération ne se laissèrent cependant pas émouvoir. Nous embarquâmes à bord d'un gros C-17 sans que les responsables laissent un seul homme non concerné mettre le pied à bord, même si notre destination finale était de toute façon tenue secrète – nous ferions escale en Allemagne comme nous le faisions toujours pour n'importe quel déploiement. Nous débarquâmes ainsi à Ramstein, avalâmes un petit déjeuner, puis tuâmes le temps jusqu'à ce que l'heure vienne de rembarquer à destination de l'Afghanistan. À Bagram, nous échangeâmes notre C-17 contre un C-130 et effectuâmes un court vol jusqu'à Jalalabad.

C'était étrange, car une escouade du SEAL Team [redacted] se trouvait déjà sur place, au beau milieu de son déploiement. Je suis persuadé qu'ils se doutèrent des raisons de notre présence sur place, comme nous avions nous-mêmes fini par nous en douter. Ils pensaient bien évidemment que l'opération aurait dû leur revenir et ils avaient sans doute de bonnes raisons de le croire. À leur place, j'aurais probablement été contrarié et je n'aurais pas manqué de le montrer, mais ils furent plutôt bienveillants à notre égard.

Il nous fallut occuper un baraquement à l'écart de leur compound, mais nous pûmes partager la même salle de musculation, disputer quelques parties de poker et discuter le bout de gras avec eux. Finalement, ils allaient se retrouver impliqués eux aussi dans notre mission. Alors que nous peaufinions l'assaut, la posture agressive du Président nous amena à élever d'un cran le niveau de tout ce que nous avions pu imaginer. Nous décidâmes ainsi d'avoir recours à l'escouade déjà déployée en Afghanistan, qui comptait une quarantaine d'hommes, pour la repositionner à l'intérieur de la frontière pakistanaise, dans les montagnes, à une cinquantaine de kilomètres du compound cible, dans l'éventualité où nous aurions besoin qu'elle vienne nous prêter main-forte.

NOUS AVIONS TOUS CONSCIENCE QU'IL S'AGISSAIT DE LA MISSION, et l'ambiance était bien plus sérieuse qu'à l'accoutumée, mais pas au point de nous rendre excessivement nerveux. Nous blaguions toujours beaucoup et nous nous comportions comme nous l'aurions fait lors de n'importe quel autre déploiement. Si nous avions une crainte, ce n'était pas celle de partir mais plutôt celle de ne pas partir. Le plus clair de la semaine s'écoula dans l'attente d'un « vert action ». Le vendredi, nous fûmes convoqués à un briefing. Pete, le pacha du SEAL Team [redacted], était assis en bout de table. En entrant, nous comprîmes qu'il n'y avait que deux issues possibles à ce briefing : soit nous allions partir… soit nous n'allions pas partir du tout. Ne pas partir, cela voulait dire rentrer chez nous et revoir nos familles. Et vivre. Ne pas partir, c'était passer à côté de la possibilité de changer le cours de l'histoire. Il nous fallut peu de temps pour savoir de quoi il retournait. Sans guère de préambule, le pacha nous annonça : « Le Président a donné le feu vert. La mission se fera demain ou dimanche. »

Ce fut comme si une décharge électrique parcourait tous ceux qui étaient assis autour de la table. Désormais, il n'était plus possible de revenir en arrière. Les deux nuits retenues pour le déroulement de l'assaut étaient les

deux nuits sans lune du mois. Le samedi, l'opération fut repoussée au dimanche. La raison officielle voulait que ce soit dû à la météo, mais nous savions tous que cela n'avait rien à voir avec une question de météo. La vraie raison de ce report venait de ce que le président Obama devait assister au dîner annuel des correspondants – les journalistes accrédités – de la Maison Blanche, un événement fortement médiatisé et retransmis en direct sur la chaîne de télévision C-Span[2]. Il ne pouvait ni annuler sa présence au dernier moment, ni quitter le dîner en plein milieu, au risque d'attirer l'attention et d'inciter le monde entier à s'interroger sur ce qui pouvait bien se passer d'important au point de provoquer son départ.

Ainsi, le samedi soir, Obama se comporta comme si ce dîner des correspondants n'était qu'un événement ordinaire prenant place dans le week-end ordinaire d'un président. Il prit place à table vêtu d'un smoking tandis que Seth Meyers, le présentateur de l'émission *Saturday Night Live*, chauffait l'ambiance. Meyers passa les premières minutes à se moquer de C-Span et de ses programmes rébarbatifs que personne ne regarde. Puis il annonça : « Les gens croient que Ben Laden se cache dans les montagnes de l'Hindou Kouch, mais saviez-vous qu'en réalité il anime un programme quotidien sur C-Span de 16 heures à 17 heures ? »

La caméra filme alors Obama et sa réaction, que vous pouvez voir sur Internet, mérite vraiment le détour : il penche la tête en arrière, un grand sourire illuminant son visage, avant de rire aimablement comme s'il s'agissait de la meilleure blague de toute la soirée. Personne dans l'assemblée n'aurait pu imaginer ce qu'il avait en tête à ce moment précis. Moins de vingt-quatre heures plus tard, le monde entier allait découvrir soit le triomphe des États-Unis après l'élimination de leur pire ennemi, soit l'humiliation consécutive à l'échec de leur tentative.

Si j'avais été à la place du Président, je n'aurais sans doute pas pu m'empêcher de lancer à Meyers : « Fais pas chier, on va le flinguer demain ! »

Mais je n'étais pas à Washington, j'étais à Jalalabad, prêt à embarquer dans un hélicoptère *Transformer* pour m'envoler en pleine nuit jusqu'au Pakistan et me confronter à mon destin.

Quand je quittai le briefing, j'étais décidé à faire quelque chose que j'avais toujours rechigné à faire, mais que désormais je ne pouvais plus éviter : écrire une lettre à mes enfants, le genre de lettre destinée à être

remise uniquement si je ne devais jamais rentrer chez moi. Les pages seraient couvertes de regrets à l'idée que je ne pourrais pas assister à leurs mariages, que je ne serais pas là pour partager leurs moments heureux ou leurs moments difficiles, ainsi que de remerciements anticipés pour que mes filles se soutiennent toujours l'une l'autre et prennent soin de leur mère. Je me rendis dans le bureau de l'administration afin d'y récupérer quelques feuilles de papier à en-tête et un stylo et, en sortant, je tombai sur l'analyste renseignement qui, en gros, avait permis de localiser Ben Laden dans ce compound. Cette femme avait été présente aux premiers briefings en Caroline du Nord, ainsi que tout au long de notre entraînement, et elle nous avait accompagnés en Afghanistan. Elle faisait les cent pas à l'extérieur du baraquement. C'était une femme séduisante, sans pour autant ressembler à l'actrice Jessica Chastain, qui interpréta plus tard son rôle au cinéma.

« Pourquoi êtes-vous si nerveuse ? », demandai-je.

Elle continua à marcher. « Que voulez-vous dire ? », répondit-elle.

Ce qui signifiait quelque chose comme : « Vous ne pensez pas que j'ai quelques raisons d'être nerveuse ? On s'apprête à envahir un pays qui possède l'arme nucléaire afin d'éliminer quelqu'un sur la seule foi de mes années d'enquête. Vous ne croyez *vraiment* pas que j'ai toutes les raisons d'être nerveuse ? Et vous, pourquoi n'êtes-vous pas nerveux ? »

J'acquiesçai, à la recherche de la bonne réponse. « Personnellement, je vais faire ce que j'ai l'habitude de faire. On va embarquer dans un hélicoptère, s'envoler pour quelque part, foutre une branlée à je ne sais qui, et revenir. Sauf que cette fois-ci le vol va être un peu plus long. À part ça, c'est ce qu'on fait toutes les nuits depuis des années. »

Je restai silencieux un moment, puis ajoutai : « Cela dit, je ne pense pas que vous vous trompiez, et je comprends donc que vous soyez nerveuse. Passez une bonne nuit. »

Et je m'éloignai.

L'amiral McRaven, commandant en chef du Joint Special Operations Command (JSOC), indiquerait plus tard que la probabilité que Ben Laden se trouve dans le compound lui avait été annoncée comme étant au mieux de 50/50 – une chance sur deux. Mais, alors que je me préparais à embarquer dans l'hélicoptère, je n'avais aucun doute sur l'identité de celui que nous allions débusquer au terme de notre vol. Et je devais cette certitude au fait d'avoir fait la connaissance de cette analyste

renseignement. J'étais convaincu à 100 % que nous trouverions Ben Laden parce qu'elle en était elle-même convaincue à 100 % – cela dit, avec le recul, je dirais qu'elle en était plus probablement convaincue à 90 %, d'où sa nervosité.

La manière dont j'avais décidé de gérer les vingt-quatre heures précédant l'assaut avait consisté à courir sur un tapis de course tout en regardant à la télévision le NFL Draft[3] et plus particulièrement les joueurs que sélectionnerait l'équipe des Redskins – oui, je l'avoue, j'ai toujours été un grand supporter des Redskins. Quoi qu'il en soit, je pensais alors : *Mais qui vont-ils choisir ? Est-ce qu'ils vont sélectionner un défenseur de première ligne ?* Puis une pensée m'avait traversé l'esprit : *Qu'est-ce que j'en ai à foutre ? De toute manière, je serai mort dans quelques heures*…

Ce n'était pas de la nervosité, juste du fatalisme.

Je m'attelai ensuite à l'écriture de ces lettres destinées à ma famille. Ce fut un moment difficile et douloureux, et il fallut vraiment que je prenne sur moi. Quand ce fut terminé, je réalisai qu'il m'était impossible de les confier à un ami puisque tous mes amis partaient en mission avec moi et que nous risquions de mourir ensemble. Je partis donc à la recherche de quelqu'un que je connaissais un tant soit peu et à qui je pouvais faire confiance. Je dénichai un gars de la Navy, un analyste renseignement. Je lui donnai toutes les instructions nécessaires pour que telle lettre soit remise à telle personne, les adresses, les coordonnées. Et, bien évidemment, je conclus en lui expliquant que si jamais je m'en sortais il avait intérêt à me les rendre fissa car je n'aspirerais alors à rien d'autre qu'à les déchirer en petits morceaux.

Cette nuit-là – en fait c'était le matin, mais comme nous étions sur un cycle inversé, c'était la nuit pour nous –, nous fîmes une partie de poker. Au début, je ne voulus pas jouer car je craignais que les gars ne sortent des bières. Nous n'avions bien sûr pas le droit de boire de l'alcool, mais pour peu que des canettes fassent leur apparition, il n'était pas impossible que je me laisse tenter. Or, je voulais avoir l'esprit absolument clair pour la mission. Au final, je me laissai embringuer dans la partie de poker, mais sans rien boire. C'est peut-être pour cette raison que je perdis. Quoi qu'il en soit, je passai un agréable moment.

À la fin de la partie de cartes, nous avalâmes tous un somnifère Ambien, car tout le monde était plus ou moins sur les nerfs. Nous avions l'habitude d'en prendre avant de partir en mission, mais nous nous assurâmes cette

fois que tout le monde en prenait bien un. Nous avions tous besoin d'être reposés. Nous dormions dans un espace ouvert, ce qui rendait le sommeil plus difficile en raison des toux, ronflements et raclements de gorge des uns ou des autres, mais l'Ambien fit une fois de plus la preuve de son efficacité.

Nous nous réveillâmes le dimanche à la tombée de la nuit. J'avalai un copieux petit déjeuner avant d'aller assister à ce qui représenterait, j'en avais conscience, un briefing historique. Il se tint dans un énorme hangar avec une assemblée plutôt importante compte tenu du caractère super-secret de la mission – les équipages et leurs mécaniciens, tous les SEAL, les gars du Nedex, ainsi que les agents de la CIA. L'amiral William McRaven s'avança vers nous et, au lieu de nous embrouiller avec un monceau de détails techniques, il alla droit au but. Il nous expliqua qu'il avait visionné la nuit précédente *Le Grand Défi*, l'un de ses films fétiches. Il évoqua la scène durant laquelle l'équipe de Hickory High s'apprête à participer au championnat régional de basket dans un gymnase plus grand que tout ce qu'elle a connu jusque-là, avec des tribunes pouvant accueillir des milliers de supporters. Les joueurs de l'équipe de Hickory High sont des péquenauds, plutôt habitués à faire des lancers dans des paniers bricolés avec les moyens du bord ou à chasser des vaches de leur terrain. Ils regardent donc cet immense gymnase avec des yeux exorbités, bouche bée. Leur entraîneur demande alors au plus petit joueur de l'équipe de grimper sur les épaules du plus grand et d'aller se placer devant le panier de basket. Il lui confie un mètre et lui demande :

« Alors, quelle est la hauteur ?

– Trois mètres », répond-il.

Il lui demande ensuite de mesurer la distance entre le pied du panier et la ligne de tir.

« Quelle est la distance ?

– Quatre mètres cinquante. »

L'entraîneur conclut alors : « Ce sont exactement les mêmes distances que dans votre gymnase de Hickory. La seule différence, c'est que le bâtiment est plus grand et qu'il y a plus de spectateurs. C'est tout. En dehors de cela, c'est exactement la même chose. »

McRaven promena ensuite son regard sur nous tous, puis il enchaîna : « Les gars, vous menez ce genre de mission toutes les nuits. Cette fois-ci, le

monde entier sera mis au courant, la scène est plus grande, mais ça ne change strictement rien à ce que vous faites d'habitude. »

C'était le message parfait qu'il convenait de nous adresser. Le simple fait d'entendre ces paroles me fit aimer ce bonhomme. Après tout, McRaven était un gars de la Navy, ce qui était sans doute l'une des raisons pour lesquelles *nous* étions là, plutôt que des mecs des forces spéciales de l'armée de terre, raison pour laquelle cette opération avait été baptisée « Neptune Spear » (le Trident de Neptune) – en référence à l'insigne SEAL. Ce mec était né pour délivrer un tel discours.

Je ne pus cependant m'empêcher de penser : *Je ne crois pas qu'il ait regardé* Le Grand Défi *la nuit précédente*, mais cela ne m'empêcha pas d'apprécier l'analogie. Quoi qu'il se passe, tout dans ma vie semblait être lié au basket.

À l'issue du briefing, nous regagnâmes nos box individuels pour nous équiper. Je n'avais guère modifié mon attirail habituel pour cette mission particulière, me fiant à ce que j'avais l'habitude d'emporter sur moi au cours des années passées, privilégiant un encombrement minimal pour une efficacité maximale. Je ne m'encombrais même plus d'un poignard ou d'un pistolet. J'avais mes plaques balistiques en céramique, un thermos d'eau Nalgene, deux barres protéinées, ainsi que mon fusil d'assaut Heckler & Koch 416 avec trois chargeurs en réserve. Même au cours de ce combat d'une heure sur la frontière afghano-pakistanaise, je n'avais utilisé qu'un chargeur et demi – 45 cartouches. Disons que la perspective de me retrouver à court de munitions n'était pas ma plus grande crainte.

J'avais choisi de ne *pas* utiliser les célèbres optiques panoramiques de vision nocturne. Elles étaient encore récentes, avec quatre tubes optiques au lieu de deux, et je n'y étais pas encore habitué. Je me contentai donc des optiques classiques PVS-15. Ce n'était pas la mission idéale pour tester un nouvel matériel !

Une fois équipés pour la bataille, nous nous dirigeâmes vers le feu de camp – un grand feu de camp autour duquel se retrouvèrent les opérateurs des deux *squadrons*. Une cheminée pyramidale trônait en son centre, avec l'emblème de chacun de nos *squadrons* gravé sur chaque face. Cool.

Cette fois, il n'y eut aucune blague sarcastique, aucune raillerie. Il y eut juste des accolades ou des « checks » tandis que les gars échangeaient quelques paroles : « Foutez-leur une bonne branlée, on se revoit dans quelques heures. » L'atmosphère était sérieuse pour chacun d'entre nous.

Bien que nous disposions d'un *squadron* en réserve – il décollerait quarante-cinq minutes après nous et se tiendrait en situation d'intervenir durant le raid –, nous savions que ses gars pourraient eux aussi se faire descendre durant leur vol. Nous, nous aurions nos super-ventilos furtifs. Eux, ils feraient le trajet à bord de Chinook conventionnels, le genre d'hélico qui se faisait abattre dans la vallée de Korengal.

Si des renforts d'Al-Qaida faisaient leur apparition, ou si la fusillade dégénérait, il n'était pas question que nous revivions un scénario du genre *La Chute du Faucon noir*. Ces gars constituaient une force de réaction rapide qui devait faire en sorte qu'une telle chose ne se reproduise pas. Et si nos hélicoptères ne parvenaient pas jusqu'à l'objectif, ou si nous étions tous éliminés d'une manière ou d'une autre, ce serait à eux de prendre la relève et d'investir le compound pour essayer de choper Ben Laden. Il n'était pas question de le rater cette fois-ci.

Quelques bus arrivèrent et leurs portes s'ouvrirent dans un chuintement. Ils allaient nous transporter jusqu'à un hangar sécurisé où les Black Hawk modifiés nous attendaient, moteurs tournant. Il me restait une chose à faire. Je m'éloignai de quelques pas vers l'un des préfabriqués en bois afin de passer un coup de téléphone.

« Salut, Papa », annonçai-je après avoir entendu sa voix à l'autre bout du fil. Il me dit qu'il venait de se garer sur le parking du supermarché pour y faire quelques courses. « Moi, je m'apprête à embarquer dans un hélico », indiquai-je.

Il faisait une nuit d'encre à Jalalabad, mais il y avait douze heures de décollage horaire avec Butte, où il était presque midi. J'avais pris l'habitude de l'appeler avant chaque départ en mission. Je me rendais compte à chaque fois qu'il était heureux d'entendre ma voix et cela me mettait dans de bonnes dispositions pour ce qui devait suivre.

Il me disait toujours : « Eh, j'aimerais bien y aller avec toi. »

Et je répondais : « Ouais, moi aussi, j'aimerais que tu sois là, Papa. »

Bien sûr, je n'y coupai pas : « J'aimerais bien y aller avec toi. »

Mais cette fois-ci, je répondis : « Ne t'en fais pas, Papa. Je suis avec des gars formidables. »

Il sentit aussitôt la différence.

« Tout va bien, mon fils ?

– Ouais, tout va bien. Eh, Papa, je voulais juste te remercier pour tout ce que tu as fait. Merci de m'avoir appris à faire ces lancers de basket. Merci de m'avoir appris à devenir un homme. C'est super qu'on se soit connus comme adultes. »

Mon père savait que je ne pouvais rien lui dire, mais il savait que *quelque chose* allait se passer et cela l'effraya.

Plus tard, j'apprendrais qu'à l'issue de notre échange téléphonique, il était resté assis une vingtaine de minutes dans sa voiture, paralysé par une sentiment d'effroi.

« Eh, Papa, faut que j'aille bosser. »

Il acheva la conversation en me disant « Je t'aime ». Je lui répondis que je l'aimais aussi, puis je raccrochai et rejoignis le bus à petites foulées. Jonny se demandait où j'étais passé. Je le rassurai en lui faisant le signe du pouce levé, auquel il répondit par un doigt d'honneur.

Les Black Hawk furtifs se trouvaient sur la piste d'aviation, à près de 1 600 mètres de là. D'énormes projecteurs très haute puissance avaient été disposés tout autour, la lumière aveuglante dirigés vers l'extérieur du cercle afin que personne ne puisse voir les hélicoptères à l'intérieur. Ce système fonctionnait incroyablement bien. Nous allâmes uriner une dernière fois – personne n'avait envie de s'occuper d'une vessie pleine dans les heures à venir – et nous embarquâmes par groupes, mon groupe montant dans *Dash 2*, l'hélicoptère de queue. Il reviendrait à *Dash 1* d'ouvrir la voie. Enfin, nous décollâmes pour prendre un cap nord-est, comme si nous nous dirigions vers Assadâbâd, une de nos destinations habituelles. Mais, au lieu de virer à gauche, ce qui nous aurait conduits dans la vallée de Korengal, nous virâmes à droite.

Le temps que mon père reprenne ses esprits et se fraye un chemin au milieu de la foule dense du supermarché, nous traversions déjà la frontière pakistanaise par une nuit sans lune, à pleine vitesse et à basse altitude.

---

1. *Je suis toujours vivant.*

2. Chaîne de télévision consacrée à la couverture continue et en direct des interventions gouvernementales ainsi qu'à la diffusion de programmes concernant les affaires publiques.

3. Sélection des joueurs universitaires éligibles pour jouer comme professionnels dans les équipes de football américain.

Chapitre 21

Maintenant que nous étions au Pakistan, nous savions que nous courions le risque de nous faire descendre à chaque instant. Il était impossible de ne pas cogiter là-dessus : que ressent-on quand son hélicoptère explose ? Meurt-on instantanément ou est-ce que l'hélicoptère se crashe et que l'on éprouve la sensation de chuter jusqu'à ce qu'une pièce de métal vous décapite ? Combien de temps met-on à mourir ? Vous ne pouvez pas vous empêcher d'avoir toutes sortes de pensées bizarres et confuses qui vous traversent l'esprit. J'essayai de les chasser en regardant autour de moi et en me concentrant sur le moindre petit détail. Nous étions assis sur des trépieds de camping, le genre de chaise pliante qui se vend 9,99 dollars dans les magasins Walgreen. J'étais assis face à l'avant de l'hélicoptère. Les pilotes se trouvaient derrière une solide paroi d'acier et donc, contrairement à un hélicoptère classique, nous étions enfermés avec nous-mêmes. Cairo et Cheese, son maître-chien, se trouvaient juste à côté de moi, sur ma gauche. Cairo était toujours heureux de partir en mission. S'il n'avait pas gardé son harnais tactique toujours taché de sang et troué sur le devant, vous n'auriez jamais pu imaginer qu'il avait failli mourir au combat. Il semblait complètement détendu, à l'instar d'un chien domestique assis sur le siège avant d'un pick-up en route pour un week-end de camping. Malheureusement, lui ne pouvait pas sortir la tête par la vitre ouverte.

Certains d'entre nous avaient réussi à trouver le sommeil, ce qui ne manqua pas de m'impressionner. Pour ma part, j'en étais bien incapable ! Nous étions à une heure et demie du compound. Afin d'empêcher mes pensées de m'emmener quelque part où je ne souhaitais pas aller, je commençai à compter dans ma tête. C'était une technique que j'avais apprise en qualité de sniper. Compter permet de garder son calme, occupe l'esprit, mais de manière légère. Je comptai ainsi de zéro à mille, de mille à

zéro, de zéro à mille, puis une nouvelle fois de mille à zéro… Je dus faire ces énumérations une bonne dizaine de fois avant que nous ne virions vers le sud au bout de quatre-vingts minutes de vol. Nous venions d'entamer notre approche finale et je commençai à intégrer, de manière aléatoire entre mes chiffres, la phrase suivante : « La liberté elle-même a été attaquée ce matin par un lâche sans visage, et la liberté sera défendue. »

Il s'agissait de l'incipit du discours à la Nation prononcé par le président George W. Bush le matin du 11 septembre 2001. Je n'avais aucune idée de la manière dont cette phrase m'était venue à l'esprit, ni même la raison pour laquelle je m'en rappelais mot à mot, mais elle commença à tourner en boucle dans mon esprit.

Je pouvais presque entendre la voix du président Bush résonner dans mes oreilles par-dessus le bruit du rotor tournant au-dessus de nos têtes. Et je ne pouvais m'empêcher de songer : *Bon Dieu, ça y est. Je vais participer à cette mission et on va dégommer ce fils de pute*.

Nous virâmes à nouveau légèrement sur la droite, puis la porte latérale de l'hélicoptère coulissa. Nous étions à deux minutes de l'objectif, nos regards embrassant une ville – une ville qui n'avait aucune idée de notre présence. Nous survolâmes à très basse altitude un terrain de golf et je me dis : *Bizarre, vraiment bizarre*. Il n'y avait bien sûr aucun terrain de golf en Afghanistan et ce n'était pas une vision à laquelle j'étais habitué. Cette image me marqua, rendant les choses encore plus concrètes. *Nous étions en train d'envahir un pays possédant des terrains de golf !* Ça n'avait vraiment rien d'un exercice.

Puis le compound apparut, quasiment semblable à la structure dont nous nous étions servis pour l'entraînement. Il était plongé dans le noir, comme si l'électricité avait été coupée, et la pensée fugitive selon laquelle nos gars de la CIA s'étaient débrouillés pour couper le courant me traversa l'esprit. Les deux hélicoptères se séparèrent. *Dash 1* plongea vers l'espace situé entre les deux bâtiments, où un groupe d'assaut giclerait des deux flancs de l'appareil pour descendre en corde lisse : cela impliquait de se laisser glisser le long d'une épaisse corde tressée, fixée à l'intérieur de la carlingue. Il n'y avait pas besoin de harnais de sécurité ; nous nous laissions simplement glisser en faisant usage de nos gants. Les gars les plus lourds utilisaient parfois leurs pieds pour ralentir la descente.

C'était un exercice dangereux, mais il permettait à plusieurs personnes de descendre simultanément le long d'une même corde, les uns au-dessus

des autres. Pendant qu'ils se laisseraient glisser, des snipers prendraient position dans l'encadrement de chaque porte latérale de l'hélicoptère afin d'anticiper toute résistance de l'ennemi. Notre hélicoptère se dirigea vers la position désignée à l'avance, sur le côté nord du compound, afin de débarquer les gars chargés d'assurer la sécurité extérieure. Les snipers, Cheese, Cairo et l'interprète sautèrent immédiatement de la carlingue, et l'hélicoptère redécolla aussitôt pour venir se placer en stationnaire au-dessus du toit du bâtiment principal – avant de retourner illico se poser.

En effet, notre pilote avait vu *Dash 1* tenter de se mettre en stationnaire à l'intérieur des murs d'enceinte, au-dessus de la cour intérieure, sans succès. À en croire deux officiels gouvernementaux américains qui ne tarissaient pas d'éloges sur les compétences du pilote, l'hélicoptère avait perdu la portance nécessaire pour demeurer en stationnaire parce qu'il avait été confronté à un phénomène de « vortex ». Ils expliquèrent plus tard que deux facteurs étaient entrés en jeu : une température de l'air bien plus élevée que prévu et les murs d'enceinte de 5,50 mètres de haut. Lors de nos simulations d'assaut en Caroline du Nord, les murs d'enceinte avaient été reproduits à l'échelle exacte mais ils étaient constitués de clôtures laissant passer l'air. Là, les murs solides et épais du compound avaient contribué à créer un effet « cuvette de toilettes » qui joua suffisamment sur l'aérodynamique de l'appareil pour entraîner des variations de portance critiques. Quelle qu'en ait été la cause, le pilote de *Dash 1,* sentant la perte de contrôle de son appareil, dirigea le nez de sa machine vers la droite, posa son rotor de queue sur le sommet du mur sud-ouest et bascula le nez de l'appareil sur le sol ; un crash contrôlé, en quelque sorte. S'il n'avait pas été l'un des deux meilleurs pilotes au monde, il aurait sans doute essayé de remettre les gaz, ce qui aurait eu des conséquences catastrophiques. L'appareil se serait retourné et écrasé, entraînant la mort de tout le monde à bord. Il avait pris cette décision de vie ou de mort en une fraction de seconde. Notre pilote, qui n'avait rien manqué de la scène, avait aussitôt compris que si *Dash 1* n'avait pas pu se mettre en stationnaire à l'intérieur des murs d'enceinte, lui non plus ne le pourrait pas. Il avait donc décidé de retourner se poser au sol – comme quoi, certaines communications non verbales peuvent être sacrément efficaces.

De notre côté, nous n'avions rien vu de tout cela. Nous avions juste entendu à la radio « *Dash 1, on va se crasher* », mais nous avions pensé que le pilote avait dit « *Dash 1, on va contourner* » – et nous avions supposé

qu'il s'était fait tirer dessus et qu'il allait entamer un hippodrome, à savoir une boucle circulaire pour revenir sur l'objectif. En fait, tout ce que nous savions avec certitude, c'est que nous étions de nouveau posés au sol, ce qui impliquait de jeter le plan à la poubelle et de tout improviser à partir de là. Mais nous avions déjà envisagé cette possibilité. Nous connaissions le compound comme notre propre jardin. Il y avait un portail à proximité de l'angle nord-est juste devant nous, à quelques mètres. Nous allions le faire exploser et entrer par là. Quelques secondes après avoir giclé de l'appareil, notre responsable effraction avait déjà appliqué une bande de C-6 de 2 mètres de long au milieu du portail et l'avait fait détoner. Le portail métallique se déchira comme une boîte de conserve, laissant apparaître un solide mur de briques. Le responsable effraction annonça alors :

« Échec ! C'est foireux.

– Non, c'est parfait, lançai-je, c'est un leurre. Ça prouve qu'il est bien là. »

Nous annonçâmes que nous allions faire exploser le portail de l'allée privative menant au garage. La radio se mit à grésiller.

« Non, ne le faites pas exploser, on va l'ouvrir. »

Pardon ?

Je songeai : *OK, on se fout de savoir comment les mecs sont arrivés là. On verra ça plus tard. Allons-y.*

La porte de l'allée s'ouvrit, laissant apparaître un pouce levé – le signe universel indiquant que nous avions affaire à des potes. En entrant, je jetai un coup d'œil sur la gauche. Nous avançâmes dans l'allée privative et la réalité de ce qui était en train de se dérouler me sauta au visage : *Putain de merde, on y est, c'est la baraque de Ben Laden. C'est vraiment cool. On ne va sans doute pas s'en sortir vivants, mais c'est un moment historique et il faut que je profite de chaque instant*.

J'entendis des coups de feu : l'aboiement distinctif d'un AK-47 et les détonations étouffées des fusils semi-automatiques de calibre 5,56 avec réducteur de son de nos camarades. Certains coups de feu me semblèrent plus proches que d'autres, mais plusieurs de mes camarades tiraient eux aussi. Je débouchai à l'angle pour voir l'un de nos gars quelques secondes après qu'il eut été pris dans une fusillade devant le bâtiment principal. L'affrontement n'avait pas duré plus de deux secondes. Il avait tiré à travers une fenêtre, tuant un homme et une femme qui se trouvaient à l'intérieur. Il

continuait à sécuriser la pièce en la balayant du regard. Je jetai un coup d'œil aux corps étendus au sol, inertes.

Il avait l'air inquiet.

« Je viens de tuer une femme, dit-il. Elle s'est jetée devant le mec pendant que je tirais. Est-ce que je vais avoir des emmerdes ?

– Pour l'instant on ne s'occupe pas des emmerdes, répondis-je. On s'occupe de finir la mission. »

OK, ne pus-je cependant m'empêcher de penser. *S'il y a là des femmes prêtes à mourir en martyres, c'est que nous sommes vraiment au bon endroit*.

Je n'eus pas l'impression que l'homme mort ressemblait à Ben Laden, mais je n'avais pas le temps de m'attarder là-dessus. Nous avions encore une maison entière à sécuriser. Nous entrâmes par la porte de devant du bâtiment principal. Des camarades nous y avaient déjà précédé et avançaient dans le couloir, vérifiant chaque pièce l'une après l'autre. D'autres gars restèrent derrière pour fouiller les deux cadavres. Nous ne faisions que suivre les tactiques habituelles et nous étions experts dans ce domaine. Le rez-de-chaussée présentait un long couloir distribuant plusieurs pièces de part et d'autre, avec une porte barricadée à son extrémité. Dans ce type d'environnement, vous sécurisez tout d'abord les pièces, les unes après les autres, et vous restez le moins longtemps possible dans le couloir. Les salopards aiment bien arroser à l'aveuglette dans les corridors en priant pour que leurs balles touchent un ennemi. Et même si Allah n'est pas toujours très efficace, il leur arrive d'avoir de la chance. Nous pouvions entendre de tous les côtés des pleurs de femmes et d'enfants – nous apprendrions plus tard que Ben Laden vivait dans ce compound avec trois de ses quatre épouses et dix-sept de ses enfants –, mais ce niveau d'occupation ne différait pas particulièrement des nombreux objectifs que nous avions déjà investis par le passé.

Il y avait quatre pièces au rez-de-chaussée. J'entrai dans la dernière d'entre elles, située au fond à droite du couloir. J'y découvris une petite fille seule, visiblement terrifiée. Quand bien même nous nous trouvions dans la plus délicate et la plus tendue de toutes les situations, nous ne pouvions pas l'ignorer. L'un de nos gars la prit par le bras et la conduisit à travers le couloir jusqu'à une pièce déjà remplie de femmes et d'enfants, puis il la confia à l'une des femmes. Nous étions peut-être en guerre, sur la piste de l'homme le plus recherché du monde, mais mon camarade avait fait en sorte

que cette enfant puisse être le plus possible en sécurité compte tenu des circonstances. Il me rejoignit ensuite dans la pièce, à partir de laquelle nous regardâmes deux de nos gars commencer à défoncer la porte barricadée. Après avoir réalisé que l'usage d'une masse n'y suffirait pas, ils commencèrent à appliquer une bande explosive sur cette porte qui conduisait visiblement à l'étage supérieur. Nous restâmes donc dans notre pièce en attendant qu'ils réussissent à ouvrir le passage. J'entendis alors le gars derrière moi évoquer le crash d'un hélicoptère. Pensant que l'un des deux Chinook transportant le *squadron* de renfort, qui avaient décollé quarante-cinq minutes après nous, avait été abattu, je demandai :

« Quel hélicoptère s'est écrasé ? Celui des renforts ?

– Non, mon pote, répondit-il. C'est *notre* hélicoptère qui s'est écrasé dans le jardin. Tu es passé devant tout à l'heure. »

Bon Dieu, pensai-je aussitôt*, on ne va plus pouvoir foutre le camp d'ici puisqu'on n'a plus qu'un seul hélicoptère. On ferait mieux de se dépêcher de monter là-haut et de flinguer le fils de pute avant qu'ils ne fassent tout sauter*. Depuis que nous étions entrés dans le bâtiment, nous n'avions cessé d'inspecter les plafonds, à la recherche d'explosifs suspendus – ce qui était la manière dont les salopards piégeaient leurs repaires afin de faire s'écrouler tout un bâtiment. À notre grande surprise, nous n'en avions pas vu – pas encore.

Les mecs de l'effraction firent exploser leur charge et la porte menant à l'étage s'ouvrit en deux. Je me retrouvai en cinquième ou sixième position lorsque nous entamâmes la montée des marches. La femme analyste renseignement nous avait expliqué qu'en atteignant le palier supérieur, nous devions nous attendre à tomber sur Khalid ben Laden, un fils d'Oussama, âgé de 23 ans, qui serait probablement armé et prêt à ouvrir le feu, et qui constituerait alors la dernière ligne de défense de son père. « Si vous trouvez Khalid, avait-elle dit, Oussama sera à l'étage suivant. »

La cage d'escalier était plongée dans le noir. À moins que Khalid ou quelqu'un d'autre là-haut ne soit équipé d'optiques de vision nocturne, ils pourraient nous entendre arriver, mais ils ne pourraient pas nous voir.

Cependant, *nous* pouvions les voir. Alors que nous progressions dans l'escalier, une silhouette apparut soudain au-dessus de nous sur le palier intermédiaire entre le rez-de-chaussée et le premier étage. Nous ne l'aperçûmes qu'une fraction de seconde avant qu'il ne bondisse en arrière derrière la rampe. Il était armé d'un AK-47. L'homme de tête se figea et fit

un signe de la main. J'aurais dû dire aux gars placés devant moi de reculer afin de laisser les hommes de tête gérer la situation au cas où l'homme aurait jeté une grenade en contrebas, ce qui dans ce lieu confiné aurait entraîné notre mort à tous, mais le moment était si unique que je fus incapable d'obéir à mes réflexes tactiques. Nous avions là deux adultes, chacun voulant tuer l'autre alors même qu'ils n'étaient séparés que par une trentaine de centimètres de distance et une épaisse rampe d'escalier. En cet instant chargé d'une formidable tension, il aurait été facile d'oublier que *nous* pouvions voir dans l'obscurité, mais pas lui. L'homme de tête eut cependant la réaction parfaite : Khalid savait qu'il y avait quelqu'un dans l'escalier, mais il n'avait pas la certitude absolue qu'il s'agissait d'Américains. Dans un murmure, l'homme de tête chuchota une phrase qu'il avait apprise par cœur avant que le raid ne soit lancé. Il la répéta à deux reprises, dans les deux langues que le fils de Ben Laden parlait : l'arabe et l'ourdou. « Khalid, viens par ici. »

Khalid, rendu confus par le fait d'être appelé par son prénom, passa la tête par-dessus la rampe et répondit : « Quoi ? » Ce fut sa dernière parole. L'homme de tête lui tira une balle en plein visage. La balle pénétra au-dessus de son menton et ressortit par l'arrière de son crâne. Khalid s'affaissa sur lui-même. Du sang coula de sa tête pour venir imbiber sa longue tunique blanche. Notre colonne d'assaut reprit aussitôt sa progression vers le premier étage, moi-même toujours en serre-file. Chacun des hommes de la colonne enjamba le corps de Khalid, puis, arrivés au premier étage, nous commençâmes tous – à l'exception de l'homme de tête – à sécuriser les pièces qui se trouvaient à droite et à gauche. L'homme de tête, lui, gardait son arme braquée sur le haut des escaliers, où le palier, en face de lui, était voilé par un rideau. Avant que j'aie pu le rejoindre, il tira un coup de feu en direction d'une silhouette de grande taille dissimulée derrière ce rideau, sans savoir s'il avait touché quelqu'un. En le rejoignant, je posai ma main sur son épaule pour lui signifier ma présence. Nous n'étions plus que tous les deux. Personne d'autre.

L'homme de tête scrutait le rideau, le canon de son fusil braqué sur lui. D'une pression de ma main sur son épaule, je pouvais lui signifier de rester immobile ou d'avancer.

À nous deux, nous étions trop peu nombreux. Ceux qui se trouvaient au deuxième étage savaient que nous n'allions plus tarder à venir et ils étaient probablement en train d'enfiler des gilets explosifs – comme l'avaient déjà

fait par le passé de nombreux autres leaders moins importants d'Al-Qaida – tout en se barricadant avec leurs armes derrière des positions de combat. La règle aurait voulu que nous attendions d'être plus nombreux pour poursuivre l'assaut, ou que nous redescendions pour aller chercher Cairo afin qu'il ouvre la voie. Mais nous n'avions pas le temps. Au deuxième étage, on se préparait sans doute à nous opposer la plus grande résistance possible : nous devions intervenir immédiatement.

L'homme de tête en avait conscience et il commença à parler, en sachant qu'un de ses camarades se trouvait derrière lui, sans savoir de qui exactement il s'agissait.

« Eh, faut y aller, faut y aller. »

Je savais à quoi il pensait car je pensais exactement la même chose : *OK, c'est là qu'ils vont se faire sauter avec leurs gilets explosifs et nous avec*.

Mais une autre pensée s'imposa aussitôt après, une pensée si claire que j'eus l'impression d'entendre une voix intérieure : *J'en ai marre de m'inquiéter de ce qui nous attend, qu'on en finisse une bonne fois pour toutes*. Ce n'était pas du courage, plutôt de la lassitude ou de l'impatience. *Ras-le-bol d'attendre que quelque chose se passe*.

Je pressai l'épaule de l'homme de tête.

Nous grimpâmes rapidement les marches jusqu'à parvenir au rideau, que mon camarade fit glisser sur le côté. Deux femmes apparurent et nous hurlèrent dessus. L'homme de tête, pensant qu'elles étaient vêtues de gilets explosifs, se jeta sur elles, les faisant chuter toutes deux et les couvrant de son corps. Si elles explosaient, le corps de mon camarade absorberait l'essentiel de l'effet de souffle et j'aurais ainsi de plus grandes chances de survivre à l'explosion et de poursuivre la mission que nous étions venus accomplir. Je pivotai sur la droite et jetai un coup d'œil à travers l'embrasure d'une porte ouvrant sur une pièce voisine. Oussama ben Laden se tenait près de l'entrée de la pièce, au pied de son lit, plus grand et plus mince que ce à quoi je m'étais attendu, la barbe plus courte et les cheveux plus grisonnants. Mais c'était bien l'homme dont j'avais vu le visage des dizaines de milliers de fois, des centaines de milliers de fois. Il avait les mains posées sur les épaules d'une femme qui se trouvait devant lui. En moins d'une seconde, je visai au-dessus de l'épaule droite de la femme et appuyai à deux reprises sur la détente de mon arme. Le visage de Ben Laden se fendit en deux, et il s'écroula. Je m'avançai pour lui loger une troisième balle dans le crâne. Une assurance.

La femme, qui se trouvait être Amal, la plus jeune des quatre épouses de Ben Laden, se jeta sur moi. Je la transportai sur le lit. Elle saignait au mollet. Un peu plus tôt, elle avait vu l'homme de tête monter l'escalier en pointant son arme en direction de son mari, et elle avait bondi devant lui afin de le protéger au moment même où un coup de feu avait été tiré. Elle ne semblait pas gravement blessée, mais elle était visiblement en état de choc. Je ne crois même pas que nous l'ayons menottée.

Pour la première fois, je remarquai la présence d'un petit garçon, le plus jeune fils de Ben Laden, âgé de 2 ans seulement, qui se balançait sur ses deux petites jambes potelées dans un coin de la chambre. Il avait assisté à toute la scène, mais il faisait si sombre et il était si jeune qu'il n'avait aucune idée de ce qui était en train de se passer, sinon que cela ne présageait rien de bon. Il pleurait. Je songeai : *Pauvre gamin, il n'a rien à voir avec tout ça. Il se retrouve juste au beau milieu d'une tempête de merde, pauvre gosse*.

Je le pris et l'installai sur le lit avec la femme. D'autres SEAL firent alors leur apparition dans la chambre. Je demeurai là où j'étais, comme paralysé, et les regardai faire leur boulot comme je les avais vus faire des centaines de fois. L'un d'eux vint vers moi et me demanda : « Tu vas bien ? »

Est-ce que j'allais bien ? Je me sentais l'esprit vide. « Ouais, répondis-je. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? »

Il rit et répondit :

« Maintenant, on cherche les ordinateurs.

– Ouais, t'as raison, fis-je en reprenant mes esprits. Putain. J'ai eu un blanc.

– Tu m'étonnes, tu viens de buter Oussama ben Laden. »

Nous redescendîmes et trouvâmes ce qui ressemblait à une sorte de bureau de fortune, avec des ordinateurs dans trois pièces différentes. À ce moment-là, nos camarades avaient déjà commencé à faire ce qu'ils avaient l'habitude de faire, à savoir soulever les unités centrales et les fracasser au sol. L'unité centrale s'ouvrait alors comme par magie et il était possible de récupérer le disque dur. Nous fourrâmes tout ce qui nous semblait important dans de grands sacs en filet tout en filmant ce que nous voyions.

En m'agenouillant pour regarder sous un lit, je découvris plusieurs sacs de couchage. Je les tirai et les ouvris. Ils étaient remplis de ce qui

ressemblait à des morceaux de viande séchée et emballée sous vide.

« Whaou, lançai-je. Avec toute cette bouffe, ils avaient de quoi tenir un moment. » Nous trouvâmes encore d'autres sacs similaires, tous remplis de cette même viande séchée. Puis quelqu'un lança : « Eh, les gars, attendez une minute, c'est pas du bœuf, c'est de l'opium ! »

Il y en avait plusieurs centaines de kilos, entreposés un peu partout.

Nous n'avions pas seulement mis un terme à l'existence de Ben Laden, nous étions aussi tombés sur ce qui semblait constituer la banque centrale d'Al-Qaida, ainsi qu'une mine d'or en termes de renseignements. Nous nous dépêchions à présent, essayant d'empaqueter autant de documents et disques durs que possible avant de refiler ces sacs aux hommes qui avaient été désignés pour les transporter dehors.

À ce moment-là, nous avions déjà bien entamé la fenêtre de trente minutes que nous nous étions fixée pour pénétrer dans le compound et en ressortir sans être confrontés à une quelconque force militaire pakistanaise. L'amiral McRaven indiquera plus tard que c'est à partir de là qu'il commença à transpirer. Il savait que des chasseurs pakistanais, des MiG, avaient décollé pour nous traquer.

Quand je remontai au deuxième étage, un gars du *squadron* de réserve que nous avions emmené avec nous parce qu'il avait appris l'arabe en Irak était en train d'interroger deux des filles de Ben Laden. Il leur demandait de confirmer l'identité de l'homme au sol. Elles mentirent au début, mais l'une d'elles finit par admettre : « C'est bien lui, c'est le cheikh Oussama. »

L'homme de tête et deux de ses camarades avaient placé le corps dans un sac mortuaire, mais ils ne l'avaient pas encore refermé. L'un d'eux se tenait debout au-dessus du corps avec un appareil photo – nous voulions prendre des photos numériques pour confirmer que nous avions bien tué celui que nous savions avoir tué. La tête de Ben Laden était un véritable carnage, largement ouverte au-dessus du sourcil, comme un melon tombé sur un sol carrelé. Je m'accroupis pour refermer la boîte crânienne en pressant des deux côtés afin que ses traits puissent être reconnaissables, et notre gars prit une série de clichés. Nous devions les communiquer au chef de détachement qui, nous l'espérions, pourrait les transférer à notre commandement à Jalalabad. Plus urgent encore, cependant, nous devions lui dire que nous pouvions confirmer la mort de Ben Laden. Dès qu'il en fut informé, soit dix-sept ou dix-huit minutes après que nous ayons posé le pied pour la première fois à l'extérieur du compound, il entra en communication

radio avec l'amiral McRaven et annonça : « Pour Dieu et pour le pays, Geronimo, Geronimo, Geronimo, EKIA ».

Geronimo était le nom de code pour signifier que nous avions trouvé Ben Laden, tandis que EKIA voulait dire « Enemy Killed In Action » (ennemi tué au combat). Le « Pour Dieu et pour le pays » me parut un peu excessif, mais d'un autre côté, *pourquoi pas ?*

Nous refermâmes la fermeture éclair du sac mortuaire et nous nous y mîmes à quatre pour descendre le corps du leader d'Al-Qaida en bas des escaliers, jusqu'à la porte d'entrée du bâtiment, où nous tournâmes alors sur la droite pour nous engager dans l'allée privative. Jonny, le sniper, était là.

« Eh, voilà le mec que tu cherchais », dis-je.

Jonny me dévisagea pendant de très longues secondes.

« Tu te fous de ma gueule, j'imagine.

– Non, répondis-je. On peut rentrer chez nous, maintenant. »

Je retournai dans le bâtiment au pas de course. Il n'y avait nul besoin de le préciser, mais je le fis quand même : « Il faut se barrer. Maintenant ! On oublie les femmes et les enfants, on laisse tomber les interrogatoires, on se casse ! »

L'interprète expliqua aux femmes qu'elles devaient rester à l'intérieur du bâtiment jusqu'au lever du jour, sinon des drones de surveillance tireraient des missiles sur le compound. Un mensonge, mais nous savions que de toute manière les Pakistanais se pointeraient bien avant le lever du soleil. Nous appelâmes tous nos hommes à sortir de la maison, puis nous envoyâmes le Nedex et l'un des responsables effraction placer des charges explosives sur l'hélicoptère qui s'était crashé afin de le réduire en miettes. Le pilote s'y opposa, arguant du fait qu'il pourrait sans doute le faire redécoller, mais il n'était pas question de courir le moindre risque. Nous appelâmes les Chinook.

Dash 2, l'hélicoptère à bord duquel j'étais arrivé, était déjà en route, arrivant d'un point d'attente qui lui avait été assigné quelque part dans les montagnes afin de venir récupérer les gars de l'hélicoptère crashé ainsi que le sac mortuaire, mais j'imagine que les galonnés voulaient que la « preuve de décès » soit transportée dans l'hélico spécial. Nous autres, nous devions maintenant attendre l'arrivée d'un Chinook qui n'allait plus tarder à se poser dans un champ situé à l'est de l'enceinte extérieure. Je me tournai

alors vers l'un des gars qui avait posé la charge explosive sur l'hélicoptère crashé.

« Eh, sur quel délai as-tu réglé le retardateur ?

– Environ trente secondes. »

Nous entendîmes au même moment le Chinook arriver droit sur le compound, par-dessus la cour intérieure. Le pilote et moi eûmes aussitôt une conversation très brève, mais intense, sur la radio.

« *Dégagez ! Dégagez ! Dégagez !* », gueulai-je.

Le pilote prit brutalement de l'altitude et vira juste à temps. Le délai du retardateur arriva à expiration et la charge explosa, provoquant un formidable effet de souffle qui aurait peut-être envoyé le deuxième hélicoptère au tapis. Désastre évité.

Quelques secondes plus tard, levant les yeux vers une maison du voisinage, je remarquai un type qui se tenait là, tapotant sur son téléphone portable. Je réaliserais plus tard qu'il s'agissait de l'homme qui deviendrait célèbre pour avoir twitté en direct le raid sur le compound, en faisant porter la responsabilité de celui-ci sur l'armée pakistanaise.

Le Chinook acheva son hippodrome, revint sur zone pour se poser, et nous embarquâmes aussitôt. Je me retrouvai assis à côté d'un autre SEAL qui posa la question que chaque SEAL posait dès qu'il apprenait la nouvelle.

« Qui l'a flingué ? »

C'est alors que j'en pris réellement conscience.

« C'est moi », répondis-je.

Il se redressa et me lança : « Au nom de toute ma famille, je te remercie. »

Jonny le sniper – celui qui avait accompli le tir ayant permis de sauver le capitaine Phillips des pirates somaliens – était assis à côté de moi, de l'autre côté, ce qui était intéressant car, sur les 7 milliards d'habitants de cette planète, il était sans doute le seul à pouvoir comprendre un tant soit peu ce que j'éprouvais. Il se rappelait aussi comment, à l'époque où il vivait très mal le fait de se retrouver sous la lumière des projecteurs, j'avais essayé de le réconforter en partageant avec lui mon tabac à chiquer.

Il me retourna la faveur. Sa boîte de Copenhagen apparut devant mes optiques de vision nocturne. « Tiens, vas-y, sers-toi, dit-il. Maintenant, tu sais ce que ça fait d'être un putain de héros. »

Chapitre 22

Les quatre-vingt-dix minutes suivantes allaient décider de nos chances de vivre cinquante ans de plus.

Nous n'étions plus dans un hélicoptère furtif, et nous avions semé la pagaille dans une ville qui n'avait rien d'optimal pour une opération militaire. Abbottabad hébergeait en effet l'académie militaire d'élite du Pakistan – leur West Point, en quelque sorte. Aucun de ceux qui se trouvaient à bord de notre hélicoptère n'aurait été prêt à parier que nous allions pouvoir rentrer en Afghanistan avant que la défense aérienne pakistanaise ne se réveille et ne fasse pleuvoir sur nous une volée de missiles qui viendrait ternir notre parade de la victoire.

Encore soixante-dix minutes de trajet, et l'hélicoptère volait toujours. Je lisais une certaine appréhension dans les regards autour de moi, mais personne n'abordait le sujet de peur de porter la poisse. Moi-même je ne prononçais pas une parole, car il aurait suffi que quelqu'un exprime ses craintes pour que l'hélicoptère se fasse abattre. J'essayais même de ne pas formuler cette sombre pensée dans ma tête.

Encore soixante minutes.

Quarante.

Vingt.

Quand j'y repense, cela me rappelle la victoire de l'équipe américaine de hockey contre les Russes en 1980. Dans les vieilles séquences télévisées, on peut voir les spectateurs tendus compter la dernière minute, inquiets de l'espoir qui gonfle leurs cœurs, inquiets à l'idée de trop désirer la victoire et que ce désir irraisonné ne finisse par provoquer un coup désespéré de l'adversaire qui enverrait son palet dans les filets américains, un monstrueux but de dernière minute qui ferait s'écrouler tous leurs rêves.

Mais aucun Russe ne parvient à pénétrer la défense américaine. Dix secondes encore, et les supporters américains entament le compte à rebours, timidement au début, puis de plus en plus fort, jusqu'à hurler le décompte des dernières secondes. *Trois… Deux…* Vous pouvez lire dans leur attitude ce qu'ils pensent alors, et ce qui était plus ou moins ce que nous pensions nous-mêmes à bord de notre hélicoptère : *Cela va peut-être se produire. On va peut-être vivre*.

Cinq minutes.

Ces trois cents dernières secondes s'étirèrent à la manière d'une pâte à modeler Silly Putty au point que la notion de seconde finit par ne plus rien signifier. Cet espace-temps interminable ne s'acheva cependant pas par une éruption de hurlements exaltés, mais par une voix calme qui résonna à travers l'intercom de bord : « Eh bien, messieurs, annonça l'un des pilotes. Pour la première fois de votre vie, vous allez être heureux d'entendre cela : bienvenue en Afghanistan ! »

Bon Dieu ! On avait réussi ! On avait survécu !

L'hélicoptère furtif *Dash 2* se trouvait toujours un peu derrière nous. Quand il atterrit quelques minutes plus tard, je tombai sur l'homme de tête. Il me prit à part et me demanda :

« Eh, est-ce qu'il était déjà touché quand tu es entré dans la chambre ? »

– Non, je ne crois pas », répondis-je. Je me remémorai la scène, Ben Laden se tenant debout derrière son épouse, les mains posées sur ses épaules, sans que son regard ne trahisse le moindre signe de blessure, de peur ou de douleur. Il m'avait juste semblé paralysé, tel un cerf ébloui par les phares d'une voiture.

L'homme de tête me tapa sur l'épaule.

« Eh bien, c'est à mettre à ton crédit, lâcha-t-il. Tu l'as eu. »

Puis il pencha la tête, l'air intrigué. « Où étaient tous les autres ? »

Je compris qu'il voulait savoir pourquoi nous n'avions été que deux à grimper les escaliers pour gagner le deuxième étage.

« Les autres étaient occupés, répondis-je. De toute manière, nous n'avions pas beaucoup d'hommes sur cette mission.

– Ouais, c'est sûr, c'est cool », conclut-il avant de relever les yeux.

« Tiens, la voilà. » Il désignait la femme de la CIA. « Tu devrais lui offrir quelque chose, c'est toi qui as tué Ben Laden. »

Nous allâmes à sa rencontre et j'éjectai le chargeur de mon fusil d'assaut pour le lui donner.

« Vous avez de la place pour ça ? »

J'avais trente balles dans mon chargeur quand j'avais quitté l'Afghanistan cette nuit-là. Il m'en restait vingt-sept.

Elle me regarda quelques secondes, et je vis qu'elle avait compris. « Je crois que je peux faire un peu de place dans mon sac à dos », dit-elle avant d'accepter le chargeur.

Dans le film *Zero Dark Thirty*, un SEAL l'accompagne jusqu'à la dépouille de Ben Laden. Elle le voit alors pour la première fois, puis elle s'éloigne. Elle attend ensuite d'avoir embarqué dans un C-130 pour fondre en larmes.

Cela ne correspond pas du tout à sa personnalité.

Voici ce qui s'est passé : l'homme de tête et moi l'avons accompagnée jusqu'au sac mortuaire qui avait été à nouveau ouvert pour laisser apparaître ce visage familier, mais désormais salement amoché. La partie du corps sous le cou n'était pas très belle à voir non plus. Tandis que je la regardais observer la dépouille, je pensai : *C'est un moment historique ; elle a découvert où se cachait l'homme le plus recherché au monde, et c'est son travail qui a permis de le neutraliser. Qu'est-ce qu'elle va bien pouvoir dire maintenant ?*

Le visage impassible, sans laisser paraître la moindre trace d'émotion, elle lâcha : « Bon, j'imagine qu'il va falloir que je me trouve un autre boulot maintenant. »

Et elle s'éloigna.

Je ne pus qu'admirer son aplomb, mais en ce qui me concernait, je commençais à sentir l'euphorie me gagner. J'étais vivant et j'avais participé à une mission qui semblait à la fois tirée d'un rêve et inspirée d'un scénario hollywoodien. Les gens n'arrêtaient pas de demander : « Qui l'a abattu ? » et tout le monde me désignait du doigt. L'amiral McRaven s'approcha de moi et posa la main sur ma nuque, un peu comme un père fier de son fiston. J'admirais ce bonhomme. Quand l'hélicoptère *Dash 1* s'était crashé avant même notre entrée dans le bâtiment, il aurait été facile de se laisser gagner par la panique. Cela aurait pu marquer le début d'un foirage historique. Mais il n'aurait servi à rien à ce moment-là de laisser les pontes de la Maison Blanche paniquer. Il avait donc aussitôt établi une téléconférence

avec Washington et avait affirmé : « OK, on a un problème, mais mes hommes y sont préparés et il n'y a donc pas à s'inquiéter. »

Ce qui était la vérité, d'ailleurs.

Quoi qu'il en soit, nous étions tous maintenant en train de rire et d'échanger des accolades tandis que le corps de Ben Laden reposait à quelques mètres de nous. Le président Obama avait demandé à McRaven de confirmer que la dépouille était bien celle de Ben Laden. Les gars du renseignement n'avaient pas encore eu le temps d'effectuer leurs analyses ADN, alors McRaven s'approcha du sac et jeta un coup d'œil au cadavre. Il savait que Ben Laden mesurait environ 1,93 mètre, une taille digne d'un joueur de basket. Il décida de mesurer le corps sur place afin de s'assurer qu'il faisait bien cette taille. Il nous fallut cependant quelques minutes pour réaliser que personne n'avait de mètre ruban. McRaven balaya l'assistance du regard jusqu'à fixer quelqu'un en particulier. « Dis-moi, mon garçon, tu mesures combien ? »

L'homme répondit :

« Je mesure 1,88 mètre.

– Parfait, fit McRaven. Je voudrais que tu viennes t'allonger à côté du cadavre.

– Pardon, amiral ? Vous voulez que je fasse quoi exactement ? »

McRaven répéta sa demande.

L'homme vint alors s'allonger à côté du cadavre, confirmant qu'il faisait bien quelques centimètres de moins que le corps. Lorsque McRaven rapporta cette information au Président, Obama lui rétorqua : « Alors, si je comprends bien, vous êtes capable de détruire un de mes hélicoptères à 200 millions de dollars pièce, mais vous êtes incapable de vous offrir un mètre à 99 cents ? » Drôle de bonhomme. J'entendis dire plus tard qu'il avait offert par la suite à McRaven une plaque avec un mètre ruban collé dessus.

Nous finîmes par refermer le sac mortuaire de Ben Laden et par embarquer le corps à bord d'un C-130, puis nous repartîmes pour Bagram, où nous exposâmes tout ce que nous avions ramené d'Abbottabad – le corps, les documents, les photos prises avec nos iPhone. Les experts des agences de renseignement – CIA, FBI et d'autres agences encore dont j'ignorais jusqu'à l'existence – se jetèrent dessus. Il y avait un gros écran de télévision branché sur la chaîne d'information Fox News et nous gardions un œil dessus. Les médias avaient été convoqués à la Maison Blanche, ce

qui était particulièrement étrange pour un dimanche, et les spéculations allaient bon train. Ils contactaient toutes leurs sources, y compris quelques-uns d'entre nous, mais nous refusâmes de confirmer quoi que ce soit. Nos supérieurs travaillaient toujours au compte rendu final du raid, coupant et recoupant les récits des uns et des autres, essayant d'y voir plus clair sur chaque détail de la mission – combien d'ennemis tués, combien de femmes blessées, combien de résidents indemnes… La Maison Blanche ne voulait pas annoncer quelque chose, puis avoir ensuite à revenir sur ses déclarations.

Une annonce prématurée de la Maison Blanche avait ainsi indiqué que Ben Laden était armé et s'était servi de son épouse comme d'un bouclier humain. Cette affirmation avait été rapidement démentie. Nous n'avions vu ses armes – un AK-47 et un pistolet suspendus au-dessus de la porte de la pièce où je l'avais tué – qu'*après* sa mort. À en croire une annonce faite par le gouvernement pakistanais, quand les autorités locales étaient arrivées dans le compound une quinzaine de minutes après l'explosion de l'hélicoptère et notre départ, Amal leur avait affirmé que son époux Ben Laden s'apprêtait à saisir ses armes lorsque des soldats américains étaient apparus au deuxième étage. Toujours selon cette annonce, Amal avait expliqué qu'ils avaient été réveillés par le bruit de nos hélicoptères, dont elle avait tout d'abord pensé qu'il s'agissait du grondement d'un orage. Alors qu'elle se levait pour allumer la lumière, Ben Laden aurait hurlé « Non ! » Il savait que nous venions pour lui. La raison pour laquelle il ne parvint pas à attraper son AK-47 au cours des dix à quinze minutes qui s'écoulèrent entre le moment où notre hélicoptère se posa et celui où nous arrivâmes au deuxième étage est un mystère, et le restera.

Je ne sais pas non plus s'il utilisait sa femme en guise de bouclier humain ou non, mais si c'était le cas, cela constituait une stratégie inefficace puisqu'il mesurait au moins 30 centimètres de plus qu'elle et que je disposais d'un champ de tir dégagé au-dessus de sa tête. Il n'était pas envisageable que je n'ouvre pas le feu. Il s'agissait de Ben Laden. Nous avions toutes les raisons de croire qu'il portait un gilet explosif et qu'il représentait une menace, et nous avions l'autorisation de tirer. S'il s'était couché à plat ventre sur le sol en écartant les bras devant lui afin que je puisse voir ses mains, alors je l'aurais probablement menotté et nous l'aurions embarqué dans notre hélicoptère pour le ramener à Jalalabad. Il n'y avait pas d'autre alternative possible.

Quoi qu'il en soit, il ne fallut guère de temps pour que des annonces commencent à être faites sur les chaînes de télévision selon lesquelles cette mystérieuse convocation de journalistes à la Maison Blanche pouvait concerner Ben Laden. La chose fut confirmée – je ne sais pas comment – avant même que le Président ait eu le temps de s'exprimer. Nous commençâmes alors tous à regarder la télévision tandis que des gars de l'armée de terre nous apportaient de quoi nous restaurer. Je récupérai un énorme sandwich, aux œufs, au fromage et à la sauce piquante, dont la saveur me parut extraordinaire. J'imagine cependant que cela avait plus à voir avec mon état d'esprit qu'avec les compétences du chef qui l'avait préparé. Je me retrouvai ainsi à déguster ce délicieux sandwich tout en regardant sur l'écran de télévision le président des États-Unis avancer sur le très long tapis rouge d'un couloir de la Maison Blanche, puis prendre place sur une estrade devant les caméras de télévision. « Ce soir, je suis en mesure d'annoncer aux Américains et au monde que les États-Unis ont mené une opération qui a tué Oussama ben Laden, le dirigeant d'Al-Qaida, un terroriste responsable du meurtre de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants innocents. »

En l'entendant prononcer le nom d'Oussama ben Laden, je détournai mes yeux de la télévision pour regarder la dépouille de Ben Laden. Je songeai : *Mais putain, comment j'ai fait pour me retrouver ici après avoir grandi à Butte, dans le Montana ?*

L'un de nos gars l'interpella : « Eh, Monsieur le Président, ça vous ennuierait de préciser que personne n'a été blessé, parce que toutes nos familles sont en train de vous regarder… » Il fallut attendre encore quelques secondes, mais Obama finit par dire : « Aucun Américain n'a été blessé. »

Nous partageâmes tous la même pensée : *Merci, maintenant tout est OK*.

Je sais aujourd'hui qu'à l'instant même où mon père avait vu l'annonce d'un flash spécial à la télévision, il avait deviné mon implication. Et quand il entendit le Président annoncer que Ben Laden avait été tué, il eut la conviction que j'étais l'auteur des coups de feu. Il ne le supposa pas, il ne le devina pas, il le sut – il eut l'inexpliquable conviction que non seulement j'avais participé à cette mission, mais j'avais été celui qui avait tiré les coups de feu ayant permis de conclure la mission.

Je n'eus cependant pas la possibilité de lui passer un coup de fil. Nous n'avions pas accès à des téléphones et nous ne voulions pas enfreindre les règles de sécurité. Nous partîmes donc en direction de l'un des bâtiments de

la base, une grande construction du genre chalet avec un immense four à pizzas construit en extérieur. Le cuistot nous prépara des pizzas et nous les mangeâmes tout en revenant sur cette incroyable mission. Il y avait quelques ordinateurs sur place et nous prîmes le temps de surfer sur quelques sites d'information. Le nom du SEAL Team [redacted] était partout. Nous n'avions aucune idée de la manière dont le lien avait pu être fait aussi rapidement.

C'était très étrange. Le SEAL Team [redacted] était demeuré une entité relativement obscure avant la libération du capitaine Phillips. Cette opération de sauvetage-idéale-pour-Hollywood nous avait placés sous la lumière des projecteurs. Mais l'opération de cette nuit était d'une tout autre dimension. La fascination du public pour ce que nous étions et ce que nous avions accompli se démultiplia.

Parallèlement, une chape de silence s'abattit sur nous. Il nous fut interdit de débriefer les gars de l'équipe. Quelques jours plus tard, le secrétaire d'État à la Défense Robert Gates fit le déplacement jusqu'au centre de commandement de Virginia Beach afin de nous rencontrer – mais uniquement ceux qui avaient participé au raid, en excluant tous les autres. La même scène se reproduisit partout où nous allions. Nous nous vîmes tous décerner une *Silver Star* (désolé, Maman !).

Nous nous envolâmes ensuite pour Fort Campbell, dans le Kentucky, afin de rencontrer le président Obama. Alors qu'il était en plein débrief avec celui qui avait été responsable de la mission sur le terrain, nous attendîmes assis sur nos chaises parfaitement alignées. L'un des gars du 160th Special Operations Aviation Regiment, l'unité dont les pilotes nous avaient embarqué dans leurs hélicoptères, vint se placer devant moi et, au vu de tout le monde, me salua avec un mouvement de bras aussi raide que parfait. J'aurais voulu lui dire : « Eh, mon pote, n'en fais pas trop. » Je savais que cela n'allait pas manquer d'agacer mes camarades. J'avais l'impression que la situation vécue lors de l'affaire des pirates somaliens se répétait. Jonny avait raison. J'étais en train de découvrir ce que cela faisait que d'être un putain de héros. Des gars qui avaient été plus proches de moi que ma propre famille, des gars que je considérais comme mes meilleurs amis commençaient à me regarder de travers. Je sentais la tension s'accroître de minute en minute.

Soudain, cette voix dynamique et reconnaissable entre toutes lança : « Bonjour, tout le monde ! » Mon cafard se dissipa aussitôt tandis que je

pensai : *Bon Dieu, ouais, le Président est là !* Le vice-président Joe Biden vint se placer à côté de lui. Obama fit un rapide discours, expliquant, en gros, à quel point il était fier de nous et à quel point il était fier d'être américain, puis il décerna à l'unité une *Presidential Unit Citation*[1].

Nous aussi, nous avions un cadeau pour lui : le drapeau que nous avions emmené avec nous sur cette mission et que nous avions fait mettre sous verre. Nous avions tous signé au revers du cadre, en inscrivant nos pseudos plutôt que nos patronymes. C'était plutôt cool, car nous comprîmes qu'il ne s'y attendait absolument pas. Il resta sans voix pendant une minute, puis s'exclama : « Qu'en pensez-vous, monsieur le Vice-Président ? Pensez-vous que je pourrai trouver un mur auquel accrocher ce cadre ? »

Biden répondit : « Oui, je connais une certaine bibliothèque présidentielle où il aurait toute sa place. » Ce à quoi Obama rétorqua : « Ah, non, pas du tout. Il ira dans ma chambre. »

Ce fut un moment sympathique qui permit de faire retomber la pression. Malheureusement, la bonne humeur ne dura pas. Je commençai à entendre des commentaires déplacés, des gars qui parlaient de moi en disant : « Avec toute l'attention qu'il reçoit, il n'a vraiment pas besoin d'en rajouter. »

En rajouter était vraiment la dernière chose que je voulais faire. Il aurait été absurde de ma part de chercher à me vanter de quoi que ce soit. Nous savions tous que n'importe lequel de nos gars aurait agi comme moi, et avec la même efficacité, s'il s'était retrouvé à ma place. En réalité, l'homme de tête s'était comporté de manière bien plus héroïque que moi lorsqu'il s'était jeté sur ces femmes dont nous pensions qu'elles portaient des gilets explosifs. Il avait été prêt à sacrifier sa propre vie pour le succès de la mission. Mais tout ce dont les gens voulaient parler, c'était : « Qui l'a tué ? », et la rumeur se répandit si vite qu'il fut impossible d'y mettre fin. Je recevais des appels de toutes les régions des États-Unis de la part de gens qui souhaitaient me remercier, en me disant des trucs du genre « Bien visé ! ». Je me sentais très mal à l'aise sous les feux de ces projecteurs. Je faisais partie d'une unité régie par la loi du silence, et nous étions désormais projetés sur le devant de la scène tandis que j'étais plus particulièrement mis en avant. Je ne percevais que jalousie et désapprobation de la part de mes camarades. Ça faisait vraiment chier.

Je commençai à me faire recadrer de manière quasi hebdomadaire par mes supérieurs. Ils me disaient : « Eh, qu'est-ce que tu fabriques ? À qui tu

as parlé ? »

Et je ne pouvais que répondre : « Putain, mais je n'ai aucune idée de ce dont vous parlez. Je veux juste qu'on m'oublie. »

À la fin de l'été, je commençai à me dire que le meilleur moyen d'en finir avec tout ça consistait à partir. J'avais prévu au départ de servir trente ans dans la Navy, mais j'envisageais maintenant avec regret de prendre ma retraite au bout de quinze années de service – ce qui ne me permettrait pas de toucher la moindre pension et m'amenait à me demander comment diable je pourrais alors subvenir aux besoins de ma famille. L'ironie de ma situation était d'autant plus mordante qu'il y avait eu une réunion au sein de mon *squadron* où certains gars m'avaient taillé un costard au motif que j'essayais de « profiter de la situation », allant jusqu'à affirmer que j'avais déjà signé un contrat pour la publication d'un livre moyennant 17 millions de dollars !

Il n'y avait rien de vrai dans tout cela, et je n'aurais pas dû avoir besoin de me justifier. Mais j'éprouvais cependant la nécessité grandissante de prouver *quelque chose*. Je me dis que le fait de repartir pour un nouveau déploiement en opérations extérieures pourrait m'y aider. *Eh, les gars, je suis comme vous. Je retourne en première ligne. Je ne cherche pas à me faire du fric en écrivant un bouquin*.

*

LA NUIT DU 5 AOÛT 2011, DANS LA PROVINCE DU WARDAK, en Afghanistan, une section de 47 Rangers de l'armée de terre embarqua à bord de deux hélicoptères afin de mener une opération visant à capturer ou à neutraliser un chef taliban du nom de Qari Tahir.

Les Rangers furent héliportés jusqu'à une vallée proche du compound supposé servir d'habitation à Qari Tahir. Alors que les hommes approchaient, des moyens de reconnaissance aérienne repérèrent deux groupes de combattants talibans quittant le compound. L'un de ces groupes fut engagé et neutralisé par des hélicoptères Apache. Le second groupe parvint à établir des positions défensives. Il était estimé que Tahir se trouvait parmi eux. Le commandant des forces américaines au sol décida alors d'envoyer un groupe de 17 opérateurs traquer et éliminer ces survivants talibans. Un contingent de SEAL, un chien militaire, treize autres Américains, sept soldats afghans et un interprète s'envolèrent pour la vallée

à bord d'un hélicoptère Chinook, indicatif *Extortion 17*. Une minute avant qu'il ne se pose, des roquettes de RPG frappèrent le rotor de queue et l'envoyèrent au tapis. Les 30 Américains et les 38 passagers à bord, ainsi que le chien, trouvèrent la mort dans le crash.

Ce fut la plus grande perte humaine de toute l'histoire du Naval Special Warfare, ainsi que le plus grand nombre d'Américains tués au cours d'un même accrochage de tout le conflit afghan. Tant de mes amis trouvèrent la mort au cours de cette tragédie qu'il me fut tout d'abord impossible de le croire. Sur base, aux États-Unis, nous passâmes de la planification des opérations à la planification des obsèques.

Je fus plus particulièrement hanté par un souvenir lié à l'un des SEAL disparus, mon ami Robert J. Reeves. Son amitié m'avait été précieuse au cours de l'été qui avait suivi la mission Ben Laden, alors que je me débattais dans les complications qui s'étaient ensuivies et que je m'interrogeais sur mon futur. Lui et trois autres SEAL partageaient une jolie maison à Virginia Beach que nous avions surnommée « la maison du Boys Band » car tous trois étaient dotés d'un physique avantageux. Il avait également une adorable et superbe petite amie qui m'appelait toujours son « autre Robert J.[2] » Une nuit, Robert et moi avions dîné autour de la grande table de sa salle à manger et il s'était servi un verre de vin avant de m'en proposer un. Pour je ne sais quelle raison, c'était une période où je faisais attention à mon alimentation et je ne buvais plus un seul verre d'alcool, aussi j'avais refusé de trinquer avec lui. Alors qu'il buvait seul, il m'avait fixé du regard et m'avait déclaré : « Tu sais quoi ? Un jour, on sera plusieurs à trouver la mort dans l'un de ces hélicoptères. »

Je sais que cela n'apporte rien de ressasser ainsi le passé, mais je regretterai toute ma vie de ne pas avoir partagé ce dernier verre de vin avec mon ami ce soir-là. Après les obsèques, sa petite amie m'appela pour me dire : « Désormais, tu seras mon seul et unique Robert J. » Cela m'anéantit.

Ces pertes humaines nous dévastent – pas seulement sur le plan personnel, mais aussi sur le plan tactique. Nous savions que le niveau d'expérience au combat de ces hommes ne pourrait jamais être remplacé. Des opérateurs aguerris auraient maintenant besoin d'être détachés dans différents *squadrons* afin d'assumer des positions d'encadrement. Je quittai ainsi le *squadron* dans lequel j'avais servi avec fierté pour un autre *squadron* et je me portai volontaire pour prolonger mon engagement jusqu'en août 2012. Cette nouvelle affectation fut pour moi une bouffée

d'oxygène, une chance qui m'était offerte de prendre mes distances avec une atmosphère de jalousie et de récriminations, mais aussi de me rappeler pourquoi j'aimais être un SEAL. Je commençai même à m'interroger sur le bien-fondé de ma décision de quitter la Navy. Juste avant Thanksgiving, nous quittâmes les États-Unis pour un nouveau déploiement en Afghanistan – sur la base d'opérations avancée de Shank, quelque part dans les montagnes à l'est du pays.

Nous occupâmes les chambrées qui avaient été celles des disparus et nous fîmes le tuilage avec les survivants du *squadron* qui, par pure chance, n'avaient pas été désignés pour la mission maudite. C'était terrible de constater à quel point la perte de leurs camarades pouvait les affecter. J'avais participé au stage BUD/S avec l'un d'entre eux. Il était assis seul et lisait un livre – ce qui, compte tenu de la manière dont les SEAL occupent généralement leurs loisirs, était un indicateur indéniable d'état dépressif. Je ne voulais pas discuter avec lui des amis qu'il avait perdus, mais j'espérais que je pourrais détendre l'atmosphère en plaisantant un peu avec lui. « Eh, Adam, pourquoi tu n'as pas un iPad ? Pourquoi tu lis un livre ? » Il leva les yeux sans esquisser l'ombre d'un sourire. « Je n'en sais rien. J'aime bien être plongé dans un livre. » Il ne prononça pas une parole de plus. Il avait perdu tant d'amis qu'il préférait juste être ailleurs.

Ce déploiement fut donc difficile, et d'autres facteurs ne firent rien pour arranger les choses. Nous étions au cœur de l'hiver afghan, à plus de 1 800 mètres d'altitude, et les températures étaient glaciales. Sans compter que les conditions opérationnelles s'étaient fortement dégradées. Notre base avancée était frappée quasi-quotidiennement par les tirs de mortiers des insurgés, mais il y avait aussi de plus en plus d'attaques fratricides – des assauts contre les forces de la Coalition menées par les soldats afghans que nous avions entraînés et soutenus.

Il était extrêmement démoralisant de voir que tout ce que nous avions accompli et que tout ce pour quoi nous nous étions sacrifiés commençait à se disloquer. Et il était encore plus déprimant de réaliser que, pour la seconde année consécutive, je passerais Noël loin de mes filles. Je regardai une vidéo en ligne que ma femme avait montée et qui montrait le père Noël adressant à nos filles des vœux personnalisés. Il m'était si facile d'imaginer les visages heureux et les yeux brillants des gamines quand elles la verraient à leur tour. J'imaginais la plus âgée regardant la vidéo avec un sourire indulgent, n'y croyant qu'à moitié. Elle était en CE1 et n'avait que 7

ans, mais elle était bien plus avancée que la moyenne sur le plan de l'analyse critique. Je pouvais également imaginer la plus jeune – qui avait fêté ses 4 ans quelques mois avant que je ne reparte pour l'Afghanistan – observer ce père Noël avec une légère inquiétude. La vidéo mettait bien en scène l'aspect « enfant sage / pas sage » et nous le savions tous : elle n'était pas toujours très sage. J'étais persuadé que cela instillerait l'ombre d'un doute dans son esprit, bien qu'il n'y en eût aucun dans le mien. Elle avait un cœur d'or et aimait partager. Je savais qu'elle recevrait tout ce dont elle rêvait pour Noël. À l'exception de son papa à ses côtés pour ouvrir les cadeaux avec elle.

Je pensais tout le temps à elles et je me faisais du souci. Nous avions l'application FaceTime et nous l'utilisions souvent, mais il n'y avait guère d'autres moyens de nouer des liens. Je leur avais promis que nous irions ensemble au parc d'attractions Great Wolf Lodge quand je reviendrais et je savais qu'elles piaffaient d'impatience. Elles allaient cependant devoir attendre. Je leur avais dit que je serais de retour à la maison après Noël, ce qui était vrai, mais uniquement parce que le mois de mars était « après Noël ». Ma fille de 4 ans ne réaliserait jamais que j'avais un peu travesti la vérité, mais la plus âgée savait lire un calendrier et savait très bien que Noël n'allait plus tarder. Sa mère m'avait dit qu'elle avait déjà préparé sa valise et qu'elle avait insisté pour la laisser près de la porte d'entrée afin d'être prête à partir avec moi quand je rentrerais « après Noël ». J'avais hâte d'en finir avec ce déploiement et de les emmener au Great Wolf Lodge. Elles avaient dû supporter mes absences toute leur vie, mais cela n'avait pas rendu notre dernière séparation plus facile pour autant.

Je me faisais trop vieux pour ça. En descendant la colline de notre base avancée pour me rendre aux douches – une petite colline escarpée, glissante, au sol glacé et enveloppé par un froid mordant –, avec le sentiment de porter le poids de mes 34 ans sur les épaules, je faillis percuter un jeune Ranger qui sortait du bloc sanitaires, sa serviette autour de la taille. Il avait 23 ans et devait avoir 7 % de graisse dans le corps, un véritable pur-sang. Il me vit et me demanda avec un fort accent de Boston : « Oh, vous faites partie du nouveau détachement du SEAL Team [redacted] sur base, pas vrai ? »

Il me fallut bien l'admettre.

Il enchaîna : « Cool, vous seriez partant pour qu'on se fasse une petite partie de football contact à l'occasion de Thanksgiving ? Les SEAL contre

les Rangers ?

– Tu te fous de ma gueule ? Vous allez nous défoncer. Même pas en rêve !, répondis-je. Si vous voulez parler tactiques, je vous donnerai quelques conseils, mais je ne vais certainement pas m'opposer à des Rangers dans un sport de contact ! »

Il faisait si froid et les conditions étaient si mauvaises – pour les salopards comme pour nous – que nous ne travaillâmes pas beaucoup. Les quelques missions que nous effectuâmes avaient une saveur bien différente de celles que nous avions coutume de mener auparavant. C'était la première fois que nous collaborions avec le CST, le Cultural Sensitivity Team. Ces équipes étaient composées d'officiers subalternes féminins qui nous accompagnaient et s'assuraient que nous ne commettions pas d'impairs vis-à-vis des subtilités de la culture afghane. Une fois sur l'objectif, nous accordions désormais beaucoup plus d'attention à des choses comme le respect du Coran, par exemple, car honnêtement, lors de nos premiers déploiements, nous n'en avions vraiment rien eu à foutre. Nous commençâmes ainsi à réaliser à quel point les musulmans afghans pouvaient être pointilleux avec leur livre saint ou leurs femmes. Avoir du personnel féminin à nos côtés, capable de parler quelques mots dans leur langue, rendait les choses bien moins explosives lorsque nous devions bousculer quelques suspects. Les officiers féminins du CST pouvaient fouiller les femmes et parler avec les enfants.

Il y a un débat aujourd'hui autour de la possibilité pour les femmes de servir en qualité de combattantes. J'estime pour ma part qu'une femme capable d'endurer le même entraînement qu'un homme est tout à fait apte à jouer ce rôle. Je me rappelle la traversée de marécages gelés en compagnie d'une femme prénommée Amy qui ne devait pas faire plus de 1,55 mètre et qui était immergée dans la boue jusqu'à la poitrine. Elle ne s'était pas plainte une seule fois et n'avait jamais retardé la progression du groupe. Au cours de ce déploiement afghan, nous nous retrouvâmes à quelques reprises accrochés par l'ennemi alors que nous étions accompagnés par des femmes. Il y en avait une parmi elles avec laquelle je m'étais retrouvé à faire des séances de musculation à plusieurs reprises. Nous faisions des footings de 8 kilomètres et elle arrivait en tête. Bien sûr, j'avais forci – je pesais un peu plus de 100 kg – mais il n'empêche qu'elle se donnait à fond. En vérité, la plupart des SEAL se plaignaient bien plus des conditions de vie que ces femmes-là.

C'était une bonne chose que d'avoir des officiers féminins avec nous, mais cela contribua aussi à me conforter dans l'idée que j'avais fait mon temps et que l'époque avait changé. Même quand il fallait aller choper des salopards, ce n'était plus pareil. Nous étions insérés à bonne distance, parcourions quelques kilomètres à pied, escaladions quelques murs, faisions exploser des portes. Parfois, il nous semblait que nous partions capturer une cible de grande valeur, mais c'était devenu plutôt rare à cette époque en Afghanistan. Nous nous en prenions plus souvent à des truands qu'à des terroristes et nous tâchions de nous persuader que le jeu en valait la chandelle. Mais les vrais salopards se trouvaient désormais au Pakistan.

Nos missions étaient devenues ce que nous appelions des « frappes à développer ». Nous passions six ou sept jours à ne rien faire d'autre que de la musculation et des jeux vidéo. Puis nous dénichions une cible, plus par ennui que par réelle nécessité. J'ai toujours été en désaccord avec cette façon de faire : s'il n'y a pas de missions, il n'y a pas de missions. Point.

Je suis sûr que personne ne se rappellera ou ne s'inquiétera jamais de savoir qui était la cible de grande valeur qui avait fait l'objet de la mission d'*Extortion 17*. Ce type-là n'avait aucun intérêt. Nous avions perdu tous ces hommes pour la simple raison que quelqu'un ne savait plus comment occuper son temps.

Ma toute dernière mission en tant que SEAL se déroula au cours de l'une de ces semaines monotones. Les gars du renseignement avaient analysé les vidéos de leurs drones à la recherche d'un objectif quelconque. Ils avaient remarqué la présence, dans un misérable hameau de montagne, d'un groupe d'hommes – ce que nous appelions des « MAM[3] » – visiblement armés. Les analystes pouvaient voir sur les vidéos que ces hommes étaient équipés de RPG – les images vues du ciel donnaient l'impression qu'ils transportaient des poutres. Ils chargeaient leurs armes à bord de leur véhicule et quittaient leur hameau pour serpenter sur une misérable route de montagne jusqu'à rejoindre les villages voisins. Ils pensaient rester invisibles en empruntant cette route déserte. Ils se trompaient.

Les analystes nous expliquèrent qu'ils avaient assisté à ce manège un jour, un lundi, et que ça leur avait paru très suspect. Nous n'étions guère impressionnés. Puis ils renouvelèrent l'opération. Mêmes procédures. Même endroit. Ils semblaient visiblement attendre de pouvoir tendre une embuscade à un convoi. Nous décidâmes cependant de ne pas intervenir. Nous ne voulions pas perdre notre temps à poireauter au milieu de nulle

part en attendant que quelque chose se produise. Ils recommencèrent encore le jeudi, ce qui finit par éveiller notre intérêt. Nous décidâmes alors : « D'accord. S'ils recommencent le vendredi, jour de prière, alors c'est sûr qu'ils le referont le samedi. »

Le vendredi arriva, et bien sûr la même scène se renouvela.

Désormais, nous avions un plan. Nous connaissions leurs habitudes. Le samedi matin, ils feraient leur prière au lever du soleil, chargeraient leurs armes dans leur véhicule, puis rouleraient jusqu'à leur lieu d'embuscade dans la montagne. Nous les y attendrions après avoir planifié notre propre embuscade – une embuscade en « L » : une partie de nos hommes se placerait sur une ligne perpendiculaire à la trajectoire des salopards et une autre partie parallèlement à la route, à un angle de 90 degrés par rapport à la première ligne. C'était l'une des tactiques militaires les plus anciennes au monde. Les soldats pratiquaient des embuscades en L depuis deux bons milliers d'années.

Notre plan fut soumis à nos galonnés de l'armée de terre – qui avait la responsabilité de la base d'opérations avancée. Nous leur expliquâmes : « Nous allons nous infiltrer à un kilomètre de distance derrière ce flanc de montagne et nous allons progresser jusqu'au lieu d'embuscade à pied sous couvert de la nuit. Nous attendrons que le soleil se lève. À ce moment-là, nous nous cacherons derrière les rochers et nous nous installerons de cette manière. Nous préparerons une embuscade en L. »

L'officier de l'armée de terre me demanda : « Une embuscade en L ? Qu'est-ce que c'est que ce truc ? » Incrédule, je le dévisageai : « Vous plaisantez ? L'embuscade en L, c'est la deuxième chose qu'on apprend à l'armée. La première, c'est comment faire son lit au carré.

– Expliquez-moi. »

Je lui expliquai donc en lui montrant la carte. « Ces gars vont se mettre là. Nous, nous serons là. Je servirai en tant que chef de groupe à cet endroit-là, avec un mec sur mon flanc gauche, et je ferai mouvement quand les véhicules approcheront.

– Comment ferez-vous pour les arrêter ? Vous ne parlez pas pachtoune, s'étonna-t-il.

– Je les braquerai avec mon fusil. Tout le monde comprend le langage des armes, répondis-je.

– Et si le conducteur ne s'arrête pas ?

– Alors, je tirerai ! Bon sang, vous débarquez de quelle planète ? »

Nous finîmes par convaincre les officiers de l'armée de terre de nous donner le feu vert. Ils acceptèrent même de mettre à notre disposition un avion afin de surveiller les hommes du village. Nous convînmes ensemble d'une série de mots clés – des mots qui pouvaient être prononcés à la radio avec une signification prédéterminée afin de ne pas avoir besoin de communiquer trop d'informations. Nous utilisâmes cette fois des codes couleur, à l'image d'un feu de signalisation. *Noir* signifierait qu'ils étaient sur la ligne de départ ; *Rouge* indiquerait leur départ ; *Jaune* nous permettrait de savoir qu'ils étaient en route ; puis ce serait *Vert* – nous émergerions alors de derrière nos rochers et entamerions le dialogue avec nos armes.

Samedi, quelques heures avant l'aube, nous fûmes héliportés dans les montagnes avant d'achever notre progression à pied. Nous prîmes position derrière des rochers afin que l'ennemi ne puisse pas nous voir quand il approcherait à bord de son véhicule. La jambe du « L », l'élément de manœuvre, se mit en position tandis que nos snipers grimpaient plus haut, à environ 200 mètres de l'objectif, avec leurs fusils de précision MC24 calibre 7,62. Pour eux, tirer à une telle distance revenait à se demander : « Dans quelle narine vais-je loger ma balle ? » Le soleil se leva, mais rien ne se produisit. Une montagne s'élevait entre nous et le village, nous bloquant la vue. Nous passâmes donc le temps en fumant des cigares et en plaisantant. Oui, nous étions armés jusqu'aux dents et prêts à liquider quelques insurgés, mais nous prenions le temps de partager un petit moment convivial.

Le pilote dans son avion d'observation nous tenait informés de ce qu'il voyait et, bientôt, nous indiqua que nos bonshommes avaient achevé leur prière et commençaient à charger leurs RPG. Nous apprîmes ensuite que le véhicule ne voulait pas démarrer. Nous continuâmes à fumer. Nous savions qu'il leur faudrait une quinzaine de minutes pour arriver jusqu'à nous, pour autant qu'ils parviennent à démarrer leur satanée bagnole – donc pas d'inquiétude. Ils se bagarrèrent avec leur caisse encore vingt minutes de plus, puis le pilote nous annonça qu'ils avaient déchargé les RPG et les mitrailleuses pour tâcher de faire démarrer la bagnole en la poussant.

Le code passa à *Jaune* : ils étaient en route. Nous continuâmes à fumer pendant cinq minutes, puis, jugeant qu'il était temps de jouer aux Navy SEAL, nous retournâmes nous planquer derrière nos rochers. Le plan était

simple : tirer encore quelques taffes, puis dézinguer les sales types – pas de quoi se faire une poussée d'adrénaline.

Nous écrasâmes nos cigares et attendîmes. Un bruit de moteur se fit bientôt entendre, invisible sur la contre-pente. Nous braquâmes les canons de nos armes sur le point de la route d'où l'ennemi allait émerger. Et voici ce qu'il y a de drôle avec la guerre : pendant des semaines, notre objectif avait été le seul véhicule à circuler sur cette route de montagne, étant donné qu'il ne s'agissait même pas vraiment d'une route. Mais notre surveillance aérienne nous avertit : « Stand by ! Mauvais véhicule ! » Une camionnette bleue apparut et passa devant nous. Je pus en distinguer les occupants : une mère, un père et quelques enfants se rendant Dieu sait où. Bon sang, j'avais été à deux doigts d'allumer la famille Brady[4].

Les salopards n'arrivaient toujours pas. Ils devaient conduire comme des mamies de 90 ans. La neige commença à tomber, puis nous entendîmes enfin le moteur poussif de la petite Nissan avant de voir le véhicule lui-même. Cinq d'entre nous émergèrent de derrière les rochers pour former ce que nous appelions la « ligne de la mort », la grande barre du « L ». Tandis que la voiture avancerait vers nous, nous irions au contact pour ne pas leur laisser la moindre chance de s'échapper.

Je me postai au milieu de la route, fixant le conducteur droit dans les yeux. Il freina à environ 20 mètres. Le visage soudain contracté, les lèvres s'agitant, il passa la marche arrière. J'aurais juré qu'il répétait « *Fuck ! Fuck ! Fuck !* » en anglais. Il appuya sur la pédale d'accélérateur, mais les pneus lisses dérapèrent sur la neige. Coincé.

Je hurlai : « Eh, sortez de la voiture ! Vous devez sortir de la voiture ! »

Nous en étions arrivés à un point où les tensions s'exacerbent rapidement. La portière avant côté passager s'ouvrit d'un coup. Un gars en sortit, tenant à la main une mitrailleuse à bande. Il s'élança vers le coffre. L'un de mes hommes disposés sur la « ligne de la mort » ouvrit le feu et le mitrailleur s'affaissa comme un sac de ciment. Presque au même moment, le crâne du conducteur explosa. L'un des snipers s'était dit : « Ils ont bougé, tant pis pour eux ! » – et avait donc visé le chauffeur en pleine tête. Les hommes assis sur la banquette arrière commencèrent à se jeter sur les portières et la situation dégénéra alors totalement. Tous les gars qui se trouvaient sur la « ligne de la mort » ouvrirent le feu. Les deux hommes

assis à l'arrière s'écroulèrent à travers les portières qu'ils venaient d'ouvrir, ce qui marqua la fin des tirs.

En inspectant les lieux de la scène et le contenu de la voiture, nous découvrîmes d'autres mitrailleuses à bande, des AK-47 aux chargeurs graillés ainsi que des grenades dans les poches des cadavres. Nous nous disions *Whaou, ça va permettre de sauver pas mal de vies, regardez avec quoi ils étaient équipés*, quand l'un de nos alliés afghans – toutes nos missions étaient désormais officiellement « sous commandement afghan » – arriva en courant avec une roquette de RPG prise à l'ennemi. Elle était verte et d'une forme similaire à ces petites fusées à eau que vous pouvez faire décoller après avoir mis de l'air sous pression dedans. En réalité, ce mec était aussi excité qu'un gamin avec un nouveau jouet. En le regardant avec horreur s'approcher de nous, nous nous aperçûmes que l'ogive avait été transpercée par une balle.

Nous hurlâmes tous d'une seule voix : « Pose cette saloperie tout de suite ! Bon Dieu, t'es complètement malade ou quoi ? »

Ce fut là ma toute dernière mission. À ce stade, nous étions si accoutumés à la guerre que ce genre de mission frôlait la routine. C'est l'une des raisons pour lesquelles je désirais quitter le service. J'avais conscience de devenir blasé. Si je continuais ainsi, je risquais de devenir négligent, et la négligence tue.

---

1. Décoration décernée à une unité des forces armées des États-Unis, ou de ses alliés, pour héroïsme extraordinaire lors d'un combat contre un ennemi armé.

2. Le deuxième prénom de l'auteur étant James, il est donc lui aussi un « Robert J. ».

3. *Military Age Males* (hommes en âge de combattre).

4. *The Brady Bunch* est une série télévisée des années 1970 mettant en scène les pérégrinations d'une famille nombreuse en Californie.

Chapitre 23

J'avais effectué 400 missions de combat, traversé des champs de mines, accompli un raid héliporté dans un pays équipé de défenses antiaériennes et possédant l'arme nucléaire, je m'étais retrouvé cloué au sol sous le feu d'un ennemi bien supérieur en nombre au fin fond d'une vallée improbable… Mais la chose la plus effrayante que je fis jamais fut de quitter la Navy.

Après seize années et demie de service, j'avais été décoré de deux *Silver Stars*, de quatre *Bronze Stars* avec « V » pour *Valor* (bravoure), de deux *Commendation Medals* avec « V » pour *Valor* et mon unité avait reçu à trois reprises une *Presidential Unit Citation* pour des missions auxquelles j'avais participé. Cependant je n'étais pas éligible à une pension militaire, je n'avais aucun diplôme universitaire, aucun travail, juste une hypothèque sur ma maison.

J'allai voir les gars de l'administration de la Navy et leur demandai : « Est-ce que je bénéficie d'une période de grâce ? Combien de mois puis-je conserver mon assurance santé pour mes enfants après avoir quitté le service ?

– Vous partez le 24 août, donc l'assurance santé de vos enfants s'achèvera le 23 août à minuit. »

Merci d'avoir servi votre pays. Maintenant, démerdez-vous.

Avec quatre autres SEAL, nous avions concocté un plan. Nous partirions tous au même moment et créerions une société de conseil – en sécurité, en leadership, en cohésion de groupe. Ou peut-être que nous fabriquerions des équipements, ou vendrions des chapeaux. Nous ne savions pas vraiment. Nous étions restés si longtemps dans l'univers SEAL que nous n'avions pas vraiment de stratégie d'entreprise et aucune idée des réalités qu'il nous faudrait affronter dans ce nouveau contexte. Je fus le premier à me lancer et ils étaient tous censés me suivre.

Les choses ne se passèrent pas ainsi. Quelqu'un entendit parler de ce que nous voulions faire et certains individus commencèrent à faire la leçon à ceux qui devaient me rejoindre, en les traitant notamment de vendus. Comme on pouvait s'y attendre, la pression qu'ils subirent les amena à renoncer. Ils ne connaissaient rien d'autre que l'univers SEAL.

S'il y a une chose que j'ai apprise depuis que je suis devenu civil, c'est qu'être un Navy SEAL n'est qu'une étape de votre vie. Le lycée est également une étape de votre vie, et c'est ce qu'il y a de plus important tant que vous êtes lycéen. Mais cela n'a qu'un temps. Pendant plus d'une décennie, rien d'autre ne compta à mes yeux qu'être un Navy SEAL. Ces durs à cuire d'instructeurs à Coronado et ces officiers sous les ordres desquels j'avais servi au cours de toutes ces années m'avaient appris à affronter et à relever toutes sortes de défis que je n'aurais jamais été capable d'imaginer avant. Et mes frères SEAL m'avaient enseigné un sens de la camaraderie que je juge aujourd'hui encore inestimable. Mais pour continuer à grandir et à évoluer, nous devons tous passer à l'étape suivante. C'est la vie.

Ceux qui sont toujours en service actif ont parfois du mal à le réaliser. Certains d'entre eux accordent trop d'importance à ce que pensent les autres à leur sujet dans la popote du *squadron*. Ils se retrouvent pris au piège des vanités du mâle alpha et c'en devient ridicule.

Quand nous combattions – bien avant d'être confrontés à des règles d'engagement particulièrement restrictives, bien avant d'avoir tué qui que ce soit de célèbre –, être un SEAL représentait la meilleure expérience qui soit. Je travaillais avec des gens qui étaient bien meilleurs que moi. Je n'étais pas un « mec cool », mais j'avais la chance de collaborer avec des gens cool, d'être dans leur sillage. Parfois, par hasard, je me retrouvais en première ligne, je tournais à un angle, et je me retrouvais moi aussi à faire quelque chose de cool. C'est ainsi que je m'étais retrouvé face à Oussama ben Laden dans sa chambre à coucher ; j'étais arrivé là dans l'ombre des géants qui m'accompagnaient.

Et, en raison de ce que j'ai fait, je peux aujourd'hui faire passer des messages et je compte bien le faire pour les autres. Il y a des tas de vétérans autour de moi qui ont accompli des missions bien plus dangereuses que les miennes. Des soldats qui ont passé d'interminables mois dans des vallées perdues en Afghanistan, des Marines qui ont patrouillé jour après jour au milieu de champs de mines, des soldats qui ont circulé dans des rues

irakiennes parsemées d'IED – tous ceux-là avaient un boulot bien plus difficile que le mien. Mes camarades SEAL et moi avions la chance de combattre selon *nos* conditions, contrairement à tous ces autres soldats. J'ai aujourd'hui la possibilité de faire entendre ma voix alors qu'ils en sont privés. Certains se trouvent dans la situation qui était la mienne lorsque j'ai quitté l'institution, n'ayant pas atteint le nombre d'années nécessaire pour prétendre à une pension. J'aimerais pouvoir sensibiliser le public sur leur cas et les aider.

Il y a aussi ces milliers de gens dont la vie a été affectée par le 11-Septembre. À l'été 2015, pour la première fois, je fus amené à rencontrer plusieurs personnes qui avaient perdu des proches lors des attaques de 2001. J'avais été invité à faire un don au musée-mémorial du 11-Septembre de New York, à offrir un équipement que je portais lors du raid contre Ben Laden. J'avais accepté, à une condition : ce don serait fait de manière anonyme et mon nom n'apparaîtrait nulle part. Ils avaient accepté et m'avaient offert une visite privée dans ce musée avant qu'il ne soit ouvert au public. À l'issue de cette visite, j'étais entré dans une pièce où s'étaient rassemblées des familles touchées par les événements du 11-Septembre. Une femme politique était alors en train de faire un discours et elle m'avait invité à monter sur scène. « Dites quelques mots à ces gens », me proposa-t-elle.

Pour une fois, je me sentis réellement pris au dépourvu. Je commençai à parler de la veste de treillis que j'avais offerte, et je vis qu'il se passait quelque chose dans les yeux de tous ces gens dont les épouses, les maris, les pères, les mères, les fils ou les filles s'étaient rendus à leur travail par un frais matin de septembre sans avoir jamais la possibilité de revoir ceux qu'ils aimaient. Sentant ce lien très fort qui nous unissait, je continuai à parler, évoquant pour la première fois en public la mission contre Ben Laden. À l'issue de mon allocution, les gens se pressèrent autour de moi pour me dire à quel point mes paroles avaient résonné en eux. Une femme me confia : « Je n'ai plus peur maintenant. J'ai vécu le pire cauchemar imaginable, mais désormais je n'ai plus peur. Je peux mettre un visage sur tout cela et je sens que vous avez dit la vérité. Toutes ces théories du complot ne signifient plus rien car je sais désormais qu'il est mort. »

Un homme vint me voir avec son petit-fils. Son fils, le père du petit garçon, était de ceux qui avaient trouvé la mort le 11 septembre sans avoir rien fait pour mériter cela. Il me dit : « Chaque jour, au début, mon petit-fils

me demandait : “Mais pourquoi Dieu a-t-il fait cela ?” et je lui répondais à chaque fois : “Ce n’est pas l’œuvre de Dieu, mais celle du Diable”. »

Il leva les yeux vers moi, une larme glissant lentement le long de sa joue, mais avec une lueur de défi dans le regard. Il ajouta : « Et vous, Monsieur, vous avez tué le Diable. »

Depuis les premières heures du 2 mai 2011, je me suis souvent demandé si le fait d’être celui qui a tué Ben Laden était la meilleure ou la pire des choses qui me soit arrivée. J’essaie aujourd’hui encore de le savoir. Ce n’est pas une position très confortable, et elle a entraîné bien des angoisses et des nuits blanches. Mais j’ai cependant confiance dans le fait que derrière tout cela il y a une raison. Et je suis déterminé à en tirer le meilleur parti.

Votre avis nous intéresse !

Laissez un commentaire sur le site de votre librairie en ligne et partagez vos coups de cœur sur les réseaux sociaux !

Remerciements

Ce livre présente une série d'histoires incroyables mais vraies qui se sont déroulées dans des endroits et des circonstances dans lesquels j'ai eu la chance de me retrouver. Un travail acharné et une attitude positive ont contribué à ce résultat, mais je n'aurais jamais pu faire tout cela sans la présence de certaines personnes dans ma vie.

Mes enfants : vous apparaissez au milieu de cette aventure, mais vous m'avez inspiré au cours de toutes les guerres et bien après.

Jessica : ton courage, ton honnêteté et ton amour infini ont joué un rôle immense dans l'aboutissement de ce livre et de bien d'autres projets. Tu es mon petit soldat.

Papa : merci d'avoir toujours été là et de m'avoir toujours soutenu. Même quand j'avais tort.

Maman : même si je ne t'ai jamais tout raconté, merci pour ton soutien et ton amour inconditionnels. Nous sommes tous ici pour faire quelque chose de spécial.

Ma famille : les fondations que nous avons bâties en grandissant n'ont cessé de se renforcer au fil du temps. Depuis les remises de diplômes de toutes sortes jusqu'à aujourd'hui, merci pour votre honnêteté et votre aide.

À chaque SEAL, instructeur, mentor, analyste renseignement, pilote, soldat avec lequel j'ai partagé une opération, un vol ou un combat : rien n'aurait été possible sans cet esprit d'équipe et les héros que vous êtes tous.

Rhonda Bentz : merci pour tous ces conseils sincères et avisés, merci pour votre expertise concernant tous les aspects du business, de la communication, du marketing et… de la vie.

À mon agent, Howard Yoon, et à l'agence Ross Yoon : votre travail acharné et votre culte de l'excellence m'ont offert la meilleure des

opportunités. Merci de m'avoir aidé à mettre tout cela en forme.

Au groupe d'édition Scribner, et plus particulièrement à l'éditeur Rick Horgan : le résultat a dépassé mes espérances. « Merci » ne suffit pas à traduire ce que je pense.

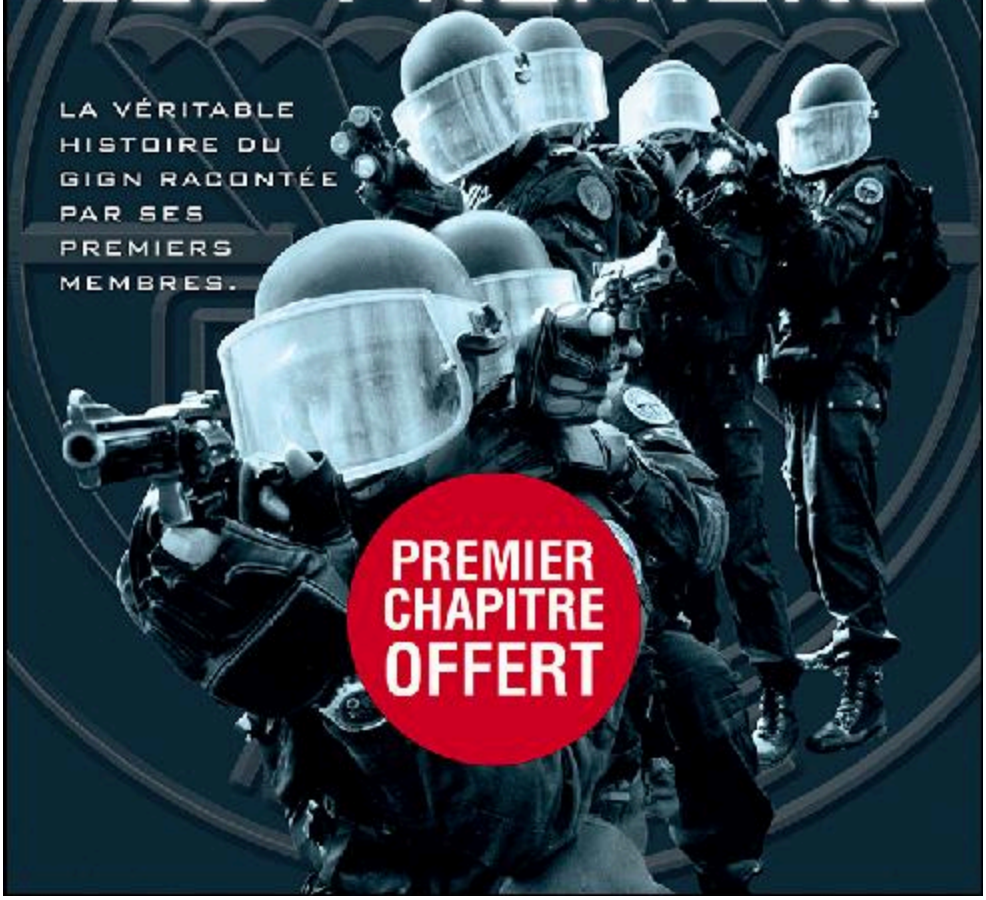
À mon équipe, Rick Alcalde, Ashley Kern et Matt Jones, et à mes conseils juridiques du cabinet McDermott Will & Emery, Steve Ryan et Lazar Raynal : merci pour ces présentations déterminantes et ces décisions prises au bon moment.

Enfin, à Tom Shroder : tu m'as aidé à transcrire toute une vie d'expérience et des années de guerre dans un livre et je ne t'en serai jamais assez reconnaissant. Je suis fier de t'appeler mon ami.

CHRISTIAN PROUTEAU
& JEAN-LUC RIVA

GIGN

NOUS ÉTIONS LES PREMIERS



Chapitre 1

1964. Paris

Le directeur de l'école du cinéma de Boulogne a difficilement calé ses cent kilos dans un fauteuil en cuir manifestement sous-dimensionné. Il exhale à petites bouffées les volutes d'un havane qui embaume toute la pièce, provoquant un début de mal de mer pour le jeune étudiant assis en face de lui sur l'extrémité de son siège, un carton à dessin posé à ses pieds.

« Prouteau… voyons voir. Ah, voilà… Vous postulez pour la formation de décorateur-scénographe, c'est bien ça ?, questionne le ventripotent en tripotant un dossier famélique. Si je vous ai demandé de me ramener quelque chose qui valide votre culture artistique, c'est parce que là-dedans, dit-il en tapotant le dossier sous-alimenté, il n'y a rien. Rien ! »

L'impétrant se penche alors et sort de son carton à dessin une toile plate qu'il tend à l'emboucaneur dont les yeux porcins indiquent clairement qu'il n'aurait jamais dû accorder cet entretien. Les doigts boudinés d'une de ses mains se saisissent de la toile tandis que l'autre, d'un geste théâtral, éloigne le cigare de sa bouche en balayant du même coup la fumée qui le sépare du candidat. Enfin, il examine le tableau. C'est un direct au foie, plus aucun son ne sort de sa bouche pendant un long moment.

Il tient entre les mains *Les Raboteurs de parquet*, le trait de génie du peintre Eugène Caillebotte. *C'est une copie, certes, mais tout y est, la dureté du travail, l'effort des ouvriers, le sens de la lumière, le réalisme, la technique du peintre, il y a tout !, encore quelques années de travail et ce garçon pourrait être copiste au Louvre,* songe le directeur avant de s'adresser à Christian Prouteau.

« Vous dessinez depuis combien de temps ?

– Plus de dix ans, monsieur ! Je peins un peu de tout, tenez j'ai aussi amené un Manet… Ou plutôt une copie.

– Mais vous allez finir en taule, mon garçon !, s'esclaffe le directeur en examinant *Le Joueur de fifre*. Pas mal, je le reconnais… Entre nous, ne vous amusez pas à vendre ce genre de toile à n'importe qui, on risque la

confusion. Vous avez du talent, c'est incontestable. Et la formation de décorateur-scénographe pourrait effectivement vous convenir ! »

Le jeune homme se garde bien de lui dire qu'il est déjà admissible dans une école d'ingénieurs parisienne, d'autant plus que son choix penche fortement pour les métiers du septième art.

« Voilà un dossier à me renvoyer et on se retrouve pour les épreuves d'admission », conclut le directeur en raccompagnant Christian Prouteau à la porte.

La reproduction de tableaux a été pour ce dernier une école de rigueur, exigeant de sa part une étude détaillée de l'œuvre et de son auteur avant qu'il ne commence à la reproduire. Véritable Stakhanov de la copie, Christian Prouteau y occupe une bonne partie de ses loisirs, mais ce n'est pas là le seul talent du jeune homme.

La montre-gousset de grand-père, qu'il avait fini par démonter après avoir potassé une bonne dizaine d'ouvrages techniques sur l'horlogerie, lui avait déjà donné la passion des « garde-temps ». C'est ainsi que se nommait le chronomètre au XVIII^{e} siècle, lorsqu'il s'agissait de déterminer la longitude d'un navire par le retard ou l'avance qu'il indiquait sur l'heure du lieu d'observation. Avec son argent de poche, Christian Prouteau a acheté montres-gousset, chronomètres et horloges anciennes pour les démonter et les réparer. Il aime contempler le cœur des montres à complication[1] pour analyser le mouvement de leurs engrenages et la précision de leur usinage. Sans qu'il s'en aperçoive, cette passion lui a inculqué la compréhension des montages complexes et le goût de la précision.

Mais en sortant de son entretien à l'école du cinéma, Caillebotte et les garde-temps échappent à ses pensées. Ce soir, il y aura une petite fête à la maison. Son père, officier de gendarmerie, et sa mère ont longtemps attendu qu'il se décide enfin à choisir un métier. Et cette fois, cela semble chose faite ! Il décide de marcher un peu jusqu'au métro de la porte Maillot au milieu de la foule qui grouille en cette fin de matinée du printemps 1964. C'est en bas de l'avenue de la Grande-Armée qu'il remarque alors l'affiche, un signe du destin pour ce passionné de l'Empire. « Engagez-vous ! », lui ordonnent les mots écrits en lettres blanches sur fond d'azur en claquant autant que le *« I want you »* de l'Oncle Sam en 1917.

Cette affiche expose un jeune sergent souriant et à la tenue impeccable, auprès duquel trône une Renault R8 bleue, signe incontestable d'un avenir

tout tracé et panaché d'aventures. Le visuel attire l'œil et séduit tandis que le texte invite les jeunes à rejoindre à leur tour l'École nationale des sous-officiers de Saint-Maixent. Les concepteurs de cette affiche ignorent aujourd'hui encore qu'ils sont à l'origine de la carrière de Christian Prouteau. En effet, à la vue de cette affiche hypnotique, le sang du jeune homme ne fait qu'un tour. Il prend immédiatement la direction du fort de Vincennes, où se trouve le centre de recrutement, et là, sans barguigner, il signe un engagement de cinq ans !

L'effet « R8 » n'est cependant pas seul en cause dans ce brusque changement d'orientation. Déjà, à la veille d'entrer en cinquième, Christian Prouteau avait déclaré à ses parents vouloir tenter le concours d'entrée à l'École des enfants de troupe d'Autun – qu'il finira par réussir et où il passera deux ans à découvrir la vie en collectivité et la discipline militaire. C'est aussi à Autun, outre la pratique intensive du sport, qu'il a découvert le judo, un art martial exigeant une lucidité de tous les instants et une excellente connaissance de soi, et dont il poursuivra la pratique tout au long de sa carrière.

Ce n'est donc pas un véritable coup de tête qui a provoqué la décision de Christian ce jour-là, mais l'image de ce sergent tout sourires n'en a pas moins agi comme un révélateur : *Je suis fait pour ça !*

En guise de fête, la soirée à la maison prend plutôt des airs de soupe à la grimace, surtout chez madame Prouteau, qui voyait déjà son fiston côtoyer les stars du septième art. Histoire de la consoler, Christian dévoile sa stratégie :

« Je fais mes classes dans l'armée de terre, ensuite l'école des sous-officiers de Saint-Maixent, puis l'école militaire de Strasbourg, seul moyen d'accéder à l'École militaire interarmes de Saint-Cyr Coëtquidan et, une fois en corps de troupe, je me présente au concours d'entrée de l'école des officiers de gendarmerie de Melun ! Voilà le plan !

– Fermez le ban !, tonne son père, qui a tout vu au cours de sa carrière de gendarme. Mon garçon, tu n'es pas au bout de tes peines, le chemin est encore long… », résume-t-il en écarquillant les yeux, cependant ravi au fond de lui de voir que Christian serait la troisième génération de Prouteau à endosser l'uniforme de la gendarmerie.

« C'est le seul moyen pour moi de devenir gendarme, il n'y a pas d'autre voie », conclut leur fils.

*

C’est d’abord Saint-Maixent, l’école nationale des sous-officiers fraîchement créée – elle date de 1963 –, où il intègre la quatrième promotion d’élèves sous-officiers en janvier 1965. Le destin le propulse dans la section du lieutenant Maillols, dont le sous-officier adjoint, l’adjudant Pachouki, n’est pas réputé pour sa mansuétude. Quatre citations en Algérie, taillé en athlète, il est craint et respecté de tous. Ces deux cadres, comme tous les autres cadres de cette nouvelle école, ont reçu pour mission de faire de Saint-Maixent le Saint-Cyr des sous-officiers. La sélection est impitoyable car l’armée française compte, et compte encore aujourd’hui, sur son corps de sous-officiers pour former, encadrer et mener au combat les jeunes appelés ou engagés des régiments. C’est une époque où le taux d’encadrement des personnels officiers subalternes est particulièrement bas et il est donc fréquent de voir dans certaines unités des sections de combat commandées par un sergent-chef.

À Saint-Maixent, l’élève sous-officier Christian Prouteau va subir une leçon qui le marquera pour tout le reste de sa carrière militaire. Chaque semaine, un élève est désigné comme responsable de la section. Quand arrive son tour, le lieutenant Maillols le convoque.

« Prouteau, vous les emmenez faire une marche commando. Huit kilomètres en moins de cinquante minutes avec arme et sac de 10 kg. Le temps qui compte, c’est celui du dernier. Des questions ?

– Non, mon lieutenant !

– Alors, faites-les embarquer dans le camion, qui vous déposera à 8 kilomètres d’ici. »

Pour sportifs que soient tous ces élèves rigoureusement sélectionnés, certains ont parfois des coups de « moins bien ». C’est le cas ce jour-là de deux d’entre eux, qui traînent à l’arrière de la section, pas bien loin derrière, mais qui risquent d’arriver plus tard que le temps de cinquante minutes imposé par Maillols. Prouteau essaie de « doper » ses camarades en les encourageant ou en les poussant, mais rien n’y fait. Il prend le sac de l’un et l’arme de l’autre, mais c’est trop tard. Alors, pour éviter l’affront et persuadé que c’est son temps qui sera malgré tout pris en compte, il accélère et passe la ligne bien avant les deux retardataires.

« Prouteau, venez me voir ! », tonne Maillols.

Le jeune élève sous-officier se précipite devant son chef de section et se met au garde-à-vous. Le lieutenant Maillols lui désigne le camion.

« Vous embarquez, seul ! Le camion va vous ramener 8 kilomètres en arrière et vous avez cinquante minutes pour les faire. Je vous attends ici. »

Moins d'une heure plus tard, Prouteau réapparaît devant Maillols qui, les mains derrière le dos, le regarde droit dans les yeux.

« Vous avez compris la leçon ?

– Oui, mon lieutenant, je devais ramener tout le monde.

– La mission c'était ça, Prouteau. Quand vous êtes le chef, tout dépend de vous et la force du groupe est égale à celle de l'élément le plus faible. C'est donc à vous de les bouger. »

La « leçon » portera lorsque dix ans plus tard, en janvier 1975, il emmènera dix hommes du GIGN au Centre d'entraînement commando de Givet, dans les Ardennes. Lors du raid synthèse de fin de stage qui dure trois jours, les hommes doivent observer de jour et effectuer des coups de main la nuit avant de s'exfiltrer à pied hors des pistes et des chemins – avec Prouteau qui les pousse jusqu'à leur extrême limite en les privant de sommeil, sans jamais les épargner. Complètement à bout après avoir franchi la Meuse de nuit sur des radeaux de fortune constitués de paille et de vestes de treillis, l'un de ses hommes s'effondre au bord d'une piste.

« J'en ai marre, je ne bouge plus ! »

Il est 3 heures du matin au beau milieu de la forêt des Ardennes, il neige et la température est descendue à -10 degrés. Et c'est là que le lieutenant Prouteau se rappelle les mots de son chef de section à Saint-Maixent : *« Quand vous êtes le chef, tout dépend de vous ! »*

Sans hésiter, il le relève à coups de pieds, l'empoigne par le revers du treillis et le remet debout.

« Si vous restez là, vous allez crever de froid et vous n'aurez rien à faire chez nous ! »

Péniblement, le gendarme Étienne Laisney se redresse, reprend son sac et son arme et se remet à marcher dans la nuit comme un zombie. Le stage fini, il remerciera son chef avec un grand sourire.

Cinquante et un ans plus tard, le général (cr) Maillols se souvient : *« Le colonel Laurier qui commandait l'école voulait que nous imposions un rythme infernal aux élèves afin que les moins motivés lâchent rapidement. J'avais une vingtaine d'élèves et, avec Pachouki, mon adjoint, on ne leur*

laissait aucun temps mort. La moindre remarque était accompagnée d'une marche commando de nuit de 10 kilomètres. Un retard de dix secondes, et c'était parti pour une séance de changement de décor jusqu'à une heure du matin !

Je n'ai pas tardé à remarquer Christian Prouteau, d'abord parce que c'était le plus grand mais surtout parce qu'il était le plus physique et le plus volontaire. Il tournait le parcours du combattant en 2'35, un record qui n'a été battu qu'un an plus tard ! Il était rigoureux et brillant intellectuellement, à tel point que l'on s'était tous dit qu'il aurait pu faire Saint-Cyr direct. Il était discipliné, mais il était aussi le premier sur les rangs dès qu'il y avait un dégagement à faire. En fait, c'était lui le leader de la section, à la fois pour la formation militaire, mais aussi pour faire la fête. Les permissions étaient rares et je passais souvent voir les élèves le dimanche. Combien de fois les ai-je vus rassemblés autour de Prouteau, tous en train de chanter pendant qu'il les accompagnait à la guitare.

La promotion comptait trois compagnies à quatre sections chacune, et la fin de la formation était consacrée par un challenge intersections d'épreuves militaires : tirs, parcours du combattant, marche commando, lancer de grenades, mines et pièges, etc. Les cadres n'intervenaient pas car les élèves devaient s'organiser seuls dans cette épreuve collective. C'est au cours de cette compétition que Christian Prouteau a fait la démonstration de ses talents de chef et d'organisateur en répartissant les rôles de chacun au cours des différentes épreuves et notre compagnie a gagné ! À Saint-Maixent, il y avait trois catégories d'élèves : ceux qu'il fallait pousser, ceux qui suivaient et ceux qu'il fallait tenir. Eh bien, croyez-moi, lui, il fallait le tenir ! »

Conformément à la trajectoire qu'il s'est fixée quatre ans plus tôt, et après un passage en corps de troupe et une préparation à l'école militaire de Strasbourg, Christian Prouteau se retrouve en ce début du mois de septembre 1968 au garde-à-vous sur le Marchfeld[2] de Coëtquidan pour la présentation de la nouvelle promotion « Libération de Strasbourg » de l' École militaire interarmes. L'école sent encore le neuf, la construction des nouveaux bâtiments vient à peine d'être achevée.

Fichée au centre de l'immense esplanade devant laquelle se tient Prouteau, la statue de Kléber indique de sa main tendue la cour Marengo où se trouve l'amphithéâtre Napoléon, l'un des lieux privilégiés de transmission du savoir. Mais avant d'y accéder, les élèves vont devoir

affronter quatre mois d'instruction militaire intensive destinée à élaguer ceux dont la motivation fléchirait avec le temps. Cette période a un nom, « la Terreur », tant il est vrai que le couperet de l'élimination est suspendu au-dessus de chaque tête.

C'est ainsi que les exercices réalisés à Coëtquidan, et que beaucoup de ses camarades trouvent abrutissants, vont peu à peu donner à Christian Prouteau les clés de la fonction de leader. La féerique forêt de Brocéliande recèle mille lieux aux noms légendaires tels que le tombeau de Merlin, le Val sans retour ou encore la mystérieuse fontaine de Barenton. Mais y marcher toute une nuit noire d'hiver – sous une pluie glaciale qui transperce votre treillis en moins d'une heure, avec un fusil-mitrailleur AA 52 et un sac à dos de 15 kg, le tout en essayant de suivre le rythme effréné d'un chef de section venant des chasseurs alpins aux mollets en forme de piliers de cathédrale – vous dégoûte du romantisme à jamais.

À 5 heures du matin, au retour d'une marche de 30 kilomètres et après un exercice de nuit particulièrement éprouvant, direction une salle de cours surchauffée. Devant chaque élève, une feuille blanche surmontée d'une annotation : *La solitude du chef !*

« Messieurs, vous avez une heure ! », beugle le chasse-bite en s'asseyant sur le bureau.

La fatigue et la différence de température vont avoir raison des plus coriaces. C'est bien connu, le confort ramollit le militaire. Dans la salle de cours, les jeunes officiers tentent désespérément de garder les yeux ouverts. Prouteau est comme les autres, enfin pas tout à fait, car lui a décidé de dormir. Il s'accorde dix petites minutes de sommeil, une méthode qu'il a déjà expérimentée à Saint-Maixent. *Les premières minutes étant toujours les plus réparatrices, dormons !*

Lorsqu'il rouvre les yeux, les dix minutes sont écoulées. Il est temps pour lui de commencer à écrire. La solitude du chef ? Il va la connaître tout au long de sa carrière. Mais, en ce petit matin de novembre, il lui faut rédiger avec les éléments acquis au cours de ses quatre premières années d'expérience militaire. Et Christian Prouteau couche sur le papier ce qui sera son credo tout au long de sa vie d'officier.

« Le chef garde en tous temps et en tous lieux, quelle que soit la situation tactique, sa lucidité et son esprit de jugement. La fatigue, le stress, l'inconfort ne doivent en aucun cas venir perturber la réflexion opérationnelle car de ses choix dépend la vie de ses hommes. Le chef

assume tout, et surtout l'échec de la mission lorsque celui-ci se produit. C'est en effet lui qui désigne ceux qui doivent l'exécuter, c'est lui qui en définit l'exécution tactique et c'est enfin lui qui a eu la responsabilité de préparer et d'entraîner ses hommes. Le postulat "Le chef a toujours raison" doit donc être inversé et remplacé par celui-ci : "Le chef a toujours tort". En toutes circonstances, le chef doit assumer seul ses décisions dont il est l'unique responsable devant la hiérarchie. Sur le terrain, il doit s'adapter en permanence à la situation et s'éloigner, si le besoin s'en fait sentir, des schémas préétablis pour des solutions qui peuvent sembler iconoclastes et dont il aura à assumer seul, là aussi, la responsabilité en cas d'échec. Enfin et par-dessus tout, le chef est le garant de la vie de ses hommes, qui ont placé en lui toute leur confiance et dont ils attendent, en cas d'engagement, qu'il ne les expose au danger qu'avec de réelles chances de réussir la mission confiée.

Le chef doit être un leader naturel qui s'impose par son exemple. L'enseignement dispensé à la formation au commandement permet à l'élève d'acquérir des techniques, mais certainement pas de se révéler comme chef. Ce sont les capacités d'écoute, de persuasion et d'exemplarité inhérentes à sa personnalité et dont il fera preuve auprès de ses hommes qui lui vaudront en retour un engagement sans faille de leur part. »

En guise de conclusion, l'élève-officier Christian Prouteau cite un extrait du *Rôle social de l'officier* du maréchal Lyautey *: « Il apparaît qu'il importe avant tout que les lieutenants, commandants et colonels conquièrent les esprits et les cœurs de leurs soldats. »*

Dire que sa prose a suscité l'admiration de ses chefs serait sans doute exagéré, mais il est l'un des seuls à avoir composé. Autour de lui des stylos-bille ont dérapé, zébrant les feuilles blanches de traits incertains, la fatigue ayant eu raison des trois quarts de la cohorte d'élèves-officiers.

Ce court exposé exprime véritablement ce que sera sa philosophie du commandement avec une idée forte : l'intérêt porté à ses subordonnés est le seul moyen, selon lui, d'obtenir qu'ils donnent le meilleur d'eux-mêmes pour accomplir la mission. C'est ce précepte qui fait qu'aujourd'hui encore ceux qui ont servi sous ses ordres lui vouent une fidélité sans faille, faite de respect et d'admiration.

Après un passage à l'école d'application des transmissions de Montargis, où il gagnera le biathlon militaire[3], le voilà sous-lieutenant, chef des quatre

sections de formation élémentaires – « les classes » – à la compagnie d'instruction du 41e Régiment de transmissions d'Évreux. À cette époque où la durée du service militaire est de seize mois, il impose aux quatre aspirants chefs de section qu'il a sous sa responsabilité un style de commandement basé sur l'exemplarité du chef. Les jeunes appelés sont enthousiastes et la cérémonie qui conclut les quatre mois de formation est pour eux un grand moment de fierté.

Parallèlement à cette année de commandement, il prépare avec la « revue grise[4] » le concours d'entrée de la Gendarmerie nationale. Passionné de tir, il remet en état – avec la bénédiction du colonel d'Anselme, chef de corps – le stand de tir au pistolet qui était tombé en désuétude, et c'est là qu'il forme ses aspirants et les officiers du régiment au tir à l'arme de poing. Le magnifique Luger P08 offert par son père à sa sortie de Coëtquidan lui sert à cette occasion à effectuer des démonstrations sur cibles qui laisseront pantois les cadres du régiment.

Puis, le 1er septembre 1971, le sous-lieutenant Christian Prouteau intègre enfin l'école des officiers de la gendarmerie de Melun ainsi qu'il l'avait envisagé dans son plan de carrière, mais le plus dur reste encore à venir. Voilà sept ans qu'il est militaire, mais il n'a pratiquement fréquenté que des écoles. Il a hâte d'entrer en service actif.

Son comportement s'en ressent et ses notes aussi. À Melun, l'instruction est surtout théorique : il faut assimiler codes de procédures et réglementations diverses. Parfois réticent à ingurgiter ces pensums, Christian Prouteau peut faire preuve d'un caractère frondeur qui ne plaît pas à tout le monde, c'est le moins que l'on puisse dire… N'ayant rien perdu de son « coup de crayon » qu'il a mis à profit pour créer les décors de bal de promo ou illustrer les albums souvenirs, il n'hésite pas à faire circuler quelques dessins humoristiques qui ne manquent pas de déclencher l'hilarité de ses camarades et la vindicte de ses « victimes ».

Autant dire que cette liberté d'esprit n'est pas, mais alors pas du tout, appréciée du commandant de l'école, qui le convoque à la fin de sa scolarité.

« Vous n'avez rien à faire dans la gendarmerie, vous êtes l'avant-dernier de votre promo, une honte pour un fils d'officier de gendarmerie. J'ai le devoir de prévenir votre futur commandant d'unité de ce qui l'attend avec vous ! »

Bien évidemment, quand on sort avant-dernier de sa promotion, le choix de l'unité d'affectation est forcément restreint. On prend ce qu'il reste ! De la banlieue sud de l'agglomération parisienne, le voilà catapulté dans la petite couronne nord, précisément à l'escadron de gendarmerie mobile 6/3 de Saint-Denis. Après la sévère mise en garde du patron de l'École des officiers de la Gendarmerie nationale, le discours d'accueil du commandant de groupement n'est pourtant pas celui auquel il s'attendait :

« Ce qui s'est passé avant ne m'intéresse pas, montrez-moi ce que vous savez faire, après on verra. »

Dans cet escadron, Prouteau va rencontrer le lieutenant Augustin Mottin, un type rude, un ancien berger montagnard, encore illettré lorsqu'il avait effectué son service militaire, mais auquel l'armée puis la gendarmerie ont tout apporté. À son contact, le jeune lieutenant va apprendre à mieux connaître les hommes et à gérer les caractères difficiles. Les six premiers mois de l'année 1972 se passent en opérations de maintien de l'ordre : un maintien de l'ordre dur, réalisé avec du personnel dévoué mais mal et peu préparé, et pour ainsi dire sous-équipé. Comme tous les jeunes officiers sortant d'école, il se voit chargé de l'instruction des gendarmes et particulièrement de leur formation au maintien de l'ordre.

Un matin, le lieutenant Mottin entre dans le bureau et lui lance en plaisantant une liasse de papiers sur le bureau en lui disant :

« Comme tu sors de l'école, tu es censé savoir lire ! »

Il s'agit de la dernière circulaire de 1972 sur l'instruction appelée « 2000 » et, à sa lecture, Christian Prouteau découvre avec stupeur l'une des plus belles « perles » de la gendarmerie. Prévoyant des jours de disette, le rédacteur, qui ne doute de rien, a ajouté une phrase spécifiant que *« le manque de munitions sera compensé par de solides connaissances techniques » !* Venant de la Direction de la gendarmerie, il ne peut pas s'agir là d'un trait d'humour, mais bel et bien d'une recommandation explicite.

Christian Prouteau constate lors des premiers affrontements auquel il participe que les lancers de grenades, que ce soit à la main ou au fusil lance-grenades, sont peu précis. Alors, à la surprise générale, il installe une vieille lessiveuse dans les fossés du fort de Saint-Denis, et il s'en sert comme d'une cible pour l'entraînement de ses hommes au tir lance-grenades. Goguenards, cadres et gendarmes des autres pelotons voient les hommes de Prouteau venir s'entraîner sur cette cible improvisée bientôt baptisée « la

Mère Denis » en référence à une lavandière du même nom jouant son propre rôle dans une publicité pour une marque de machine à laver de l'époque. Mais les résultats sont là ! Les tirs se font chaque jour plus précis et la Mère Denis, fracassée par l'avalanche de grenades reçues presque quotidiennement, rendra rapidement l'âme.

Mais les conditions du maintien de l'ordre ont changé la donne. Celui-ci devient peu à peu plus violent, sans compter les séquestrations d'usines, qui deviennent de plus en plus nombreuses. Déjà, en 1971, une note du colonel Provost, commandant la Légion de gendarmerie d'Île-de-France, demandait que chaque escadron de gendarmerie puisse mettre sur pied et former une équipe de huit militaires aux techniques commandos. Il s'agissait de faire face aux débordements particulièrement violents des « autonomes[5] », ces groupuscules apparus après Mai-68 et qui, agissant en dehors des partis et des organisations syndicales, prônaient la lutte insurrectionnelle et l'action violente contre tous les symboles étatiques. En outre, la gendarmerie n'est pas préparée aux affaires de droit commun comportant une prise d'otages, comme l'ont cruellement démontré deux affaires tragiques survenues deux ans auparavant et qui ont bouleversé le paradigme de l'institution.

*

D'abord, celle de Cestas, au cours de laquelle, du 11 au 17 février 1969, un homme de 38 ans, André Fourquet, divorcé de sa femme Micheline, se barricade dans sa petite ferme près de Cestas (Gironde) avec deux de ses enfants. Il refuse la décision de justice qui lui a retiré la garde des petits.

L'homme s'était déjà retranché une première fois dans sa ferme avec ses enfants après avoir mis le feu à sa grange. Le chef d'escadron Cardeilhac, un saint-cyrien commandant la compagnie de gendarmerie de Bordeaux, vétéran d'Indochine et d'Algérie et père de cinq enfants, adepte de la négociation et de la patience, avait cependant souhaité laisser le temps agir pour désamorcer le conflit parental. Il avait réussi à faire entendre raison à l'homme au bout de quinze jours.

Incarcéré à titre préventif à la prison de Gradignan, Fourquet a été condamné à six mois de prison ferme en décembre 1968, puis le divorce a été prononcé à ses torts au cours de son emprisonnement. Libéré de prison, il ne peut plus dès lors recevoir ses enfants que deux week-ends par mois, du samedi 19 heures au dimanche 19 heures. Il les accueille ainsi le samedi

1er février, mais refuse de les ramener à leur mère le dimanche soir. Il évoque même la perspective de la mort devant ses enfants.

Quand les gendarmes se présentent chez lui le lendemain, l'homme a déjà hissé un drapeau tricolore et un drapeau noir sur la ferme isolée qu'il habite en pleine forêt et menace de tirer sur tous ceux qui s'en approcheraient : « Si vous vous engagez sur le chemin de la maison, je tuerai les enfants et moi après. »

Le 11 février, alors que l'attente s'éternise dans le froid et l'ennui, un drame fait basculer l'affaire. Fourquet, qui possède plusieurs armes, ouvre le feu sur les gendarmes. Une de ses balles va frapper en plein cœur le gendarme mobile Jean-Lucien Carratala de l'escadron 10/11, posté en observation à 150 mètres de la ferme.

Pressé d'agir par les autorités, le chef d'escadron Cardeilhac refuse de changer de stratégie : « Il faut attendre, attendre, même si cela doit prendre des semaines. » Cette politique de conciliation particulièrement favorable au forcené témoigne d'une volonté affichée de préserver au maximum la vie des deux enfants demeurés avec leur père. Privilégiant la négociation plutôt que l'intervention, les gendarmes s'efforcent de ne pas rompre le fil du dialogue en faisant appel à plusieurs intervenants. Un médecin venu spécialement de Paris s'improvise négociateur, mais c'est un échec. Se développe alors une extraordinaire pression médiatique qui contribuera à précipiter le drame.

À l'époque, 62 % des ménages français sont équipés de téléviseurs qui ne diffusent que deux chaînes. René Barjavel écrit dans *Le Journal du Dimanche* du 16 février 1969 : *« Nous sommes là des millions, devant nos petits écrans, à regarder cette maison. À 13 heures et à 20 heures, la plupart d'entre nous sont en train de manger et au centre de nos millions de regards et de mâchoires en mouvement, il y a la même image sur des millions d'écrans. Mais derrière cette tache blanche sur un morceau de verre, deux enfants vrais, enfermés avec leur père fou. »* Des journalistes parviennent à s'infiltrer jusqu'à la ferme, tel Gérard Leroux, qui réalise un reportage photographique pour *Paris Match*. Le journal *Sud Ouest* publie même une interview exclusive du forcené, mais c'est *France-Soir* qui traduit le mieux l'atmosphère irréelle qui règne autour de la maison : « *Chaque jour, un resquilleur plus ou moins illuminé parvient à franchir le barrage et à atteindre le quartier général des forces de l'ordre afin de proposer ses services. Mercredi, c'est un mari trompé qui dit au*

commandant : Laissez-moi approcher, je suis sûr que nous nous comprendrons. Jeudi un homme au regard étrange déclare : Depuis 1939, je suis l'homme à abattre. Autour de moi ils tombent comme des mouches, alors qu'est-ce que je risque ? Enfin hier, une femme, mère de trois enfants, qui arbore au revers de son manteau le ruban de la Résistance, dit au colonel : Là où les hommes ont échoué, je peux réussir. »

Le dimanche 16 février, à l'issue d'une réunion à Bordeaux entre le procureur de la République, le directeur du cabinet du préfet de Gironde et le colonel Lepoivre, commandant la gendarmerie d'Aquitaine, la décision d'intervenir est arrêtée. Le lundi matin à 8 heures, un escadron de gendarmerie mobile précédé de deux half-tracks et d'une automitrailleuse s'engage sur le chemin de la ferme. Au moment même où le chef d'escadron Cardeilhac, qui a pris place dans le chenillé de tête, procède aux sommations légales, trois coups de feu retentissent.

Le spectacle qui attend les gendarmes est épouvantable. Fourquet gît dans la salle commune, la gorge à demi arrachée, expirant un dernier râle, son fusil près de lui. Dans une chambre, la petite Aline et le petit Francis, en pyjama, agonisent. Ils ne tarderont pas à décéder.

Les retombées médiatiques et politiques de cette affaire sont considérables et la gendarmerie est mise en accusation par la presse. Au point que le journal *Le Monde* du 19 février 1969 publie cette mise au point de la Direction de la gendarmerie : *« Nous ne sommes pas sur place pour pouvoir juger de la situation, nous savons seulement qu'aucun des moyens envisagés au cours de la réunion qui s'est tenue à Bordeaux dimanche matin n'a été retenu. La meilleure solution pour nous était sans doute le retrait des troupes, mais les autorités ont voulu une action rapide. Nous le répétons, nous n'avons fait qu'obéir. »*

Après avoir cherché les responsables, les journalistes s'interrogent sur les moyens d'intervention dont dispose la gendarmerie. Produits incapacitants et spécialistes de la négociation reviennent fréquemment dans les divers articles relatifs à cette malheureuse affaire. Un matériel et une compétence que la gendarmerie ne possède pas !

Dans la conclusion d'un long article paru dans la revue *Histoire et patrimoine des gendarmes* et consacré à Cestas, Benoît Haberbusch[6] précise que *« outre l'affaire de Munich, cette tragédie est l'un des éléments déclencheurs de la création du GIGN… Enfin, l'absence d'une véritable*

unité d'intervention est mise en exergue dans un long article consacré au drame de Cestas[7]*. Cette première prise d'otages médiatisée par la télévision a clairement démontré la carence de la gendarmerie en matière de gestion de ce type de crise. Le drame engendré par l'assaut mené avec un personnel insuffisamment formé a provoqué une véritable onde de choc amplifiée par les médias nationaux. La gravité de l'affaire a été telle qu'elle s'est répercutée au plus haut niveau de l'État. Au sein de la gendarmerie, cette tragédie a convaincu quelques officiers supérieurs de doter l'institution de commandos légers d'intervention qui donneront naissance au GIGN. »*

L'autre tragédie qui a profondément marqué la gendarmerie à cette époque s'est déroulée le 21 septembre 1971 à la centrale de Clairvaux. À 7h30 du matin, deux détenus, Claude Buffet et Roger Bontemps, mettent à exécution un plan d'évasion qu'ils ont longuement préparé. Au petit déjeuner, ils prétextent des douleurs abdominales afin d'être conduits au centre de soins de la prison. Chacun porte un couteau. Les mutins parviennent à se barricader après avoir pris en otages le gardien Guy Girardot et l'infirmière Nicole Comte, puis un détenu infirmier. Ils réclament de l'argent en liquide, des armes et deux voitures équipées de radios contre la vie de leurs otages. Un bras de fer s'engage alors entre les deux mutins et les autorités. Finalement, une intervention est décidée et, à 3h45, une explosion retentit. Mais, mal dosés, les explosifs ne permettent pas d'ouvrir une brèche suffisante pour un assaut immédiat des gendarmes. C'est avec une lance à eau à forte pression que les deux détenus sont finalement neutralisés après une vive résistance. Dans un geste de folie désespéré, Buffet aura cependant eu le temps d'égorger l'infirmière et le gardien, qui seront retrouvés dans une mare de sang. Claude Buffet et Roger Bontemps voulaient la liberté, ils écoperont de l'échafaud.

*

Persuadée que, dans un cas, un père ne tuerait pas ses enfants et que, dans l'autre, des détenus ne s'en prendraient pas à la vie d'une femme, par deux fois la gendarmerie a commis une erreur d'appréciation sur la détermination des preneurs d'otages.

C'est donc la synthèse des analyses concernant l'ensemble de ces interventions engagées par la gendarmerie qui a entraîné la création, au sein

des escadrons de gendarmerie mobile, de petites équipes de huit gendarmes baptisées sans aucun complexe « commandos ». Le suivi de la formation de ces équipes commandos a été confié dès 1970 au capitaine Jean-Pierre Baux, commandant l'escadron 3/2 de Maisons-Alfort, qui organise régulièrement des entraînements pour toutes les équipes de la région Île-de-France.

Baux n'est pas un novice en la matière. Il vient des corps de troupe et, surtout, il est breveté moniteur commando du CNEC[8]. Il n'hésite donc pas à bouleverser le train-train quotidien des administratifs et autres garde-mites en demandant l'attribution de créneaux de tir sur un champ de tir adapté aux fusils à lunette ainsi que la mise à disposition de lunettes de tir et de munitions. Il obtient l'autorisation d'accès à l'aérodrome désaffecté de Mondésir afin d'y organiser des séances de mise en œuvre d'explosifs et, enfin, il réussit même à obtenir un budget permettant l'achat de cordages et de matériels d'escalade.

Il se heurte cependant à l'hostilité des « gardiens du temple » – et il ne sera pas le seul – qui voient là des activités trop éloignées des missions classiques de la gendarmerie et trop consommatrices de personnels et de crédits. À l'inverse, il suscite l'adhésion des gendarmes, des gradés et des jeunes officiers, qui s'enthousiasment pour ces actions novatrices. Parmi ces derniers, le lieutenant Christian Prouteau, alors responsable de l'équipe de l'escadron de Saint-Denis, qu'il a croisé à de nombreuses reprises au fort de Cormeilles-en-Parisis, où il existe une piste du risque.

En décembre 1972, Baux organise pour l'ensemble des unités commandos de la gendarmerie un stage sur la base d'Étampes-Mondésir[9]. Il relatera plus tard cette expérience[10] : *« Le stage qui rassemblait sept ou huit jeunes lieutenants, une trentaine de gradés motivés et 150 gendarmes, dépasse toutes mes espérances. Grâce à un emploi du temps très exigeant – entraînement au tir, sports de combat, explosifs et exercices tactiques –, le stage se déroule dans une ambiance et un esprit extraordinaires dont je garde, aujourd'hui encore, un souvenir ému.*

Plus important encore, c'est à Mondésir que je découvre un homme exceptionnel, le lieutenant Prouteau. Je le revois, le dernier soir, à la fin du repas que nous prenions en commun, sauter sur une table, la guitare à la main, et faire chanter pendant près d'une heure tous les hommes qui

venaient de vivre un entraînement éprouvant. Il se dégageait de cet homme un dynamisme et un charisme tout à fait exceptionnels. Mais c'est surtout quelques heures auparavant qu'il m'avait impressionné.

Je l'avais désigné pour jouer avec une équipe commando un exercice de réduction de forcené retranché dans un bâtiment désaffecté. Cet exercice avait déjà été joué plusieurs fois, mais cette fois-ci il se passe quelque chose de nouveau. Ses prédécesseurs avaient joué l'exercice de façon purement technique : mise en garde, sommations, diversion, escalade et assaut. C'était simple, du moins en théorie, avec des balles à blanc…

Prouteau, d'emblée, impose une autre façon de faire qui stupéfie les spectateurs, moi le premier. Sortant délibérément des chemins battus, il engage le dialogue avec le gendarme qui jouait le forcené avec un tel réalisme que ce dernier entre spontanément dans le jeu pendant près d'une heure. L'aspect technique de sa capture n'est dès lors que la conclusion d'un processus devenu banal aujourd'hui mais tout à fait novateur à l'époque. Je retiens, pour ma part, l'impérieuse nécessité d'une approche psychologique, du dialogue et de l'action dans le plus grand respect de la personne humaine.

Le rapport que je fais de ce stage à Mondésir, également honoré de la visite-inspection du général Provost, est celui que je verrai le 20 juillet 1973 sur le bureau du général Héraud lors de ma convocation. Avec le recul, je pense aujourd'hui qu'il avait déjà pris sa décision. »

Ce soir de décembre 1972, Christian Prouteau marque donc les esprits en initiant une véritable phase de négociations dans une opération de réduction d'un forcené. Dans le rapport qu'il rédige à son retour de Mondésir, Baux insiste fortement sur la nécessité de former des personnels à de telles techniques de négociation.

À la Direction de la gendarmerie, la prise d'otages de Munich et l'affaire de Cestas ont continué à faire leur œuvre. Après quelques mois de tergiversations et voyant que la police a commencé à mettre en place les GIPN à partir du mois d'octobre 1972, le capitaine Baux est convoqué toutes affaires cessantes chez les grands patrons.

C'est le général Héraud, commandant régional de la gendarmerie d'Île-de-France, qui le reçoit le jeudi 15 mars 1973. Le général Héraud commandait auparavant la région de gendarmerie de Bordeaux, et c'est peu dire que l'affaire de Cestas l'a beaucoup marqué.

« Baux, la direction nous demande de créer une “Équipe commando régionale d’intervention” capable d’intervenir si un cas similaire à celui des jeux Olympiques se produisait chez nous. Je vais faire travailler une commission, présidée par le commandant Weissembach, pour en définir les conditions d’organisation, d’équipement et de formation. Qui voyez-vous pour y participer ?

– Prouteau, mon général. Je l’ai vu à l’œuvre dans les exercices que nous réalisons à Mondésir et il a des idées novatrices et originales, pour ne pas dire révolutionnaires, sur la résolution des prises d’otages. C’est un tireur d’élite, expert en armes et en sports de combat. Bref, il sait de quoi il parle, mon général ! On peut y ajouter le capitaine Gervais, qui est mon adjoint pour l’entraînement des équipes commandos, et on peut également compter sur le chef Lepouzé et le gendarme Wodecki », précise le capitaine Baux.

Début juillet, quand le général Héraud reçoit des mains de Baux le rapport de la commission commandé quelque trois mois plus tôt, sa décision est immédiate.

« On y va !, Trouvez-moi un chef pour cette unité.

– Il faut prendre les mêmes, mon général : Prouteau, Lepouzé et Wodecki.

– Et pour le reste ?

– On le laisse fixer le tableau d’effectif, pas plus d’une vingtaine d’hommes. À lui de sélectionner son équipe.

– Très bien. Dites-lui de venir se présenter ici à la fin du mois prochain pour que l’on officialise les choses. Mes services sortiront une note d’appel à candidatures dans la foulée. »

---

1. Les complications sont des modules ajoutés à une montre qui permettent des lectures autres que l’affichage de l’heure, des minutes et des secondes ; par exemple les phases de la lune, les heures de lever et de coucher du soleil, les fonctions de chronographe, etc.

2. Marchfeld : immense place d’armes des écoles de Coëtquidan où se réunissent les promotions d’élèves-officiers de l’École spéciale militaire (Saint-Cyr) et de l’EMIA.

3. Épreuve composée d’un parcours du combattant et d’une séance de tir au fusil.

4. Expression familière faisant référence à la couleur de couverture des annales de préparation au concours interne d’officier de la Gendarmerie nationale.

5. Autonomes : émeutiers urbains pouvant être comparés en matière d’action violente aux « Black Blocs » actuels.

6. Benoît Haberbusch : docteur en histoire, capitaine, Service historique de la Défense, département des études et de l'enseignement. *Histoire et patrimoine des gendarmes,* n° 5, avril 2013.

7. Extraits de presse cités dans « Le drame de Cestas, la procédure de divorce et les moyens employés sont mis en cause », *Le Monde,* n° 7497, 19 février 1969.

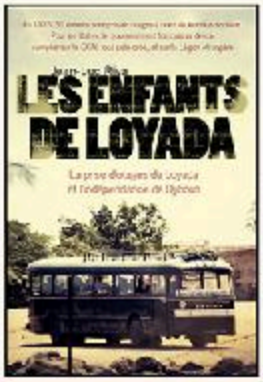
8. CNEC : Centre national d'entraînement commando, implanté sur deux sites, Montlouis et Collioure (Pyrénées-Orientales).

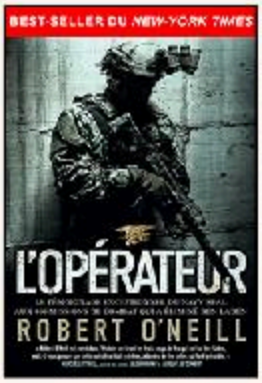
9. Ce lieu reste aujourd'hui encore affecté aux exercices du GIGN.

10. Témoignage du colonel Baux (cr), *Histoire et patrimoine des gendarmes,* n° 5, avril 2013.

NIMROD

Les Éditions Nimrod en numérique





www.nimrod.fr

© Nimrod / Movie Planet 2017

Titre original : *The Operator*
Copyright 2017 © Robert J. O'Neill LLC

Pour la traduction française
Copyright © Nimrod / Movie Planet 2017

Révision : Véronique Duthille

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du code pénal.

e-ISBN : 9782915243956

© 2017, version numérique Primento et Éditions Nimrod

Ce livre a été réalisé par Primento, le partenaire numérique des éditeurs